



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1826—1838.

# ГОДЫ УЧЕНІЯ

ЕГО ИМПЕРАТОРСКАГО ВЪСОЧЕСТВА

НАСЛѢДНИКА ЦЕСАРЕВИЧА

АЛЕКСАНДРА НИКОЛАЕВИЧА

НЫНѢ БЛАГОПОЛУЧНО ЦАРСТВУЮЩАГО

ГОСУДАРЯ ИМПЕРАТОРА.

---

ТОМЪ ВТОРОЙ.

---

С.-ПЕТЕРБУРГЪ.

1880.











# ГОДЫ УЧЕНІЯ

ЕГО ИМПЕРАТОРСКАГО ВЫСОЧЕСТВА

НАСЛѢДНИКА ЦЕСАРЕВИЧА

АЛЕКСАНДРА НИКОЛАЕВИЧА

1826

НЫНѢ БЛАГОПОЛУЧНО ЦАРСТВУЮЩАГО

1838.

ГОСУДАРЯ ИМПЕРАТОРА.

С.-ПЕТЕРБУРГЪ

1880.



Печатано по опредѣленію Совѣта Императорскаго Русскаго Историческаго Общества, подъ наблюденіемъ Предсѣдателя, Сенатора А. А. Половцова и Секретаря Г. Ф. Штендмана.

Въ Типографіи Второго Отдѣленія Собственной Е. И. В. Канцеляріи.

## ТОМЪ ВТОРОЙ.

---





# ОГЛАВЛЕНИЕ

## ВТОРАГО ТОМА.

	<i>Стр</i>
XXIV. Всеподданнѣйшая докладная записка Министра Финансовъ графа Е. Ф. Канкрина, о сообщеніи нѣкоторыхъ свѣдѣній по финансовой части, необходимыхъ для преподаванія Его Императорскому Высочеству Государю Великому Князю Наслѣднику Цесаревичу. 1838 годъ . . . . .	1.
XXV. Краткое обзорѣніе Россійскихъ финансовъ, графа Е. Ф. Канкрина. 1838 годъ . . . . .	3.
XXVI. Обзорѣніе прежняго и нынѣшняго состоянія Министерства Иностранныхъ Дѣлъ, В. А. Полѣнова. 1837 годъ . . . .	163.
XXVII. Aperçu des principales transactions du Cabinet de Russie sous les règnes de Catherine II, Paul I et Alexandre I, барона Ф. И. Брунова. 1838 годъ . . . . .	197.





**ВСЕПОДДААНЪЙШАЯ ДОКЛАДНАЯ ЗАПИСКА МИНИСТРА ФИНАНСОВЪ  
ГРАФА Е. Ф. КАНКРИНА.**

---

Дѣйствительный Статскій Совѣтникъ Арсеньевъ объяснялся съ Министромъ Финансовъ о доставленіи для Его Императорскаго Высочества Государя Наслѣдника Цесаревича отчетовъ Министерства Финансовъ, государственныхъ росписей и другихъ нужныхъ бумагъ, дабы Его Высочество обзорѣніемъ оныхъ могъ предварительно ознакомиться съ финансовою частію, а вслѣдъ затѣмъ Генералъ-Адъютантъ Кавелинъ отнесся къ Министру Финансовъ объ отдачѣ сихъ бумагъ подъ росписку Арсеньева.

Какъ государственныя росписи сохраняются въ тайнѣ, то Министръ Финансовъ, приготовивъ все нужное, не осмѣливается однако приступить къ исполненію столь полезнаго дѣла, не испросивъ предварительно Высочайшаго соизволенія Вашего Императорскаго Величества.

Подписалъ: Генералъ отъ Инфантеріи графъ Канкринъ.  
С.-Петербургъ, 17 января, 1838 г.

На подлинной Императоромъ Николаемъ I написано карандашемъ: «Переговоримъ». С.-Петербургъ, 17 января 1838 г., а Министромъ Финансовъ отмѣчено: «Высочайше повелѣно составить краткое общее обзорѣніе нашихъ финансовъ, главнѣйше относительно источниковъ доходовъ, мнѣ же объяснить Его Высочеству все то, что нужно, чтобы имѣть на первый разъ общее понятіе по сей части. С.-П. 29 января, 1838 г.».





# Краткое обозрѣніе Россійскихъ Финансовъ <sup>1)</sup>.

---

## ОБЩЕЕ ОГЛАВЛЕНІЕ.

### Введеніе.

Краткое историческое обозрѣніе Россійскихъ финансовъ до Петра Великаго и со времени Его.

Настоящее статистическое положеніе государственныхъ финансовъ.

Источники доходовъ съ особымъ оглавленіемъ.

Расходы.

Постепенность въ доходахъ и расходахъ съ 1823 года.

Финансовое управленіе.

Отчетность.

Особыя части:

Денежная система.

Государственный кредитъ.

Кредитныя установленія въ пользу частную.

Особыя управленія, зависящія отъ Министерства Финансовъ.

Постороннія управленія, завѣдывающія частями государственныхъ доходовъ.

Земскія денежныя и натуральныя повинности и сельскіе запасные магазейны.

Доходы разныхъ управленій и сословій:

Удѣлы.

Особые доходы духовенства.

---

<sup>1)</sup> «Читано Его Императорскимъ Высочествомъ Государемъ Наслѣдникомъ. С.-П. 23 февраля, 1838. Гр. Канцринъ».

Доходы дворянскіе.

Городскіе доходы.

Доходы разныхъ вѣдомствъ.

## **Краткое обозрѣніе Россійскихъ финансовъ.**

### **Введеніе.**

Финансы всегда составляли важный предметъ заботливости Правительства, болѣе или менѣе затруднительный и сложный, смотря по возрасту народа, по условіямъ мѣстности и по обстоятельствамъ времени. Финансы суть основаніе жизни государствъ, какъ доходы и приобрѣтеніе суть условіе существованія семействъ.

Въ новѣйшія времена однако, и особенно со введенія постоянныхъ регулярныхъ армій, съ умноженіемъ народонаселенія, при высшей степени образованности и при возрастающихъ затрудненіяхъ и сложности всѣхъ человѣческихъ дѣлъ, финансы сдѣлались, если не важнѣйшимъ, то затруднительнѣйшимъ предметомъ государственнаго управленія. Они не токмо озабочиваютъ Правительства, но устройство ихъ, при необходимой величинѣ налоговъ, имѣетъ непосредственное вліяніе на матеріальное и нравственное благосостояніе общества. Неустройство или излишнее напряженіе оныхъ было первоначальною причиною большихъ переворотовъ, и какъ они касаются каждого болѣе или менѣе, то при перемѣнѣ мыслей и нравовъ служатъ первымъ поводомъ къ неудовольствію, толкамъ и сопротивленію.

Съ тѣхъ поръ какъ Россія присоединилась къ общему составу Европейскихъ народовъ, финансы оной постепенно получали новое, болѣе сложное, устройство, и въ настоящемъ положеніи, если менѣе тягостны и менѣе подробны въ своемъ составѣ, нежели финансы большей части просвѣщенныхъ государствъ, то заключаютъ однако довольно много предметовъ, занятій и видовъ, изложеніе коихъ въ общемъ объемѣ есть цѣль сего сочиненія, которое впрочемъ наиболѣе должно служить нитью для изустныхъ объясненій, съ устраненіемъ тѣхъ подробностей, кои относятся болѣе къ Министерскому управленію, нежели къ высшему обзору.

Приступая къ дальнѣйшему развитію сего предмета, должно сказать, что къ финансовой части въ Россіи въ общемъ смыслѣ относятся: собственно государственные финансы, земскія денежныя и натуральныя повинности, доходы разныхъ управленій, обществъ и сословій, и наконецъ совершенно отдѣльная отрасль: доходы удѣльнаго вѣдомства.

О первыхъ двухъ частяхъ здѣсь наиболѣе будетъ разсуждаемо; о общественныхъ доходахъ должно упомянуть вкратцѣ; части же удѣльной будетъ касаться только по колику сіе нужно по связи съ государственными финансами.

За симъ, для достиженія подлежащей цѣли, въ составъ настоящаго сочиненія должны войти слѣдующія главы:

I. Краткое историческое обзорѣніе Россійскихъ финансовъ до создателя новой Россіи Петра Великаго, и со времени его по нынѣ.

II. Настоящее статистическое положеніе государственныхъ финансовъ:

а) Источники доходовъ.

б) Расположеніе расходовъ, какъ по порядку бюджета, такъ и по распредѣленію ихъ по главнымъ предметамъ государственныхъ нуждъ въ порядкѣ систематическомъ, по свойству предметовъ.

в) Постепенность въ доходахъ и расходахъ съ 1823 года, для объясненія усиливающихся государственныхъ нуждъ.

III. Финансовое управленіе: высшее, среднее и низшее, и какая часть доходовъ требуется для взиманія оныхъ.

IV. Отчетность въ дѣйствіяхъ и суммахъ.

V. Части, требующія отдѣльнаго объясненія:

а) Денежная система.

б) Государственный кредитъ.

в) Кредитныя установленія въ пользу частную.

г) Особыя управленія, зависящія отъ Министерства Финансовъ.

е) Постороннія управленія, завѣдывающія частями государственныхъ доходовъ.

VI. Земскія денежныя и натуральныя повинности.

VII. Доходы разныхъ управленій и сословій:

а) Удѣлы.

б) Особые доходы духовенства.

в) Доходы дворянскіе.

г) Городскіе доходы.

е) Доходы разныхъ вѣдомствъ и особенно училищныя фонды.

Въ семь порядкѣ слѣдуетъ дальнѣйшее развитіе вышепомянутыхъ статей, и по мѣрѣ надобности будутъ предъявляемы такія бумаги и счета, формы коихъ полезно видѣть или которыя нужны для объясненія.

## Объ исторіи Россійскихъ финансовъ <sup>1)</sup>.

Исторія Россійскихъ финансовъ съ древнихъ временъ по настоящее, сколь она ни была бы любопытна, не токмо въ отношеніи собственно къ доходамъ Государства, но еще болѣе, какъ указатель нравовъ степени образованности каждаго вѣка и силъ Государства,—требовало бы изложенія столь пространнаго, что здѣсь мѣста имѣть не можетъ, а потому остается ограничиться присовокупленіемъ краткаго обзора двухъ главнѣйшихъ эпохъ: первой, объемлющей времена до перваго Императора, второй—царствованіе сего Великаго Монарха, въ которое положено основаніе нынѣшней финансовой системы. Что касается до позднѣйшихъ по нынѣ временъ, то главнѣйшее будетъ присовокуплено при описаніи каждаго рода доходовъ. Здѣсь однако должно привести, что во время царствованія Императрицы Екатерины II многіе мелочные сборы, похожіе на внутренніе акцизы, были уничтожены, но не безъ возвышенія другихъ податей; послѣ же того въ родѣ налоговъ не было большихъ перемѣнъ.

Впрочемъ примѣтить должно, что въ семъ изложеніи будетъ обращено вниманіе преимущественно на доходы, яко главнѣйшій и болѣе постоянный предметъ; о расходахъ же упоминается только въ особо любопытныхъ случаяхъ, такъ какъ подробныя сравненія расходовъ за долгое время повели бы къ весьма пространнымъ розысканіямъ, не малою частію даже невозможнымъ.

### Отдѣленіе 1.

#### *О налогахъ и другихъ источникахъ доходовъ, существовавшихъ въ Россіи до временъ Петра Великаго.*

I. Во время раздробленія Россіи на разныя отдѣльныя княжества, были въ употребленіи: а) подати и оброки поземельные; пошлыны судебныя и денежныя пени съ виновныхъ; пошлыны торговыя, какъ то: тамга, вѣсчее и мытное. Оклады податей и пошлынъ были разнообразны.

II. Въ XV вѣкѣ, по покореніи Великимъ Княземъ Іоанномъ I-мъ Новагорода съ его областію и по присоединеніи къ княжеству Московскому Княжества Тверскаго и другихъ городовъ, установлена общая поземельная подать по полугривнѣ и 7 денегъ съ сохи. Для расчисленія земель по сохамъ назначены были мѣрщики (землемѣры). Изъ свѣдѣній,

---

<sup>1)</sup> Сверху, въ подлинникѣ, написано: «Читано Его Высочествомъ, 23 февраля 1838».

собранных мѣрщиками, составились мѣрные книги, кои потомъ назывались писцовыми.

Доходы поземельные и пошлыны торговля обращались на содержаніе войска и Двора.

Патріархъ, архіереи и монастыри получали содержаніе отъ принадлежавшихъ имъ волостей.

Бояре и знатнѣйшіе государственные чиновники получали, вмѣсто жалованья, помѣстья.

Кромѣ того, для содержанія гражданскихъ чиновниковъ введены были разныя подати натурою, на примѣръ: съ каждаго 10 сохъ одинъ полоть мяса, одинъ баранъ, 20 хлѣбовъ и одинъ возъ сѣна; подать сія взимаема была и деньгами, а именно: за полоть мяса по 8 денегъ, за барана по 6 денегъ, за возъ сѣна по 8 денегъ.

Для содержанія судей взимаемо было по гривнѣ съ рубля, по количеству иска.

Сколько составляли таковыя налоги и пошлыны, сего съ точностію опредѣлить нельзя; ибо въ 1616 году большое Московское раззореніе или Китайскій пожаръ (такъ названъ бывшій въ томъ году въ Москвѣ пожаръ) истребилъ почти всѣ государственныя дѣла (изъ которыхъ можно было бы извлечь таковыя свѣдѣнія), равно мѣрные или писцовыя и кормленныя книги.

III. Послѣ сего пожара разосланы были вновь писцы для составленія вмѣсто сгорѣвшихъ новыхъ писцовыхъ книгъ. По книгамъ симъ земли положены въ четверти, четверти <sup>1)</sup> въ десятины, десятины въ выти, а выти въ сошное письмо.

По составленіи новыхъ писцовыхъ книгъ, налоги можно раздѣлить на чрезвычайные и обыкновенные.

А. Налоги чрезвычайные. Учреждаемы были только во время войны, и заключались въ единовременной подати съ дворовъ, а иногда въ усиленіи торговой пошлыны. На сей конецъ составлялась смѣта военныхъ расходовъ и по утвержденіи оной назначался соразмѣрный денежный сборъ. Для примѣра здѣсь представляется одна изъ таковыхъ смѣтъ.

Въ Крымскомъ промыслу (такъ названъ походъ въ Крымъ въ 1687 году) быть:

Ратнымъ людямъ, копейщикамъ и рейтарамъ въ числѣ 20.000.

Солдатамъ и стрѣльцамъ въ числѣ . . . . . 40.000.

---

<sup>1)</sup> *Примѣчаніе.* Четверть похожа была на Ливонскіе гаки; она представляла иногда известное количество земли, иногда число дворовъ, отъ 4-хъ до 6-ти.



Имъ жалованія:	
Начальнымъ людямъ до . . . . .	100.000 р.
Рейтарамъ (отъ 15 до 20 р. на каждого отъ 300.000 до . . . . .)	400.000 —
Солдатамъ и стрѣльцамъ (отъ 4 до 5 р. на каждого) отъ 160.000 р. до . . . . .	200.000 —
Итого отъ 560.000 р. до . . . . .	700.000 —

Для покрытія расходовъ сихъ повелѣно было собрать въ опредѣленной срокъ:

а) по одному рублю съ двора съ отчинъ патриаршихъ . . . . .	6.333 —
Архіерейскихъ . . . . .	12.430 —
Монастырскихъ . . . . .	98.732 —
Съ принадлежащихъ боярамъ, думнымъ и ближнимъ людямъ . . . . .	87.706 —
Съ поморскихъ городовъ, съ крестьянскихъ и полоничьихъ . . . . .	71.252 —
Со вдовъ и недорослей . . . . .	8.502 —
Съ стольниковъ, дворянъ, служилыхъ людей и иныхъ чиновъ, сколько причтется . . . . .	00.000 —
б) по полтинѣ со двора:	
Съ посадскихъ и городскихъ тегляцовъ . . . . .	10.289 —
с) по 2 р. со двора:	
Съ Московскихъ чиновъ, съ отпущенныхъ на воеводство и въ приказы, примѣрно . . . . .	25.000 —
д) безъ различія на дворы:	
Съ именитыхъ людей Строгоновыхъ . . . . .	2.000 —
Съ торговыхъ иноземцевъ . . . . .	2.000 —

Б. Налоги обыкновенные.

1) рублевая пошлина.

До 1654 года существовали разныя пошлыны и мелкіе сборы, какъ то: мыты, мостовщины, съ провоза всякихъ вещей, грузовыя и привальныя, съ людей головщины, съ саней и телегъ половое, съ рыбныхъ бочекъ, съ мытья, съ ледоколовъ, съ воскобоя, со всякихъ ядомыхъ харчей и потребностей.

Всѣ сіи сборы отдавались на откупъ.

Царь Алексѣй Михайловичъ въ 1654 году, признавъ откупъ Богоненавистнымъ, а откупщиковъ врагами Богу и человѣкамъ, уставною грамотою уничтожилъ сіи сборы и откупа, а учредилъ рублевую пош-

лину. Съ каждаго рубля за Россійскій или иностранный товаръ взимаемо было по 5 денегъ; потомъ сборъ возвышенъ былъ съ иностранныхъ произведеній до 10 денегъ. Сборы собирались большею частию цѣловальниками (т. е. цѣловавшими крестъ) или присяжными.

2) Доходъ съ соли, вина, пива и меду.

3) Доходъ поземельный.

а) съ угодій и разныхъ оброчныхъ статей.

б) съ продажи казенныхъ земель (по установленной таксѣ).

с) Четвертные доходы.

д) Платежъ тяглости.

*Примѣчаніе.* Платежъ тяглости опредѣленъ былъ съ каждой выти слѣдующимъ образомъ:

Одна четверть ржи и одна овса (или за обѣ 80 копѣекъ) свинаго мяса пудъ (или 20 коп.) одинъ баранъ и нѣсколько курицъ (которые также оцѣнивались). Чтобъ судить сколько приносилъ таковой окладъ, приводится здѣсь для примѣра дворцовая конюшенная волость, заключавшая въ себѣ 34.684 души, окладъ съ оной составлялъ 6.687 тогдашнихъ рублей и 23<sup>1</sup>/<sub>2</sub> копѣекъ.

4) Сборъ ямскихъ и полонянничныхъ денегъ.

Сборъ сей учрежденъ по 5-ти и 10-ти коп. съ двора, на жалованье ямщиковъ и на искупленіе плѣнныхъ.

5) Пошлины съ совершенныхъ дѣлъ и грамотъ.

Таковы были налоги и пошлины до Петра 1-го <sup>1)</sup>. Бывъ преобразователемъ Россіи, онъ преобразовалъ въ ней налоги и пошлины и открылъ многіе новые источники доходовъ.

## Отдѣленіе 2.

*О податяхъ и другихъ доходахъ, установленныхъ Петромъ 1-мъ и въ особенности о подушномъ окладѣ.*

Царствованіе Петра Великаго составляетъ важную эпоху въ отношеніи къ преобразованію сухопутныхъ и сотворенію морскихъ силъ, къ учрежденію правительственныхъ и судебныхъ властей и къ устройству государственныхъ финансовъ.

<sup>1)</sup> *Примѣчаніе.* Здѣсь изложены токмо тѣ изъ налоговъ, о которыхъ сохранились указанія; но были и разныя другія пошлины, по свидѣтельству лѣтописцевъ. Обозначеніе всѣхъ вообще налоговъ и податей того времени прилагается при семъ особо, подъ заглавіемъ: *Объ источникахъ государственныхъ доходовъ въ древней Россіи.*

«Должно пецись,—говорилъ сей Государь,—объ умноженіи и сбереженіи денегъ: ибо деньги суть *артерію* войны».

Налоги и прочіе доходы, во времена Петра 1-го существовавшіе, раздѣляются также на *чрезвычайныя* или временныя и на *постоянныя* или ежегодныя.

#### А. Налоги чрезвычайныя.

##### 1. Подать съ дворовъ.

Подать сія, по мѣрѣ государственныхъ нуждъ, налагаема была по 25 к. съ двора, по полтинѣ, по 23 алтына и 2 деньги; по рублю съ четвертью; по полтора; по два рубля и даже по два съ полтиною.

Рубль того времени равнялся половинѣ Голландскаго червонца.

Подать съ дворовъ была общая не токмо простолюдинамъ, но и дворянскому сословію, съ котораго собиралось вдвое и въ четверо.

Подать съ дворовъ обращалась большею частію на военные расходы. Однажды она была назначена на построеніе Ладожскаго канала.

Подать съ дворовъ была налагаема и въ видѣ штрафа на дворянъ, уклонявшихся отъ военной службы. Она простиралась до 50, до 100 и до 125 р. съ каждаго такового дворянина. Наконецъ нѣтчики, (коихъ нѣтъ на лицо) укрывавшіеся отъ военной службы, подвергались описанію ихъ отчинъ въ казну, или отдачѣ оныхъ доносителямъ.

#### II. Налогъ на построеніе флота.

Съ 1696 года предположено было въ теченіи 3-хъ лѣтъ построить и оснастить 66 разной величины судовъ; для полнаго вооруженія ихъ требовалось 2.517 пушекъ и 16.800 человекъ экипажа. Издержки на построеніе и вооруженіе флота расположены были слѣдующимъ образомъ: 10 кораблей на счетъ Государевой казны; 6 на счетъ патріарха; 5 на счетъ духовенства; 33 на счетъ бояръ и дворянства и 12 на счетъ городовъ.

#### III. Вычетъ изъ жалованья.

У гражданскихъ чиновниковъ въ 1723 году, по случаю предстоявшей войны, удержана была четвертая часть жалованья, а у военныхъ половина раціонныхъ денегъ.

#### IV. Хлѣбный сборъ.

Установленъ былъ для учрежденія запасныхъ магазиновъ, на случай неурожая.

#### V. Сборъ лошадей.

Сборъ сей учреждаемъ былъ для комплектованія лошадьми драгунскихъ полковъ и артиллеріи, иногда по 1-й лошади съ 40 дворовъ, иногда

по 2 съ 170 дворовъ; дозволялось за каждую лошадь вносить деньгами по 12 р.

Б. Подати и доходы постоянные.

I. Помѣрные пошлыны по 10 денегъ съ рубля.

Учреждены въ 1698 году съ разнаго хлѣба, овощей, ягодъ, грибовъ и проч. Къ мелкимъ сборамъ симъ принадлежать пошлыны съ клейменія сапоговъ, шапокъ и проч.

Пошлыны сіи уничтожены въ 1714 году.

Въ 1702 году возобновлены разнаго рода откупа.

II. Пошлыны съ домовыхъ баней.

Съ высшихъ чиновниковъ по 3 рубля въ годъ; съ дворянъ и зажиточныхъ разночинцовъ по 1-му рублю; съ крестьянъ по 10 коп. По введеніи подушнаго оклада банный сборъ уничтоженъ съ людей, подлежащихъ сему окладу; но съ прочихъ существовалъ до 1775 года.

III. Подать съ лошадей.

а) Хомутная подать съ извозчиковъ: съ тяжелыхъ по 1 рублю, а съ легкихъ по 50 коп.

б) Съ продажныхъ лошадей: явочнаго по 10 денегъ съ лошади, да по оцѣнкѣ по 10 денегъ съ рубля.

в) Пошлына съ лошадей въ городахъ (кромя чиновъ армейскихъ и иностранцовъ) по гривнѣ съ каждой.

IV. Сборы: съ мельницъ, постоянныхъ дворовъ и рыбныхъ ловлей.

Сборы сіи были общіе для казенныхъ и частныхъ имѣній и составляли четвертую часть годоваго дохода съ сихъ статей.

V. Гербовая бумага.

VI. Пошлыны съ завѣщаній, вѣчныхъ памятей, контрактовъ и проч.

VII. Вычетъ жалованья за мѣсяцъ при повышеніи чина.

VIII. Съ продажи соли, вина и пива.

IX. Почтовый доходъ.

X. Монополія на икру, рыбій клей, соболей, поташъ, ревень и табакъ.

Табакъ давалъ до 70.000 р. въ годъ доходу.

XI. Съ заводовъ рудокопныхъ и другихъ.

Десятая доля прибыли.

Наконецъ, XII Подушный окладъ.

Установленіе подушнаго оклада есть событіе весьма важное, посему оное будетъ здѣсь изложено обстоятельно.

Въ 1719 году Петръ 1-й повелѣлъ: для *расположенія арміи на*

*крестьянъ всею Государства* во всѣхъ селеніяхъ государственныхъ, монастырскихъ и помѣщичьихъ (исключая завоеванные города, Татаръ, Башкирцевъ и Сибирскихъ ясашныхъ), собрать сказки о числѣ мужеска пола душъ отъ стараго до послѣдняго младенца, безъ всякой утайки.

За утайку душъ были положены тяжкія наказанія и даже смертныя казни.

Сказки назначено было собрать въ одинъ годъ, но не смотря на всѣ усилія, дѣло это длилось болѣе 3-хъ лѣтъ.

Въ 1721 году, когда ревизія приходила къ окончанію, въ Новгородской губерніи сдѣланъ былъ первый опытъ раскладки двухъ полковъ по душамъ.

Въ 1722 году предпринята раскладка всѣхъ полковъ по губерніямъ.

На каждого пѣшаго солдата полагалось по 36 душъ безъ 16-й доли, на коннаго по 50 душъ съ полу и осьмою частію души. Содержаніе пѣшаго обходилось около 28 р. 70 к. (полагая въ томъ числѣ и офицеровъ), а коннаго 40 р. 50 к.

По первымъ сказкамъ оказалось 5.794.928 душъ мужеска пола.

По раскладкѣ пришлось по 74 к. на каждую душу безъ различія государственныхъ и помѣщичьихъ крестьянъ.

Кромѣ того дворянство обязано было выстроить особыя слободы для военного поселенія.

Кромѣ подушной подати, съ крестьянъ государственныхъ, съ однодворцовъ, посадскихъ и мѣщанъ повелѣно собирать (въ уравниеніе съ доходомъ помѣщичьимъ) по 40 к. съ души.

Сборъ сей назначенъ былъ на содержаніе гвардіи и артиллеріи, которыя не входили въ составъ поселенія.

На содержаніе флота (составлявшее около 1.200.000 р. въ годъ) назначены были особыя провинціи.

Введеніе подушной подати и раскладка полковъ сопряжены были съ такими затрудненіями, которыхъ самъ Петръ не могъ превозмочь. Эпоха сія ознаменована была продолжительнымъ неурожаемъ, что сдѣлало сіе нововведеніе ненавистнымъ народу, особливо при истязаніяхъ за утайку душъ.

Сотни тысячъ бѣжали въ Польшу; сотни тысячъ умерли голодною смертію.

Петръ 1-й почувствовалъ зло сіе, убѣдился что подушная подать крайне неуравнительна, помышлялъ замѣнить оную кадастромъ, но смерть положила конецъ дальнѣйшимъ его начинаніямъ.



Через нѣсколько лѣтъ по кончинѣ Петра Великаго, признано было необходимымъ, уничтожить поселеніе войскъ по дистриктамъ, и сборъ подушной подати, бывшій дотолѣ въ общемъ завѣдываніи военныхъ чиновъ и комиссаровъ отъ земли, возложенъ на отвѣтственность гражданскихъ чиновниковъ.

Екатерина 1-я, при вступленіи на престолъ, повелѣла сложить съ подушнаго оклада 4 коп. на поминаеніе души усопшаго ея супруга. Окладъ сей, т. е. 70 к. съ души оставался безъ измѣненія до 1794 года, почти въ продолженіи 70 лѣтъ; но оброкъ, равно подать съ мѣщанъ постепенно были возвышаемы.

Въ 1775 году, по уничтоженіи, съ купечества оброчной подати, учреждень сборъ процентный съ капиталовъ.

Съ 1794 года по 1810 годъ, подушная подать была увеличена до 2-хъ рублей; оброкъ же съ казенныхъ крестьянъ (который въ 1794 году составлялъ 2 рубля) до 8 рублей.

#### *Объ источникахъ государственныхъ доходовъ въ древней Россіи.*

Періодъ I, съ 862 по 1015 годъ. Отъ покоренія Славянъ Варяго-Русами до введенія въ Россіи христіанской вѣры.

##### **Источники доходовъ Великихъ Князей.**

1. Контрибуціи, налагаемыя на побѣжденныхъ народовъ и раздѣляемыя между князьями и войскомъ.

2. Постоянные сборы съ подвластныхъ народовъ,—собираемые по числу дворовъ (съ дыма, съ рала, съ плуга) подъ общимъ названіемъ *данн*. *Оброками* назывались налоги, вносимые натурою (медомъ, воскомъ, мѣхами), *уроками* же всякаго рода сборы, опредѣленные относительно количества и времени поступленія.

3. Подарки и приношенія жителей.

4. Собственные имѣнія князей.

Подати собирались троякимъ образомъ: 1) князья сами отправлялись осенью въ обложенныя податью земли; 2) они посылали туда своихъ сборщиковъ, или 3) опредѣливъ количество подати, предоставляли самимъ жителямъ раскладку и собираніе оной.

Періодъ II, съ 1015 по 1224 годъ. Со введенія христіанской вѣры до нашествія Татаръ.

**Источники доходов княжескихъ.**

- 1) Дани или подати, установленныя по числу жилыхъ дворовъ.
- 2) Дары или даровые сборы, принявшіе начало свое при объѣздахъ княжескихъ.
- 3) Купцы платили, кажется, въ нѣкоторыхъ мѣстахъ особую подать за право торговли.
- 4) Оброки натурою съ соляныхъ варницъ.
- 5) Пошлины съ товаровъ (мытъ) собирались: а) по рѣкамъ и дорогамъ при провозѣ оныхъ; б) за взвѣшивание товаровъ; в) по стоимости оныхъ.
- 6) Штрафныя деньги (продажи, вины, уроки) и судебныя сборы.
- 7) Торговля произведеніями земель княжескихъ, и предметами получаемыми отъ подданныхъ.
- 8) Собственныя имѣнія князей.

Подати уплачивались благородными металлами, кожаными деньгами или натурою (хлѣбомъ, медомъ, рыбою, мѣхами). Онѣ собирались особо отряженными княжескими чиновниками (данниками) или народными старшинами.

---

Періодъ III, съ 1224 по 1462 годъ. Отъ нашествія Татаръ до воцаренія Великаго Князя Ивана Васильевича III.

Сборы въ семъ періодѣ имѣли троякое происхождение: 1) существовавшіе до нашествія Татаръ; 2) обыкновенная Татарская дань (выходъ, бесерменскій долгъ); 3) чрезвычайныя налоги, взимаемые по требованіямъ или *запросамъ* Татаръ. Первые, поступавшіе въ пользу князей, собирались на прежнемъ основаніи съ дворовъ, Татарскіе же налоги взиались съ душъ по переписи; но начиная съ 14-го столѣтія, раскладка по сохамъ или тягламъ сдѣлалась обыкновенною для всякаго рода прямыхъ податей.

Такимъ образомъ въ концѣ сего періода, источники доходовъ были:

- 1) Поземельные налоги съ сохи.
- 2) Подати съ ремесленныхъ заведеній, уравненныхъ съ тяглами (напр. кто имѣлъ кузницу или лавку платилъ за соху, лодка считалась за двѣ сохи).
- 3) Сборы съ купцовъ за право торговли.

4) Подушный сборъ съ людей, снискивавшихъ себѣ пропитаніе трудами своими и не имѣвшихъ никакого заведенія.

5) Неопредѣленные сборы: *дары* и *крюкъ*? (оставшіеся со временъ обѣздовъ княжескихъ, (*ямъ*) вмѣсто поставки лошадей подъ нарочныхъ (*черный боръ*) налогъ въ чрезвычайныхъ случаяхъ взимаемый).

6) Судебные и штрафные сборы.

7) Таможенные пошлыны—*мытъ* за провозъ товаровъ; *въсчее*, *пудовое*, за взвѣшиваніе товаровъ или по вѣсу оныхъ; *тамъ* по стоимости товаровъ подлежащихъ клейменію; *осминичее*, *помѣрное*, съ товаровъ мѣримыхъ, сверхъ того: *явка*, *юстинное*. Таможенные чиновники назывались: дорагами, мытниками, пошлинниками, таможенниками, осминниками.

8) Исключительное право князей на ловлю рыбы или звѣрей въ нѣкоторыхъ мѣстахъ.

9) Во многихъ мѣстахъ исключительное право на продажу меда, вина и пива.

10) Соляноварни.

11) Чеканіе монеты (за выдѣлываніе взималось по  $\frac{1}{2}$  деньги съ гривны).

12) Удѣльные имѣнія.

13) Торговля произведеніями сихъ имѣній, и предметами поступившими въ казну натурою.

Въ началѣ сего періода Татарская дань собиралась Татарскими чиновниками (баскаками) или откупщиками; но потомъ Великіе Князья стали посредниками между Ордою и Удѣльными Князьями, и наконецъ совершенно присвоили себѣ всѣ права, пріобрѣтенныя Татарами. Повинности жителей сдѣлались еще многосложнѣе тѣмъ, что всѣ чиновники получали содержаніе отъ ввѣренныхъ ихъ управленію округовъ. Это называлось кормленіемъ, и княжескіе намѣстники получали иногда съ округа, подъ разными наименованіями столько же, сколько поступало въ казну княжескую.

Періодъ IV, съ 1462 по 1613 годъ. Съ совокупленія Россіи въ одно государство, до восшествія на престолъ дома Романовыхъ.

#### Источники доходовъ.

1) Особенная Царская отчина, состоявшая изъ 36 городовъ съ селами и деревнями.

2) Подать съ сохи или тягла, взимаемая деньгами или натурою.

- 3) Ясакъ съ Сибирскихъ народовъ.
- 4) Сборъ съ торговыхъ бань и съ лавокъ.
- 5) Исключительная продажа вина, меда и пива.
- 6) Торговля произведеніями собственныхъ земель, и предметами, поступившими въ казну натурою.
- 7) Монополія рыбныхъ ловель на Каспійскомъ морѣ.
- 8) Штрафныя деньги.
- 9) Таможенные сборы.
- 10) Акцизъ въ городахъ съ съѣстныхъ припасовъ.
- 11) Чеканіе монеты.

Царь Иванъ Васильевичъ уничтожилъ кормленія, и назначилъ чиновникамъ и войску жалованье. Онъ соединилъ сборы, взимаемые съ жителей подъ разными названіями, въ одну подать общую, которую разложилъ на всѣхъ одинакимъ образомъ. Весь доходъ казенный состоялъ при Царѣ Федорѣ Ивановичѣ въ 6 или 7 милліонахъ нынѣшнихъ серебряныхъ рублей.

Періодъ V, съ 1613 по 1689 годъ. Съ воцаренія дома Романовыхъ до царствованія Императора Петра I.

**Источники доходовъ были.**

- 1) Поземельная подать, которая взималась деньгами и натурою по описи, сдѣланной въ 1679 году, съ пашень, садовъ, луговъ, ульевъ, рыболовныхъ заводовъ. Градскіе жители платили также соразмѣрную подать съ домовъ, лежащихъ на податной землѣ.
- 2) Сборъ съ торговыхъ бань.
- 3) Сборъ съ ремесленныхъ заведеній, какъ то: мельницъ, кузницъ, лавокъ, кожевенныхъ заводовъ и т. п.
- 4) Подать съ купцовъ по классамъ.
- 5) Таможенные пошлины столько по заграничной, сколько по внутренней торговлѣ.
- 6) Сборъ взимаемый при записываніи купчихъ, закладныхъ и другихъ контрактовъ.
- 7) Пошлина за прикладываніе къ актамъ казенной печати.
- 8) Судебныя пошлины и штрафныя деньги.
- 9) Ясакъ Сибирскихъ народовъ.
- 10) Исключительное право казны на продажу пива, вина, меду.
- 11) Торговля солью.

12) Искключительное право торговли разными предметами, которые иногда себѣ присвоивала казна.

13) Чеканіе монеты.

14) Государственныя имущества.

Обыкновенный доходъ Царскій составлялъ 5.000.000 тогдашнихъ рублей или червонцевъ нынѣшнихъ. Въ случаѣ надобности увеличивались подати.

## ОГЛАВЛЕНІЕ

### Государственныхъ доходовъ и расходовъ.

#### *А. Доходы:*

##### **І. Обыкновенные доходы.**

#### **1) Подати.**

Подушныя.

Оброчныя.

На водяныя и сухопутныя сообщенія.

Винная пошлина.

Подати особаго рода и наименованія.

#### **2) Доходы экономическіе.**

Съ арендныхъ и старостинскихъ имѣній—съ фундушей—казенныхъ лѣсовъ и оброчныхъ статей.

Съ казенныхъ горныхъ заводовъ.

#### **3) Пошлины.**

Питейные сборы; отъ продажи соли; десятинная подать съ частныхъ горныхъ заводовъ; таможенныя пошлины; почтовые подорожныя; шоссейный сборъ; за гербовую бумагу; гильдейскія; за паспорта; съ купчихъ крѣпостей; отъ страховыхъ обществъ.

#### **4) Отъ долговыхъ платежей.**

Отъ разныхъ лицъ, отъ разсрочки недоимокъ и по ссудамъ въ неурожайныхъ губерніяхъ.

#### **5) Разныя суммы.**

Прибыли банковъ: отъ перемѣны мѣдной монеты, проценты пенсіонныхъ капиталовъ, разные случайные доходы.

томъ II.

## II. Особня постороннія суммы.

Земскій 30 копѣчный сборъ.  
 Вспомогательный земскій сборъ.  
 Отъ губернскаго земскаго сбора.  
 Отъ доходовъ Царства Польскаго.

## III. Единовременные.

Нѣкоторые малозначительные.

## В. Расходы.

По порядку управленій и по порядку предметовъ.

### О государственныхъ доходахъ <sup>1)</sup>.

Предварительно будетъ сдѣлано словесное объясненіе о обыкновенномъ раздѣленіи доходовъ Государствъ на налоги прямые и косвенные, на доходы отъ казенныхъ имуществъ (domaines) на прибыли отъ казенныхъ заведеній и монополій, и на доходы случайные и различнаго рода по прилагаемой номенклатурѣ.

У насъ государственные доходы раздѣляются, по принятому порядку въ росписяхъ и отчетахъ: 1) на подати, 2) на экономическіе доходы, 3) на пошлины, какъ то: питейныя, откупныя, отъ продажи соли, таможенныя, за гербовую бумагу, гильдейскія за право торговли, паспорта и пошлины съ купчихъ крѣпостей и проч., 4) долговые платежи въ возвратъ сдѣланныхъ ссудъ и 5) разныя чрезвычайныя суммы; также постороннія и единовременныя.

Порядокъ сей введенъ съ давняго времени, и хотя не совсѣмъ правиленъ, однако сохраняется для удобства сравненій съ прежнимъ временемъ.

### 1) Обыкновенные доходы.

**1. О податяхъ.** 1) Въ податяхъ заключаются: подушныя, на водяныя и сухопутныя сообщенія, оброчныя и за право винокурения.

**Подушная.** а) Подушная есть прямой налогъ, собираемый по числу ревизскихъ душъ. Сему налогу подлежатъ всѣ, такъ называемыя, податныя состоянія. Онъ опредѣляется въ нѣвѣстныя эпохи, посред-

---

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, сверху, написано: «Читано Его Высочествомъ, 26 февраля 1838 г.».

ствомъ народной переписи. Сборъ сей, со включеніемъ присоединеннаго къ нему сбора на водяныя и сухопутныя сообщенія, составляетъ: съ мѣщанъ 8 руб. подушныхъ и 30 к. на сообщенія, а съ крестьянъ удѣльныхъ, казенныхъ и помѣщичьихъ, подушныхъ 3 р., на сообщенія 30 к. на ассигнаціи, на кои вообще ведутся всѣ счеты.

По 8-й ревизіи и государственному бюджету на 1838 годъ исчислено.

	душъ.
мѣщанъ . . . . .	1.280.625
въ томъ числѣ евреевъ . . . . .	484.576
крестьянъ казенныхъ, платящихъ оброкъ или однѣ	
подушныя . . . . .	8.169.146
удѣльныхъ . . . . .	724.992
и помѣщичьихъ, платящихъ однѣ подушныя . . . . .	11.310.858

О прочихъ разнаго состоянія людяхъ, не платящихъ подушныхъ, видно изъ предъявляемой табели о народонаселеніи Россіи вообще <sup>1)</sup>).

**Оброчная.** б) Сверхъ сей подати крестьяне, поселенные на казенныхъ земляхъ Великороссійскихъ, Малороссійскихъ, Новороссійскихъ и Сибирскихъ губерній, разныхъ наименованій, какъ то: однодворцы, экономическіе, государственные и разныхъ бывшихъ званій: рейтары, пушкарі, сокольники, пахатные солдаты и пр. и пр. платятъ также по числу ревизскихъ душъ оброкъ, который по положенію губерній раздѣляется на четыре разряда: *первый* въ 7½ р. съ души въ губерніяхъ: Витебской, Архангельской и Олонецкой, *второй* въ 8 р. въ губерніяхъ: Гродненской, Подольской, Могилевской, Минской, Виленской, Волынской, Омской, Тобольской, Томской, Енисейской, Иркутской, Эстляндской, Черниговской, Псковской, Полтавской, Новгородской, Лифляндской, Курляндской, Бѣлостокской и по Войску Донскому; *третій* по 9 р. въ губерніяхъ: Оренбургской, Херсонской, Таврической, Смоленской, Пермской, Кіевской, Кавказской, Екатеринославской, Вологодской и Астраханской; *четвертый* по 10 р. въ прочихъ губерніяхъ.

Оброкъ сей хотя исчисленъ по душамъ, но мірскія общества казенныхъ крестьянъ раскладываютъ оный по семействамъ и по количеству земли, коимъ семейства различно пользуются.

Арендные и старостинскіе крестьяне въ губерніяхъ Остзейскихъ и Западныхъ состоятъ на пашнѣ, а частію на чиншѣ (оброкѣ), на-

<sup>1)</sup> Въ табели сей показано число душъ по ревизіи, а вышеозначенныя числа относятся и къ росписи 1838 года, почему по случаю прибывающихъ и убывающихъ, бываетъ ежегодно нѣкоторое различіе.



равнѣ съ владѣльческими крестьянами, а западные однодворцы, живущіе на казенныхъ или помѣщичьихъ земляхъ, платятъ чиншъ; живущіе же на собственной землѣ (прежняя околичная шляхта), а равно и на чужой, сверхъ того подушную подать съ семейства 7 р. 20 к. и съ одинокихъ 3 р. 60 к., а граждане изъ нихъ, живущіе въ городахъ 10 р. 80 к.

Жители Бессарабіи платятъ по семействамъ, не различая подушныхъ и оброчныхъ, по разнымъ окладамъ, отъ 11 р. 45 к. до 32 р. 85 к.

Въ Закавказскомъ краѣ еще продолжаютъ многоразличныя подати на азіатскій ладъ, кои должны быть преобразованы; почему не представляется надобнымъ входить въ дальнѣйшія о нихъ подробности.

Крымскіе татары платятъ по 3 р. съ души, изъ <sup>1)</sup> коихъ половина 1 р. 50 к. употребляется на улучшеніе края, а другая половина поступаетъ въ доходъ казны.

Такъ называемые сибирскіе инородцы и архангельскіе самоѣды платятъ ясакъ звѣриными шкурами или деньгами, по особому тарифу, наиболѣе въ доходъ Кабинета Его Императорскаго Величества.

Киргизы внѣшнихъ округовъ Омской области даютъ въ натурѣ, или деньгами извѣстную часть скота, а именно со ста головъ одну, исключая верблюдовъ, или вмѣсто того деньгами: за лошадь по 35 р., за быка по 20 р. и за барана по 2 р.

Зависящіе отъ Россійско-Американской компаніи, Курильцы и Колонны употребляются на ловъ звѣрей.

Нѣкоторые поселенные въ Россіи Армяне платятъ различно по семействамъ, а иные по особымъ привиллегіямъ свободны отъ платежа.

**Пошлины за право винокуренія.** с) Въ губерніяхъ въ коихъ не введена система монополіи на продажу вина и гдѣ существуетъ право свободной виноторговли, а именно: въ 2-хъ Бѣлорусскихъ, 2-хъ Малороссійскихъ, Харьковской, 4-хъ Западныхъ, 2-хъ Литовскихъ, въ Лифляндіи, Курляндіи и землѣ войска Донскаго взимается съ души винной пошлины по 2 р., которую обязаны платить сами владѣльцы и казенныя экономіи въ Эстляндіи, временно по 1 р., Малороссійскіе казаки платятъ сами по 55 к. серебромъ, войсковые же обыватели Харьковской губерніи сами по 2 р.

Въ Бѣлостокской области существуетъ со времени прусскаго владѣнія питейный акцизъ (за пропинацію) и 2-хъ рублевая пошлина

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, противъ этого мѣста карандашемъ написано: «Едвали»? и зачеркнуто.



не взимается, какъ равно въ Новороссійскомъ краѣ, по причинѣ пошлиннаго откупа.

Всѣхъ же государственныхъ податей ожидается по росписи на 1838 годъ . . . . . 160.239.273 р. 2 $\frac{1}{2}$  к.

Къ сему слѣдуетъ присовокупить, что важныя общія бѣдствія, какъ на примѣръ, неурожай 1833 года, а равно различныя частныя причины имѣютъ сильное вліяніе на временное оскуденіе сего источника доходовъ; что по разнымъ таковымъ событіямъ составились, накопились и накаплиются недоимки, требованіе коихъ не можетъ быть усилено, дабы не коснуться до самаго капитала сельской промышленности, необходимаго для ея процвѣтанія.

Податныхъ недоимокъ нынѣ числится до 102.119.000 р., но какъ ежегодно исключается изъ дохода значительная часть, примѣрно, на недоборы, то большая часть сей суммы остается на счету только какъ ожиданіе, по мѣрѣ возможности, а не какъ часть непремѣннаго дохода.

## 2) Доходы экономическіе.

Доходы экономическіе можно разсматривать въ двухъ главныхъ частяхъ: а) по управленію государственными имуществами и б) по управленію горными заводами, въ вѣдѣніи Министерства Финансовъ состоящими.

Къ первому предмету относятся слѣдующія статьи доходовъ.

**Съ казенныхъ имѣній.** 1-е) Съ арендныхъ и старостинскихъ имѣній, кромѣ тѣхъ, кои пожалованы во временное владѣніе. 3.964.297 р. 41 $\frac{1}{4}$  к.

Доходъ сей поступаетъ въ губерніяхъ: Витебской, Волынской, Виленской, Гродненской, Эстляндской, Курляндской, Кіевской, Лифляндской, Минской, Могилевской, Подольской и Бѣлостокской Области, гдѣ крестьяне, вмѣсто оброка, обязаны отправлять въ пользу казны, или временнаго владѣльца, разныя работы и повинности. Такія имѣнія въ губерніяхъ, возвращенныхъ отъ Польши, называются по древнимъ обычаямъ, *старостинскими*, а въ прочихъ *арендными*. Образъ взиманія съ нихъ доходовъ различенъ и главные виды его суть: а) хозяйственное управленіе самой казны, б) отдача имѣній частнымъ лицамъ, наиболѣе въ 12-ти-лѣтнее содержаніе, за состоявшуюся съ торговъ сумму и с) взиманіе кварты, или другаго опредѣленнаго платежа съ имѣній, Всемилоставѣйше пожалованныхъ во временное владѣніе.

### Доходы горные.

Ко второму разряду экономических доходов принадлежать горные, заключающіеся въ слѣдующихъ статьяхъ:

1) Съ добываемыхъ на казенныхъ горныхъ заводахъ золота и мѣди, со включеніемъ доходовъ съ минеральныхъ заведеній въ Грузіи и именно:

#### а) Золота.

По Екатеринбургскимъ горнымъ заводамъ, 30	
пудовъ на сумму . . . . .	1.502.430 р.
Богословскимъ 46 пудовъ на . . . . .	2.303.721 —
Гороблагодатскимъ 10 пуд. на . . . . .	500.809 —
и Златоустовскимъ 55 пуд. на . . . . .	2.754.448 —
<hr/>	
Всего 141 пуд. на . . . . .	7.061.408 р.

#### б) Отъ выплавки мѣди.

По Пермскимъ заводамъ 15.000 пуд.	
на сумму . . . . .	450.000 р.
и Богословскимъ 10.500 пуд. на . . . . .	346.500 —
<hr/>	
Всего за 25.500 пуд. на . . . . .	796.500 р.

и с) съ минеральныхъ заведеній въ Грузіи.

Съ соляныхъ озеръ въ Бакинской провинціи, съ Заглицкаго квасцового завода въ Елисаветопольскомъ округѣ и нефтяныхъ колодцовъ въ Ширванской провинціи, также за 300 пуд. мѣди предназначенной къ выплавкѣ въ Грузіи . . . . . 450.188 р. 1¼ к.

---

8.308.096 р. 1¼ к.

Добываемые драгоцѣнные металлы, высылаются, особо за каждую половину года, на С.-Петербургскій Монетный дворъ, а мѣдь употребляется частію на Екатеринбургскомъ Монетномъ дворѣ на выдѣлку монеты, полагая 36 р. въ пудъ, частію же отправляется въ С.-Петербургъ. Мѣдная монета прежняго достоинства 24 р. за пудъ мало по малу извлекается изъ обращенія, и бывъ переплавлена въ штыки, продается казною. Соль, квасцы, нефть и металлы Закавказомъ, поступаютъ въ продажу въ тамошнихъ мѣстахъ. По статьѣ золота замѣчательно, что

добыча онаго составляла въ 1823 году на всѣхъ казенныхъ заводахъ только 36 пудовъ 28 фунтовъ или полагая примѣрно 50.000 р. ассигнаціями за пудъ, 1.835.000 р., слѣдовательно противу вышеозначенныхъ количествъ менѣе 5.226.408 р. О золотѣ, добываемомъ частными лицами, объясняется ниже сего; а на Алтайскихъ казенныхъ серебряныхъ заводахъ вымывается въ годъ 25 пудовъ золота, кои не входятъ въ Государственную роспись, ибо заводы сіи принадлежатъ Кабинету и только управляются Министерствомъ Финансовъ. На Нерчинскихъ таковыхъ же заводахъ добывается весьма мало золота.

2-е) За желѣзо, пушки, снаряды, бѣлое оружіе, якоря, балласть, сталь и разныя другія издѣлія, выдѣлываемыя на казенныхъ горныхъ заводахъ для Военнаго и Морскаго Министерствъ, также за отпускаемую для нихъ съ здѣшняго Монетнаго двора мѣдь.

всего вообще . . . . . 5.810.328 р. 4 к.

Издѣлія сіи приготовляются, по предварительно доставляемымъ въ Министерство Финансовъ, отъ Военнаго и Морскаго Министерствъ нарядамъ, по которымъ объясняются въ подробности заказы, а штыковая мѣдь отпускается въ опредѣленномъ количествѣ Военному Министерству по 12.500, а Морскому по 18.405 пудовъ въ годъ.

Цѣна всѣхъ сихъ предметовъ помѣщается въ бюджетѣ въ доходахъ, а издержки на заготовленіе въ расходахъ.

3-е) Отъ выковки желѣза для вольной продажи примѣрно до 597.572 р. 40 к.

По огромнымъ количествамъ вышеозначенныхъ вещей, пріемъ кои въ военное и морское вѣдомства производится по даннымъ образцамъ и строгой браковкѣ, дѣйствіе заводовъ столь обременено, что продажа желѣзныхъ издѣлій не значительна. Главная польза заводовъ есть та, что золото умножаетъ доходы, а чрезъ добываніе прочихъ металловъ и приготовленіе издѣлій казна поставляется въ независимость отъ частныхъ людей въ столь важныхъ потребностяхъ, и когда нужно,—можно сдѣлать особое усиліе для удовлетворенія экстренныхъ надобностей.

4-е) Отъ передѣла прежней 5-ти копѣчной монеты въ новую, предположено . . . . . 306.766 р. 25 к.

Во времена Императрицы Елисаветы Петровны съ 1757 года, и въ послѣдовавшія царствованія чеканили монеты изъ одного пуда мѣди только по 16 р., что продолжалось до 1810 года, когда постановлено было дѣлать оной изъ пуда 24 р.

Разность вѣса монеты и металла, противу торговыхъ цѣнъ послѣдняго, по случаю упадка ассигнацій, составляла за тѣмъ въ теченіе мно-

гихъ лѣтъ по 1810 годъ важный убытокъ для государственной экономіи и не позволенную прибыль для спекуляторовъ, которые тайно перебивая монету на продажу, получали во вредъ казны большой барышъ. Но и цѣна въ 24 р. въ послѣдствіи не соответствовала цѣнѣ мѣди, составлявшей отъ 30 до 34 р. По чему по Высочайшему манифесту 1 іюня 1832. года, чеканится изъ пуда съ причисленіемъ передѣльныхъ расходовъ по 36 р. Прежняя 16-ти рублевая монета извлечена посредствомъ податей изъ народного обращенія постепенно и составила важный запасъ мѣди, которая обращалась ежегодно въ продажу на сумму отъ 3-хъ до 4.000.000 р. нынѣ же употребляется на сей же предметъ монета 24-хъ рублевого достоинства, но съ уменьшеніемъ продажи. Вышепомянутые 306.766 р. 25 к. предполагаются на 1838 годъ отъ передѣла мѣдныхъ денегъ прежняго штемпеля въ нынѣшнюю монету на Екатеринбургскомъ Монетномъ дворѣ, вмѣсто 24-хъ по 36 р., но за исключеніемъ издержекъ на передѣлъ по 3 р. на пудъ.

Общее количество доходовъ экономическихъ, по обоимъ разрядамъ, составляетъ въ росписи 1838 года 24.886.722 р. 14 $\frac{1}{2}$ . к.

## Подробная номенклатура разныхъ родовъ налоговъ и общественныхъ доходовъ въ систематическомъ порядкѣ.

### А. Доходы государственные.

**І. налоги прямые.** 1) *На недвижимыя имѣнія.* Поземельный сборъ. Сборъ съ домовъ, лавокъ, дверей, окошекъ. Десятина разнаго рода съ частныхъ имѣній. 2) *На лица.* Налоги личные, или персональные (*impôts personnels*). Подушный, хараджъ, и проч. Вычеты изъ жалованья. 3) *На лица и имѣнія.* Сборъ съ доходовъ (*income tax*). Налоги по классамъ (*Klassen-Steuer*). Сборъ съ промышленности (*Gewerb-Steuer*). 4) *на движимыя вещи.* Сборъ съ агрономическихъ орудій и инструментовъ, скота и (*Vieh-Steuer*) и проч. Мобильярный сборъ. *Примѣчаніе.* Налоги, которые непосредственно не падаютъ на недвижимыя имѣнія, приближаются уже къ налогамъ косвеннымъ, и взаимно нѣкоторые косвенные къ прямымъ.

**ІІ. косвенные налоги.** 1) *Чисто-косвенные:* а) зависящіе отъ воли потребителей. Таможенные по особымъ тарифамъ. Разнаго рода акцизы: съ напитковъ, солода—хмѣля, разныхъ жизненныхъ припасовъ, фабрикатовъ угля, кирпича, и проч. б) при встрѣчающихся случаяхъ понуди-

тельно,—гербовые сборы. Разные судебные сборы. 2) *косвенные, имѣющіе направленіе болѣе прямое*. Разнаго рода патентные сборы. Шоссейные, мостовые, воротные, по водянымъ коммуникаціямъ. Портовые, якорные, карантинные и разные сборы съ мореплаванія. Сборъ съ служителей, лошадей, экипажей, собакъ и проч. Почтовые, страховые, съ дилижансовъ и пакетботовъ; съ повѣрки вѣсовъ и мѣръ, съ привиллегій и проч. 3) *сборы съ капитала*. Разныя повинности при продажѣ и переходѣ изъ рукъ въ руки имѣній движимыхъ и недвижимыхъ, съ гипотекъ, съ наслѣдствъ, съ векселей, и проч. 4) *косвенные съ монополію*. На соль, табакъ, порохъ, напитки, отдаваемые на откупъ, и разные другіе. 5) *косвенные чрезъ посредство игры*. Лоттерей—лотто, и тому подобные.

**III. доходы отъ казенныхъ имуществъ.** Отъ казенныхъ имѣній, лѣсовъ, оброчныхъ статей, земель, домовъ, лавокъ, мельницъ, пастбищъ, рыбныхъ ловлей и проч. Денежныя повинности, на недвижимыхъ имѣніяхъ, фундированныя и казнѣ принадлежащія, какъ то: потомственная кортома, чинши, десятины, ленныя и проч. Доходы колоній.

**IV. отъ казеннаго хозяйства.** Отъ горныхъ и другихъ заводовъ, фабрикъ, торговли, единопродавства, производимаго казеннымъ попеченіемъ.

**V. отъ капиталовъ.** Проценты съ капиталовъ, собственно казнѣ принадлежащихъ. Сборъ съ капиталовъ публичныхъ заведеній. Сборъ съ капиталовъ частныхъ обществъ, съ фондовъ и проч.

**VI. подати въ натурѣ.** Хлѣбомъ и другими произведеніями, въ видѣ особаго налога, десятина въ натурѣ, квартированіе войскъ, подводы безъ платы, и проч.

*Примѣчаніе.* Рекрутская повинность также принадлежитъ къ повинностямъ натуральнымъ.

**VII. случайные доходы.** Наслѣдства, гдѣ нѣтъ наслѣдниковъ (вымороченныя имѣнія), вычетъ съ наслѣдствъ, за границу выходящихъ, клады, пожертвованія, штрафы и проч.

**VIII. доходы единовременные.** Разные остатки, дани, контрибуціи, и проч.

## **В. Земскія повинности.**

Денежныя съ душъ, надбавочные сантимы—разныя земскіе сборы съ недвижимыхъ имѣній земства. Натуральныя земскія повинности, починка дорогъ, мостовъ, бичевниковъ, развѣзды чиновъ мѣстнаго управленія и проч.



гихъ лѣтъ по 1810 годъ важный убытокъ для государственной экономіи и не позволенную прибыль для спекуляторовъ, которые тайно переливая монету на продажу, получали во вредъ казны большой барышъ. Но и цѣна въ 24 р. въ послѣдствіи не соответствовала цѣнѣ мѣди, составлявшей отъ 30 до 34 р. По чему по Высочайшему манифесту 1 іюня 1832 года, чеканится изъ пуда съ причисленіемъ передѣльныхъ расходовъ по 36 р. Прежняя 16-ти рублевая монета извлечена посредствомъ податей изъ народнаго обращенія постепенно и составила важный запасъ мѣди, которая обращалась ежегодно въ продажу на сумму отъ 3-хъ до 4.000.000 р. нынѣ же употребляется на сей же предметъ монета 24-хъ рублевого достоинства, но съ уменьшеніемъ продажи. Вышепомянутые 306.766 р. 25 к. предполагаются на 1838 годъ отъ передѣла мѣдныхъ денегъ прежняго штемпеля въ нынѣшнюю монету на Екатеринбургскомъ Монетномъ дворѣ, вмѣсто 24-хъ по 36 р., но за исключеніемъ издержекъ на передѣлъ по 3 р. на пудъ.

Общее количество доходовъ экономическихъ, по обѣимъ разрядамъ, составляетъ въ росписи 1838 года 24.886.722 р. 14 $\frac{1}{2}$  к.

## Подробная номенклатура разныхъ родовъ налоговъ и общественныхъ доходовъ въ систематическомъ порядкѣ.

### А. Доходы государственные.

**I. налоги прямые.** 1) *На недвижимыя имѣнія.* Поземельный сборъ. Сборъ съ домовъ, лавокъ, дверей, окошекъ. Десятина разнаго рода съ частныхъ имѣній. 2) *На лица.* Налоги личные, или персональные (*impôts personnels*). Подушный, хараджъ, и проч. Вычеты изъ жалованья. 3) *На лица и имѣнія.* Сборъ съ доходовъ (*income tax*). Налоги по классамъ (*Klassen-Steuer*). Сборъ съ промышленности (*Gewerb-Steuer*). 4) *на движимыя вещи.* Сборъ съ агрономическихъ орудій и инструментовъ, скота и (*Vieh-Steuer*) и проч. Мобильярный сборъ. *Примѣчаніе.* Налоги, которые непосредственно не падаютъ на недвижимыя имѣнія, приближаются уже къ налогамъ косвеннымъ, и взаимно нѣкоторые косвенные къ прямымъ.

**II. косвенные налоги.** 1) *Чисто-косвенные:* а) зависящіе отъ воли потребителей. Таможенные по особымъ тарифамъ. Разнаго рода акцизы: съ напитковъ, солода—хмѣля, разныхъ жизненныхъ припасовъ, фабрикаторовъ угля, кирпича, и проч. б) при встрѣчающихся случаяхъ понуди-



тельно,—гербовые сборы. Разные судебные сборы. 2) *косвенные, имѣющіе направленіе болѣе прямое*. Разнаго рода патентные сборы. Шоссейные, мостовые, воротные, по водянымъ коммуникаціямъ. Портовые, якорные, карантинные и разные сборы съ мореплаванія. Сборъ съ служителей, лошадей, экипажей, собакъ и проч. Почтовые, страховые, съ дилижансовъ и пакетботовъ; съ повѣрки вѣсовъ и мѣръ, съ привиллегій и проч. 3) *сборы съ капитала*. Разныя повинности при продажѣ и переходѣ изъ рукъ въ руки имѣній движимыхъ и недвижимыхъ, съ ипотеки, съ наслѣдствъ, съ векселей, и проч. 4) *косвенные съ монополіею*. На соль, табакъ, порохъ, напитки, отдаваемые на откупъ, и разные другіе. 5) *косвенные чрезъ посредство игры*. Лоттерен—лотто, и тому подобные.

**III. доходы отъ казенныхъ имуществъ.** Отъ казенныхъ имѣній, лѣсовъ, оброчныхъ статей, земель, домовъ, лавокъ, мельницъ, пастбищъ, рыбныхъ ловлей и проч. Денежныя повинности, на недвижимыхъ имѣніяхъ, фундированныя и казнѣ принадлежащія, какъ то: потомственная кортома, чинши, десятины, ленныя и проч. Доходы колоній.

**IV. отъ казеннаго хозяйства.** Отъ горныхъ и другихъ заводовъ, фабрикъ, торговли, единопродавства, производимаго казеннымъ попеченіемъ.

**V. отъ капиталовъ.** Проценты съ капиталовъ, собственно казнѣ принадлежащихъ. Сборъ съ капиталовъ публичныхъ заведеній. Сборъ съ капиталовъ частныхъ обществъ, съ фондовъ и проч.

**VI. подати въ натурѣ.** Хлѣбомъ и другими произведеніями, въ видѣ особаго налога, десятина въ натурѣ, квартированіе войскъ, подводы безъ платы, и проч.

*Примѣчаніе.* Рекрутская повинность также принадлежитъ къ повинностямъ натуральнымъ.

**VII. случайные доходы.** Наслѣдства, гдѣ нѣтъ наслѣдниковъ (вымороченныя имѣнія), вычетъ съ наслѣдствъ, за границу выходящихъ, клады, пожертвованія, штрафы и проч.

**VIII. доходы единовременные.** Разные остатки, дани, контрибуціи, и проч.

### **В. Земскія повинности.**

Денежныя съ душъ, надбавочные сантимы—разные земскіе сборы съ недвижимыхъ имѣній земства. Натуральныя земскія повинности, починка дорогъ, мостовъ, бичевниковъ, разѣзды чиновъ мѣстнаго управленія и проч.



### С. Городскіе доходы.

Отъ разныхъ жизненныхъ припасовъ, въ города ввозимыхъ (octroi) отъ городской собственности, съ рынковъ, домовъ и разныхъ строеній, личные сборы съ гражданъ, мостовые, фонарные, вѣсовые, съ публичныхъ экипажей, съ увеселительныхъ мѣстъ, съ публичной продажи; и другіе многоразличные.

### Д. Доходы церковные, также разныхъ публичныхъ заведеній богоугодныхъ, учебныхъ и общепользныхъ, состоящихъ подъ контролемъ Правительства.

Особые церковные доходы, доходы съ капиталовъ, съ имѣній, постоянныхъ подписокъ, пособія отъ Правительства, плата за содержаніе, пожертвованія и проч. и проч.

### 3) Пошлины.

**Питейные сборы.** Сборы сіи составляютъ важную отрасль государственнаго дохода, поступающаго въ казну отъ продажи: 1-е, хлѣбнаго вина и сдѣланныхъ изъ него наливокъ, настоекъ и водокъ, и 2-е, пива и меду.

Питейный сборъ съ давняго времени введенъ въ Россіи и часто измѣнялся въ древнія времена, ибо доходъ взимался, то чрезъ владѣльцевъ, то посредствомъ кабаковъ и приставленныхъ цѣловальниковъ или присяжныхъ, на вѣрѣ, то посредствомъ кружечныхъ дворовъ и различными въ послѣдствіи способами.

Съ изданія устава о винѣ 17-го сентября 1781 года, образъ поступления въ казну питейныхъ сборовъ получилъ больше твердое основаніе, однако тѣмъ не менѣе по временамъ измѣнялся, но былъ всегда двойкій: питейный доходъ поступалъ или за продаваемыя непосредственно отъ самаго Правительства питья, или же получаемъ былъ отъ отдачи означенной продажи, на извѣстное время, въ откупное содержаніе частнымъ лицамъ.

Учрежденный въ слѣдствіе помянутаго устава 17 сентября 1781 года порядокъ взиманія питейнаго сбора, посредствомъ откупа, продолжался до 1819 года, когда по Высочайшему Манифесту 2 апрѣля 1817 года, учреждена была въ 29-ти Великороссійскихъ губерніяхъ казенная продажа, на основаніи вновь изданнаго устава о питейномъ сборѣ; въ прочихъ же губерніяхъ оставались откупа по прежнему.



Съ 1 сентября 1827 года Высочайшимъ Указомъ, даннымъ Правительствующему Сенату, упразднено казенное управленіе питейными сборами, по замѣченнымъ важнымъ неудобствамъ онаго и по упадку дохода, и возстановлены опять откупа въ улучшенной системѣ.

Статистическое положеніе питейной части съ того времени есть слѣдующее:

1) Въ Великороссійскихъ губерніяхъ и въ Сибири казна имѣетъ исключительное право продажи горячаго вина и разныхъ изъ онаго напитковъ, которые отдаются откупщикамъ на четыре года, а въ городахъ взимается акцизъ съ пива и меда.

2) Въ Новороссійскихъ губерніяхъ и Бессарабской области казна въ городахъ и селеніяхъ имѣетъ единопродавство, которое отдается на откупъ такимъ же образомъ, а въ селеніяхъ помѣщичьихъ существуетъ вольная продажа вина, но съ вина, привозимаго туда чрезъ опредѣленную черту, а равно съ выкуриваемаго на мѣстахъ, кромѣ Бессарабіи, взимается акцизъ съ ведра пѣннаго вина по 1 р., а съ высшаго достоинства по 2 р.

3) Въ Малороссійскихъ, Западныхъ и Литовскихъ губерніяхъ существуетъ тоже положеніе, но вмѣсто пошлыны съ вина, взимается съ каждой ревизской души по 2 р. винной пошлыны; въ арендныхъ же и старостинскихъ имѣніяхъ, продажа производится хозяйственно.

4) Въ трехъ Остзейскихъ губерніяхъ и въ Бѣлостокской Области продажа въ селеніяхъ свободна, а въ городахъ, равно какъ въ нѣкоторыхъ Литовскихъ, какъ то: въ Вильнѣ и другихъ, существуетъ акцизъ, который и держатъ наиболѣе самые города, платя казнѣ извѣстный доходъ.

5) Въ Закавказскомъ краѣ введена особая акцизная система.

Кромѣ вышеописанныхъ доходовъ, казна получаетъ еще наибольшіе съ трактирныхъ заведеній, водочныхъ заводовъ и отъ особыхъ родовъ гербовой бумаги.

Вольная продажа вина въ вышеупомянутыхъ мѣстахъ обращается въ пользу помѣщиковъ и казенныхъ имѣній. Право таковой продажи имѣютъ и Малороссійскіе казаки и войсковые обыватели Харьковской губерніи.

Донское войско пользуется правомъ единопродавства вина, а равно Черноморское. Казаки Уральскіе, Линеиные, Азовскіе, Дунайскіе и нѣкоторые другіе получаютъ отъ казны часть питейнаго дохода.

Разные города получаютъ нѣсколько процентовъ съ сего же дохода.

Винокурение въ Великороссійскихъ губерніяхъ производится преимущественно для казны, которая снабжаетъ откупщиковъ значительнымъ количествомъ вина, въ постоянно опредѣленныхъ на каждое четырехлѣтіе пропорціяхъ, по выгодной для ея цѣнѣ, а за тѣмъ для самихъ откупщиковъ; въ прочихъ же губерніяхъ винокурение составляетъ исключительное право дворянства и войсковыхъ обывателей Харьковской губерніи.

Въ Великороссійскихъ губерніяхъ однако, какъ-то: въ Симбирской, Пермской и Вятской, имѣются казенные винокуренные заводы, частью по недостатку партикулярныхъ, частью для изворота при особыхъ случаяхъ и неурожаяхъ. Въ Сибири, гдѣ помѣщиковъ почти нѣтъ, безъ малаго все потребное вино заготавливается на винокуренныхъ заводахъ: Тобольскихъ, Томскихъ, Енисейскихъ и Иркутскихъ.

До времени учрежденія казеннаго управленія въ Великороссійскихъ губерніяхъ, т. е. до 1 января 1819 года, питейный откупный доходъ по всему государству простирался до 64.000.000 р.

При казенномъ управленіи, въ Великороссійскихъ губерніяхъ, начиная съ 1819 по 1 сентября 1827 года, питейный сборъ приносилъ сначала значительно увеличенный доходъ, но потомъ съ года на годъ понижался до того, что въ 1825 году всего дохода въ Великороссійскихъ и привилегированныхъ губерніяхъ съ акцизными и другими по сей части сборами, составляло 78.816.000 р.

Съ возобновленіемъ откупной системы, послѣдствіемъ сдѣланныхъ улучшеній, было постоянное возвышеніе откупнаго дохода, какъ видно изъ нижеслѣдующаго.

Питейный откупный доходъ составлялъ въ годъ:

Съ 1 сентября 1827 года.

по 1831 годъ до . . . . .	83.500.000 р.
съ 1831 по 1835 годъ до . . . . .	90.600.000 —
и наконецъ платимый нынѣ по послѣднему откупу съ 1835 по 1839 годъ составляетъ . . .	109.824.859 — 7 к.
къ тому присовокупляется чистый доходъ за казенное вино 4.130.000 р. и прочія статьи питейныхъ доходовъ простирающихся до 2.552.000 р.	

Итого . . . . . 6.682.673 р. 50 к.

Всего . . . . . 116.507.532 р. 57 к.

Противъ послѣдняго года казеннаго управленія по Великороссій-



скимъ и откуповъ по прочимъ губерніямъ, за то же время болѣе 37.700.000 р. кромѣ винной пошлины по 2 р. съ души.

Для одного наружнаго обзора предъявляется экземпляръ откупныхъ условій, кои совокупно съ прочими о семъ предметѣ узаконеніями составляютъ обширное финансовое законодательство. Распоряженія же по сей части многосложны и иногда чрезмѣрно затруднительны, какъ отъ дороговизны вина, такъ отъ неустойки откупщиковъ. Последнее однако нынѣ рѣдко случается. Особенно озабочиваютъ Министерство Финансовъ приготовленія къ откупнымъ торгамъ на новыя четырехлѣтія; самыя же торги въ Правительствующемъ Сенатѣ довольно долго продолжаются. Отчетность по сей части также довольно обширна.

Противъ единопродавства казною горячаго вина съ давняго времени были частыя возраженія и вообще почти нѣтъ вѣтви доходовъ, которая не заключала бы многія неудобства и даже неприличія, по всѣмъ вообще государствамъ; но если принято въ уваженіе, что главное зло состоитъ въ самомъ существованіи вина, что положеніе Великороссійскихъ губерній несравненно лучше тѣхъ, гдѣ существуетъ вольная продажа вина, что въ сосѣднихъ уѣздахъ, напр. Харьковской губерніи, податныя недоимки съ казенныхъ крестьянъ тамъ, гдѣ есть казенная продажа, не велики, а тамъ, гдѣ вольная продажа, огромны, и наконецъ, что нѣтъ предметовъ обложенія, по коимъ можно было бы выручить столь большой доходъ, то вопросъ о семъ получаетъ другой видъ, и перемѣна нынѣшней системы на акцизную, при коей неизбежна вольная продажа и казенное управленіе, была бы большимъ бѣдствіемъ для Великороссійскихъ губерній.

### ***О соляномъ доходѣ.***

Продовольствіе народа солью, до временъ Петра I, зависѣло отъ вольной промышленности, съ платежемъ не большаго акциза. Въ 1705 году установлена продажа соли отъ казны по цѣнамъ вдвое противъ того, чего она стоила съ провозомъ. Въ 1727 году право вольнаго торга солью было возстановлено со взиманіемъ пошлины, но въ 1731 году опять учреждена казенная продажа, а въ 1748 году цѣна на соль положена не вдвое противъ стоимости, но вообще по 35 к. за пудъ повсемѣстно. Сіе значило 35 к. серебромъ, кои по достоинству монеты, составляютъ нынѣшнихъ ассигнаціонныхъ около 1 р. 74 к., но по цѣнности хлѣба едва ли не вдвое.

Соляныя дѣла находились въ завѣдываніи соляной конторы, бывшей подъ начальствомъ Кабинета. Въ 1754 году учреждена для сего осо-



бая главная соляная контора на правахъ коллегіи, которая существовала до 1783 года, т. е. до изданія учрежденія о губерніяхъ, а съ тѣхъ поръ соляная часть поступила въ вѣдѣніе казенныхъ палатъ; но въ 1797 году опять возстановлена главная соляная контора, которая дѣйствовала на прежнемъ основаніи до учрежденія Министерствъ въ 1802 году.

Во все сіе время порядокъ дѣлъ по сей части соблюдался почти одинъ и тотъ же, исключая маловажныхъ измѣненій въ продажной цѣнѣ на соль, которая съ 1791 года осталась постоянною по 40 к. за пудъ. Сперва доходъ отъ соли простирался до 1.500.000 р., но въ 1793 году открылся уже отъ единопродавства казны и одинаковой повсемѣстной цѣны, убытокъ въ 40.000 рублей, который съ тѣхъ поръ, постепенно возрастая, въ 1802 году увеличился до 557.567 рублей, а годовая потребность въ соли по государству простиралась въ 1802 году до 17 милліоновъ пудъ.

Съ учрежденія Министерствъ добываніе и развозъ соли возложены были на Министерство Внутреннихъ дѣлъ, а продажа оной на Министерство Финансовъ. Главнѣйшее затрудненіе состояло въ томъ, что ни на мѣстахъ добычи, ни по губерніямъ, не было запасовъ соли. Правительство обращало на сей предметъ все свое вниманіе; но не смотря на всѣ его усилія, разныя неблагопріятныя обстоятельства, а особливо упадокъ курса ассигнацій съ 1807 года, произведя общую на все дороговизну, причинили казнѣ по сей части большой убытокъ. Съ умноженіемъ народонаселенія расходъ соли увеличивался, а убытокъ казны, при продажѣ оной по 40 к. за пудъ быстро умножался. Въ 1810 году продано вообще соли 21,637,192 пуда, а убытокъ къ сему времени простирался до 2.721.045 р. въ годъ.

Во избѣжаніе всѣхъ сихъ неудобствъ и затрудненій Правительство рѣшилось ввести вольную продажу соли въ государствѣ съ продажею оной изъ источниковъ, запасныхъ и оптовыхъ магазиновъ, вольнымъ промышленникамъ по заготовительной цѣнѣ съ прибавкою акциза, составлявшаго сначала 40 к. и возвысившагося потомъ до 60 к., изъ магазиновъ же мѣстнаго продовольствія въ губерніяхъ, для обезпеченія продовольствія народа и умѣренія цѣнъ учрежденныхъ, по приговорительной съ привозомъ цѣнѣ, съ набавкою акциза.

За тѣмъ, по поступленіи въ 1810 году всѣхъ частей солянаго управленія въ вѣдѣніе Министерства Финансовъ, Правительство успѣло: во первыхъ учредить повсемѣстно значительные запасы соли, а во вторыхъ, доставить казнѣ отъ продажи оной извѣстную прибыль.



Въ 1818 году изданы новой уставъ о соли и учрежденіе солянаго управленія, чрезъ кои часть сія получила вообще лучшее устройство.

Нынѣшнее статистическое положеніе сего дѣла есть слѣдующее:

1) Соль поступаетъ въ продажу:

а) Изъ самосадочныхъ озеръ: Бессарабскихъ, Крымскихъ, Элтонскаго въ Саратовской губерніи, Астраханскихъ, Кавказскихъ, Коряковского, Боровыхъ и Алеусскихъ, лежащихъ по рѣкѣ Иртышу въ Томской губерніи и Омской области.

б) Отъ разработки каменной соли въ Илецкой Защитѣ.

в) Отъ соляныхъ варницъ: Пермскихъ, Соликамскихъ, Вологодскихъ, Архангельскихъ, Старорусскихъ, Балахнинскихъ, Костромскихъ, а въ Сибири съ заводовъ: Иркутскаго, Селенгинскаго, Троицкаго и Усть-кутскаго.

д) По границамъ Оренбургской губерніи и Сибири доставляется соль съ разныхъ степныхъ озеръ, въ Киргизской степи лежащихъ, съ платою таможенной пошлины.

е) Въ Закавказскомъ краѣ имѣются: Сальянская и Бакинская самосадочная соль и Кульпскія соляныя копи; также доставляется соль изъ Турціи.

ф) Казачьи войска: Донское, Уральское, Черноморское имѣютъ собственные самосадочныя озера. Воишскому предоставлено два озера въ Кавказской области; а нѣкоторые другіе казачьи полки, какъ то: Сибирскіе Линейные, Моздокскій, Гребенскій, Астраханскій, Кизлярскій, Кавказскій, Терскій, Кубанскій, Хоперскій, Горскій и Ставропольскій получаютъ соль отъ казны безденежно.

г) Въ портахъ Балтійскаго моря и на сухопутной Европейской границѣ дозволенъ привозъ иностранной соли, съ пошлиною по 25 и 35 к., а въ Ревель временно по 15 к. серебромъ.

Соль продается прямо съ источниковъ или близъ оныхъ на промыслахъ: Бессарабскомъ, Крымскомъ, Элтонскомъ, Астраханскомъ, Коряковскомъ, въ Илецкой Защитѣ и съ казенныхъ варницъ Леденгскихъ и частныхъ: Соликамскихъ, Балахнинскихъ, Вологодскихъ, Солигаличскихъ, Архангельскихъ и Славянскихъ.

Соль съ частныхъ заводовъ отпускается на продажу не прежде какъ по уплатѣ установленнаго акциза, для котораго изданы подробныя правила въ 1826 году.

Магазины оптовой продажи на большія количества существуютъ въ Нижнемъ Новгородѣ, наиболѣе для соли съ Пермскихъ частныхъ промысловъ; для Элтонской соли близъ Саратова и Камышина въ противо-

лежащих слободах Николаевской и Покровской, для Астраханскаго промысла, наиболѣе для рыболовства, изъ магазиновъ Алгаринскихъ и Бертюльскихъ; а для Коряковской соли изъ Ишимскихъ, Тюменскихъ и другихъ Тобольской губерніи.

Нижегородскіе запасы имѣютъ вспомогательные магазины въ Рыбинскѣ и Ржевѣ.

Въ каждой губерніи, въ Великороссійскихъ и Сибирскихъ, имѣется по нѣскольку магазиновъ мѣстнаго продовольствія съ непрѣмными запасами.

Ежегодно утверждается Государственнымъ Совѣтомъ росписаніе о цѣнахъ на соль, какъ на источникахъ, такъ и съ разнаго рода магазиновъ; при чемъ наблюдается, чтобы не подавить вольнаго промысла, но и не дать повода къ излишнему возвышенію продажныхъ цѣнъ соли; а также, что бы уровнять, по мѣрѣ надобности, расходъ оной, изъ разныхъ казенныхъ складовъ.

Экземпляръ росписанія при семъ представляется для обзора.

Нынѣ расходуется въ Россіи, по сложности послѣднихъ трехъ лѣтъ примѣрно:

Съ казенныхъ и частныхъ источниковъ со взаиманіемъ акциза . . . . .	23.369.500 р.
Привозной и иностранной . . . . .	3.354.640 —
Степной соли . . . . .	70.139 —
	<hr/>
	26.794.279 р.

Но сіе количество было бы больше, еслибы можно было вовсе отвратить корчемство. О расходѣ соли въ казачьихъ войскахъ не имѣется достовѣрныхъ свѣдѣній и она не заключается въ вышеописанныхъ количествахъ.

Съ тѣхъ поръ, какъ введена вольная продажа и въ 1818 году изданъ новый Уставъ о соли, казна получила чистаго отъ оной дохода.

Въ 1819 году . . . . .	9.426.543 р.
— 1823 — . . . . .	18.610.751 —
— 1829 — . . . . .	20.271.669 —
— 1833 — . . . . .	19.793.163 —
— 1836 — . . . . .	19.514.386 —

По росписи на 1838 годъ назначено:

Брутто дохода . . . . .	26.000.000 р.
Расходовъ . . . . .	9.010.363 —
	<hr/>
За тѣмъ полагается прибыли . . . . .	16.989.637 р.

А если къ тому присовокупить таможенные пош-  
лины съ привозной соли по трехлѣтней сложности по-  
слѣднихъ лѣтъ . . . . . 3.809.874 р.

То чистый доходъ отъ соли въ 1838 году будетъ  
простираться до . . . . . 20.799.511 —

Прибыль сія уменьшается или умножается по мѣрѣ расхода соли и  
главнѣйшее отъ умноженія перевозовъ и дороговизны цѣнъ оной.

Доходъ отъ соли былъ бы больше, если бы съ 1825 г. не было сдѣ-  
ланы разныхъ облегченій въ продажныхъ цѣнахъ.

Соляная часть завѣдывается Департаментомъ горныхъ и солян-  
ныхъ дѣлъ, Соляными правленіями и заводскими начальствами по ча-  
сти добыванія и перевозки, а по продажѣ Казенными палатами безъ  
малыхъ исключеній. Распоряженіе и отчетность по соляной части со-  
ставляютъ занятія довольно обширныя.

Налогъ на соль, не смотря на то, что она есть предметъ первой  
потребности, едвали не во всѣхъ земляхъ составляетъ статью важнаго  
казеннаго дохода, но взимается различнымъ образомъ: то въ видѣ акци-  
за, то единопродавства казны, то габели (gabelle)—название данное въ  
Италии и Франціи тому порядку, что каждый житель не токмо долженъ  
покупать соль отъ казны, но и не менѣе опредѣленнаго количества.

### ***Десятинная и прочія подати съ частныхъ Горныхъ Заводовъ.***

Частные горные заводы обложены слѣдующими особыми по-  
датями:

1) Десятинная подать, составляющая 10% по владѣльческимъ заво-  
дамъ и 15% по имѣющимъ пособія отъ казны, также съ разработки и  
промывки золотоносныхъ россыпей на казенныхъ земляхъ, платится  
натурою отъ добычи золота, платины, серебра и мѣди.

2) Съ выплавляемаго чугуна, вмѣсто десятины, по заводамъ вла-  
дѣльческимъ платится 8 коп. и по имѣющимъ отъ казны пособія 12 коп.  
съ пуда; бывшая же предъ тѣмъ съ отпускнаго за границу желѣза  
таможенная пошлина, въ 1825 году, снята.

3) Съ разныхъ минераловъ, въ числѣ коихъ главнѣйшій пред-  
метъ—купоросъ, платится по 10% деньгами, по справочнымъ цѣнамъ.

4) Съ доменныхъ печей взыскивается оброчныхъ по 200 р., а съ  
мѣдишпавленныхъ печей по 10 р. съ каждой.



5) Сверхъ того, за пробу и очистку золота и серебра, а равно за клейменіе издѣлій изъ сихъ металловъ, взимается небольшая пошлина въ губернскихъ пробирныхъ палаткахъ; въ пользу же Монетнаго двора взыскиваются какъ расходы за очистку, такъ и передѣльные деньги съ поступающаго на оный отъ заводчиковъ золота, серебра и платины. О семъ будетъ объяснено ближе въ послѣдствіи.

По росписи 1838 года исчислено:

1) Съ золота, серебра и платины, добываемыхъ на частныхъ заводахъ Уральскаго хребта, и именно: наслѣдниковъ тайнаго совѣтника Демидова, графини Строгановой, княгини Бутера, наслѣдниковъ дѣйствительнаго камергера Всеволожскаго, гвардіи корнета Яковлева, наслѣдниковъ коллежскаго совѣтника Яковлева и нѣкоторыхъ другихъ лицъ, по количеству добычи означенныхъ металловъ, въ десятину: золота 22 п. 18 ф. 95 зол., серебра 2 п. 34 зол. и платины 17 п. 32 ф. 50 зол. что составитъ ассигнаціями . . . . . 1.331.743 р. 82 $\frac{1}{2}$  к.

2) Съ Алтайскихъ частныхъ золотыхъ промысловъ по предполагаемому количеству десятины до 15 п. золота и 2 п. серебра на . . . . . 757.743 — 24 $\frac{1}{2}$  —

Казенные же Алтайскіе заводы, какъ выше изъяснено, принадлежатъ Кабинету и только управляются Министерствомъ Финансовъ.

3) Съ мѣди, выплавленной на частныхъ заводахъ: Пермской, Оренбургской, Казанской и Вятской губерній, къ поступленію въ десятину 25,359 п. 12 ф. 13 зол. на . . . . . 836.856 — 90 —

4) Подати съ выплавленнаго на частныхъ заводахъ чугуна, оброчныхъ съ доменныхъ и мѣдиплавленныхъ печей, съ выварки минераловъ по разнымъ продажнымъ цѣнамъ и оброчныхъ съ желѣзнаго промысла въ Грузіи . . . . . 1.013.343 — 63 $\frac{1}{4}$  —

и 5) За производство пробъ золоту и серебру, по пробирнымъ палаткамъ . . . . . 15.381 — 16 —

3.955.068 р. 76 $\frac{1}{4}$  к.

Сравненіе доходовъ сихъ съ предыдущимъ 25-лѣтіемъ показываетъ значительное улучшеніе нынѣшняго состоянія частныхъ промысловъ, отъ которыхъ по 1823 годъ поступило въ казну до 2.070.000 р., а нынѣ получается почти вдвое болѣе, главнѣйше отъ усиленія добычи



золота, не смотря на то, что особая подать, по 3 р. съ пуда мѣди, какъ отяготительная, послѣ 1823 года, была снята.

Неизлишне примѣтить, что дворянство и заводскіе владѣльцы въ Россіи пользуются правомъ добыванія благородныхъ металловъ, которое въ разныхъ другихъ земляхъ считается регаломъ Правительства.

Частный Алтайскій золотой промыслъ начался только съ 1830 г., а въ 1837 г. уже было добыто 106 пудовъ серебристаго золота, пудъ коего стоитъ отъ 45.000 до 52.000 р. на ассигнаціи, смотря по большому или меньшему содержанію серебра; означенное же количество 106 пудовъ оцѣнивается до 4.640.000 р. Желаящимъ заниматься симъ промысломъ даются позволительныя свидѣтельства, коихъ по нынѣ вышущено до 200. Промышленники платятъ 15% со всего добытаго золота; на розсыпяхъ же, наиболѣе въ дикихъ и необитаемыхъ мѣстахъ, занимается до 8,000 вольнонаемныхъ ссыльныхъ.

### *Доходъ Таможенный.*

Таможенные пошлины еще при владычествѣ римлянъ были введены, какъ весьма удобный способъ взиманія косвеннаго налога, не сопряженнаго съ многими неудобствами другаго рода косвенныхъ налоговъ, особенно акцизовъ; ибо первый, хотя также подлежитъ различнымъ затрудненіямъ, но по крайней мѣрѣ взимается на границахъ съ одного класса торгующихъ, къ сему приготовленнаго, и при томъ не столь раздробительно; между тѣмъ какъ акцизы, будучи взимаемы во многихъ мѣстахъ внутри государствъ и съ многихъ лицъ разнаго состоянія, гораздо стѣснительнѣе для общежитія.

Въ новѣйшія однако времена, и первоначально въ Англіи, главнѣйше же въ началѣ 17-го столѣтія, возникли вмѣстѣ съ тѣмъ виды другаго рода, то есть, чтобы посредствомъ таможенныхъ устройствъ поощрять собственную промышленность своей земли, возвышеніемъ пошлинъ съ тѣхъ произведеній другихъ націй, соперничество коихъ вредно для своихъ собственныхъ, или которыя желательно вести вновь въ число народныхъ занятій. Къ сему въ Англіи содѣйствовалъ и извѣстный навигаціонный актъ, дающій большія преимущества національнымъ кораблямъ.

Сему примѣру постепенно слѣдовали и другіе народы, и особенно въ разныхъ государствахъ введена болѣе строгая запретительная система съ 1818 года, когда въ Англіи изданы хлѣбные законы, по коимъ возвышается пошлина на привозный хлѣбъ по мѣрѣ того, какъ цѣна на



оний въ Англіи упадаетъ, слѣдовательно, доставленіе въ Англію чужаго хлѣба перестало быть предметомъ обыкновенной торговли, и ограничилось чрезвычайными только случаями большихъ неурожаевъ. Система сія называется запретительною, правильнѣе же покровительною, потому, что, посредствомъ запрещеній привоза, соразмѣрно высокихъ пошлинъ съ привозныхъ товаровъ, и весьма малыхъ съ отвозныхъ, поощряется собственная производительность края.

Между учеными и государственными людьми возникли большія пренія о пользѣ, или вредности прогибитивной системы, и въ послѣднее время Англія претендуетъ, что она вводитъ у себя систему вольной торговли; къ чему она побуждается естественно тѣмъ, что видитъ вредность для себя той системы, которую сама начала вводить. Въ существѣ же, въ Англіи нѣтъ вольной торговли, и странно о ней говорить, пока существуетъ хлѣбный законъ.

Здѣсь неумѣстно бы было распространяться о вышеозначенномъ спорѣ. Достаточно сказать, что если бы и сознаться, что прогибитивная система неправильно введена въ Европѣ, то, однако, въ настоящемъ положеніи дѣлъ, ученый вопросъ сдѣлался фактическимъ, и, безъ совершеннаго разстройства, никакая земля не можетъ принять вдругъ систему противоположную существующей.

У насъ еще въ древнія времена существовали таможенные сборы, кои мало по малу возвысились и усилились; но со времени Императрицы Екатерины II, которую должно признавать второю основательницею новой Россіи, таможенной части дано направленіе къ системѣ поощренія собственной промышленности. Въ послѣдствіи сія система мало по малу была усилена по тарифамъ 1797, 1811 и 1816 годовъ, и продолжалась по 1816 г.; а въ послѣдствіи, въ 1819 г., по умозрѣнію Вѣвскихъ трактатовъ, обратились вдругъ къ совершенно противной, такъ называемой либеральной системѣ; но послѣдствія оной были такъ губительны для собственныхъ нашихъ фабрикъ, и государство такъ было закидано иностранными товарами, что въ 1822 году вновь обратились къ строжайшей запретительной системѣ, которой Россія дѣйствительно, при другихъ мѣроположеніяхъ, обязана, что фабрики и промышленность дошли до той степени, на которой онѣ нынѣ находятся.

Тарифъ 1822 года, въ главныхъ основаніяхъ, продолжается и по нынѣ съ разновременнымъ однако возвышеніемъ, или уменьшеніемъ тарифныхъ постановленій; особенно же въ послѣдніе годы въ пользу торговли и самыхъ фабрикъ, коимъ нужны образцы и предметы соревно-



ванія, старались облегчить строгость сей системы уменьшеніемъ запретительныхъ статей.

Вмѣстѣ съ тѣмъ сдѣланы разныя постановленія и приняты многія мѣры, какъ по внутреннему устройству таможенъ и по огражденію границы, такъ и по узаконеніямъ о контрабандѣ, для уменьшенія сего зла, при существованіи коего въ значительной мѣрѣ, всякая запретительная система была бы обманчива и вредна. Порывы сіи имѣли желаемый успѣхъ, какъ видно будетъ ниже.

По настоящему статистическому положенію таможенной части, существуетъ по Европейской границѣ: Таможенъ 1-го класса 18, въ томъ числѣ Одесса, гдѣ учреждено порто-франко и существуютъ двѣ таможни: портовая и впускная во внутреннія губерніи; 2-го класса—3; 3-го класса—23; заставъ—24. Въ числѣ первоклассныхъ, складочныхъ таможенъ 12.

Пограничная стража, которая замѣняетъ и карантинную внѣ самыхъ карантиновъ, заключается въ 6-ти бригадахъ и 6-ти полубригадахъ, въ коихъ 42 роты. Сверхъ того состоятъ отдѣльная Бѣломорская рота и пограничный надзоръ на Азовскомъ морѣ. Всего въ пограничной стражѣ: воинскихъ штабъ и оберъ - офицеровъ 52, надзирателей 145, помощниковъ надзирателей 173, конныхъ объѣздчиковъ 3,377, пѣшихъ стражниковъ 3,541 и соразмѣрное число писцовъ и проч. Надзиратели и помощники ихъ имѣютъ собственно надзоръ на границѣ. Въ нѣкоторыхъ пунктахъ пограничная стража подкрѣпляется полевыми войсками, для удержанія контрабанды, производимой вооруженною рукою.

Таможенными по мѣстамъ дѣлами завѣдываютъ 11 окружныхъ начальниковъ, а именно: Архангельскій, С.-Петербургскій, Ревельскій, Рижскій, Либавскій, Юрбургскій, Гродненскій, Радзивилловскій, Скулянскій, Измаильскій и Одесскій. Въ Крымскомъ полуостровѣ и Таганрогѣ завѣдуютъ сею частію градоначальники.

Все вышеписанное относится къ Европейской границѣ, за исключеніемъ Царства Польскаго и Финляндіи; по Азіатской же—существуетъ довольно либеральная система, съ нѣкоторыми подраздѣленіями. Въ Закавказскомъ краѣ есть особый тарифъ для Европейскихъ товаровъ; а Азіатскіе, по силѣ трактатовъ Туркменчайскаго и Адрианопольскаго, платятъ только 5-ти процентную пошлину съ цѣны товаровъ. Для Кяхты изданъ особый тарифъ, съ довольно высокою привозною пошлиною на чай; торговля же производится въ видѣ компаніи, посредствомъ мѣны, главнѣйше Россійскихъ суконъ и мѣховыхъ товаровъ на чай. На прочей Азіатской границѣ дѣйствуетъ общій Азіатскій тарифъ. По оной вообще

существуютъ 4 таможенные округа: Закавказскій, Астраханскій, Оренбургскій и Сибирскій, а Кяхтинская таможня состоитъ на особомъ правѣ, отдѣльно. Таможень 13, заставъ 26, мѣновыхъ дворовъ 3. Таможенная стража малочисленна и кордонъ содержится наиболѣе мѣстными нерегулярными войсками.

Таможенного дохода было:

Въ 1799 году . . . . .	6.783.539 р.
— 1810 — . . . . .	9.783.466 —
— 1818 — . . . . .	44.397.542 —
— 1820 — . . . . .	52.516.352 —
— 1823 — . . . . .	40.586.743 —
— 1828 — . . . . .	62.124.151 —
— 1832 — . . . . .	82.345.634 —
— 1835 — . . . . .	78.444.451 —
— 1837 особенно доходномъ . . . . .	87.980.526 —

Впрочемъ надобно примѣтить, что въ 1799 году курсъ ассигнацій былъ почти наравнѣ съ серебромъ; въ 1818 году былъ около 4-хъ руб.; а нынѣ 3 р. 60 к.

Слѣдующія таможни даютъ главнѣйшій доходъ, составляющій въ среднемъ размѣрѣ:

С.-Петербургская до 50 милліоновъ рублей.			
Рижская . . . . .	7	—	—
Одесскія . . . . .	3	—	—
Таганрогская . . . . .	2 $\frac{1}{4}$	—	—
Кяхтинская . . . . .	10 $\frac{1}{2}$	—	—
Полангенская . . . . .	1 $\frac{1}{2}$	—	—
Юрбургская . . . . .	1	—	—
Радзивиловская . . . . .	1 $\frac{1}{2}$	—	—

Департаментъ Внѣшней Торговли завѣдываетъ, сверхъ таможенной части, и внѣшними торговыми отношеніями и консульскими дѣлами, поколику оныя не касаются дипломатической части, въ каковомъ случаѣ производятся съ общаго согласія, особенно торговые трактаты.

Таможенное финансовое законодательство составляетъ довольно обширную науку. Департаментъ Внѣшней Торговли судить о товарахъ, судебныя мѣста о лицахъ. Насильственные контрабандиры судятся военнымъ судомъ.

По росписи на 1838 годъ, на содержаніе всего таможенного управ-



ленія исчислено 6.930.912 рублей, въ томъ числѣ по 3% съ дохода въ награду чиновникамъ.

Изъ вышеозначеннаго дохода поступаетъ въ Государственное Казначейство самое бѣльшее количество, а нѣкоторая часть, какъ равно и конфискаціонныя суммы, въ особый доходъ Департамента Внѣшней Торговли, на разные расходы сверхъ росписи.

Сверхъ того отчисляются особо нѣкоторыя суммы въ пользу разныхъ мѣстъ, въ томъ числѣ г. Одессы около 1½ милліона рублей въ годъ, кои не вошли въ вышеозначенный счетъ суммамъ и составляютъ въ годъ до 1.800.000 рублей.

Присемъ предъявляются для обзора: таможенный тарифъ, виды торговли за 1836 годъ, еженедѣльная вѣдомость о доходѣ, представляемая Министру Финансовъ, и 7-ми-дневная рапортчика; также свѣдѣніе о состояніи таможенной стражи къ 1-му января сего 1838 года <sup>1)</sup>.

### ***Почтовый сборъ <sup>2)</sup>.***

Почтовой сборъ состоитъ въ завѣдываніи особаго управленія, къ вѣдомству коего принадлежатъ почтамты обѣихъ столицъ, губернскія и уѣздныя почтовые конторы, раздѣленные на XI округовъ, также заграничныя почтовые конторы и отдѣленія въ Константинополь, Молдавіи и Валахіи.

Главный доходъ по сей части составляютъ:

а) Страховыя за пересылку денегъ на расстоянія отъ 500 и далѣе верстъ по 1-му проценту, а отъ 500 и менѣе верстъ по ½%.

б) Вѣсовыя за пересылку писемъ, по таксѣ, примѣненной къ разстоянію мѣстъ, съ каждаго лота отъ 20 до 100 к. и съ посылокъ, по тяжелой почтѣ, по тому же разсчету съ каждаго фунта.

и с) Разные другіе сборы, какъ-то: за отправленіе эстафетъ, конфискація денегъ, вложенныхъ тайно въ обыкновенную корреспонденцію или посылку; штрафы и взысканія за открытіе тайно пересылаемыхъ жидкостей, пороха и другихъ горючихъ веществъ, отправленіе которыхъ съ почтами воспрещено. За непредъявленные на почтѣ письма, которыя обнаружили бы послѣ въ посылкахъ, взыскивается въ казну

<sup>1)</sup> При рукописи означенныхъ въ этомъ мѣстѣ документовъ не находится.

<sup>2)</sup> Въ подлинникѣ сверху написано: «Читано Его Высочествомъ 5 и 9 марта 1838 г., при чемъ рассмотрѣны бюджеты французскій, англійскій и польскій».



по 3 р. съ лота; изъ конфискованныхъ же денегъ четвертая часть отдается открывателю, а три части поступаютъ въ казну.

Почтовые сборы, накопляясь мелкими частями въ Почтамтахъ и Конторахъ передаются отъ нихъ круглыми суммами, по мѣрѣ полученія, два раза въ мѣсяць, а въ случаѣ накопленія большихъ суммъ и чаще, въ Уѣздныя Казначейства; но въ здѣшней столицѣ вносятся прямо въ Главное Казначейство, за вычетомъ опредѣленныхъ на управленіе расходовъ.

По прошествіи каждаго года Почтамты и Конторы обязаны доставлять Казеннымъ Палатамъ полные счета о количествѣ собранныхъ почтовыхъ доходовъ и употребленныхъ изъ нихъ расходовъ, почему тѣ и другіе входятъ по мѣрѣ доставленія свѣдѣній, полнымъ числомъ въ Государственные росписи и отчеты Министерства Финансовъ.

По таковымъ счетамъ и сравненію дѣйствительнаго вступленія сказанныхъ доходовъ за послѣдніе три года, назначено оныхъ въ росписи 1838 г.—11.250.000 р.

А какъ въ числѣ этой же суммы заключаются платежи отъ самой казны, за пересылку прочихъ доходовъ производимые, что составляетъ не менѣе 2.600.000 р. въ годъ, и расходы на содержаніе Почтоваго Управленія 6.268.000, вообще 8.868.000 р., то чистая прибыль казны отъ сей части составляетъ не болѣе 2.382.000 р., не считая однако, что вся казенная корреспонденція и многія посылки отправляются бездежно.

Почтовый доходъ увеличился въ послѣдніе 10 лѣтъ на 2.800.000 р., главнѣйше отъ нѣкотораго возвышенія и лучшаго расположенія таксы за корреспонденцію; но въ тоже время и постоянные по сей части годовые расходы умножились до 1.500.000 р. въ годъ.

### **Подороженный сборъ.**

Подороженный сборъ составляетъ платежъ такъ называемыхъ поверстныхъ денегъ за подорожныя, выдаваемые на взиманіе почтовыхъ лошадей, при переѣздѣ изъ одного мѣста въ другое.

Выдача подороженъ существовала еще въ 1691 году, и съ ѣдущихъ по онымъ предоставлялось ямщикамъ брать прогонныя деньги; но сборъ съ подороженъ въ доходъ казны введенъ только въ 1798 году на предметъ содержанія въ исправности дорогъ, и въ облегченіе обывателей въ исправленіи оныхъ, и взимался по 1 коп. за каждую версту и

лошадь, какъ съ отправляющихся по собственнымъ, такъ и по казеннымъ надобностямъ, не исключая курьеровъ и эстафетъ. Въ 1803 году отмѣнено однакожъ таковое взысканіе поверстныхъ денегъ съ ѣдущихъ по казеннымъ надобностямъ. Въ 1812 году постановлено взимать въ доходъ казны уже по 2 коп. на версту и лошадь, съ подорожень, выдаваемыхъ ѣдущимъ по собственнымъ надобностямъ.

Въ 1828 году изданы въ первый разъ положительныя правила на выдачу подорожень и взиманіе поверстныхъ денегъ съ подорожныхъ по частнымъ надобностямъ предоставлено Уѣзднымъ Казначействамъ, при чемъ сдѣлано и самое различіе въ бланкахъ, которые по частнымъ надобностямъ имѣютъ одинъ, а по казеннымъ два штемпеля.

Эти правила и это количество сбора доселѣ остаются неизмѣняемыми и служатъ основаніемъ настоящаго сбора за подорожныя бланки, которыя какъ по казенной такъ и по частной надобности, заготавливаются въ Экспедиціи Заготовленія Государственныхъ Бумагъ и рассылаются къ военнымъ и гражданскимъ губернаторамъ отъ типографіи Правительствующаго Сената.

Подорожныя по казенной надобности выдаются въ губернскихъ городахъ отъ начальниковъ губерній, въ уѣздныхъ отъ городничихъ; по частнымъ надобностямъ изъ уѣздныхъ казначействъ, а тамъ гдѣ оныхъ нѣтъ, изъ таможенъ и соляныхъ правленій, которые снабжаются бланками чрезъ казенныя палаты отъ начальниковъ губерній. Въ столицахъ же выдача тѣхъ и другихъ подорожныхъ предоставлена канцеляріямъ военныхъ генераль-губернаторовъ.

Въ израсходованіи бланковъ подорожныхъ по казеннымъ надобностямъ, военные и гражданскіе губернаторы по окончаніи года, отъ себя представляютъ подробныя свѣдѣнія Правительствующему Сенату, а о бланкахъ по частнымъ надобностямъ Казенныя Палаты доставляютъ третныя вѣдомости Департаменту разныхъ податей и сборовъ, который о приходѣ, расходѣ и остаткѣ подорожныхъ бланковъ по губерніямъ включаетъ въ общій годовой о гербовой бумагѣ отчетъ, Государственному Контролю посылаемый.

Сборъ, взимаемый за подорожныя бланки по частнымъ надобностямъ поступаетъ нынѣ въ доходъ казны и по росписи 1838 г. исчисленъ въ 1.032.000 р.



### Шоссейный сборъ.

Съ окончательнымъ устройствомъ Московскаго шоссе, отъ котораго сообщеніе между обѣими столицами сдѣлалось несравненно удобнѣе прежняго, а народная промышленность приобрѣла важную пользу, учрежденъ Высочайше конфирмованнымъ 18 ноября 1834 года положеніемъ для пособія Государственному Казначейству на ремонтное содержаніе этой дороги, съ проѣзжающихъ по ней, слѣдующій сборъ:

Въ лѣтніе семь мѣсяцевъ, то есть, съ 1-го апрѣля по 1-е ноября, за каждые 10 верстъ съ почтовыхъ лошадей подъ экипажами Высочайшаго Двора, съ дилижансовъ и всѣхъ вообще проѣзжающихъ, по собственнымъ надобностямъ, на почтовыхъ лошадяхъ, по подорожнымъ, по 6 коп. съ каждой лошади; съ обозовъ же по 3 к. съ лошади. Въ остальные 5 мѣсяцевъ года постановлено взимать вполонину противу того, исключая на колесахъ проѣзжающихъ, которые во всякое время года платять, какъ выше сказано, полный сборъ, т. е. по 6 или по 3 копѣйки съ лошади за каждыя 10 верстъ.

Сборъ сей взимается посредствомъ учрежденныхъ подъ вѣдѣніемъ Главнаго Управленія Путей Сообщенія и публичныхъ зданій четырехъ заставъ: Ижорской, Бронницкой, Вышневолоцкой и Завидовской, отъ коихъ до апрѣля 1837 года поступило въ оное управленіе, на счетъ опредѣленныхъ по бюджету на расходы его суммъ, а съ того времени, по вновь сдѣланному распорядку, деньги сказаннаго сбора передаваемы будутъ вполнѣ отъ заставъ въ ближайшія уѣздныя казначейства. На содержаніе небольшого числа употребляемыхъ для этого дѣла чиновниковъ, отпускается по 16.288 р. въ годъ.

Доходъ казны, за всѣми издержками по этой статьѣ составилъ:

Въ 1 дорожный годъ, съ апрѣля 1835-го по апрѣль	
1836 г. . . . .	274.521 р. 9 к.
Во 2-й, по апрѣль 1837 г. . . . .	262.181 — 73 —

Суммы сіи записаны въ доходъ по Государственнымъ росписямъ: первая на 1837 и вторая на 1838 г., по мѣрѣ доставленныхъ Министерству Финансовъ отъ Главнаго Управленія Путей Сообщенія о таковомъ сборѣ свѣдѣній.



### **Гербовой сборъ.**

Гербовой сборъ составляется: 1) изъ наличнаго платежа за продаваемую отъ казны гербовую бумагу и 2) изъ гербовыхъ пошлинъ, взимаемыхъ за употребленную по дѣламъ вмѣсто гербовой простую бумагу.

1) Гербовая бумага введена въ употребленіе въ 1699 году.

Увеличеніе числа разборовъ гербовой бумаги началось съ 1807 г., въ которомъ считалось: крѣпостной и вексельной по 8 разборовъ; въ 1812 году было 3 разбора гербовой простой, 16 крѣпостной, 14 вексельной, 3 для копій и 1 для негоціантовъ. Наконецъ въ 1822 году 4 разбора гербовой простой, 24 крѣпостной, 14 вексельной, 3 для копій и 4 разбора бумаги для негоціантовъ и при томъ допущено употребленіе тонкой вексельной бумаги 14-ти разборовъ собственно для заграничныхъ векселей, которые пишутся въ двойную сумму достоинства бумаги.

Полное или настоящее развитіе получила сія отрасль дохода въ продолженіе царствованія Императоровъ: Александра I и нынѣ царствующаго Государя.

Цѣны гербовой бумаги подвергались частымъ измѣненіямъ, возвышаясь постоянно: низшая цѣна гербовой бумаги возрасла въ теченіи 107 лѣтъ отъ  $\frac{1}{2}$  коп. до 50 коп., а высшая въ теченіи 122 лѣтъ возрасла съ 10 к., до 4.000 р., т. е. первая въ 100 разъ, а послѣдняя въ 40.000 разъ. Нынѣшняя цѣна гербовой бумаги крѣпостной и вексельной по суммѣ, на листѣ означенной, составляетъ  $\frac{1}{3}$  %, заграничная вексельная  $\frac{1}{10}$  %, для негоціантовъ  $\frac{1}{100}$  %.

Гербовая бумага отливается въ Экспедиціи Заготовленія Государственныхъ Бумагъ, имѣетъ внутреннее изображеніе герба, сорта, достоинства и года заготовленія.

Бумага готовится по нарядамъ, ежегодно въ Департаментѣ разныхъ податей и сборовъ составляемымъ, и поступаетъ въ гербовое казначейство, въ С.-Петербургѣ находящееся, въ которомъ къ 1 января 1838 года осталось запаса на 48.181.275 рублей по штемпелю.

Разсылка производится или чрезъ присылаемыхъ изъ губерній въ концѣ года присяжныхъ, или чрезъ почту, или чрезъ особыхъ пріемщиковъ, посылаемыхъ отъ мѣстъ, здѣсь въ С.-Петербургѣ находящихся.

Храненіе и продажа гербовой бумаги предоставлена въ губернскихъ и уѣздныхъ городахъ мѣстнымъ Уѣзднымъ Казначействамъ, а гдѣ оныхъ нѣтъ, Магистратамъ, Ратушамъ и Думахъ.

Гербовая бумага продается по цѣнамъ, для каждого сорта и разбора опредѣленнымъ <sup>1)</sup>).

Деньги, выручаемыя за проданную бумагу, поступаютъ непосредственно въ Уѣздныя Казначейства и причисляются къ общимъ государственнымъ доходамъ.

Всѣ мѣста, кои надѣляются гербовою бумагою отъ Казенныхъ Палатъ, обязаны доставленіемъ къ нимъ, по прошествіи каждой трети года, свѣдѣній, какъ о приходѣ, расходѣ и остаткѣ гербовой бумаги, такъ и о вырученныхъ за проданную бумагу деньгахъ; такую же отчетностію и въ такой же срокъ Казенныя Палаты обязаны Департаменту разныхъ податей и сборовъ, который съ своей стороны даетъ годовыи отчетъ о гербовой бумагѣ, по гербовому Казначейству и по Казеннымъ Палатамъ, Государственному Контролю.

Гербовой бумаги, составляющей доходъ гербоваго сбора расходится въ годъ: крѣпостной до 200.000, вексельной и заемной до 450.000, гербовой простой до 5.560.000, для негоціантовъ до 11.200, для крымской соли до 20.000, а всего до 6.241.200 листовъ. Доходы же за всю сію бумагу простираются до 8.800.000 рублей <sup>2)</sup>).

2) Гербовыя пошлины или деньги за употребленную по дѣламъ вмѣсто гербовой простую бумагу, взыскиваются всегда въ томъ самомъ количествѣ, въ какомъ по цѣнамъ опредѣленъ наличный платежъ.

Взыскываніе гербовыхъ пошлинъ, при производствѣ частныхъ дѣлъ, допущено почти съ самаго введенія въ употребленіе гербовой бумаги, но положительнѣе дозволено сіе въ 1761 году и потомъ въ 1779 году, когда завѣдываніе гербовою бумагою предоставлено было Сенатской типографіи, собственно отъ недостатка гербовой бумаги, которой вѣроятно не могли готовить нужнаго количества, по малому числу фабрикъ, обязанныхъ доставленіемъ писчей бумаги. Нынѣ подобное взысканіе допускается въ случаяхъ, когда просителя, или его повѣреннаго нѣтъ на лицо, или когда, за отсутствіемъ тяжущихся, невозможно истребовать въ натурѣ гербовую.

<sup>1)</sup> Простая въ 50 к., 1 р. и 2 р. Крѣпостная отъ 3 р. до 4,000 р. Вексельная отъ 1 р. до 100 р.

<sup>2)</sup> Сверхъ того получается еще доходъ отъ разной гербовой бумаги по питейной части и по нѣкоторымъ другимъ предметамъ и готовится большое число безденежной гербовой бумаги, какъ то: свидѣтельство на право торговли, бланки для банковыхъ билетовъ, для квитанцій, выдаваемыхъ изъ уѣздныхъ казначействъ и проч.; да съ 1839 года полагается выпустить бандеролы для взиманія акциза съ табаку, о чемъ дѣло еще не кончено.

Деньги за употребленную вмѣсто гербовой простую бумагу равномерно поступаютъ въ Уѣздныя Казначейства и причисляются къ общимъ государственнымъ доходамъ, а о количествѣ какъ предполагаемыхъ ко взысканію денегъ, равно какъ и о дѣйствительно взысканныхъ уже и отправленныхъ въ Казначейства, Казенныя Палаты получаютъ ежемѣсячно отъ всѣхъ вообще присутственныхъ мѣстъ въ губерніи подробныя, а отъ полицейскихъ мѣстъ перечневыя вѣдомости; сами же палаты о количествѣ поступающаго дохода показываютъ въ вѣдомостяхъ о неокладныхъ сборахъ <sup>1)</sup> представляемыхъ каждую четверть года въ Департаментъ разныхъ податей и сборовъ.

Полная годовая отчетность по взысканію гербовыхъ пошлинъ входитъ въ общій кассовый отчетъ Департамента Государственного Казначейства.

Соблюденіе правилъ о гербовыхъ пошлинахъ, лежитъ на отвѣтственности самихъ присутственныхъ мѣстъ, подъ надзоромъ губернскихъ прокуроровъ и стряпчихъ.

Доходъ, поступающій въ казну отъ гербовыхъ пошлинъ простирается до 1.300.000 рублей.

По обѣимъ статьямъ внесено въ роспись на 1838 годъ 10.314.500 рублей, ибо сей доходъ ежегодно нѣсколько возрастаетъ.

Въ сравненіи съ другими государствами гербовый доходъ, по количеству населенія Россіи, незначителенъ; ибо въ оныхъ по большей образованности и большей сложности занятій, число транзакцій гораздо больше.

Для сего сравненія, и для нѣкоторыхъ другихъ соображеній будетъ предъявленъ бюджетъ французскій и англійскій, а равно Царства Польскаго.

### ***Гильдейскія повинности.***

Въ старые годы существовали разныя повинности на торговомъ классѣ людей, а манифестомъ 1775 года, установленъ былъ сборъ съ купеческихъ капиталовъ, объявляемыхъ по совѣсти каждымъ, по 1%, съ рубля ежегодно.

---

<sup>1)</sup> Неокладные сборы (impôts indirects) и окладные сборы (impôts directs) или прямые и косвенные налоги, но болѣе въ отношеніи къ исчисленію опредѣлительныхъ или примѣрныхъ по росписямъ и губернскимъ росписаніямъ суммъ.



Потомъ Городовымъ Положеніемъ 21 апрѣля 1785 года, опредѣлены капиталы, которые должны быть объявляемы купцами, каждой изъ 3-хъ гильдій и именно: для 1 гильдіи отъ 10.000 до 50.000 р., для 2-й отъ 5.000 до 10.000 и для 3-й отъ 1.000 до 5.000 рублей.

Въ 1807 году капиталы сіи увеличены до настоящаго ихъ размѣра, то есть, для купца 1-й гильдіи въ 50.000 руб., для 2-й—въ 20.000 и для 3-й—въ 8.000 рублей.

Въ послѣдствіи прибавлено подати съ капиталовъ по  $\frac{1}{2}\%$  въ государственный доходъ и  $\frac{1}{4}\%$  въ пользу городовъ, такъ что съ сими прибавками до 1812 года, гильдейская повинность составила  $1\frac{1}{2}\%$  въ пользу казны и  $\frac{1}{4}\%$  въ пользу городовъ. Въ 1811 году гильдейскій сборъ простирался до 4.700.000 р., но обстоятельства сего времени побудили Правительство изыскивать способы къ усилению государственныхъ доходовъ съ разныхъ предметовъ, а между прочимъ и съ капиталовъ, въ торговлѣ обращающихся. На сей конецъ Высочайшимъ манифестомъ 11 февраля 1812 года повелѣно сверхъ прежней подати, взимать съ объявляемыхъ купеческихъ капиталовъ по  $3\%$ . Вносимыя въ пользу городовъ, равномерно обращены въ казну, исключая столицъ, отъ чего подать возвысилась до  $4\frac{3}{4}\%$ .

Въ тоже время учреждена пошлина съ купеческихъ книгъ, потомъ, на водяныя и сухопутныя сообщенія положено взыскивать по  $10\%$  съ податнаго гильдейскаго рубля и на земскія повинности по  $\frac{1}{2}\%$  съ гильдейскихъ капиталовъ, и такимъ образомъ платили:

Купецъ 1-й гильдіи по  $4\frac{3}{4}\%$  съ капитала 2.375 р., на водяныя и сухопутныя сообщенія 237 р. 50 к., на земскую повинность 250 р. и за книги 600 р., всего 3.462 р. 50 к.

Купецъ 2-й гильдіи по  $4\frac{3}{4}\%$  съ капитала 950 р., на сообщенія 95 р., на земскую повинность 100 р., за книги 300 р., всего 1.445 р.

Купецъ 3 гильдіи по  $4\frac{3}{4}\%$  съ капитала 380 р., на сообщенія 38 р., на земскую повинность 40 р., за книги 20 р., всего 478 рублей.

По усиленіи сей подати, доходъ съ купеческихъ капиталовъ значительно возвысился: въ 1812 году онъ составлялъ болѣе 14.000.000 р., но съ тѣхъ поръ, упадая годъ отъ году, въ 1823 году простирался только съ небольшимъ до 7.000.000 р.

Этотъ упадокъ понудилъ Министерство Финансовъ изыскать удобнѣйшій способъ обложенія торговыхъ капиталовъ, и по разсмотрѣніи разныхъ предположеній, какъ въ Министерствѣ, такъ и въ Государственномъ Совѣтѣ, состоялось въ 14 день ноября 1824 года дополнительное постановленіе, объ устройствѣ гильдій и торговлѣ прочихъ состоя-



ній, которымъ учрежденъ патентный сборъ, то есть съ свидѣтельствъ, выдаваемыхъ на право торговли.

Для опредѣленія подати за право торговли каждой изъ трехъ купеческихъ гильдій сохраненъ прежній размѣръ капиталовъ, и купецъ, желающій пользоваться какъ правомъ торговли, первымъ двумъ гильдіямъ присвоеннымъ, такъ и личными преимуществами, съ таковымъ правомъ сопряженными, платитъ съ примѣрнаго гильдейскаго капитала:

а) Гильдейской подати по 4 %.

б) На водяныя и сухопутныя сообщенія по 10 % съ податнаго рубля.

в) На земскія повинности по  $\frac{1}{4}$  % съ капитала.

г) На городскія повинности по  $\frac{1}{4}$  %.

Купецъ 3-й гильдіи платитъ:

а) Гильдейской подати по  $2\frac{1}{2}$  % съ капитала.

б) На водяныя и сухопутныя сообщеніе по 10 % съ податнаго рубля.

в) На земскую повинность по  $\frac{1}{4}$  % съ капитала.

г) На городскія повинности по  $\frac{1}{4}$  %.

По сему размѣру, за исключеніемъ сбора на городскія и земскія повинности, уменьшенная цѣна свидѣтельствъ на право торговли опредѣлена:

для купца 1-й гильдіи въ . . . . .	2.200 р.
— — 2-й — — . . . . .	880 —
— — 3-й — — . . . . .	220 —

Сверхъ того упомянутымъ Положеніемъ вмѣнено въ обязанность брать свидѣтельства:

1) Торгующимъ мѣщанамъ, съ платежемъ въ столицахъ по 120 рублей; въ губернскихъ, портовыхъ и пограничныхъ городахъ, гдѣ есть таможи, 80 рублей; въ льготныхъ губерніяхъ по 60 рублей; въ уѣздныхъ и заштатныхъ городахъ и мѣстечкахъ по 60 рублей; въ таковыхъ же мѣстахъ въ льготныхъ губерніяхъ по 40 рублей.

2) Торгующимъ крестьянамъ 1-го рода 2.600 рублей; 2-го 1.100 р.; 3-го 400 руб.; 4-го 150 руб.; 5-го 40 руб. и 6-го 25 рублей.

3) Прикащикамъ 1-го класса 80 рублей, 2-го класса 40 рублей.

Въ послѣдствіи, для новаго облегченія торгующаго сословія и въ особенности мелочныхъ промышленниковъ Высочайшимъ указомъ 31 августа 1825 года, уменьшена цѣна свидѣтельствъ торгующихъ мѣщанъ и крестьянъ, и постановлено брать съ мѣщанъ: въ столицахъ по 60 р., въ губернскихъ, портовыхъ и пограничныхъ городахъ, гдѣ есть тамо-

женныя мѣста по 40 рублей; въ уѣздныхъ и заштатныхъ городахъ и мѣстечкахъ по 30 рублей, а въ льготныхъ губерніяхъ по 20 рублей; наконецъ за крестьянскія свидѣтельства 4-го рода по 100 рублей.

Высочайшимъ же указомъ 11 іюля 1826 года, допущено по части гильдейской повинности слѣдующее вѣщшее облегченіе:

За свидѣтельства купцовъ 3-й гильдіи, во всѣхъ уѣздныхъ и заштатныхъ городахъ и въ мѣстечкахъ, кромѣ портовыхъ городовъ, опредѣлено взимать въ казну: въ губерніяхъ, непричисленныхъ къ льготнымъ, вмѣсто 220 рублей по 150 руб., а въ льготныхъ вмѣсто 132 рублей по 100 руб.; за крестьянскія свидѣтельства 3-го рода, вмѣсто 400 рублей 300 руб.; цѣна прикащикьихъ свидѣтельствъ 1-го класса уменьшена отъ 80 до 50 рублей; взятіе свидѣтельствъ для прикащиковъ 2-го класса, равно крестьянскихъ, 5-го и 6-го родовъ, отмѣнено.

Наконецъ Высочайшимъ указомъ 21 декабря 1827 года, уменьшены еще гильдейскія повинности.

Съ купцовъ 3-й гильдіи, записанныхъ въ льготныхъ губерніяхъ, въ мѣстечкахъ того уѣзда, гдѣ состоитъ губернскій городъ, назначено взыскивать за свидѣтельства ихъ, не по цѣнѣ губернскаго города, а по льготному положенію; плата же за крестьянскія свидѣтельства постановлена соразмѣрно съ купеческими, а именно: за свидѣтельство 1-го рода, вмѣсто 2.600 рублей 2.200 руб.; 2 рода вмѣсто 1.100 рублей 880 руб.; 3-го рода вмѣсто 300 рублей въ столицахъ и губернскихъ городахъ 220 руб.; въ уѣздныхъ городахъ нельготныхъ губерній 150 руб.; въ уѣздныхъ городахъ и мѣстечкахъ льготныхъ губерній 100 рублей.

За свидѣтельство 4-го рода, вмѣсто 100 рублей, въ столицахъ и губернскихъ городахъ 80 рублей; въ уѣздныхъ городахъ нельготныхъ губерній 60 рублей; въ уѣздныхъ городахъ и мѣстечкахъ льготныхъ губерній 40 рублей.

Не смотря на сіи облегченія, въ пользу торговли сдѣланныя, гильдейскій доходъ противъ 1823 года усилился и ежегодно нѣсколько возрастаетъ, такъ что въ 1837 году составлялъ:

съ купцовъ и прикащиковъ . . . . .	8.792.890 р.
съ крестьянъ торгующихъ . . . . .	603.025 —
Итого . . . . .	9.395.915 р.

Подобныя патентныя сборы или проценты съ капиталовъ существуютъ и въ другихъ земляхъ.



### *Паспортный сборъ.*

Паспортный сборъ составляетъ съ одной стороны мѣру полицейскую для удержанія бродяжничества и побѣговъ крѣпостныхъ и другихъ людей, а съ другой—родъ патентнаго сбора въ пользу казны. Даваемые виды суть двоякого рода: 1) собственно такъ называемые плакатные паспорта на особыхъ бланкахъ съ примѣтами, выдаваемые посредствомъ Уѣздныхъ Казначействъ на отлучки изъ мѣста жительства купцамъ, мѣщанамъ, крестьянамъ всѣхъ наименованій и дворовымъ людямъ, срокомъ на шесть мѣсяцевъ, на одинъ годъ и нѣсколько лѣтъ и 2) другой родъ включаетъ такъ называемые краткосрочные билеты, срокомъ не болѣе какъ на три мѣсяца, выдаваемые на простой гербовой бумагѣ не черезъ Уѣздныя Казначейства, а мѣстными властями и владѣльцами. Доходъ отъ сихъ послѣднихъ сливается съ общимъ гербовымъ доходомъ.

Въ 1649 году выдавались на отлучки такъ называемыя проѣзжія грамоты со взысканіемъ печатныхъ пошлинъ.

Въ 1713 году установлено, чтобы каждый идущій или ѣдущій имѣлъ непременно отъ своего начальства паспортъ или пропускное письмо, а въ 1724 году при изданіи плаката, въ которомъ дозволено было крестьянамъ для заработковъ отлучаться съ письменными видами своихъ помѣщиковъ на разстояніи 30-ти верстъ, а далѣе и въ другой уѣздъ являть таковыя виды у земскихъ комиссаровъ, постановлено брать симъ послѣднимъ за бумагу и за печать по 2 копѣйки съ cadaго пропускнаго письма.

Въ 1762 году въ первый разъ введены покормежные паспорта печатные съ Высочайшимъ титуломъ и начались разсылаться изъ Сенатской въ Провинціальныя и Воеводскія Канцеляріи; хотя сіи же покормежные печатные паспорта выдавались купечеству и мѣщанству; но въ 1792 году дозволено купцовъ снабжать писанными со взысканіемъ установленныхъ въ томъ же году по срокамъ плакатныхъ паспортныхъ паспорта пошлинъ.

Въ 1806 году для отвращенія злоупотребленія въ составленіи фальшивыхъ паспортовъ введено печатаніе паспортовъ на бумагѣ съ гербами внутри и снаружи въ штемפלѣ и съ означеніемъ цѣны бумаги и срока; эта форма паспортной бумаги сохранилась до нынѣ.

Въ 1810 году началась выдача особыхъ паспортовъ купцамъ, и по особымъ цѣнамъ, сообразно назначеннымъ срокамъ.

Въ 1812 году преподаны нѣкоторые правила, служащія къ облегченію въ полученіи паспортовъ, но какъ изъ получаемаго за паспорта дохода предоставлена была тогда половина въ пользу Коммисіи погашенія долговъ, то цѣны за всѣ вообще паспорта удвоены.

Потомъ съ 1822 года по 1826 годъ сдѣланы еще разныя частныя перемѣны въ паспортной системѣ, а въ 1826 году, для облегченія народа и промысловъ, уменьшена цѣна на плакатные для мѣщанъ и крестьянъ паспорта и введены вышеозначенные особые виды.

Нынѣ паспорта выдаются: купцамъ всѣхъ 3-хъ гильдій, срокомъ до 1 года, 2 и 3 лѣтъ по разнымъ цѣнамъ, а мѣщанамъ и крестьянамъ срокомъ на 6 мѣсяцевъ, до 1-го, 2-хъ и 3 лѣтъ, цѣнами по 3, 5, 10 и 15 рублей. Сверхъ того могутъ получать билеты срокомъ на 1, 2 и 3 мѣсяца на гербовой простой 50 копѣчной, рублевой и 3-хъ рублевой бумагѣ, а дворовые люди, отпускаемые для прокормленія себя въ столицахъ, получаютъ виды срокомъ на 6 мѣсяцевъ на 3 рублевой крѣпостной и на годъ на особой 5 рублевой бумагѣ.

Сверхъ того въ столицахъ разнаго званія люди обязаны брать за извѣстную плату билеты Адресъ-Конторъ въ пользу городскихъ доходовъ.

Насчетъ безпаспортныхъ людей, просроченныхъ паспортовъ, дозволенныхъ отсрочекъ, порядка выдачи изъ Уѣздныхъ Казначействъ и отъ городскихъ и сельскихъ начальствъ, а также фальшивыхъ паспортовъ изданы нужныя подробныя постановленія.

Бумаги для плакатныхъ паспортовъ и видовъ заготавливаются, хранятся и разсылаются тѣмъ же самымъ порядкомъ, какъ и вообще вся гербовая бумага, съ которою они входятъ въ общую отчетность какъ Казенныхъ Палатъ, такъ и Департамента разныхъ податей и сборовъ.

Количество ежегодно выдаваемыхъ паспортовъ простирается: купеческихъ до 27,850, мѣщанскихъ и крестьянскихъ до 706,180, видовъ дворовымъ людямъ въ столицахъ, срокомъ до 1 года, до 73,330, а всего до 807,360 листовъ. Доходъ же собственно отъ сихъ паспортовъ хотя послѣ сдѣланнаго въ 1826 году облегченія значительно уменьшился, однако по росписи на 1838 годъ, по примѣру прежнихъ лѣтъ, исчисленъ въ 4.219.100 рублей; ежегодно же нѣсколько усиливается.

### *Крѣпостной сборъ <sup>1)</sup>.*

При переходахъ имуществъ отъ одного лица въ полную другому собственность, или вообще при перемѣнѣ крѣпостнаго владѣнія, съ актовъ, утверждающихъ право сего владѣнія, взимаются въ казну особыя пошлины подъ именемъ крѣпостныхъ.

Въ 1649 году установлено было, при совершеніи записей съ заселенныхъ имѣній по даннымъ и духовнымъ взыскивать въ казну по 3 деньги съ четверти (мѣра четверти означала тогда четверть высѣва въ каждомъ полѣ, съ нужнымъ количествомъ пастбищъ и лѣсомъ, а по межевой инструкціи считается въ  $1\frac{1}{2}$  десятины), съ незаселенныхъ (порожнихъ земель) въ Памятномъ приказѣ по алтыну съ рубля, а въ печатномъ по полуполтинѣ съ крѣпости и притомъ по  $1\frac{1}{2}$  коп. съ четверти, сверхъ же того съ грамотъ, утверждающихъ право владѣнія по  $1\frac{1}{2}$  коп. съ четверти и 8 алтынъ и 2 деньги съ крѣпости. Этотъ сборъ оставался до 1720 года, въ которомъ узаконено при совершеніи на продажу недвижимыхъ имѣній, то есть помѣстій, дворовъ и лавокъ, крѣпостей, брать крѣпостныя пошлины по гривнѣ съ рубля; эта пошлина въ 1737 году распространена на закладныя на недвижимыя имѣнія при явкѣ къ запискѣ. Въ 1763 году велѣно сверхъ прежнихъ пошлинъ, при совершеніи купчихъ, закладныхъ, духовныхъ и другаго подобнаго рода крѣпостей, взыскивать еще съ каждой крѣпости суммою: до 100 рублей по 10 копѣекъ, до 1.000 руб. по 50 коп. и свыше по 1 рублю, съ распространеніемъ сего взысканія на векселя и обязательства на выдаваемые отъ казны въ займы деньги. Въ 1775 году при разныхъ дарованныхъ по случаю мира съ Оттоманскою Портою заключеннаго милостей, повелѣно взыскать крѣпостныхъ пошлинъ только по шести процентовъ и отмѣненъ сборъ оныхъ съ духовныхъ завѣщаній, съ договоровъ, сдѣлочныхъ записей по крѣпостямъ и сдѣлочныхъ записей съ неустойками съ подрядчиками. Въ 1783 году крѣпостныя пошлины исчислялись съ цѣны, по совѣсти объявляемой покупщикомъ. Въ 1801 году постановлено взымать при совершеніи крѣпостныхъ актовъ и явки закладныхъ на недвижимыя имѣнія по срокѣ крѣпостныхъ пошлинъ по пяти процентовъ, также съ суммы или цѣны, въ актѣ по совѣсти объявленной.

Въ 1808 году крѣпостной пошлины взымалось по шести процен-

---

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, сверху, написано: «Представлено Его Высочеству, по случаю моей болѣзни, 18 марта и получено обратно 23 марта 1838 г.».

товъ, а для исчисленія крѣпостныхъ пошлинъ, опредѣлено писать въ актахъ цѣну ревизской души мужескаго пола въ 100 рублей, а женскаго въ половину, и положительно постановлено брать крѣпостныя пошрины съ духовныхъ завѣщаній, коими отказываются недвижимыя имѣнія и денежныя капиталы мимо ближайшихъ въ прямой линіи наслѣдниковъ. Въ 1812 году подтверждено взиманіе шестипроцентныхъ крѣпостныхъ пошлинъ, но цѣна ревизской души мужескаго пола для исчисленія суммы переходящаго имѣнія полагалась уже въ 200 рублей, съ тѣмъ однакожь, чтобы весь излишекъ, который могъ быть отъ сего возвышенія противъ прежняго дохода былъ обращенъ въ пользу Комисіи погашенія долговъ. Съ 1822 года и по нынѣ постановлено взимать крѣпостныхъ пошлинъ по четыре процента и воспрещено: цѣны переходящимъ имѣніямъ по крѣпостнымъ актамъ писать ниже установленныхъ особыми табелями по шести классамъ губерній цѣнъ душъ и земель; душа мужескаго пола опредѣлена отъ двухъ сотъ до пяти сотъ рублей, а десятина земли отъ пяти до тридцати пяти рублей; цѣна домамъ, лавкамъ и мѣстамъ въ городахъ по оцѣнкѣ городской; цѣна фабрикамъ, заводамъ, мельницамъ, рыбнымъ и солянымъ промысламъ по сложности дохода послѣднихъ 10 лѣтъ за вычетомъ издержекъ на содержаніе и производство работъ. Но тамъ, гдѣ нѣтъ опредѣленной оцѣнки или неизвѣстно количество десятинъ земли, дозволено брать съ цѣны объявленной самими продавцами по совѣсти.

Крѣпостныя пошрины съ актовъ, совершаемыхъ на продажу имѣнія взимаются всегда съ цѣны или суммы означенной въ актѣ, если она выше опредѣленной закономъ; а съ данныхъ при продажѣ имѣній съ публичнаго торга съ послѣднесостоявшейся на торгахъ цѣны, хотя бы она и не простиралась до законнаго размѣра.

Взысканіе крѣпостныхъ пошлинъ лежитъ непосредственно на тѣхъ мѣстахъ и лицахъ, коимъ предоставлено право совершенія крѣпостныхъ актовъ. Деньги передаются въ Уѣздныя Казначейства, а Казенныя Палаты ревизуютъ книги означенныхъ мѣстъ.

Крѣпостной сборъ въ послѣдніе 5 лѣтъ началъ постепенно возрастать и въ росписи 1838 года исчисленъ въ 10.084.400 рублей.

Сборъ сей принадлежитъ къ тѣмъ, кои обыкновенно называются налогами на капиталъ неодабриваемыми по наукѣ финансовой, но по трудности пріискивать вообще предметы налога, онъ существуетъ и въ другихъ государствахъ.

### *Пошлина 1-го Страхового отъ огня Общества.*

По содержанію 61 § Высочайше утвержденнаго 1-го Россійскаго страхового отъ огня общества, оное обязано собираемую за выдаваемые полисы пошлину по 25 к. съ тысячи рублей застрахованнаго капитала вносить, по окончаніи каждаго года, въ казну въ январѣ послѣдующаго года и отдавать въ томъ отчетъ Правительству установленнымъ порядкомъ.

Пошлина эта начала поступать съ января 1828 года, и оной дѣйствительно поступило въ казну:

за 1827 годъ . . . . .	5.605 р. 27 к.
— 1828 — . . . . .	31.417 — 17 —
— 1829 — . . . . .	35.523 — 59 —
— 1830 — . . . . .	38.074 — 27 —
— 1831 — . . . . .	42.070 — 49 —
— 1832 — . . . . .	48.743 — 99 —
— 1833 — . . . . .	55.054 — 63 —
— 1834 — . . . . .	68.091 — 43 —
— 1835 — . . . . .	69.303 — 2 —
— 1836 — . . . . .	77.180 — 92 —

За 1837 годъ производится еще ревизія книгъ Общества.

---

Итого . . . . . 471.064 — 78 —

Послѣдняя сумма доказываетъ, что вообще застраховано на 308.720.000 р.

Въ росписи 1838 года назначена къ полученію по примѣру 1837 сумма 77.000 круглымъ числомъ.

Предварительно приему таковыхъ денегъ отряжаются отъ Министерства Финансовъ въ Правленіе Общества контрольные чиновники, для обревизованія отчетовъ онаго и удостовѣренія въ томъ, какую именно сумму слѣдовало получить казнѣ за выданные полисы.

Въ послѣдствіи составились еще два Общества, отъ которыхъ предназначена подобная пошлина: Страховое отъ огня, названное 2-мъ и Общество для застрахованія пожизненныхъ и другихъ срочныхъ доходовъ и денежныхъ капиталовъ, но поступающей отъ нихъ доходъ, отъ перваго до 17.000, и отъ послѣдняго до 1.200 р., въ роспись, по незначительности, особою статьею не вносится, а записывается въ счетъ случайныхъ доходовъ, о коихъ ниже объяснено.



### *Долговые платежи.*

На водворение иностранных переселенцев, на пособия градским и сельским обществам разных губерний и областей по случаю претерпѣнных ими несчастій отъ пожаровъ, неурожаевъ и проч., на устройство и распространение фабрикъ и мануфактуръ и по другимъ случаямъ производятся по временамъ отъ казны, по Высочайшимъ указамъ, разнообразныя выдачи, съ возвратомъ въ разные сроки, въ продолженіи нѣсколькихъ лѣтъ, съ процентами или безъ процентовъ, смотря по обстоятельствамъ, каковыя ссуды впрочемъ поступаютъ въ возвратъ не весьма исправно, а иногда и прощаются.

Въ Государственной росписи 1838 года суммы, ожидаемыя къ поступленію, подраздѣлены слѣдующимъ образомъ:

1) Отъ разныхъ лицъ и обществъ, въ уплату выданныхъ имъ ссудъ по наступившимъ срокамъ платежей . . .	1.365.641 р. 25¼ к.
но изъ оныхъ исключено на случай недоимокъ, всегда почти неизбѣжныхъ . . . . .	65.641—25¼—

---

1.300.000 р.

2) За недоимки по ссудамъ, уплата коихъ назначена была въ предъидущихъ годахъ, но по неисправности плательщиковъ отсрочена имъ съ разными облегченіями и особенно по вспоможенію, сдѣланному жителямъ Москвы и другихъ губерній послѣ отечественной войны 1812 года . . . . . 927.068 р. 88 к.  
а за исключеніемъ на недоимки. . . . . 27.068 — 88 —

---

900.000 —

и 3) По ссудѣ потерпѣвшимъ неурожай въ 1833 и 1834 годахъ жителямъ 27 губерній . . . . . 1.630.923 р. 10¼ к.  
тоже за исключеніемъ на недоимки 30.923—10¼—

---

1.600.000 р.

---

3.800.000 р.

Важнѣйшая въ новѣйшія времена ссуда произведена понеурожаемъ 1833 и 1834 годовъ въ южныхъ губерніяхъ, всего на сумму до 24.200.000 руб.

Ссуды служащимъ лицамъ даются въ видѣ награды, ежегодно, въ довольно значительномъ количествѣ, въ счетъ экстраординарной суммы

12.000.000 руб. и въ послѣдствіи большею частію прощаются. Для ближайшаго обзора подробностей сего дѣла прилагается особая вѣдомость <sup>1)</sup>.

### О банковыхъ прибыляхъ.

Въ 1837 году приобрѣтено прибылей:

#### А. Заемнымъ Банкомъ:

зол. . . . .	838 р. 5 к.
сер. . . . .	37.556 — 62 —
асс. . . . .	4.141.951 — 25¼ —

Изъ оныхъ употреблено:

а) На содержаніе Заемнаго Банка асс.	214.220 — » —
б) Заплачено по Высочайшимъ повелѣніямъ, за нѣкоторыхъ заемщиковъ . . .	468.524 — 12 —
в) Отпущено въ Главное Казначейство назначенныхъ по Государственной росписи 1837 года . . . . .	2.500.000 — » —

---

Итого . . . 3.182.744 р. 12 к.

#### Остальные затѣмъ:

зол. . . . .	838 р. 5 к.
сер. . . . .	37.556 — 62 —
асс. . . . .	959.207 — 13¼ —

причислены къ резервному капиталу составленному для покрытія убытковъ по банковымъ операціямъ, который простирается нынѣ до зол. . . . .

938 р. 5 к.
сер. . . . . 137.881 — 11¼ —
асс. . . . . 7.574.471 — 42¼ —

#### В. Коммерческимъ Банкомъ и его конторами асс. 2.424.348 р. 64 к.

Изъ оныхъ употреблено:

а) На содержаніе Коммерческаго Банка, Конторъ его, Ассигнаціоннаго банка и Экспедиціи заготовленія Государственныхъ бумагъ . .	968.608 р. 90 к.
б) Отпущено въ Главное Казначейство, назначенныхъ по росписи 1837 года . . . . .	1.000.000 — » —
в) Предназначено чиновникамъ вѣдомства Коммерческаго Банка . . . . .	65.000 — » —

---

Итого . . . 2.033.608 р. 90 к.

<sup>1)</sup> Вѣдомости при рукописи не имѣется.

Остальные за тѣмъ 390. 739 р. 74 к. имѣютъ быть причислены къ резервному капиталу, который съ симъ остаткомъ составитъ 2.309.117 р. 70 к.

*Примѣчаніе.* Количество прибылей Сохранными казнами приобрѣтаемыхъ, Министерству Финансовъ не извѣстно и никакая часть оныхъ не обращается въ пользу Государственнаго Казначейства; хотя нѣкоторые расходы, до Сохранной казны относящіеся, какъ то: по производству пенсій чиновникамъ оной и по другимъ предметамъ производятся изъ Казначейства.

### *Отъ перелива старой мѣдной монеты.*

Казна имѣетъ значительные запасы мѣди, кои составились отъ перемѣны въ 1832 году нарицательной цѣны мѣдной монеты, которая сперва вычеканивалась, когда ассигнаціи были равны съ серебромъ, по 16 рублей изъ пуда, то есть примѣрно вдвое противъ цѣны мѣди, потомъ по 24 р., а нынѣ по 36 рублей. Къ сему присоединяется и остатокъ отъ получаемой ежегодно десятинной мѣди съ частныхъ заводовъ и добываемой на казенныхъ, поколику она не нужна для отпуска арміи и флоту и на передѣлку мѣдной монеты.

Изъ сего запаса продается ежегодно извѣстная часть для заморскаго отпуска на купеческомъ основаніи, посредствомъ запечатанныхъ объявленій (*par enchère cachetée*), по различной цѣнѣ, смотря по конъюнктурамъ торговли, на кой имѣетъ наиболѣе вліянія огромное количество добываемой въ Англіи, хотя и не столь добротной мѣди.

По уменьшенію означеннаго запаса, вмѣсто употреблявшихся прежде на вольную продажу 100,000 и болѣе пудовъ въ каждомъ году мѣди, на 3.000.000 и 4.000.000 р., въ государственныхъ росписяхъ 1837 и 1838 гг., назначено въ продажу оной по 50.000 пудовъ, по примѣрной 30-ти рублевой цѣнѣ за пудъ, на 1.500.000 р. въ каждомъ году, но по дѣйствительной продажѣ обыкновенно получается болѣе. Итакъ съ 50.000 пудовъ за 1837 г. выручено, по 34 р. 25 к. за пудъ, всего 1.712.500 р.

Нынѣ вышепоказанный запасъ поддерживается наиболѣе мѣдною монетою 24-хъ рублеваго въ пудѣ достоинства, которая мало по малу выводится изъ обращенія.

### *Проценты съ пенсіонныхъ капиталовъ.*

Высочайшимъ указомъ, въ 6-й день декабря 1827 г. Правительствующему Сенату даннымъ, по уставу о пенсіяхъ и единовременныхъ пособіяхъ, предоставлены Государственному Казначейству всѣ пенсіонные капиталы и суммы, накопившіяся по особымъ положеніямъ по разнымъ мѣстамъ, кромѣ учебныхъ заведеній, но и сіи послѣднія передали находившіеся у нихъ подобные капиталы по распоряженію, въ 1833 г. сдѣланному, въ Государственное же Казначейство.

Всѣхъ таковыхъ капиталовъ состоитъ нынѣ билетами кредитныхъ установленій въ Главномъ Казначействѣ:

1) Таможеннаго капитала . . . . .	2.357.133 р. 61 $\frac{1}{4}$ к.
2) Учебнаго вѣдомства . . . . .	3.553.067 — 71 —
3) По горной части . . . . .	796.284 — 65 —
Итого . . . . .	6.706.485 — 97 $\frac{1}{4}$ —

На таковые капиталы поступаютъ ежегодно въ Главное Казначейство изъ кредитныхъ установленій проценты, которыхъ исчислено въ росписи на 1838 годъ, по составленному разсчету, 276.368 р. 83 $\frac{1}{4}$  к.

Передача сихъ капиталовъ была послѣдствіемъ новаго пенсіоннаго устава, по которому должны быть уплачиваемы изъ Государственного Казначейства всѣ пенсіоны, кои нынѣ возрасли до огромной суммы 19.454.000 р.

### *Случайные доходы.*

Подъ названіемъ случайныхъ доходовъ принимаются въ Министерствѣ Финансовъ разнаго рода остатки, передаваемые по кореннымъ узаконеніямъ въ казну отъ разныхъ мѣстъ и лицъ, изъ штатныхъ или операционныхъ и другихъ суммъ, употребленіе которыхъ требуетъ отчетности. Къ этому же разряду суммъ принадлежатъ и вновь открывающіеся, но незначительные доходы, кои ни къ одной статьѣ росписи прямо относиться не могутъ, какъ то, между прочимъ, отъ выдачи полисовъ 2-мъ страховымъ отъ огня и застрахованія пожизненныхъ капиталовъ Обществами; выморочныя деньги, за продаваемыя по ненадобности казенныя вещи, присуждаемыя казнѣ по приговорамъ присутственныхъ мѣстъ суммы, начеты, взысканія и проч.

Всѣхъ таковыхъ доходовъ исчислено на 1838 г. примѣрно, по соображенію со свѣдѣніями прежнихъ лѣтъ, 2.000.000 р.



### **Земскіе сборы.**

**1) 30-ти копѣчный.** По Высочайшему соизволенію учреждень былъ въ 1834 г. особый комитетъ, для разсмотрѣнія предположеній объ улучшеніи губернскихъ штатовъ.

По соображеніямъ онаго комитета признано было необходимо нужнымъ, при назначеніи по Высочайшему указу 30 августа 1834 г. добавочныхъ суммъ разнымъ губернскимъ присутственнымъ мѣстамъ, по Министерствамъ Внутреннихъ дѣлъ и Юстиціи, увеличить также и оклады чиновниковъ земскихъ полицій, которые получали до того весьма скудное содержаніе. На сей предметъ потребовалось къ ежегодному отпуску, въ добавленіе къ прежнимъ суммамъ, 5.000.000 р.

По предварительной перепискѣ Министерства Внутреннихъ дѣлъ, дворянство всѣхъ почти губерній изъявило желаніе принять этотъ расходъ на земскую повинность. Почему Высочайше подтвержденнымъ 9-го января 1835 г. мѣнѣемъ Государственного Совѣта учреждень земскій сборъ, на содержаніе земскихъ судовъ, съ каждой ревизской души, кромѣ мѣщанъ по 30 коп. отъ платежа коихъ устранены только губерніи Остзейскія и Сибирскія, также Грузія и области Кавказская и Бессарабская, гдѣ содержаніе земской полиціи производится по особымъ положеніямъ.

По росписи на 1838 г. внесено на сей предметъ приходомъ и расходомъ 5.830.700 р. 33 коп.

**2) Вспомогательный и частный земскіе сборы.** Для облегченія въ отправленіи земскихъ повинностей тѣхъ губерній, которыя по мѣстнымъ обстоятельствамъ особенно отягчены денежнымъ на сіе платежемъ, тогда какъ въ другихъ губерніяхъ такія повинности малозначительны, установленъ по Высочайшему указу, данному Правительствующему Сенату 25 іюля 1834 г., вспомогательный земскій капиталъ, для назначенія изъ онаго пособия первымъ губерніямъ на счетъ послѣднихъ.

Въ составъ сего капитала, по приложенному при томъ указѣ росписанію губерній и областей, раздѣленныхъ на 5 разрядовъ, назначено взимать по числу ревизскихъ душъ.

а) По губерніямъ 3-го разряда: Волынской, Харьковской, Смоленской, Астраханской и Пермской, по 5 коп. съ души.

б) 4-го разряда: Подольской, Оренбургской и Вятской, по 10 коп. съ души.

и в) 5го разряда: Нижегородской, Владимірской, Калужской, Тверской, Вологодской, Воронежской, Костромской, Казанской, Туль-

ской, Орловской, Саратовской, Курской, Рязанской, Ярославской, Тамбовской, Симбирской и Пензенской, по 15 коп. съ души.

Прочія за тѣмъ 2-хъ первыхъ разрядовъ губерніи и области освобождены отъ подушнаго вспомогательнаго сбора, который велѣно взымать вмѣстѣ съ податями, но вести отдѣльный оному счетъ.

Къ таковому же сбору причислено и торгующее сословіе, которое платить съ цѣны торговыхъ свидѣтельствъ отъ 2-хъ до 4-хъ процентовъ, по мѣстному соображенію, а равно обложены симъ сборомъ, по особому расчету, граждане и однодворцы западныхъ губерній, исключая тѣхъ, которые находятся въ 1-мъ и 2-мъ разрядахъ.

Въ послѣдствіи времени, кромѣ предназначенныхъ изъ вспомогательнаго сбора пособій губерніямъ, коихъ собственные доходы земскихъ повинностей недостаточны, признано справедливымъ обратить на счетъ того же сбора и платежи, производимые изъ Государственнаго Казначейства въ Кредитныя установленія по займамъ на устройство и содержаніе разныхъ шоссе, такъ какъ онѣ принадлежатъ къ главнымъ пособиямъ народной промышленности и торговли; и по сему, мнѣніемъ Государственнаго Совѣта 8-го октября 1835 г. Высочайше конфирмованнымъ, постановлено учрежденный 25 іюля 1834 г. вспомогательный земскій сборъ съ состояній, платящихъ подушную подать, увеличить съ 1836 г. сорока процентами, то есть: добавкою двухъ копѣекъ на каждые 5 копѣекъ сбора; съ чѣмъ вмѣстѣ относительно платежей по шоссеимъ займамъ, велѣно: а) займы, для возмѣщенія которыхъ существовали уже въ нѣкоторыхъ губерніяхъ особые сборы съ земства, введенные въ смѣты земскихъ повинностей, оставить и впредь при настоящемъ порядкѣ возмѣщенія и б) всѣ прочіе за тѣмъ шоссеимыя займы соединить съ 1836 г. въ одну массу, производя по онымъ платежи изъ Государственнаго Казначейства, на счетъ предоставленныхъ оному остатковъ вспомогательнаго земскаго сбора; а на будущее время подобныя платежи, по имѣющимъ вновь назначиться займамъ, относить совокупно на общій вспомогательный сборъ и на частный, учреждаемый въ губерніяхъ, гдѣ производятся шоссеимыя работы, по особымъ по каждому устройству постановленіямъ особаго шоссеимаго комитета.

По Государственной росписи изъ сего сбора помѣщается въ доходъ только то, что выводится въ дѣйствительный расходъ по части займовъ.

Такимъ образомъ на 1838 г. назначено по  
 росписи . . . . . 1.101.053 р. 24 к.



а за исключеніемъ примѣрно на счетъ недоимокъ и недоборовъ (поп valeur) . . . . .	8.017.380 —
предположено къ дѣйствительному поступленію . . . . .	505.116.120 —

### 0 расходахъ <sup>1)</sup>.

Расходы въ Государственныхъ росписяхъ, по принятому вообще правилу, назначаются по Министерствамъ и Главнымъ Управленіямъ, а не по распредѣленію предметовъ, какъ ближе видно изъ предъявляемой у сего росписи на 1838 годъ <sup>2)</sup>, изъ которой открывается, что изъ круглаго дохода 505.000.000 употребляется по части государственныхъ долговъ около 85.500.000 или близъ  $\frac{1}{6}$  части; на Министерства Военное и Морское со включеніемъ расходовъ, отъ Министерства Финансовъ производимыхъ, до 222.000.000 или около  $\frac{4}{9}$  частей всѣхъ доходовъ; собственно на Высочайшій Дворъ 17.500.000 р., прочіе же доходы, — на разныя Министерства и вѣдомства, и въ томъ числѣ на Министерство Финансовъ до 79.500.000 р. Но въ семь числѣ большая часть составляетъ приготовительный расходъ на полученіе доходовъ, какъ то: на заготовленіе вина и соли, на горное производство, на гербовую бумагу, и проч. Сюда можно причислить и пограничную стражу до 8.000 человѣкъ; другая же важная часть расходовъ Министерства Финансовъ, кромѣ содержанія мѣстъ, оному подвѣдомственныхъ, независитъ отъ распоряженія онаго, какъ то: пенсіоны суммою до 19.500.000 р. и нѣкоторые другіе.

Но какъ вышеозначенное распредѣленіе доходовъ по бюджету относится только къ порядку завѣдыванія, а не къ предметамъ различныхъ государственныхъ надобностей, въ порядкѣ систематическомъ, то признается нужнымъ показать здѣсь соразмѣрность расходовъ въ семь послѣднемъ смыслѣ, а именно:

### По росписи 1838 г. назначено:

#### I.

На Императорскую Фамилію и Министерство Императорскаго Двора . . . .	17.557.804 р. 73 $\frac{3}{4}$ к.
--	-----------------------------------

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, сверху, написано: «Читано Его Высочествомъ 23 марта 1838 г.»

<sup>2)</sup> Росписи при запискѣ не приложено.

## II.

## По духовной части.

а) Православнаго исповѣданія. На монастыри, соборы и вообще на духовенство, неимѣющее возможности къ безбѣдному содержанію отъ приходовъ, на строеніе церквей и другихъ по сей части зданій и проч. . . . .	4.075.298 р. 67 к
и б) На духовенство и церкви иностранныхъ исповѣданій . . . . .	466.134 — 51¼ —
	<hr/> 4.541.433 р. 18¼ к.

## III.

## По предметамъ охраненія внѣшней безопасности Государства.

а) На армію. На жалованье, провіантъ, оружіе, обмундированіе, устройство и ремонтъ зданій, на военномедицинскую часть и аудиторіатъ . . . . .	186.436.810 р. 22¼ к.
б) На флоты: Балтійскій и Черноморскій, со включеніемъ строительнаго Департамента по морской части. . . . .	35.356.601 — 1 —
и с) На дипломатическую часть . . . . .	5.378.038 — 45 —
	<hr/> 227.171.449 р. 68¼ к.

## IV.

## На внутреннее управленіе, кромѣ Министерствъ.

а) На содержаніе высшихъ правительственныхъ учрежденій, какъ то: Государственнаго Совѣта, 5 отдѣленій Собственной Его Императорскаго Величества Канцеляріи, Капитула Россійскихъ Императорскихъ и Царскихъ орденовъ, Комисіи прошеній, Совѣта Императорскаго Человѣколюбиваго общества, Попечительнаго Комитета о бѣдныхъ въ Москвѣ, на содержаніе по губерніямъ дворцовъ и садовъ, и проч. . . . .	2.696.284 р. 60¼ к.
томъ II.	3



б) На судебныя мѣста, какъ то:  
Правительствующій Сенатъ С.-Петербургскихъ и Московскихъ Департаментовъ, Палаты Гражданскаго и Уголовнаго Судовъ, Уѣздные Суды, на прокуроровъ, стряпчихъ, землемѣровъ и проч. . . . 9.938.221 р. 17 к.

с) На полицію. Военнымъ генералъ-губернаторамъ, генералъ-губернаторамъ, военнымъ и гражданскимъ губернаторамъ, губернскимъ правленіямъ, градоначальникамъ, нѣкоторымъ градскимъ и вообще земскимъ полиціямъ, на управленіе карантинами, устройство ихъ, на медикаменты и на содержаніе медицинскихъ чиновъ гражданскаго вѣдомства. . 21.277.756 — 94 —

и d) На Государственный Контроль. 791.693 — » —

---

34.703.955 р. 71¼ к.

## V.

### По предмету народнаго образованія.

а) На военно-учебныя заведенія, и именно:  
Пажескій корпусъ . 200.021 — 5 к.  
Царскосельскій лицей . . . . . 191.898 — 80 —  
1 Кадетскій корпусъ . . . . . 449.110 — 38¼ —  
2 Кадетскій корпусъ . . . . . 426.222 — 5 —  
Павловскій . . . . 341.297 — 3¾ —  
Московский. . . . 398.358 — 40¼ —  
Александровскій. . 259.246 — 89 —  
Тульскій Александровскій . . . . . 10.000 — » —  
Полоцкій . . . . 206.368 — 48¼ —  
Дворянскій полкъ (при 2 Кадет. корп.) . . 558.521 — 60¾ —  
Въ пособіе Новгородскому графу Аракчееву и

устраиваемому въ г. Орлѣ			
Бахтина корпусамъ . .	244.527	р. 75 $\frac{1}{4}$	к.
На Артиллерійское училище . . . . .	78.153	— 27	—
На Главное Инженерное училище . . .	63.619	— 30	—
На содержаніе Штаба главнаго начальника военно-учебныхъ заведеній и прочія по этой части издержки . . . . .	87.564	— 86	—
	<hr/> 3.514.909 р. 89 $\frac{1}{4}$ к.		

б) На Императорскія Академіи (кромѣ медицинскихъ) университеты, гимназіи и другія гражданскія училища, а также и на самое управленіе оными . . . . . 7.773.682 — 35 —

и с) на особыя заведенія по сей части, и именно:

На Императорскія медикохирургическія академіи: С.-Петербургскую, Московскую и Виленскую . . . . . 1.177.812 р. 20 к.

Морской кадетскій корпусъ . . . . .	224.489	— 51	—
Горный институтъ .	305.267	— 44 $\frac{3}{4}$	—
Херсонское училище торговаго мореплаванія. .	17.944	— 40	—
Мѣщанское училище въ Москвѣ для рисованія .	17.300	— »	—
С. - Петербургскій Практическій Технологическій институтъ . . .	137.203	— »	—
Лѣсной и Межевой институтъ . . . . .	399.086	— 22 $\frac{3}{4}$	—
Императорское училище Правовѣдѣнія . .	157.349	— 75	—
Константиновскій Межевой институтъ . .	120.890	— »	—
Учрежденныя въ разныхъ губерніяхъ училища			

для дѣтей канцелярскихъ служителей . . . . .	90.700 р. » —
Институтъ Инженеровъ Путей Сооб- щенія. . .	195.460 р. 4 к.
и кондуктор- ская школа. . .	189.545 — 44 —
На воспита- ніе учени- ковъ граж- данской ар- хитектуры . . .	43.400 — » —
	<hr/> 428.405 р. 48 к.
	<hr/> 3.076.448 р. 1 $\frac{1}{4}$ к.
	<hr/> 14.365.040 р. 25 $\frac{3}{4}$ к.

*Примѣчаніе.* Нѣкоторыя сверхъ того учебныя заведенія содержатся изъ экономическихъ суммъ, отъ Государственнаго Казначейства независящихъ, и потому въ общемъ финансовомъ бюджетѣ не заключаются.

## VI.

На поощреніе народной промышленности и прикосновенныхъ къ оной частей:

На устройство водяныхъ и сухопут- ныхъ сообщеній. . . . .	8.915.050 р. 65 к.
На пособіе городамъ и водвореніе иностранныхъ поселенцевъ . . . . .	2.309.463 — 95 $\frac{1}{4}$ к.
На разныя учрежденія по части ку- печескаго мореплаванія, фабрикъ, ману- фактуръ и вообще торговли . . . . .	302.620 — 2 —
	<hr/> 11.527.134 р. 62 $\frac{1}{4}$ к.

## VII.

На устройство вновь и поддержаніе существующихъ казенныхъ и публич- ныхъ зданій . . . . .	3.201.292 р. 21 $\frac{3}{4}$ к.
---	----------------------------------

## VIII.

## Пособій.

а) Пенсіоновъ: нѣкоторымъ иностраннымъ Принцамъ, членамъ Грузинскаго Царскаго Дома, персидскимъ и турецкимъ переселенцамъ, и главнѣйше уволеннымъ изъ военной, морской, и гражданской службы чинамъ, также вдовамъ и ихъ сиротамъ, всего 53.417-ти человѣкамъ . . . . .	19.454.141 р. 90 $\frac{1}{4}$ к.
б) Арендныхъ денегъ, производимыхъ высшимъ сановникамъ и нѣкоторымъ другимъ лицамъ за отличныя заслуги . . . . .	5.955.656 — 10 —
и с) Кромѣ арендъ, жалуемыхъ натурою. Разнаго рода вспоможеній, какъ то: Приказамъ Общественнаго Призрѣнія, коихъ собственные способы недостаточны, чиновникамъ, опредѣляющимся въ отдаленныя губерніи, также находящимся подъ судомъ, на воспитаніе нѣкоторыхъ сиротъ по уваженію службы отцовъ ихъ, и проч. . . . .	1.843.571 — 8 $\frac{3}{4}$ —
	<hr/> 27.253.369 р. 9 к.

## IX.

## На издержки по заиманію доходовъ.

а) Общее Финансовое управленіе Государства: Главное, Губернскія и Уѣздныя Казначейства съ внутреннимъ ихъ контролемъ . . . . .	7.954.244 — 88 $\frac{3}{4}$ —
б) Управленіе горныхъ и соляныхъ дѣлъ и расходы на добываніе, храненіе и перевозку металловъ и соли . . . . .	18.119.376 — 35 $\frac{3}{4}$ —
с) Управленіе налогами, со включеніемъ издержекъ на покупку и выкурку вина . . . . .	24.828.364 — 54 $\frac{3}{4}$ —



д) Таможенное управленіе и награды служащимъ по сей части чиновникамъ . . . . .	6.930.912 р. 45 к.
е) Управленіе Государственными имуществами . . . . .	3.083.424 — 55 <sup>3</sup> / <sub>4</sub> —
и f) Почтовое управленіе . . . . .	6.268.956 — 89 —
	<hr/>
	67.185.279 р. 69 к.
	<hr/>
Вообще . . . . .	407.506.759 р. 20 к.

**Сверхъ того по Государственной росписи назначено.**

### **Х.**

На платежъ государственныхъ долговъ . . . . .	85.609.360 р. » —
---	-------------------

### **и XI.**

На чрезвычайные расходы, по особымъ Высочайшимъ Его Императорскаго Величества повелѣніямъ производимые . . . . .	12.000.000 — » —
--	------------------

Всѣхъ же вообще расходовъ . . . . . 505.116.120 р. » —

Несовмѣстно бы было входить во внутреннее разсмотрѣніе многоразличныхъ статей каждаго изъ вышеозначенныхъ расходовъ, ибо сіе требовало бы подробнаго соображенія частныхъ смѣтъ разныхъ вѣдомствъ—трудъ многосложный, коимъ ежегодно занимается Министерство Финансовъ, и окончательно Комитетъ Финансовъ.

Здѣсь только не излишне присовокупить, что насчетъ чрезвычайной суммы 12.000.000 р. упадаютъ различныя награды, особенно войскамъ за смотры, парады и маневры, разныя ссуды и многоразличные чрезвычайные расходы, въ Государственную роспись невошедшіе и въ теченіе года непремѣннаго отпуска требующіе,—и всѣ сіи расходы производятся по Высочайшимъ повелѣніямъ, частію изъ особыхъ указовъ состоящимъ, частію въ мѣсячный указъ вносимымъ.

### **О постепенности государственныхъ доходовъ и расходовъ.**

Постепенность государственныхъ доходовъ и расходовъ, по бюджетамъ съ 1823 по 1839 годъ, открывается изъ представляемой у сего

большой сравнительной табели <sup>1)</sup> показывающей доходы, примѣрно по росписямъ предполагавшіеся, и расходы, по онѣмъ же разнымъ вѣдомствамъ предназначенные. Къ сему нужно сдѣлать слѣдующія примѣчанія:

1) Доходы иногда превышали, а иногда не достигали предположенія по росписямъ.

2) Расходы, особенно чрезвычайные, почти всегда были выше, нежели по росписи предполагалось; почему недостатокъ былъ пополняемъ изъ разныхъ особыхъ источниковъ.

3) Ежегодно сверхъ росписи были особые займы на разные необходимые или полезные предметы: шоссе, водяныя сообщенія, крѣпости, разныя постройки, корабли и проч., за кои платежъ процентовъ и погашенія обращался или на Государственное Казначейство, или на особые фонды, какъ то: на вспомогательный земскій сборъ, губернскія земскія повинности и на смѣтныя суммы разныхъ Министерствъ.

4) Въ 1823 году, по большому дефициту, въ Государственную роспись было внесено бывшимъ Министромъ Финансовъ, по необходимости, изъ займовъ и разныхъ остатковъ и случайныхъ доходовъ, 40.300.000 р., но по упадку питейнаго сбора занято имъ еще изъ банковъ 20.000.000 р.

По вступленіи нынѣшняго Министра, онъ старался возстановить государственный балансъ, что и послѣдовало съ 1824 года и продолжалось до Польскаго мятежа, главнѣйше чрезъ уменьшеніе расходовъ.

Доходы за тѣмъ по 1829 годъ составляли гораздо меньше, частію по уменьшенію нѣкоторыхъ, слишкомъ тягостныхъ, повинностей, частію отъ дешевины хлѣба и упадка промышленности, частію же отъ того, что прежде доходы питейные и другіе были показываемы въ увеличенномъ количествѣ. Съ означеннаго же года доходы постепенно возвысились и на 1838 годъ противъ 1827 года показывается доходовъ болѣе до 126.000.000 р.; но въ 1834 году, въ слѣдствіе неурожая и Польскаго мятежа, должно было внести въ Государственную роспись изъ особыхъ источниковъ до 30.600.000 р., а въ 1835 году до 6.400.000 р.; но съ 1836 года государственный балансъ паки былъ возстановленъ, по значительному приращенію доходовъ отъ откуповъ и новой ревизіи.

Издержки на войны Персидскую, Турецкую и Польскую, составлявшія, сверхъ мирнаго содержанія войскъ и другихъ частей, 529.223.000 р., были покрыты изъ особыхъ же источниковъ, то есть изъ запаснаго капитала до 100.000.000 р., который Министръ Финан-

<sup>1)</sup> Табели этой не оказалось.

совъ накопилъ къ 1826 году, посредствомъ особыхъ оборотовъ по кредитной части, изъ персидской и турецкой контрибуцій и посредствомъ займовъ и выпуска билетовъ Государственного Казначейства.

Ресурсы сіи поступали съ отдѣльною отчетностію, въ особый военный капиталъ, коего и нынѣ остается значительная часть, ибо по обстоятельствамъ Государства неминуемо долженъ существовать особый денежный запасъ.

О доходахъ прежняго времени будутъ предъявлены нѣкоторыя свѣдѣнія.

**Счетъ военныхъ издержекъ съ 1827 по 1838 годъ <sup>1)</sup>.**

	С У М М А	
	Р у б л я .	К о п .
<b>Въ 1827 году.</b>		
По Персидской войнѣ по 2 арміи и по флоту . .	23.054.466	74 1/2
<b>Въ 1828 году.</b>		
На Персидскую и Турецкую войны, на содержаніе флота въ Средиземномъ морѣ, по дипломатической части и другія издержки. . . . .	90.095.620	19 1/4
<b>Въ 1829 году.</b>		
По бывшей съ Персіею и продолжавшейся съ Турціею войнамъ, по флоту, по дипломатической части и по другимъ вѣдомствамъ . . . . .	124.165.561	72 3/4
<b>Въ 1830 году.</b>		
По бывшимъ Персидской и Турецкой войнамъ и на расходы по случаю возникшаго въ Польшѣ мятежа . . . . .	64.459.437	61 3/4
<b>Въ 1831 году.</b>		
По бывшимъ Персидской и Турецкой войнамъ и по войнѣ съ Польскими мятежниками . . . . .	91.103.489	62 1/4

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, сверху, написано: «Читано Его Высочествомъ 23 марта 1838 г.».

	С У М М А	
	Рублѣ.	Коп.
<b>Въ 1832 году.</b>		
По войнѣ съ Турціею для заграничнаго флота, по войнѣ съ Польскими мятежниками, по дипломатической части и проч. . . . .	55.571.275	27½
<b>Въ 1833 году.</b>		
Для тѣхъ же предметовъ и сверхъ того по вспомогательному отряду въ Босфорѣ . . . . .	19.727.467	86½
<b>Въ 1834 году.</b>		
По бывшей войнѣ съ Польскими мятежниками, для флота, по вспомогательному отряду, по части дипломатической и проч. . . . .	22.127.369	33½
<b>Въ 1835 году.</b>		
На устройство Брестъ-Литовской крѣпости, на запасы комисариатскихъ вещей и суконъ и на другія по бывшимъ войнамъ издержки . . . . .	26.493.182	5½
<b>Въ 1836 году.</b>		
На добавочное жалованье войскамъ Кавказскаго корпуса, долженствующимъ участвовать въ экспедиціи противу горцевъ, на продолженіе устройства запасовъ, комисариатскихъ вещей, суконъ и проч.	5.541.973	16½
<b>Въ 1837 году.</b>		
На приведеніе Черноморскаго флота въ комплектъ, въ пособіе Комитету, Высочайше учрежденному 18 августа 1814 года на производство пенсій, на вышеупомянутые комисариатскіе запасы, на устройство въ Севастополѣ адмиралтейства и разныя другія по бывшимъ военнымъ обстоятельствамъ издержки . . . . .	6.884.024	59½
<b>Всего. . . . .</b>	<b>529.223.868</b>	<b>19½</b>

Подписали: {Начальникъ Отдѣленія П. Голубевъ.  
{Бухгалтеръ М. Шемадамовъ.



### *О финансовомъ управленіи <sup>1)</sup>.*

**1. О составѣ Министерства Финансовъ.** Финансовое управленіе раздѣляется на три степени: высшую, среднюю и низшую, а по кредитной части на двѣ степени.

Высшую степень составляетъ самое Министерство, и къ оному должно причислить кредитныя установленія, которыя суть мѣста второ-классныя, состоящія въ ближайшей связи съ Министерствомъ.

Что касается среднихъ и низшихъ степеней, то онѣ раздѣляются на три отдѣльные разряда: собственно губернское, горное и таможенное управленія.

Главное управленіе состоитъ изъ Министра и Главноуправляющаго Корпусомъ Горныхъ Инженеровъ, при коемъ находятся Совѣты: Министра Финансовъ и Корпуса Горныхъ Инженеровъ, и слѣдующія мѣста:

1) Общая Канцелярія: завѣдываетъ всѣми дѣлами и сношеніями Министра по Департаментамъ, дѣлами Совѣта Министра и тѣми, кои по усмотрѣнію Министра особо ей поручены будутъ; при сей канцеляріи состоитъ ученый комитетъ и библіотека, и производится дѣла особой Строительной Коммиссіи, непосредственно отъ Министра Финансовъ зависящей.

2) Собственная Канцелярія по секретной части въ небольшомъ составѣ, гдѣ, подъ личнымъ руководствомъ Министра, производятся дѣла, особой тайнѣ подлежащія, дѣла Царства Польскаго и другія, по особымъ порученіямъ.

3) Особенная Канцелярія по кредитной части, на правахъ Департамента, производитъ дѣла: по Государственной Коммиссіи погашенія долговъ, банкамъ, Ассигнаціонному съ Экспедиціею заготовленія Государственныхъ бумагъ, Заемному и Коммерческому; по заграничнымъ платежамъ, какъ по государственнымъ займамъ такъ и по другимъ расходамъ, а равно по ссудамъ, внутри государства произведеннымъ, тутъ же, въ нужныхъ случаяхъ производится дѣла о новыхъ займахъ, и всѣ предположенія по кредитной части.

4) Департаментъ Государственного Казначейства, завѣдывающій всею кассовою частію и отдающій генеральныя годовыя отчеты Государственному Совѣту и Государственному Контролю, а также изготовляющій различныя счетныя соображенія для Государя Императора.

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, сверху, написано: «Читано Его Высочествомъ 23 марта 1838 г.».



При Департаментѣ состоитъ мѣсто третьеклассное: Главное Казначейство въ С.-Петербургѣ.

5) Департаментъ разныхъ податей и сборовъ, имѣющій распорядительныя дѣйствія по частямъ: народосчисленія, какъ-то: ревизіи, исключенія и причисленія въ окладъ, перевода людей, и рекрутской части;— по податямъ, земскимъ денежнымъ повинностямъ, городскимъ доходамъ, питейнымъ сборамъ, по казеннымъ винокуреннымъ заводамъ, гербовой бумагѣ, крѣпостнымъ пошлинамъ, гильдейскимъ и разнымъ другимъ сборамъ.

6) Штабъ Корпуса Горныхъ Инженеровъ и Департаментъ горныхъ и соляныхъ дѣлъ.

Штабъ завѣдываетъ личными дѣлами (personnel), учебною частію, и также содѣйствуетъ по дѣламъ ученымъ и разнымъ другимъ. По судной части состоитъ при ономъ Горный аудиторіатъ.

Департаментъ печется, по матеріальной части, о дѣлахъ казенныхъ и частныхъ горныхъ заводовъ, а по соляной завѣдываетъ заготовленіемъ, развозкою, а отчасти и продажею соли, и отчетностію по обѣимъ частямъ. При горномъ управленіи состоятъ третьеклассныя мѣста: С.-Петербургскій Монетный дворъ и особый Ученый Комитетъ, который издаетъ горный журналъ.

7) Департаментъ вѣншей торговли имѣетъ дѣла по таможенной части и всѣ отношенія по вѣншей торговлѣ.

При ономъ издается Коммерческая газета и виды торговли. Отъ Департамента зависитъ бракъ товаровъ, С.-Петербургскій и другіе биржевые комитеты.

8) Департаментъ Мануфактуръ и внутренней торговли завѣдываетъ мануфактурною частію и внутреннею торговлею, а также разными родами промышленности, выдачею привилегій и проч.

Въ вѣдѣніи Департамента находится въ Москвѣ особый Комитетъ для заготовленія суконъ и каразеи для арміи и флота, и суровья для Павловской казенной фабрики, военному Министерству принадлежащей, а также Тельминская суконная фабрика близъ Иркутска.

Сверхъ того Департаментъ завѣдываетъ Технологическимъ Институтомъ въ С.-Петербургѣ, къ которому присоединена Горная Техническая школа, училищами Торговаго мореплаванія въ С.-Петербургѣ и Херсонѣ, С.-Петербургскою городскою верфью и нѣкоторыми обществами, и издаетъ Журналъ мануфактуръ.

9) По дѣламъ обоихъ послѣднихъ Департаментовъ состоятъ особые совѣты: коммерческій и мануфактурный, съ ихъ отдѣленіями и коррес-



пондентами въ губерніяхъ, кои составлены какъ изъ нѣкоторыхъ чиновниковъ, такъ особенно изъ почетныхъ негоціантовъ, мануфактуристовъ и техниковъ.

Департаменты управляются директорами, съ помощію вице-директоровъ, и состоятъ изъ общаго присутствія и отдѣленій, по различнымъ отраслямъ ихъ занятій.

Главное Казначейство и Монетный дворъ имѣютъ особыхъ начальниковъ.

Отдѣльныя мѣста по кредитной части названы второклассными и состоятъ на правѣ коллегій. Они суть:

а) Государственная Коммисія погашенія долговъ, въ которой ведется Государственная долговая книга и производятся всѣ исполнительныя дѣла по части государственныхъ займовъ, а также удовлетвореніе нѣкоторыхъ внутреннихъ претензій по 1816 годъ.

б) Ассигнаціонный банкъ, за прекращеніемъ выпуска ассигнацій, занимается размѣномъ ветхихъ ассигнацій на новыя и мѣдную монету и счетами по сей части.

с) Въ связи съ Ассигнаціоннымъ банкомъ состоитъ Экспедиція заготовленія Государственныхъ бумагъ съ фабриками: С.-Петербургскою и Екатерининскою, въ которыхъ заготавливаются какъ ассигнаціи, такъ билеты Государственного Казначейства и разнаго рода бланки, гербовая и форменная бумаги. Въ типографіи оной печатаются также нѣкоторыя изданія.

д) Заемный банкъ принимаетъ вклады за 4% и производитъ ссуды подъ дома и населенныя имѣнія по 5%, а съ погашеніемъ капитала на правилахъ 26-ти-лѣтнихъ по 7%, и на 37-ми-лѣтнихъ по 6%; по домамъ же въ С.-Петербургѣ на 15 лѣтъ по 10%.

е) Коммерческій банкъ принимаетъ вклады на томъ же основаніи и употребляетъ оныя на учетъ векселей, на переводъ суммъ, со взиманіемъ полу-процента на покупку переводныхъ тратъ, и нѣкоторые другіе обороты.

Отъ банка сего зависятъ конторы: въ Москвѣ, Архангельскѣ, Ригѣ и Одессѣ, въ коихъ также вымѣниваются ассигнаціи на мѣдную монету. Въ оныя же конторы дѣлается переводъ суммъ.

Для высшаго контроля по кредитнымъ установленіямъ учрежденъ Совѣтъ кредитныхъ установленій, въ коемъ президируетъ предсѣдатель Государственного Совѣта и засѣдаютъ: Министръ Финансовъ, Государственный Контролеръ, С.-Петербургскіе предводитель дворянства и Градской глава, депутаты отъ дворянства и купечества; а управляющіе



кредитными установленіями и часть директоровъ оныхъ участвуютъ въ засѣданіяхъ для объясненій.

Ближайшія подробности о занятіяхъ всѣхъ вышеписанныхъ мѣстъ заключаются въ предъидущихъ объясненіяхъ, а о кредитной части будетъ разсуждаемо ниже сего особо.

Къ среднимъ мѣстамъ, кои можно назвать четвертоклассными, принадлежать:

а) по губернской части Казенныя Палаты и Экспедиціи, завѣдывающія дѣлами по всѣмъ доходамъ и расходамъ, кромѣ частей горной, таможенной и почтовой, по коимъ передаются имъ одни доходы и ассигнуется отпускъ слѣдующихъ симъ частямъ суммъ;

б) по горной части, подъ начальствомъ главныхъ начальниковъ заводовъ Уральскихъ и Алтайскихъ, а по Нерчинскимъ генераль-губернатора Восточной Сибири,—Горныя правленія Уральское изъ двухъ Департаментовъ: административнаго и суднаго, при бергъ-инспекторѣ; Алтайское, гдѣ главный начальникъ есть вмѣстѣ и Томской гражданскій губернаторъ; Нерчинское,—и для внутреннихъ заводовъ, подъ начальствомъ особаго бергъ-инспектора, Московское. Горныя дѣла въ Закавказскомъ краю присоединены къ Грузинской казенной Экспедиціи.

По соляной части соляныя правленія: Бессарабское, Крымское, Нижегородское, Илецкое, Астраханское, и завѣдывающіе казенными соляными варницами: Онежское, Дедюхинское и Старорусское.

По таможенной части начальники таможенныхъ округовъ и перво-классныя и второклассныя таможи.

Къ низшей степени принадлежать:

по части губернской—уѣздныя Казначейства, соляные и винные пристава;

по части горной—окружные начальники заводовъ Уральскихъ и подчиненные имъ управители заводовъ и другіе чины.

На горныхъ заводахъ и нѣкоторыхъ другихъ заведеніяхъ находятся линейные баталіоны и горныя роты, также казаки изъ мастеровыхъ. Число сихъ мастеровыхъ весьма значительно. Баталіоны на Уралѣ состоятъ въ командѣ главнаго начальника съ правами дивизіоннаго, впрочемъ же зависятъ отъ командировъ отдѣльныхъ корпусовъ, Оренбургскаго и Сибирскаго. Къ Алтайскимъ заводамъ приписано 112.261, къ Нерчинскимъ 22.876 и къ Олонецкимъ 22.554 крестьянъ, кои отработываютъ казенныя подати. Осужденные на каторжную работу отсылаются на Нерчинскіе заводы.



По соляной части—главные и другіе пристава и чины при самосадочныхъ озерахъ, частные начальники солонваренныхъ заводовъ, комиссіонеры соляныхъ правленій и проч.

По таможенной части—таможни третьяго класса, заставы, мѣстовые дворы и особые чиновники, находящіеся въ нѣкоторыхъ мѣстахъ для наблюденія за контрабандою.

Пограничная таможенная и карантинная стража, завѣдываемая Департаментомъ внѣшней торговли, какъ особое воинское учрежденіе, не распредѣляется по вышеозначеннымъ степенямъ. При таможняхъ же состоитъ значительное число досмотрщиковъ изъ отставныхъ нижнихъ воинскихъ чиновъ.

О вышеписанномъ отчасти уже упомянуто, но объ ономъ здѣсь повторяется для лучшаго общаго обзора.

## 2) О внутреннихъ правилахъ финансоваго управленія.

Изложивъ наружный составъ финансоваго управленія, или, такъ сказать, колеса, черезъ кои дѣйствуетъ двигатель сей части, надобно объяснить и самыя правила, коими должно руководствоваться при движеніи сей машины. Ихъ можно раздѣлить на двѣ категоріи: положенія законовъ и собственныя побужденія и знанія Министра или, короче сказать, систему законовъ и систему науки и лица, безъ коей первая остается мертвою буквою; но по обѣимъ такъ много предметовъ, что должно ограничиться изложеніемъ однихъ главнѣйшихъ; при чемъ по связи законовъ и дѣйствій, иногда должно объясняться объ оныхъ въ совокупности.

Относительно второй категоріи, наука Политической Экономіи или Государственнаго Хозяйства, часть коей составляетъ наука финансовая, и самыя опыты—доказываютъ слѣдующія важныя истины:

1) Коренное условіе всякаго добраго финансоваго управленія есть то, чтобы содѣйствовать благосостоянію народа, умножая народное богатство распространеніемъ свѣдѣній, полезными постановленіями, поощреніями, устраненіемъ препятствій и стѣсненій, свободою промысловъ и вообще всѣмъ тѣмъ, что можетъ дать направленіе умамъ и родить предметы занятій. Богатый народъ можетъ давать и больше дохода, а вымогать оный у бѣднаго значить срубить дерево для полученія плодовъ. Чѣмъ болѣе предметовъ, къ матеріальнымъ интересамъ народа относящихся, находится въ завѣдываніи финансоваго управленія (разумѣя по

мѣръ возможности), тѣмъ легче достигать цѣли народнаго обогащенія, но, къ сожалѣнію, самые налоги сему не рѣдко препятствуютъ; налоговъ же, противъ коихъ нельзя было бы сдѣлать важныхъ возраженій, не существуетъ.

2) Избѣгая новыхъ налоговъ, стараться улучшать существующіе, умножая тѣмъ доходъ, съ возможнымъ устраненіемъ стѣсненій, перемѣнять старые налоги на новые съ крайнею осмотрительностію, ибо новые въ послѣдствіи иногда могутъ быть хуже старыхъ, и введеніе ихъ не бываетъ безъ потрясенія. Но при семъ имѣть въ виду нѣкоторое постепенное умноженіе доходовъ, ибо расходы государствъ обыкновенно изъ года въ годъ усиливаются.

3) Настаивать объ уменьшеніи расходовъ какъ по предметамъ, такъ и по размѣру исчисленія, дабы народъ не былъ обременяемъ излишними или даже совершенно вредными налогами; при чемъ само собою разумѣется, что необходимые, истинно полезные и особенно умножающіе народное богатство расходы должны быть покрываемы.

4) Какъ финансовое управленіе, по разнымъ причинамъ, обыкновенно имѣетъ въ высшихъ классахъ противниковъ и недоброжелателей, а народу вообще оно непріятно; то стараться, по мѣрѣ возможности, примирить финансы съ публикою, и главнѣйше по видамъ консервативной политики.

5) Не оставаться безъ ресурсовъ и видовъ на чрезвычайные случаи.

6) Сохранять денежную систему Государства въ порядкѣ и поддерживать публичный и частный кредитъ.

7) Во всѣхъ предпріятіяхъ и дѣйствіяхъ руководствоваться истинными правилами, не приступая къ большимъ перемѣнамъ для выгодъ незначительныхъ или даже невѣрныхъ, не рѣшаясь на проекты отважные и дѣйствія крутыя, и не слѣдуя путямъ сомнительнымъ; но также въ случаяхъ чрезвычайныхъ поступать съ рѣшимостію, не вовлекаясь въ полумѣры.

8) Пещись, чтобы текущія дѣла шли скоро и исправно, но также чтобы важныя дѣла не были рѣшаемы скороспѣшно и неосновательно, и чтобы во всемъ сохраняема была исправная отчетность.

9) По движенію суммъ—предмету важному и трудному—принимать мѣры, чтобы вступившіе доходы елико можно скорѣе поступали въ употребленіе, и чтобы доходы распредѣляемы были такъ, чтобы по мѣрѣ ихъ поступления всѣ вѣдомства были оными снабжаемы уравнительно, или преимущественно—по мѣрѣ надобностей каждаго.

По соляной части—главные и другіе пристава и чины при самосадочныхъ озерахъ, частные начальники соловаренныхъ заводовъ, коммисіонеры соляныхъ правленій и проч.

По таможенной части—таможни третьяго класса, заставы, мѣновыя дворы и особые чиновники, находящіеся въ нѣкоторыхъ мѣстахъ для наблюденія за контрабандою.

Пограничная таможенная и карантинная стража, завѣдываемая Департаментомъ внѣшней торговли, какъ особое воинское учрежденіе, не распредѣляется по вышеозначеннымъ степенямъ. При таможняхъ же состоитъ значительное число досмотрщиковъ изъ отставныхъ нижнихъ воинскихъ чиновъ.

О вышеписанномъ отчасти уже упомянуто, но объ ономъ здѣсь повторяется для лучшаго общаго обзора.

## 2) О внутреннихъ правилахъ финансоваго управленія.

Изложивъ наружный составъ финансоваго управленія, или, такъ сказать, колеса, черезъ кои дѣйствуетъ двигатель сей части, надобно объяснить и самыя правила, коими должно руководствоваться при движеніи сей машины. Ихъ можно раздѣлить на двѣ категоріи: положенія законовъ и собственныя побужденія и знанія Министра или, короче сказать, систему законовъ и систему науки и лица, безъ коей первая остается мертвою буквою; но по обѣимъ такъ много предметовъ, что должно ограничиться изложеніемъ однихъ главнѣйшихъ; при чемъ по связи законовъ и дѣйствій, иногда должно объясняться объ оныхъ въ совокупности.

Относительно второй категоріи, наука Политической Экономіи или Государственнаго Хозяйства, часть коей составляетъ наука финансовая, и самыя опыты—доказываютъ слѣдующія важныя истины:

1) Коренное условіе всякаго добраго финансоваго управленія есть то, чтобы содѣйствовать благосостоянію народа, умножая народное богатство распространеніемъ свѣдѣній, полезными постановленіями, поощреніями, устраненіемъ препятствій и стѣсненій, свободою промысловъ и вообще всѣмъ тѣмъ, что можетъ дать направленіе умамъ и родить предметы занятій. Богатый народъ можетъ давать и больше дохода, а вымогать оный у бѣднаго значить срубить дерево для полученія плодовъ. Чѣмъ болѣе предметовъ, къ матеріальнымъ интересамъ народа относящихся, находится въ завѣдываніи финансоваго управленія (разумѣя по



мѣръ возможности), тѣмъ легче достигать цѣли народнаго обогащенія, но, къ сожалѣнію, самые налоги сему не рѣдко препятствуютъ; налоговъ же, противъ коихъ нельзя было бы сдѣлать важныхъ возраженій, не существуетъ.

2) Избѣгая новыхъ налоговъ, стараться улучшать существующіе, умножая тѣмъ доходъ, съ возможнымъ устраненіемъ стѣсненій, перемѣнять старые налоги на новые съ крайнею осмотрительностію, ибо новые въ послѣдствіи иногда могутъ быть хуже старыхъ, и введеніе ихъ не бываетъ безъ потрясенія. Но при семъ имѣть въ виду нѣкоторое постепенное умноженіе доходовъ, ибо расходы государствъ обыкновенно изъ года въ годъ усиливаются.

3) Настаивать объ уменьшеніи расходовъ какъ по предметамъ, такъ и по размѣру исчисленія, дабы народъ не былъ обременяемъ излишними или даже совершенно вредными налогами; при чемъ само собою разумѣется, что необходимыя, истинно полезныя и особенно умножающіе народное богатство расходы должны быть покрываемы.

4) Какъ финансовое управленіе, по разнымъ причинамъ, обыкновенно имѣетъ въ высшихъ классахъ противниковъ и недоброжелателей, а народу вообще оно неприятно; то стараться, по мѣрѣ возможности, примирить финансы съ публикою, и главнѣйше по видамъ консервативной политики.

5) Не оставаться безъ ресурсовъ и видовъ на чрезвычайные случаи.

6) Сохранять денежную систему Государства въ порядкѣ и поддерживать публичный и частный кредитъ.

7) Во всѣхъ предпріятіяхъ и дѣйствіяхъ руководствоваться истинными правилами, не приступая къ большимъ перемѣнамъ для выгодъ незначительныхъ или даже невѣрныхъ, не рѣшаясь на проекты отважныя и дѣйствія крутыя, и не слѣдуя путямъ сомнительнымъ; но также въ случаяхъ чрезвычайныхъ поступать съ рѣшимостію, не вовлекаясь въ полумѣры.

8) Пещись, чтобы текущія дѣла шли скоро и исправно, но также чтобы важныя дѣла не были рѣшаемы скороспѣшно и неосновательно, и чтобы во всемъ сохраняема была исправная отчетность.

9) По движенію суммъ—предмету важному и трудному—принимать мѣры, чтобы вступившіе доходы елико можно скорѣе поступали въ употребленіе, и чтобы доходы распределяемы были такъ, чтобы по мѣрѣ ихъ поступления всѣ вѣдомства были оными снабжаемы уравниательно, или преимущественно—по мѣрѣ надобностей каждаго.



10) Безъ крайней нужды или прямой пользы не входить въ долги а особенно на предметы безплодные, излишніе или даже вредные, ибо, ежегодно возрастающіе процентные платежи наконецъ составить неотвратимое отягощеніе, пожирающее большую часть доходовъ.

Изъ сего видно, сколь важно сохраненіе государственнаго баланса доходовъ и расходовъ и сколь вредны дефициты, умножающіе ежегодно тягость государственныхъ долговъ.—Здѣсь должно быть главнымъ правиломъ, чтобы дефициты были отвращаемы сокращеніемъ расходовъ, а къ умноженію налоговъ приступать по одной крайности, ибо вѣрнѣйшая порука внутренняго спокойствія государствъ и сильнѣйшее оружіе противъ безпокойнаго духа вѣка есть умѣренность въ налогахъ и вообще хорошее управленіе, соединяющее частные интересы съ интересомъ общимъ.

Къ симъ правиламъ можно было бы присовокупить еще разныя другія, болѣе нужныя для исполнителя, нежели для верховнаго наблюдателя, почему здѣсь объ оныхъ не упоминается. Остается примѣтить только то, что ни познанія, ни опыты, при финансовомъ управленіи не могутъ замѣнить практическаго такта возможнаго и удобнаго. Одни теоріи—раждають доктринера; одни опыты—умнаго подъячаго.

### 3) О финансовыхъ законахъ <sup>1)</sup>.

Обращаясь за симъ къ законнымъ постановленіямъ, кои ми должно руководствоваться Министерство Финансовъ, надлежитъ вкратцѣ объяснить, въ чемъ именно состоятъ главные изъ сихъ законовъ и какія проистекають изъ оныхъ, совокупно съ существомъ финансовыхъ дѣлъ, важнѣйшія дѣйствія.

#### *Собственно о финансовыхъ законахъ.*

1) Коренной органическій законъ есть учрежденіе Министерства Финансовъ и наказъ Министру, но первое заключаетъ болѣею частию формализмы, отчасти необходимыя, хотя у насъ вообще до крайности умноженные; наказъ же содержитъ въ себѣ обязанности Министра въ большой подробности; но какъ законами нельзя предписать духа и таланта управленія, то, по существу дѣла, оный есть тоже одинъ формализмъ, впрочемъ также болѣею частию необходимый.

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, вверху, написано: «Читано Его Высочествомъ 26-го марта 1838 г.»



2) Во всѣхъ дѣлахъ, для коихъ не издано особыхъ финансовыхъ постановленій, Министерство Финансовъ руководствуется общими государственными узаконеніями, какъ тѣми, кои опредѣляютъ форму управленія, такъ и тѣми, кои касаются существа дѣла.

3) Собственно финансовые законы заключаются главнѣйше въ слѣдующихъ:

а) Для горной части—бергъ-привиллегія и бергъ-регламентъ Петра Великаго; проектъ горнаго положенія, въ законную силу вошедшій, и многія частныя положенія, указы, штаты и разрѣшенія; новѣйшіе изъ нихъ относятся къ Сибирскому золотому промыслу, кои, какъ и всѣ нижепоименованные, собраны и собираются въ Сводѣ Законовъ.

б) По части соляной—уставъ о соли, положеніе о разныхъ промыслахъ и заводахъ, ежегодная такса о цѣнахъ на соль, постановленіе о вольной продажѣ оной и разныя частныя постановленія и разрѣшенія; также штаты.

в) По части таможенной—таможенные уставы: азіатскій и европейскій, тарифъ съ изданными особыми росписями, и разныя частныя дополнительныя постановленія; положеніе о пограничной стражѣ и проч.; а по части внѣшней торговли торговые трактаты: съ Сѣвѣрною Америкою, нынѣ обновляемые со Швеціею и Пруссіею, и предполагаемые съ Англіею и Франціею; также мирные трактаты съ Китаемъ, Туркменчайскій и Адрианопольскій, и нѣкоторые другіе; наконецъ картели съ Пруссіею и Австріею.

г) Относительно управленія казенныхъ палатъ и подвѣдомственныхъ имъ казначействъ должно примѣтить, что по формѣ управленія и въ разныхъ отношеніяхъ по существу дѣлъ, онѣ руководствуются генеральнымъ регламентомъ, учрежденіемъ о губерніяхъ и частными наставленіями, какъ то: наставленіемъ казеннымъ палатамъ, инструкціею о производствѣ дѣлъ въ оныхъ, наставленіемъ для уѣздныхъ казначействъ о свидѣтельствѣ суммъ, особенно же положеніемъ объ отчетности по Министерству Финансовъ и разными другими; а сверхъ того нѣкоторыми близко ихъ касающимися общими узаконеніями, какъ напримѣръ положеніемъ о обязательствахъ съ казною и разными другими.

е) По части податей разнаго званія: манифестъ о ревизіи, ревизскія сказки и различныя постановленія и мѣроположенія относительно окладныхъ книгъ, о причисленіи, исключеніи и перечисленіи людей по окладамъ, о порядкѣ взысканія недоимокъ, и по многимъ обстоятельствамъ сего дѣла; а относительно казенныхъ крестьянъ положеніемъ о порядкѣ взиманія съ нихъ податей.

f) По аренднымъ и старостинскимъ имѣніямъ издаваемы были по временамъ особыя правила; въ нѣкоторыхъ же случаяхъ слѣдуютъ обычаямъ.

g) По лѣсной части существуютъ особыя узаконенія, впрочемъ весьма несовершенныя; почему въ Министерствѣ Финансовъ составленъ проектъ новыхъ, подлежащій окончательному разсмотрѣнію; для горныхъ же лѣсовъ издана особая инструкція, присемъ предъявляемая <sup>1)</sup>.

h) Объ оброчныхъ статьяхъ въ разное время изданы особыя постановленія.

i) Питейные сборы подлежатъ главнѣйше уставу о винѣ, временнымъ правиламъ о корчемствѣ, откупнымъ условіямъ и разнымъ другимъ постановленіямъ и мѣроположеніямъ. Заготовленіе казеннаго вина, по особому разрѣшенію Комитета министровъ, предоставлено хозяйственному попеченію Министра Финансовъ, а для казенныхъ винокуренныхъ заводовъ существуетъ особое наставленіе.

к) Почтовая часть руководствуется отдѣльнымъ законодательствомъ.

l) Казенные сборы: подороженный, шоссейный, гербовый, гильдейскій, паспортный и крѣпостной устроены каждый постепеннымъ законодательствомъ, что относится и къ разнымъ другимъ менѣ важнымъ доходамъ.

m) Земскій 30-ти копѣечный сборъ, вспомогательный земскій сборъ и губернский земскій сборъ, имѣютъ каждый свои особыя узаконенія.

n) Дѣйствія Комисіи погашенія долговъ, банковъ: Ассигнаціоннаго, Заемнаго и Коммерческаго, и Экспедиціи заготовленія Государственныхъ бумагъ подлежатъ узаконеніямъ, для каждаго изъ сихъ мѣстъ особо изданнымъ.

Изъ сего краткаго изложенія открывается, сколь пространно право финансовое и у насъ; остается только примѣтить, что весьма значительная часть спеціальныхъ финансовыхъ законоположеній изданы вновь, или пересмотрѣны и дополнены въ теченіи 15-ти и особенно 10-ти послѣднихъ лѣтъ, эпоха, столь важная для Россійскаго законодательства вообще, которая можетъ быть сравнена съ временемъ Юстиніана.

---

<sup>1)</sup> Инструкція не приложена.



4) О главныхъ дѣйствіяхъ, проистекающихъ изъ финансовыхъ законовъ, сообразно съ существомъ финансовыхъ дѣлъ.

Приступая къ объясненію по второму вопросу о дѣйствіяхъ, истекающихъ изъ финансовыхъ законовъ, выводятся слѣдующія объясненія:

I. Главное основаніе всѣхъ финансовыхъ дѣйствій есть Государственная роспись, относительно коей должно имѣть въ виду приготовленіе, составленіе и исполненіе оной.

**Приготовление Государственной росписи.** Приготовление относится къ приспособленію и открытію потребныхъ денежныхъ ресурсовъ, какъ для обыкновенныхъ, такъ и для чрезвычайныхъ случаевъ, и паки распредѣляется на приготовительное и годовое.

Министръ Финансовъ долженъ всегда имѣть въ виду предварительныя соображенія, какими способами, сверхъ могущаго быть запаса денегъ, можно было бы изворотиться въ случаѣ внезапной чрезвычайной необходимости, особенно для войны, посредствомъ ли внѣшнихъ или внутреннихъ займовъ, кредитныхъ бумагъ, чрезвычайныхъ налоговъ или другихъ оборотовъ, елико можно менѣе отяготительнымъ для государства образомъ. Какъ по опытамъ государственные расходы по временамъ умножаются, на что обыкновенно недостаточно ежегоднаго возрастанія нѣкоторыхъ отраслей доходовъ, то Министръ Финансовъ и въ семъ отношеніи исподволь долженъ озаботиться о принятіи мѣръ къ улучшенію существующихъ доходовъ и къ введенію новыхъ, поколику сіе допущено быть можетъ и самая возможность позволяетъ. Въ семъ отношеніи у насъ особенно важны эпохальныя времена обновленія питейныхъ откуповъ черезъ каждые четыре года и новыя ревизіи, примѣрно черезъ двадцать лѣтъ. Здѣсь требуются подробныя соображенія и удачныя мѣроположенія, чтобы отъ этихъ эпохъ безъ особеннаго вреда можно было почерпнуть всю возможную пользу.

Годовое приготовленіе состоитъ въ томъ, чтобы сообразиться, чѣмъ покрыть возвышеніе расходовъ, котораго въ слѣдующемъ году вѣроятно ожидать можно, — въ какой соразмѣрности, по обстоятельствамъ и видамъ и по примѣрамъ послѣднихъ лѣтъ, можно исчислить разные доходы и какія можно сдѣлать сбереженія въ расходахъ собственно по Министерству Финансовъ.

**Составленіе Государственной росписи.** Для составленія Государственной росписи записываются въ теченіе года, по Департаменту Государственного Казначейства, всѣ новыя расходы, на кои есть Высо-



чайшія пожеланія, или кои по другимъ обстоятельствамъ предидишны; счѣты разныхъ Департаментовъ Министерства Финансовъ составляются въ послѣдней трети года на слѣдующій, а къ 1 ноября должны быть доставлены Министру Финансовъ счѣты разныхъ другихъ вѣдомствъ, кои однако по нѣкоторымъ частямъ доставляются обыкновенно въ декабрь. Вообще же предварительно рассматриваются онѣ Государемъ Императоромъ. Счѣты сіи повѣряются числительно въ Департаментѣ Государственного Казначейства, и за тѣмъ соображаются Министромъ Финансовъ, который потомъ дѣлаетъ представленіе свое въ Комитетъ Финансовъ, въ коемъ какъ излагается исчисленіе доходовъ, такъ и объясняются требованія каждаго управленія съ присовокупленіемъ въ Департаментѣ того, что можетъ быть забыто и съ возраженіями Министра Финансовъ, какіе расходы по его мнѣнію, могли бы быть сокращены. Къ сему представленію прилагается въ видѣ табели проектъ росписи, каковой обыкновенно представляется еще до того Государю Императору въ примѣрномъ видѣ.

Комитетъ финансовъ, рассматривая все сіе и приглашая, буде нужно, другихъ Министровъ, дѣлаетъ въ особомъ журналѣ окончательное свое заключеніе, которое съ табелью доходовъ и расходовъ подносится на предварительное Высочайшее утвержденіе, а потомъ роспись въ надлежащей формѣ представляется обыкновеннымъ порядкомъ въ Государственный Совѣтъ; при чемъ испрашивается обыкновенно особый кредитъ, около 15 милліоновъ рублей, на займы по чрезвычайнымъ обстоятельствамъ изъ банковъ.

Комитетъ финансовъ состоитъ нынѣ изъ 10 членовъ Государственного Совѣта и Министра Финансовъ. Онъ учрежденъ еще во время графа Гурьева, по случаю затруднительности рассматривать въ короткое время столь подробное дѣло въ многочисленномъ собраніи Государственного Совѣта и по бывшимъ особымъ встрѣчамъ.

Въ прежнія времена, когда требованія превышали доходы, случались большія пренія при рассматриваніи росписей въ Комитетѣ финансовъ; но въ послѣдніе годы дѣло обходилось безъ затрудненій, ибо роспись представлялась съ точнымъ балансомъ доходовъ и расходовъ, чему содѣйствовали двѣ главныя причины: во первыхъ, большое усиленіе доходовъ новыми откупами и новою ревизіею до 51 милліона рублей въ годъ; и во вторыхъ, что въ 1834 году, по представленію Министра Финансовъ, принято правило о нормальной росписи, предназначающей кредиты каждому управленію, изъ которыхъ не должно выходить. И хотя по неизбежнымъ причинамъ нормальная роспись сія ежегодно превы-

шается, однакожь тѣмъ не менѣе она служить опорою для Министерства Финансовъ. Также кредиты на внутренніе займы въ теченіе послѣднихъ годовъ оставались безъ употребленія.

Не излишне здѣсь примѣтить, что постепенное возвышеніе расходовъ у насъ происходило частію отъ усиливающейся потребности для арміи и флота, въ коихъ и жалованье офицеровъ было нѣсколько возвышено, частію отъ усиленія окладовъ губернскихъ чиновниковъ, кои съ упадкомъ достоинства ассигнацій сдѣлались слишкомъ ограниченными; частію отъ умноженія предметовъ расходовъ чрезъ устройство новыхъ мѣстъ, новыхъ заведеній и разныхъ прибавленій къ штатамъ; частію отъ значительнаго умноженія долговыхъ платежей по займамъ, сдѣланныхъ въ теченіе троекратной войны; частію же отъ ежегоднаго возрастанія нѣкоторыхъ особыхъ расходовъ, какъ то: арендъ и особенно пенсіоновъ. Оныхъ было въ 1823 году до 8 м., а нынѣ до 20 м. рублей.

Въ Государственномъ Совѣтѣ нынѣ Государственная роспись проходитъ безъ особыхъ затрудненій и обыкновенно около 1-го января.

По утвержденіи Государственной росписи доставляются всѣмъ вѣдомствамъ частныя ихъ смѣты, а въ губерніи разсылаются на многихъ тысячахъ листовъ росписанія мѣстныхъ доходовъ и расходовъ, — росписанія, которыя въ существѣ заключаютъ бюджеты всѣхъ губерній и областей.

Изъ вышеписаннаго явствуетъ, что Государственная роспись составляетъ огромное занятіе.

**Выполненіе государственной росписи.** За симъ остается выполненіе росписи, гдѣ надлежитъ примѣтить слѣдующее:

1) Столь важное передвиженіе поступающихъ въ доходъ суммъ находится нынѣ въ слѣдующемъ положеніи: всѣ доходы поступаютъ въ Уѣздныя Казначейства, а нѣкоторые въ Главное Казначейство; первые употребляются на частныя губернскіе расходы, ассигнуются частями на весь годъ, мѣсячными платежами впередъ разнымъ вѣдомствамъ особенно Военному и Морскому, а остальные отсылаются въ Главное Казначейство, гдѣ паки разассигновываются разнымъ вѣдомствамъ, Главное затрудненіе состоитъ здѣсь въ медленномъ поступленіи доходовъ въ нехорошіе годы, а также въ поступленіи малоподвижной звонкой монеты; мѣдная же остается на мѣстахъ.

2) Министръ Финансовъ отпускаетъ росписныя суммы другимъ вѣдомствамъ постепенно, всякими, по его усмотрѣнію, количествами, безъ новой ауторизаціи, а собственно Министерство Финансовъ руководствуется тѣми положеніями, кои для каждой части предопредѣлены; въ

въ некоторыхъ случаяхъ испрашиваетъ онъ Высочайшаго разрѣшенія непосредственно или чрезъ Комитетъ Министровъ, въ некоторыхъ же представляетъ на утверждение Правительствующаго Сената, но не часто. По общему правилу онъ можетъ разрѣшать, какъ и всякій Министръ, расходы до 50 т. руб., впрочемъ на законномъ основаніи; но по разнымъ предметамъ уполномоченъ и на высшія суммы, особенно по питейной части.

3) Министры и Главноуправляющіе имѣютъ право объявлять Министру Финансовъ Высочайшія повелѣнія о новыхъ отпускахъ суммъ до 50 т. р., на кои, по выдачѣ, подносятся Его Величеству указы однимъ Министромъ Финансовъ; самъ же онъ можетъ объявлять таковыя повелѣнія только до 10 т. руб.—Всѣ чрезвычайныя выдачи относятся обыкновенно на экстраординарную сумму 12 м. руб.; иногда же на какіе либо остатки или сбереженія изъ случайныхъ доходовъ. Изъ сихъ послѣднихъ Министръ по временамъ вноситъ некоторые суммы въ банки, изъ коихъ, а равно изъ особыхъ доходовъ Департамента внѣшней торговли, сдѣланы, какъ въ С.-Петербургѣ, такъ и въ губерніяхъ, разные дорого стоящія предпріятія, напримѣръ: въ С.-Петербургѣ—биржевыя зданія, Невскія набережныя, углубленіе фарватера, Технологическій Институтъ, отчасти зданія на Дворцовой площади, разные чугунные мосты, Московскія ворота, а внѣ С.-Петербурга,—Бородинскій и Смоленскій памятники, Горыгорецкая Земледѣльческая школа, Лисинское учебное лѣсничество и разные другія; особенно по таможенной части.

4) Въ нынѣшнемъ положеніи дѣлъ Министерство Финансовъ въ состояніи отпускать разнымъ вѣдомствамъ ежегодно значительные авансы, на слѣдующій годъ и довольно исправно выполняетъ обязанности по росписи.

О многосложныхъ другихъ распоряженіяхъ и перепискахъ по сему предмету нѣтъ надобности распространяться.

II. Другая важная обязанность Министра Финансовъ состоитъ въ управленіи самыхъ тѣхъ частей, кои составляютъ Министерство, въ улучшеніи оныхъ, независимо отъ вопроса о доходѣ и въ производствѣ расходовъ правильно и законно.

Все сіе касается внутренности самыхъ сихъ частей, и не можетъ быть наложено здѣсь хотя нѣсколько ближе, не входя въ большія подробности, не нужныя для оцѣнки финансоваго положенія Россіи, но изъ коихъ важнѣйшія обстоятельства уже приведены въ приличныхъ мѣстахъ сего обзорѣя. Надобно только примѣтить, что по сему управ-



леніямъ бывають случаи, требующіе большой предусмотрительности и рѣшимости, и что вообще потребно всегдашнее назиданіе и скорое теченіе дѣлъ. Нынѣшній Министръ принялъ Министерство съ неимовѣрнымъ количествомъ старыхъ и запутанныхъ дѣлъ и процессовъ, а отчеты были запущены за многіе годы, кромѣ однако кассовыхъ отчетовъ Департамента Государственного Казначейства. Постепенно однако, трудами разныхъ Департаментовъ и мѣстъ, старыя дѣла самою большою частію очищены, а новыя имѣють, по возможности скорое теченіе.

#### 5) Сколько стоитъ взиманіе доходовъ въ Россіи?

Если взять вопросъ сей въ общемъ объемѣ, то трудно оный разрѣшить, потому что всѣ административныя и судебныя мѣста, а нѣкоторою частію и самыя войска, содѣйствуютъ ко взиманію доходовъ; но въ тѣснѣйшемъ смыслѣ можно вывести слѣдующія соображенія:

Расходы по Министерству Финансовъ раздѣляются естественно на *въ оборотныя* или операционныя; то есть такіе, кои употребляются въ матеріальныхъ отношеніяхъ для полученія дохода, и собственно *административныя* расходы, кои по штатамъ и положеніямъ нужны для содержанія мѣстъ и лицъ финансоваго управленія съ ихъ потребностями для производства дѣлъ.

Операционныя расходы раздѣляются на два разряда:

Во первыхъ такіе, кои въ полной мѣрѣ возвращаются, и даже съ избыткомъ, напримѣръ у насъ: заготовленіе казеннаго вина и соли, и приготовленіе разнаго рода гербовой бумаги; во Франціи: заготовленіе табаку и тому подобное; почему оныя составляютъ чистый оборотный расходъ, возвышающій впрочемъ итогъ бюджета.

Во вторыхъ такіе, кои хотя возвращаются, но даютъ доходъ въ видѣ прибылей болѣе или менѣе измѣняющійся, а иногда и убытки—и притомъ не по однимъ только видамъ дохода производимые, какъ то: горныя и пороховыя заводы, и тому подобное.

Расходы собственно на финансовое управленіе, или штатныя, раздѣляются на общіе или министерскіе, на губернскіе, или казенныхъ палатъ, съ зависящими отъ нихъ, и нѣкоторыми другими мѣстами и лицами и на особыя отрасли, какъ то: части горную и таможенную.

Совершенное отдѣленіе оборотовъ приуготовительныхъ, отъ штатныхъ расходовъ, представляетъ важныя затрудненія по операционнымъ расходамъ 2-го разряда, ибо тутъ сливаются расходы штатныя и матеріальныя; почему при слѣдующемъ изложеніи, издержки на нѣкото-



рыя части показаны въ совокупности, а въ другихъ не исключены общіе и чрезвычайные расходы, поколику оныя собственно до Министерства Финансовъ относятся, какъ то: на пересылку суммъ и тому подобное.

Министерство Финансовъ во всемъ составѣ центрального управленія, кромѣ кредитныхъ установленій, кои сами себя содержать, также пенсіоновъ (на 19.454.000), составляющихъ отдѣльный предметъ росписи, и нѣкоторыхъ постороннихъ расходовъ, къ Министерству Финансовъ причисленныхъ (8.147.000) стоитъ 2.284.000 рублей. Весь государственный доходъ заключаетъ до 505.000.000 слѣдовательно Министерство стѣитъ менѣе полупроцента отъ сего дохода.

Казенныя палаты съ зависящими отъ нихъ мѣстами, соляныя правленія и начальства надъ соляными варницами, соляныя приставы и проч. стѣютъ ежегодно 8.572.000 руб. и чрезъ нихъ вступаетъ всего доходовъ, кромѣ тѣхъ, которые имѣютъ особое управленіе, какъ то: казенныхъ и частныхъ горныхъ заводовъ, таможенной части, прибылей банковъ, процентовъ на пенсіонные капиталы, отъ перелива мѣдной монеты, отъ страховыхъ обществъ, почтовыхъ и отъ Царства Польскаго, всего 350.500.000 р.; слѣдовательно губернское управленіе стѣитъ  $2\frac{1}{2}$  процента дохода.

*Примѣчаніе.* Сверхъ того по росписи назначено расходовъ: по заготовленію вина 19.078.000 р. и соли 6.645.000, но обѣ эти суммы въ настоящемъ соображеніи ни доходомъ, ни расходомъ не приняты, ибо, какъ оборотный приходъ и расходъ, суммы сіи возвращаются вполнѣ съ большими выгодами.

Горная часть съ оборотными расходами, кромѣ соляной части и собственно штаба и департамента, стѣитъ 8.663.000 рублей; а съ казенныхъ и частныхъ заводовъ десятинныхъ и отъ перелива мѣдной монеты полагается по росписи 1838 года 20.477.000 р., слѣдовательно управленіе стѣитъ 42 процента съ дохода.

*Примѣчаніе.* Часть сія во всякомъ случаѣ нужна правительству для полученія металловъ, пушекъ, снарядовъ, бѣлаго оружія и проч., но если бы съ удобностію можно было отдѣлить издержки собственно на добываніе золота, какъ главнѣйшій предметъ дохода, то они составили бы весьма небольшую часть онаго.

Таможенная часть съ пограничною стражею, и досмотрщиками свыше 8.000 человекъ, кромѣ собственно департамента, стѣитъ 6.690.000 руб.; доходъ же въ казну и департаментъ поступающій, а равно уступаемый постороннимъ вѣдомствамъ, составляетъ по сложно-



сти годовъ до 85.000.000 р., слѣдовательно управленіе стѣить до 8 процентовъ дохода.

Взявъ въ совокупности всѣ вышеписанные расходы на Министерство Финансовъ, они составятъ  $5\frac{1}{4}$  процентовъ полного дохода 505.000.000 р., а съ отдѣленіемъ доходовъ и расходовъ горной части  $3\frac{1}{2}$  процента.

Какъ наконецъ всѣ доходы поступаютъ въ кассы Министерства Финансовъ, то по статьѣ 5-й принять въ соображеніе полный доходъ; но если къ издержкамъ причислить почтовое вѣдомство 6.268.000, которое существуетъ равномерно для удобства публики, то издержки, безъ горной части, составятъ съ небольшимъ  $4\frac{3}{4}$  процента доходовъ.

Въ вышеписанныя издержки не включено Министерство Государственныхъ Имуществъ, для котораго по росписи 1838 года, кромѣ арендныхъ выдачъ (5.955.000 р. составляющихъ), назначено на разные расходы 3.483.000 р. и сверхъ того имѣется въ виду требованіе на мѣстное управленіе государственными имуществами въ 15 губерніяхъ и на другіе по сему предмету расходы, отъ 1.000.000 до 1.319.000 р., кои не помѣщены въ роспись, по неполученію окончательныхъ свѣдѣній, о зачетѣ различныхъ суммъ, нынѣ уже назначенныхъ, и должны быть отпущены изъ особаго ресурса; а если бы прибавить къ расходамъ по финансовой части и сіе министерство, то, за исключеніемъ горной части, потребовалось бы  $5\frac{3}{4}$  процента всего дохода.

Изъ свѣдѣній, кои имѣются о финансахъ другихъ европейскихъ государствъ, несомнѣнно открывается, что издержки на взиманіе доходовъ вездѣ гораздо значительнѣе, нежели въ Россіи.

#### 6) Объ отчетности.

Отчетность Министерства Финансовъ раздѣляется на отчетность въ дѣйствіяхъ и отчетность въ суммахъ и матеріалахъ. Обѣ въ теченіи послѣднихъ 10 лѣтъ получили новое устройство.

Отчетность въ дѣйствіяхъ раздѣляется на годовые и ежевременные отчеты; отчетность въ суммахъ и матеріалахъ на годовые генеральные отчеты Государю Императору, Государственному Совѣту и Государственному Контролеру, на годовые отчеты Департаментовъ и на частныя счетныя соображенія.

Отчетность числительная получила новое устройство чрезъ изданіе новыхъ формъ и наставленій Уѣзднымъ Казначействамъ въ 1824 году и особенно чрезъ положеніе объ отчетности по Министерству Финансовъ



1830 года, которое потомъ служило, по положенію Государственнаго Совѣта примѣромъ для другихъ Министерствъ. До того не доставало по Министерству Финансовъ системы, связи, опредѣлительности и утвержденныхъ формъ, кромѣ генеральнаго кассоваго отчета, который отдавался ежегодно—о чемъ уже выше упомянуто.

Нынѣ представляются слѣдующіе отчеты о дѣйствіяхъ:

1) Государю Императору, сверхъ разныхъ частныхъ докладовъ по разнымъ предметамъ, годовой отчетъ о дѣйствіяхъ и суммахъ, заключающій общій обзоръ Министра Финансовъ, частные отчеты департаментовъ, канцеляріи и кредитныхъ установленій, съ нужными числительными соображеніями, послѣдніе не для контроля, а для усмотрѣнія хода дѣла, такъ какъ почти всѣ дѣйствія Министерства Финансовъ сопряжены съ денежными оборотами. Отчетъ сей не отдается въ Комитетъ Министровъ для сохраненія тайны.

2) Комитету Министровъ представляется ежегодно табель о рѣшенныхъ и нерѣшенныхъ дѣлахъ; а въ частности, по случаямъ нужныхъ разрѣшеній излагаются дѣйствія по какой либо части.

Отчетъ Государю Императору за 1836 годъ при семъ предъявляется <sup>1)</sup>.

По порядку числительному представляются отчеты:

а) Государю Императору: еженедѣльно—о таможенномъ доходѣ, экстраординарныхъ расходахъ и о курсахъ; ежемѣсячно—объ экстраординарныхъ расходахъ въ подробности и о поступленіи суммъ въ Главное Казначейство, ежегодно—въ какой мѣрѣ выполнена Государственная роспись, о таможенномъ доходѣ, о курсахъ, и по особой формѣ таблицы, заключающія извлеченіе изъ генеральнаго отчета Государственному Совѣту, которыя у сего предъявляются <sup>2)</sup>.

Сверхъ того нерѣдко подносятся счетныя соображенія, по мѣрѣ надобности.

б) Въ Государственный Совѣтъ: генеральный бухгалтерскій кассовый отчетъ за прошедшій годъ, весьма огромный, къ сроку 1 ноября, для соображенія при разсмотрѣніи новаго бюджета.

в) Департаментъ Государственнаго Казначейства доставляетъ Государственному Контролю чрезъ два года очищенный контрольный отчетъ еще болѣе въ огромномъ размѣрѣ, для ревизіи. Отчетъ сей соглашается со счетами другихъ Департаментовъ.

<sup>1)</sup> Отчетъ не приложенъ.

<sup>2)</sup> Табеля не приложены.

d) Каждый из прочих департаментов и канцелярий доставляет в Государственный Контроль к разным срокам отчеты в суммах на их содержание и операционные счета по особым отраслям финансового управления, где они распоряжаются расходами.

e) Главное Казначейство представляет годовой отчет прямо в Государственный Контроль о штатных суммах, на содержание его определенных, а генеральный отчет о всех вообще оборотах сумм в Департамент Государственного Казначейства.

f) Казенные палаты, сверх различных срочных ведомостей, представляют годовые отчеты в Департамент Государственного Казначейства для ревизии, помощью коих составляется генеральный контрольный отчет.

g) Отчетность по горной и соляной части соединяется в Департамент горных и соляных дел, который как и прочие департаменты, доставляет генеральный отчет Государственному Контролю.

h) Сей же самый порядок относится и к Департаменту Внѣшней торговли. Впрочем отчетность по таможенной части, по свойству дела имѣет много особаго и находится в желаемом порядке.

i) Московскій суконный комитетъ представляет отчеты в департамент мануфактуръ и внутренней торговли, и ведет расчеты с комиссариатскими комиссиями.

k) Уѣздныя казначейства представляют свои отчеты и книги в Казенные Палаты, какъ равно и винные и соляные пристава.

l) Всѣ губернскія мѣста представляют свои шнуровыя книги и отчеты на ревизию Казенныхъ Палатъ, а потомъ оныя поступаютъ в подлежащія Министерства.

m) Волости казенныхъ крестьянъ по нынѣ представляют свои отчеты в Казенные Палаты.

Для всехъ отчетовъ в Государственный Контроль поступающихъ, согласены с онымъ формы.

На ревизию ведомостей, книгъ и отчетовъ, по инстанціямъ, постановлены подробныя правила в положеніи объ отчетности.

Отчетность кредитныхъ мѣстъ производится совсѣмъ отдѣльно, какъ ниже сего будетъ объяснено, но къ годовому генеральному отчету, Государственному Совѣту прилагается обзоръ оныхъ.



*Особыя управленія, зависящія отъ Министерства Финансовъ.*

Министерство Финансовъ, въ настоящемъ своемъ составѣ, заключаетъ, сверхъ управленія доходами и расходами и кредитными дѣлами, еще части: мануфактурную и горную, и торговлю внутреннюю и внѣшнюю. По обстоятельствамъ Россіи все сіе необходимо должно составлять одно цѣлое; ибо горная часть тѣсно связана съ денежными дѣлами, а мануфактуры и торговля касаются столь близко таможенного дохода, занимающаго третіе мѣсто по бюджету, что никакое раздѣленіе ихъ невозможно. Вообще, чѣмъ болѣе дѣлать подраздѣленій въ тѣхъ частяхъ управленія, которыя занимаютъ матеріальными интересами народа, тѣмъ менѣе будетъ единства въ духѣ и направленіи сихъ частей, и тѣмъ болѣе круговой переписки, споровъ и препонъ; отъ чего лучшія мѣры часто остаются безъ послѣдствій.

Послѣ сего объясненія должно примѣтить, что съ Министерствомъ Финансовъ въ настоящее время соединены только два постороннія занятія: во первыхъ—заводы, принадлежащія Кабинету: Алтайскіе или Колыванскіе и Даурскіе или Нерчинскіе, коими Министерство Финансовъ управляетъ на правѣ Кабинета, по однородности съ другими горными дѣлами: и во вторыхъ—различныя строительныя дѣла, возложенныя на Министра Финансовъ по особымъ Высочайшимъ повелѣніямъ, помощію особой Строительной Коммисіи, съ производствомъ расходовъ изъ разныхъ экономическихъ суммъ.

Необходимыя свѣдѣнія объ означенныхъ заводахъ, а также постройкахъ, уже выше приведены; почему здѣсь не требуется распространяться о семъ предметѣ.

Прежде лично на Министра Финансовъ возложены были также разные занятія по части агрономической, по случаю особо по сему предмету Высочайше учрежденнаго Комитета. Въ слѣдствіи сего издается Земледѣльческая газета, имѣющая значительное вліяніе на земледѣліе въ Россіи; учреждено небольшое заведеніе при Технологическомъ Институтѣ для земледѣльческихъ орудій и разсланы модели оныхъ во всѣ Казенныя Палаты; приспособлены въ Москвѣ, Симбирскѣ, Харьковѣ и Кіевѣ депо агрономическихъ орудій отъ частной компаніи съ пособіемъ отъ Правительства; разсланы полезныя новыя сѣмена въ разные мѣста; изданы нѣкоторые наставленія, между прочимъ казеннымъ крестьянамъ, о сподручныхъ исправленіяхъ сельскаго хозяйства; дано новое движеніе разведенію меринсовъ и проч.; а между тѣмъ достраивается большая



Горыгорѣцкая земледѣльческая школа; московскому же опытному хутору дана значительная сумма въ пособіе, хотя впрочемъ подгородныя заведенія сего рода вовсе неумѣстны.

Съ учрежденіемъ Министерства Государственныхъ имуществъ вышеозначенныя агрономическія дѣла и заведенія переходятъ въ оное.

*Постороннія управленія, заведывающія частями государственныхъ доходовъ, или участвующія въ сборъ оныхъ.*

Въ разныхъ мѣстахъ сего сочиненія уже упомянуто, для большей ясности, о порядкѣ взиманія доходовъ и о постороннихъ управленіяхъ, производящихъ сборы или участвующихъ въ оныхъ; но для объема сего предмета въ связи и совокупности необходимо нужно повторить здѣсь главныя черты въ систематическомъ порядкѣ.

Поступленіе государственныхъ доходовъ можетъ быть раздѣлено на слѣдующія категоріи:

I. Доходы неимѣющіе отдѣльныхъ управленій.

- a) доходы, собираемые самими плательщиками;
- b) доходы, поступающіе по случаямъ, сами собою;
- c) доходы, кои должны быть истребованы;
- d) доходы различнаго рода, — кои всѣ впрочемъ въ нѣкоторыхъ случаяхъ, требуютъ мѣръ взысканія.

II. Доходы имѣющіе отдѣльныя управленія.

- a) По Министерству Финансовъ;
- b) По другимъ вѣдомствамъ:

(a) Все то, что по терминологіи называется у насъ податью, въ томъ числѣ и земскіе сборы, собирается самими плательщиками между собою и вносится въ Казначейство. Понужденіе неисправныхъ возложено на полицію; способы же къ тому суть: напоминаніе и разныя другія закономъ предписанныя мѣры побужденія, а въ крайнихъ случаяхъ: опека или администрація для имѣній владѣльцевъ и военная экзекуція, главнѣйше для казенныхъ крестьянъ. Подати платятся зимою въ два раза, а по окончаніи сроковъ уѣздные казначеи доставляютъ городскимъ и земскимъ полиціямъ недонимочные регистры, для понужденія нерадивыхъ. Къ сему разряду принадлежитъ и десятинная подать съ частныхъ горныхъ заводовъ.

(b) По роду своему поступаютъ сами: сборы подорожные, гербовые, за право торговли, за паспорта и пошлины съ купчихъ крѣпостей; ибо безъ заплаты денегъ не получается что нужно и не дѣлается дѣло. Въ



самомъ сборѣ участвуютъ Уѣздныя Казначейства, кромѣ крѣпостнаго сбора, который взимается присутственными мѣстами, имѣющими право совершать крѣпостные акты. По части гильдейской имѣютъ нѣкоторое участіе думы и ратуши.

(с) Доходы, кои должны быть истребованы при каждомъ случаѣ, относятся къ гербовымъ пошлинамъ за употребленную простую бумагу, кои налагаются разными мѣстами и взыскиваются полиціею; взысканіе за повышение чинами, что есть дѣло тѣхъ мѣстъ, гдѣ служатъ чиновники; и акцизные сборы съ крѣпкихъ напитковъ въ Закавказскомъ краѣ, состоящіе подъ наблюденіемъ главнаго мѣстнаго начальства.

(d) Къ доходамъ различнаго рода принадлежатъ: во первыхъ долговые платежи, кои взыскиваются полиціею въ случаѣ неисправности; отъ страховыхъ обществъ; прибыли банковъ; отъ перелива старой мѣдной монеты; проценты съ казенныхъ капиталовъ; остатки дохода Царства Польскаго,—кои обыкновенно не требуютъ понужденія; также случайные и единовременные доходы.

Особыя управленія по Министерству Финансовъ суть:

a) таможенное;

b) горное и соляное и

c) питейное по всѣмъ отраслямъ сего дохода, которое хотя соединено съ казенными палатами, однако въ существѣ составляетъ особую отрасль. Впрочемъ сіе соединеніе не представляетъ ничего затруднительнаго.

d) кредитныя мѣста, поколику приносятъ доходъ.

Совсѣмъ отдѣльныя управленія суть:

1) Министерство Государственныхъ имуществъ—по части дохода съ казенныхъ крестьянъ, съ арендныхъ и старостинскихъ имѣній, съ оброчныхъ статей, лѣсовъ и нѣкоторыхъ другихъ;

2) Главное почтовое управленіе по части почтоваго дохода и

3) Главное управленіе путями сообщенія по шоссейному сбору и отчасти по сбору съ судовъ и возовъ, прибывающихъ на Нижегородскую ярмарку,—для уплаты долговъ, на устройство Нижняго Новгорода дѣлаемыхъ.

Относительно внутренняго свойства сихъ доходовъ таможенная часть принадлежитъ главнѣйше къ тѣмъ, кои поступаютъ сами собою, а горная къ доходамъ хозяйственнымъ; по вѣдомству государственныхъ имуществъ большая часть доходовъ относится къ категоріи податей; прочіе же поступаютъ по контрактамъ или хозяйственно. Почтовые доходы относятся почти исключительно къ тѣмъ, кои поступаютъ сами



собою; а поессейный сборъ зависитъ отъ истребованія; какъ равно сборъ на Нижегородской ярмаркѣ; лавки же раздаются по контрактамъ.

### *Общее заключеніе.*

Окончивъ необходимыя объясненія о государственныхъ финансахъ и переходя къ доходамъ земскимъ и другихъ вѣдомствъ, должно присовокупить, что для краткости почтено излишнимъ углубляться въ подробное развитіе существа занятій разныхъ мѣстъ, Министерство Финансовъ составляющихъ, какъ то: внутренней и внѣшней торговли, мануфактуръ, горныхъ заводовъ и проч., потому что сіи подробности для общаго обзора не нужны, и во всякомъ случаѣ составили бы предметъ отдѣльный, о коемъ отчасти можно узнать ближе изъ годовыхъ отчетовъ о дѣйствіяхъ Министерства Финансовъ.

### *О денежной системѣ и кредитныхъ дѣлахъ вообще <sup>1)</sup>.*

#### *Введеніе.*

По связи сихъ дѣлъ необходимо разсуждать объ оныхъ сперва въ совокупности, а потомъ по предметамъ порознь. Деньгами вообще называютъ тѣ знаки цѣнности, кои представляютъ какое либо количество вещей по ихъ достоинству, то есть: по той цѣнѣ, которую за нихъ готовы заплатить; а потому деньги суть общее мѣрило цѣнности всѣхъ тѣхъ предметовъ, кои у одного излишни, а другому нужны.

Что касается самаго свойства сего знака цѣнности, то судя вообще, должно сдѣлать два главныхъ различія: цѣнность, которая основывается на внутреннемъ достоинствѣ денегъ и цѣнность, основанная на довѣріи вовсе, или частію. По мѣрѣ накопленія народнаго капитала и представительнаго знака рождаются капиталы въ деньгахъ и вещахъ, кои одному нужны, а другому излишни; деньги же, служа средствомъ добыванія, имѣютъ свойство приносить ежегодные проценты, большіе или меньшіе, смотря по тѣмъ выгодамъ, коихъ по положенію дѣлъ во время займа, ожидать можно. Отъ сего рождаются ссуды и займы, кои въ совокупности своихъ отношеній представляютъ кредитъ: публичный и частный, то есть: степень довѣренности при дѣлахъ займовъ или отдачѣ въ долгъ вещей и разные законы и устройства по сему дѣлу.

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, сверху, написано: «Читано Его Высочествомъ 9 апрѣля 1838».



Хотя деньги, основанныя на истинной цѣнности, суть только средство по кредитнымъ дѣламъ и отъ оныхъ не зависятъ; но деньги умственные, то есть: на довѣріи основанныя, состоятъ въ непрерывной связи съ кредитомъ во всѣхъ своихъ отрасляхъ.

По симъ соображеніямъ здѣсь будетъ разсуждаемо въ подлежащей связи о деньгахъ и кредитѣ, въ слѣдующемъ порядкѣ:

1) Денежная система заключаетъ въ себѣ во первыхъ монетную систему, относящуюся до тѣхъ знаковъ цѣнности, кои имѣютъ внутреннее достоинство и во вторыхъ систему кредитныхъ денегъ, то есть бумажныхъ разнаго рода, основанныхъ на довѣріи.

2) Государственный кредитъ, къ которому во первыхъ относятся: умственные деньги, о коихъ выше упомянуто, а во вторыхъ, и въ обыкновенномъ смыслѣ, государственный долгъ, цѣнность фондовъ и большее или меньшее довѣріе капиталистовъ въ случаѣ надобности новыхъ для казны займовъ.

Кредитъ частный, купеческій и обыкновенный, и

3) Кредитныя установленія въ пользу частнаго же кредита.

Въ сихъ отношеніяхъ будетъ здѣсь главнѣйше изложено то, что касается особенно Россіи; но для ближайшаго объясненія довольно отвлеченныхъ понятій о сей матеріи, необходимо будетъ привести и нѣкоторыя теоретическія правила о существѣ самаго дѣла.

### *О денежной системѣ.*

**Общія разсужденія.** Масса всѣхъ вещей, служащихъ къ необходимости, или пріятности человѣческой жизни, называется въ общемъ смыслѣ народнымъ богатствомъ. Оно можетъ быть раздѣлено на богатство коренное и богатство производное.

Первое или коренное заключается въ натуральныхъ выгодахъ, коими пользуется какой либо народъ—въ земляхъ, водахъ, климатѣ, мѣстоположеніи, и проч.

Второе заключаетъ въ себѣ произведенія, коимъ первое служить основаніемъ.

Къ добыванію сихъ послѣднихъ служатъ слѣдующія средства: силы природы и силы человѣческія. Первые состоятъ изъ производительной силы натуры, вообще, какъ той, которая рождаетъ безъ участія человѣка произведенія разныхъ царствъ природы, такъ и тѣхъ, кои требуютъ содѣйствія человѣческаго, какъ то: хлѣбопашество, мануфактуры и разныя другія, а также и тѣ высшія занятія, кои обезпечиваютъ безо-



пасность и внутренній порядок государства, охраняють частную собственность и готовятъ людей къ лучшему употребленію своихъ силъ и способности. Силы сіи и способности въ отношеніи къ производительности естественно раздѣляются а) на умственные, какъ то: гениі, спеціальныя таланты и обыкновенныя способности; б) познанія и приготовленія и с) физическія силы.

Къ силамъ природнымъ и человѣческимъ въ совокупности можно причислить силы машинъ и скота; ибо человѣкъ здѣсь приспособляетъ къ потребной цѣли силы природы въ большей или меньшей степени.

За симъ можно сказать, что силы природы, умственные способности и силы физическія человѣка суть источники всякаго произведенія и народнаго богатства, и безъ послѣднихъ двухъ, силы природы ограничиваются неважными дарами, кои она производитъ произвольно и кои не требуютъ особыхъ трудовъ добыванія. По мѣрѣ, какъ произведенію содѣйствуютъ силы природы, или человѣческія, занятія раздѣляются на продуктивныя, репродуктивныя, непродуктивныя и просто потребительныя, или даже разрушительныя; раздѣленіе, о коемъ между учеными существуютъ упорные споры, но которое въ практическомъ отношеніи почти безплодно, ибо занятія всѣхъ сихъ родовъ въ общежитіи необходимы и неизбѣжны.

Изъ сего также слѣдуетъ, что чѣмъ болѣе одаренъ народъ богатою основою природныхъ силъ, чѣмъ больше развиты умственные его способности, чѣмъ лучше поддерживаются и прилежнѣе употребляются физическія его силы, и чѣмъ менѣе препоны въ семъ употребленіи, — тѣмъ народъ дѣлается богаче и производительнѣе; хотя въ частности богатство сіе можетъ быть раздѣлено весьма неровно между разными классами народа. Неравенство сіе совокупно съ инстинктомъ порядка и подчиненности съ одной стороны, а съ другой наклонности къ противодѣйствію, есть коренное условіе общежитія; но также и зло тамъ, гдѣ непомерное богатство и совершенная недостаточность встрѣчаются въ обѣихъ крайностяхъ народонаселенія, или гдѣ духъ противодѣйствія превозмогаетъ инстинктъ порядка и подчиненности.

**Начало народнаго богатства и понятіе о деньгахъ.** За симъ должно разсматривать, какъ постепенно развивается народное богатство — что само по себѣ поведетъ къ понятіямъ о деньгахъ и многихъ другихъ предметахъ.

Въ самомъ дикомъ положеніи человѣка, онъ пользуется главнѣйше добровольными дарами природы, употребляя силы свои только на трудъ добыванія, какъ то: собиранія фруктовъ и кореньевъ, рыболовства



охоты; но въ семъ положеніи общество не остается постоянно: долѣе тамъ, гдѣ оно находится въ краю скудно одаренномъ отъ природы; короче—гдѣ мѣстное положеніе ему болѣе благопріятствуетъ, и такъ общежитіе постепенно подвигается къ высшей образованности и изобилію, а отчасти къ сожалѣнію должно сказать, и къ нравственному разврату.

Съ выходомъ изъ дикаго положенія чловѣка, начинается земледѣліе; но каждое семейство само производитъ большую часть своихъ потребностей; а если ему нужны произведенія другаго, то оно промѣниваетъ свое излішество на излішество чужое.

Еще степень далѣе—съ умноженіемъ народонаселенія, а также до нѣкотораго размѣра и самой образованности, усиливается количество произведеній; нужды дѣлаются многочисленнѣе, начинается роскошь, хотя грубаго рода, и способъ одной мѣны произведеній дѣлается затруднительнымъ. Иной, по мѣстнымъ обстоятельствамъ и своимъ способностямъ, имѣетъ больше удобства производить одну вещь, а другой иную. Потребность въ сихъ разныхъ вещахъ сдѣлалась больше или меньше необходимою; но одному нужна вещь, которую имѣетъ другой, послѣднему же не нужна вещь перваго, а нужна вещь третьяго, третій же не имѣетъ надобности въ вещахъ перваго и втораго. Отъ сего рождается надобность въ общемъ знакѣ цѣнности, посредствомъ коего можно продавать свои вещи и покупать чужія, не обращаясь къ затруднительной мѣнѣ. Главныя качества сего знака цѣнности должны быть: общее соглашеніе, удобность къ передвиженію и дробность въ подраздѣленіяхъ, облегчающая и мелкія сдѣлки.

**Дѣйствительное введеніе денегъ.** Первое начало денегъ, во времена еще малообразованныя, какъ доказываютъ историческія свѣдѣнія, относится не къ драгоцѣннымъ металламъ, а къ разнымъ произведеніямъ природы. Такъ, въ Африкѣ ходитъ извѣстный родъ раковинъ (cauris). Въ древнія времена въ Россіи ходили куски мѣховъ. Были и кожаныя деньги со штемпелемъ, однако въ позднѣйшее время.

Неудобство сихъ знаковъ цѣнности скоро обратило народы къ драгоцѣннымъ металламъ, сперва къ мѣди, какъ у Римлянъ; а потомъ къ золоту и серебру, кои сперва принимались вѣсомъ, а потомъ рубились на куски извѣстнаго вѣса со штемпелемъ, какъ еще и нынѣ въ Китаѣ такъ называемые ямбы; потомъ чеканились въ круглую монету и наконецъ употреблялись на монету лучшей отдѣлки. Сначала подобныя деньги, какъ раковины или куски мѣховъ, продолжали служить размѣною монетою, а потомъ мѣдь заняла сіе мѣсто.

**Ошибки по сей части.** Монеты изъ драгоцѣнныхъ металловъ, когда начали ихъ выбивать въ опредѣленномъ размѣрѣ, имѣли внутреннее достоинство, соответствующее нарицательной ихъ цѣнѣ; но какъ всѣ человѣческія дѣла наклонны къ вреднымъ измѣненіямъ, то въ послѣдствіи нерѣдко начали уменьшать достоинство монеты для выгодъ правительства. Ливръ во Франціи первоначально долженъ былъ представлять фунтъ серебра; но постепенно—уменьшился до настоящей цѣны франка. Въ трудныя эпохи дѣлали весьма худыя деньги или особаго рода, какъ малостоящіе четырехгранные шведскіе талеры изъ мѣди во время Карла XII, кои нѣкоторымъ образомъ были кредитными деньгами. Однако просвѣщенные правительства, наконецъ, видя вредъ таковыхъ дѣйствій для собственныхъ своихъ доходовъ, установили вездѣ твердыя монетныя системы; только въ Турціи и по нынѣ отъ времени до времени понижалось достоинство денегъ.

Для подраздѣленія монеты существуютъ вообще двѣ счетныя системы: десятичныя и раздѣленіе чрезъ 3 и 4. Для большей крѣпости металла примѣшивается къ золотой и серебряной монетѣ нѣкоторая часть мѣди, а къ первой иногда серебро, соразмѣрность коихъ назначаетъ оной пробу.

Дальнѣйшія необходимыя о семъ подробности излагаются ниже сего.

**О капиталахъ и кредитѣ вообще.** Съ умноженіемъ народнаго богатства родились капиталы въ вещахъ и деньгахъ, равномерно въ недвижимыхъ заведеніяхъ, а способности и приготовленія народа къ производительнымъ дѣйствіямъ называютъ иногда умственнымъ капиталомъ.

Капиталь въ недвижимыхъ заведеніяхъ, приготовленіи полей, домахъ, заводахъ и многоразличныхъ устройствахъ можно назвать кореннымъ, и онъ естественно имѣетъ важное вліяніе на производительность народа.

Капиталь въ вещахъ составляется изъ запаса таковыхъ, кои не нужны для скорого потребленія.

Денежный капиталъ пріобрѣтается или отъ собственныхъ заводовъ, или вымѣномъ на металлы другихъ произведеній.

По мѣрѣ накопленія капитала въ вещахъ и деньгахъ развилась и торговля, сперва внутренняя, а потомъ внѣшняя. Но вмѣстѣ съ тѣмъ ввелся и кредитъ; ибо по мѣрѣ раздѣленія занятій нельзя каждому продавать свои произведенія въ раздробъ производителямъ; надобно было уступать ихъ людямъ, занимающимся торговымъ промысломъ, за деньги

охоты; но къ сему положенію общество не остается постоянно: дѣлѣ тамъ, гдѣ оно находится въ краю скудно одаренномъ отъ природы: жарче—гдѣ мѣстное положеніе ему болѣе благоприятствуетъ, и такъ обществѣ постепенно подвигается къ высшей образованности и цивилизаци, а отчасти къ сожалѣнію должно сказать, и къ нравственному разврату.

Съ выходомъ изъ дикаго положенія чловѣка, начинается земледѣліе; но каждое семейство само производитъ большую часть своихъ потребностей; а если ему нужны произведенія другаго, то оно прибавляетъ свое излишество на излишество чужое.

Еще степень далѣе—съ умноженіемъ народонаселенія, а также до нѣкотораго размѣра и самой образованности, усиливается количество произведеній; нужды дѣлаются многочисленнѣе, начинается ростовщ, хотя грубаго рода, и способъ одной мѣны произведеній дѣлается затруднительнымъ. Иной, по мѣстнымъ обстоятельствамъ и своимъ способностямъ, имѣетъ больше удобства производить одну вещь, а другой ную. Потребность въ сихъ разныхъ вещахъ сдѣлалась больше или меньше необходимою; но одному нужна вещь, которую имѣетъ другой, послѣднему же не нужна вещь перваго, а нужна вещь третьяго, третій же не имѣетъ надобности къ вещахъ перваго и втораго. Отъ сего рождается надобность въ общемъ знакѣ цѣнности, посредствомъ коего можно продавать свои вещи и покупать чужія, не обращаясь къ затруднительной мѣнѣ. Главныя качества сего знака цѣнности должны быть: общесоотнесеніе, удобность къ передвиженію и дробность въ подраздѣленіяхъ, облегчающая и желкія сдѣлки.

**Дѣйствительное введеніе денегъ.** Первое начало денегъ, во времена сие: малообразованныя, какъ доказываютъ историческія свѣдѣнія, отнесены не къ драгоцѣннымъ металламъ, а къ разнымъ произведеніямъ природы. Такъ, въ Африкѣ ходитъ извѣстный родъ раковинъ (скагга). Въ древнія времена въ Россіи ходили куски мѣховъ. Были и шкуры дѣланы со штемпелемъ, однако въ позднѣйшее время.

Неудобство сихъ знаковъ цѣнности скоро обратило народы къ драгоцѣннымъ металламъ, сперва къ мѣди, какъ у Римлянъ; а потомъ къ золоту и серебру, кои сперва принимались вѣсомъ, а потомъ рубились на куски извѣстнаго вѣса со штемпелемъ, какъ еще и нынѣ въ Китаѣ такъ называемые ямбы; потомъ чеканились въ круглую монету и наконецъ употреблялись на монету лучшей отдѣлки. Сначала подобныя деньги, какъ раковины или куски мѣховъ, продолжали служить разными монетами, а потомъ мѣдь заняла сіе мѣсто.



**Ошибки по сей части.** Монеты изъ драгоцѣнныхъ металловъ, когда начали ихъ выбивать въ опредѣленномъ размѣрѣ, имѣли внутреннее достоинство, соотвѣтствующее нарицательной ихъ цѣнѣ; но какъ всѣ человѣческія дѣла наклонны къ вреднымъ измѣненіямъ, то въ послѣдствіи перѣдко начали уменьшать достоинство монеты для выгодъ правительства. Ливръ во Франціи первоначально долженъ былъ представлять фунтъ серебра; но постепенно—уменьшился до настоящей цѣны франка. Въ трудныя эпохи дѣлали весьма худыя деньги или особаго рода, какъ малостоящіе четырехгранные шведскіе талеры изъ мѣди во время Карла XII, кои нѣкоторымъ образомъ были кредитными деньгами. Однако просвѣщенные правительства, наконецъ, видя вредъ таковыхъ дѣйствій для собственныхъ своихъ доходовъ, установили вездѣ твердыя монетныя системы; только въ Турціи и по нынѣ отъ времени до времени понижалось достоинство денегъ.

Для подраздѣленія монеты существуютъ вообще двѣ счетныя системы: десятичныя и раздѣленіе чрезъ 3 и 4. Для большей крѣпости металла примѣшивается къ золотой и серебряной монетѣ нѣкоторая часть мѣди, а къ первой иногда серебро, соразмѣрность коихъ назначаетъ оной пробу.

Дальнѣйшія необходимыя о семъ подробности излагаются ниже сего.

**О капиталахъ и кредитѣ вообще.** Съ умноженіемъ народнаго богатства родились капиталы въ вещахъ и деньгахъ, равномерно въ недвижимыхъ заведеніяхъ, а способности и приготовленія народа къ производительнымъ дѣйствіямъ называютъ иногда умственнымъ капиталомъ.

Капиталъ въ недвижимыхъ заведеніяхъ, приготовленія полей, домовъ, заводовъ и многоразличныхъ устройствахъ можно назвать кореннымъ, и онъ естественно имѣетъ важное вліяніе на производительность народа.

Капиталъ въ вещахъ составляется изъ запаса таковыхъ, кои не нужны для скорого потребленія.

Денежный капиталъ пріобрѣтается или отъ собственныхъ заводовъ, или вымѣномъ на металлы другихъ произведеній.

По мѣрѣ накопленія капитала въ вещахъ и деньгахъ развилась и торговля, сперва внутренняя, а потомъ внѣшняя. Но вмѣстѣ съ тѣмъ ввелся и кредитъ; ибо по мѣрѣ раздѣленія занятій нельзя каждому продавать свои произведенія въ раздробъ производителямъ; надобно было уступать ихъ людямъ, занимающимся торговымъ промысломъ, за деньги

ствующія, есть мѣра самая опаснѣйшая, особенно, какъ уже сказано, по легкости ихъ выпуска, которая вовлекаетъ въ расходы.

Особый родъ денегъ заключается въ билетахъ Государственнаго Казначейства, приносящихъ проценты. Они суть бумажныя деньги въ томъ отношеніи, что представляютъ монету, но принося проценты, въ существѣ болѣе принадлежать къ внутреннимъ займамъ, и сами по себѣ не такъ могутъ быть умножены, а потому и не могутъ быть сравнимы съ настоящими бумажными деньгами.

**О частныхъ кредитныхъ деньгахъ.** Выпускъ частныхъ кредитныхъ денегъ обыкновенно производится чрезъ общества, изъ коихъ нѣкоторые состоятъ въ ближайшей связи съ правительствомъ, наприм. какъ Англійскій банкъ, другія подъ контролемъ правительства, а наконецъ иныя зависятъ отъ однихъ членовъ, или акціонеровъ общества.

Общества перваго рода не могутъ быть признаваемы вовсе частными предпріятіями, такъ какъ Англійскій банкъ замѣняетъ дѣйствія самаго правительства. Установленія сего рода даже имѣютъ то преимущество, что содѣйствіе частныхъ лицъ усиливаетъ гарантію противъ несоразмѣрнаго выпуска кредитныхъ денегъ. Однако и Англійскій банкъ во время послѣдней Французской войны по принужденію обстоятельствъ усилилъ сіи выпуски, такъ что ноты онаго упали въ цѣнѣ; впрочемъ примѣтити должно, что банкъ сей занимается и другими дѣлами: учетомъ векселей, ссудами, торговыми оборотами и проч. Во-всѣ частныхъ сего рода банковъ, наиболѣе находится въ Англіи и особенно въ Сѣверной Америкѣ, кои вообще состоятъ подъ слабымъ контролемъ правительства, или вовсе внѣ онаго. Въ другихъ земляхъ число ихъ не весьма значительно, и по устройству своему больше принадлежать они къ обыкновеннымъ банковымъ заведеніямъ, о коихъ будетъ говорено въ послѣдствіи.

Существо банковъ, выпускающихъ кредитныя деньги состоитъ въ томъ, что посредствомъ акцій или пасовъ собирается капиталъ въ звонкой монетѣ, служащій фондомъ для выпуска большаго числа билетовъ, имѣющихъ натуру денегъ, съ тѣмъ, что по предъявленіи билета, выдадутся тотчасъ звонкія деньги. Отъ сего рождается кредитъ, по коему возможно выпустить билетовъ на гораздо большую сумму, нежели составляетъ фондъ банка; ибо опыты доказываютъ, что по удобности бумажныхъ денегъ, истребованіе звонкой монеты не случается весьма часто. Обыкновенно полагаютъ, что можно выпустить билетовъ втрое и даже вчетверо противъ фонда, безъ вреда для кредита.

Выпускаемые деньги отдаются другимъ подъ залогъ, или на кредитъ подъ учетъ векселей, на разныя предпріятія, обѣщающія особый доходъ, — каналы, желѣзныя дороги и разныя другіе обороты. Банкъ, получая проценты за большее количество билетовъ, нежели составляетъ празднолежащій фондъ, имѣетъ естественно значительныя прибыли. Но если банкъ выпускаетъ излишнее количество билетовъ, или особыя обстоятельства, событія и торговая конъюнктура, потрясаютъ кредитъ онаго, то имѣющіе билеты постигаютъ истребовать за оныя звонкія деньги, фондъ обезсиливается и истощается, билеты теряютъ кредитъ и упадаютъ, банкъ приходитъ въ затруднительное положеніе, или даже рушится.

**Заключеніе о частныхъ банкахъ.** Есть много приверженцевъ сихъ банковъ, ибо они поражаютъ умственный капиталъ, могущій быть употребленнымъ для разныхъ предпріятій и оборотовъ. Противъ сего однако должно сказать, что всякое умственное богатство ведетъ за собою большія опасности; ибо увлекаетъ, такъ сказать, въ горячку предпріятій. Доколѣ умственныя деньги могутъ быть употребляемы производительно, т. е. когда приносятъ доходъ, покрывающій проценты и погашеніе капитала, онѣ поражаютъ настоящее богатство; но если по легкости полученія, будутъ употреблены на неудачныя спекуляціи, на предпріятія несбыточныя, ошибочныя или преждевременныя, съ потерею капитала сопряженныя, или на роскошь и умноженіе домашнихъ издержекъ, то неминуемо должны послѣдовать катастрофы банкротства, всеобщее потрясеніе и разрушеніе всякаго кредита; какъ въ послѣднія времена видѣли въ Англіи, а главнѣйше въ Сѣверной Америкѣ.

Посему банки сего рода вовсе частныя столько же опасны и еще опаснѣе, нежели выпускъ бумажныхъ денегъ отъ правительства. Контроль надъ ними труденъ, или неудобно-возможенъ; нѣтъ данностей, на каковую сумму можетъ быть допущенъ выпускъ умственныхъ денегъ, по мѣрѣ истинной возможности ихъ безвреднаго употребленія. И такъ банки сего рода вовсе не должны быть допускаемы и только тѣ терпимы, кои состоятъ въ ближайшей связи съ правительствомъ и подъ точнымъ контролемъ онаго.

**Примѣчаніе.** Неизлишне примѣтить здѣсь, что Англійскій банкъ служить правительству для пріема доходовъ онаго и производитъ многіе онаго расходы, особенно по части государственныхъ долговъ, за что получаетъ значительные проценты. Способъ дорогой, но ускоряющій присылку доходовъ.

Впрочемъ банки сего рода, особенно вовсе частныя, могутъ имѣть



и́сто только тамъ, гдѣ уже существуетъ большое богатство, устроенный кредитъ и гдѣ множество оборотовъ можетъ поощрять новые капиталы; въ другихъ же земляхъ объ оныхъ и думать нельзя.

О фондахъ и другихъ банковыхъ билетахъ, зачисляющихъ деньги. Сверхъ настоящихъ звонкихъ и кредитныхъ денегъ, употребляются нерѣдко другаго рода бумаги, главнѣйше для большихъ платежей. Сюда принадлежатъ публичные фонды, т. е. билеты разнаго значенія, служащіе документами кредиторамъ, ссудившимъ правительство деньгами, но еще большіе билеты депозитныхъ банковъ, кои принимаютъ денежные вклады изъ процентовъ. Но какъ пріемъ оныхъ не есть обязательный, а зависитъ отъ обоюднаго соглашенія, то хотя въ разныхъ случаяхъ служатъ для платежа и облегчаютъ обороты, однако не имѣютъ натуры настоящихъ денегъ, а свойство облигацій, которыя передаются подобно какъ векселя.

### *О денежной системѣ въ Россіи.*

**Предварительныя объясненія.** Денежная система въ Россіи заключается въ системѣ монетной и въ системѣ бумажныхъ денегъ; смѣшеніе сихъ понятій рождаетъ множество заблужденій и ошибокъ.

Относительно звонкихъ денегъ здѣсь надобно предварительно объяснить еще о нѣкоторыхъ коренныхъ правилахъ.

Монетною единицею называется обыкновенная крупная платежная монета, какъ то у насъ рубль, въ Пруссіи талеръ, въ Австріи гульденъ, во Франціи франкъ, въ Испаніи слишкомъ мелкая монета реалъ (20 коп. нѣм.) въ Португаліи милъ-рейсъ или тысяча мелкихъ монетъ (дѣло странное!) и такъ далѣе.

Раздробительною монетою называются части единицы, а мелкія дробы носятъ названіе биллона.

Серебру присвоена въ Европѣ одинаковая постоянная цѣна и только маловажное вліяніе имѣетъ на оную нарочитый перевозъ большихъ суммъ въ отдаленные чужіе края и нѣкоторыя другія временныя обстоятельства, напротивъ золото подвержено бываетъ перемѣнамъ въ цѣнѣ, ибо различно считается противъ серебра, отъ 14 до 15 къ 1-му; во сему, а равно и по другимъ обстоятельствамъ, принимается даже, по временамъ перемѣняющійся противъ серебра, и нельзя сдѣлать золотую единицу, рубль или талеръ, такъ чтобы всегда былъ равенъ серебру.

Мѣдь имѣетъ цѣну непостоянную, — однако менѣе переменчивую, нежели другіе низшіе металлы, почему употребляется только для бильона.

Для бѣльшей твердости золота и серебра, къ оному примѣшивается, какъ уже сказано, нѣкоторая часть мѣди, а иногда къ золоту серебро. Смѣсь сія называется лигатурнымъ золотомъ, или серебромъ. Одни червонцы дѣлаются изъ чистаго золота, то есть близъ 96-й пробы. Серебро въ крупной платежной монетѣ дѣлается обыкновенно отъ 72 до 84-й пробы, или 12 и 13 лотовой, но съ тѣмъ, чтобы въ единицѣ находилось столько чистаго металла, какъ слѣдуетъ; дробная же монета, и особенно бильонъ, прежде дѣлались большею частію, и нынче въ разныхъ мѣстахъ дѣлаются съ большою примѣсью мѣди, то съ полнымъ содержаніемъ надлежащаго количества серебра, то, — и чаще, — съ значительнымъ онаго уменьшеніемъ. Мѣра сія имѣетъ съ одной стороны удобство большаго объема, почему монета сего рода, особенно простому народу пріятнѣе, но опасность поддѣлки въ фабричномъ видѣ такъ велика, что есть примѣры, что цѣлые грузы фальшивой монеты были водворяемы въ нѣкоторыя земли изъ чужихъ краевъ, ибо нелегко распознать сію монету отъ настоящей, хотя бы въ первомъ родѣ еще было уменьшено количество серебра. По сей причинѣ въ тѣхъ земляхъ, гдѣ введена лучшая монетная система, всѣ пробы дѣлаются одинаковаго содержанія съ единицею, а самыя мелкія части дѣлаются изъ мѣди, съ выбитіемъ изъ фунта вдвое или втрое больше монетъ, нежели мѣдь стоитъ на рынкѣ.

Система добротной дробной монеты существуетъ у насъ, во Франціи и въ Пруссіи; въ другихъ государствахъ монета меньшаго раздробленія, на примѣръ: въ Польшѣ отъ 2-хъ злотыхъ и ниже, дѣлается съ большою примѣсью мѣди и съ уменьшеніемъ подлежащаго количества серебра. Въ Англіи то странно, что монетною единицею принята золотая монета гинея, а счета ведутся умственной монетою, фунтомъ стерлинговъ, т. е. 20 сер. шиллинговъ, — устройство, несогласное съ истинными правилами, къ коему впрочемъ привыкли.

Относительно монетной системы встрѣчается еще разность въ правилахъ, что индѣ исключается изъ подлежащаго количества металла нѣкоторая часть на издержки чеканки, а въ другихъ издержки сіи принимаются на счетъ правительства. Обѣ методы защищаются знатоками, но кажется, что послѣдняя предпочтительнѣе; впрочемъ разность въ цѣнности бываетъ не велика, на примѣръ на полтора процента.

Въ другихъ частяхъ свѣта монетныя системы различны: во всей Америкѣ монетная единица состоитъ изъ Испанскаго піастра (dollar)

весьма добротной монеты; въ Индіи и Персіи находится добротная монета разнаго названія; въ Китаѣ употребляется серебро въсомъ, а также есть и мелкая монета изъ желтой мѣди съ дырками, чрезъ кои пропускается веревочка. Во всей Турціи дурная монета, часто перемѣняемая въ достоинствѣ своемъ, а единица состоитъ изъ шаштра около  $21\frac{1}{2}$  коп. мѣдныхъ, раздѣляемаго на пары. Примѣчательно, что Египетскій паша благоразумно завелъ у себя хорошія добротныя монеты.

**Россійская монетная система.** Россійская монетная система нынѣ основана на лучшихъ правилахъ, но въ теченіи прежняго времени, была подвержена разнымъ измѣненіямъ; впрочемъ серебряная монета была всегда добротна. Во время Петра Великаго, рубль стоилъ 50 штиверовъ голландскихъ, или нынѣшнихъ 500 ценовъ, настоящій нашъ рубль стоитъ  $36\frac{1}{2}$  штиверовъ или 365 ценовъ, и сія цѣнность сдѣлалась постоянною. По 1810 годъ серебряный рубль былъ 72-й, а съ того времени по нынѣ  $83\frac{1}{2}$  пробы, при одинаковомъ количествѣ чистаго серебра, которое составляетъ въ цѣлкомъ 4 золотника 21 долю. Мелкая серебряная монета одинаковаго достоинства съ крупною; въ вѣсѣ каждой штуки допускается весьма небольшое уменьшеніе, которое называется терпимостью (temedium) что имѣетъ мѣсто вездѣ по механическимъ причинамъ; бываютъ же штуки нѣсколько тяжелѣе. За чеканку ничего не исключается, но заводчики платятъ за оную особо; съ вольныхъ приносителей металловъ за чеканку выдаваемой имъ монеты ничего не требуется.

Золотая монета въ достоинствѣ своемъ нѣсколько выше, нежели серебряная по вышеозначенной причинѣ, т. е. золотой рубль стоитъ 365 копѣекъ ассигнаціонныхъ, когда серебряный 355 коп.

Проба имперіальной монеты составляетъ 88 золотниковъ и одинакова съ фридрихсдорами, георгедорами, 20-ти франковыми и проч. Трехрублевая золотая монета той же доброты. Впрочемъ правила выдѣлки одинаковы, какъ и при серебрѣ.

Звонкой монеты выдѣлано со времени царствованія Императрицы Екатерины II, т. е. съ 1762 по настоящій годъ 226 милліоновъ рублей серебромъ, изъ коихъ во время упадка ассигнацій значительная часть была вытѣснена за границу; но съ прекращеніемъ выпуска оныхъ не малою частію возвратилась. Вообще у насъ весьма много звонкой монеты и ежегодно, кромѣ получаемой изъ заграницы, отъ выгоднаго торговаго баланса, золота и особенно серебра, обращается въ монету до 1300 пудовъ собственнаго серебра, а золота, по примѣру 1837 года до 470 пудовъ, того и другаго цѣною на 27.682.000 р.



О платиновой монетѣ будетъ объяснено словесно.

Вывозъ російской монеты, согласно съ истинными правилами, съ нѣкотораго времени сдѣланъ свободнымъ.

Мѣдная монета имѣетъ у насъ ту особенность, что служить въ разныхъ случаяхъ платежною монетою, т. е. она употребляется не для одного размѣна самой мелкой серебряной монеты, но для платежей и до пяти рублей, что было необходимо, когда обращались въ публикѣ почти одни ассигнаціи. Почему и выдѣлывается она близко настоящей цѣны мѣди. О прежней ея цѣнности уже сказано выше.

Золотая и серебряная монета готовится въ одномъ С.-Петербургѣ. Мѣдная на монетныхъ дворахъ Екатеринбургскомъ и Сузунскомъ.

Россійская монетная исторія весьма любопытна, но здѣсь не мѣсто объ оной распространяться и подробности можно видѣть изъ весьма хорошаго сочиненія барона Шодуара.

### *О російскихъ кредитныхъ деньгахъ.*

**Объ ассигнаціяхъ.** Въ Россіи существуетъ одинъ родъ кредитныхъ денегъ—ассигнаціи; билеты же Государственнаго Казначейства, принося проценты, суть учрежденія особаго рода, кои можно было бы назвать платежными фондами.

Государственныя ассигнаціи введены въ 1769 году, вмѣстѣ съ учрежденіемъ Ассигнаціоннаго банка. Причины введенія ассигнацій поставлены на видъ въ Высочайшемъ манифестѣ 1-го января 1769 года, а именно: 1-е, тягость мѣдной монеты отягощаетъ и ея обращеніе; 2-е, храненіе и особенно перевозъ, какъ мѣдной, такъ и другой звонкой монеты, подвержены многимъ неудобствамъ; 3-е, недостатокъ въ Россіи такого установленія, которое бы могло производить надлежащіе обороты денегъ и переводить всюду частные капиталы безъ замедленія и согласно съ пользою каждаго; и наконецъ 4-е, опыты другихъ европейскихъ государствъ, въ которыхъ таковыя установленія, банками именуемыя, приносятъ еще ту пользу, что выдаваемые изъ оныхъ въ публику обязательства, посредствомъ ихъ кредита, добровольно обращаются въ народъ, такъ какъ наличная монета, не имѣя затрудненій, сопряженныхъ съ перевозомъ и храненіемъ сей послѣдней.

Касательно обращенія ассигнацій въ ономъ же манифестѣ постановлены нижеслѣдующія основанія:

1) Банкъ обязанъ, какъ въ казенныя мѣста, такъ и частнымъ людямъ, отпускать государственныя ассигнаціи по ихъ требованіямъ, но не иначе, какъ принимая за нихъ наличныя деньги.

2) Для полученія ассигнацій дозволялось каждому вносить въ банкъ золото и серебро, въ дѣлѣ и не въ дѣлѣ, также и иностранную монету.

3) Денежную сумму, въ банкѣ находящуюся, ниже малѣйшую часть оной, никому и никакому правительственному мѣсту не требовать, ни заимообразно брать не дозволялось.

4) Каждый изъ частныхъ людей могъ, по желанію, обратить ассигнацію въ наличныя деньги.

Правила сіи исполнялись въ точности 16 лѣтъ. Количество ассигнацій равнялось количеству наличности денегъ, или металловъ въ банкѣ. Но въ 1786 году допущены въ уставѣ Ассигнаціоннаго банка важныя перемѣны, какъ то:

1) Количество ассигнацій опредѣлено во 100 милліоновъ рублей; изъ нихъ 33 милліона предоставлены были Заемному банку для производства частныхъ ссудъ.

2) Ассигнаціонному банку позволено производить торгъ золота и серебра.

3) Производить учетъ векселей, удерживая за то не свыше полу-процента на мѣсяцъ.

4) Завести монетный дворъ и на немъ бить деньги золотыя, серебряныя и мѣдныя.

5) Банкъ обязанъ, для сохраненія соразмѣрности между мѣдными и серебряными деньгами, выпускать потребное количество серебряной монеты, пользуясь умѣреннымъ акціо.

Важныя политическія происшествія чрезъ два года за тѣмъ въ Европѣ возникшія, вѣроятно были причиною, что нѣкоторыя изъ означенныхъ распоряженій не приведены въ дѣйствіе, а другія измѣнились.

Самое важное измѣненіе есть нарушеніе правила о количествѣ ассигнацій.

Хотя въ манифестѣ 1786 г. іюня 28-го (ст. 1) было сказано: «Узаконяемъ Самодержавною отъ Бога намъ данною властію и общаемъ святостію Слова Царскаго за насъ и Преемниковъ Императорскаго Россійскаго Престола, что число банковыхъ ассигнацій никогда и ни въ какомъ случаѣ не долженствуетъ простираться въ нашемъ государствѣ выше ста милліоновъ рублей»; однакожъ въ послѣдніе годы царство-

ванія Екатерины II-й (по причинѣ войны турецкой, шведской, и польской) количество оныхъ умножено на 57.703.640 р.

До 1791 года ассигнаціи не только ходили наравнѣ съ серебромъ, но даже въ губерніяхъ стоили отъ 1 до  $1\frac{1}{2}\%$  выше пари; но съ того времени начали упадать, а курсъ серебрянаго рубля возвышаться въ слѣдующей прогрессіи:

Г О Д Ъ.	Количество ассигнацій.	Курсъ серебрянаго рубля.
января 1797 года.	157.703.640	123 коп.
— 1801 —	212.689.335	151 —
— 1810 —	533.201.300	251 —
— 1811 —	579.373.880	400 — <sup>1)</sup>
— 1816 —	825.823.700	403 —
Къ июлю 1817 года.	836.000.000	383 —

Послѣдствія сего упадка ассигнацій особенно въ теченіи первыхъ пятнадцати лѣтъ настоящаго столѣтія, были крайне раззорительны, тѣмъ болѣе, что пониженіе ассигнацій иногда черезъ короткое время оказывалось вдругъ въ значительной мѣрѣ. Не токмо народъ несъ огромный убытокъ и особенно на долгосрочныхъ капиталахъ, но и самая казна находилась въ крайнихъ затрудненіяхъ; доходы упали по мѣрѣ возвышенія лажа, должно было прибавить подати—дѣло всегда непріятное, хотя бы по сравненію съ курсомъ и не было дѣйствительной прибавки; обязательства съ казною не могли быть выполняемы, отъ чего возникли завязки разнаго рода, раззореніе частнымъ людямъ, взысканія и долговременныя дѣла, изъ коихъ нѣкоторыя и по нынѣ не окончены; потерянъ былъ размѣръ всѣмъ цѣнамъ—отъ чего казенныя заготовки теряли всякую положительность; наконецъ терпѣлъ и частный

<sup>1)</sup> Сей несоразмѣрный въ старое время упадокъ ассигнацій весьма примѣчателенъ и доказываетъ, что смотря по обстоятельствамъ кредитъ таковыхъ бумажныхъ денегъ иногда поддерживается долго, но потомъ вдругъ ослабѣваетъ съ вѣщимъ для народныхъ оборотовъ потрясеніемъ; вообще же, сіе ведетъ къ заключенію, что кредитъ зависитъ не отъ однихъ числительныхъ соображеній и что иногда малая прибавка ассигнацій дѣлаетъ большой вредъ. Подобное явленіе, но на оборотъ, оказывается въ слѣдующихъ годахъ.



кредитъ; вексельный курсъ весьма упалъ; нельзя было знать, что будетъ черезъ годъ во время платежа; почему безъ опасенія нельзя было приступить къ какимъ либо дальновиднымъ предпріятіямъ. Безъ сомнѣнія во всякой другой землѣ означенныя послѣдствія были бы еще гораздо хуже, но привязанность русскаго народа къ правительству и довѣріе къ оному нѣсколько смягчили зло.

**Манифесты 1817 года.** Манифестами 1817 года апрѣля 16-го и мая 7-го постановленъ законъ о прекращеніи дальнѣйшаго выпуска ассигнацій и въ томъ же году въ уставѣ Коммисіи погашенія долговъ, начертаны правила о постепенномъ обращеніи оныхъ въ процентный долгъ, на что назначалось въ годъ изъ государственныхъ доходовъ 30.000.000 р.; а въ пособіе—займы.

Затѣмъ въ количествѣ ассигнацій и курсѣ серебрянаго рубля послѣдовали слѣдующія измѣненія:

Г О Д Ъ.	Количество ассигнацій.	Курсъ серебрянаго рубля.
января 1821 года.	685.172.545	373 коп.
— 1823 —	595.776.310	372 —

Всего убавлено ассигнацій на 240.223.690 р.

Но положеніе государственныхъ доходовъ отнюдь не было таково, чтобы можно было ежегодно отпускать на означенный предметъ 30.000.000 р.; почему сдѣланные для погашенія ассигнацій займы, по необходимости должны были быть обращаемы частію на текущіе расходы; слѣдовательно и на платежъ означенныхъ 30.000.000 р.

**Система 1823 года <sup>1)</sup>.** Въ 1823 году нынѣшнимъ министромъ прекращено дальнѣйшее уменьшеніе ассигнацій обращеніемъ ихъ въ процентный долгъ, ибо по прежней системѣ чрезмѣрно умножились бы государственные процентные платежи, особенно при дефицитахъ на ежегодные текущіе расходы. Крутое возвышеніе достоинства ассигнацій

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, на полѣ, написано: «По случаю постигшей меня болѣзни Его Императорское Высочество изволилъ читать остальную часть сего обозрѣнія безъ меня, кои получены обратно 30 апрѣля 1838 года».

имѣло бы кромѣ того послѣдствіемъ непомѣрное умноженіе государственныхъ долговъ, на ассигнаціи сдѣланныхъ, и разстроило бы всѣ частныя состоянія, ибо скорое поправленіе ассигнацій, какъ уже и выше сказано, не менѣе раззорительно, какъ и упадокъ ихъ, но только въ противоположномъ отношеніи.

Съ тѣхъ поръ количество ассигнацій оставалось одно и тоже, но отъ вящаго довѣрія къ кредитнымъ и финансовымъ дѣламъ и отъ умножившейся потребности въ деньгахъ по вящему развитію внутренней промышленности, не смотря на большое умноженіе звонкой монеты и даже водвореніе иностранной, достоинство ассигнацій постепенно поправлялось. Средній курсъ былъ.

Въ 1823 году	372	$\frac{82}{100}$	к. асс.	Въ 1825 году	371	$\frac{76}{100}$
— 1827 —	372	$\frac{63}{100}$	— —	— 1829 —	368	$\frac{71}{100}$
— 1831 —	372	$\frac{82}{100}$	— —	— 1833 —	360	$\frac{85}{100}$
— 1835 —	357	$\frac{91}{100}$	— —	— 1837 —	354	$\frac{86}{100}$

*Примѣчаніе.* Хотя ассигнаціи у насъ основаны на размѣнѣ на мѣдную монету, такъ какъ фондъ, на сіе предоставленный, состоитъ изъ оной—правило ошибочное, ибо сія монета въ большемъ количествѣ ни кому не нужна; но первоначально ассигнаціи были признаны за представителей серебряныхъ рублей.

**Будущія мѣры объ ассигнаціяхъ.** За симъ единственная благоразумная мѣра, которая могла бы быть принята относительно ассигнацій, была бы та, чтобы вымѣнять ихъ по какому либо курсу на новыя равныя съ серебромъ и учредить серебряный фондъ для размѣна ихъ; по желанію. Мѣра сія однако въ практическомъ отношеніи требуетъ весьма большаго перелома и сопряжена съ многочисленными затрудненіями, ибо должно переложить на серебро ассигнаціонныя фонды, вклады банковыхъ установленій, всѣ подати и повинности и всякаго рода жалованье и содержаніе, передѣлать всѣ мѣдныя деньги, не упоминая о другихъ особыхъ обстоятельствахъ, встрѣчающихся должествующихъ. Впрочемъ въ таковой мѣрѣ не настоятъ неотложной надобности, такъ какъ привыкли къ различію между звонкими и бумажными деньгами; во всякомъ случаѣ она требуетъ приготовленія.

#### **О появленіи серебряной монеты въ общежитіи.**

Обращаясь паки къ исторіи ассигнацій, надобно присовокупить, что для поддержанія кредита оныхъ правительство, какъ то дѣлается обыкновенно, признало ихъ единственною платежною монетою. Всѣ подати взымались оными и по 1818. году серебро такъ мало употреблялось въ общежитіи, что проѣзжая черезъ Великороссійскія губерніи съ

одними серебряными деньгами, во многих мѣстахъ нельзя бы было за нихъ купить и хлѣба; но примѣрно съ 1818 года серебряныя деньги таки явились, возвратились изъ заграницы и при выдѣлкѣ большого количества новой монеты вошли въ общее обращеніе, такъ что наконецъ звонкія деньги овладѣли преимущественно малою циркуляціею общежитія, ассигнаціи же остались болѣе въ большой циркуляціи для торговыхъ оборотовъ и важныхъ сдѣлокъ совокупно съ банковыми билетами.

Къ сему перевороту безъ сомнѣнія содѣйствовало съ одной стороны прекращеніе дальнѣйшаго выпуска ассигнацій у людей просвѣщенныхъ, но въ простомъ народѣ, который никогда не сомнѣвался въ ассигнаціяхъ, названіе ихъ долгомъ могло имѣть противное вліяніе, а еще болѣе могъ дѣйствовать на мысли его обмѣнъ прежнихъ ассигнацій на новыя лучшей формы въ 1819 г., и обнаруженіе значительнаго числа фальшивыхъ, а именно до 6.857.000 р.,—количество впрочемъ не столь значительно, какъ можно было ожидать. Другая главная причина состояла въ большомъ развитіи заграничной торговли русскими продуктами при замѣнѣ многихъ иностранныхъ издѣлій собственными.

**Пріемъ звонкихъ денегъ въ подати.** Умножившееся обращеніе звонкихъ денегъ побудило нынѣшняго Министра Финансовъ допустить постепенно, хотя и не безъ затрудненій, въ платежъ государственныхъ доходовъ звонкую монету.

**О биржевомъ и вексельномъ курсѣ.** Биржевой курсъ есть единственно правильный регуляторъ курса ассигнацій; но дѣйствительно трудно сказать, чѣмъ въ частности тутъ руководствовалось общее мнѣніе, особливо когда публика не имѣла свѣдѣній о количествѣ выпущенныхъ вновь ассигнацій;—почему сіе должно быть приписано болѣе догадливости, по общему чувству, нежели вѣрному счету.

Здѣсь также должно упомянуть о вексельномъ курсѣ, то есть, исчисленіи ассигнаціоннаго рубля на деньги другихъ государствъ, при вексельныхъ тратахъ и ремессахъ по торговымъ и банкирскимъ дѣламъ. Курсъ вексельный основывается на трехъ главныхъ началахъ: на цѣнѣ серебра въ Россіи и въ другихъ государствахъ, на курсѣ ассигнацій и на торговыхъ конъюнктурахъ, смотря по перевѣсу платежей здѣшнихъ или заграничныхъ, такъ, что если должно здѣсь много получить отъ иностранцевъ, то вексельный курсъ поправляется въ нашу пользу, а если болѣе должно платить иностранцамъ, то курсъ упадаетъ въ ихъ пользу, хотя бы въ цѣнѣ серебра и ассигнацій и не было значительной перемѣны,—и сіе даже случается между государствами, гдѣ вовсе нѣтъ бумажныхъ денегъ.



**О податномъ курсѣ.** Какъ биржевой курсъ естественно получаетъ свое направленіе въ портахъ и на нѣкоторыхъ главныхъ внутреннихъ рынкахъ, не вездѣ одинаковъ и по временамъ перемѣняется, то для пріема серебра и золота въ подати надлежало постановить одинаковый податный курсъ, который уже многіе годы составляетъ на золото 3 р. 65 к., и на серебро 3 р. 60 к.; хотя биржевой курсъ серебра бываетъ отъ 353 до 357 к.; отъ чего казна несетъ убытки. Послѣдній курсъ служитъ и для пріема таможенныхъ пошлинъ. Курсъ золота часто бываетъ нѣсколько выше податнаго. Мѣдная монета принимается противъ ассигнацій и часто накапливается въ казначействахъ.

**О счетѣ на монету.** Со втеченіемъ паки серебряныхъ денегъ въ общее употребленіе, вкрались какія то странные лажи другого рода, въ разныхъ губерніяхъ различно, извѣстныя подъ названіемъ счета на монету, или просто народныхъ лажей. По оному возвышая цѣну серебра, прибавляютъ соразмѣрно на ассигнаціи; мелкую же монету, хотя оной много, исчисляютъ еще выше; такъ наприм. въ С.-Петербургѣ считаютъ серебряный рубль въ 3 р. 75 к.; пятирублевую ассигнацію въ 5 р. 25 к., а мелкое серебро въ 4 р. асс. Во внутреннихъ мѣстахъ считаютъ инде серебряный рубль въ 4 р. 20 к. и прибавляютъ на ассигнаціи 18 процентовъ, а въ другихъ губерніяхъ еще иначе.

Очевидно что сей счетъ кромѣ затрудненій, ничего существеннаго не представляетъ; ибо биржевой курсъ служить оному основаніемъ, и не смотря на произвольныя прибавки, получается по простонародному лажу за извѣстное число штукъ серебряной монеты не болѣе и не менѣе ассигнаціонныхъ листовъ, какъ по биржевому курсу, кромѣ нѣкотораго округленія.—По сему явствуетъ, что счетъ сей имѣетъ свое начало въ спекуляціяхъ мелкихъ торгашей и такъ называемыхъ ходебщиковъ—обсчитывать простой народъ, что мѣнялы пользуются онымъ для ажіотажа, и что главная выгода сихъ людей состоитъ въ томъ, чтобы постепенно возвышать сей лажъ; наконецъ, что тутъ скрывается одинъ обманъ; но къ сожалѣнію, по сему предмету существуютъ странныя заблужденія, и самый Государственный Совѣтъ постановивъ въ октябрѣ 1826 г., что коммисіонеры военнаго вѣдомства должны держаться сего лажа, далъ поводъ къ вкорененію сего образа счетовъ, который теперь весьма трудно вывести.

**О билетахъ Государственнаго Казначейства.** Билетовъ Государственнаго Казначейства осталось въ обращеніи до 31.900.000 р. Они имѣютъ большой фаворъ въ публикѣ и три серіи повелѣно оставить въ обращеніи, чтобы публика отъ оныхъ не отвыкла, такъ какъ они въ томъ II.



чрезвычайныхъ случаяхъ паки могутъ быть умножены до умѣренной степени, не имѣя вреднаго вліянія на курсъ ассигнацій и не теряя въ собственномъ достоинствѣ, условіе, которое происходитъ отъ того, что они, представляя каждый 250 р., приносятъ проценты въ сутки (для легкости счета) по 3 к., а въ годъ 10 р. 80 к. или  $4\frac{32}{100}\%$ .

Ассигнаціонный банкъ вмѣстѣ съ Экспедиціею заготовленія Государственныхъ бумагъ, какъ уже выше объяснено, завѣдываетъ въ частности дѣлами до ассигнацій относящимися, а Департаментъ Государственного Казначейства при посредствѣ Коммисіи погашенія долговъ и означенной Экспедиціи, дѣлами до билетовъ Казначейства относящимися: изъ первыхъ тѣ, кои вымѣнены на новыя, а изъ послѣднихъ—тѣ, кои уничтожаются, передаются публичному созженію.

**Общія примѣчанія.** Все вышесказанное о кредитныхъ деньгахъ должно заключить тѣмъ примѣчаніемъ, что едвали есть предметъ государственнаго управленія столь важный, какъ кредитныя деньги, но въ отношеніи оныхъ, и особенно у насъ, существуютъ многія заблужденія, и нерѣдко представляются проекты весьма странные, такъ что нельзя довольно надивиться; хотя правительства разныхъ земель дѣлали такъ много по сей части ошибокъ, что есть изъ чего почерпнуть настоящую истину.

Важность предмета побудила болѣе распространиться объ ономъ, нежели о другихъ задачахъ государственнаго хозяйства.

### ***О Государственномъ кредитѣ.***

Заемы для надобностей правительствъ существовали уже въ первое время исторической Европы, т. е.: у Грековъ и Римлянъ, и особенно были отягощены долгами подвластные Риму муниципальныя общества, по стѣсненіямъ разнаго рода. Проценты были лихвенны въ высочайшей степени. Извѣстно, что прославляемый Брутъ далъ ссуду городу Цицикуму въ Малой Азіи по 12 процентовъ въ мѣсяцъ, и упрекалъ пріятеля своего Цицерона, что онъ принялъ слабыя мѣры, посылкою туда на экзекуцію только команды земской конницы, и что старшинъ и знатныхъ людей города только три дня на ратушѣ морилъ голодомъ. Вообще тягости городскихъ обществъ и отвѣтственность декуріоновъ были такъ велики, что избранные въ сіи должности иногда лишали себя жизни; и жители, какъ упоминають тогдашніе писатели, ожидали даже какъ спасенія, прибытія варваровъ, хотя въ томъ и ошиблись.

Совершенное уничтоженіе почти всего существовавшаго и мгла, въ



которую пали римскія провинціи, приостановили дѣйствіе правильнаго управленія, хотя въ большей или меньшей степени; но когда установились новыя государства, то паки открылась нужда въ займахъ. Сперва нерѣдко закладывали въ заставное право городъ, или части владѣнія до возвращенія займа и многіе вовсе не были выкупаемы. Потомъ займы наиболѣе дѣлаемы были у Евреевъ и Ломбардовъ, кои привезли особенно во Францію и Англію богатства Ломбардскихъ городовъ, пріобрѣтенныя до переворота всѣхъ коммерческихъ дѣлъ черезъ открытіе мыса Доброй Надежды;—также занимали у духовенства, у городовъ и частныхъ людей, особливо, когда Ломбарды исчезли.

Сперва занимали за высокіе проценты съ возвратомъ капитала чрезъ извѣстное время, а около эпохи Людовика XIV вошли въ обыкновеніе пожизненные по займамъ платежи (*rentes viagères*) и тонтинны—подобныя же займы только на цѣлое общество кредиторовъ до смерти послѣдняго. Король сей оставилъ огромное количество долговъ, кои во время управленія регента, кончились банкротствомъ, въ слѣдствіе проекта извѣстнаго шотландца Дау, и акцій на компанію Миссисипи.

Но долги Франціи вновь возрасли до чрезмѣрности, и обстоятельство сіе вмѣстѣ съ недостаткомъ доходовъ на необузданные расходы, дали главный поводъ къ революціи 1789 года.

Въ Англіи также были сдѣланы огромные долги, и особенно во время управленія Питта, по случаю неоднократно возобновлявшихся войнъ съ Франціею, долго безъ хорошаго распоряженія, неудачно веденныхъ, между тѣмъ, какъ Австрія изворачивалась болѣе непрерывными выпусками бумажныхъ денегъ.

Въ Англіи однако въ послѣдней половинѣ минувшаго столѣтія развилась другая система долговъ, которая, особенно послѣ Парижскаго мира 1815 г., распространилась и на прочія европейскія государства и болѣе и болѣе утвердилась.

Черты сей системы нынѣ суть: а) капиталъ не возвращается, а обращается въ постоянный платежъ процентовъ, и дѣлается условіе, сколько по извѣстнымъ процентамъ должно дать облигацій въ полной суммѣ. Проценты бываютъ: 6, 5, 4 и 3, и по сему соразмѣряется и капиталъ, но рѣдко и за пять процентовъ можно сдѣлать заемъ *à pari*; почему въ существѣ тутъ бываютъ почти лихвенные проценты. Правительства мало кредита имѣющія, занимали даже и ниже половины на 100, а фонды нѣкоторыхъ упали до 20 процентовъ, и даже гораздо ниже; б) для постепеннаго погашенія долга назначаются извѣстные проценты, до 2%, кои употребляются на выкупъ выпущенныхъ облигацій (обыкновенно



небольшаго размѣра) въ опредѣленное время, или по случаямъ, или посредствомъ лотерей, или же другимъ образомъ; с) облигаціи продаются частными людьми на биржахъ по обстоятельствамъ, то выше, то ниже—отъ чего въ Европѣ родилась непомѣрная страсть къ биржевой игрѣ, и нерѣдко фонды перемѣняютъ свою цѣну безъ достаточной причины, и даже по фальшивымъ нарочно выпущеннымъ извѣстіямъ. Биржа раздѣляется на двѣ партіи: одна спекулируетъ по догадкамъ на возвышеніе, другая на пониженіе фондовъ. Фонды государствъ, пользующихся хорошимъ кредитомъ, менѣе подвержены таковымъ перемѣнамъ; почему игра обращается главнѣйше на фонды малонадежные, или почти ничего не стоящіе, какъ то: Испанскіе, Португальскіе и Южной Америки. Въ большей еще степени существуетъ сія азардная игра на акціи разныхъ обществъ, кои въ скорое время иногда возвышаются, или упадаютъ до невѣроятной степени, такъ, что многіе люди раззоряются условіями на поставку на срокъ по извѣстной цѣнѣ какихъ либо фондовъ, или акцій (*à livraison*)—что однако въ нѣкоторыхъ государствахъ, и у насъ относительно акцій,—воспрещено; d) для вѣрнаго обезпеченія платежа процентовъ прежде нерѣдко назначались, какъ бы залогомъ, доходы опредѣленнаго рода, и хотя сіе иногда бываетъ и нынѣ, но для главнаго обезпеченія придумано учрежденіе банковъ, или комисіи погашенія долговъ, кои, находясь въ извѣстной степени независимости отъ правительства, должны получать непремѣнно слѣдующія отъ онаго суммы и производить исправно платежи кредиторамъ. На семъ основаніи и у насъ учреждена Комиссія погашенія долговъ и подвержена высшему контролю Совѣта кредитныхъ установленій.

Къ сожалѣнію здѣсь должно сказать, что при большихъ арміяхъ и при множествѣ расходовъ на управленіе, правительства нынѣ не въ состояніи вести войны, или дѣлать чрезвычайные расходы другаго рода изъ обыкновенныхъ своихъ доходовъ; и что издержки въ случаѣ войны нынѣ такъ огромны, что нельзя собрать ихъ чрезвычайными налогами, ниже обратить исключительно на какой либо сбереженный запасъ денегъ, почему остается только обратиться къ займамъ, какъ къ способу менѣе гибельному, нежели выпускъ бумажныхъ денегъ. Но также нельзя не предвидѣть, что долги государствъ наконецъ возрастутъ до непомѣрности, что должно уменьшить проценты и даже опасаться катастрофы банкротства, чему есть примѣры. Впрочемъ въ семъ положеніи дѣлъ комисіи погашенія долговъ, для сохраненія государственнаго кредита и обезпеченія частной собственности, суть установленія благоразумныя.

Въ послѣднее однако время нѣсколько перемѣнились мысли о кре-



дитной системѣ. Еще въ 1823 году нынѣшній Министръ Финансовъ, въ рѣчи въ Совѣтѣ кредитныхъ установленій, объяснилъ мысли новаго рода, на основаніи коихъ въ 1824 году тягость долговыхъ платежей была уменьшена на 18.000.000 рублей въ годъ, и постепенно убѣдились вездѣ въ слѣдующихъ истинахъ: 1) что безразсудно платить старые долги посредствомъ новыхъ займовъ, если послѣдніе не могутъ быть сдѣланы на выгоднѣйшихъ условіяхъ; 2) что не выгодно обременять для сего погашенія народъ налогами; 3) что усиленный и особенно срочный выкупъ фондовъ, поддерживая ихъ выше того, что правительство получило и даже выше *pari*, не ведетъ къ этой цѣли, чтобы дѣлать хорошіе новые займы; ибо въ мирное время и вообще оныхъ должно избѣгать; если же чрезвычайныя военныя обстоятельства требовали новыхъ займовъ, то, по опытамъ, фонды всегда упали, не смотря на прежде принесенныя напрасныя къ возвышенію ихъ жертвы.

Посему въ Англіи принято правиломъ употреблять на погашеніе одни остатки доходовъ; во Франціи назначается капиталъ мортизаціи на полезныя или роскошныя постройки; у насъ продолжается исподволь выкупъ, смотря по удобствамъ, не употребляя всего капитала погашенія.

Впрочемъ дѣло сіе требуетъ особой осмотрительности; ибо капиталъ погашенія, хотя не отклоняетъ упадка фондовъ, когда наступаютъ невыгодныя обстоятельства, однако въ массѣ поддерживаетъ общую цѣнность оныхъ; употребленіе вдругъ очень большихъ капиталовъ на публичныя работы рождаетъ надобности и возбуждаетъ ожиданія, которыя не могутъ быть удовлетворяемы продолжительно. Наконецъ нѣкоторыя остатки отъ ежегоднаго капитала погашенія и освободившійся чрезъ выкупъ рантъ иногда могутъ служить важнымъ пособіемъ для правительства. По симъ уваженіямъ надобно держаться середины между обѣими крайностями—излишнею бережливостію Англіи и тароватостію Франціи, тѣмъ болѣе, что всегда крайне трудно возвысить вдругъ налоги, когда бы необходимость новыхъ займовъ сего потребовала. Редукція ранта также бываетъ по временамъ, хотя не безъ преній и неудовольствія. Въ Англіи же она есть дѣло обыкновенное. У насъ въ семъ отношеніи существуютъ особыя обстоятельства о коихъ будетъ объяснено лично.

За симъ обратимся собственно къ долгамъ Россіи.

Въ старыя времена Россіи по имѣющимся слѣдамъ, по случаю чрезвычайныхъ обстоятельствъ, бывали также займы, но въ самомъ государствѣ. Вообще должно примѣтить, что Цари были богаты, при Дворѣ ихъ было по тогдашнему великолѣпіе и Россія вообще слыла богатымъ краемъ, разумѣя сіе по окончаніи дѣлъ татарскихъ. Главный



источникъ богатства Россіи, кромѣ предметовъ, потребныхъ на продовольствіе народа, были тогда пушные товары—источникъ нынѣ ограниченный, но тогда весьма важный, потому, что дорогіе мѣха были въ общемъ употребленіи, не только въ Азіи, но и по всей Европѣ, и еще не существовало соперничества Сѣверной Америки. Государственные расходы были небольшіе; образъ жизни простѣе, а роскошь—прочна: дорогіе камни, золотая и серебряная посуда, парчи и проч. По сему могли быть остатки доходовъ, сокровище и деньги на потребности внезапныя; когда въ настоящее время правительства съ трудомъ могутъ собирать, сколько ежегодно необходимо.

Въ новой Россіи, т. е. со временъ перваго Императора, о займахъ, если они и были, по настоящимъ финансовымъ дѣламъ не имѣется никакихъ свѣдѣній; по нынѣ же оставшіеся долги начинаются со времени Императрицы Екатерины II. Займы сіи соединены подъ названіемъ стараго голландскаго долга. Послѣ того ресурсъ займовъ замѣнялся выпускомъ бумажныхъ денегъ, и только съ 1817 г. началась эпоха новой долговой системы въ Россіи, такъ какъ умноженіе ассигнацій навсегда было прекращено.

Первые займы были сдѣланы на ассигнаціи, частію чтобы консолидировать прежніе внутренніе долги по разнымъ подрядамъ и поставкамъ, равно займы правительства изъ капиталовъ духовной части и другихъ, частію, что странно сказать, для возвышенія цѣны ассигнацій. Потомъ займы были сдѣланы иногда на російскія серебряныя деньги, иногда на голландскіе гульденъ, и употреблялись сначала, когда издержана была французская контрибуція 104.000.000 франковъ, на погашеніе ассигнацій, на внутренніе дефициты и совокупно съ персидскою контрибуціею на военныя издержки. вмѣстѣ съ тѣмъ были сдѣланы значительныя внутренніе займы изъ банковъ. Билеты Государственнаго Казначейства суть также долгъ; но ассигнаціи нельзя назвать долгомъ, въ томъ смыслѣ, какъ другіе, ибо онѣ основаны на кредитѣ правительства и народа въ совокупности.

Прилагаемая у сего табель показываетъ въ хронологическомъ порядкѣ существующіе нынѣ долги, съ означеніемъ сколько они первоначально составляли, сколько изъ оныхъ осталось къ 1838 г., сколько въ годъ слѣдуетъ платить на ассигнаціи (по податному курсу 3 р. 60 к.) ежегодно процентовъ и погашенія, какой былъ средній курсъ въ 1837 г., за сколько процентовъ они сдѣланы, сколько получено за 100 капитала, какой положенъ способъ погашенія и проч. Здѣсь же примѣтить должно, что кредитъ Россіи во время Польскаго мятежа значительно понизился.



Къ сей табели прибавлено въ массѣ, сколько изъ какихъ источниковъ сдѣлано внутреннихъ займовъ, и сколько осталось билетовъ Государственного Казначейства.

Всѣ распоряженія по кредитной части, какъ уже сказано, дѣлаются Министромъ Финансовъ, въ нужномъ случаѣ, съ Высочайшаго утвержденія, по Кредитной канцеляріи; а исполнительныя дѣла производятся по Коммисіи погашенія долговъ, которая получаетъ свои бюджетныя суммы совершенно исправно отъ Государственного Казначейства.

Совѣтъ кредитныхъ установленій, какъ уже упомянуто, имѣетъ высшій контроль по всѣмъ кредитнымъ установленіямъ; но важнѣйшее занятіе онаго относится къ Коммисіи погашенія долговъ. Для сего ежегодно, для представленія отчетовъ, открывается засѣданіе рѣчью Министра Финансовъ, о положеніи нашихъ и вообще европейскихъ кредитныхъ дѣлъ, а потомъ печатается отчетъ и публикуется.

Многосложныя подробности кредитныхъ дѣлъ не должны здѣсь имѣть мѣста, ибо они лишь только затмили бы общій обзоръ.

кредитъ; вексельный курсъ весьма упалъ; нельзя было знать, что будетъ черезъ годъ во время платежа; почему безъ опасенія нельзя было приступать къ какимъ либо дальновиднымъ предпріятіямъ. Безъ сомнѣнія во всякой другой землѣ означенныя послѣдствія были бы еще гораздо хуже, но привязанность русскаго народа къ правительству и довѣріе къ оному нѣсколько смягчили зло.

**Манифесты 1817 года.** Манифестами 1817 года апрѣля 16-го и мая 7-го постановленъ законъ о прекращеніи дальнѣйшаго выпуска ассигнацій и въ томъ же году въ уставѣ Коммисіи погашенія долговъ, начертаны правила о постепенномъ обращеніи оныхъ въ процентный долгъ, на что назначалось въ годъ изъ государственныхъ доходовъ 30.000.000 р.; а въ пособіе—займы.

Затѣмъ въ количествѣ ассигнацій и курсѣ серебрянаго рубля послѣдовали слѣдующія измѣненія:

Г О Д Ъ.	Количество ассигнацій.	Курсъ серебрянаго рубля.
января 1821 года.	685.172.545	373 коп.
— 1823 —	595.776.310	372 —

Всего убавлено ассигнацій на 240.223.690 р.

Но положеніе государственныхъ доходовъ отнюдь не было таково, чтобы можно было ежегодно отпускать на означенный предметъ 30.000.000 р.; почему сдѣланные для погашенія ассигнацій займы, по необходимости должны были быть обращаемы частію на текущіе расходы; слѣдовательно и на платежъ означенныхъ 30.000.000 р.

**Система 1823 года <sup>1)</sup>.** Въ 1823 году нынѣшнимъ министромъ прекращено дальнѣйшее уменьшеніе ассигнацій обращеніемъ ихъ въ процентный долгъ, ибо по прежней системѣ чрезмѣрно умножились бы государственные процентные платежи, особенно при дефицитахъ на ежегодные текущіе расходы. Крутое возвышеніе достоинства ассигнацій

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, на полѣ, написано: «По случаю постигшей меня болѣзни Его Императорское Высочество изволилъ читать остальную часть сего обозрѣнія безъ меня, кои получены обратно 30 апрѣля 1838 года».

имѣло бы кромѣ того послѣдствіемъ непомѣрное умноженіе государственныхъ долговъ, на ассигнаціи сдѣланныхъ, и разстроило бы всѣ частныя состоянія, ибо скорое поправленіе ассигнацій, какъ уже и выше сказано, не менѣе раззорительно, какъ и упадокъ ихъ, но только въ противоположномъ отношеніи.

Съ тѣхъ поръ количество ассигнацій оставалось одно и тоже, но отъ вящаго довѣрія къ кредитнымъ и финансовымъ дѣламъ и отъ умножившейся потребности въ деньгахъ по вящему развитію внутренней промышленности, не смотря на большое умноженіе звонкой монеты и даже водвореніе иностранной, достоинство ассигнацій постепенно поправлялось. Средній курсъ былъ.

Въ 1823 году	372 <sup>82</sup> / <sub>100</sub>	к. асс.	Въ 1825 году	371 <sup>76</sup> / <sub>100</sub>
— 1827 —	372 <sup>63</sup> / <sub>100</sub>	— —	— 1829 —	368 <sup>71</sup> / <sub>100</sub>
— 1831 —	372 <sup>82</sup> / <sub>100</sub>	— —	— 1833 —	360 <sup>85</sup> / <sub>100</sub>
— 1835 —	357 <sup>91</sup> / <sub>100</sub>	— —	— 1837 —	354 <sup>86</sup> / <sub>100</sub>

*Примѣчаніе.* Хотя ассигнаціи у насъ основаны на размѣнѣ на мѣдную монету, такъ какъ фондъ, на сіе предоставленный, состоитъ изъ оной—правило ошибочное, ибо сія монета въ большемъ количествѣ ни кому не нужна; но первоначально ассигнаціи были признаны за представителей серебряныхъ рублей.

**Будущія мѣры объ ассигнаціяхъ.** За симъ единственная благоразумная мѣра, которая могла бы быть принята относительно ассигнацій, была бы та, чтобы вымѣнять ихъ по какому либо курсу на новыя равныя съ серебромъ и учредить серебряный фондъ для размѣна ихъ, по желанію. Мѣра сія однако въ практическомъ отношеніи требуетъ весьма большаго перелома и сопряжена съ многочисленными затрудненіями, ибо должно переложить на серебро ассигнаціонныя фонды, вклады банковыхъ установленій, всѣ подати и повинности и всякаго рода жалованье и содержаніе, передѣлать всѣ мѣдныя деньги, не упоминая о другихъ особыхъ обстоятельствахъ, встрѣчаться долженствующихъ. Впрочемъ въ таковой мѣрѣ не настоятъ неотложной надобности, такъ какъ привыкли къ различію между звонкими и бумажными деньгами; во всякомъ случаѣ она требуетъ приготовленія.

#### **О появленіи серебряной монеты въ общежитіи.**

Обращаясь паки къ исторіи ассигнацій, надобно присовокупить, что для поддержанія кредита оныхъ правительство, какъ то дѣлается обыкновенно, признало ихъ единственною платежною монетою. Всѣ подати вимались оными и по 1818 году серебро такъ мало употреблялось въ общежитіи, что проѣзжая черезъ Великороссійскія губерніи съ



	Когда сдѣлать заемъ.	На какую сумму сдѣлать заемъ.	Сколько опредѣле ежегодно.	
			на про центы.	на погаше ніе.
	<b>В. Внутренніе займы.</b>			
а) На погашеніе ассигнацій . . . . .	въ 1817 г.	на ассигнаціи 34.300.971 р.	6%	Посредств выкупа 2%.
	» 1818 »	80.686.800 -	6%	2%.
б) на уплату долговъ . . . . .	—	—	—	—

**С. Кроме того Государственное Казначейство состоитъ должнымъ къ 1-му января 1838 г.**

- 1) Заемному банку . . . . .
- 2) Коммерческому банку . . . . .
- 3) Опекунскимъ совѣтамъ . . . . .
- 4) Департаменту удѣловъ . . . . .
- 5) Экономическому Комитету военныхъ поселеній . . . . .
- 6) Капиталу выкупа Комисіи погашенія долговъ . . . . .
- 7) Билетовъ Государственнаго Казначейства остается въ обращеніи . . . . .

**О податномъ курсѣ.** Какъ биржевой курсъ естественно получаетъ свое направленіе въ портахъ и на нѣкоторыхъ главныхъ внутреннихъ рынкахъ, не вездѣ одинаковъ и по временамъ перемѣняется, то для пріема серебра и золота въ подати надлежало постановить одинаковый податный курсъ, который уже многіе годы составляетъ на золото 3 р. 65 к., и на серебро 3 р. 60 к.; хотя биржевой курсъ серебра бываетъ отъ 353 до 357 к.; отъ чего казна несетъ убытки. Послѣдній курсъ служить и для пріема таможенныхъ пошлинъ. Курсъ золота часто бываетъ нѣсколько выше податнаго. Мѣдная монета принимается противъ ассигнацій и часто накапливается въ казначействахъ.

**О счетѣ на монету.** Со втеченіемъ паки серебряныхъ денегъ въ общее употребленіе, вкрались какія то странные лажи другого рода, въ разныхъ губерніяхъ различно, извѣстныя подъ названіемъ счета на монету, или просто народныхъ лажей. По оному возвышая цѣну серебра, прибавляютъ соразмѣрно на ассигнаціи; мелкую же монету, хотя оной много, исчисляють еще выше; такъ наприм. въ С.-Петербургѣ считаютъ серебряный рубль въ 3 р. 75 к.; пятирублевую ассигнацію въ 5 р. 25 к., а мелкое серебро въ 4 р. асс. Во внутреннихъ мѣстахъ считаютъ инде серебряный рубль въ 4 р. 20 к. и прибавляютъ на ассигнаціи 18 процентовъ, а въ другихъ губерніяхъ еще иначе.

Очевидно что сей счетъ кромѣ затрудненій, ничего существеннаго не представляетъ; ибо биржевой курсъ служить оному основаніемъ, и не смотря на произвольныя прибавки, получается по простонародному лажу за извѣстное число штукъ серебряной монеты не болѣе и не менѣе ассигнаціонныхъ листовъ, какъ по биржевому курсу, кромѣ нѣкотораго округленія.—По сему явствуется, что счетъ сей имѣетъ свое начало въ спекуляціяхъ мелкихъ торгашей и такъ называемыхъ ходебщиковъ—обсчитывать простой народъ, что мѣнялы пользуются онымъ для ажіотажу, и что главная выгода сихъ людей состоитъ въ томъ, чтобы постепенно возвышать сей лажъ; наконецъ, что тутъ скрывается одинъ обманъ; но къ сожалѣнію, по сему предмету существуютъ странныя заблужденія, и самый Государственный Совѣтъ постановивъ въ октябрѣ 1826 г., что комисіонеры военнаго вѣдомства должны держаться сего лажа, далъ поводъ къ вкорененію сего образа счетовъ, который теперь весьма трудно вывести.

**О билетахъ Государственнаго Казначейства.** Билетовъ Государственнаго Казначейства осталось въ обращеніи до 31.900.000 р. Они имѣютъ большой фаворъ въ публикѣ и три серіи повелѣно оставить въ обращеніи, чтобы публика отъ оныхъ не отвыкла, такъ какъ они въ томъ II.

*Объ установленіяхъ въ пользу частнаго кредита.*

Подъ установленіями сего рода не разумѣются здѣсь частные банкирскіе дома или торговыя общества, но, такія установленія, кои учреждены самими правительствомъ, или съ участіемъ, или подъ контролемъ онаго, или съ выдачи привиллегій; слѣдовательно сюда относятся разнаго рода публичныя банки и земскіе кредитные союзы. Большія же торговыя компаніи, кои вмѣстѣ съ тѣмъ владѣютъ колоніями или иными краями, сюда не относятся, или только косвенно, поколику занимаются кредитными дѣлами. Кредитныя установленія сего рода представляютъ въ своемъ составѣ многія различія и сложность, почему для разложенія сего дѣла на его элементы, должно разсмотрѣть слѣдующія отношенія:

1) Денежныя способы заведенія, гдѣ встрѣчаются:

a) составленіе кореннаго капитала отъ правительства, или обществомъ извѣстныхъ частныхъ людей, или на акціяхъ;

b) составленіе однимъ изъ сихъ способовъ фонда звонкихъ денегъ, выпускомъ превосходнаго числа нотъ банка, съ обѣщаніемъ размѣна, въ связи съ правительствомъ, подъ покровительствомъ онаго, или же вовсе частно, съ дозволенія, или безъ дозволенія.

О банкахъ сего рода и особенно вовсе частныхъ было уже разсуждаемо при объясненіяхъ о бумажныхъ деньгахъ. Банки сіи техническимъ словомъ называются *Zettelbanken*;—особенно примѣчательнъ Англійскій банкъ; есть многіе частныя сего рода банки въ Англіи, Сѣверной Америкѣ и въ нѣкоторыхъ другихъ мѣстахъ.

c) Выпускъ бумажныхъ денегъ (каковы были французскіе ассигнаты, вѣнскіе шейны и проч.) безъ особаго денежнаго фонда на кредитъ правительства, съ обѣщаніемъ обмѣна;

d) въ какой либо провинціи соединеніе большаго числа помѣщиковъ для выпуска подъ общее ручательство кредитныхъ денегъ, или обращающихся въ публичнъ фондовъ, приносящихъ проценты, кои участникамъ раздаются въ займы изъ процентовъ для уплаты долговъ, или для другихъ предпріятій по особой таксаціи имѣній; проценты же бывають выше, нежели платимые за ноты союзы, для покрытія издержекъ управленія и убытковъ, и для постепеннаго погашенія самаго долга;

e) пріемъ денежныхъ вкладовъ изъ платежа процентовъ, кои раздаются другимъ за нѣсколько высшіе проценты; *Depositen-Banken*;—также пріемъ денежныхъ вкладовъ для храненія на тотъ конецъ, чтобы для облегченія торговли переводить на счетъ кредита каждаго суммы на кредитъ другаго, какъ легчайшій платежный способъ. Банки сего рода



называются Girobanken, и въ Гамбургскомъ Банкѣ, на семь основаніи производятся почти всѣ значительные торговые обороты.

2) Употребленіе капиталовъ таковыхъ заведеній представляетъ слѣдующіе виды:

а) на расходы правительства—дѣло опасное относительно чисто бумажныхъ денегъ, но допускается относительно билетовъ Государственнаго Казначейства, подъ разными названіями выпускаемыхъ; *exchequer bills, bons royaux, billets de caisse, Tresorscheine* и пр.

б) на банкирскіе обороты, какъ то: на учетъ векселей, на переводъ суммъ, на покупку тратъ, на выдачу ссудъ подъ векселя, на кредитъ или съ ручательствомъ, на операціи одного Банка съ другимъ и другія коммерческія дѣла;

в) На ссуды подъ ипотеки недвижимыхъ имѣній, а иногда на ссуды владѣльцамъ просто на кредитъ;

г) на различныя предпріятія, торговлю, мануфактуры, горные заводы, подряды, монетныя дѣла и проч.

*Примѣчаніе.* Сюда не принадлежатъ общества, устроенныя для одного опредѣленнаго предмета, наприм.: водянаго сообщенія, желѣзной дороги и проч., коихъ нынѣ въ Европѣ такъ много, и хотя акціи ихъ ходятъ на биржахъ, но сами они принадлежатъ къ разряду компаній. Также не относятся сюда торговыя учрежденія въ связи съ правительствомъ, какъ наприм.: Прусская *Seehandlungsgesellschaft*;

е) на одинъ переводъ кредитовъ изъ умѣреннаго платежа, какъ Гамбургскій банкъ и другіе;

ж) на участіе въ публичныхъ займахъ и на ссуды правительству.

з) На разныя операціи для правительства, какъ то: переводъ доходовъ, платежи по государственнымъ долгамъ и другимъ предметамъ, какъ наприм.: Лондонскій банкъ;—или пріемъ на проценты остаточныхъ доходовъ правительства, какъ въ Сѣверной Америкѣ;

и) На ссуды подъ закладъ движимыхъ вещей—заведенія извѣстныя подъ именемъ ломбардовъ.

і) Застрахованіе разнаго рода, и другіе менѣ важные обороты.

3) Относительно къ управленію, установленія сіи раздѣляются:

а) На зависящія отъ одного правительства, иногда съ муниципальными депутатами, какъ у насъ Ассигнаціонный банкъ;

б) Дирекціи избранныхъ обществомъ подъ предсѣдательствомъ казеннаго чиновника, или при казенныхъ депутатахъ, какъ наприм. Французскій банкъ (*Banque de France*).

с) Дирекція вовсе частная, или только подъ некоторымъ контролю правительства (Banque Lafitte).

Вышеозначенные элементы вошли однако въ составъ разныхъ заведеній сего рода весьма различно; большею частию занятія ихъ сдѣланы и немногія могли бы получить исключительно чистое названіе одного рода. Слишкомъ большое сдѣланіе представляетъ однако особыя невыгоды. Кажется, нѣтъ банка, который соединялъ бы въ себѣ такъ много различныхъ элементовъ по занятіямъ, какъ Варшавскій. Земскіе кредитные союзы подъ названіями Kreditvereine Kreditkassen, Landschafts systeme, Landbanken и проч. занимаются обыкновенно однимъ дѣломъ.

У насъ Ассигнаціонный банкъ есть чистоказенное заведеніе, выпускавшее для правительства бумажныя деньги. Билетами Государственнаго Казначейства завѣдываютъ въ разныхъ отношеніяхъ банкъ сей и Департаментъ Государственнаго Казначейства.

Банки Коммерческій и Заемный суть банки депозитные, не выпускающіе кредитныхъ нотъ; но билеты ихъ по полученнымъ вкладамъ въ большихъ оборотахъ имѣютъ довольно обширное хожденіе. Первый занимается одними торговыми оборотами, а послѣдній есть чисто гипотечное заведеніе. Прибыли отъ ихъ оборотовъ поступаютъ частию въ резервный капиталъ, большею же частию въ государственный доходъ. Накопшіяся въ оныхъ празднующія суммы служили важнымъ ресурсомъ для казны на военныя надержки, а въ мирное время на разныя общепользныя заведенія, посредствомъ займовъ.

Противъ сихъ послѣднихъ банковъ есть возраженіе, а именно, что Коммерческій банкъ едвали не былъ учрежденъ преждевременно, и что Заемный можетъ быть содѣйствовалъ болѣе ко вреду, нежели къ пользѣ дворянства; но въ настоящемъ положеніи дѣла сего переимѣнить нельзя, и въ Заемномъ банкѣ сдѣлано важное нравственное и матеріальное исправленіе, введеніемъ въ 1824 году процентовъ погашенія долга. Потомъ въ 1830 году для вѣщаго облегченія дворянства допущено пониженіе банковыхъ процентовъ. Въмѣсто 6% интереса, которые прежде платились по займамъ изъ банка Заемнаго и Опекунскихъ Совѣтовъ, въносятся токмо 5%; равнымъ образомъ и на вклады съ того времени банки даютъ интересовъ менѣе, а именно: вмѣсто 5%, по 4%.

Вклады всегда возвращаются по востребованію немедленно, и хотя нѣкоторые правила въ отношеніи срока возврата огромныхъ вкладовъ; но банки не пользуются оными для вѣщаго утвержденія своего ихъ кредита.

Сокращенныя казны въ Москвѣ и С.-Петербургѣ, къ коимъ относится



также сіе возраженіе, суть Кредитныя учрежденія въ пользу разныхъ богоугодныхъ заведеній, подъ управленіемъ правительства, безъ выпуска кредитныхъ денегъ. Къ составу ихъ занятій принадлежитъ пріемъ вкладовъ изъ процентовъ и выдачи ссудъ подъ недвижымыя имѣнія; а въ особыхъ отдѣленіяхъ подъ движымыя вещи на особыхъ правилахъ.

Управленіе оныхъ отдѣльно отъ Министерства Финансовъ, которое въ нѣкоторомъ отношеніи за оныя отвѣчаетъ и чиновникамъ ихъ выдаетъ пенсіи и награды.

Кредитныя кассы при Приказахъ общественнаго призрѣнія суть губернскіе Банки въ пользу богоугодныхъ заведеній, состоящія въ вѣдомствѣ Министерства Внутреннихъ дѣлъ. Онѣ весьма похожи на Заемный банкъ и на Сохранныя казны.

### ***О земскихъ повинностяхъ и запасныхъ сельскихъ магазейнахъ.***

Почти во всѣхъ государствахъ, по существу дѣла, отдѣлились доходы и расходы муниципальные отъ общихъ государственныхъ. Отъ сего раждались съ одной стороны доходы и расходы городовъ и другихъ обществъ, а съ другой—цѣлыхъ провинцій или отдѣленій оныхъ; первые составляютъ собственно муниципальные финансы, а послѣдніе—земскія повинности. Въ Англіи называются они повинностями графствъ, во Франціи повинности департаментальныя, у насъ—земскія повинности. Предметы сихъ повинностей довольно различны, и иногда обращаются на земство расходы, кои подлежали бы удовлетворенію изъ государственной казны. Образъ взиманія ихъ различенъ: индѣ существуютъ особые источники доходовъ; во Франціи взимаются посредствомъ прибавочныхъ сантимовъ со сборовъ поземельнаго и персональнаго; у насъ подобнымъ образомъ раскладкою извѣстнаго числа копѣекъ по душамъ.

Можно сдѣлать вопросъ, почему земскіе расходы отдѣляются отъ общихъ государственныхъ; ибо они также служатъ болѣе или менѣе къ общей пользѣ. На сіе должно отвѣтствовать, что земскія повинности имѣютъ естественно отдѣльный характеръ, по тому въ первыхъ, что надобности разныхъ департаментовъ или губерній и выгоды коими они пользуются, весьма различны, а во вторыхъ, и главнѣйше, что когда доходы и расходы земства, состоятъ въ непосредственномъ управленіи онаго, то собственныя выгоды края и опасенія упрековъ согражданъ, побуждаютъ земское управленіе пещись объ умѣренности сихъ повинностей—чегó въ сей степени нельзя было бы ожидать, еслибы расходы



производились изъ общихъ государственныхъ доходовъ казеннымъ поименіемъ. Изъ сего правила бываютъ изыятія, какъ и во всѣхъ человѣческихъ дѣлахъ: но, судя вообще, они не измѣняютъ основательности онаго.

Во многихъ государствахъ земскія повинности не ограничиваются денежнымъ сборомъ, а существуютъ еще натуральныя земскія повинности. то есть: производство работъ и поставка продуктовъ для известной надобности, и въ семъ послѣднемъ случаѣ иногда сливаются съ налогами въ натурѣ, то есть съ поставкою хлѣба и другихъ произведеній. Предметы натуральныхъ земскихъ повинностей многоразличны: починка дорогъ, мостовъ и гатей, поддержка дамбъ противъ наводненій; подводы, воинскій постоя; поставка хлѣба и фуража для продовольствія войскъ; доставленіе соломы и дровъ для лагерей и многіе другіе, а въ военное время—наряды для крѣпостныхъ и другихъ работъ. Въ каждомъ государствѣ существуетъ особое о семъ положеніе. Разныя повинности, напримѣръ: квартированіе войскъ, перѣдка вознаграждаются отъ казны, а въ нѣкоторыхъ земляхъ вовсе нѣтъ натуральныхъ земскихъ повинностей.

Судя вообще, можно сказать, что натуральныя земскія повинности не согласуются съ строгою теоріею народнаго хозяйства, но здѣсь возникаетъ важное различіе между землями богатыми, весьма образованными, многонаселенными и не весьма обширными и въ противномъ сему положеніи находящимися. Въ сихъ послѣднихъ земледѣлецъ имѣя всегда нѣсколько свободнаго времени, нуждается въ деньгахъ по малому имѣнію продажныхъ продуктовъ, или по недостатку случаевъ для заработковъ, почему ему легче производить нѣкоторыя работы въ натурѣ, нежели платить за оныя деньги. Къ тому нѣкоторыя главныя повинности, какъ то: починка дорогъ, перейдя въ руки управленія, стоили бы весьма дорого; такъ что земство не могло бы таковыхъ расходовъ вынести. Примѣчательный въ семъ отношеніи примѣръ есть то, что во Франціи, въ прошломъ году, для починки проселочныхъ и другихъ трактовъ, не относящихся къ системѣ дорогъ первыхъ классовъ, учредили вновь натуральную земскую повинность, обязывающую каждого француза известныхъ лѣтъ работать на дорогахъ три дни въ году самому и съ рабочимъ скотомъ, буде таковой имѣеть, или же нанимать за себя другихъ.

Предметы земскихъ повинностей въ Россіи составляютъ: удовлетвореніе потребностей относящихся или къ гражданскому управленію, или къ управленію воинскому, и раздѣлены на денежные и натуральныя; а на общія частныя и мірскія.

До 1802 года отправленіе сихъ повинностей, по несуществованію постоянныхъ правилъ, зависѣло отъ установленій и назначеній мѣстнаго начальства, но въ семь году апрѣля 27, состоялся именной Его Императорскаго Величества Указъ, данный Комитету учрежденному для разсмотрѣнія почтъ и на основаніи онаго, отнесено на земскую повинность устройство и содержаніе почтъ.

Въ 1805 году мая 2-го, издано предварительное положеніе, о образѣ отправленія существующихъ земскихъ денежныхъ повинностей по каждой губерніи, до общаго ихъ уравниенія по государству, на основаніи сего положенія.

Въ послѣдствіи оставлена мысль общаго уравниенія земскихъ повинностей, и вмѣсто того учрежденъ вспомогательный земскій сборъ, о которомъ выше сказано, такъ какъ онъ входитъ въ Государственную роспись, и изданы разныя узаконенія для лучшаго устройства сего сбора, особенно по предмету отчетностей. Причина по коей не признано было удобнымъ учредить общій земскій сборъ была именно та, которая выше приведена, чтобы каждая губернія была интересована умѣреніемъ земскихъ расходовъ.

Настоящее статистическое положеніе денежнаго земскаго сбора есть слѣдующее.

1) Денежныя земскія повинности:

Главнѣйшіе предметы оныхъ суть:

#### Общіе.

Содержаніе переправъ, мостовъ, гатей и перевозовъ; содержаніе почтъ; наемъ лошадей для земской гонобы; содержаніе воинскихъ помѣщеній, этапныхъ зданій и тюремъ; содержаніе воспитанниковъ въ училищѣ гражданскихъ инженеровъ, издержки на распространеніе оспопрививанія и содержаніе особыхъ столовъ при Казенныхъ Палатахъ для ревизіи отчетовъ по земскому сбору.

#### Частные:

а) По владѣльческимъ имѣніямъ: содержаніе канцелярій при дворянскихъ предводителяхъ, депутатскихъ собраніяхъ, опекахъ и комиссіяхъ; б) по казеннымъ имѣніямъ содержаніе волостныхъ правленій и заготовленіе печатныхъ бланковъ на податныя таблицы, листы, тетради и книги.

Казенные крестьяне сверхъ того имѣютъ особые расходы, по волостямъ различно, на удовлетвореніе разныхъ частныхъ надобностей

мірскихъ обществъ, какъ то: на постройку и починку запасныхъ сельскихъ хлѣбныхъ магазиновъ, на караульныхъ при церквахъ; на содержаніе въ училищахъ крестьянскихъ мальчиковъ, назначаемыхъ къ должности писарей и проч.; а также на наемъ подрядчиковъ для исправленія, вмѣсто крестьянъ, земскихъ натуральныхъ повинностей, если они считаютъ сіе для себя выгоднѣе—что случается особенно по отдаленности жительства, по занятіямъ фабричнымъ промысломъ, или когда работа требуетъ нѣкотораго искусства.

Потребныя суммы собираются на основаніи смѣтъ земскихъ повинностей, составляющихся на каждые три года.

Депутаты отъ дворянства и городовъ избранные, въ присутствіи Губернатора и Вице-Губернатора, разсмотрѣвъ отчеты прошлаго трехлѣтія, поколику оныя могутъ быть готовы, соображаютъ представленную собранію смѣту ежегодныхъ земскихъ потребностей на новое трехлѣтіе и дѣлаютъ окончательное о семъ предметѣ положеніе съ раскладкою, сколько можно уравнительно: сколько по каждому состоянію должно взимать для покрытія смѣты.

Когда смѣта съ раскладкою такимъ образомъ составлена, подписана, и утверждена Военнымъ Губернаторомъ или Генераль-Губернаторомъ, гдѣ они находятся, представляется она Министру Финансовъ, для внесенія въ Государственный Совѣтъ по надлежащей повѣркѣ, съ его мнѣніемъ; при семъ нерѣдко отсѣкаются излишніе расходы или умѣряются необходимыя.

Мірскіе расходы, т. е. различныя надобности казенныхъ крестьянъ по волостямъ и сельскимъ обществамъ, составляются, по приговорамъ обществъ въ Казенной Палатѣ, разсматриваются Губернаторомъ, и прежде окончательно утверждались Министерствомъ Финансовъ, но съ учрежденіемъ Министерства Государственныхъ имуществъ въ отношеніи частныхъ и мірскихъ повинностей казенныхъ крестьянъ, должны послѣдовать нѣкоторыя перемѣны.

Изъ табели видно, что главный расходъ относится къ содержанію почтовыхъ лошадей, обстоятельство исключительно свойственное Россіи, ибо по огромному оной пространству, по рѣдкости населенія и по малому числу образованныхъ классовъ, проѣзжающихъ, недостаточно для обезпеченія содержанія станцій, одними прогонами, хотя бы и значительно оныя возвысить; а всякая медленность и затруднительность въ сообщеніяхъ, влекла бы за собою невозможность управлять симъ колоссомъ, ускорить частныя дѣла, и лишила бы всю внутренность необходимой связи.



За возку почтъ хотя и платятся прогоны, но они также не были бы достаточны для вольныхъ почтъ.

Въ текущемъ съ 1836 и 1837 годовъ трехлѣтн, земскіе сборы по Государству со включеніемъ вспомогательнаго и 30 копѣчнаго на содержаніе земскихъ полицій возрасли до 27.000.000 р. въ годъ; наибольшій платежъ несутъ жители губерній: С.-Петербургской, Олонецкой, Виленской и Архангельской и областей Кавказской и Бессарабской; а наименьшій, губерній: Могилевской, Калужской, Орловской, Пензенской, Рязанской, Симбирской и Тамбовской.

Дальнѣйшія подробности сего дѣла открываются изъ прилагаемой у сего особой табели <sup>1)</sup>).

Употребленіе назначенныхъ по смѣтѣ суммъ, на основаніи 557 ст. Св. Зак. Т. 4, принадлежитъ непосредственно распоряженію губернскаго начальства, подъ надзоромъ Министра Внутреннихъ дѣлъ.

Отчетность въ денежныхъ земскихъ повинностяхъ, на основаніи Высочайше утвержденныхъ правилъ 30 апрѣля 1834 г., вообще раздѣляется на два рода: хозяйственный и контрольный; первый принадлежитъ къ обязанности Дворянскаго Депутатскаго собранія, а послѣдній Казенной Палатѣ.

Казенныя Палаты по обревизованіи отчетовъ, представляютъ оныя на дальнѣйшую ревизію въ Министерство Финансовъ, генеральные отчеты коего для высшей повѣрки, поступаютъ въ Государственный Контроль.

Дворянское Собраніе если при хозяйственномъ разсмотрѣніи представленнаго отчета, найдетъ въ назначеніи предметовъ или расходовъ излишество или безпорядки, мнѣніе свое къ сокращенію оныхъ и вообще относительно земскихъ повинностей представляетъ чрезъ губернскаго предводителя Министерству Внутреннихъ дѣлъ.

Излишніе и неправильные расходы, признанные таковыми при ревизіи отчетовъ, взыскиваются съ виновныхъ для обращенія въ суммы земскихъ повинностей.

## II. *Натуральныя земскія повинности:*

Натуральныя земскія повинности завѣдываются Министерствомъ Внутреннихъ дѣлъ, но по части казенныхъ крестьянъ, Министерство Финансовъ имѣло также участіе, а по связи дѣла и по важности сихъ повинностей, необходимо присовокупить здѣсь краткое ихъ обозрѣніе.

Предметы сихъ повинностей суть:

<sup>1)</sup> См. Приложение II.

а) Снабженіе квартирами воинскихъ чиновъ и снабженіе ихъ приваромъ отъ хозяевъ за отдачею имъ пайковъ, на что впрочемъ нѣтъ опредѣлительнаго закона.

б) Помѣщеніе воинскихъ заведеній, какъ то: лазаретовъ, мастерскихъ, цейхгаузовъ, конюшенъ, манежи и проч., изъ коихъ однако нѣкоторые устроиваются особо изъ земскаго сбора, въ городахъ же болѣе нанимаются на счетъ городскихъ или земскихъ доходовъ, а индѣ есть казенныя или общественныя зданія.

в) Отводъ лагерныхъ мѣстъ и пастбищъ для лошадей, войскамъ принадлежащихъ, кои однако болѣе нанимаются на счетъ денежнаго сбора. Поставка дровъ и соломы всегда производится подрядомъ, изъ денежнаго земскаго сбора.

г) Поставка подводъ и проводниковъ безъ прогоновъ въ назначенномъ количествѣ при движеніи полковъ и другихъ командъ, имѣющихъ штатный составъ и при переходахъ разныхъ отдѣльныхъ воинскихъ командъ неимѣющихъ штатнаго устройства.

д) Содержаніе почтовыхъ и проселочныхъ дорогъ, кромѣ шоссе, съ устройствомъ на нихъ мостовъ и гатей, не требующихъ значительныхъ издержекъ и техническаго знанія въ постройкѣ, кои наиболѣе обращаются на денежный земскій сборъ.

е) Дача подводъ безъ прогоновъ для разъѣздовъ земской полиціи далѣе 30-ти верстнаго отъ города разстоянія, волостныхъ начальниковъ и для пересылаемыхъ преступниковъ и бродягъ въ мѣста ссылки.

Изъ сей номенклатуры видно, сколь тягостны у насъ натуральныя земскія повинности, особенно подводныя въ рабочее время.

При распредѣленіи натуральныхъ земскихъ повинностей соблюдаются сколько можно слѣдующія правила: 1) при дачѣ подводъ и въ нѣкоторыхъ другихъ случаяхъ, держится очередь семействъ или душъ; 2) дороги и мосты, распредѣлены по числу душъ участками, между владѣльцами и казенными крестьянами и городами, на ихъ выгонахъ; 3) при расквартированіи войскъ губернаторы стараются, поколику можно, уравнивать тягость между селеніями; и 4) повинности, кои слишкомъ трудно выполнить въ натурѣ, обращаются, какъ уже выше примѣчено, болѣе на денежный земскій сборъ.

Безъ непомѣрныхъ новыхъ издержекъ, не представилось бы возможности сдѣлать перемѣну въ натуральныхъ земскихъ повинностяхъ.



За возку почтъ хотя и платятся прогоны, но они также не были бы достаточны для вольныхъ почтъ.

Въ текущемъ съ 1836 и 1837 годовъ трехлѣтн, земскіе сборы по Государству со включеніемъ вспомогательнаго и 30 копѣчнаго на содержаніе земскихъ полицій возрасли до 27.000.000 р. въ годъ; наибольшій платежъ несутъ жители губерній: С.-Петербургской, Олонецкой, Виленской и Архангельской и областей Кавказской и Бессарабской; а наименьшій, губерній: Могилевской, Калужской, Орловской, Пензенской, Рязанской, Симбирской и Тамбовской.

Дальнѣйшія подробности сего дѣла открываются изъ прилагаемой у сего особой табели <sup>1)</sup>.

Употребленіе назначенныхъ по смѣтѣ суммъ, на основаніи 557 ст. Св. Зак. Т. 4, принадлежитъ непосредственно распоряженію губернскаго начальства, подъ надзоромъ Министра Внутреннихъ дѣлъ.

Отчетность въ денежныхъ земскихъ повинностяхъ, на основаніи Высочайше утвержденныхъ правилъ 30 апрѣля 1834 г., вообще раздѣляется на два рода: хозяйственный и контрольный; первый принадлежитъ къ обязанности Дворянскаго Депутатскаго собранія, а послѣдній Казенной Палатѣ.

Казенныя Палаты по обревизованіи отчетовъ, представляютъ оныя на дальнѣйшую ревизію въ Министерство Финансовъ, генеральные отчеты коего для высшей повѣрки, поступаютъ въ Государственный Контроль.

Дворянское Собраніе если при хозяйственномъ разсмотрѣніи предъявленнаго отчета, найдетъ въ назначеніи предметовъ или расходовъ излишество или безпорядки, мнѣніе свое къ сокращенію оныхъ и вообще относительно земскихъ повинностей представляетъ чрезъ губернскаго предводителя Министерства Внутреннихъ дѣлъ.

Излишніе и неправильные расходы, признанные таковыми при ревизіи отчетовъ, взыскиваются съ виновныхъ для обращенія въ суммы земскихъ повинностей.

## II. *Натуральныя земскія повинности:*

Натуральныя земскія повинности завѣдываются Министерствомъ Внутреннихъ дѣлъ, но по части казенныхъ крестьянъ, Министерство Финансовъ имѣло также участіе, а по связи дѣла и по важности сихъ повинностей, необходимо присовокупить здѣсь краткое ихъ обозрѣніе.

Предметы сихъ повинностей суть:

<sup>1)</sup> См. Приложение II.



рора Оболянинова, при чемъ имѣлось въ виду и продовольствіе войскъ.

Въ 1822 г. магазейны сіи получили подробнѣйшее устройство, по коему во многихъ губерніяхъ назначено собрать въ теченіи извѣстнаго числа лѣтъ, хлѣбныхъ запасовъ по 2 четверти на каждую ревизскую душу, и для постепеннаго составленія сего количества собирать ежегодно по 4 гарнца съ души; въ другихъ же губерніяхъ полагалось собирать ежегодными взносами денегъ хлѣбный капиталъ—мысль ошибочная; ибо за деньгами дѣло нестанетъ, но хлѣба иногда, особливо благовременно, и за деньги достать нельзя.

Сельскіе сіи магазейны однако пришли въ большое разстройство, и при большомъ неурожаѣ 1833 г. оказалось, что во многихъ мѣстахъ хлѣба не было на лицо, ибо оный считался въ недоимкѣ или раздачѣ въ ссуду. Надзора почти сначала учрежденія не было, ниже порядочной отчетности, а сверхъ того въ существующей системѣ была еще та ошибка, что въ владѣльческихъ имѣніяхъ составленіе запаса было предоставлено помѣщикамъ на волю; по чему такихъ запасовъ почти нигдѣ не было, а крестьяне требовали, чтобъ помѣщики ихъ кормили. Въ иныхъ губерніяхъ и уѣздахъ магазейны были въ лучшемъ положеніи и приносили большую пользу, особенно для посѣва; но отъ накопившихся денегъ не было особеннаго пособія собственно для продовольствія.

По сему былъ учрежденъ особый Комитетъ для новаго устройства сихъ магазейновъ, въ которомъ первоначально обсуживаемы были всѣ возраженія противъ оныхъ. При семъ нѣкоторые члены убѣдились, что вовсе не надлежало быть симъ магазейнамъ, но всѣ вообще согласились, что послѣ неурожая нельзя отмѣнить ихъ, и что если и никогда не будетъ достигнуто значительнаго запаса, то однако будетъ незначительное пособіе, особливо для посѣва.

Затѣмъ Комитетъ постановилъ новое положеніе, при коемъ главнѣйше имѣлось въ виду:

а) Уменьшить количество запасной ржи до 1 четверти, а ярового до  $\frac{1}{2}$  четверти, ибо несбыточно, чтобы въ Россіи могло лежать до 90.000.000 четвертей хлѣба, по самой умѣренной цѣнѣ на сумму до 500.000.000, и то сверхъ торговыхъ запасовъ;

б) Чтобы въ частныхъ имѣніяхъ сами крестьяне собрали запасъ, который оставался бы ихъ принадлежностію, дабы не требовали хлѣба отъ помѣщиковъ, продавъ даже свой собственный, какъ были случаи;

с) Чтобы хлѣбъ хранился въ мѣрныхъ засѣкахъ для легкости повѣрки; для чего Министръ Финансовъ, по опытамъ кубическаго измѣре-



### *Сельскіе запасныя магазейны.*

Въ нѣкоторомъ отношеніи, къ земскимъ натуральнымъ повинностямъ принадлежитъ учрежденіе сельскихъ запасныхъ магазейновъ, кои состоятъ въ вѣдомствѣ Министерства Внутреннихъ дѣлъ, но по части казенныхъ крестьянъ зависѣли отъ распоряженія Министерства Финансовъ, нынѣ же зависать отъ Министерства Государственныхъ имуществъ.

Вопросъ о надобности и полезности запасныхъ хлѣбныхъ магазейновъ съ давняго времени занимаетъ ученыхъ и правительства, и особенно возобновлялся во время большихъ неурожаевъ, въ связи со многими другими вопросами. Главнѣйшіе изъ оныхъ суть: а) возможно ли отложить изъ потребленія столь значительный запасъ, чтобы въ случаѣ большаго неурожая, или среднихъ урожаевъ нѣсколькихъ лѣтъ, имѣть въ готовности значительную часть потребности въ народѣ хлѣба? б) можетъ ли народъ огромный капиталъ, на то потребный, оставить безплоднымъ въ произведеніяхъ, подверженныхъ скорой порчѣ? с) полезно ли для поддержанія хлѣбопашества вообще принять мѣры къ тому, чтобы хлѣбъ, при дурныхъ урожаяхъ, былъ дешевле, такъ какъ правительство можетъ помогать бѣднѣйшимъ инымъ образомъ? d) если учредить магазейны, то должно ли имѣть въ виду одинъ посѣвъ, или и продовольствіе (по словамъ простаго народа сѣмена и смена)? Сверхъ того въ частности встрѣчаются многія обстоятельства, требующія особаго соображенія, какъ-то: количество народонаселенія относительно къ пространству края, плодородіе земли, степень образованности, удобность внутреннихъ сообщеній, климатъ, способы доставать чужой хлѣбъ и проч.

Здѣсь неумѣстно было бы входить въ подробное разсмотрѣніе сего важнаго предмета народнаго хозяйства; но судя вообще, рѣшеніе должно склониться на ту сторону, что возраженія противъ сихъ магазейновъ въ общемъ объемѣ имѣютъ перевѣсъ, но что въ частныхъ случаяхъ, особливо въ краяхъ, производящихъ много хлѣба, но подверженныхъ временнымъ неурожаямъ и нуждающимся въ сбытѣ, допущеніе такихъ магазейновъ должно быть предметомъ зрѣлыхъ размышленій.

У насъ въ древніе годы, когда случались частые неурожаи, служили пособіемъ для народа житницы царскихъ имѣній, патріарха и духовенства, а со времени Петра I въ разное время, были принимаемы мѣры, къ учрежденію особаго продовольственного запаса.

Нынѣшніе сельскіе запасныя магазейны учреждены во время царствованія Императора Павла I, по предположенію генераль-проку-



Удѣльные имѣнія составляютъ фондацию для Императорской Фамилии, учрежденную Императоромъ Павломъ I въ 1797 году изъ прежнихъ дворцовыхъ и тому подобныхъ имѣній, и употребляемыхъ главнѣйше на дотацию и содержаніе членовъ Императорской Фамилии, сверхъ незначительныхъ суммъ, отпускаемыхъ изъ Государственного Казначейства и составляющихъ вообще 1.500.000 рублей, кои вносятся изъ онаго Казначейства въ комнаты Императорской Фамилии, частию звонкою монетою, частию ассигнаціями.

По послѣдней ревизіи считается удѣльныхъ крестьянъ 695.402 души мужскаго пола; но какъ въ 1836 году взяты въ удѣлъ всѣ казенные крестьяне Симбирской губерніи, до 199.213 душъ, а въ замѣнъ того переданы въ казенное вѣдомство въ разныхъ губерніяхъ, раздробительно живущихъ до 215.850 душъ, не въ хорошѣмъ положеніи находящихся, съ оброчными статьями, какія къ тѣмъ и другимъ имѣніямъ принадлежать, по окончаніи же обмѣна и другихъ удѣльныхъ крестьянъ на казенныхъ, долженъ быть сдѣланъ расчетъ по доходу; то и число удѣльныхъ должно измѣниться.

Сверхъ крестьянъ, удѣльное вѣдомство имѣетъ еще нѣкоторыя фабрики и недвижимыя имѣнія другаго рода.

Удѣльные крестьяне, какъ и дворцовые, платятъ въ казну однѣ подушныя, исправляютъ земскія повинности и даютъ рекрутъ.

**Особые доходы духовенства.** Доходы духовенства Грекороссійской церкви въ прежнее время происходили отъ значительнаго числа патріаршихъ, монастырскихъ и другихъ духовнаго вѣдомства крестьянъ которые въ послѣдствіи взяты въ казенное управленіе и отъ сего названы экономическими; нынѣ же считаются принадлежностію государства: число ихъ тогда составляло 910.866 мужескихъ душъ, а въ настоящее время они вошли въ общее исчисленіе казенныхъ крестьянъ; въ замѣнъ же дохода съ нихъ назначены духовенству изъ казны денежныя выдачи, по особо изданнымъ штатамъ. Сельское бѣлое духовенство, кромѣ нѣкоторыхъ изыятій; особенно въ Малороссіи, содержалось, какъ и нынѣ, отъ церковныхъ земель и дохода отъ прихожанъ; въ городахъ же и при казенныхъ заведеніяхъ причты частию получаютъ жалованье, а большою частию получаютъ содержаніе отъ прихожанъ.

Сверхъ отпуска штатныхъ суммъ на духовенство, назначено къ архіерейскимъ домамъ и монастырямъ извѣстное количество земли, мельницы и рыбныя ловли; нѣкоторые же монастыри, особенно заштатные, издревле владѣютъ еще значительными разнаго рода угодьями безъ крестьянъ; а для исправленія по монастырямъ службъ назначаются изъ



нія хлѣба, издалъ особое наставленіе съ образцовыми планами магазиновъ;

d) Учредить особый по губерніямъ надзоръ и лучшую отчетность;

e) Сбирать вездѣ хлѣбъ въ натурѣ, а сверхъ того небольшую часть денегъ, для составленія по вѣдомству Министерства Внутреннихъ дѣлъ особаго капитала.

На сихъ главныхъ началахъ основаны нынѣшніе сельскіе запасные магазины, которые особому положенію Россіи несвойственны, и если нельзя ожидать, чтобы когда либо они были комплектны и находились въ полномъ устройствѣ, но тѣмъ не менѣе будутъ нѣкоторые запасы весьма полезны для посѣва и отчасти для продовольствія, тѣмъ болѣе, что даже при большихъ неурожаяхъ обыкновенно страдаютъ неодинаково страны, даже довольно сближенные, слѣдовательно не всѣмъ нужно одинаковое пособіе, и для наиболѣе терпящихъ можно заимствоваться изъ чужихъ магазиновъ.

### ***Доходы разныхъ управленій и сословій.***

Къ доходамъ сего рода принадлежать:

- a) доходы 1) Кабинета; 2) съ дворцовыхъ и 3) удѣльныхъ имѣній;
- b) особые доходы духовенства;
- c) доходы дворянскіе;
- d) городскіе доходы и
- e) доходы разныхъ вѣдомствъ.

Хотя вышеозначенные финансовыя предметы не завѣдываются Министерствомъ Финансовъ, или только нѣкоторою частію, но какъ они въ общемъ объемѣ, принадлежатъ къ публичному доходу Россіи, то необходимо помѣстить здѣсь краткое о нихъ начертаніе.

**Доходы Кабинета, съ дворцовыхъ и удѣльныхъ имѣній.** Особые доходы Кабинета Его Императорскаго Величества происходятъ отъ Алтайскихъ горныхъ заводовъ, о коихъ вышеупомянуто; отъ ясака Сибирскихъ инородцевъ, фабрикъ и другихъ источниковъ, къ коимъ добавляется изъ Государственного Казначейства, на разные штатныя и сверхштатныя расходы на 4.538.067 рублей въ годъ.

Дворцовыя имѣнія состоятъ изъ крестьянъ, приписанныхъ къ разнымъ Дворцамъ и отдѣльно завѣдываемыхъ, принадлежащихъ какъ собственно Государю Императору, такъ и членамъ Императорской Фамиліи. Число сихъ крестьянъ составляетъ вообще 41.780 душъ мужескаго пола.



Удѣльные имѣнія составляютъ фондацию для Императорской Фамиліи, учрежденную Императоромъ Павломъ I въ 1797 году изъ прежнихъ дворцовыхъ и тому подобныхъ имѣній, и употребляемыхъ главнѣйше на дотацию и содержаніе членовъ Императорской Фамиліи, сверхъ незначительныхъ суммъ, отпускаемыхъ изъ Государственного Казначейства и составляющихъ вообще 1.500.000 рублей, кои вносятся изъ онаго Казначейства въ комнаты Императорской Фамиліи, частию звонкою монетою, частию ассигнаціями.

По послѣдней ревизіи считается удѣльныхъ крестьянъ 695.402 души мужскаго пола; но какъ въ 1836 году взяты въ удѣлъ всѣ казенные крестьяне Симбирской губерніи, до 199.213 душъ, а въ замѣнъ того переданы въ казенное вѣдомство въ разныхъ губерніяхъ, раздробительно живущихъ до 215.850 душъ, не въ хорошемъ положеніи находящихся, съ оброчными статьями, какія къ тѣмъ и другимъ имѣніямъ принадлежать, по окончаніи же обмѣна и другихъ удѣльныхъ крестьянъ на казенныхъ, долженъ быть сдѣланъ расчетъ по доходу; то и число удѣльныхъ должно измѣниться.

Сверхъ крестьянъ, удѣльное вѣдомство имѣетъ еще нѣкоторыя фабрики и недвижимыя имѣнія другаго рода.

Удѣльные крестьяне, какъ и дворцовые, платятъ въ казну однѣ подушныя, исправляютъ земскія повинности и даютъ рекрутъ.

**Особые доходы духовенства.** Доходы духовенства Грекороссійской церкви въ прежнее время происходили отъ значительнаго числа патріаршихъ, монастырскихъ и другихъ духовнаго вѣдомства крестьянъ, которые въ послѣдствіи взяты въ казенное управленіе и отъ сего названы экономическими; нынѣ же считаются принадлежностію государства: число ихъ тогда составляло 910.866 мужескихъ душъ, а въ настоящее время они вошли въ общее исчисленіе казенныхъ крестьянъ; въ замѣнъ же дохода съ нихъ назначены духовенству изъ казны денежныя выдачи, по особо изданнымъ штатамъ. Сельское бѣлое духовенство, кромѣ нѣкоторыхъ изъятій; особенно въ Малороссіи, содержалось, какъ и нынѣ, отъ церковныхъ земель и дохода отъ прихожанъ; въ городахъ же и при казенныхъ заведеніяхъ причты частию получаютъ жалованье, а большою частию получаютъ содержаніе отъ прихожанъ.

Сверхъ отпуска штатныхъ суммъ на духовенство, назначено къ архіерейскимъ домамъ и монастырямъ извѣстное количество земли, мельницы и рыбныя ловли; нѣкоторые же монастыри, особенно заштатныя, издревле владѣютъ еще значительными разнаго рода угодьями безъ крестьянъ; а для исправленія по монастырямъ службъ назначаются изъ



сосѣднихъ казенныхъ селеній извѣстное число крестьянъ, кои освобождаются за то отъ платежа казенныхъ податей.

Для улучшенія содержанія духовенства, въ теченіи послѣднихъ 15 лѣтъ, сверхъ разныхъ частныхъ назначеній новыхъ штатныхъ суммъ, прибавлено съ 1830 года по 500.000 рублей въ годъ, въ распоряженіе Правительствующаго Синода, а въ 1835 году на улучшеніе содержанія Консисторій по 200.000 рублей; и по представленію Министра Финансовъ предназначено, въ тѣхъ казенныхъ имѣніяхъ, кои не весьма малоземельны, отвести, вмѣсто 33 десятинъ, назначенныхъ по закону каждой церкви въ селеніяхъ, двойную и даже большую по усмотрѣнію, пропорцію; монастырямъ же опредѣлено отрѣзать лѣсные участки, что частію уже и исполнено.

Поступающій по церквамъ свѣчной доходъ собирается въ распоряженіе Коммиссіи духовныхъ училищъ, главнѣйше на содержаніе семинарій и духовныхъ школъ. Нѣкоторыя церкви не имѣютъ земли и причты получаютъ ругу.

Католическое духовенство въ возвращенныхъ отъ Польши губерніяхъ, имѣетъ населенныя имѣнія, въ коихъ нынѣ считается 130.000 душъ мужескаго пола и сверхъ того доходъ отъ прихожанъ: со многихъ имѣній, по соглашеніямъ владѣльцевъ, отпускается монастырямъ и церквамъ ежегодно, подъ разными названіями, извѣстное количество хлѣба, нѣкоторыхъ припасовъ и денегъ.

Къ протестантскимъ пасторатамъ въ Остзейскихъ губерніяхъ назначены издревле населенныя имѣнія, подъ названіемъ видмъ, въ коихъ считается 10.854 души мужескаго пола, а сверхъ того получаютъ они разные доходы отъ прихожанъ. Въ городахъ имѣютъ содержаніе, частію отъ недвижимыхъ имѣній, частію отъ городовъ. Церкви и пастораты содержатся дворянствами, городами и крестьянами.

Въ Ингерманландіи сельскіе пасторы имѣютъ земли и получаютъ разный доходъ отъ прихожанъ. Въ С.-Петербургѣ же церкви (кирки) имѣютъ значительный доходъ отъ домовъ, изъ коихъ содержатъ пасторовъ и церковныхъ служителей, школы и сиротскіе дома; подобное существуетъ въ Москвѣ. Казна отпускаетъ опредѣленныя суммы на содержаніе Консисторій и проповѣдниковъ въ войскахъ и разныхъ мѣстахъ.

Армянское духовенство, собственно въ Россіи, содержится изъ доходовъ церковныхъ домовъ и отъ прихожанъ, а въ Бессарабіи армянскій епископъ имѣетъ земли. Въ Закавказскомъ краѣ армянское духовенство пользуется значительными имѣніями: особенно примѣчательнъ Ечмиадзинскій монастырь.



h) Нѣкоторые города получаютъ особія пособія отъ казны, наиболѣе на содержаніе полиціи.

Городскими доходами завѣдываетъ Министерство Внутреннихъ дѣлъ.

По обѣмъ столицамъ дѣлаются ежегодные городскіе бюджеты и вносятся въ Государственный Совѣтъ. По губернскимъ городамъ утверждаютъ смѣты Генералъ-Губернаторы или Гражданскіе Губернаторы и копіи съ оныхъ доставляютъ въ Министерство Внутреннихъ дѣлъ, исключая города Одессы, расходы котораго утверждаетъ ежегодно Министръ Внутреннихъ дѣлъ.

Отчеты городскихъ Думъ, а въ западныхъ губерніяхъ Магистратовъ, поступаютъ на ревизію въ Казенныя Палаты, а за тѣмъ для высшей ревизіи въ Министерство Внутреннихъ дѣлъ и въ Государственный Контроль.

### *Доходы разныхъ вѣдомствъ.*

Доходы разныхъ вѣдомствъ, сверхъ отпускаемыхъ ежегодно смѣтныхъ суммъ и нѣкоторыхъ маловажныхъ доходовъ отъ отдаваемыхъ въ наймы помѣщеній и проч. суть слѣдующіе:

1-е) По Правительствующему Синоду отъ Синодальной типографіи и по нѣкоторымъ другимъ предметамъ;

2-е) По Военному Министерству: а) доходы военного поселенія отъ отданныхъ оному казенныхъ крестьянъ и разныхъ угодій; б) конфискованныя имѣнія въ губерніяхъ Подольской и Кіевской, въ числѣ 58.418 мужескихъ душъ, с) доходы комитета, Высочайше учрежденнаго въ 18 день Августа 1814 года, въ пользу изувѣченныхъ воиновъ; d) доходы разныхъ казачьихъ войскъ, въ совокупности весьма значительные; e) отъ конныхъ заводовъ и приписанныхъ къ нимъ волостей и случныхъ конюшенъ; f) отъ продажи пороха, единопродавство коего принадлежитъ, между прочимъ и по политическимъ видамъ, Артиллерійскому департаменту; g) по Инженерному вѣдомству къ нѣкоторымъ крѣпостямъ приписаны казенныя имѣнія.

3-е) Морское Министерство имѣетъ у себя адмиралтейскія селенія, а также нѣкоторые сборы: маячные, вѣховые, сигнальные, за выдаваемые патенты и проч.; по Черноморскому же флоту есть и земли, отдаваемые въ оброкъ.

4-е) По Министерству Внутреннихъ дѣлъ: а) доходы Приказовъ общественнаго призрѣнія отъ обращенія принадлежащихъ имъ и частныхъ капиталовъ, отъ нѣкоторыхъ имуществъ и угодій, отъ пеней и штрафовъ

въ разныхъ случаяхъ, отъ пошлинъ съ грамотъ на почетное гражданство, отъ штрафныхъ процентовъ по откупамъ, отъ апелляціонныхъ суммъ, отъ пожертвованій, отъ платы за больныхъ военнаго и гражданскаго вѣдомства, пользуемыхъ въ ихъ госпиталяхъ и проч.; b) отъ фундаша для Виленской Медико-Хирургической академіи; c) отъ нѣкоторыхъ зданій, садовъ, продажи лекарствъ и проч.; d) по Бессарабіи изъ доходовъ области, за исключеніемъ расходовъ, съ остальнаго отчисляется 10% на разныя улучшенія края; e) по Новороссійскимъ губерніямъ изъ денегъ, отпускаемыхъ изъ государственнаго казначейства въ замѣнъ прежняго питейнаго дохода съ казенныхъ селеній, составленъ для оныхъ особый капиталъ и проч.

5) По Министерству Народнаго просвѣщенія: a) имѣнія эдукаціоннаго фундаша, управляемыя по Министерству Государственныхъ имуществъ, за которыя казна ежегодно платитъ 1.085.615 рублей, изъ коихъ отпускается на Виленскую академию 300.825 руб.; b) щукинъ дворъ въ С.-Петербургѣ; c) съ разныхъ имуществъ нѣкоторыхъ учебныхъ заведеній; d) доходъ Академіи наукъ отъ привиллегій изданія календаря и вѣдомостей и вообще отъ типографій.

6) По Министерству Юстиціи отъ Сенатской типографіи, по печатанію патентовъ, грамотъ, указовъ и вѣдомостей; отъ некомплекта чиновъ по межевой части и нѣкоторые другіе.

7) По Министерству Финансовъ: a) отъ промываемаго на Алтайскихъ заводахъ разсыпнаго золота, каковой доходъ, за исключеніемъ издержекъ, подносится Государю Императору; b) отъ пакгаузовъ въ С.-Петербургѣ и Ригѣ, всего въ годъ до 405.000 рублей; c) отъ конфискаціи товаровъ, за отдачею открывателямъ извѣстныхъ процентовъ или части вырученной за товары суммы и 10% въ пользу изувѣченныхъ воиновъ, остальные, кои нынѣ не составляютъ значительной въ годъ суммы; d) три процента таможеннаго дохода въ награду чиновникамъ, отъ коихъ бывають нѣкоторые остатки. Изъ послѣднихъ трехъ суммъ произведены многія постройки и основаны разныя заведенія; e) по Горному департаменту богадѣленная неважная сумма, какъ уже сказано, а по Монетному двору отъ получаемыхъ при раздѣленіи золота и серебра красокъ и купоросу, также за передѣлку монеты изъ добываемаго частнаго и казеннаго золота; поступающіе въ оборотный капиталъ Монетнаго двора, изъ коего учреждены и содержатся разныя заведенія и по временамъ отчисляются остатки въ государственные доходы; f) по Департаменту мануфактуръ сумма отъ привиллегій и грамотъ и свидѣтельствъ на почетное гражданство, предназначенная въ пользу торговли и промыш-

ГУБЕРНІИ.	Число жителей по- лѣтнаго званія.		Число всѣхъ жите- лей.	
	Мужескаго.	Женскаго.	Мужескаго.	Женскаго.
Иркутская . . . . .	315,044	339,143	405,159 43,636	432,214 46,277
Казанская . . . . .	575,006	615,221	588,902	632,043
Калужская . . . . .	442,621	450,981	454,829	466,730
Кіевская . . . . .	713,874	722,526	760,695	759,987
Костромская . . . . .	447,098	505,682	460,681	524,411
Курляндская . . . . .	243,856	256,257	248,147	260,763
Курская . . . . .	739,023	759,957	770,323	789,417
Ливондская . . . . .	348,583	387,800	362,559	401,696
Минская . . . . .	473,754	493,503	516,215	534,912
Могилевская . . . . .	387,827	392,738	409,267 2,461	397,761 3,426
Нижегородская . . . . .	501,621	553,723	516,524	582,037
Новгородская . . . . .	319,203	348,488	394,450 54,466	432,137 61,062
Олонецкая . . . . .	108,998	119,922	113,637	124,841
Оренбургская . . . . .	567,520	585,049	901,108 303,258	913,311 299,271
Орловская . . . . .	651,836	645,835	681,203	683,560
Пензенская . . . . .	477,925	494,496	491,715	508,294
Пермская . . . . .	636,909	707,074	694,428	763,691
Подольская . . . . .	687,652	712,394	722,842	747,987



с) Фондаціи частныхъ лицъ, содержащіяся отъ предоставленныхъ имъ недвижимыхъ имѣній или капиталовъ, и изъ нихъ главнѣйшіе кадетскіе корпуса, Графа Аракчеева, Бахтина, Черткова, Демидовское высшихъ наукъ училище въ Ярославлѣ. Лицей Князя Безбородка въ Нѣжинѣ, плицынская больница въ Москвѣ, тамъ же домъ Шереметева для призрѣнія престарѣлыхъ и раненыхъ офицеровъ, его же страннопріимный домъ въ Москвѣ и таковой же Таранова. Вѣлосерова въ Симферополѣ, и многія другія.

и d) Разныя заведенія, содержимыя отъ городовъ, а также существующія въ столицахъ и губерніяхъ Общества человеколюбія, призрѣнія бѣдныхъ, тюремныя и другія, отъ добровольныхъ пожертвованій, выставляемыхъ при церквахъ и другихъ мѣстахъ кружекъ и иныхъ источниковъ содержащіяся.

Объ употребленіи всѣхъ вышепоказанныхъ доходовъ разныхъ вѣдомствъ на расходы не упоминается, такъ какъ Министерство Финансовъ не имѣетъ объ оныхъ полныхъ свѣдѣній, кромѣ о собственно ему подвѣдомственныхъ суммахъ, и указаніе оныхъ во всякомъ случаѣ вовлекло бы въ большія подробности.

---

(Печатается съ подлинника, хранящагося въ архивѣ Канцеляріи Министра Финансовъ и сообщеннаго Министромъ Финансовъ г. Генералъ-Адъютантомъ С. А. Грейгомъ).



## Табель о народонаселеніи.

Г У Б Е Р Н І И.	Число жителей по даннаго званія.		Число воѣхъ жите- лей.	
	Мужескаго.	Женскаго.	Мужескаго.	Женскаго.
С.-Петербургская . . . . .	235,252	252,757	289,615	300,796
Московская . . . . .	577,854	612,495	610,493	649,810
Архангельская . . . . .	95,973	109,062	101,072	114,982
Астраханская . . . . .	41,175	40,214	{ 170,245 6,284	{ 169,221 6,420
Виленская . . . . .	575,528	581,005	615,037	616,035
Витебская . . . . .	350,723	370,149	{ 369,116 2,859	{ 389,997 4,650
Владимірская . . . . .	518,648	577,574	535,505	595,757
Вологодская . . . . .	342,637	378,015	370,023	404,615
Волынская . . . . .	647,940	655,277	707,073	708,759
Воронежская . . . . .	705,582	740,932	725,352	763,735
Вятская . . . . .	690,746	790,456	718,612	818,131
Гродненская . . . . .	369,697	382,952	395,049	407,314
Екатеринославская . . . . .	375,426	395,503	395,953	415,680
Енисейская . . . . .	79,625	85,099	96,040	101,340



ГУБЕРНІИ.	Число жителей по- датнаго званія.		Число всѣхъ жите- лей.	
	Мужескаго.	Женскаго.	Мужескаго.	Женскаго.
Иркутская . . . . .	315,044	359,165	{ 405,159 45,636	{ 432,214 46,277
Казанская . . . . .	575,006	618,221	588,902	632,043
Калужская . . . . .	442,621	450,981	454,629	466,780
Кіевская . . . . .	713,874	722,526	760,695	759,887
Костромская . . . . .	447,098	505,682	460,681	524,411
Курляндская . . . . .	243,056	256,257	248,147	260,763
Курская . . . . .	739,023	759,957	770,323	789,417
Лифляндская . . . . .	348,583	387,800	362,559	401,696
Минская . . . . .	473,754	498,503	516,215	534,912
Могилевская . . . . .	387,827	392,738	{ 409,267 2,461	{ 397,761 3,426
Нижегородская . . . . .	501,621	553,723	516,524	582,037
Новгородская . . . . .	319,203	348,488	{ 394,450 54,466	{ 432,137 61,062
Олонецкая . . . . .	108,998	119,922	113,637	124,841
Оренбургская . . . . .	567,520	585,049	{ 901,108 303,258	{ 913,311 299,271
Орловская . . . . .	651,836	645,835	681,203	683,560
Пензенская . . . . .	477,925	494,496	491,715	508,294
Пермская . . . . .	636,909	707,074	694,428	763,691
Подольская . . . . .	687,652	712,394	722,842	747,987

Г У Б Е Р Н І И.	Число жителей по- датнаго званія.		Число всѣхъ жите- лей.	
	Мужескаго.	Женскаго.	Мужескаго.	Женскаго.
Полтавская . . . . .	776,723	824,492	800,507	846,635
Псковская . . . . .	335,610	346,612	348,171	361,082
Рязанская . . . . .	592,859	590,624	616,268	612,769
Саратовская . . . . .	756,674	767,370	775,177	787,022
Симбирская . . . . .	570,029	609,791	586,175	625,978
Смоленская . . . . .	492,973	509,299	518,450	545,419
Таврическая . . . . .	251,949	276,621	{ 272,424 3,098	{ 293,285 2,650
Тамбовская . . . . .	766,285	787,815	783,625	805,157
Тверская . . . . .	600,661	656,556	627,334	688,383
Тобольская . . . . .	308,544	327,480	{ 346,509 18,182	{ 368,662 17,409
Томская . . . . .	166,008	171,924	208,029	204,455
Тульская . . . . .	531,676	536,617	561,920	543,824
Харьковская . . . . .	550,655	567,511	{ 644,497 79,621	{ 675,010 92,453
Херсонская . . . . .	259,601	275,233	{ 362,888 85,941	{ 400,850 109,505
Черниговская . . . . .	634,193	650,517	660,355	675,685
Эстляндская . . . . .	132,337	143,462	134,743	145,959
Ярославская . . . . .	414,866	484,000	429,527	507,090
Бѣлостокская область . . . . .	108,915	123,621	123,914	136,789

ГУБЕРНІИ.	Число жителей по- датнаго званія.		Число войскъ жите- лей.	
	Мужескаго.	Женскаго.	Мужескаго.	Женскаго.
Кавказская . . . . .	52,219	49,259	{ 228,330 129,795	{ 214,097 119,475
Омская . . . . .	18,770	18,080	113,527	128,392
Войску Донскому . . . . .	103,283	114,337	{ 319,660 214,362	{ 331,038 215,033
Бессарабская . . . . .	344,370	356,586	{ 381,747 4,036	{ 389,031 2,860
Итого . . . . .	23,013,556	24,278,708	25,435,346	26,698,596
По Закавказскимъ владѣніямъ . .	—	—	689,147	689,150
Царствѣ Польскомъ . . . . .	—	—	2,077,311	2,110,911
Великомъ Княжествѣ Финлянд- скомъ . . . . .	—	—	663,658	608,464
Во владѣніяхъ Россійско-Амери- канской компаніи . . . . .	—	—	30,761	30,292
Всего . . . . .	—	—	28,806,223	30,237,348

**Примѣчаніе.** Число душъ красными чернилами въ третьей и четвертой графахъ означаетъ *военныхъ поселенъ* по губерніямъ Витебской, Могилевской, Новгородской, Харьковской и Херсонской, *казацкихъ войскъ*, по губерніямъ Астраханской, Кавказской, Оренбургской, Таврической, Бессарабской, и Войску Донскому по Иркутской Сибирскіе линейные, и Тобольской—городовые и пограничные по всей Сибири, заключающихся въ общихъ по губерніямъ итогахъ.



# ВѢДОМОСТЬ

О КОЛИЧЕСТВѢ ЗЕМСКАГО СБОРА ВЪ ТЕКУЩЕМЪ ТРЕХЛѢТІИ

(НЕЗАВИСИМО ОТЪ ПРОЧИХЪ).

№	ГУБЕРНИИ И ОБЛАСТИ.	Из земель помѣщиковъ общія и частныя.						Для сос- тава вспо- могатель- наго со- общества въ 2
		Съ сум- марныхъ вспомогатель- ныхъ по 1, 2, 3.	Съ общины.	Съ крестьянъ.				
				Удѣльныхъ.	Населенныхъ всѣхъ на- селенныхъ.	Помѣщичьихъ и до- рожныхъ по- мѣ.		
		РУБЛ.	РУБ. КОП.	РУБ. КОП.	РУБ. КОП.	РУБ. КОП.	КОП.	
18	Курская . . . . .	21.605	— 63	— 43	— 63 1/2	— 63 1/2	2	
19	Могилевская . . . . .	6.583	— 32	— 32	— 32	— 43	—	
20	Московская.	по первоначальной . . . .	96.630	1 73	— —	— 99 1/2	— 67	—
		по дополнительной . . . .	—	— 30	— —	— 19 1/2	— 19 1/2	—
21	Нижегородская.	по первоначальной . . . .	7.345	— 71	— 71	— 94 1/2	— 81	1
		по дополнительной . . . .	—	— —	— —	— —	— 4	—
22	Нижегородская.	по первоначальной . . . . .	13.465	— 28	отъ 57 до 63	отъ 88 1/2 до 94 1/2	отъ 73 1/2 до 79 1/2	—
		по дополнительной . . . . .	—	— 14	— 14	— 14	— 16	—
23	Омская . . . . .	2.230	отъ 64 до 79	отъ 1 33 до 2 69	отъ 1 30 до 2 66	отъ 1 10 до 2 46	—	

Видъ по- мѣщенія, крѣпостъ, анъ.	Итого всѣхъ сборовъ съ каждой души въ годъ.								Вообще всѣхъ сборовъ по губерніи.		Объясненіе.
	К р е с т ь я н ы .										
	Съ мѣщанъ.		Удѣльныхъ.		Казенныхъ.		Помѣщичьихъ.				
	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	
	1	53	1	94	2	45	1	83	224.648	85	
0	1	30	—	—	отъ 1 до 4	60 37	1	66	263.108	37	
	—	—	—	—	4	65	—	—	527.321	40	
0	2	3¼	—	—	2	50¾	2	55½	1.437.912	53	
-	—	15	—	—	—	15	—	15	86.047	83	
	2	18¼	—	—	2	65¾	2	70½	1.523.960	36	
0	—	85½	1	15½	1	15½	1	26	419.626	61½	
0	—	49	—	93	1	23½	1	7	575.065	4¼	
-	—	17	—	12	—	18	—	18	92.023	32	
	—	66	1	5	1	41½	1	25	667.088	36¼	
0	—	70	—	99	1	24	1	2	356.203	28	
0	—	82	—	—	1	13	1	6	300.641	65	

Въ сей губерніи взимается особо на возведеніе зданій, присутственныхъ мѣстъ и тюремъ: съ купцовъ по ¼%, а съ душъ по 25 коп. съ каждой.

Въ сей губерніи взимается особо на возведеніе зданій, присутственныхъ мѣстъ и тюремъ: съ купцовъ по 1/4%, а съ душъ по 25 коп. съ каждой.



ГУБЕРНИИ И ОБЛАСТИ.		На земскія повинности общія и частныя.								Д. н. г. т. в. л.	
		Съ купе- ческихъ капита- ловъ по 1/4%.	Съ мѣщанъ.		Оъ крестьянъ.						
					Удѣльныхъ.		Казенныхъ всѣхъ на- менованій.		Помѣщичь- ныхъ и дво- ровыхъ лю- дей.		
		РУБЛН.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	
9	Восточная Сибирь . . . . .	9.020	отъ до 3	48 4	—	—	отъ до 3	57 1/2 13 1/2	—	—	
10	Вятская . . . . .	8.690	2	—	—	35 1/2	—	60	—	37 1/2	
	(по первоначаль- ной . . . . .	17.555	отъ 1 до 1	— 60	—	58 1/4	—	89 1/4	—	77	
11	Екатерино- славская. { по дополнитель- ной первой . .	—	—	14	—	14	—	14	—	14	
	{ по дополнитель- ной второй . .	—	отъ до	2 3	—	1 1/2	—	1 1/2	—	1 1/2	
12	Западная Сибирь . . . . .	6.790	отъ 1 до 1	16 1/2 56 1/2	—	—	отъ 1 до 2	44 1/2 27 1/4	—	96 1/2	
13	Кавказская Область . . . . .	6.035	1	95	—	—	отъ 1 до 2	94 16	отъ 2 до 2	23 91	
14	Казанская . . . . .	14.780	—	44 1/2	—	44 1/2	—	67 1/4	—	49 1/2	
15	Калужская . . . . .	18.225	—	20	—	20	—	76	—	23 1/2	
	{ по первоначаль- ной . . . . .	6.880	—	65	—	34	—	75	—	43	
16	Костромская. { по дополни- тельной . . .	—	—	—	—	—	—	—	—	4	
17	Курляндская . . . . .	9.210	—	97	—	—	—	97	—	97	

ержаніе ихъ по- хо всѣхъ аій, про- вцавъ.	Итого всѣхъ сборовъ съ каждой души въ годъ.								Вообще всѣхъ сбо- ровъ по губер- ніямъ.		Объясненіе.
	Съ мѣщанъ.		К р е с т ь я н ы .								
			Удѣльныхъ.		Казенныхъ.		Помѣщичь- ихъ.				
Юп.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	
—	отъ до 3	48 4	—	—	отъ до 3	57 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 13 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	—	—	823.467	67	
30	2	—	—	79 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	1	4	—	81 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	711.488	39	
30	отъ 1 до 1	— 60	—	88 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	1	19 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	1	7	546.705	10 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	
—	—	14	—	14	—	14	—	14	48.965	14	
—	отъ до	2 3	—	1 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	—	1 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	—	1 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	16.515	85 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	
—	отъ 1 до 1	16 77	1	3 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	1	34 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	1	22 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	612.186	10	
—	отъ 1 до 1	16 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 56 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	—	—	отъ 1 до 2	44 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 27 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	—	96 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	532.507	13 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	
—	1	95	—	—	отъ 1 до 2	94 16	отъ 2 до 2	23 91	149.987	72	
30	—	65 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	—	95 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	1	18 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	1	<sup>1</sup> / <sub>2</sub>	663.565	28 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	
30	—	41	—	71	1	27	—	74 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	413.482	48	
30	—	86	—	85	1	26	—	94	440.516	94	
—	—	—	—	—	—	—	—	4	12.145	32	
—	—	86	—	85	1	26	—	98	452.662	26	
—	—	97	—	—	—	97	—	97	219.777	60	

№	ГУБЕРНИИ И ОБЛАСТИ.	На земскія повинности общія и частныя.										Для состава вспомогательнаго тала со в вообще с вѣй въ 25	
		Съ купеческихъ капиталовъ по 1/2%.	Съ мѣщанъ.		Съ крестьянъ.								
					Удѣльныхъ.		Казенныхъ всѣхъ на- именованій.		Помѣщичь- ихъ и дво- ровыхъ лю- дей.				
РУБЛ.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	КОП.				
18	Курская . . . . .	21.605	—	48	—	48	—	63 1/2	—	68 1/2	21		
19	Могилевская . . . . .	6.585	—	32	—	32	—	32	—	43	—		
20	Московская. { по первоначальной . . .	96.650	1	75	—	—	—	99 1/4	—	67	—		
		—	—	30	—	—	—	19 1/2	—	19 1/2	—		
21	Нижегород- ская. { по первоначальной . . .	7.845	—	71	—	71	—	94 1/4	—	81	21		
		—	—	—	—	—	—	—	—	4	—		
22	Новгород- ская. { по первоначальной . . .	13.465	—	28	отъ до	57 63	отъ до	88 1/2 94 1/2	отъ до	73 3/4 79 3/4	—		
		—	—	14	—	14	—	14	—	16	—		
23	Олонецкая . . . . .	2.280	отъ до	64 79	отъ 1 до 2	33 69	отъ 1 до 2	30 66	отъ 1 до 2	10 46	—		



Содержание наименование наименование наименование	Итого всѣхъ сборовъ съ каждой души въ годъ.								Всѣхъ сборовъ по губер- ніи.		Объясненіе.
	К р е с т ь я н ы										
	Съ иждивенія.		Удѣльныхъ.		Казенныхъ.		Помѣщичьихъ.				
Руб.	Коп.	Руб.	Коп.	Руб.	Коп.	Руб.	Коп.	Руб.	Коп.		
30	—	69	—	99	1	14½	1	19½	864.431	1	Сверхъ показанныхъ окладовъ, съ Курской губерніи взимается на устройство судоход- ства по рѣкѣ Сейму съ податныхъ сословій по 4½ коп. съ каждой души.
30	—	32	—	62	—	62	—	73	270.453	28	
30	1	75	—	—	1	29¼	—	97	709.763	61	Въ Московской гу- берніи независимо отъ показанныхъ окладовъ, взимается особо съ по- датнаго состоянія по 95 коп. съ души на со- держаніе дорогъ.
—	—	30	—	—	—	19½	—	19½	113.000	—	
	2	5	—	—	1	48¾	1	16½	822.763	61	
30	—	92	1	22	1	45¼	1	32	666.470	23½	
—	—	—	—	—	—	—	—	4	13.891	16	
	—	92	1	22	1	45½	1	36	680.861	39½	
30	—	28	отъ до	87 93	отъ 1 до 1	18½ 24½	отъ 1 до 1	3¾ 9¾	354.917	55	
—	—	14	—	14	—	14	—	16	48.238	90	
	—	42	отъ 1 до 1	1 7	отъ 1 до 1	32½ 38½	отъ 1 до 1	19¾ 25¾	403.156	45	
30	отъ до	64 79	отъ 1 до 2	63 99	отъ 1 до 2	60 96	отъ 1 до 2	40 76	238.020	—	

№ жани по всѣхъ й, кро- данъ.	Итого всѣхъ сборовъ съ каждой души въ годъ.								Вообще всѣхъ сбо- ровъ по губер- ніямъ.		Объясненіе.
	К р е с т ь я н ы .										
	Съ мѣщанъ.		Удѣльныхъ.		Казенныхъ.		Помѣщичь- ихъ.				
1.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	
1)	—	68	1	1	1	32	1	26	934.709	34 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	Башкирцы и Меще- ряки платятъ особю на отправленіе ихъ повин- ностей по 80 коп. съ души; каковый сборъ по числу душъ прости- рается до 175.000 р. 80 к. въ годъ.
2)	—	45	—	82	—	96 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	—	95 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	602.480	50	
3)	—	45	—	—	отъ до	94 <sup>1</sup> / <sub>4</sub> 98 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	—	86 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	425.505	42 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	
4)	—	47	1	20	1	48	1	20	535.805	18	
5)	—	85	—	—	—	91	—	98	683.958	56	
6)	1	10	1	39	отъ 1 до 1	28 88	1	45	489.810	84	
7)	—	46	—	74	1	5	—	79	512.568	7	
8)	—	—	—	—	—	—	—	3 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	13.916	45 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	
9)	—	46	—	74	1	5	—	82 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	526.484	52 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	
10)	отъ 2 до 3	36 48	—	—	отъ 3 до 4	24 36	отъ 2 до 3	86 98	733.940	52	
11)	—	50	—	84	отъ 1 до 1	15 17	—	90	757.401	85 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	
12)	—	39	—	84	—	85	—	72 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	448.515	77	
13)	1	17	—	77 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	—	98	—	83	391.108	52	

содержание	Итого всѣхъ сборовъ съ каждой души въ годъ.								Вообще всѣхъ сборовъ по губерніямъ.		Объясненіе.	
	Съ мѣщанъ.		К р е с т ь я н ы .									
			Удѣльныхъ.		Казенныхъ.		Помѣщичьихъ.					
коп.	руб.	коп.	руб.	коп.	руб.	коп.	руб.	коп.	руб.	коп.		
30	отъ 1 до 1	— 60	—	88 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	отъ 1 до 1	3 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 38 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	1	30	684.651	62 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	Крымскіе Татары платятъ особо на нѣхъ повинности по 1 р. 50 к. съ души, каковъ сборъ составляетъ въ годъ 184.477 р. 50 к.	
—	—	14	—	14	—	14	—	14	32.495	82		
—	отъ до	2 3	—	1 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	—	1 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	—	1 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	11.098	62 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>		
30	отъ 1 до 1	16 77	1	3 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	отъ 1 до 1	18 54	1	45 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	728.246	7 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	Сверхъ окладовъ взимается на уплату займа сдѣланнаго для отстройки дома Харьковскому Институту благородныхъ дѣвицъ, съ купеческихъ капиталовъ по <sup>1</sup> / <sub>4</sub> % и съ помѣщичьихъ по числу владѣемыхъ ими душъ по <sup>4</sup> / <sub>3</sub> % коп. съ каждой.	
	отъ до	26 28	отъ до	61 65	отъ до	77 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 81 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	отъ до	69 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 73 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	579.834	9 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>		
	30	—	32	отъ до	61 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 66	отъ до	84 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 98 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	отъ до	56 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 70 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	450.437		76 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>
	—	—	14	отъ до	18 25 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	отъ до	18 25 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	отъ до	18 25 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	129.453		74 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>
30	—	46	отъ до	79 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 91 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	отъ 1 до 1	2 <sup>1</sup> / <sub>4</sub> 23 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	отъ до	74 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 96	579.891	51		
	—	52	—	—	—	91	—	86	428.157	79		
30	отъ до	71 76	отъ 1 до 1	1 6	отъ 1 до 1	26 <sup>1</sup> / <sub>2</sub> 31 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	отъ 1 до 1	9 14	590.664	63		
30	отъ 1 до 1	— 60	—	—	1	64 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	—	99 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	424.572	17 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>		
	—	14	—	—	—	14	—	14	35.286	44		
	отъ до	2 3	—	—	—	1 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	—	1 <sup>1</sup> / <sub>2</sub>	14.347	99		
	отъ 1 до 1	16 77	—	—	1	80 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>	1	14 <sup>3</sup> / <sub>4</sub>	474.206	60 <sup>1</sup> / <sub>4</sub>		



ГУБЕРНИИ И ОБЛАСТИ.		На земскіи повинности общія и частныя.										Для с нїа и тольк така вооб нїи и	
		Съ купе- ческихъ капита- ловъ по 1/4%.	Съ мѣщанъ.		Съ крестьянъ.								
					Удѣльныхъ.		Казенныхъ всѣхъ на- менованій.		Помѣщичь- ныхъ и дво- ровыхъ лю- дей.				
		РУБЛН.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.	РУБ.	КОП.			
41	Ярославская.	<div><div>по первоначальной . . .</div><div>по дополни- тельной. . .</div></div>	17.475	—	55	—	32	отъ до	41 61	—	34		
			—	—	21 1/2	—	21 1/2	—	21 1/2	—	31 1/2		
42	Волынская . . . . .		14.810	1	38	—	—	—	69	—	86		
43	Кіевская . . . . .		7.765	отъ до	52 82	—	—	—	62 1/2	—	61 1/2		
44	Черниговская . . . . .		11.265	—	51	—	34	—	57 1/2	—	52 1/2		
45	Минская . . . . .		6.745	—	83	—	—	—	85	—	75 1/2		
46	Полтавская . . . . .		9.565	1	25	—	55	—	72 3/4	—	44 1/4		
47	Гродненская . . . . .		3.410	1	26	—	—	1	26	1	45		
48	Бѣлостокская область . . .		1.580	1	79	—	—	—	68	1	99		
А всего . . .			—	—	—	—	—	—	—	—	—		

*Примѣчаніа:* 1. Кромѣ означенныхъ въ сей вѣдомости народныхъ званій въ западныхъ гу-  
бышная околичная и чиншевая, пожизненные владѣльцы землею и живущіе  
дворовъ, а также и съ душъ, отъ 69-ти копѣекъ до 7 р. съ каждаго.

2. Въ общемъ итогѣ сборовъ по Новороссійскимъ губерніямъ заключаются:

состояніе по сѣхъ, произвѣдѣніямъ.	Итого всѣхъ сборовъ съ каждой души въ годъ.								Вообще всѣхъ сборовъ по губерніямъ.		Объясненіе.
	К р е с т ь я н ы .										
	Съ имѣщанъ.		Удѣльныхъ.		Казенныхъ.		Помѣщичьихъ.				
руб.	коп.	руб.	коп.	руб.	коп.	руб.	коп.	руб.	коп.		
—	76	—	83	отъ до 1	92 12	—	85	400.370	62	Независимо отъ показанныхъ окладовъ губерніи сіи и область платятъ на погашеніе займа сдѣланнаго въ кредитныхъ учрежденіяхъ для улучшенія Королевскаго канала: съ купеческихъ капиталовъ по 1/2 %, а съ душъ отъ 1-й до 3-хъ к.	
—	21 1/2	—	21 1/2	—	21 1/2	—	31 1/2	117.042	20		
—	97 1/2	1	4 1/2	отъ до 1	13 1/2 33 1/2	1	16 1/2	517.412	82		
1	45	—	—	1	6	1	23	837.944	95		
отъ до	52 82	—	—	—	92 1/2	—	91 1/2	677.935	40 3/4		
—	51	—	64	—	87 1/2	—	82 1/2	459.433	13		
—	83	—	—	1	15	1	5 1/2	500.481	15 1/2		
1	25	—	85	1	2 3/4	—	74 1/4	591.450	78 1/2		
1	26	—	—	1	56	1	75	620.155	97		
1	79	—	—	—	98	2	29	198.267	14		
—	—	—	—	—	—	—	—	26.954.712	47 1/4		

этотъ платежъ земскихъ сборовъ, которые и включены въ общій итогъ по губерніямъ, шляхта: западные граждане и однодворцы; оклады опредѣляются съ нихъ подымно, съ семействъ и въ съ земель по 3 1/4 к. съ каждой десятины.

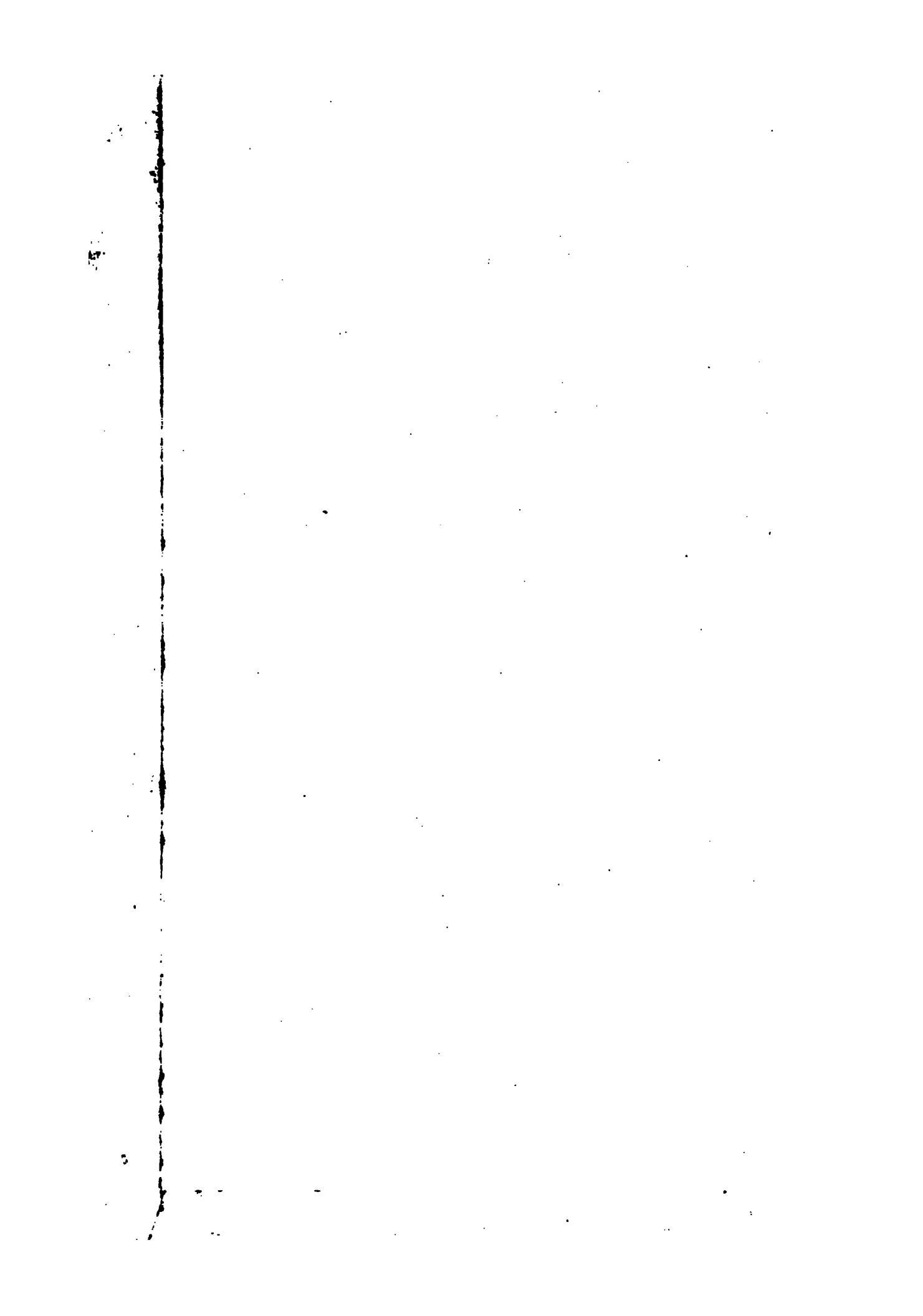
11



# З Б Д О М

В т п т 100

117.949	—	58
70.245	—	5
114.276	—	50
272.658	—	60
45.687	—	34
41.650	—	40
108.902	52 1/2	20
176.435	—	50
209.232	25	91
150.000	—	72
73.867	50	90
191.594	—	100
58.261	75	50
217.000	—	
в первый раз		
087.633	50 1/4	4.192
—	—	—
087.633	50 1/4	4.192



## Обозрѣніе прежняго и нынѣшняго состоянія **Министерства Иностранныхъ дѣлъ.**

### I.

**Управленіе дѣлами по иностранной части до новаго образованія Министерства Иностранныхъ дѣлъ.**

#### 1. *Управленіе дьяковъ.*

Въ правленіе предшественниковъ Царя Іоанна Васильевича Грознаго не было особаго присутственнаго мѣста для производства дѣлъ по сношеніямъ Россіи съ Иностранными державами. Отправленія Русскихъ Пословъ и Гонцовъ въ чужіе края, также дѣла о пріѣзжающихъ въ Россію Посланникахъ, производились тѣми изъ Дьяковъ, которые пользовались особенною довѣренностію своихъ Государей.

#### 2. *Посольскій Приказъ.*

При Царѣ Іоаннѣ Васильевичѣ сношенія Россіи съ другими державами умножились; чаще стали пріѣзжать Послы отъ Чужестранныхъ Дворовъ; вмѣстѣ съ тѣмъ должна была увеличиться и переписка по дѣламъ заграничнымъ. Тогда самая необходимость заставила учредить для внѣшнихъ сношеній особое мѣсто, названное Посольскимъ Приказомъ.

Кромѣ дѣлъ, которыя относились собственно къ сношеніямъ съ чужими землями, Посольскому Приказу подчинены были разныя внутреннія присутственные мѣста, области, слободы, даже нѣкоторые монастыри. Въ числѣ ихъ были: 1) Великороссійскій приказъ, въ которомъ производились дѣла Ахтырскаго, Сумскаго, Харьковскаго и Изюмскаго Слободскихъ полковъ. 2) Малороссійскій Приказъ. Въ его вѣдомствѣ, со времени покоренія Малороссіи, состояли города: Кіевъ, Черниговъ, Нѣжинъ, Переяславль и Новобогородицкой, на рѣкѣ Самарѣ. Въ томъ же



Приказъ производилась переписка о прѣѣжающихъ изъ Малороссіи Духовныхъ и Свѣтскихъ Посланцахъ, объ отправленіи къ Гетманамъ людей разнаго званія, о пограничныхъ Польскихъ, Турецкихъ и Татарскихъ происшествіяхъ. 3) Литовскій Приказъ, который учрежденъ былъ по завоеваніи въ 1655 году Вильны и другихъ Литовскихъ городовъ; но когда они были опять отданы Польшѣ по Андрусовскому мирному постановленію, то Приказъ Литовскій въ 1667 году уничтоженъ. 4) Смоленскій Приказъ, учрежденный въ 1654 году, по отнятіи у Поляковъ Смоленска и имѣвшій въ своемъ завѣдываніи города: Смоленскъ, Бѣльскъ, Велижъ, Дорогобужъ, Красной, Рославль и Себежъ. 5) Новгородской Приказъ. Ему подчинены были города: Великій Новгородъ и Псковъ съ пригородами, Нижній-Новгородъ, Старая Руса, Каргополь, Мезень, Яренскъ, Олонецъ, Двина, Арзамасъ, Вологда, Кайгородъ и Вятка. 6) Полоняничный Приказъ, имѣвшій въ своемъ завѣдываніи плѣнныхъ иностранцевъ и денежный сборъ на искупленіе Россіянъ, попавшихся въ полонъ. 7) Устюжская Четверть. Къ ея вѣдомству принадлежали города: Бѣжецкій верхъ, Веневъ, Вязьма, Гремячевъ, Звенигородъ, Клинь, Клязьма, Можайскъ, Погорѣлое-Городище, Пошехонье, Ржева-Володимерова, Руза, Соль-Вычегодская, Старица, Тотьма, Устюгъ-Великій, Устюжна-Желѣзнополюская и Чаронда. 8) Володимірская Четверть. Въ ней вѣдомы были города: Болховъ, Боровскъ, Верея, Владиміръ, Волокъ-Дамской, Воротыньскъ, Заволочье, Зарайскъ, Калуга, Кропивна, Дихвинъ, Лухъ, Михайловъ, Орель, Переславль-Рязанской, Путивль, Рязскъ, Ржева-Пустая, Сапожокъ, Таруса. Тверь, Торжокъ и Тула. 9) Галицкая Четверть, имѣвшая въ своемъ вѣдомствѣ города: Бѣлевъ, Галичъ, Карачевъ, Кашинъ, Кологривовъ, Коломну, Копиру, Мценскъ, Мѣщовскъ, Новосиль, Царфеньевъ, Ростовъ, Соль-Галицкъ, Судай, Суздаль, Унжу, Чухлому, Шую и Юрьевъ-Польской. 10) Область Великопермская съ городами: Чердынью и Солькамскою. 11) Нѣмецкая въ Москвѣ слобода. 12) Мѣщанская за Землянымъ городомъ Троицкая Слобода со всѣми мѣщанами. 13) Гранатный Дворъ, гдѣ останавливались прѣѣзжіе купцы Персидскіе, Армянскіе, Индійскіе и Бухарскіе. 14) Монастыри: Савинъ, Симоновъ, Воскресенскій, Иверскій и Кіево-Печерскій.

Иновѣрческія въ Россіи Церкви, то есть, Римскія, Лютеранскія и Кальвинскія, зависѣли также отъ Посольскаго Приказа.

Въ его же вѣдомствѣ находились:

1) Татарскіе Царь, имѣвшіе удѣломъ своимъ Касимовъ, съ другими Царевичами, Мурзами, и съ находившимися при нихъ станич-

ными Татарами. 2) Имеретинская Царица Екатерина Давыдовна. 3) Молдавскій Господарь Князь Кантемиръ. 4) Именитые люди Строгоновы, со всѣми ихъ вотчинами и соляными варницами. 5) Торговые иноземцы, особенно же Голландцы и Англичане. 6) Доктора, лѣкаря, аптекари и аптеки. 7) Иностранные комедіанты, выписанные въ Москву въ 1702 году. 8) Смотритель желѣзнаго завода Петръ Марселісъ, съ своими дѣтьми. 9) Мастеръ бархатнаго дѣла Захарій Паульсъ, со всѣмъ его заводомъ.

Посольскимъ Приказомъ управляли сначала Думные Дьяки. Старшій изъ нихъ былъ Хранителемъ Государственной печати и имѣлъ званіе Печатника. Хотя къ переговорамъ съ Иностранными Послами, для бѣльшей важности, назначались Бояре и Окольничіе, однако же Дьяки были и въ такихъ случаяхъ главными производителями дѣлъ. Изъ нихъ, въ царствованіе Іоанна Васильевича Грознаго, Ѳеодора Іоанновича и Бориса Ѳеодоровича Годунова, знамениты были Дьяки Андрей и Василій Щелкаловы, которымъ при Царѣ Ѳеодорѣ Іоанновичѣ дано званіе Ближнихъ Большихъ Дьяковъ Посольскихъ.

Въ послѣдствіи нѣкоторые изъ Дьяковъ, управлявшихъ Посольскимъ Приказомъ, начали во зло употреблять власть, соединенную съ важною ихъ должностію. Царь Алексѣй Михайловичъ, замѣтивъ вредное для дѣлъ государственныхъ пристрастіе ихъ, ввѣрилъ Посольскій Приказъ въ 1667 году Боярину Афанасію Лаврентьевичу Ордину-Нащокину, давъ ему титулъ Царственный Большій Печати и Государственныхъ Великихъ Посольскихъ Дѣлъ Оберегателя. Рѣдкія въ тогдашнее время между дворянствомъ познанія и пріобрѣтенная имъ опытность въ политическихъ дѣлахъ открыли ему путь къ сему высокому достоинству. Онъ зналъ Латинскій и Нѣмецкій языки, съ успѣхомъ исполнялъ многія порученія по дѣламъ пограничнымъ; былъ два раза назначаемъ въ качествѣ Полномочнаго Посла для переговоровъ съ Швеціею и Польшею, и гдѣ ни былъ употребляемъ, вездѣ ознаменовалъ свое служеніе ревностнымъ усердіемъ къ Царю и радѣніемъ пользѣ Отчества; но зависть, всегдашняя гонительница истинныхъ достоинствъ, не пощадила и Нащокина. Бояре успѣли удалить его отъ Двора подъ предлогомъ необходимости производить ему самому въ Митавѣ новые переговоры съ Польшею, Швеціею и Пруссіею. Онъ былъ туда отправленъ въ 1668 году. Невозможность заключить вѣчный миръ съ Польшею на тѣхъ условіяхъ, на которыхъ желалъ Царь Алексѣй Михайловичъ, поколебала къ нему довѣренность Государя. Возвратясь въ Москву, онъ обличилъ несправедливость взведенныхъ на него обвиненій, но послѣ того недолго оставался

Начальником Посольскаго Приказа. Испросивъ увольненіе отъ дѣлъ, онъ удалился въ Крынецкій монастырь, неподалеку отъ Пскова, и тамъ принялъ монашество. Вызванный изъ монастырскаго уединенія въ Москву, онъ производилъ опять переговоры съ Польскими Послами, въ качествѣ Полномочнаго Боярина и въ одеждѣ боярской. Но лишь только окончилъ возложенное на него дѣло, возвратился опять въ монастырь, откуда, по требованію Царя Алексѣя Михайловича и Ѳеодора Алексѣевича, посылалъ часто совѣты по дѣламъ политическимъ.

Ордина-Нащокина можно считать первымъ Россійскимъ Канцлеромъ. Преемникомъ его былъ Ближній Бояринъ Артемонъ Сергѣевичъ Матвѣевъ. Посольскій Приказъ переименованъ тогда Государственнымъ Приказомъ Посольской печати. Матвѣевъ началъ службу свою на военномъ поприщѣ. Въ сраженіяхъ съ Поляками, Шведами и Татарами онъ отличилъ себя многими блистательными подвигами. Не менѣе услугъ оказалъ Государству и на поприщѣ политическомъ и гражданскомъ. Былъ употребленъ къ заключенію договоровъ съ иностранными державами; умѣлъ вселить въ нихъ уваженіе къ своему отечеству; склонилъ Сѣчу-Запорожскую къ подданству Россіи; усмирилъ мятежи въ Украинѣ и Черкасахъ. По кончинѣ Царя Алексѣя Михайловича, оклеветанный нѣкоторыми Боярами, сперва удаленъ былъ отъ Двора, а потомъ сосланъ въ Пустозерскій острогъ. Невинность его наконецъ открылась. Онъ возвращенъ ко Двору; но чрезъ нѣсколько дней, во время Стрѣлецкаго возмущенія, погибъ отъ звѣрскаго буйства Стрѣльцовъ.

По отлученіи Боярина Матвѣева отъ Двора, Дѣяки сдѣлались по прежнему главными правителями Посольскаго Приказа, что продолжалось до конца 1680 года. Въ семъ году Ближній Бояринъ и Намѣстникъ Обдорскій Василій Семеновичъ Волинской пожалованъ Хранителемъ Государственной печати и Посольскихъ Дѣлъ Оберегателемъ. Управление его Приказомъ было недолговременно. Въ 1683 году, по желанію Царевны Софіи Алексѣевны, начальство надъ Посольскимъ Приказомъ ввѣрено Ближнему Боярину князю Василю Васильевичу Голицыну; а въ 1687 году опредѣленъ ему въ помощь сынъ его Бояринъ Князь Алексѣй Васильевичъ Голицынъ.

Князю Василю Васильевичу приписываютъ первую мысль о уничтоженіи мѣстничества, которая приведена была въ исполненіе при Царѣ Ѳеодорѣ Алексѣевичѣ. Въ званіи Оберегателя Царственныхъ Большихъ печати и Государственныхъ Великихъ и Посольскихъ дѣлъ онъ заключилъ съ Польшею мирный договоръ, которымъ утверждены за Россією: Смоленскъ, Черниговъ, Кіевъ, вся Малороссія и многіе другіе города. При



немъ возобновлены и вновь заключены дружественные союзы съ Вѣнскимъ Дворомъ, съ Турціею, Голландіею, Англіею, Польшею, Венеціею и Даніею. Онъ начальствовалъ двоекратно войсками противъ Татаръ. Неудачное окончаніе послѣдняго похода, особливо же приверженность его къ Царевнѣ Софіи Алексѣевнѣ, были причиною его паденія. Онъ лишенъ былъ Боярства и чиновъ и сосланъ сперва въ Яренскъ, а потомъ въ Пустозерскій острогъ. Переведенный наконецъ на Пинегу, умеръ тамъ въ 1713 году. Князь Голицынъ одаренъ былъ обширнымъ умомъ, покровительствовалъ ученымъ, зналъ Греческій, Латинскій и Нѣмецкій языки. Иностранцы имѣли къ нему особенное уваженіе.

Когда Князя Голицыны удалены были отъ дѣлъ, Государственный Приказъ Посольской печати порученъ Думному Дьяку Емельяну Украинцову. По отправленіи его въ 1699 году Посланникомъ къ Турецкому Султану, Приказъ поступилъ опять въ завѣдываніе Дьяковъ. Но вскорѣ потомъ Начальникомъ Приказа сдѣланъ Ближній Бояринъ Ѳеодоръ Алексѣевичъ Головинъ съ титуломъ Начальнаго Президента Посольской Канцеляріи. Еще до вступленія его въ сію важную должность, онъ заключилъ въ 1689 году условіе съ Китайцами о вѣчномъ мирѣ, торговлѣ, перебѣжчикахъ и границахъ. При отправленіи въ 1697 году Великаго Россійскаго Посольства въ иностранныя государства, онъ назначенъ былъ вторымъ Посломъ, и въ Лондонѣ постановилъ договоръ о торговлѣ въ Россіи табакомъ. Во время управленія его Посольскою Канцеляріею, велъ переговоры съ иностранными министрами и заключилъ союзные противъ Шведовъ трактаты съ Даніею, Польшею и Литвою. Съ отличными въ дипломатическихъ дѣлахъ свѣдѣніями, соединяя рѣдкое правдоупіе, онъ старался всегда о благѣ Отечества и радѣлъ о распространеніи торговли, художествъ и наукъ въ Россіи. Головинъ, пожалованный въ послѣдствіи Графомъ, былъ въ одно время Генералъ-Адмираломъ, Фельдмаршаломъ и Главнымъ Правителемъ Дипломатическихъ дѣлъ. Какъ первый кавалеръ ордена Св. Апостола Андрея, онъ имѣлъ счастье возложить сей орденъ на Государя Петра Великаго, носившаго тогда на себѣ званіе Бомбардирскаго Капитана, за взятіе канонерскими лодками двухъ Шведскихъ кораблей въ устьѣ Невы.

Возлагаемыя Петромъ Великимъ на Графа Головина порученія, заставляли его иногда отлучаться отъ мѣста его служенія. Въ его отсутствіе посольскія дѣла производились подъ надзоромъ Бояръ Льва Кирилловича Нарышкина и Тихона Никитича Стрешнева.

По кончинѣ Графа Головина, въ 1706 году, Посольская Канцелярія поступила въ управленіе Графа Гавріила Ивановича Головкина и Петра

Павловича Шафирова, пожалованнаго въ послѣдствіи Барономъ. Первый наименованъ въ 1709 году Канцлеромъ, второй Подканцлеромъ.

Графъ Головкинъ, какъ въ военныхъ, такъ и въ политическихъ дѣлахъ, много способствовалъ Петру Великому своими совѣтами. Онъ сопровождалъ Государю во всѣхъ его походахъ, и находился при многихъ осадахъ въ Турецкую и Шведскую войну. Двадцать семь лѣтъ онъ былъ Канцлеромъ и почитался искуснѣйшимъ Министромъ своего времени.

Товарищъ его въ управленіи политическими дѣлами Шафировъ былъ сынъ переводчика, служившаго при Посольской Канцеляріи. Дарованія его обратили на себя вниманіе Петра Великаго. Шафировъ неоднократно употребляемъ былъ къ переговорамъ съ иностранными дворами. Самую большую услугу оказалъ онъ при Прутѣ. Его стараніямъ и искусству должно приписать заключеніе мира съ Портою, которое извлекло Россійскія войска изъ тогдашняго опаснаго ихъ положенія. Онъ былъ уже Дѣйствительнымъ Тайнымъ Совѣтникомъ и Кавалеромъ ордена Св. Андрея, когда происшедшая у него въ Сенатѣ съ Княземъ Меншиковымъ и Оберъ-Прокуроромъ Скорняковымъ-Писаревымъ ссора положила предѣлъ его возвышенію. Онъ отданъ подъ судъ, и приговоренъ къ лишенію жизни; но во уваженіе оказанныхъ имъ отличныхъ заслугъ смертная казнь обращена въ ссылку. Возвращенный по кончинѣ Петра Великаго, Шафировъ былъ употребленъ по прежнему къ дѣламъ, и въ царствованіе Императрицы Анны Іоанновны отправленъ Полномоченнымъ для заключенія мира съ Персіею.

### 3. Коллегія Иностранныхъ дѣлъ.

Петръ Великій, занимаясь преобразованіемъ Государства, не оставилъ безъ вниманія судебныя и правительственныя мѣста. Каждому изъ нихъ присвоены дѣла, по существу своему собственно къ нимъ относившіяся, и введенъ новый порядокъ дѣлопроизводства. Такимъ образомъ и мѣсто, учрежденное для Дипломатическихъ Сношеній, получило въ 1720 году новое образованіе. Посольская Канцелярія переименована Коллегіею Иностранныхъ дѣлъ. Первымъ въ ней Президентомъ былъ Канцлеръ Графъ Головкинъ, Вице-Президентомъ Подканцлеръ Баронъ Шафировъ. Для содѣйствія имъ въ производствѣ дѣлъ, опредѣлены два Канцеляріи Совѣтника. На обязанность сихъ послѣднихъ возложено было составленіе грамотъ къ чужестраннымъ Государямъ, рескриптовъ къ министрамъ и другихъ бумагъ, которыя должны были сохраняться въ тайнѣ, или содержали въ себѣ особенную важность. Имъ же порученъ



былъ надзоръ надъ Секретарями. Во время отсутствія самого Государя, въ Коллегіи Канцеляріи-Совѣтники исправляли должность докладчиковъ. Когда же присутствовали только Канцлеръ и Подканцлеръ, тогда Канцеляріи Совѣтники сидѣли съ ними за однимъ столомъ, подавали свои мнѣнія и подписывали вмѣстѣ съ ними Коллежскія опредѣленія. Первоначально въ Коллегіи, завѣдывавшей собственно политическою частію, опредѣлены были два Секретаря для Русскаго, одинъ для иностранныхъ, одинъ для Польскаго и одинъ для Восточныхъ языковъ. При Секретаряхъ было нѣсколько Переводчиковъ и Канцелярскихъ Служителей. Сверхъ того находились при Коллегіи учитель Восточныхъ языковъ и Коллегіи-Юнкеры. Послѣдніе опредѣлялись для пріобученія къ дѣламъ и не получали жалованья.

Кромѣ дѣлъ, относившихся собственно къ политической части, Коллегія обязана была составлять грамоты на Россійскіе ордена и отправлять орденскіе знаки къ пожалованнымъ кавалерамъ.

Для дѣлъ Гетманскихъ, Калмыцкихъ и другихъ, также для денежнаго прихода и расхода, для изготовленія жалованныхъ грамотъ, опредѣленія въ чины и прочей внутренней переписки, учреждено было особое отдѣленіе подъ названіемъ Приказной Публичной Экспедиціи, бывшее также подъ главнымъ управленіемъ Коллегіи.

Въ опредѣленіи, подписанномъ Петромъ Великимъ, 13 февраля 1720 года, о учрежденіи Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ, сказано въ заключеніи: «Къ дѣламъ иностраннымъ служителей Коллегіи имѣть вѣрныхъ «и добрыхъ, чтобъ не было *дыряво*, и въ томъ крѣпко смотрѣть; а ежели «кто непотребнаго во оное мѣсто допустить, или вѣдая за кѣмъ въ семъ «дѣлѣ вину, а не объявить, то будутъ наказаны, яко измѣнники».

Во время походовъ Петра Великаго, отправлялась съ нимъ всегда отъ Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ Походная Канцелярія.

Существованіе постоянныхъ Россійскихъ Миссій при чужестранныхъ Правительствахъ началось со временъ Петра Великаго. Первый штатъ Миссій составленъ въ 1722 году. Тогда назначены были Миссіи въ Голландіи, Франціи, Гишпаніи, Португаліи, Англіи, Польшѣ, Вѣнѣ, Берлинѣ, Копенгагенѣ, Швеціи, Константинополѣ, Гамбургѣ, Венеціи, Мекленбургіи и Брауншвейгѣ. Въ Амстердамѣ и Данцигѣ опредѣлены Агенты, въ Китаѣ и Бухаріи Консулы. Въ Литву, для охраненія благочестивыхъ, отправленъ Коммисаръ. Также и при Ханѣ Калмыцкомъ находился особый Чиновникъ. Но сей штатъ не могъ быть постояннымъ. Политическія обстоятельства часто его измѣняли. По новымъ связямъ съ иностранными Державами нужно было учреждать новыя Миссіи;



по военнымъ и другимъ происшествіямъ нѣкоторыя Миссіи уничтожались, или переводились въ другія мѣста.

При учрежденіи въ 1726 году Верховнаго Тайнаго Совѣта, Коллегія лишилась своей силы и дѣятельности. Всѣ важнѣйшія по дипломатической части дѣла перешли въ Совѣтъ, и Коллегія не могла уже ничего производить сама собою безъ его разрѣшенія.

Въ царствованіе Императрицы Екатерины I и Императора Петра II оставался Канцлеромъ Графъ Гавріиль Ивановичъ Головкинъ. Вице-Канцлеромъ при Екатеринѣ I пожалованъ Баронъ Андрей Ивановичъ Остерманъ, который въ царствованіе Петра Великаго служилъ въ Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ Тайнымъ Канцеляріи Совѣтникомъ, и тогда уже ознаменовалъ себя особеннымъ искусствомъ въ переговорахъ. Имъ заключенъ 30-го августа 1721 года въ Нейштадтѣ выгодный для Россіи миръ съ Швеціею. Россія приобрѣла тогда Лифляндію, Эстляндію, Ингерманландію и часть Кареліи съ Выборгскимъ уѣздомъ. Кромѣ должности Вице-Канцлера, Остерману поручено было надзираніе за воспитаніемъ Императора Петра II, когда онъ былъ еще Великимъ Княземъ.

По вступленіи на Престолъ Императрицы Анны Іоанновны Верховный Тайный Совѣтъ уничтоженъ (1730 года). Коллегія Иностранныхъ дѣлъ возвратила прежнюю свою дѣятельность, однако не надолго. Въ 1731 году учрежденъ при Высочайшемъ Дворѣ Кабинетъ. Коллегія должна была обо всемъ туда относиться, и тѣмъ ея осталась только въ существованіи Публичной ея Экспедиціи.

Въ первые годы царствованія Императрицы Анны Іоанновны, Канцлеръ и Вице-Канцлеръ были прежніе. По кончинѣ въ 1734 году Графа Головкина, Баронъ Остерманъ, пожалованный между тѣмъ Графомъ Россійской Имперіи, началъ управлять по особенной къ нему довѣренности Императрицы, всѣми иностранными дѣлами, какъ первенствующій Министръ. При правительницѣ Аннѣ Леопольдовнѣ онъ пожалованъ въ Генералъ-Адмиралы, но вмѣстѣ съ тѣмъ удержалъ за собою и управленіе иностранною частію. Мѣсто его заступилъ Князь Алексѣй Михайловичъ Черкасской съ титуломъ Великаго Канцлера; Вице-Канцлеромъ сдѣланъ Графъ Михаилъ Гавриловичъ Головкинъ. Въ послѣдующее царствованіе Графы Остерманъ и Головкинъ лишены были всѣхъ чиновъ, и оба скончали жизнь свою въ ссылкѣ.

Императрица Елисавета Петровна, по вступленіи на Престолъ, утвердила въ Канцлерскомъ достоинствѣ Князя Алексѣя Михайловича Черкаскаго, а въ Вице-Канцлеры пожаловала Дѣйствительнаго Тайнаго Совѣтника Алексѣя Петровича Бестужева - Рюмина. Кабинетъ былъ



уничтоженъ. Министры, управлявшіе иностранными дѣлами, начали по прежнему входить съ докладами прямо къ Императрицѣ и получать отъ Нея разрѣшенія. Тогда присвоено было опять Коллегіи непосредственное отправленіе дѣлъ, которыя были ей ввѣрены Учредителемъ ея.

Бестужевъ-Рюминъ началъ службу при Императорѣ Петрѣ Великомъ. Замѣчательно, что онъ, съ изволенія самаго Государа, перешелъ въ службу Ганноверскаго Курфюрста, который по восшествіи въ 1714 году на Англіійскій престолъ, возложилъ на него посольство въ Россію. Государю пріятно было увидѣть своего подданнаго въ почетномъ званіи иностраннаго Министра. По прошествіи трехъ лѣтъ Бестужевъ отозванъ былъ отъ Двора Георга I, и съ того времени находился въ качествѣ Россійскаго Резидента и Чрезвычайнаго Посланника въ разныхъ мѣстахъ. По возвращеніи въ Отечество, предавшись Бирону, Бестужевъ пострадалъ вмѣстѣ съ нимъ; но вскорѣ потомъ принятъ опять въ службу Императрицею Елисаветою, сдѣланъ Вице-Канцлеромъ, Сенаторомъ и Главнымъ Директоромъ надъ Почтами, и получилъ Графское достоинство. Въ 1744 году, по смерти Князя Черкаскаго, пожалованъ въ Великіе Канцлеры. Шестнадцать лѣтъ онъ управлялъ Государственными дѣлами и пользовался неограниченною довѣренностію Императрицы. Его считаютъ главнымъ виновникомъ войны съ Королемъ Прусскимъ, возбужденной ненавистію его къ Пруссіи и Франціи и непомѣрною приверженностію къ Австріи и Англіи. Провски его, клонившіеся къ устраненію Великаго Князя Петра Ѳеодоровича отъ Престола, обратились ему въ пагубу. Онъ былъ, какъ Государственный преступникъ, лишенъ чиновъ и знаковъ отличія, и удаленъ въ свои деревни, гдѣ жилъ до восшествія на Престолъ Екатерины II, которая, возвративъ ему чины и ордена, переименовала его въ Генераль-Фельдмаршала, съ увольненіемъ, по причинѣ преклонныхъ лѣтъ, отъ военныхъ и гражданскихъ занятій.

При пожалованіи Графа Бестужева-Рюмина въ Канцлеры, званіе Вице-Канцлера дано Графу Михайлу Иларіоновичу Воронцову, который, по отлученіи Бестужева отъ Двора въ 1758 году, былъ возведенъ въ достоинство Государственнаго Канцлера.

Въ царствованіе Императора Петра III Канцлеромъ оставался Графъ Воронцовъ, а въ Вице-Канцлеры пожалованъ Тайный Совѣтникъ Князь Александръ Михайловичъ Голицынъ.

Чрезъ годъ по вступленіи на Престолъ Императрицы Екатерины II, Графъ Воронцовъ уволенъ былъ въ чужіе краи, и по возвращеніи своемъ въ Россію, не вступалъ уже въ должность. Управленіе Иностранными дѣлами ввѣрено Дѣйствительному Тайному Совѣтнику Никитѣ Ивано-

внучу Панину. бывшему въ званіи Оберъ-Гофмейстера при воспитаніи Великаго Князя Павла Петровича. Панинъ, награжденный въ послѣдствіи Графскимъ достоинствомъ Россійской Имперіи, и въ 1773 году пожалованный Министромъ перваго класса, снискалъ довѣренность Императрицы чистосердечіемъ, безкорыстіемъ, здравымъ и проницательнымъ умомъ. Двадцать лѣтъ управлялъ онъ Коллегією Иностранныхъ дѣлъ, участвуя во всѣхъ государственныхъ дѣлахъ тогдашняго времени и съ правдоушною твердостію охраняя достоинство Высочайшаго Двора. Его обвиняли въ мѣшкатиности, будто бы отъ лѣности происходившей; но тамъ, гдѣ важныя и нетерпяція времени обстоятельства требовали скорости, онъ былъ поспѣшенъ и неутомимъ. Князь Голицынъ въ 1775 г. сдѣланъ Сенаторомъ и Оберъ-Каммергеромъ. Преемникомъ его въ званіи Вице-Канцлера назначенъ Графъ Иванъ Андреевичъ Остерманъ, находившійся тогда при Шведскомъ Дворѣ Полномочнымъ Министромъ. По кончинѣ Графа Панина, послѣдовавшей въ 1783 году, Графъ Остерманъ, въ чинѣ Дѣйствительнаго Тайнаго Совѣтника, остался Начальствующимъ въ Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ. Но во все Царствованіе Императрицы, по собственной Ея волѣ, принимать большое участіе въ важнѣйшихъ по иностранной части дѣлахъ членъ Коллегіи Графъ Александръ Андреевичъ Безбородко, соединявшій вмѣстѣ съ тѣмъ званіе Оберъ-Гофмейстера и должность Главнаго Директора надъ Почтами. Образованный умъ, необыкновенная память, быстрота понятія, вскорѣ по вступленіи его на гражданское поприще, поставили его на ряду съ отличными Государственными людьми тогдашняго вѣка. Познанія же въ дѣлахъ, скорость и искусство въ исполненіи Высочайшихъ порученій пріобрѣли ему особенную довѣренность Государыни. Монаршія Ея къ нему милости свидѣтельствуютъ, сколько Она цѣнила дарованія и труды его по многимъ внутреннимъ и дипломатическимъ дѣламъ. Въ 1791 году онъ былъ отправленъ въ Яссы для переговоровъ съ Турецкими Полномочными и успѣлъ заключить тамъ мирный договоръ, прекратившій войну съ Турками, продолжавшуюся болѣе четырехъ лѣтъ. Этотъ миръ доставилъ Россіи значительныя выгоды. Похвальная грамота, масличная вѣтвь для шапія на шляпѣ и 5,000 душъ крестьянъ были наградою успѣшнаго мненія Графомъ Безбородко порученнаго ему дѣла.

Но 1779 года Коллегія Иностранныхъ дѣлъ не имѣла ни точнаго за состоящимъ при ней чинамъ, ни опредѣлительнаго положенія, отпускаемыхъ для ея надобностей. Отъ того случалось, что не въ количество денегъ заимствовано было изъ опредѣленныхъ на другіе дѣла суммъ, а расходы превосходили иногда сдѣланное имъ назна-



реждены при Миссіяхъ: въ Вѣнѣ, Лондонѣ, Копенгагенѣ, Стокгольмѣ, Туринѣ, Неаполѣ, Лиссабонѣ, Константинополѣ и Персіи.

Калмыцкой Дербетевской Улусъ, кочевавшій прежде въ Астраханской губерніи, а потомъ на земляхъ, принадлежащихъ войску Донскому, перешелъ въ 1800 году опять на Астраханскія Степи, и присоединился къ однородцамъ своимъ, названнымъ малою Дербетевскою ордою. По случаю сего перехода вызваны были въ Гатчину Дербетевской Владѣлецъ Чучей Тайши Тундутовъ и Лама Сабинъ Бакша. Государь Императоръ соизволилъ предоставить Калмыкамъ: 1) избрать себѣ начальника; 2) быть независимыми отъ Донцовъ, 3) зависѣть прямо отъ Государя, 4) переписываться прямо съ Нимъ, 5) по дѣламъ имѣть сношенія съ Коллегією, а по землямъ съ Генераль-Прокуроромъ. Тогда же владѣльцамъ Малаго и Большаго Дербета и чиновникамъ ихъ съ народомъ, кочующимъ въ Астраханской губерніи, пожалованы во владѣніе всѣ тѣ земли отъ Царицына по рѣкамъ Волгѣ, Сарпѣ, Салу, Манычу, Кумѣ и Взморью, на которыхъ Калмыки имѣли прежде свои кочевья, исключая земель, розданныхъ уже по Высочайшимъ повелѣніямъ. Чучей Тайши Тундутовъ возведенъ въ достоинство Намѣстника, а Лама Сабинъ Бакша въ достоинство Старшаго Ламы во всемъ Калмыцкомъ народѣ. Калмыкамъ дозволено имѣть для судопроизводства Совѣтъ, именуемой Зарго. Производство Калмыцкихъ дѣлъ возложено было на Азіятскій Департаментъ.

Императоръ Павелъ I, вскорѣ по вступленіи на Престолъ, пожаловалъ Вице-Канцлера Графа Остермана въ Государственные Канцлеры, Графа Безбородка министромъ 1-го класса, а Князя Александра Борисовича Куракина въ Вице-Канцлеры.

По увольненіи Графа Остермана отъ дѣлъ въ 1797 году, Графу Безбородку, возведенному между тѣмъ въ Княжеское достоинство Россійской Имперіи, повелѣно быть Государственнымъ Канцлеромъ. Въ 1798 году Князь Куракинъ уволенъ отъ дѣлъ. Мѣсто его заступилъ Викторъ Павловичъ Кочубей, пожалованный въ послѣдствіи Графомъ. Въ томъ же году Дѣйствительный Тайный Совѣтникъ Ѳеодоръ Васильевичъ Ростопчинъ опредѣленъ Членомъ Коллегіи; въ 1799 году онъ получилъ Графское достоинство, а по кончинѣ Князя Безбородка, сдѣланъ Первымъ Присутствующимъ въ Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ. По увольненіи въ томъ же году Графа Кочубея отъ службы, Тайный Совѣтникъ Графъ Никита Петровичъ Панинъ опредѣленъ въ должность Вице-Канцлера. Въ 1800 году Графу Панину повелѣно присутствовать въ Сенатѣ, а Дѣйствительному Тайному Совѣтнику Колычеву исправлять должность Вице-Канцлера. Въ началѣ 1801 года Колычевъ пожалованъ въ Дѣйствительные Вице-Канцлеры; но



Въ 1782 году уничтожена и бывшая при Коллегіи Публичная Экспедиція. Дѣла ея, а именно: изслѣдованіе о иностранцахъ, пришедшихъ въ Россію, дача имъ видовъ на свободное житіе и снабженіе паспортами выѣзжающихъ за границу по своимъ надобностямъ, сложены и въ С.-Петербургѣ на губернское начальство. Денежныя дѣла, ревизія Министерскихъ счетовъ о чрезвычайныхъ по службѣ издержкахъ, внутреннее хозяйство, и другія текущія дѣла, бывшія въ Публичной Экспедиціи, возложены вообще на Коллегію и распредѣлены въ завѣдываніе ея чиновниковъ. Тогда же отдѣлены отъ Коллегіи Почтовые дѣла и составили особую часть государственнаго управленія.

Въ царствованіе Императора Павла I учреждены при Коллегіи: 1-е. (1796) Экспедиція для исправленія дѣлъ Голстинскихъ, Ангальтъ-Цербстскихъ и Эверскихъ; 2-е. (1797) Департаментъ для управленія дѣлъ казенныхъ, и 3-е. (1797) Департаментъ или Экспедиція для отпращиванія дѣлъ, касающихся до Азіатскихъ народовъ, состоящихъ въ подданствѣ Россійскомъ и тѣхъ, съ которыми по сосѣдству производятся торговля и другія сношенія. Оберъ-Церемоніймейстеръ со всѣмъ его вѣдѣніемъ помѣщенъ въ число общаго Придворнаго разряда.

Въ 1797 году возстановлено при Коллегіи опредѣленіе и обученіе Юнкеровъ.

Въ 1800 году изданъ новый штатъ Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ. Канцлеръ по прежнему остался Президентомъ Коллегіи, Вице-Канцлеръ Вице-Президентомъ. Число чиновниковъ уменьшено; но увеличено имъ жалованье. Коллегія раздѣлена опять на Секретную и Публичную Экспедиціи. Секретной Экспедиціи предоставлена переписка вообще по заграничнымъ дѣламъ. Въ составъ Публичной Экспедиціи вошли департаменты: 1) Иностранныхъ дѣлъ, существовавшій съ 1796 года подъ названіемъ Департамента Голстинскихъ, Ангальтъ-Цербстскихъ и Эверскихъ дѣлъ; 2) Казенныхъ и текущихъ дѣлъ. Архивъ въ Москвѣ по прежнему основаніи. Въ Вѣнѣ и Стокгольмѣ назначены Консулы; въ Берлинѣ и Дрезденѣ, въ Копенгагенѣ, Мюнхенѣ, Лондонѣ, Парижѣ, Неаполѣ, Туринѣ, Константинополѣ Посланники; въ Грузіи Консулы; въ Дрезденѣ и Гамбургѣ Повѣренные; въ Данцигѣ, Гамбургѣ, Копенгагенѣ, Стокгольмѣ, Сициліи, Лиссабонѣ, Молдавіи, Смирнѣ, Москвѣ опредѣлены Генеральные Консулы; въ Лейпцигѣ, Готенбургѣ, Рагузѣ, Бухарестѣ, въ Отрантѣ и Хіо и Дарданеллахъ Вице-Консулы. Церкви уч-



а Графъ Панинъ испросилъ отпускъ для излеченія. На мѣсто его опредѣленъ Графъ Кочубей. При учрежденіи Министерствъ (1802), Князь Куракинъ пожалованъ Канцлеромъ Россійскихъ Орденовъ; Графъ Кочубей сдѣланъ Министромъ Внутреннихъ дѣлъ, а Дѣйствительный Тайный Совѣтникъ 1-го класса Графъ Александръ Романовичъ Воронцовъ Министромъ Иностранныхъ дѣлъ съ титуломъ Государственного Канцлера. Графъ Воронцовъ отличался обширными свѣдѣніями въ дѣлахъ Государственныхъ, особенно же въ касающихся до торговли. При Императрицѣ Екатеринѣ II онъ былъ Полномочнымъ Министромъ въ Англіи и Голландіи, потомъ Президентомъ Коммерцъ-Коллегіи и Сенаторомъ. Въ дѣлахъ торговыхъ Императрица совершенно на него полагалась, по ея волѣ онъ участвовалъ въ заключеніи дружественнаго и торговаго договора съ Франціею въ 1786 году.

Товарищемъ Министерства Иностранныхъ дѣлъ назначенъ былъ Князь Адамъ Чарторыскій, который, по увольненіи въ 1804 году Графа Воронцова въ отпускъ, вступилъ въ управленіе Министерствомъ Иностранныхъ дѣлъ и исправлялъ сію должность до 1806 года. Послѣ него Министромъ Иностранныхъ дѣлъ опредѣленъ Генералъ отъ Инфантеріи Баронъ Будбергъ. Сей послѣдній находился въ званіи Министра не съ большимъ годъ и былъ отпущенъ для излеченія. Въ 1807 году управленіе Министерствомъ Иностранныхъ дѣлъ поручено было Министру Коммерціи Графу Николаю Петровичу Румянцову. Въ слѣдующемъ году Баронъ Будбергъ получилъ увольненіе отъ всѣхъ дѣлъ. Графу Румянцову повелѣно быть Министромъ Иностранныхъ дѣлъ, оставаясь Министромъ Коммерціи и при всѣхъ прочихъ должностяхъ, на него возложенныхъ. Во уваженіе отличныхъ его Отечеству заслугъ, ознаменованныхъ особенно постановленіемъ въ 1809 году мирнаго съ Швеціею договора на основаніяхъ, совершенно соотвѣтствующихъ достоинству и пользамъ Имперіи, онъ пожалованъ въ томъ же году Государственнымъ Канцлеромъ. Симъ договоромъ вся Финляндія утверждена на всегда за Россіею.

Во время отсутствія Графа Румянцова по дѣламъ службы, управленіе Министерствомъ и Коллегіею поручалось Товарищу Министерства Иностранныхъ дѣлъ Тайному Совѣтнику Графу (потомъ Князю) Александру Николаевичу Салтыкову.

Въ званіи Государственного Канцлера Графъ Румянцовъ оставался до 1814 года, въ которомъ испросилъ себѣ увольненіе. По сему случаю повелѣно было управлять Коллегіею Иностранныхъ дѣлъ Члену ея, Тайному Совѣтнику Вейдемейеру, а Статсъ-Секретарю, Тайному Совѣтнику Графу Карлу Васильевичу Нессельроду, продолжать докладывать Его



вскорѣ потомъ отправленъ Министромъ во Францію. Въ февралѣ того же года Графъ Ростопчинъ уволенъ отъ всѣхъ дѣлъ. Князь Куракинъ вступилъ по прежнему въ должность Вице-Канцлера; а Генералъ отъ Кавалеріи Графъ фонъ деръ Паленъ опредѣленъ Присутствующимъ въ Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ.

#### 4. *Министерство Иностранныхъ дѣлъ.*

Въ царствованіе Императора Александра I изданъ Манифестъ (8 сентября 1802 года) о образѣ управленія государственныхъ дѣлъ. Три первыя Государственныя Коллегіи, Военная, Адмиралтействъ и Иностранныхъ дѣлъ, оставлены на прежнемъ основаніи; къ послѣдней изъ нихъ присоединены и дѣла Церемоніймейстерскія. Управляющимъ сими Коллегіями повелѣно носить званіе Министровъ.

Въ 1809 году учреждена при Министрѣ Иностранныхъ дѣлъ особая Экспедиція для производства дѣлъ Консульскихъ. Въ 1817 году существовавшій при Коллегіи Департаментъ Казенныхъ и текущихъ дѣлъ обращенъ въ отдѣленіе подъ названіемъ Казеннаго Отдѣленія, къ которому присоединены дѣла, касающіяся собственно до чиновниковъ, въ вѣдомствѣ Министерства и Коллегіи состоявшихъ, и ревизія счетовъ, присылаемыхъ отъ Министровъ и Консуловъ нашихъ. Въ томъ же году учреждено при Министерствѣ Литографическое заведеніе. Оно было первое изъ всѣхъ существующихъ теперь въ С.-Петербургѣ. Въ 1819 году дѣла Азіятскія отдѣлены отъ Коллегіи. Для производства ихъ составленъ при Министерствѣ Азіятскій Департаментъ изъ находившагося при Коллегіи въ видѣ Экспедиціи. Въ 1823 году учреждено при Азіятскомъ Департаментѣ Учебное Отдѣленіе для Восточныхъ языковъ.

Въ 1811 году, для уравниванія производства по статской службѣ, повелѣно не представлять въ Коллегіи-Юнкеры. Съ того времени званіе Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ уничтожилось.

Въ 1822 году, въ слѣдствіе обстоятельствъ, встрѣтившимся при существовавшемъ тогда Отдѣленіи Калмыками, кочующими на степяхъ Астраханской и Кавказской области, признано удобнѣйшимъ перенести въ Министерство Внутреннихъ дѣлъ. По сему случаю всѣ дѣла, бывшія въ Отдѣленіи, перенесены въ Министерство изъ Азіятскаго Департамента, а само Отдѣленіе уничтожено.

Въ 1825 году Императоръ Александръ I, Дѣйствительный Тайный Советникъ, Графъ Панинъ, по Высочайшему повелѣнію, назначенъ Министромъ Иностранныхъ дѣлъ. Вскорѣ послѣ того онъ уволенъ за болѣзнями отъ всѣхъ дѣлъ,



Съ учрежденіемъ Департаментовъ введенъ въ Министерство Иностранныхъ дѣлъ однообразный съ другими Министерствами порядокъ управленія; производство дѣлъ приобрѣло болѣе удобства; отчетность въ казенныхъ деньгахъ сосредоточилась въ одномъ мѣстѣ, подъ ревизію котораго подведены прочіе Департаменты и отдѣльныя части Министерства, а равно и состоящія въ его вѣдомствѣ лица, которымъ поручается расходование суммъ. Съ переменною же формъ, которыя употреблялись до того въ Коллегіи по старому порядку, на новыя, введенныя уже въ другія Министерства, облегчилось производство дѣлъ уничтоженіемъ излишней и безполезной переписки, и тѣмъ самымъ ускорилося ихъ теченіе.

## *2. Департаментъ Внѣшнихъ сношеній.*

Департаментъ Внѣшнихъ сношеній имѣетъ предметомъ переписку Политическую. Въ кругъ занятій его входятъ: сочиненіе депешъ и наставленіе Министрамъ нашимъ въ чужихъ краяхъ, по всѣмъ предметамъ, касающимся до высшей Политики; сочиненіе нотъ къ пребывающимъ здѣсь Иностраннымъ Министрамъ въ слѣдствіе переговоровъ съ ними Министерства по тѣмъ же предметамъ; составленіе трактатовъ, конвенцій и полномочій для особъ, назначаемыхъ къ заключенію договоровъ; разсмотрѣніе Политической части С.-Петербургскихъ Академическихъ вѣдомостей; выписки изъ Иностранныхъ газетъ для Высочайшаго свѣдѣнія; изданіе Французскаго журнала.

Къ Департаменту Внѣшнихъ сношеній причисляется Канцелярія Вице-Канцлера и Литографическое заведеніе.

## *3. Церемоніальный Департаментъ.*

Департаментъ Церемоніальный состоитъ въ управленіи Оберъ-Церемоніймейстера и завѣдываетъ всѣмъ, что касается до Церемоніальной части. Онъ наблюдаетъ за этикетомъ при приѣмѣ и отпускѣ Иностранныхъ Пословъ и Посланниковъ, даетъ имъ знать о приглашеніи къ Высочайшему Двору и о траурахъ, налагаемыхъ по кончинѣ Иностранныхъ Владѣтельныхъ Особъ; ведетъ вѣрные списки находящимся здѣсь иностраннымъ Дипломатическимъ лицамъ и почетнымъ Иностранцамъ, представленнымъ къ Высочайшему Двору.

Въ вѣдѣніи Церемоніальнаго Департамента состоитъ нѣсколько Церемоніймейстеровъ.

Императорскому Величеству по всѣмъ дѣламъ Иностраннаго Департамента, какъ то исполнялось во все теченіе послѣдней съ Французами войны. По увольненіи Тайнаго Совѣтника Вейдемейера отъ возложенной на него по Министерству Иностранныхъ дѣлъ должности, повелѣно Графу Нессельроду управлять симъ Министерствомъ. Труды по части Политической раздѣлялъ вмѣстѣ съ нимъ и Статсъ-Секретарь Графъ Каподистрія, уволенный отъ службы въ 1821 году и бывшій въ послѣдствіи Президентомъ Греціи. Въ 1823 году Графъ Нессельродъ пожалованъ въ Дѣйствительные Тайные Совѣтники, а въ 1828 году Вице-Канцлеромъ. По случаю отсутствія его по дѣламъ службы два раза управлялъ Министерствомъ и докладывалъ Государю Императору по всѣмъ иностраннымъ дѣламъ Генералъ отъ Инфантеріи Князь Христофоръ Андреевичъ Ливень. По тому же случаю въ разные времена, управляли Коллегією Иностранныхъ дѣлъ сперва Тайный Совѣтникъ Убри, потомъ Дѣйствительные Тайные Совѣтники Дивовъ и Родофиникинъ, который въ послѣдніе годы управлялъ и Министерствомъ.

## II.

### Новое образованіе Министерства Иностранныхъ дѣлъ.

#### 1. Учрежденіе Совѣта и Департаментовъ.

Въ 1832 году дано Министерству новое образованіе, соотвѣтствующее болѣе существу производимыхъ въ немъ дѣлъ и примѣненное къ устройству другихъ главныхъ въ Имперіи управленій.

При Министерствѣ учрежденъ Совѣтъ, составленный изъ Директоровъ Департаментовъ и нѣсколькихъ непрямыхъ Членовъ. Совѣтъ собирается для изложенія мнѣній своихъ по дѣламъ, поступающимъ на его разсмотрѣніе, по предписаніямъ Вице-Канцлера.

Сверхъ существовавшихъ при Министерствѣ Церемоніальнаго и Азіатскаго департаментовъ, учреждены: 1-е Департаментъ Внѣшнихъ сношеній, для политической переписки, 2-е Департаментъ Внутреннихъ сношеній, для переписки по дѣламъ, относящимся до другихъ Министерствъ и Присутственныхъ мѣстъ Имперіи, и 3-е Департаментъ Хозяйственныхъ и Счетныхъ дѣлъ, для внутреннихъ собственно по Министерству распоряженій и для ревизіи счетовъ, представляемыхъ тѣми лицами, которымъ ввѣряется храненіе и употребленіе казенныхъ суммъ. Вмѣстѣ съ тѣмъ прекратилось существованіе Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ.



Китайскимъ, съ пограничными начальствами Астраханскимъ, Оренбургскимъ, Западной и Восточной Сибири, и съ Пекинскою Духовною Миссіею.

Въ вѣдѣніи Азіятскаго Департамента находятся: 1-е Генеральныя Консульства: въ Валахіи и Молдавіи, въ Смирнѣ, Египтѣ, Морѣ и Тавризѣ; Консульства: въ Молдавіи, Эрзерумѣ, Требизондѣ, Салоникѣ, Кандіи, Аѣинахъ и на островѣ Негропонтѣ, въ Сирѣ; 3-е Вице-Консульства: въ Дарданеллахъ, въ Яффѣ; 4-е Агентства: въ Адрианополѣ, въ Галлахъ.

Въ вѣдѣніи же Департамента состоятъ: 1-е Оренбургская Пограничная Коммисія, учрежденная собственно для дѣлъ, относящихся до Киргизовъ Меньшей и Внутренней Орды, и 2-е Троицкосавское Пограничное Управление (въ Кяхтѣ), для ближайшихъ сношеній съ пограничными Китайскими властями.

Для соображенія высшихъ Государственныхъ мѣръ касательно Азій существуетъ при Министерствѣ Иностранныхъ дѣлъ особый Азіятскій Комитетъ, подъ предсѣдательствомъ Вице-Канцлера. Членами Комитета суть: Министры Военный, Финансовъ и Внутреннихъ дѣлъ и Дѣйствительные Тайные Совѣтники: Сперанскій и Родофиникинъ. Дѣла, разсматриваемыя въ Комитетѣ, и сужденія его, представляются непосредственно Государю Императору; распоряженія же по симъ дѣламъ производятся въ Азіятскомъ Департаментѣ.

##### *5. Департаментъ Внутреннихъ сношеній.*

Департаментъ Внутреннихъ сношеній составленъ изъ трехъ Отдѣленій. Въ немъ сосредоточены всѣ текущія дѣла по сношеніямъ съ Европою и Америкою, которыя не входятъ собственно въ кругъ высшихъ Политическихъ занятій Министерства Иностранныхъ дѣлъ, но составляютъ постоянную и обширную переписку съ разными Начальствами и Присутственными мѣстами Имперіи, съ Миссіями и Консульствами нашими въ Европѣ и Америкѣ, и съ Миссіями, отъ Иностранныхъ Дворовъ здѣсь находящимися.

Предметы переписки Перваго Отдѣленія суть слѣдующіе: 1) долговья и другія требованія Россійскихъ подданныхъ на Иностранцевъ и взаимно сихъ послѣднихъ на Россійскихъ подданныхъ; 2) ходатайство о наслѣдствахъ, достающихся Россійскимъ подданнымъ въ чужихъ краяхъ, и производство подобныхъ же дѣлъ въ Россіи по требованіямъ Иностранцевъ; 3) дѣла переселившихся изъ Германіи колонистовъ о переводѣ къ нимъ принадлежащихъ имъ на родинѣ имуществъ и о произ-

#### 4. Азіятскій Департаментъ.

Департаментъ Азіятскій, какъ показывается самое его названіе, завѣдываетъ всѣми дѣлами, касающимися до Азіи, и сношеніями съ разными Азіятскими странами и народами.

Департаментъ составленъ изъ двухъ Отдѣленій, а каждое Отдѣленіе изъ нѣсколькихъ столовъ.

Въ Первое Отдѣленіе поступаютъ дѣла, относящіеся до Турціи и областей, болѣе или менѣе отъ нея зависящихъ; дѣла по сношеніямъ съ Египтомъ, Молдавіею и Валахіею; дѣла Сербскія, Черногорскія и Греческія; дѣла по сношенію съ Персіею и Закавказскому краю, покуда послѣдніе касаются до Министерства Иностранныхъ дѣлъ.

Второе Отдѣленіе завѣдываетъ во первыхъ: всѣми дѣлами по сношеніямъ политическимъ и торговымъ съ странами, лежащими на Востокъ отъ Персіи, какъ то съ Хивою, Бухаріею, Коканомъ и другими Ханствами Средней Азіи, не столь значительными, также съ Китайскою Имперіею; во вторыхъ: всѣми дѣлами по управленію кочевыми народами, подвластными Россіи, — Тукменами и Киргизами, — которыхъ кочевья простираются отъ Каспійскаго моря до предѣловъ Китая. Къ сему же Отдѣленію причислены дѣла по хозяйственной и матеріальной части всего Департамента; дѣла объ опредѣленіи и увольненіи чиновниковъ; составленіе подробныхъ объ нихъ списковъ; переписка о удовлетвореніи ихъ жалованьемъ и наградахъ, — и тому подобное.

При Второмъ же Отдѣленіи находятся особые два стола: *Переводный*, для перевода бумагъ, писанныхъ на Восточныхъ языкахъ и поступающихъ во множествѣ отъ разныхъ мѣстъ и вѣдомствъ, и *Счетный*, который ведетъ подробные счеты о всѣхъ суммахъ, принимаемыхъ въ Департаментъ и отъ него отпускаемыхъ, переводимыхъ и ассигнуемыхъ.

Сверхъ того при Департаментѣ Азіятскомъ существуетъ Учебное Отдѣленіе Восточныхъ языковъ, въ которомъ приготавливаются молодые люди для поступленія на службу въ качествѣ Переводчиковъ и Драгомановъ къ разнымъ Миссіямъ и Консульствамъ на Востокъ.

Въ Департаментѣ находятся Архивъ для рѣшенныхъ дѣлъ, и Библиотека, въ которой преимущественно заключаются разныя сочиненія, касающіяся до Азіи.

Переписка по всѣмъ вообще дѣламъ, входящимъ въ кругъ дѣйствій Азіятскаго Департамента, производится съ Миссіями Константинопольскою, Греческою и Персидскою, и съ разными Консульствами, въ особенности же съ Молдавскимъ и Валахскимъ; по дѣламъ же Средней Азіи и



Въ отдѣльную цензуру, учрежденную при Почтовомъ вѣдомствѣ, опредѣлено нѣсколько чиновниковъ, по большей части изъ переводчиковъ Министерства, которымъ поручено разсматривать Иностраннныя періодическія сочиненія, привозимыя изъ за границы по почтѣ.

По свойству занятій, присвоенныхъ Департаменту Внутреннихъ сношеній, необходимо было завести при немъ Библіотеку. Министерство исходатайствовало въ 1819 году Высочайшее повелѣніе употреблять ежегодно на покупку книгъ 1.000 рублей, изъ которыхъ часть удѣляется и на Азіатскій Департаментъ. Составленіе Библіотеки началось пріобрѣтеніемъ книгъ къ законовѣдѣнію и дипломатіи относящихся, также словарей, какъ необходимо нужнаго пособія для переводчиковъ. Удовлетворивъ первой потребности, Министерство положило пріобрѣтать книги, касающіяся до Исторіи, Географіи и Статистики. Значительное приращеніе получила Библіотека послѣ кончины бывшаго въ Римѣ Посланника Итальянскаго, который завѣщалъ книги свои въ пользу Россійскаго правительства. Библіотека Департамента имѣетъ теперь болѣе 4,000 томовъ. Въ томъ числѣ находится 119 словарей всѣхъ Европейскихъ языковъ. Сверхъ того собрано 98 атласовъ и географическихъ картъ, и много журналовъ и газетъ.

#### 6. *Департаментъ Хозяйственныхъ и Счетныхъ дѣлъ.*

Предметы занятій Департамента Хозяйственныхъ и Счетныхъ дѣлъ, составленнаго изъ двухъ Отдѣленій, суть слѣдующіе: 1) пріемъ и отпускъ разныхъ суммъ, поступающихъ въ Министерство; 2) выдача жалованья находящимся здѣсь на лицо чиновникамъ, священно-и церковно-служителямъ и нижнимъ чинамъ; 3) отправленіе векселей въ чужіе края на жалованье, производимое состоящимъ при Миссіяхъ и Консульствахъ чиновникамъ, на платежъ чрезвычайныхъ издержекъ, на канцелярскіе, почтовые и другіе расходы; векселя доставляются отъ Министерства Финансовъ по вѣдомостямъ, сообщаемымъ отъ Департамента Хозяйственныхъ и Отчетныхъ дѣлъ; 4) вычеты при повышеніи въ чины и за патенты; 5) отправленіе вычетныхъ денегъ по принадлежности; 6) все, что касается до опредѣленія въ вѣдомство Министерства, также до увольненія отъ службы и въ отпуска всѣхъ чиновниковъ и нижнихъ чиновъ, служащихъ въ вѣдомствѣ Министерства, кромѣ состоящихъ при Азіатскомъ Департаментѣ и при зависящихъ отъ него Миссіяхъ и Консульствахъ; 7) приложение Государственной печати къ патентамъ, дипломамъ и трактатамъ. Предметы сіи составляютъ занятія Перваго Отдѣленія.



водимыхъ ими денежныхъ искахъ съ своихъ единоземцевъ; 4) сношенія съ Министерствомъ Внутреннихъ дѣлъ и съ Миссіями нашими о Россійскихъ подданныхъ, пребывающихъ за границею; 5) переписка съ Папскимъ Министерствомъ по духовнымъ дѣламъ живущихъ въ Россіи Римскихъ Католиковъ; 6) собраніе въ чужихъ краяхъ разныхъ свѣдѣній, нужныхъ нашимъ Министерствамъ и Присутственнымъ мѣстамъ, и освѣдомленіе, по домогательствамъ разныхъ Миссій, о проживающихъ въ Россіи Иностранцахъ; 7) собраніе свѣдѣній о новыхъ открытіяхъ и изобрѣтеніяхъ по военной, морской, финансовой и другихъ частяхъ; 8) дѣла о Иностранцахъ, которымъ пожалованы Россійскіе ордена и знаки отличія, и о Россійскихъ подданныхъ, имѣющихъ ордена Иностранные; 9) сообщеніе разнымъ министерствамъ свѣдѣній о появляющихся въ чужихъ краяхъ заразительныхъ болѣзняхъ и о карантинныхъ мѣрахъ, тамъ принимаемыхъ; 10) дѣла о Иностранцахъ, высылаемыхъ изъ Россіи; 11) дѣла о Польскихъ выходцахъ злоумышленникахъ, удалившихся за границу по бывшему въ Польшѣ мятежу, также о взятыхъ въ плѣнъ Полякахъ, оказывающихся подданными Иностранныхъ Правительствъ. Въ семь же Отдѣленіи свидѣлствуются довѣренности и другіе акты, высылаемые изъ чужихъ краевъ отъ Россійскихъ подданныхъ и Иностранцевъ, или слѣдующіе къ отправленію за границу для представленія въ тамошнія Присутственные мѣста.

Во Второмъ Отдѣленіи изготавливаются къ Высочайшему подписанію Кабинетныя письма; извѣстительныя и отвѣтныя грамоты къ владѣтельнымъ особамъ; составляются на Французскомъ языкѣ ноты къ пребывающимъ здѣсь Иностраннымъ Министрамъ и Повѣреннымъ въ дѣлахъ, по домогательствамъ ихъ за подданныхъ ихъ Государей и по другимъ предметамъ относящимся вообще къ внутреннему управленію.

Третье Отдѣленіе есть переводное. Бумаги, писанныя на Иностранныхъ Европейскихъ языкахъ и принадлежащія къ дѣламъ, производимымъ въ нашихъ Присутственныхъ мѣстахъ, присылаются въ Департаментъ Внутреннихъ сношеній для перевода на Русскій языкъ. Частныя лица обращаются также въ Департаментъ съ просьбами о переводѣ иностранныхъ бумагъ, которыя они должны предъявлять въ здѣшнія Присутственные мѣста. Такихъ переводовъ дѣлается въ Третьемъ Отдѣленіи ежегодно болѣе 2,500.

Состоящіе при Отдѣленіи переводчики отражаются часто въ здѣшнія Присутственные мѣста для перевода бумагъ и для допроса подсудимыхъ Иностранцевъ и Финляндскихъ уроженцевъ, не знающихъ Русскаго языка.

Между тѣмъ, при Правительствующемъ Сенатѣ учреждена была Коммисія для разбора бумагъ, хранившихся въ Сенатскихъ Архивахъ. Коммисія открыла и передала во второй Главный Архивъ много заслуживающихъ вниманіе дѣлъ и документовъ, которые преданы были совершенному забвенію и въ сыромъ ихъ помѣщеніи могли бы подвергнуться истлѣнію. Сохраненію ихъ мы обязаны благополучно нынѣ Царствующему Государю Императору. Исторія съ благоговѣйною признательностію преклоняетъ предъ Нимъ колѣна за исторженіе ихъ изъ челюстей всепожирающаго времени.

Въ 1834 году Высочайше повелѣно наименовать второй Главный Архивъ Государственнымъ, составивъ его изъ двухъ Отдѣленій. Въ первомъ положено хранить дѣла, до Императорской Фамиліи принадлежащія, присоединивъ къ нимъ другія Государственныя бумаги, какъ то: вышеупомянутыя дѣла временъ Императора Петра Великаго и Императрицы Екатерины Первой, дѣла Статсъ-Секретарскія и другія тому подобныя; во второмъ же Отдѣленіи помѣстить секретныя дѣла о важнѣйшихъ Государственныхъ преступникахъ, также дѣла бывшихъ Тайной Канцеляріи, Тайной Экспедиціи и Комитета для пересмотра прежнихъ уголовныхъ дѣлъ, имѣющихъ связь съ дѣлами, производившимися въ Тайной Экспедиціи.

Впослѣдствіи приняты изъ Сенатскихъ Архивовъ дѣла Верховнаго Тайнаго Совѣта; книги съ дѣлами Кенигсбергской Губернаторской Канцеляріи, содержащія въ себѣ предметы, касающіеся вообще до управленія тою частію Королевства Прусскаго, которая занята была Россійскими войсками въ Царствованіе Императрицы Елисаветы Петровны; дѣла о разныхъ предметахъ по Государственному управленію, о которыхъ производилась переписка чрезъ Генераль-Фельдцейхмейстера Князя Зубова и Генераль-Маіора Попова; дѣла по управленію Генераль-Поручика Павла Потемкина бывшимъ Кавказскимъ Намѣстничествомъ, съ 1774 по 1792 годъ.

Драгоценнѣйшее богатство Государственнаго Архива составляютъ собственноручныя писанія нашихъ Государей и Высочайшей Ихъ Фамиліи. Россіянину утѣшительно видѣть бумаги, на которыя изливались мысли Великихъ Монарховъ, плодъ неусыпнаго Ихъ попеченія о благѣ Имперіи и о счастіи подвластныхъ Имъ народовъ. Въ Архивѣ собрано множество собственноручныхъ писемъ, указовъ и записокъ Петра Перваго и Екатерины Второй. Къ нимъ приобщены писанные собственною рукою царствующаго Государя Императора проекты Манифеста о восшествіи Его Величества на Престолъ, Приказа о пожалованіи полкамъ

Во Второмъ Отдѣленіи ревизуются присылаемые отъ нихъ за границу особъ счеты о чрезвычайныхъ издержкахъ представляемые здѣсь Министерству отчеты о денежныхъ расходахъ, производимыхъ по Министерству, съ годно общій отчетъ, который посылается на ревизію ный Контроль.

Для содержанія во всегдашней исправности дѣлъ Иностранныхъ дѣлъ и для сбереженія принадлежащихъ учреждено особое Отдѣленіе подъ названіемъ Внутреннему Хозяйственной части. На обязанности Отдѣленія казначейскими, экзекуторскими и бухгалтерскими, отопленіе и освѣщеніе домовъ, содержаніе торговъ на разныя для Министерства потребностей и другихъ матеріаловъ, продажа пришедшихъ вещей, надзоръ за нижними чинами, пеніи, размѣщеніе чиновниковъ по казеннымъ ставкамъ лошадей для извозныхъ, и вообще все и наружной чистоты, удобства и порядка сего Отдѣленія состоитъ и занимаемый домъ, который купленъ былъ для него въ вѣченія Французскимъ правительствомъ до Парижѣ.

### 7. Архивы

При Министерствѣ Иностранныхъ дѣлъ, 1) Императорскій Архивъ; 2) С.-Петербургскій Императорскій Главный Архивъ.

### 8. Государственный

Въ 1832 году учрежденъ при Министерствѣ Императорскій Архивъ для храненія дѣлъ, до Императорскихъ бумагъ, тайнъ подлежащихъ, но не производимыхъ въ Министерствѣ. Первые книги съ дѣлами временъ Императора Павла I, Екатерины Первой; дѣла Статсъ-Секретаря Второй; бумаги, найденныя въ Кабинетѣ Павла I и Александра Перваго. Такимъ образомъ съ самаго начала сдѣлался постояннымъ государственнымъ.





Гвардіи мундировъ Императора Александра І, Манифеста о признаніи Великаго Князя Александра Николаевича Наслѣдникомъ Престола, прокламаціи къ Полякамъ по случаю происшедшаго въ Царствѣ Польскомъ возмущенія. Въ Архивѣ хранится и подлинное клятвенное обѣщаніе, принесенное Государемъ Наслѣдникомъ по совершеннолѣтіи Его Императорскаго Высочества.

#### 9. С.-Петербургскій Главный Архивъ.

При Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ, съ самаго ея учрежденія, находились два Архива, одинъ въ С.-Петербургѣ, другой въ Москвѣ. Въ первый сдавались повременно оканчиваемыя въ Коллегіи дѣла; во второй отправлялись изъ С.-Петербурга дѣла, въ которыхъ, по давности времени, не предвидѣлось здѣсь нужды. Такимъ образомъ, всѣ бумаги прежнихъ лѣтъ по 1800 годъ отправлены въ Москву для храненія въ тамошнемъ Архивѣ Министерства. Здѣсь остались трактаты, грамоты, негоціаціи, депеши, ноты и прочіе дипломатическіе акты, также текущія и внутреннія дѣла съ 1800 года по настоящее время.

Изъ хранящихся въ Архивѣ актовъ изданы Министерствомъ Иностранныхъ дѣлъ, на Русскомъ и Французскомъ языкахъ, Документы Дипломатическихъ сношеній Россіи съ Западными Державами Европейскими, отъ заключенія всеобщаго мира въ 1814 году, до Конгресса въ Веронѣ, въ 1822 году. Надъ переводомъ документовъ на Русскій языкъ трудился Тайный Совѣтникъ Блудовъ. Онъ же имѣлъ и главное наблюденіе за изданіемъ ихъ.

Опыты доказали уже, сколько систематическое расположеніе бумагъ облегчаетъ присканіе ихъ и чрезъ то ускоряетъ собраніе нужныхъ свѣдѣній и самое теченіе дѣлъ. Нынѣшнее Министерство обратило вниманіе и на сію часть. Съ 1819 года учреждено въ С.-Петербургскомъ Архивѣ расположеніе бумагъ въ новомъ порядкѣ; заведены подробные реестры и алфавиты; даны Архиву правила для руководства его въ распредѣленіи и размѣщеніи дѣлъ. Приведеніе въ дѣйствіе новаго расположенія начато разборомъ политическихъ бумагъ, хранившихся въ Министерствѣ съ 1812 по 1819 годъ, какъ наиболѣе нужныхъ для справокъ по близости ихъ къ настоящему времени. По окончаніи разбора ихъ, приступлено къ приведенію въ такой же порядокъ и прочихъ бумагъ, прежде тѣхъ лѣтъ въ Архивъ поступившихъ; что и нынѣ съ успѣхомъ продолжается.



При новомъ образованіи Министерства, С.-Петербургскій Архивъ наименованъ Первымъ Главнымъ Архивомъ; нынѣ же, по переименованіи Второго Главнаго Архива въ Государственный, называется С.-Петербургскимъ Главнымъ Архивомъ Министерства; въ немъ учреждены два Отдѣленія: одно для храненія дѣлъ политическихъ, другое для дѣлъ внутреннихъ, хозяйственныхъ и счетныхъ.

#### 10. *Московскій Главный Архивъ.*

Хранящіяся въ Московскомъ Архивѣ бумаги раздѣлены на шесть разрядовъ: въ 1-мъ находятся Государственныя внутреннія бумаги, во 2-мъ трактаты съ иностранными державами, въ 3-мъ грамоты Европейскихъ и Азіятскихъ владѣтелей и республикъ, въ 4-мъ Министерская переписка старыхъ и новыхъ лѣтъ, въ 5-мъ внутреннія дѣла Посольскаго Приказа, съ поступившими изъ другихъ мѣстъ и изъ подчиненныхъ ему Приказовъ, и дѣла Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ того же рода, въ 6-мъ Архивская Библіотека и портреты всѣхъ Канцлеровъ.

Дѣла Московскаго Архива приведены большею частію въ такой порядокъ, что даже незнакомый съ ними можетъ легко, съ помощію реестровъ, отыскать все, что ему въ нихъ понадобится.

Любопытны изъ нихъ по своей древности: 1-е. Договорныя грамоты Великаго Новгорода съ Князьями Тверскими и съ Единовластителемъ Россіи, Великимъ Княземъ Іоанномъ Васильевичемъ. Первая договорная грамота съ Ярославомъ Ярославичемъ, братомъ Александра Невскаго, писана въ 1265 году. Она есть древнѣйшая изъ всѣхъ подлинныхъ актовъ, хранящихся въ Архивѣ. 2-е. Духовныя грамоты или завѣщанія Великихъ Князей Московскихъ, начиная отъ Іоанна Даниловича Калиты, то есть, съ 1328 года, до Единовластителя Іоанна Васильевича включительно. 3-е. Грамоты и записки, постановленныя съ Удѣльными Князьями, подъ названіемъ: договорныхъ, межевыхъ, жалованныхъ, приговорныхъ, мѣновныхъ, поручныхъ, подручныхъ, клятвенныхъ.

Особенное вниманіе обращаетъ на себя грамота, утвержденная въ 1613 году, о избраніи Царемъ и Самодержцемъ Всероссійскимъ Михаила Ѳеодоровича Романова-Іорьева, Родоначальника благополучно нынѣ Царствующаго въ Россіи Дома, за подписаніемъ бывшихъ при выборѣ Чиновъ и за печатями трехъ Митрополитовъ.

Сверхъ того хранятся въ Архивѣ: 1-е. Книга въ лицахъ, изображающая избраніе на Царство Михаила Ѳеодоровича, Коронованіе его и свиданіе съ отцомъ его, Митрополитомъ Филаретомъ, по возвращеніи сего



послѣдняго изъ Польскаго плѣна. 2-е. Бракосочетаніе въ лицахъ Царя Михаила Ѳеодоровича съ Царицею Евдокіею Лукіановною. 3-е. Три книги съ портретами Царей Алексѣя Миханловича, Ѳеодора, Іоанна и Петра Алексѣевичей, писанными въ тогдашнее время.

Библіотека Архивская состоитъ изъ нѣсколькихъ тысячъ томовъ; имѣетъ много рукописей, ландкартъ и плановъ.

При образованіи въ 1832 году Министерства, Московскій Архивъ наименованъ Московскимъ Главнымъ Архивомъ Министерства Иностранныхъ дѣлъ. Въ немъ учреждены два Отдѣленія. Первое назначено для производства случающихся по Архиву внутреннихъ, хозяйственныхъ и счетныхъ дѣлъ, и для перевода иностранныхъ бумагъ, присылаемыхъ изъ Московскихъ Присутственныхъ мѣстъ; второе для разбора и приведенія въ порядокъ старыхъ дѣлъ.

При Архивѣ существуетъ Коммисія печатанія грамотъ и договоровъ. Она учреждена въ 1811 году по представленію Государственнаго Канцлера Графа Румянцова, который пожертвовалъ изъ собственного своего достоянія около 70.000 р. на печатаніе сихъ актовъ. Коммисія издала ихъ четыре тома, и сверхъ того нѣсколько книгъ, касающихся до Россійской Исторіи. Выручка денегъ отъ продажи всѣхъ книгъ, по распоряженію Канцлера, предоставлена въ пользу Коммисіи. Собраніе изданныхъ грамотъ оканчивается 1696 годомъ. Пятымъ томомъ предполагалось начать печатаніе договоровъ Россіи съ Европейскими и Азіятскими государствами. Но исполненіе сего пріостановилось за неимѣніемъ достаточной на то суммы. Императорская Россійская Академія, имѣя по уставу своему обязанность стараться о изданіи матеріаловъ для Отечественной Исторіи, изъявила желаніе принять на себя продолженіе печатанія Государственныхъ грамотъ и договоровъ. По докладу Министра Иностранныхъ дѣлъ, послѣдовало на это Высочайшее соизволеніе, и со стороны Министерства сдѣланы всѣ нужныя распоряженія для доставленія Академіи вѣрныхъ списковъ со всѣхъ актовъ, которые доступны уже настоящему времени и безъ нарушенія тайны Государственной могутъ быть обнародованы.

#### 11. *Существующія нынѣ Миссіи и Консульства въ Европѣ и Америкѣ.*

Кромѣ Миссій и Консульствъ, состоящихъ въ вѣдѣніи Азіятскаго Департамента, о которыхъ сказано выше, существуютъ посольства, Миссіи и Консульства въ разныхъ мѣстахъ Европы и Америки. Чрезвычайные и Полномочные Послы окредитованы при Дворахъ Вѣнскомъ,



Лондонскомъ и Парижскомъ; Чрезвычайные Посланники и Полномочные Министры: въ Берлинѣ и при Дворѣ Мекленбургъ-Шверинскомъ, въ Дрезденѣ и при Дворахъ Ганноверскомъ и Саксенъ-Веймарскомъ, въ Королевствѣ Нидерландскомъ, въ Копенгагенѣ, Минхенѣ, Неаполѣ, въ Римѣ и при Дворѣ Тосканскомъ, въ Стокгольмѣ, Стутгартѣ, въ Туринѣ и при Дворѣ Герцогини Пармской, Пiacенской и Гвастальской, въ Филадельфiи, во Франкфуртѣ на Майнѣ, при Германскомъ Союзѣ и при Дворѣ Гессенъ-Кассельскомъ, въ Швейцарiи; Министръ-Резидентъ: при Дворѣ Ольденбургскомъ и при городахъ Гамбургѣ, Любекѣ и Бременѣ; Повѣренныя въ дѣлахъ: въ Бразилiи, Веймарѣ, Карлсруѣ; Резидентъ въ Краковѣ: Генеральный Коммисаръ по торговымъ дѣламъ: въ Королевствѣ Неаполитанскомъ.

Генеральныя Консульства учреждены: въ Амстердамѣ, Англіи, Бразилiи, Венеціи, Гамбургѣ, въ Генуѣ и во всѣхъ владѣніяхъ Короля Сардинскаго на твердой землѣ, въ Данцигѣ, Кадиксѣ, Копенгагенѣ, въ Ливорнѣ, Любекѣ, Норвегiи, Нью-Йоркѣ, Парижѣ, въ Королевствѣ Саксонскомъ, въ Сициліи, Стокгольмѣ, Штетинѣ; Консульства: въ Аликантѣ, Анконѣ, Антверпенѣ, на Балеарскихъ островахъ, въ Барлеттѣ, Барселлонѣ, Бордо, въ Бродахъ, въ Бостонѣ, Гаваннѣ, въ Гаврѣ и Руанѣ, Гибралтарѣ, Готтенбургѣ, Зантѣ, на Канарскихъ островахъ въ Корфу, Ливерпулѣ, Мадерѣ, Малагѣ, Мальтѣ, Марсели, Мемелѣ, въ Великомъ Герцогствѣ Мекленбургъ-Шверинскомъ, на мысѣ Доброй Надежды, въ Ницѣ, Орсовѣ, Триестѣ, Чивитта-Веккии, Эльзенаерѣ; Вице-Консульства: въ Австрiйскихъ владѣніяхъ: въ Венеціи, Рагузѣ и Далмаціи; въ Великобританскихъ владѣніяхъ: въ Абердинѣ, Бидефордѣ, Бирмингамѣ, Брейтонѣ и Шорхамѣ, Бристолѣ, Гарвичѣ, на островѣ Гернзе, въ Гибралтарѣ, Гласговѣ, Глочестерѣ, Госпортѣ и Портсмутѣ, Гулѣ, Дублинѣ, Дуврѣ, Дунди, Кирквейлѣ, Лервикѣ, Литѣ, Мальтѣ, Ньюпортѣ, Ньюкестлѣ на Тейнѣ, Плимутѣ, Рамсгатѣ и Дилѣ Тейнмутѣ, Фальмутѣ, Чатамѣ и Ширнессѣ, Ярмутѣ; въ Гензеатическихъ городахъ: въ Бременѣ, Гамбургѣ, и портѣ Куксгагенѣ; въ Гишпанскихъ владѣніяхъ: въ Кадиксѣ, Матанзасѣ, Сетувалѣ; въ Датскихъ владѣніяхъ: въ Альборгѣ, Борнгольмѣ и Христиандзсѣ, Килѣ, Копенгагенѣ, Нибургѣ, Фленсбургѣ, Фридрихсгагенѣ, округѣ Гiоррингъ и на островѣ Лессо; въ Мекленбургъ-Шверинскихъ владѣніяхъ: въ Висмарѣ; въ Неапольскомъ Королевствѣ: Бижелѣ, Манфредоніи, Неаполѣ, Режо, Сициліи и Тарентѣ; въ Нидерландскомъ Королевствѣ: въ Сѣверной части Голландiи, Дор-трехтѣ, Роттердамѣ; въ Папскихъ владѣніяхъ: въ Фермо; въ Португалiи: въ Белемѣ, Віанѣ, на островѣ Зеленаго мыса, на островѣ Св. Михаила,



въ Сетувалѣ, Тейссейрѣ, на островѣ Фаялѣ, въ Фигуейрѣ, на островѣ Фунгалѣ; въ Прусскомъ Королевствѣ: въ Данцигѣ, Кенигсбергѣ; въ Сардинскихъ владѣніяхъ: въ Вильфраншѣ и Ницѣ, Генуѣ, Кальяри; во Франціи: въ Марсели, Нантѣ, Сеттѣ; въ Швеціи и Норвегіи: въ Бергенѣ, Гамарфестѣ, Гапарандѣ, Готенбургѣ, Дронтгеймѣ, Иштадѣ, Карлскронѣ, Ставангерѣ, Стокгольмѣ, Флексфюрдѣ, Христіанзандѣ; въ Сѣверной Америкѣ: въ Пенсаколѣ; въ Бразиліи: въ Багін, на островѣ Св. Екатерины, въ Ріо-грандѣ-де Ст. Пегро, Сантосѣ, Фернамбукѣ; Консульскія Агенства: въ Копенгагенѣ, Лиссабонѣ, Параибѣ, Травемюндѣ, Тулонѣ, Фіумѣ, Эльзенерѣ; въ Нидерландскомъ Королевствѣ: въ Гарлингенѣ; Гельдерѣ, Дельфзилѣ, Текселѣ; въ Швеціи: въ Висби на островѣ Готландѣ, Гіевлѣ, Зундевалѣ, Карлсгамнѣ, Карлскронѣ, Ландскронѣ; въ Сѣверной Америкѣ: въ Норфолькѣ, Портландѣ, Саваннагѣ, Салемѣ, Чарлстонѣ.

### III.

#### Узаконенія по части Министерства Иностранныхъ дѣлъ.

До новаго образованія Министерства, оно руководствовалось въ производствѣ дѣлъ изданнымъ при Петрѣ Великомъ Генеральнымъ Регламентомъ и послѣдовавшими за тѣмъ указами. Нынѣ дѣла производятся сообразно съ правилами, содержащимися въ общемъ учрежденіи Министерствъ и въ Сводѣ Законовъ. Особенныя постановленія состоявшіяся по части Министерства Иностранныхъ дѣлъ, кромѣ штатовъ его и другихъ распорядительныхъ узаконеній, о которыхъ сказано уже выше, суть слѣдующія:

Въ 1744 году уставленъ особый Церемоніаль для пріема Иностранныхъ Пословъ, пріѣзжающихъ къ Высочайшему Двору. Въ Церемоніаль предписаны правила, какимъ образомъ принимать Пословъ на границахъ, какія преимущества и почести оказывать имъ въ пути ихъ до столицы, и съ какими обрядами, по прибытіи въ столицу, они должны быть принимаемы при Высочайшемъ дворѣ.

При дѣйствующей арміи находится всегда одинъ или нѣсколько чиновниковъ для переписки по части Дипломатической. Такіе чиновники отряжались прежде отъ Министерства Иностранныхъ дѣлъ. По учрежденію для управленія большой дѣйствующей арміи, изданному въ 1812 году, Дипломатическій чиновникъ избирается Главнокомандующимъ, опредѣляется по его представленію Высочайшимъ именнымъ указомъ, и состоитъ въ непосредственномъ его начальствѣ. Онъ снабжается нуж-



нымъ числомъ канцелярскихъ чиновниковъ, также потребными для него свѣдѣніями и матеріалами, отъ Министерства Иностранныхъ дѣлъ.

Въ 1820 году составленъ Министерствомъ Уставъ для Россійскихъ Консуловъ въ Европѣ и Америкѣ. Этотъ уставъ разсмотрѣнъ Государственнымъ Совѣтомъ и удостоенъ Высочайшаго утвержденія 25 октября въ Троппау, по случаю пребыванія тамъ въ то время Императора Александра. Въ немъ подробно описана Консульская должность, имѣющая главнѣйшею цѣлію усиленіе, облегченіе и распространеніе Россійской торговли съ Иностранными землями; опредѣлены власть и обязанности Консуловъ въ отношеніи къ мореходцамъ и другимъ Русскимъ подданнымъ, находящимся въ мѣстахъ ихъ пребыванія; означены права, принадлежащія къ Консульскому званію; указанъ имъ образъ поведенія и сношеній съ властями тѣхъ мѣстъ, въ которыя они посылаются для исправленія возложенной на нихъ должности.

Въ 1826 году составлены правила, какимъ образомъ при Высочайшемъ Дворѣ должны быть принимаемы Европейскіе Послы и супруги ихъ, по пріѣздѣ ихъ въ столицу. Въ тоже время установлены обряды представленія Государю Императору и Государынѣ Императрицѣ Посланниковъ, Повѣренныхъ въ дѣлахъ и другихъ Дипломатическихъ лицъ, также почетныхъ Иностранцевъ. Обрядъ представленія Дипломатическихъ лицъ Ихъ Императорскимъ Высочествамъ Великимъ Князьямъ и Великимъ Княгинямъ опредѣленъ также особымъ постановленіемъ.

Для общаго надзора за дѣйствіями цензуры, какъ внутренней, такъ и иностранной, и за точнымъ исполненіемъ изданнаго въ 1828 году Ценсурнаго Устава, учреждено Главное Управление цензуры при Министерствѣ Народнаго Просвѣщенія. Въ число членовъ, составляющихъ присутствіе Главнаго Управленія назначается по Уставу одинъ отъ Министерства Иностранныхъ дѣлъ.

Пребывающимъ при Иностранныхъ Дворахъ высшимъ лицамъ Имперіи и прочимъ Дипломатическимъ чиновникамъ присвоены (1833) особые флаги: Посламъ и Посланникамъ Кейзеръ-флагъ, Резидентамъ и Повѣреннымъ въ дѣлахъ обыкновенный яхтенный флагъ, Генеральнымъ Консуламъ Россійскій купеческій флагъ, Консуламъ, Вице-Консуламъ и Коммерческимъ Агентамъ тотъ же флагъ, но съ концами на подобіе флаговъ гребной флотиліи. Флаги предоставлено имъ поднимать, какъ на гребныхъ судахъ, на которыхъ они могутъ за границую находиться, такъ и на домахъ, гдѣ будутъ имѣть жительство.



Въ 1799 году повелѣно чиновникамъ Коллегіи Иностранныхъ дѣлъ носить особый мундиръ: кафтанъ темнозеленый съ стоячимъ воротникомъ и обшлагами изъ чернаго бархата и бѣлыми пуговицами съ Императорскимъ Россійскимъ Гербомъ; камзолъ и исподнее платье бѣлые. До того чиновники Коллегіи носили мундиры губернскіе.

Въ 1808. Установленъ и для Россійскихъ Консуловъ особый мундиръ: кафтанъ темнозеленый, съ воротникомъ и обшлагами бархатными вишневаго цвѣта и съ золотымъ шитьемъ, составляющимъ маслячную вѣтвь, вверхъ обращенную и проходящую сквозь двухъ Меркуріевыхъ жезловъ; пуговицы желтыя съ Государственнымъ Гербомъ; камзолъ и исподнее платье бѣлые; шпага съ золотымъ темлякомъ.

Въ 1809. Мундиру Коллежскому присвоено серебряное шитье по чинамъ и шпага съ темлякомъ. Сверхъ того учрежденъ вице-мундиръ съ особымъ серебрянымъ шитьемъ.

Чиновникамъ Министерства Иностранныхъ дѣлъ, для буднихъ дней и всеневныхъ занятій, сверхъ существовавшаго вице-мундира, положено (1827) имѣть фракъ темно-зеленой съ такими же обшлагами, чернымъ бархатнымъ отложнымъ воротникомъ и бѣлыми пуговицами, на которыхъ долженъ быть изображенъ Государственный Гербъ, по новому образцу; при фракахъ носить жилеты обыкновенные бѣлые, панталоны суконные темнозеленые сверхъ сапоговъ и шляпу круглую, а шпагъ не имѣть.

Въ 1834 году повелѣно чиновникамъ Министерства имѣть шитье на мундирахъ по степенямъ должностей, раздѣленныхъ на десять разрядовъ. Отзываемымъ отъ Министерскихъ постовъ лицамъ, до назначенія ихъ къ новымъ должностямъ, предоставлено носить тотъ самый мундиръ который они имѣли по послѣднему своему званію; лицамъ же, отправляемымъ по Высочайшей волѣ въ чужіе края съ особенными и важными порученіями, носить мундиръ по чинамъ, то есть Тайнымъ Совѣтникамъ III-го, Дѣйствительнымъ Статскимъ Совѣтникамъ IV-го, а Статскимъ Совѣтникамъ V-го разряда.

#### IV.

#### Домы Министерства.

Министерство Иностранныхъ дѣлъ помѣщается съ 1828 года въ зданіи Главнаго Штаба Его Императорскаго Величества, на Дворцовой площади. Въ занимаемой Министерствомъ части зданія устроена церковь во имя Св. Благовѣрнаго Князя Александра Невскаго.



Благополучно нынѣ Царствующій Государь Императоръ удостоилъ Министерство Иностранныхъ дѣлъ счастія, котораго оно не имѣло со временъ Петра Великаго. Его Величество, 26 декабря 1829 года, соизволилъ прибыть въ домъ Министерства, обозрѣлъ всѣ его Департаменты, разсматривалъ въ Архивахъ трактаты и другія заслуживающія особенное любопытство бумаги. Незабвенъ будетъ для Министерства сей счастливый день, въ который оно удостоилось видѣть Монарха въ своемъ помѣщеніи и слышать Высочайшее благоволеніе за найденный Его Величествомъ во всѣхъ частяхъ порядокъ, устроенный дарованными отъ Его же Царскихъ щедротъ способами.

Государь Наслѣдникъ Цесаревичъ и Великій Князь Александръ Николаевичъ осчастливилъ также 25 апрѣля 1836 года Министерство Иностранныхъ дѣлъ Своимъ посѣщеніемъ. Его Высочество соизволилъ обозрѣть всѣ Департаменты и Архивы, и удостоилъ милостиваго вниманія все то, что обратило на себя особенное Его любопытство.

Министерство имѣетъ въ С.-Петербургѣ еще два дома, одинъ въ Большой Морской улицѣ, другой по Мойкѣ противъ зданія Главнаго Штаба. Въ первомъ помѣщается Учебное Отдѣленіе для Восточныхъ языковъ и нижніе чины; другой домъ занимаютъ чиновники, служащіе при Министерствѣ. Тутъ же устроенъ и лазаретъ для нижнихъ чиновъ.

Оба эти дома приобрѣтены безъ отягощенія Государственнаго Казначейства. На покупку перваго и на постройку втораго употреблены деньги, сбереженныя Министерствомъ отъ суммъ, которыя отпускались на его содержаніе.

Архивъ въ Москвѣ помѣщается также въ казенномъ домѣ.

## V.

### Суммы, отпускаемыя для Министерства.

Для Министерства Иностранныхъ дѣлъ отпускаются слѣдующія суммы:

На жалованье чиновникамъ Министерства и содержаніе разныхъ Азіятцевъ внутри Россіи; на содержаніе церкви; на литографическое заведеніе; на лазаретъ; на содержаніе и отправленіе Азіятскихъ посланниковъ, депутатовъ и чиновниковъ; на курьерскія посылки; на содержаніе, починку, отопленіе и освѣщеніе.

томъ II.



ніе домовъ; на канцелярскіе расходы; на содержаніе лошадей для ѣздовыхъ; на обмундированіе нижнихъ чиновъ, и на разные расходы внутри Россіи . . . . .	1.223.966 р. 60 $\frac{1}{2}$ к.
--	----------------------------------

На расходы за границею, какъ то: на жалованье для Миссій и Консульствъ, на содержаніе церквей при Миссіяхъ; на почтовыхъ; канцелярскія и другія издержки; на дополненіе вексельнаго курса . . . . .	4.084.078 — 5 —
Всего . . . . .	5.308.044 р. 65 $\frac{1}{2}$ к.

## VI.

### Дѣйствіе нынѣшняго Министерства.

Послѣднее двадцатипятилѣтіе изобильно было великими событіями, трудными, но знаменитыми для Россіи. Изгнаніе Наполеона изъ ея предѣловъ, обращеніе противъ него союзныхъ ему прежде народовъ, возстановленіе независимости Европы, присоединеніе къ Россіи Царства Польскаго, Конгрессы Вѣнскій, Ахенскій, Лейбахскій, Веронскій, благополучное окончаніе войны съ Персіею и Турціею, заключеніе мирныхъ съ ними договоровъ, выгодныхъ и блистательныхъ для нашего Отечества, расширеніе его предѣловъ, усмиреніе Польскаго мятежа, переговоры въ Минхенгрецѣ, Берлинѣ, Теплицѣ и Прагѣ, всѣ эти происшествія будутъ сіять свѣтлыми звѣздами въ Исторіи Государства Россійскаго. Но чѣмъ важнѣе были обстоятельства, тѣмъ сложнѣе были политическія дѣла, тѣмъ болѣе трудовъ и заботъ предстояло Министерству Иностранныхъ дѣлъ. Между тѣмъ, когда воинство отражало враговъ отъ предѣловъ Россіи, или въ тишинѣ мира готовило силы свои и оружіе на случай непредвидимый, Министерство стояло на стражѣ Отечества, охраняя достоинство, честь и пользу его, разрушая и предупреждая вредные замыслы Державъ непріязненныхъ, укрѣпляя дружественныя связи съ Державами союзными.

Озабоченное всегда важными дѣлами, Министерство не упускало изъ виду и дѣлъ второстепенной Политики. Польза нашей торговли, защита Русскихъ подданныхъ въ чужихъ краяхъ, доставленіе справедливости живущимъ здѣсь иностранцамъ, отклоненіе неосновательныхъ ихъ требованій, недопущеніе проникнуть въ Россію злонамѣреннымъ людямъ, были также предметами его попеченій. Въ то же время оно ра-

дѣло о приведеніи въ лучшее устройство внутренняго своего положенія хозяйственными мѣрами, сбереженіемъ суммъ и учрежденіемъ удобнѣйшаго порядка въ производствѣ ввѣренныхъ ему дѣлъ.

Но во всѣхъ важнѣйшихъ обстоятельствахъ Министерство было лишь вѣрнымъ исполнителемъ преднамѣреній двухъ великихъ Монарховъ. Всякое его дѣйствіе, ознаменованное благородною и открытою Политикою, совершалось по предписаніямъ и подъ руководствомъ самихъ Государей. Министерство можетъ токмо хвалиться постояннымъ и ревностнымъ усердіемъ, которое одушевляло его при исполненіи Священной Ихъ воли, поставившей на прочномъ основаніи благоденствіе и величіе Россіи.

---

(На рукописи помѣта: «Поднесено въ 1837 году Его Императорскому Высочеству Государю Наслѣднику Цесаревичу».)

«Обозрѣніе», по вызову Государя Великаго Князя Наслѣдника Цесаревича Александра Николаевича, не задолго до того обозрѣвавшаго государственный архивъ, составлено бывшимъ директоромъ департамента внутреннихъ сношеній и начальникомъ государственнаго архива, академикомъ В. А. Полѣновымъ. Рукопись «Обозрѣніе» доставлена И. П. Хрущовымъ).





# APERÇU des transactions politiques DU Cabinet de Russie.

## Aperçu des principales transactions politiques sous le règne de l'Impératrice Catherine II.

28 Juin 1762—6 Novembre 1796.

### *Introduction.*

Deux grandes pensées politiques dominant le règne de l'Impératrice Catherine:

La destruction de l'indépendance de la Pologne;

L'affaiblissement de l'empire Ottoman.

Les combinaisons, que l'Impératrice dirige vers l'accomplissement de ce double but, furent accompagnées d'un plein succès.

Ce résultat contribua indubitablement à élever la Russie au haut degré de puissance auquel les règnes subséquents l'ont fait atteindre, et sous ce rapport le souvenir du règne de l'Impératrice Catherine occupe à juste titre une des pages les plus mémorables de l'histoire de Russie; mais d'une autre part, si nous comparons les principes qui dirigèrent à cette époque la marche du Cabinet Impérial à ceux qui le guident de nos jours, nous ne saurions nous empêcher de reconnaître que les moyens choisis par l'Impératrice Catherine pour l'exécution de Ses plans, sont loin de s'accorder avec ce caractère de droiture et de loyauté, qui fait aujourd'hui la règle invariable de notre politique *et notre véritable force* <sup>1)</sup>.

En énonçant ce jugement avec la conviction qui appartient au langage de la vérité, il est juste toutefois de dire combien la différence des positions est grande.

Aujourd'hui la Russie, environnée de Puissances qui ont besoin de son amitié et de son alliance, est libre de suivre l'impulsion d'une politique magnanime. Forte de son bon droit et de sa conscience, elle n'a d'autre but

---

<sup>1)</sup> Напечатанныя курсивомъ слова написаны, на подлинникѣ, Государемъ Императоромъ Николаемъ I-мъ.



que de *maintenir* l'état de paix fondé sur les transactions existantes. Ses intérêts, d'accord avec ses principes, lui imposent ainsi l'obligation de se montrer juste envers des Etats voisins qui sont plus faibles qu'elle, loyale envers des alliés qui comptent sur son appui, franche envers tous les Cabinets de l'Europe, parcequ'elle a la conviction de sa puissance, que personne ne méconnaît et que personne ne songe à provoquer légèrement.

En 1762, la Russie était loin de se trouver dans une situation si forte et si prospère. En portant nos regards sur cet Empire tel qu'il était à l'avènement au trône de l'Impératrice Catherine II, nous serons frappés de la différence qui existe entre les deux époques. Un coup d'œil rapide, jeté sur la carte de l'Europe, suffit pour nous signaler l'immense distance qui les sépare.

A l'ouest, la Pologne avec tous les éléments de troubles sans cesse renaissants au sein d'une nation belliqueuse, livrée depuis des siècles à la plus effrayante anarchie.

Au midi, l'Empire Ottoman puissant encore malgré ses guerres successives, et plein de défiance et de ressentiment envers la Russie, que la Porte, douée de cet esprit de conservation qui fait l'instinct des grands corps sociaux, considérait dès lors comme son ennemie la plus redoutable.

Dans cette situation donnée, le maintien de la paix entre la Russie et les deux Puissances voisines n'était guère dans l'ordre des choses possibles. La force des événements devait nécessairement entraîner la Russie à peser de tout son poids sur les deux Etats qui la resserraient jusqu' alors dans des limites trop étroites, limites qu'elle devait franchir pour atteindre les bords de la Mer Noire, que le génie de Pierre le Grand avait indiqués d'avance comme la base de la prospérité future des provinces méridionales de son vaste Empire.

C'est donc sous l'influence d'une pensée politique dont elle avait recueilli l'héritage, que l'Impératrice Catherine, pendant trente années de règne, ne cessa de contribuer à l'agrandissement de la Russie, en employant tous ses efforts à ébranler la puissance de la Porte Ottomane et à anéantir celle de la Pologne.

En poursuivant à la fois ce double plan avec une persévérance dont l'histoire offre peu d'exemples, l'Impératrice, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, n'hésita point à adopter des moyens que les circonstances d'alors et, si j'ose m'exprimer ainsi, les mœurs politiques de cette époque, tendaient à justifier, en les colorant du nom d'habileté, mais qui de nos jours seraient hautement réprouvés par notre Cabinet, comme contraires à la dignité de la Russie.



Ces moyens de succès, dont la diplomatie du 18-me siècle ne dédaignait pas de faire usage, et qui malheureusement n'ont servi que trop tôt à réagir en Europe contre la plupart des Gouvernements eux-mêmes, en discréditant leur pouvoir et en affaiblissant aux yeux du monde leur ascendant moral, ces combinaisons que la politique de l'Impératrice Catherine savait si bien couvrir de mystère, afin de mieux en assurer le succès, contribuèrent essentiellement à réaliser ses vues tant en Pologne qu'en Turquie. Les ressorts, qu'elle fit agir dans l'une et dans l'autre, furent toujours les mêmes. Ils tendaient à profiter des éléments de discorde que renfermaient ces deux pays, pour y faire intervenir la Russie sous l'apparence d'une certaine légalité de manière à exercer partout une espèce de protectorat qui, en dernière analyse, devait tourner à l'avantage de l'influence exclusive du Cabinet de Russie, et finir par lui soumettre ceux qui avaient été les premiers à invoquer sa protection.

C'est là ce système très simple mais très habilement conçu, par lequel l'Impératrice réussit graduellement à mettre fin à l'existence politique de la Pologne et à détacher de la Turquie une grande partie des vastes provinces soumises à sa domination. Toutefois, en faisant usage du même système à l'égard des deux Puissances limitrophes, l'Impératrice Catherine savait habilement en diversifier l'application dans chacun de ces pays, selon que l'exigeait la différence du caractère national, des mœurs, des préjugés et des circonstances locales.

En Pologne, elle protégeait les dissidents contre la suprématie de l'église latine, fomentait les discordes de la noblesse, garantissait le maintien des institutions nationales, en un mot, stipulait en faveur de la Russie un droit d'intervention dans les affaires intérieures de la république, qui devait multiplier les points de contact entre les deux pays, faire naître sans cesse entre eux de nouveaux sujets de contestation, et préparer les voies à la dissolution de l'existence politique de la Pologne.

En Turquie, l'Impératrice Catherine étendait sa protection sur les populations chrétiennes soumises à la domination du Sultan, affaiblissait les liens qui les attachent à l'empire Ottoman; encourageait parmi elles la tendance et l'espoir de s'affranchir, excitait en même temps les peuplades tartares comme les princes Géorgiens, tributaires de la Porte, à recouvrer leur ancienne liberté, proclamait leur indépendance politique, pour les amener ensuite à se soumettre volontairement à la Russie, et finissait ainsi par réunir à son Empire les provinces, qu'Elle avait commencé par soustraire à la Turquie.

Tel est, en peu de mots, le résumé des événements qui se succédèrent



rapidement durant un espace de vingt-trois ans, et qui, depuis 1772 jusqu'en 1795, contribuèrent à soumettre au sceptre de la Russie toute l'étendue du pays compris dans les gouvernements de Polotzk, de Mohileff, de Minsk, de Wilno, la Wolhynie, la Podolie, l'Ukraine, les duchés de Courlande et de Sémigalle, la Crimée, la ville d'Asoff, Jénikalé et Kertsch, toute la rive gauche du Dniestre, la petite et la grande Kabarda et une partie de la Géorgie.

Ces acquisitions territoriales, bien que leur origine ne fût pas toujours exempte de blâme, selon le jugement que porterait de nos jours une politique plus rigide, n'en constituent pas moins aujourd'hui un état de possession territoriale formellement consacré par des traités, qui sont entrés depuis plus d'un demi-siècle dans le domaine de l'Histoire.

La Russie, recueillant les résultats favorables de la politique de l'Impératrice Catherine, sans partager la responsabilité morale qui s'attache à plus d'un de ses actes, doit ainsi aux souvenirs de ce règne une grande partie de l'extension actuelle de ses frontières, à l'ouest, au midi et à l'est. Les transactions, sur lesquelles ces différentes acquisitions territoriales se fondent sont trop connues, pour qu'elles aient besoin d'être rapportées ici en détail. Nous nous bornerons à les indiquer sommairement dans leur ensemble.

#### **Transactions relatives à l'extension de nos frontières du côté de la Pologne.**

Trois transactions successives ont concouru à mettre fin à l'existence politique de la Pologne. Nous avons indiqué plus haut les ressorts que l'Impératrice Catherine fit mouvoir pour amener ce résultat. Les circonstances, qui précédèrent cet événement, se trouvent exposées, en détail et avec une grande clarté, dans *l'Histoire abrégée des traités de paix* par T. Schoell, ouvrage auquel nous croyons devoir nous référer pour ne pas dépasser les bornes prescrites au présent travail.

Il convient uniquement de noter ici la date et les résultats de Traités qui vinrent mettre un terme à l'indépendance de la Pologne.

#### **1-r Partage.**

##### **Convention de St.-Petersbourg du 6/17 Février 1772.**

Ce fut à St.-Petersbourg que les cours de Russie et de Prusse arrêtaient les premières bases du démembrement partiel de la république, plongée dans l'anarchie dès le mois de Mars 1768, à la suite de la confédération



de *Bar* et des intrigues de la France, qui ne cessait d'entretenir dans le pays le mécontentement et le trouble, tant par des subsides en argent que par la présence de M-rs Dumouriez et Viosménil, suivis d'un grand nombre d'officiers subalternes.

Les cours de St.-Pétersbourg et de Berlin, après avoir une fois conçu le projet du partage, résolurent d'y associer l'Autriche.

La cour de Vienne y ayant adhéré, les trois cabinets signèrent à St.-Pétersbourg, le 25 Juillet—5 Août 1773, une convention qui stipula l'étendue des acquisitions territoriales qui devaient revenir à chacune des trois Puissances co-partageantes.

En vertu de cet arrangement, la Russie réunit à l'Empire la partie du palatinat de Polotzk qui est au-delà de la Dwina, le palatinat de Witebsk, le reste de la Livonie polonaise, tout le palatinat de Mscislaw, et les deux extrémités du palatinat de Minsk, avec une population de 1.800.000 âmes.

L'Autriche prit possession de treize villes du comté de Zips, de la moitié environ du palatinat de Cracovie, du palatinat de la Russie-rouge et de celui de Belz etc. (avec une population de 2.700.000 âmes et une étendue de 1.300 milles carrés), qui fut érigé en un état particulier sous le nom de Galicie et Lodomélie.

Enfin, la Prusse fit l'acquisition de la Pomérélie (excepté la ville de Danzig), du district de la grande Pologne en-deça de la Nitza, du reste de la Prusse polonaise, le palatinat de Marienbourg avec la ville d'Elbing, y compris, de même que le palatinat de Culm, excepté la ville de Thorn, (comprenant une population d'environ 4.160.000 âmes).

Ces arrangements, que les trois cours imposèrent à la Pologne sous prétexte de diverses anciennes prétentions territoriales qu'elles avaient à former contre la république, reçurent l'adhésion de cette dernière, par plusieurs actes conclus séparément avec les puissances co-partageantes.

Celui conclu avec la Russie porte la date de Varsovie, du 18 Septembre 1773.

Par des actes additionnels, signés également à Varsovie en 1775, la Russie, rendue garante des nouvelles constitutions de la Pologne, relatives tant à la forme du gouvernement qu'à ce qui regarde les Grecs non-unis et dissidents, confirme entr'autres dispositions celle qui établit spécialement que la couronne sera à perpétuité élective, et le gouvernement toujours libre, composé de trois états, savoir: du roi, du sénat et de l'ordre équestre.

D'autres dispositions, également concertées par les trois cours, vinrent mettre le sceau à la constitution vicieuse de la Pologne, en limitant encore



d'avantage l'autorité éphémère du roi, par l'établissement d'un conseil *permanent*, composé d'un nombre égal de membres tirés du sénat et de l'ordre équestre.

Les trois Puissances co-portageantes semblèrent par là consolider le démembrement qu'elles venaient d'effectuer et se rendre l'arbitre du sort de la république.

Cette prévision ne tarda pas à s'accomplir. De nouveaux troubles étant survenus en Pologne en 1791, les cours de Russie et de Prusse se portèrent d'un commun accord à un second partage.

## 2-me Partage 1793.

(Voyez Schoell. Vol. XIV. chap. 72.)

Le roi Frédéric Guillaume, après avoir fait occuper les villes de Danzig et de Thorn, publia une patente, le 25 Mars 1793, par laquelle il annonça que «d'accord avec l'Impératrice de Russie et du consentement de l'Empereur, il avait reconnu que la sûreté de la monarchie Prussienne exigeait «qu'il fût assigné à la république de Pologne des limites plus analogues à «ses forces intérieures et à sa situation, et qui lui facilitassent les moyens «de se donner, sans détriment de sa liberté, un gouvernement bien ordonné, «stable, actif ..... etc.»

Malgré la résistance vigoureuse que la Diète, réunie à Grodno, opposa aux prétentions de la Russie et de la Prusse, ces deux Puissances imposèrent à la Pologne une nouvelle transaction, qui fut conclue à Grodno, le 22 Juillet 1793.

Par cet acte, la Pologne céda à la Russie le reste des palatinats de Polotzk et de Minsk, une partie de celui de Wilno, de Nowo-Grodsk et de Wolhynie, toute la Podolie et l'Ukraine, ayant ensemble une surface de 4.553 milles géographiques et une population de 3.011.688 âmes.

La Prusse de son côté, prit possession des palatinats de Posen, de Gnesen, de Kalisch, de Brzesc en Cujavie etc. et d'un district du palatinat de Cracovie, le tout formant une superficie de 1.061 milles carrés peuplés de 3.594.640 âmes.

(Traité d'alliance de Grodno du 16 Octobre 1793).

La signature de ces actes de cession fut immédiatement suivie de la conclusion d'un traité d'alliance entre la Russie et la Pologne.

En acceptant cette convention, la Diète renonça de fait à son indépendance et se soumit à la Russie, bien que cette soumission fût marquée



du nom «d'union indissoluble et d'alliance défensive sans restriction quelconque».

Par les articles 6 et 7 de cet acte, le Roi et la République de Pologne reconnaissent: «que le poids de la défense contre les attaques auxquelles ils «pourraient être exposés, devant désormais retomber à la charge de la «Russie, il est aussi juste que salulaire de laisser à S. M. l'Impératrice et «à ses successeurs tout le degré d'influence utile dans les mesures mili- «taires et politiques, qu'une sage prévoyance, d'après un conseil préalable «avec le gouvernement Polonais, pourrait conseiller pour la sûreté et la «tranquillité de la république. En conséquence, il est libre à S. M. Impé- «riale et à ses successeurs, de faire entrer ses troupes dans tous les cas «de nécessité, de les y faire séjourner, de former des magasins .... etc.».

Ces événemens s'accomplirent, sans que l'Autriche y intervint d'au- cune manière.

Les relations intimes formées entre les deux Cours Impériales d'une part, de l'autre aussi la préoccupation dans laquelle les événemens de la révolution française avaient plongé l'Autriche, tendent à expliquer l'at- titude passive qu'elle garda en présence d'un événement qui donnait à la Russie une extension de territoire si considérable, et de plus, une influence si prépondérante sur les affaires de la Pologne. Mais le sort de ce pays paraissait déjà marqué par une inévitable fatalité. L'esprit de révolte qui lui avait attiré tant de désastres, donna le dernier signal de sa destruction. En 1794, le nom de Kosciusko vint encore une fois à rallier un parti nom- breux autour du drapeau polonais. Le 19 Avril, les habitans de Varsovie signèrent la *Confédération*, et reconnurent Kosciusko comme Général en Chef. Le Roi Stanislas Auguste, que sa versatilité avait privé de toute considération, fut dépouillé de son autorité. L'existence de la Pologne touchait à sa fin, et l'on serait tenté de dire que la nation polonaise, en renversant le trône du Roi, venait de rompre le dernier lien auquel tenait encore son indépendance.

### 5-ème partage—1795.

Le 4 Novembre, Souvoroff enleva Prague d'assaut. Le 9, il fit son entrée à Varsovie. Ainsi finit l'insurrection de 1794.

### Convention de St.-Petersbourg du 3 Janvier 1795.

Une convention conclue entre les trois Cours de Russie, de Prusse et d'Autriche, et signée à St.-Petersbourg, le 3 Janvier 1795, vint enfin



mettre un dernier terme à l'incertitude qui avait pesé jusque là sur le sort de la Pologne.

La déclaration, émise à cette époque au nom des deux Cours Impériales, porte nommément: «que les deux souverains, convaincus par l'expérience du passé, de l'incapacité absolue de la république de Pologne de «se donner un gouvernement ferme et vigoureux, et de vivre paisiblement «sous ses lois, en se maintenant dans un état d'indépendance quelconque, «ont reconnu dans leur sagesse et dans leur amour pour la paix et le «bonheur de leurs sujets, qu'il était de nécessité indispensable de procéder «à un partage total de cette république entre les trois Puissances voisines». En conséquence le lot de chacune d'elles fut déterminé de la manière suivante.

Les Duchés de Courlande et de Semigalle, la Samogitie, une partie du palatinat de Troki, les restes de ceux de Vilna, de Nowogrodek, de Brzecz et de la Volhynie, ainsi qu'une partie de celui de Chelm, furent assignés à la Russie. Ce lot se composait de 2030 milles carrés ayant 1, 176, 590 habitans. L'Autriche obtint la ville de Cracovie, dont la possession lui avait été fortement disputée par la Prusse, avec une partie du palatinat de ce nom, tout le palatinat de Sandomir et une portion de ceux de Chelm, de Podlachie et de Masovie, le tout ayant 834 milles carrés et 1,037,742 habitans.

Le lot de la Prusse renfermait le reste du palatinat de Rawa et de Plotsk, une partie de la Masovie avec la ville de *Varsovie*, des parties de la Podlachie et des palatinats de Troki et de Cracovie. Ce lot se composait de 997 milles carrés avec 939, 297 âmes.

#### **Convention de St.-Petersbourg du 24 Octobre 1795.**

Des difficultés de détail survenues entre les trois Cours relativement à l'exécution de la Convention mentionnée ci-dessus, et principalement les contestations élevées par la Prusse, quant à la cession de la ville de Cracovie à l'Autriche, donnèrent lieu à la signature d'une nouvelle convention destinée à régler définitivement les arrangemens territoriaux résultant du 3-ème partage de la Pologne. Par cette convention, Cracovie fut cédée en toute propriété à l'Autriche, et les territoires acquis de part et d'autre par les trois Puissances, furent placés sous leur garantie mutuelle.

Cette transaction est la dernière dans la série de celles qui se rapportent au partage de la Pologne.

Les Ministres, qui attachèrent leur nom à cet acte, furent de la part de la Russie:



Le Vice Chancelier Comte Ostermann.

Le Grand Maître de la Cour Comte Besborodko.

Le Conseiller privé Marcoff.

De la part de l'Autriche: Le Comte Louis de Cobenzl.

De la part de la Prusse: Le Comte de Tauenzien.

---

Transactions relatives à l'extension de nos frontières du côté de la Turquie:

Lorsqu'on porte un regard attentif sur les annales de l'histoire, on est certain d'y trouver à chaque page ce grand enseignement: qu'une faute commise en politique n'est jamais indifférente, mais qu'elle entraîne tôt ou tard une conséquence grave pour celui qui la commet.

Cette observation vient se présenter d'elle-même à notre esprit, au moment où nous allons rendre compte des événemens qui contribuèrent si fortement à amener la décadence de l'Empire Ottoman. Ce fut le Cabinet de Versailles, qui, en 1768, excita le Divan à déclarer la guerre à la Russie pour mettre des bornes à la prépondérance de cette puissance, en créant des embarras imprévus à l'Impératrice Catherine. Ce fut donc la France qui, à cette époque, attira volontairement l'action de la Russie du côté de la Turquie, et engagea cette dernière dans une lutte désastreuse pour elle; erreur très grave, que d'autres Cabinets ont reproduite encore de nos jours, et qui a failli entraîner l'Empire Ottoman à sa perte, si la modération de l'Empereur, notre Maître, n'avait été là pour prévenir cette grande catastrophe.

Mais n'anticipons point ici sur la marche des événemens, qui appartiennent à l'histoire de nos jours. Il nous suffit de relever ce fait, sans doute bien digne de remarque, que ce fut M-r de Vergennes, alors ambassadeur de France près la Porte, qui détermina celle-ci à nous déclarer la guerre; observons de plus, que ce furent les troubles de Pologne qui attirèrent sur la Turquie cette complication, dont les conséquences furent si graves.

Un événement peu important en fournit le prétexte. Dans une rencontre qu'il y eut en Podolie entre nos troupes et les Polonais, les premières, sans le savoir, poursuivirent les confédérés jusque sur le territoire des Turcs. Balta, village tatar, avait été brûlé à cette occasion. Avertis de leur erreur, nos troupes s'étaient retirées, et l'officier qui les commandait avait été puni de son imprudence.

Lorsqu'on reçut à Constantinople la nouvelle de cette violation de territoire, la Porte fit arrêter M-r d'Obrescoff, Ministre de l'Impératrice.



On l'enferma aux sept Tours avec sa suite. Ce fut le 8 Octobre 1768. Par cette mesure prématurée, la Porte avertit la Russie de se préparer pendant l'hiver à résister aux forces Ottomanes, qui l'attaqueraient au printemps suivant.

La déclaration de la guerre, de la part du Sultan, parut le 30 Octobre.

L'Impératrice Catherine ne se contenta point d'opposer la force à la force. Elle alla plus loin.

Guidée par les maximes d'une politique, que nous avons déjà eu soin de révéler, elle résolut de susciter des embarras intérieurs à la Porte, et de l'empêcher de tirer avantage d'une partie de ses ressources, en faisant éclater sur différens points de l'Empire Ottoman des insurrections partielles. Dans cette vue, elle entra en négociation avec les princes chrétiens de la Géorgie, auxquels Elle promit de les délivrer de la domination Ottomane. D'un autre côté aussi, des émissaires Russes excitèrent les Monténégrins à saisir cette occasion pour se révolter. A cet effet, on leur fournit des secours en hommes, argent et munitions. Pendant que l'Impératrice Catherine répandait ainsi parmi les populations chrétiennes en Asie et en Europe, les germes des troubles, qui, depuis, ont si souvent contribué à ébranler l'Empire Ottoman, les événemens de la guerre se développèrent avec une grande rapidité. Chaque campagne attirait sur les armées du Sultan un nouveau désastre. Celle de 1770 se termina par la défaite complète du Grand Visir à *Kagoul*. Ismail, Kilia, Akierman, Braïlow tombèrent au pouvoir de nos troupes, qui se rendirent maîtresses de la rive gauche du Danube.

Dans la même année, Bender fut emporté d'assaut le 28 Août, et ce fut dans le camp du Général Comte Panin, devant Bender, que fut posée la base de l'indépendance des Tatars. Ceux du *Boudjak* conclurent avec ce Général un traité par lequel, renonçant à la souveraineté du Grand Seigneur, ils se déclarèrent indépendans, sous la protection de la Russie. Ils promirent d'engager les Tatars de la Crimée à imiter leur exemple.

Une année plus tard, cette défection des tatars de Boudjak fut effectivement suivie de celle des tatars de Crimée.

En 1771, le Prince Dolgorouki, après avoir forcé les lignes de Pérékop défendues par le Khan Sélim Guirei, à la tête d'une armée de 60.000 hommes, enleva la place de Caffa, en même tems que le Général Schterbatoff s'empara de Kertch, Ienikalé et de l'île de Taman.



A la suite de ce succès, 600 Tatars, se qualifiant de délégués de la nation, signèrent un acte, en vertu duquel ils se déclarèrent indépendans, sous la protection de la Russie.

Tandis que les armées de l'Impératrice remportaient ces victoires sur les bords de la Mer Noire et les rives du Danube, une flotte russe parut dans la Méditerranée <sup>1)</sup>. La première division, composée de 25 voiles, sortit de Cronstadt, en Septembre 1769, sous le commandement de l'Amiral Spiridoff. Les troupes de débarquement, qu'elle avait à bord, étaient sous les ordres du Comte Féodor Orloff. Elle fut suivie, au mois d'Avril 1770, par une seconde division de 4 vaisseaux de ligne et d'une frégate, sous les ordres du Contre-Amiral Elphinston. La troisième division était commandée par un Danois, le Contre-Amiral Arff.

La journée mémorable de Tcheshmé (7 Juillet), la destruction complète de la flotte Turque, la prise de l'île de Chio, Lemnos et Mitilène, enfin la réduction de diverses places de la Morée, furent le résultat des opérations de nos forces navales dans l'Archipel, et jetèrent la consternation dans les conseils du Divan.

Ce fut encore l'ingérence des Cabinets étrangers qui alors, comme en 1829, vint ranimer le courage de la Porte, et la détermina à persévérer dans une lutte désastreuse.

Le Cabinet de Vienne, jaloux du succès de nos armes, conclut avec la Porte, le 6 Juillet 1771 à Constantinople, une convention secrète, en vertu de laquelle l'Autriche promettait d'obliger la Russie, soit par la voie de la négociation, soit par celle des armes, à restituer ses conquêtes, à condition que, pour l'indemniser des préparatifs auxquels cette promesse l'engageait, la Porte lui payât un subside de dix millions de piastres et lui cédât la partie de la Valachie située à la droite de la rivière l'Olta (la petite Valachie).

Cette convention, quoique tenue secrète par le Prince Kaunitz qui dirigeait alors le Cabinet de Vienne, ne tarda pas à être connue à St.-Petersbourg. C'est à cette même époque que le Roi Frédéric II, lié alors d'une étroite union avec l'Impératrice Catherine, parvint à concerter avec elle, ainsi que nous l'avons vu plus haut, le plan relatif au premier partage de la Pologne, et c'est ainsi que les avantages, résultant de ce démembrement, servirent à dédommager en quelque sorte l'Impératrice de l'abandon qu'elle allait faire d'une partie de ses conquêtes du côté de la Turquie.

---

<sup>1)</sup> Cette expédition fut dirigée par le Comte Alexis Orloff, qui ajouta à son nom le glorieux souvenir de la journée de Tcheshmé.



De cette manière, le premier partage de la Pologne devint un gage de salut pour la conservation de la Porte, et l'Autriche, pour empêcher la Russie d'étendre ses frontières jusqu'au Danube, aima mieux prêter la main à une combinaison, qui devait bientôt mettre fin à l'existence politique de la Pologne.

C'est sous ces auspices que s'ouvrit d'abord le congrès de Fockchani, en 1772, et plus tard celui de Bucarest, en 1773.

La principale cause, qui fit échouer ces négociations, doit être attribuée sans doute à l'insistance avec laquelle le Cabinet de Russie cherchait à imposer à la Porte l'obligation de reconnaître l'indépendance de la Crimée. Aux yeux du Divan, cette reconnaissance équivalait à une cession complète. Les conférences de Bucarest ne menèrent donc à aucun résultat. Les hostilités recommencèrent immédiatement après la rupture du congrès. Mais les événemens de la campagne de 1773 ne furent pas décisifs. Celle de 1774 vint enfin porter le dernier coup à l'armée Turque. Le Maréchal Roumiantzoff, après avoir effectué le passage du Danube, réussit à placer le Grand-Visir dans une position désespérée. Campé aux environs de Schoumla, et privé de toute communication avec ses magasins, il se voyait réduit à la dernière extrémité.

Ses troupes demandèrent tumultueusement la paix. *Traité de Kainardji* <sup>10/21</sup> *Juillet 1774.*

Elle fut signée dans le camp Russe, à Koutschouc-Kaynardji, sous la dictée du Feld-Maréchal, comte Roumianzoff.

Ce document, qui est, pour ainsi dire, le point de départ de toutes nos transactions subséquentes avec la Porte, est trop remarquable pour ne pas être lu *in extenso*.

Les principales stipulations de cet acte sont:

1) la reconnaissance de l'entière indépendance des tatars de la Crimée, du Boudjak et du Kouban. La Russie et la Porte ne se mêleront en aucune manière, ni de l'élection du Khan, ni des affaires domestiques, politiques, civiles et intérieures des Tatars; engagement, qui, ainsi que nous le verrons bientôt, n'obtint pas de l'Impératrice Catherine cette exécution rigoureuse, ni ce respect plein de bonne foi, qui doivent être la sauvegarde des traités.

2) protection assurée à l'exercice de la religion chrétienne, inviolabilité des pèlerins qui vont visiter les saints-lieux.

3) liberté de la navigation accordée aux vaisseaux marchands russes, qui se rendent dans la Mer Blanche ou dans la Mer Noire.



4) privilèges stipulés en faveur des principautés de Moldavie et de Valachie; intervention accordée à leur égard aux bons offices du ministre de Russie à Constantinople.

5) cession à la Russie du château de Kinbourn, avec un district proportionné sur la rive gauche du Dniepre; cession des forteresses de Jenikalé, de Kertch et de la ville d'Azow, (*La ville d'Azoff avait été prise par Pierre le Grand en 1695 et cédée à la Russie par le traité de Constantinople en 1700. — Restituée à la Porte après la paix du Pruth en 1711, elle fut occupée une seconde fois sous le règne de l'Impératrice Anne en 1736. A la paix de Belgrade, en 1739, on convint que la forteresse serait démolie, et que le territoire resterait désert pour servir de barrière entre les deux Empires*) avec leurs districts; enfin, abandon de la grande et petite Kabarda, qui seront cédées à la Russie, si le Khan de Crimée y consent.

6) restitution à la Porte de tout le territoire occupé par les troupes Russes en Europe et en Asie. La Russie s'engage à évacuer les provinces de Géorgie et de Mingrélie. La Porte promet de ne reconnaître de ces peuples pour ses sujets que ceux qui lui ont appartenu de toute ancienneté, stipulation vague qui ouvrait la voie à l'accomplissement des dessins ultérieurs que l'Impératrice méditait dès lors, pour réunir à la Russie les Etats des Princes Géorgiens, soumis jusqu'alors à la domination Ottomane.

Telles furent les stipulations principales du traité de Kainardji. Quelque glorieuse que fût cette transaction pour la Russie, elle eut néanmoins le grand inconvénient de renfermer des clauses qui donnèrent lieu, depuis cette époque, à bien des contestations avec la Turquie, en ouvrant en quelque sorte la porte à mille griefs que les deux Gouvernements devaient élever l'un contre l'autre, et qui ne pouvaient manquer d'entretenir entre eux des germes continuels de méfiance et de discorde. Nous devons nommément mettre au premier rang de ces clauses litigieuses, celles relatives aux Principautés. En effet, le droit d'intervention, que le Cabinet Impérial se réservait dans ces provinces, donnait pour ainsi dire une extrême élasticité à ses prétentions. Il dépendait dès lors de son libre arbitre de multiplier les causes de mésintelligence avec la Porte, selon que les convenances de la politique du Cabinet Impérial lui conseillaient d'embarrasser le Divan par des querelles plus ou moins sérieuses. C'est là, il faut le dire, l'une des causes les plus fréquentes de nos complications successives avec la Turquie, conséquence d'autant plus fâcheuse pour le Cabinet Impérial, que souvent, sous les règnes subséquens, il n'a pas même dépendu de lui de se soustraire à ces complications, et qu'il a été plus d'une fois forcé d'être entraîné dans une discussion grave, uniquement parcequ'il était obligé de tenir la



main à l'exécution des droits d'intervention et de protection qu'il avait acquis par nos traités antérieurs. De cette manière, ces mêmes *droits*, que l'Impératrice Catherine avait stipulés dans l'intérêt *de sa politique*, sont devenus jusqu'à un certain point onéreux pour la Russie sous les règnes suivants. C'est ainsi que le Cabinet Impérial a hérité, malgré lui, de ce protectorat sur les Principautés, qui est devenu pour lui une source de grandes difficultés, mais dont il ne peut pas récuser l'héritage, parcequ'il tient intimement aux transactions qui font aujourd'hui la base de nos relations avec la Porte Ottomane.

Ces réflexions viennent se placer ici d'elles-mêmes, comme une conséquence naturelle du traité dont nous venons de faire l'analyse. Qu'il nous soit permis d'en tirer une conclusion, qui est d'une haute importance pour la conduite des affaires politiques en général: C'est qu'un traité, pour être vraiment une œuvre de paix, doit fermer autant que possible les discussions passées qui ont donné lieu à la rupture entre les Etats belligérans, mais ne point ouvrir à dessein la porte à des complications futures entre les parties contractantes <sup>1)</sup>.

Malheureusement, ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, cette pensée ne fut pas celle qui guidait à cette époque les conseils du Cabinet de Russie, et les germes de discorde, que renfermait en lui le traité conclu à Kainardji, ne tardèrent point à porter des fruits.

Le Divan conservant alors, comme il le fait souvent encore aujourd'hui, le secret espoir d'éluder, par des subterfuges, l'exécution d'un engagement qui lui est trop onéreux, cherchait à lutter d'adresse avec le Cabinet Impérial, pour combattre l'influence prépondérante que l'Impératrice commençait à exercer sur la Crimée. En 1778, la Porte réussit par ses menées à déposséder le Khan Sagin Guérai, protégé de l'Impératrice, et à le faire remplacer par un Prince plus dévoué à ses intérêts.

La Cour de Russie, instruite de cet événement, fit aussitôt avancer ses troupes dans la Crimée et y rétablit par la force des armes le Khan déposé.

Cet incident, qui semblait devoir amener une nouvelle guerre entre les deux Etats, se termina néanmoins à l'amiable par un accommodement qui amena à Constantinople la signature d'une seconde transaction, connue sous le nom de *Convention explicative* de Constantinople.

---

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, противу этихъ словъ Государемъ Императоромъ Николаемъ I, написано «*bien vrai*».



### Convention explicative de Constantinople: 21 Mars 1779.

Cet acte, en confirmant les clauses du traité de Kainardji, y ajouta toutefois quelques stipulations accessoires qui méritent d'être rapportées ici sommairement:

1) la Russie promettait de donner la main à la cession que les Tatars feraient à la Porte des pays situés entre le Dniestre, le Bug, la frontière de la Pologne, et la mer Noire, vulgairement nommée la province d'Otchakoff.

2) La Russie s'engageait à retirer ses troupes de la Crimée dans l'espace de trois mois.

3) La Porte, en confirmant les stipulations relatives à la liberté de navigation, détermina, par une clause expresse, que les vaisseaux marchands russes, admis à traverser le canal de Constantinople, pourraient être: *les plus forts*, du port de 26,400 pouds, (poids de Russie). Cette clause mérite d'être mentionnée spécialement ici, parcequ'elle a donné lieu depuis à de fréquentes vexations de notre commerce. Il était réservé au règne actuel de faire disparaître cette disposition et d'affranchir de toute restriction, non-seulement la navigation de la marine marchande russe, mais aussi celle de toutes les Puissances de l'Europe, résultat que la Russie mettra toujours, à juste titre, au nombre des stipulations les plus glorieuses du traité d'Andrinople.

La convention explicative, dont nous venons de résumer la substance, fut suivie bientôt d'une autre transaction qui mérite également d'être citée ici: c'est le traité de commerce, signé à Constantinople le 10/21 Juin 1783. Comme les conditions que cet acte renferme ne sont pas d'un intérêt politique, il serait superflu d'en faire l'analyse; mais il est nécessaire de dire ici que les stipulations de ce traité ont survécu à toutes les vicissitudes qu'ont subies nos relations avec la Porte, et qu'elles sont encore aujourd'hui la base de notre droit commercial dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman. Tandis que le Cabinet de Russie réglait ainsi à Constantinople des questions commerciales, dont la solution toute pacifique semblait annoncer de sa part l'intention formellement arrêtée de maintenir désormais avec la Turquie des rapports de bonne intelligence, l'Impératrice Catherine préparait en secret une mesure qui allait frapper de nullité l'une des conditions les plus essentielles du traité de Kainardji.

En effet, à peine la convention du 10/21 Juin eut-elle été signée à Constantinople, que l'on vit paraître à St.-Petersbourg un manifeste, par lequel l'Impératrice déclarait hautement la réunion de la Crimée à l'Empire de Russie.



Par ce manifeste l'Impératrice annonçait: «que si Elle avait formé de la Crimée un état indépendant, son intention avait été d'écarter par là toutes les occasions de brouilleries entre la Russie et la Porte que l'ancien état de ce pays ne cessait de faire naître, que ce but n'avait pas été atteint; que la Crimée était devenue le théâtre de troubles continuels et de rébellions; que la Russie avait été obligée de dépenser plus de 12 millions de roubles pour y rétablir la tranquillité, que la Porte avait violé l'indépendance de ce pays, en exerçant des actes de souveraineté dans l'île de Taman; que cette conduite annulait les engagements contractés par la Russie, lors du traité de Kainardji, et la rétablissait dans tous les droits que ses victoires lui avaient donnés; qu'en conséquence elle avait résolu de prendre la presqu'île de Crimée, l'île de Taman et le Kouban sous sa souveraineté».

L'exécution de cette mesure éprouva d'autant moins de difficulté, que les troupes Russes, malgré les stipulations de la convention explicative de Constantinople, n'avaient pas encore quitté la Crimée. En outre pour ajouter à la prise de possession de cette province le caractère d'une soumission volontaire, l'Impératrice avait porté le dernier Khan Sahir-Guérai à abdiquer et à remettre le pouvoir entre ses mains, abdication à laquelle ce Prince se décida avec d'autant plus de facilité que la majeure partie des habitans de la Crimée refusait de lui obéir, après avoir appelé un autre Prince de la dynastie régnante, Dewlet Guérai, à lui succéder. La réunion de la Tatarie Européenne à l'Empire de Russie, en faisant crouler le rempart qui jusqu'alors séparait la Turquie de la Puissance qu'Elle avait le plus à redouter, était sans contredit un coup fatal porté au pouvoir du Sultan.

L'impression, que cet événement produisit à Constantinople, fut profonde. Mais le Divan, sentant son impuissance et n'ayant pas encore réparé les désastres de la dernière guerre, crut devoir dissimuler son ressentiment. Interpellé catégoriquement par l'Impératrice s'il acquiesçait ou non à la réunion de la Crimée, il se résigna à adhérer aux demandes de la Russie. En conséquence, il se prêta à la signature d'une nouvelle convention, qui porte la date du 8 Janvier 1784. Elle est rédigée en trois articles dont voici la substance:

**Convention de Constantinople du** 28 Décembre 1783.  
8 Janvier 1784.

Le 1-er art. annule les stipulations du traité de Kainardji et de la convention explicative de Constantinople, relatives à l'indépendance de la



Crimée, sans articuler explicitement l'incorporation de cette province à la Russie, réticence adaptée au style oriental de la Porte, qui croit sauver l'apparence de sa dignité, en évitant d'employer le mot propre qui aurait servi à constater davantage son humiliation et sa faiblesse.

L'art. 2 déclare que la Cour de Russie ne fera jamais valoir les droits que les Khans des Tatars avaient formés sur le territoire de la forteresse Soudjak-Kalé, et par conséquent elle la reconnaît appartenir en toute souveraineté à la Porte.

L'art. 3 stipule, qu'en admettant pour frontière dans le Kouban, la rivière Kouban, la Cour Impériale de Russie renonce à toutes les nations tatars qui sont en-deçà de la dite rivière, c'est-à-dire entre la rivière Kouban et la mer Noire.

Telle fut la fin de la domination des tatars de Crimée. Placée depuis le 15-me siècle sous la protection de la Porte, cette tribu, issue de la Grande horde d'or, avait formé une milice toujours guerrière, dont les Sultans se servaient avec le plus grand avantage dans leurs sanglantes luttes contre la Russie, la Pologne et la Hongrie.

Jamais la Porte n'a pu oublier cette perte, ni les circonstances qui l'ont amenée. Le ressentiment qu'elle en a gardé, a réagi pendant un demi-siècle sur les relations mutuelles des deux Etats.

A ce grief, encore récent, vint s'en joindre bientôt un autre, non moins sensible pour le Gouvernement Turc. L'exemple donné par la soumission du Khan Sahir-Guérai, fut suivi immédiatement par le Tzar Héraclius de Kartalinie et de Kachétie en Géorgie. Ce Prince reconnut à son tour la Souveraineté de l'Impératrice Catherine.

La Porte refusa de reconnaître la légalité de cet acte. Elle soutint que les Géorgiens avaient été de tout temps soumis à la domination Ottomane, et que l'art. 23 du traité de Kainardji avait reconnu leur dépendance.

Ce sujet de discussion, joint à plusieurs autres relatifs nommément aux affaires des Principautés et à l'accueil que le ci-devant Hospodar de Moldavie Alexandre Mavrocordoto avait obtenu de la part de l'Impératrice, contrairement aux traités, ainsi que le soutenait la Porte, décidèrent celle-ci à arrêter M<sup>r</sup> Boulgakoff, Ministre de Russie, et à déclarer la guerre.

Les hostilités commencèrent le 24 Septembre 1787 par quelques attaques infructueuses que la flotte turque de la mer Noire dirigea contre le fort de Kinbourn protégé par un corps de troupes russes que commandait Souworoff. Dans une de ces affaires, qui eut lieu le 12 Octobre, les Turcs essuyèrent un échec considérable.



Pendant que la Porte se trouvait ainsi engagée dans une nouvelle guerre avec nous, elle fut attaquée d'un autre côté de ses frontières par une invasion autrichienne. L'Empereur Joseph II, étroitement uni à l'Impératrice Catherine, par les liens qu'avaient formé alors, entre les deux Cours Impériales, des vues mutuelles d'agrandissement et de conquête, commença les hostilités par une tentative d'enlever la ville de Belgrade par surprise.

Mais les événemens de la campagne de 1788 furent loin de se déclarer en faveur des armes d'Autriche. La Russie fut plus heureuse. La flotte Turque, commandée par le Capitan Pacha, essuya près d'Otchakoff une défaite complète. La forteresse fut prise d'assaut par le Prince Potemkin.

C'est durant cette guerre, que la Cour de Berlin essaya d'intervenir dans les affaires de Turquie, en signant avec la Porte un traité d'alliance, sous la date du 31 Janvier 1790. La mort de l'Empereur Joseph II et les intentions pacifiques de son successeur Léopold II facilitèrent à la Prusse la tâche d'ouvrir les voies à une réconciliation entre l'Autriche et la Porte. Les conférences de Reichenbach furent consacrées à ce but. Les Cours de Berlin, de Vienne, de Londres, les états généraux et la Pologne, y envoyèrent des plénipotentiaires.

La Russie seule refusa d'y prendre part, l'Impératrice Catherine ayant résolu de traiter séparément de la paix avec les Turcs; détermination dont notre Cabinet a toujours suivi l'exemple et reconnu la sagesse, toutes les fois que nous avons eu à régler avec la Porte des intérêts qui concernent exclusivement la Russie.

Les négociations de Reichenbach, qui furent continuées ensuite à Szistowe et dont nous ne faisons mention ici que pour ne pas interrompre l'enchaînement des transactions de cette époque dans leur ensemble, se terminèrent par un traité de paix entre l'Autriche et la Turquie (5 Août 1791). Cet acte rétablit le statu quo territorial des deux états, sauf une légère extension de frontière, acquise par l'Autriche du côté d'Ovzova et du district de l'Unna.

Nous avons dit que les conférences de Reichenbach n'apportèrent aucun changement aux relations entre la Russie et la Turquie.—Les hostilités continuèrent en 1790 et 1791. Leur résultat, sans être décisif, n'en fut pas moins à l'avantage des armes russes, en Europe comme en Asie.—Le 3 Juillet 1791, Anapa fut pris par le Général Goudowitch qui se rendit maître d'une partie du littoral de la mer Noire.

Sur ces entrefaites, le Roi de Prusse, à l'issue du congrès de Reichenbach, avait renouvelé auprès de l'Impératrice Catherine des offres de médiation. Elles avaient été repoussées de rechef d'une manière péremptoire.



Les démarches que l'Angleterre fit dans le même but n'obtinrent pas un meilleur accueil à St.-Petersbourg. Ce refus ayant blessé les Cours de Berlin et de Londres, toutes les deux se décidèrent à adopter envers la Russie une attitude plus prononcée. Le Roi Frédéric Guillaume réunit une armée de 80000 hommes.—L'Angleterre, de son côté, annonça l'intention de faire entrer une escadre dans la Baltique.

Néanmoins, le commerce anglais, vivement intéressé à maintenir en Russie des relations éminemment avantageuses, tandis que les échelles du Levant ne lui promettaient qu'un dédommagement insuffisant des pertes que lui ferait essuyer une guerre maritime dans le nord, refusa au Gouvernement cette assistance et ce concours de l'opinion publique qui lui étaient indispensables pour s'engager dans une lutte avec nous. Le ministère éprouva donc une si grande opposition au sein du parlement, qu'il craignit de perdre la majorité à laquelle son existence était attachée. Il renonça par conséquent à l'idée d'en venir à une démonstration hostile envers nous, combinaison qu'il devait d'ailleurs considérer comme d'autant plus chanceuse, que l'état des affaires de la France ne présentait aucune garantie de stabilité, et présageait dès lors à l'Angleterre le danger d'une complication prochaine.

Les mêmes considérations influèrent sans doute sur les déterminations du Cabinet de Berlin, et le décidèrent à ne pas essayer de soutenir par la force des armes le plan de médiation qu'il avait cherché à imposer à la Russie.

Au lieu de donner suite à ce projet, la Prusse et l'Angleterre réclamèrent les bons offices de la Cour de Copenhague, pour amener un rapprochement entre la Russie et la Turquie. Profitant de ses relations d'amitié et d'alliance avec l'Impératrice Catherine, la Cour de Danemark accepta ce rôle et se chargea de porter à St.-Petersbourg des paroles de conciliation. Elles rencontrèrent de la part de l'Impératrice un accueil favorable. L'idée d'un statu quo modifié, qui placerait le territoire Otchakoff sous la domination de la Russie, fut établie par le Cabinet Impérial comme la base de la négociation.

Elle se prolongeait encore à St.-Petersbourg, lorsque le Sultan envoya au Grand-Vizir l'ordre d'accélérer la conclusion de la paix.

Les préliminaires en furent arrêtés à Galatz le 11 Août. La signature du Traité ne tarda point d'y mettre le dernier sceau. Ce traité fut conclu à

Yassy, le <sup>29 Décembre 1791</sup>  
9 Janvier 1792.



**Traité de Yassy** <sup>29 Décembre 1791</sup>  
<sup>9 Janvier 1792.</sup>

Les dispositions essentielles de cet Acte peuvent se résumer ainsi:

1) le Dniestre est établi dorénavant comme limite entre les deux Empires. Par cet arrangement le territoire d'Otchakoff est réuni à la Russie, cession que le Traité n'exprime pas explicitement par suite de la même réticence de style que nous avons déjà relevée plus haut, à l'occasion de l'incorporation de la Crimée à la Russie.—Nous croyons devoir remarquer toutefois ici en passant, qu'à la conclusion de la paix de Yassy, les plénipotentiaires russes eurent soin d'insérer une phrase incidente, pour constater la réunion de la Crimée à l'Empire. En effet, l'art. 2 du Traité de Yassy, en confirmant les transactions précédentes, cite la convention de Constantinople de 1783, en ces termes:

«*Актъ объясняющій присоединеніе къ Россійской Имперіи Крыма и Тамана, и что границею есть рѣка Кубань*».

2) La Porte s'engage à réprimer les incursions et les brigandages auxquels se livrent les peuplades qui habitent la rive gauche du Kouban, et à indemniser au besoin les sujets Russes des pertes qui en résultent pour eux.

3) La même stipulation s'applique aux pirateries des barbaresques.—La Porte promet, en cas de désobéissance de ces états, de restituer, de ses propres moyens, les dommages qu'ils auraient causés aux sujets Russes.

En se résignant à acquiescer au Traité de Yassy, la Porte s'était engagée en même temps à payer à la Russie, à titre d'indemnité pour les frais de la guerre, une somme de 12 millions de piastres. Le comte Besborodko déclara toutefois, après la conclusion de la paix, que l'Impératrice se désistait de cette demande. C'est cet antécédent dont la Porte paraît avoir gardé le souvenir, lorsque, sous le règne actuel, Elle envoya Halil Pacha à St.-Pétersbourg pour solliciter un allègement du fardeau que le Traité d'Andrinople venait de lui imposer.

**Etat politique de l'Europe sous le règne de l'Impératrice Catherine.**

La longue série de transactions dont nous venons de résumer l'ensemble, touche ici à sa fin. Les deux grandes pensées du règne de l'Impératrice Catherine s'étaient accomplies.



L'Empire Ottoman tombait en décadence. La Pologne avait disparu. Sur les débris de ces deux Etats, la Russie s'élevait à un degré de puissance qui présageait à tous les Cabinets l'influence que cet Empire exercerait bientôt sur les destinées de l'Europe.

Depuis le Niemen jusqu'au Kouban, depuis la Baltique jusqu'aux bords de la mer Noire et les rives du Dniestre, cet Empire étendit ses immenses frontières, sans compter la population des provinces conquises sur la Turquie; celles détachées de la Pologne ajoutèrent six millions d'âmes aux peuples soumis au sceptre de la Russie.

En voyant s'accomplir un pareil agrandissement, si préjudiciable aux anciens intérêts de l'équilibre Européen, on éprouve aujourd'hui quelque difficulté à concevoir comment un semblable déplacement de pouvoir à pu s'effectuer sans entraîner une guerre générale. De nos jours, chaque modification apportée à l'état de possession territoriale basée sur les traités, devient un objet de sollicitude commune pour toutes les grandes Puissances. Alors, le partage de la Pologne s'achève, la Crimée, en pleine paix, est réunie à la Russie, sans que les Cabinets de l'Europe élèvent la voix pour mettre obstacle à l'exécution de si vastes desseins.

Le secret de cette attitude passive de l'Europe, en présence des faits qui s'accomplirent sous le règne de l'Impératrice Catherine, s'explique par une juste appréciation de l'état politique de l'Europe, à l'époque dont nous retraçons l'histoire.

Un coup d'œil rapide, jeté sur la situation des divers Cabinets, suffira pour nous dévoiler le secret de leur faiblesse, et le motif de la facilité avec laquelle ils cédèrent à l'ascendant des idées d'agrandissement de l'Impératrice Catherine.

---

### **1776—1783 Troubles de l'Amérique du nord, guerre d'indépendance jusqu'à la reconnaissance de l'existence politique des Etats-Unis.**

L'Angleterre, absorbée par la révolte des Etats-Unis, dirigeait vers l'Amérique toute son attention et toutes ses forces. Elle combattait encore l'indépendance de ses colonies, tandis que l'Impératrice Catherine imposait à la Porte le traité de Kainardji, et soumettait à Son sceptre les tatares de Crimée.



La France, épuisée par les règnes de Louis XIV et de Louis XV, suivait l'impulsion donnée à sa politique par les caprices d'une Cour faible et versatile. Déjà les malheurs de la révolution se faisaient pressentir.

L'assemblée générale des Etats délibérait à Versailles, pendant que Souvoroff emportait Ismail. Le Comte Besborodko dictait la paix de Yassy, Sievers faisait la loi à Varsovie et signait le second partage de la Pologne, pendant que la France, plongée dans les horreurs de l'anarchie, renversait le trône Royal au milieu d'une sanglante catastrophe.

L'Autriche et la Prusse, accablées des suites de la guerre de sept ans, conservaient entr'elles un sentiment profond de méfiance. Au lieu d'opposer aux vues d'agrandissement de la Russie une résistance commune, les Cabinets de Vienne et de Berlin s'empressèrent tour à tour d'aller au devant des desseins de l'Impératrice Catherine, dans l'espoir de partager avec Elle les débris de la Pologne. L'unique soin des deux Cabinets Allemands fut de se surveiller l'un l'autre, afin que la part qui leur revenait, ne donnât point à l'un des deux une prépondérance décisive. Mais de part et d'autre, leur jalousie mutuelle leur faisait oublier que c'était la Russie seule qui gagnait sur tous deux un ascendant irrésistible.

Telles sont les causes qui permirent à l'Impératrice Catherine de mettre à exécution des plans qu'Elle n'aurait jamais pu réaliser, si l'Autriche et la Prusse avaient été unies entr'elles, et si les deux grandes Puissances maritimes avaient été libres de leur action.

La supériorité du jugement de l'Impératrice lui fit apprécier l'état de l'Europe tel qu'il se trouvait alors, et lui démontra que jamais la Russie ne saurait saisir un moment plus opportun pour consolider les bases de sa grandeur. Voilà le secret de sa politique. Elle avait deviné la faiblesse des autres Cabinets. Elle sut les dominer tous, en faisant servir leurs rivalités et leur désunions à l'accomplissement de ses propres desseins, constamment dirigés, ainsi que nous l'avons vu, vers la destruction de la Pologne et l'affaiblissement graduel de la Turquie.

C'est à ce double plan que l'Impératrice subordonna toutes ses autres combinaisons avec les divers Cabinets.

---



## Tableau des relations politiques entre le Cabinet Impérial et les principales Puissances.

### Prusse.

Frédéric II le Grand † 17 Août 1786. Frédéric Guillaume II † 16 Novembre 1797.

Nous allons rapidement les passer en revue.

Dans les rapports de l'Impératrice *avec la Prusse*, nous devons remarquer deux époques bien distinctes: la première date du commencement du règne de l'Impératrice Catherine et se prolonge jusqu'au moment où la Crimée fut incorporée à l'Empire, nommément depuis 1763 à 1783. Ce fut durant cette période de vingt ans que la plus intime amitié unissait les deux Cours. Un traité d'alliance conclu entr'elles à St.-Petersbourg, le 11 Avril 1764, et les actes qui amenèrent le premier partage de la Pologne ajoutèrent à cette intimité une nouvelle garantie et une nouvelle force. Mais cet état de choses ne dura que tant que Frédéric II, en se prêtant aux projets de l'Impératrice Catherine, devenait pour elle un auxiliaire utile et docile. L'amitié des deux Cours vint à cesser, dès le moment où la politique de Frédéric II, différente de celle de l'Impératrice Catherine, tendait à contrarier les vues d'agrandissement qu'elle dirigeait sans relâche du côté de l'Empire Ottoman.

Ce fut vers l'année 1782 que le roi Frédéric parait avoir médité le projet d'opposer, de ce côté une barrière aux plans de l'Impératrice Catherine, en suggérant l'idée d'une quadruple Alliance entre la Prusse, la Russie, la Pologne et la Porte, ayant pour objet la garantie réciproque de leurs états et le maintien de la paix dans la partie orientale de l'Europe.

Une pareille combinaison était sans contredit trop contraire aux vues de l'Impératrice, pour qu'Elle ait pu consentir à y prêter la main. Aussi dès ce moment, les relations avec la Prusse éprouvèrent-elles un changement notable. L'intimité avec la Cour de Berlin cessa. Frédéric II n'était plus l'auxiliaire sur lequel l'Impératrice pouvait compter. C'est l'Empereur Joseph II qui devint dès lors l'allié qu'Elle préféra, parceque les vues de ce Prince s'accordaient parfaitement avec celles qu'Elle poursuivait Elle-même du côté de l'Orient, avec une si rare persévérance.

La seconde époque des relations entre les Cours de St.-Petersbourg et de Berlin, celle de la froideur et d'un mécontentement mutuel, commence donc depuis 1783, à dater de la réunion de la Crimée, et continua à durer encore sous le règne de Frédéric Guillaume. Nous avons dit plus haut comment ce Prince essaya d'intervenir dans les affaires de Turquie, après le

congrès de Reichenbach et comment l'Impératrice Catherine repoussa sa médiation. Le second et le troisième démembrement de la Pologne vinrent enfin améliorer les relations des deux Cours, en identifiant de nouveau leurs intérêts réciproques par une combinaison qui leur était commune.

### Autriche.

**Marie Thérèse** † 29 Novembre 1780. **Joseph II** Empereur d'Autriche et Corégent, † 20 Févr. 1790. **Léopold II** † 1-er Mars 1792. **François II**.

Les réflexions exposées ci-dessus sur les fréquentes vicissitudes que les rapports entre les Cabinets de Berlin, de Vienne et de St.-Pétersbourg ont éprouvées sous le règne de l'Impératrice Catherine, ont servi à répandre suffisamment de lumière sur la nature des relations directes que cette Souveraine a entretenues avec l'Autriche.

Nous avons eu l'occasion de remarquer déjà quelle fut l'origine de l'intimité qui s'établit entre les deux Cours Impériales. Les voyages que l'Empereur Joseph fit en Russie, le premier à St.-Pétersbourg en 1780, le second à Cherson en 1787, contribuèrent à cimenter les liens, qu'une conformité extraordinaire de vues et de projets tendait à resserrer de plus en plus entre ce Monarque et l'Impératrice Catherine.

L'un et l'autre éprouvaient un égal besoin d'activité et d'agrandissement. Mais la distance marquée entr'eux par la supériorité du génie de l'Impératrice était immense. Catherine II s'était tracé un plan dont Elle ne dévia jamais; voilà pourquoi Elle parvint à des résultats qu'elle aurait été loin d'atteindre si elle n'avait pas eu autant de constance à exécuter ses projets, que de rapidité à les concevoir, car, il faut le dire, en politique la *persévérance* est la première condition pour conduire à terme de grandes entreprises.

Joseph II était, sous ce rapport, fort inférieur à l'Impératrice Catherine. Aussi, une grande partie des combinaisons, qu'il avait conçues successivement, vinrent-elles à échouer. Il en est une entr'autres dont nous ne saurions nous dispenser de faire mention, par la raison que le Cabinet de Russie fut appelé à y participer. Cette combinaison, dont nous ne parlerons ici qu'en passant, se rapportait nommément au projet de l'Empereur Joseph, d'effectuer un échange entre ses Etats héréditaires dans les Pays-Bas contre les possessions du Duc de Deux-Ponts. L'exécution de ce projet tenait à une idée favorite de l'Empereur Joseph, celle d'agrandir l'Autriche lépins de la Bavière. Dès l'année 1778, il avait préparé les voies à



l'accomplissement de ce plan. Sous prétexte d'anciennes réclamations territoriales qu'il prétendait faire valoir, il avait cherché à amener un démembrement de la Bavière. L'opposition de la Prusse avait contribué dans le temps à faire échouer ce projet. Le Congrès de Teschen et les transactions qui y furent conclues en 1779, servirent à régler la succession de la Bavière, de manière à mettre à couvert l'intégrité de ce pays.

L'Autriche n'y gagna qu'une portion de territoire peu considérable, connue sous le nom de *quartier de l'Inn*, comprenant environ 38 m. milles carrés d'Allemagne au lieu qu'elle avait commencé par occuper 234 m. milles, ce qui approchait de la moitié de la Bavière.

Le traité de Teschen avait ainsi renfermé l'ambition de la Cour de Vienne dans des limites très étroites, et ce qui est digne de remarque, c'est que l'Impératrice Catherine avait concouru Elle-même à obtenir ce résultat, car agissant à cette époque sous l'influence de l'étroite amitié qui l'unissait alors à Frédéric II, Elle participa aux transactions de Teschen, en qualité de médiatrice, de concert avec le Cabinet de Versailles. Elle prêta même sa *garantie* à ce traité, par un acte séparé dont le P-ce Repré sentant fut signataire. Nous ajouterons encore ici un fait qui, à l'heure qu'il est, paraît étrange: c'est que le traité de Teschen ayant renouvelé la *paix de Westphalie*, le Cabinet de Russie se regardait à cette époque comme chargé de la garantie de cette dernière paix, et qu'à ce titre, il a cru devoir, par la suite, s'immiscer plus d'une fois dans les affaires d'Allemagne.

Une semblable ingérence, qui de nos jours n'entrerait guères dans les vues de notre Cabinet, porta l'Impératrice Catherine à appuyer, en 1785, les propositions de l'Empereur Joseph au sujet de l'arrangement territorial dont nous avons fait mention plus haut, et qui devait avoir pour objet d'échanger ses possessions héréditaires dans les Pays-Bas contre celles du Duc de Deux-Ponts. Le Comte Roumianzoff fut chargé de seconder auprès de ce Prince ce projet d'échange. Cette négociation ne conduisit à aucun résultat. Elle rencontra de nouveau une forte opposition de la part de la Prusse, directement intéressée à cette époque, comme elle l'a toujours été depuis, à ne pas permettre à l'Autriche d'étendre ses frontières au détriment de la Bavière.

La coopération du Cabinet de Russie dans cette affaire ne fut donc d'aucune utilité à celui de Vienne. Il en fut de même des démarches que l'Impératrice Catherine fit à La Haye, en 1784 en 1785, pour appuyer le Cabinet de Vienne, lors de ses démêlés avec les Etats-généraux, à l'occasion des réclamations que Joseph II élevait contre les entraves que les

Hollandais mettaient à la navigation de l'Escaut. Les démarches du Ministre de Russie à La Haye restèrent sans effet. C'est ici l'endroit d'observer en général que les résultats de l'alliance entre les deux Cours Impériales ne tournèrent pour la plupart qu'à l'avantage seul de la Russie. Sous ce rapport on ne saurait méconnaître combien l'habileté de l'Impératrice Catherine dépassait celle de l'Empereur Joseph. En effet, ce Souverain, sacrifiant les intérêts bien entendus de la Monarchie à des combinaisons plus ou moins illusoires, laissa à l'Impératrice Catherine la pleine liberté de poursuivre ses projets d'envahissemens du côté de la Turquie. Au lieu de veiller à la conservation de la Porte Ottomane, il contribua lui-même à en affaiblir les moyens de défense. Dominé par l'ascendant de l'Impératrice, il se laissait ainsi aller au vain désir de combattre comme elle l'empire du croissant, oubliant que ce qui était conforme aux intérêts de la Russie, était directement opposé aux siens. Tant il est vrai qu'en politique une *conduite passionnée* mène toujours aux plus graves erreurs, et qu'il n'y a de vraiment utile qu'un système mûrement réfléchi, modéré et fondé sur des intérêts réels.

### Suède.

Adolphe Frédéric † 12 Févr. 1771. Gustave III † 29 Mars 1792. Gustave IV.

L'Impératrice Catherine, heureuse et prévoyante dans toutes ses combinaisons politiques, ne l'a pas été dans ses relations avec la Cour de Stockholm. Une des plus grandes fautes qu'un Cabinet puisse commettre, c'est de courir le risque d'avoir à soutenir, sur deux points différens, deux guerres à la fois.

Cette vérité semble n'avoir pas été assez présente à l'esprit du Cabinet Impérial dans ses rapports avec la Suède, à l'époque dont nous parlons ici. La réaction, que Gustave III avait réussi à y opérer en faveur de l'autorité Royale, avait enlevé à la Russie une grande partie de l'influence qu'elle avait exercée jusqu'alors à Stockholm, au milieu des désordres qui y régnaient depuis la mort de Charles XII. En cherchant à ressaisir leur influence, les Agens de Russie à la Cour de Suède s'attirèrent le reproche d'avoir fomenté le mécontentement de la noblesse, que Gustave III avait privée en partie des prérogatives, dont elle s'était emparée sous les règnes précédens.

Le soupçon, qui pesait ainsi sur les Agens de la Cour Impériale, inspirait au Roi Gustave un vif ressentiment. La guerre survenue, en 1788, entre la Russie et la Porte, décida ce Souverain à manifester ce sentiment. Les



liens d'ancienne Alliance, qui unissaient la Suède à la Turquie, fournirent à la Cour de Stockholm l'occasion de faire cause commune avec le Sultan, pour obtenir réparation des griefs qu'Elle prétendait avoir contre les procédés du Cabinet Impérial.

La guerre s'engagea ainsi par terre et sur mer. Elle se poursuivit avec beaucoup d'acharnement et avec des succès partagés, tantôt en Finlande, tantôt dans la Baltique. Une circonstance regrettable vint encore ajouter à la vivacité des sentimens avec lesquels Gustave III soutenait cette lutte :

Durant la campagne de 1788, un grand nombre d'officiers Suédois, réunis à Aniäla, oubliant les lois de l'honneur et de la discipline qui imposent au soldat une obéissance absolue et ne lui permettent point de délibérer, exigèrent du Duc de Sudermanie qu'il proposât au commandant en Chef des troupes Russes un armistice pour mettre fin à une guerre que le Roi n'avait pu entreprendre, disaient-ils, sans violer la constitution.

Le Duc de Sudermanie ayant refusé de sanctionner la révolte et de condescendre à la demande des officiers insurgés, ils poussèrent l'oubli de leur devoir au point d'envoyer une députation à Pétersbourg pour déclarer à la Cour Impériale que l'armée Suédoise ne passerait pas la frontière, pourvu que l'Impératrice voulût ordonner à ses troupes de ne pas entrer en Finlande.

L'histoire dira toujours à regret que la députation, à la tête de laquelle se trouvait le Colonel Jaeger Horn, fut accueillie avec bienveillance à St.-Pétersbourg. On y conclut un armistice que les officiers insurgés communiquèrent au Duc de Sudermanie. Ce Prince, cédant à la nécessité, l'accepta, et se retira de la Finlande russe.

Cette nouvelle, en exaspérant encore davantage le Roi Gustave III, et en fortifiant en lui les soupçons qu'il avait nourris de tout temps à l'égard de la politique du Cabinet de Russie, le décida à faire de nouveaux efforts pour continuer la guerre, malgré la disproportion des forces relatives des deux Puissances.

Les hostilités recommencèrent donc avec un nouvel acharnement, et se prolongèrent jusqu'en 1790. Le 14 Août de cette année, la paix fut signée à Wéréla.

Elle rétablit entre les Puissances belligérantes le *statu quo* strict, sans modification territoriale quelconque.

Une lutte sanglante, qui s'était prolongée pendant trois campagnes, se termina ainsi sans résultat.



Si une pareille issue démontre l'inutilité de cette guerre entre la Russie et la Suède, les sacrifices qu'elle a coûtés paraîtront doublement regrettables, lorsque nous ajouterons qu'une année après la paix de Wérélä, les deux Cours naguères ennemies, formèrent entr'Elles un *traité d'Alliance*. Cet acte fut signé à Drothningholm, le 19 Octobre 1791. Il serait difficile de se rendre compte de l'existence de cette transaction, s'il ne fallait l'attribuer au caractère chevaleresque du Roi Gustave III. Ennemi décidé des principes démocratiques qui dominaient alors la France, et préoccupé très probablement de l'idée d'aller combattre un jour la faction révolutionnaire, ce Monarque entrevoyait sans doute un avantage positif à préparer éventuellement l'exécution de ce plan, en assurant le repos de la Suède par une Alliance avec la Russie. Ce n'est que cette supposition qui puisse motiver d'une manière rationnelle la conclusion du Traité de Drothningholm. Quoiqu'il en soit, la mort tragique du Roi Gustave III (29 Mars 1792) ne lui permit point de donner suite à l'exécution du plan, dont cette transaction renfermait peut-être le premier germe, et la pensée secrète qui la dicta descendit avec lui dans la tombe.

### Danemarck.

Frédéric V † 14 Janvier 1766. Chrétien VII.

Les relations entre les cours de St.-Pétersbourg et de Copenhague ne cessèrent jamais d'être amicales.—Durant tout le règne de l'Impératrice Catherine elles ne furent interrompues par aucun de ces incidens passagers, que la politique toujours variable du 18-ème siècle rendait si fréquens et quelquefois si fâcheux.

Plusieurs transactions cimentèrent les liens entre les deux Cabinets. Mais leur objet étant plutôt d'un intérêt historique que d'une importance politique, nous croyons devoir nous borner à en indiquer sommairement la substance. Elles ont principalement rapport aux arrangemens de famille qui eurent lieu entre le Roi de Danemarck et la branche cadette de la maison de Holstein-Gottorp.

Le Grand-Duc Paul, étant appelé à représenter les intérêts de cette maison, l'Impératrice Catherine conclut à ce sujet le Traité *provisionnel* de Copenhague en 1767, sous la réserve de la ratification subséquente que recevraient les dispositions de cet acte, à l'époque de la majorité du Grand-Duc.



En vertu de cet acte, le Grand-Duc, renonçant à la portion qui devait un jour lui revenir du Duché de Sleswich et du Holstein, consentait à accepter en échange les Comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. Ces deux Comtés, que le Roi de Danemark s'engageait à faire ériger en Duchés, étaient destinés à former désormais le patrimoine de la branche cadette de la maison de Holstein-Gottorp. Finalement, le Grand-Duc Paul de Russie et ses descendants continueraient à être envisagés dorénavant comme chefs de cette maison.

Toutes ces dispositions, après avoir reçu l'assentiment du Grand-Duc, furent converties en Traité définitif, le  $\frac{21 \text{ Mai}}{1 \text{ Juin}}$  1773.

A l'époque où cette transaction fut signée à Tzarskoyé-Sélo, on était assurément loin de prévoir que la création du Duché d'Oldenbourg, et les droits de protection que la Cour Impériale était appelée à exercer sur ce petit Etat, serviraient un jour de motif à une rupture entre la Russie et la France, complication dont les conséquences changeraient l'état politique de l'Europe.

### Neutralité armée du Nord.

Après avoir rendu compte des Traités qui se rapportent séparément à la Suède et au Danemark, nous devons faire mention ici d'une transaction qui leur fut commune, et qui excita dans le temps à un haut degré l'attention de l'Europe. Cette Convention, conclue à Copenhague, le 9 Juillet 1780, par les Cours de St.-Petersbourg, de Stockholm et de Copenhague, avait pour objet de sanctionner les principes que l'Impératrice Catherine avait proclamés, peu de temps auparavant, pour maintenir *la liberté de navigation des neutres*.

La déclaration, que l'Impératrice avait émise à cet effet le 28 Février 1780, établissait généralement en principe: «que le pavillon couvre la cargaison». Cet axiome de droit maritime, auquel le Traité d'Utrecht de 1713, conclu entre l'Angleterre et la France, avait autrefois rendu un solennel hommage, était depuis longtemps tombé en désuétude. La Grande-Bretagne avait été la première à l'enfreindre, dès que son commerce, de jour en jour plus étendu, lui conseillait de ne pas admettre la libre navigation des neutres, et dès que sa prépondérance maritime lui donnait le pouvoir de mettre des bornes à cette liberté.

La suprématie exercée alors par l'Angleterre, et les entraves arbitraires qu'elle imposait à la navigation, ne cessaient de provoquer les récriminations sérieuses et les plaintes fondées des publicistes de cette époque.



L'école philosophique du 18-ème siècle, qui s'emparait avec empressement de tout sujet de controverse pour y rattacher des théories de liberté et des abstractions, fort en vogue parmi les idéologues de ce temps, avait puissamment contribué à exciter encore davantage les sympathies du public en faveur de cette question.—Nous ne croyons pas nous éloigner de la vérité, en admettant que ce motif ne fut pas entièrement étranger à la pensée de l'Impératrice Catherine, lorsqu'Elle se détermina à proclamer Elle-même un principe qui s'accordait si bien avec l'esprit de son siècle. Il est permis de croire que cette Souveraine, guidée en toute chose par des idées *pratiques*, ne se faisait pas illusion sur le peu de résultats que produirait une simple théorie du droit maritime, qui ne serait pas appuyée réellement par la force des armes. Mais il semblerait qu'en accordant à cette théorie la protection de Son grand nom, Elle se plaisait à l'idée de gagner le suffrage du monde savant de ce temps, dont l'opinion avait acquis alors une certaine importance. Ce qui semblerait confirmer cette supposition, c'est la publicité qui accompagna toutes Ses démarches à cet égard, tandis qu'Elle savait si bien couvrir de mystère les transactions de Son règne, auxquelles Elle attachait le plus d'intérêt.

Le principe que l'Impératrice Catherine avait pris pour base de la neutralité armée du Nord, après avoir été adopté par les Cours de Stockholm et de Copenhague, 9 Juillet 1780, obtint successivement l'adhésion.

27 Juillet 1780, de la France,

7 Août 1780, de l'Espagne,

3 Janvier 1781, des Etats généraux,

8 Mai 1781, de la Prusse,

9 Octobre 1781, de l'Autriche,

13 Juillet 1782, du Portugal,

10 Février 1783, des Deux-Siciles.

Toutes ces Cours s'empressèrent de donner ainsi à l'Impératrice Catherine un témoignage de déférence et d'égard, en acquiesçant au principe de liberté de navigation, dont Elle avait proclamé la justice.

L'Angleterre seule n'y donna point son assentiment. Mais, les difficultés où elle se trouvait placée par suite de l'insurrection de ses colonies dans l'Amérique du Nord, lui imposant la nécessité d'user de prudence, elle accompagna son refus des formes les plus conciliantes. Dans cette vue Elle se borna à déclarer: «que dès le commencement des troubles, les ordres les plus précis avaient été donnés de respecter le pavillon de Sa Majesté Impériale et le commerce de ses sujets selon le droit des gens et les engagements convenus; qu'il était à présumer que ces dispositions empêcheraient



toute irrégularité; mais que s'il arrivait la moindre violation de ces ordres réitérés, les tribunaux de l'Amirauté établis pour connaître de pareilles matières, et qui, dans tous les cas, jugent uniquement par le droit général des nations et par les stipulations particulières des différens traités, redresseraient ces torts».

L'Angleterre éludait par là la nécessité d'une réponse plus explicite, pour rejeter un principe de liberté, diamétralement opposé à ses intérêts.

De cette manière, la Puissance maritime dont il importait le plus d'obtenir l'adhésion, ne l'accorda point. Ce refus paralysait de fait toute la combinaison adoptée par les Cours du Nord, car, la Grande Bretagne, en se réservant de juger les questions litigieuses du droit maritime, selon les règles établies par ses propres tribunaux, la liberté de navigation, promise aux neutres par la Convention de Copenhague, cessait d'être un principe généralement reconnu, et ne devenait pas obligatoire pour la seule Puissance, contre laquelle les neutres avaient principalement besoin de trouver un appui.

Ainsi, les déclarations, relatives à la neutralité armée du Nord, restèrent sans effet vraiment pratique, circonstance qui nous donne l'occasion de remarquer ici combien il est nécessaire, dans l'intérêt de la dignité d'une grande Puissance, de ne pas se compromettre par des déclarations éventuelles, lorsqu'on recule devant la difficulté de les faire respecter. Il est donc d'une saine politique de ne jamais annoncer plus qu'on n'a le moyen de faire, règle de prudence qui, sous le règne actuel, sert de guide à notre Cabinet, et à laquelle nous sommes redevables de n'avoir jamais été plus forts en paroles qu'en actions.

### Grande-Bretagne.

#### *George III.*

L'Impératrice Catherine, douée d'une rare sagacité pour distinguer et pour bien définir les vrais intérêts des Etats dans leur rapports mutuels, avait compris que les liens du commerce étaient ceux qui devaient attacher le plus solidement l'Angleterre à la Russie. Nous avons vu plus haut comment cet axiome s'est vérifié dans une circonstance très-délicate sous le règne de l'Impératrice Catherine, et comment l'opposition élevée par le commerce a empêché le Ministère Britannique de déclarer la guerre à la Russie. La même considération ne cesse encore aujourd'hui d'influer sur nos relations avec l'Angleterre. Plus d'une fois, au milieu de difficultés graves,



c'est l'intérêt bien entendu du commerce anglais qui a prévalu sur les combinaisons du Cabinet de Londres, et l'a fait rentrer dans les voies de la modération et de la prudence.

Pénétrée de l'importance de cet objet, l'Impératrice Catherine n'a cessé d'apporter une attention sérieuse et une grande bienveillance aux encouragemens que nos relations commerciales avec l'Angleterre pouvaient réclamer.

Le premier traité de commerce conclu avec cette Puissance porte la date du 20 Juin 1766. Il avait été signé par Lord Macartney avec les Comtes Panin et Munich, le P-ce Galitzin et M-r Teploff. Les stipulations qu'il renfermait, avaient été arrêtées pour l'espace de 20 ans.

A l'expiration de ce terme, notre Gouvernement, par un consentement tacite, faisait durer encore l'effet de ces dispositions en faveur des négocians Anglais. Le Gouvernement Britannique, désirant toutefois régulariser cet état de choses, demanda et obtint du Cabinet Impérial le renouvellement du traité de 1766.

En conséquence, une Convention, conclue à Londres le 25 Mars 1793 entre le Comte Woronzow et Lord Grenville, renouvela pour six ans le traité précédent qui ne subit que de légères modifications.

A la même époque, la situation des affaires en France, présentant de jour en jour un aspect plus alarmant pour les autres Puissances, le Cabinet de Londres profita de ses relations amicales avec celui de St.-Pétersbourg, pour en venir à la conclusion d'un traité d'Alliance.

Il porte la même date que la Convention commerciale, mentionnée ci-dessus, 25 Mars 1793.

Par cet acte, les deux Gouvernemens contractaient l'engagement d'unir leurs efforts «pour garantir la tranquillité et la sûreté de l'Europe, et de ne mettre bas les armes qu'après un consentement commun, ni sans avoir obtenu la restitution des conquêtes que le France pourrait avoir faites sur l'une ou l'autre des deux Puissances ou sur telle autre Puissance amie, sur laquelle elles jugeraient à propos d'étendre cette garantie par un accord commun.

De plus, les deux Cabinets s'engageaient à fermer leurs ports aux vaisseaux français et à prendre toutes autres mesures en leur pouvoir, afin de troubler le commerce de la France et l'amener par ces voies à des conditions équitables de paix.

Ces relations d'alliance entre la Russie et l'Angleterre obtinrent une nouvelle confirmation par un second traité signé à St.-Pétersbourg le 18 Février 1795, et finalement par une triple alliance conclue à St.-Péters-



bourg le 28 Septembre de la même année entre le Cabinet Impérial et ceux de Londres et de Vienne.

Toutes ces transactions, destinées à servir de boulevard contre le débordement révolutionnaire de la France, restèrent néanmoins sans effet, et ne décidèrent pas l'Impératrice Catherine à prendre une part active à la lutte qui venait de s'engager dans l'occident.

L'attitude adoptée à cet égard par le Cabinet Impérial s'expliquera facilement par les considérations que nous allons ajouter ici sur la politique que la Russie suivait alors envers la France.

### France.

**Louis XV † 10 Mai 1774. Louis XVI † 21 Janvier 1793.**

Le Cabinet de Versailles s'était montré envers l'Impératrice Catherine tel qu'il était envers toutes les Puissances de l'Europe, faible, versatile et perfide. Il avait encouragé les fédérés polonais, sans oser s'opposer courageusement au démembrement de la Pologne. Il avait poussé la Porte Ottomane à la guerre, sans avoir assez de loyauté pour la secourir dans une lutte désespérée. En un mot, il avait suscité partout à la Russie de petites tracasseries et de petits embarras, tout en conservant envers l'Impératrice Catherine les dehors d'une courtoisie qui, dans la bouche d'un Ambassadeur de France remarquable par son amabilité et la finesse de son esprit, descendait souvent à la flatterie.

En présence des vastes projets de Catherine II, la politique étroite du Cabinet de Versailles ne parvenait, ni à se faire estimer, ni à se faire craindre. L'Impératrice qui appréciait toujours les hommes et les choses à leur juste valeur, comprit que le Cabinet français, dans l'état où il se trouvait, ne pouvait devenir pour elle, ni un auxiliaire, ni un obstacle. Dès lors, Elle le laissa, pour ainsi dire, entièrement en dehors de ses calculs, Aussi, est-il bien digne de remarque que, parmi la longue série de conventions et de traités conclus sous le règne de Catherine II, il ne se trouve pas une seule transaction politique avec la France, circonstance d'autant plus significative, qu'à cette époque on multipliait les actes diplomatiques même outre mesure, et que l'on abusait, si j'ose m'exprimer ainsi, du plaisir de négocier. L'Impératrice, en tenant ainsi le Cabinet de Versailles complètement à l'écart, témoignait d'une manière bien marquée combien Elle faisait peu de cas de sa coopération.



Durant tout son règne, les archives du Cabinet Impérial ne contiennent la trace que d'une seule convention commerciale signée à St.-Petersbourg le  $\frac{30 \text{ Décembre } 1786}{11 \text{ Janvier } 1787}$  par le Comte de Ségur. On serait tenté de dire qu'en accordant à ce Ministre l'honneur de conclure un traité avec le Cabinet de Russie, l'Impératrice accordait au mérite de l'homme privé une satisfaction qu'elle refusait au crédit et à la considération politique de sa Cour.

Le traité de Commerce conclu avec de Comte Ségur fut rompu par l'Impératrice Catherine, dès l'instant où la catastrophe du 21 Janvier 1793 vint plonger toutes les Cours de l'Europe dans le deuil et mettre le comble aux horreurs de la révolution.

Dès lors, Catherine II n'hésita point à manifester hautement la réprobation dont Elle frappait les sanglans attentats de la France. Conformément aux ordres du Gouvernement Impérial, tous les Français résidant en Russie furent sommés, ou de sortir des frontières de l'Empire dans l'espace de trois semaines, ou de rompre toute correspondance avec la France et de s'engager sous serment à renoncer à jamais aux doctrines subversives qui dominaient ce malheureux pays.

Tandis qu'Elle se prononçait ainsi contre les événemens de la révolution, Catherine II, ainsi que nous l'avons dit plus haut, promettait aux Cabinets de Londres et de Vienne sa coopération aux mesures adoptées par les deux Puissances, pour opposer une barrière insurmontable au débordement de la France.

Dans cette vue, le Cabinet Impérial conclut des traités d'Alliance: avec l'Autriche le 14 Juillet 1792, avec l'Angleterre le 25 Mars 1793, et avec les deux Cours ensemble le 28 Septembre 1795. En même temps l'Impératrice annonçait l'intention de préparer de grands armemens pour les mettre à la disposition de ses Alliés. Mais, jusqu'à sa mort  $\frac{6}{17}$  Novembre 1796, cette promesse demeura sans effet. Si l'on se souvient de la promptitude avec laquelle cette grande Souveraine savait réunir ses armées et ses escadres pour mettre à exécution les plans qu'Elle avait médités dans l'intérêt exclusif de son Empire, on ne saurait s'empêcher d'être surpris de la lenteur qu'elle mit à venir au secours de ses Alliés dans leur lutte commune contre la France.

Les historiens contemporains ont pensé que Catherine II, toujours éloignée de s'engager dans des combinaisons étrangères à ses intérêts directs, trouvait au contraire qu'il était avantageux à ses vues politiques de laisser les Puissances rivales, l'Angleterre et l'Autriche, user leurs



forces dans un conflit où la Russie Elle-même n'avait rien à gagner ni à perdre. Sans nous permettre de décider en combien cette supposition peut être fondée, nous nous bornerons à dire qu'un caractère aussi entier que celui de l'Impératrice Catherine, semblait ne pas être fait pour se prêter à des *demi-mesures*, en face d'un événement aussi grave que l'était la révolution française. Catherine II devait donc, ou bien rester témoin impassible de ce grand bouleversement de l'ordre social dans l'occident, ou bien s'engager dans une lutte à mort contre le principe révolutionnaire.

*Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les premières guerres avec la Pologne, l'Impératrice n'employa que 10 à 15,000 hommes tandis qu'en 1793, elle y envoya 100,000 hommes, l'élite de son armée du Danube, commandés par le héros d'Otsakow et d'Ismael. Cela prouve combien l'Impératrice avait compris l'importance de la révolution française pour les intérêts directs de la Russie.*

Peut-être l'opinion de l'Impératrice n'était-elle pas encore entièrement fixée sur le parti qu'elle avait à prendre, et cette incertitude servirait, je pense, à expliquer en quelque sorte l'hésitation qu'Elle mit à combattre les doctrines qu'elle avait hautement condamnées.

Toujours est-il digne de remarque que le génie de Catherine II, si fertile en ressources, si hardi dans ses vastes conceptions, ne se soit pas senti assez de puissance, pour lutter contre les terribles événemens qui s'accomplirent en France depuis 1790 à 1796. Assurément, il est juste de dire que ces événemens sortaient tellement des calculs étroits de la politique de ce temps, que les Cabinets de l'Europe en restèrent confondus. Aussi, les moyens qu'ils employèrent pour y résister, furent-ils dès l'origine frappés de nullité, parceque l'Alliance qu'ils concertèrent entr'eux ne pouvait être ni forte, ni durable. Ils avaient tous la conscience de s'être trompés si souvent les uns les autres, qu'il ne leur était malheureusement plus permis d'inspirer de la confiance à personne, ni d'éprouver ce sentiment eux-mêmes. Les liens de l'estime mutuelle s'étaient rompus entre les états. La bonne foi avait cessé de donner une valeur morale à leurs transactions. Voilà pourquoi nul n'osait se fier entièrement à ses Alliés, tant il y avait lieu de craindre que chacun, malgré ses promesses, ne finit par stipuler pour lui seul, en sacrifiant, à la première occasion favorable, la cause commune à ses propres intérêts.

Cette circonstance explique suffisamment comment les Alliances, auxquelles l'Impératrice Catherine participa, demeurèrent stériles, et comment les coalitions subséquentes vinrent à se dissoudre les unes après les autres, sans obtenir le moindre résultat.



Il était réservé au règne de l'Empereur Alexandre d'effacer la dernière trace de la désunion des Cabinets et de fonder sur la base d'une parfaite *solidarité* le système de la grande alliance Européenne.

Une si haute conception ne s'accordait pas avec les combinaisons isolées, ni avec la méfiante jalousie de la politique du 18-me siècle.

### *Conclusion.*

Placé sous l'influence de l'esprit dominant de ce siècle, le règne de l'Impératrice Catherine ne saurait être jugé aujourd'hui avec une entière impartialité, sans que nous fassions une large part à la différence qu'il y a entre les hommes et les choses de cette époque et la nôtre.

D'autres intérêts fixaient alors l'attention de notre Cabinet, d'autres idées guidaient sa marche, d'autres principes présidaient à son langage.

Alors, il entretenait la méfiance entre l'Autriche et la Prusse; aujourd'hui il veille à la conservation de leur intime union.

Alors, il était intéressé à voir le mécontentement se propager parmi la noblesse en Suède; aujourd'hui il ne désire que l'affermissement du repos au sein de cette puissance voisine.

Alors, il cherchait à étendre son influence sur les affaires intérieures de l'Allemagne; aujourd'hui il abandonne aux états de la confédération le soin de régler leurs rapports librement, et évite d'y intervenir.

Alors, il encourageait les populations chrétiennes en Turquie à viser à leur affranchissement et à leur indépendance politique; aujourd'hui, il les exhorte à vivre en paix et à jouir sans troubles, des bienfaits et des immunités dont elles sont redevables à la Russie.

Alors, il ébranlait jusque dans ses bases l'Empire Ottoman; aujourd'hui il contribue à le préserver de sa chute, persuadé que le maintien d'une Puissance inoffensive, sur nos frontières et sur les rives du Bosphore, est l'état des choses qui convient le mieux à nos vrais intérêts.

Alors, il cherchait à s'agrandir; aujourd'hui il met son unique gloire à conserver et à gouverner sagement les vastes pays qu'il possède, en fortifiant de plus en plus leur indissoluble unité.

Voilà quels sont les traits distinctifs qui servent à caractériser les deux époques. Celle du règne de l'Impératrice Catherine nous a légué un héritage de puissance et de grandeur, dont la Russie ne saurait jamais méconnaître le bienfait. Mais comme dans la vie des états, il n'y a pas de succession sans charges ni sans regrets, le règne dont nous gardons



respectueusement la mémoire, nous a transmis aussi des difficultés qui pèseront encore longtemps sur la politique de la Russie.

C'est de cette époque que date, comme nous l'avons déjà fait observer la pénible nécessité où nous sommes, d'intervenir, même malgré nous, dans les affaires administratives des principautés de Moldavie et de Valachie, intervention souvent embarrassante pour nous, et toujours fort ingrate, car elle nous oblige à surveiller un pays qui ne nous appartient pas.

C'est encore à cette époque que remontent les premières tentatives de l'affranchissement de la Grèce, efforts que la Russie avait encouragés anciennement, qu'elle a été forcée de protéger depuis, et qui ont fini par amener la création de ce nouvel état, où nous luttons dès à présent avec difficulté contre l'envahissement des doctrines révolutionnaires.

C'est la politique de 1772 qui a légué aussi à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse les difficultés graves que le partage de la Pologne a fait naître, difficultés dont nous avons apprécié de nos jours toute l'étendue, et que l'énergie seule de l'Empereur, notre maître, est parvenue à vaincre.

Les règnes, en se succédant, transmettent ainsi l'un à l'autre un héritage de bien et de mal, un legs de succès et d'épreuves. La Russie fidèle à ses maîtres ne garde que le souvenir de leur gloire.

(St.-Petersbourg le 27 Janvier 1838).

### **Aperçu historique des principales transactions conclues sous le règne de l'Empereur Paul I-er.**

*6 Novembre 1796—12 Mars 1801.*

#### **Introduction.**

La pensée dominante du règne de l'Empereur Paul I-er fut la résistance qu'il opposa au principe révolutionnaire.—Au moment de son avènement au trône il annonça aux Cours Alliées que, bien qu'il ne fût pas en son pouvoir, dès les premiers jours de son règne, d'envoyer une armée hors des frontières de son Empire, il n'en resterait pas moins fidèle aux engagements contractés par l'Impératrice Catherine pour assister les Alliés dans leur lutte contre l'ennemi commun. Dès lors, l'idée d'opposer une barrière aux progrès du désordre moral qui commençait à se propager de plus en plus dans l'Occident, et qui menaçait d'ébranler tous les trônes, ne cessa de faire l'objet des efforts de l'Empereur Paul. Sous l'influence de cette pensée, ce Monarque accorda une faveur particulière à l'institution de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem. En relevant cet ordre et en agrandissant les moyens d'influence morale qu'il pourrait



exercer, l'Empereur Paul regardait cette institution comme un noviciat où la noblesse de tous les pays de l'Europe devait puiser les sentimens de loyauté et d'honneur dont elle aurait besoin pour résister à l'envahissement du système d'égalité qui semblait déjà déborder tous les rangs de la société <sup>1)</sup>. Dès le mois de Janvier 1797, l'Empereur avait accordé à l'ordre de Malte des preuves réitérées de bienveillance. Non-seulement il l'avait généreusement indemnisé de la perte du prieuré d'Ostrog en Volhynie, dont cet ordre avait été privé par suite des troubles de la Pologne, mais de plus, Il avait confirmé l'établissement de l'institution de St.-Jean dans Ses Etats, et accueilli avec une distinction marquée le bailli Comte de Litta, Ambassadeur de l'ordre à St.-Pétersbourg.

#### **Protection accordée à l'ordre de St.-Jean de Jérusalem.**

Au mois de Mai 1798, les Français, s'étant emparés de l'île de Malte, que la trahison livra au Général Bonaparte, l'Empereur Paul déclara qu'il prenait désormais l'ordre de St.-Jean de Jérusalem sous sa suprême direction, et promettait non-seulement de le maintenir dans ses privilèges, mais d'employer aussi tous ses soins pour le rétablir dans son ancienne splendeur. Si nous avons cru devoir rappeler ici cette circonstance avec quelque détail, c'est parce qu'elle n'a pas été étrangère aux événemens politiques dont nous allons rendre compte. En effet, la conduite arbitraire tenue par la France envers l'ordre de St.-Jean, et surtout la manière perfide dont elle avait réussi à s'emparer de l'île de Malte, sans provocation aucune, sans prétexte quelconque, contribuèrent infiniment à fortifier l'Empereur Paul dans les dispositions défavorables qu'il avait déjà manifestées jusqu'alors envers le Gouvernement révolutionnaire. Ces sentimens portèrent l'Empereur Paul à adopter envers la France une attitude plus prononcée. Dans ce but, Il chercha d'abord à rétablir la bonne intelligence entre les Cours de Vienne et de Berlin, qui avaient à se reprocher mutuellement d'être entrées séparément en négociation avec le Directoire, malgré les liens de l'Alliance qui les unissaient. Les démarches que le Cabinet Impérial fit à Vienne et à Berlin dans un but de conciliation, restèrent toutefois sans effet.

#### **Seconde Coalition de 1798.**

La Prusse déclina positivement de prendre une part active à la seconde coalition de 1798. C'est ici l'endroit de dire combien la désunion qui

<sup>1)</sup> Въ подлинникѣ, противу этихъ словъ, Государемъ Императоромъ Николаемъ I написано: «c'est la première fois que j'ai compris l'idée de mon Père».



régnait alors entre les Puissances du Continent, fut fatale à leur cause. Chacune d'elles, ne prenant en considération que ses propres intérêts, se tenait à l'écart, pendant qu'elle voyait le désastre de la guerre frapper la Puissance voisine. C'est ainsi que les Cours d'Allemagne, en séparant leurs moyens de défense, en divisant leurs intérêts, furent attaquées successivement par Napoléon et succombèrent l'une après l'autre dans une lutte inégale contre un ennemi qui les dominait par l'ascendant de son génie. La Prusse abandonna l'Autriche en 1798 et en 1805. L'Autriche, à son tour, abandonna la Prusse en 1806, et celle-ci, épuisée par une guerre ruineuse, demeura de nouveau témoin impassible de la guerre de 1809, qui devint si funeste à la Monarchie Autrichienne. En 1812, il ne restait plus sur le champ de bataille que la Russie, exposée à lutter seule contre les forces réunies de l'Occident, et c'est de ce combat à mort que l'Empereur Alexandre sortit victorieux pour le salut de l'Europe. A l'époque dont nous parlons ici, le Cabinet de Russie était loin de prévoir que ce serait à lui qu'appartiendrait un jour la gloire de se placer à la tête de l'Alliance Européenne. En 1789, le Cabinet Impérial faisait des efforts infructueux pour rallier le Cabinet de Berlin à ce système d'union intime entre les trois Puissances du Continent, qui vingt-deux ans plus tard devint un gage de salut pour la Monarchie Prussienne.

Alors, ainsi que nous l'avons dit, son isolement était complet, sa résistance à nos démarches inébranlable. La Russie et l'Autriche résolurent donc d'entrer seules en campagne. Une armée de 60,000 Russes se mit en mouvement vers le Danube. Souvoroff, dont le nom était connu depuis la guerre de Turquie, fut appelé à commander cette armée.

#### **Traités d'Alliance avec Naples, la Porte, l'Angleterre, le Portugal, la Suède.**

Pendant qu'elle continuait sa marche, le Cabinet Impérial se préparait à former de nouvelles Alliances pour étendre le cercle des opérations qu'il dirigeait contre la France. Dans ce but, il conclut successivement des Traités d'Alliance avec Naples le 18/29 Novembre 1798, avec la Porte le 11/22 Décembre 1798, avec l'Angleterre le 18/29 Décembre 1798, avec le Portugal le 17/28 Septembre 1799, avec la Suède le 18/29 Octobre 1799.

Tandis que ces transactions agrandissaient les moyens d'action de l'Alliance, la bravoure de nos troupes secondait puissamment les opérations de l'armée Autrichienne.



*Campagne d'Italie.* En Italie, la campagne fut brillante et heureuse. La Toscane, la Lombardie, le Piémont se trouvèrent libres de la présence des Français. Souvoroff, appelé au commandement en chef des armées Alliées, eut le bonheur de voir partout la victoire se ranger sous nos drapeaux. En Suisse, le sort des combats fut contraire aux Alliés. La défaite, qu'ils essuyèrent à Zurich le  $14/25$  Septembre 1799, mit obstacle à la poursuite de leurs succès dans le nord de l'Italie.

### **Mésintelligence entre la Cour de Russie et celle de Vienne.**

Le reproche que s'attira alors le général Autrichien Frölich, d'avoir mal secondé les mouvements de nos troupes dans la journée de Zurich, fut une des causes principales qui indisposèrent alors l'Empereur Paul contre la Cour de Vienne. Un autre motif de mésintelligence entre les deux Cabinets se rattachait à la prise d'Ancône, enlevée aux Français par les troupes combinées Russes et Autrichiennes, au mois de Novembre 1799. La capitulation de la place ayant été conclue de manière à ne pas faire mention de la coopération de nos troupes, et à empêcher le Général qui les commandait de se rendre maître des vaisseaux qui étaient dans le port, le Cabinet Impérial crut devoir ne pas se montrer indifférent à ce manque de réciprocité et d'égards de la part de son Allié. En conséquence, l'armée Russe reçut l'ordre de quitter l'Allemagne et de rentrer dans nos frontières. Sa coopération aux événemens de la guerre d'Italie, quelque brillante qu'elle fût, resta donc sans résultat décisif. Il en fut de même de la diversion opérée en Hollande par un corps de débarquement, que notre Gouvernement y avait envoyé en 1799, d'après un plan arrêté d'un commun accord avec l'Angleterre. Le non-succès de cette entreprise ne tarda pas de réagir défavorablement sur nos rapports avec l'Angleterre, la conséquence ordinaire d'une combinaison manquée étant généralement celle d'affaiblir les liens entre Alliés qui croient avoir à se reprocher des torts mutuels. La seconde coalition touchait ainsi à sa fin, sans avoir répondu aux espérances qu'elle avait fait naître dans l'esprit de notre Cabinet. Le seul résultat que ses efforts avaient obtenu, consistait dans l'affranchissement des îles de Corfou, de Zante, Céphalonie, Saint-Maure, Ithaque, Taxo et Cérigo. En 1797, ces îles, qui avaient formé une dépendance de la république de Venise, étaient tombées au pouvoir de la France. L'escadre combinée Russe et Ottomane en avait pris possession dans le courant des années 98 et 99. Mais, l'intérêt des deux Gouvernemens ne permettant, ni à l'un, ni à l'autre, de convertir



cette acquisition à son avantage exclusif, on convint d'en former un état indépendant, placé nominalelement sous la suzeraineté de la Porte, mais en même temps sous la protection et la garantie de la Russie. La création de ce petit Etat, sous la dénomination de République des Sept Iles-Unies, fut consacrée par la Convention de Constantinople du 21 Mars 1800. L'escadre Russe, à laquelle les sept-îles étaient redevables de leur délivrance, avait également été destinée à concourir à la prise de l'île de Malte. Le 5 Septembre 1800, la place s'était rendue aux Anglais par capitulation. L'Empereur Paul avait lieu de croire qu'en Sa qualité de Grand-Maitre et de protecteur de l'ordre de St.-Jean, Malte serait placée sous sa garde. Cette attente ne se réalisa point. Décidé à maintenir l'occupation d'un poste qui promettait à Sa marine un important point d'appui dans la Méditerranée, le Gouvernement Britannique ne se montra nullement disposé, ni à faire droit aux justes demandes de l'ordre, ni à déférer à l'intervention légale du Monarque qui en était l'Auguste protecteur.

### **Mésintelligence entre la Russie et l'Angleterre.**

Ce motif, ajouté encore à plusieurs autres griefs qui s'élevaient contre l'Angleterre à cause des vexations réitérées auxquelles Elle soumettait la marine marchande des Alliés de la Russie, nommément par suite des insultes faites aux pavillons Danois et Suédois, déterminèrent l'Empereur Paul à adopter contre la Grande-Bretagne des mesures d'un caractère sérieux. L'embargo fut mis sur tous les vaisseaux Anglais dans les ports de l'Empire. En notifiant cette disposition aux Représentants étrangers à St.-Petersbourg, le Cabinet Impérial déclara que l'embargo ne serait levé, que lorsque l'Angleterre aurait satisfait aux engagements qu'elle venait d'enfreindre par la prise de possession de l'île de Malte. L'attitude, que la Russie avait adoptée envers le Gouvernement Britannique, ne pouvait manquer d'amener entre les deux pays un conflit, dont la Baltique ne tarderait pas à devenir le théâtre.

### **Convention maritime entre les Cours du Nord.**

Dans cette attente, le Cabinet Impérial crut devoir rappeler aux Cours du Nord les principes qu'elles avaient établis précédemment, en adhérant à la *neutralité armée*.

Invitées à se prononcer sur cette question, les Cours de Stockholm, de Berlin et de Copenhague se décidèrent, au mois de Décembre 1800,



nées de règne, si fertiles en grands événements, si riches en bienfaits, peuvent se diviser en quatre époques, qui ont eu chacune un caractère particulier et des résultats distincts.

### **1-ère époque, depuis l'avènement au trône de l'Empereur jusqu'à la paix de Tilsit. 1801—1807.**

Dans l'espace de ces sept années, nous avons vu se succéder d'abord un désir sincère d'assurer à la Russie et à l'Europe entière le bienfait d'une pacification générale; ensuite, une noble résolution de résister à l'ennemi du repos commun; enfin, des efforts réitérés et malheureusement toujours infructueux, de soutenir une lutte qui se termina par une transaction désastreuse pour les Alliés de la Russie. Cette période du règne de l'Empereur Alexandre est celle d'une politique généreuse dans ses efforts, mais souvent incertaine dans sa marche, et trop compliquée dans ses calculs.

### **2-de époque, depuis la paix de Tilsit jusqu'à la rupture avec la France. 1807—1812.**

Durant cet intervalle de 5 ans, l'Empereur Alexandre, profondément découragé par l'expérience du passé et cédant à l'influence magique de Napoléon, remplissait avec une entière mais douloureuse fidélité, les engagements qu'il avait contractés à Tilsit. La réunion d'Erfurt marque le moment où l'union des deux Souverains parvint au plus haut degré d'intimité. La guerre de 1809 sera toujours le souvenir le plus pénible de ce temps, où la Russie, pour ne pas manquer aux obligations qu'elle s'était imposées, se vit forcée de tourner ses armes contre son ancienne alliée, l'Autriche. De là commence une série de provocations, d'iniquités et de mesures hostiles de la part de Napoléon, qui indiquaient clairement son intention d'en venir à une rupture avec la Russie, événement dont l'Empereur Alexandre se refusait d'abord d'admettre la possibilité, qu'il chercha ensuite à prévenir de tous ses moyens, mais qu'il finit par accepter comme une nécessité inévitable. Le souvenir des cinq années qui succédèrent à la paix de Tilsit nous enseigne ainsi que la politique, même la plus bienveillante, lorsqu'elle a le malheur de s'associer à un système vicieux par principe, ne peut jamais produire d'heureux résultats, mais que, d'erreur en erreur, elle est entraînée, malgré elle, aux conséquences les plus regrettables.



### **3-ème époque, depuis la rupture avec la France jusqu'à la chute de Napoléon et la première paix de Paris. 1812—1814.**

Cette page de l'histoire du règne de l'Empereur Alexandre est sublime. Les regards de la Russie s'y reporteront toujours avec admiration et avec reconnaissance. C'est dans l'adversité que se fortifie le noble cœur de l'Empereur Alexandre; c'est au milieu des plus grands revers qu'il sait montrer une fermeté, une persévérance, qui assurent le salut de la Russie.

Abandonné de ses Alliés, attaqué par les forces réunies du continent, il manifeste une volonté inébranlable de ne point transiger avec Napoléon, aussi longtemps qu'un seul ennemi se trouvera encore sur le sol de la Russie. Toute sa confiance est dans la justice de sa cause et dans la protection de la Providence Divine. Une si haute vertu, une foi si vive, ne pouvaient tarder de sortir victorieuses de cette grande épreuve. Les espérances et les vœux de l'Empereur Alexandre s'accomplirent. La Russie était délivrée de la présence de l'ennemi, mais les efforts de ce Monarque ne s'arrêtèrent pas là. Après avoir assuré le repos de son Empire, il éprouvait le besoin d'affranchir et de pacifier l'Europe entière. Sa grande âme avait appris dans l'adversité à rendre le bien pour le mal. Pénétré de cette pensée, l'Empereur Alexandre n'hésita point à franchir les frontières de la Russie pour aller délivrer l'Allemagne du joug français. Bientôt il rallia autour de lui la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre, la Suède, les Princes d'Allemagne, fonda le système de la Grande Alliance, et ne posa les armes, que lorsqu'il eut pacifié l'Europe en brisant le sceptre de Napoléon. Ces immenses événements, resserrés dans l'étroite limite de trois ans, nous conduiront jusqu'à la première paix de Paris de 1814. Nos souvenirs s'attachent avec respect à cette époque mémorable. Elle nous enseigne que la politique de la Russie n'est jamais plus puissante, que lorsqu'elle sait allier la modération à la force, et le désintéressement à la gloire.

### **4-ème époque, depuis la paix de Paris en 1814 jusqu'à la fin du règne de l'Empereur Alexandre. 1814—1825.**

Des transactions d'un grand intérêt européen ont rempli les dix dernières années de la vie de l'Empereur Alexandre. L'état de possession territoriale de toutes les Puissances a été rétabli sur une base large et solide. Napoléon, vaincu à Waterloo, a été forcé de redescendre d'un trône que

les Monarques Alliés ont rendu une seconde fois à la dynastie des Bourbons. La France, après une occupation de trois ans, a été admise enfin à faire partie de l'Alliance Européenne. Les révolutions de Naples, du Piémont et d'Espagne ont été arrêtées dans leurs progrès, et partout la paix de l'Europe placée sous la garantie tutélaire de la grande Alliance. Tels ont été les résultats des Congrès de Vienne, d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, Laybach et Vérone. Pendant ces réunions, des Souverains Alliés, l'Empereur Alexandre a recueilli les fruits de son désintéressement et de sa modération. L'influence morale, qu'il a exercée sur les déterminations des Cabinets, a été un juste hommage rendu à la loyauté de sa politique. Cependant, comme le triomphe le plus complet ne saurait s'accomplir sans un mélange de peine, l'auguste pensée de l'Empereur Alexandre au milieu de ses plus brillans succès, n'a pas été exempte d'affliction et de regrets. Il a reconnu avec une douleur profonde que les idées de perfectionnement et de liberté politique qui avaient été si présentes à son esprit durant les premières années de son règne, devaient conduire tôt au tard à des illusions dangereuses et contribuer à affaiblir les garanties de l'ordre social, au lieu de les rendre plus fortes et plus durables. Cette conviction, jointe aux complications, de jour en jour plus sérieuses, que l'insurrection de la Grèce avait fait naître dans l'Orient, répandit un nuage sur les derniers momens du règne de l'Empereur Alexandre, et remplaça la politique de notre Cabinet dans un état d'incertitude qui réclamait une prompt solution. C'est cette difficulté grave que l'Empereur Alexandre légua à son successeur, en lui transmettant l'héritage de sa puissance, de ses vertus et de sa gloire.—Après avoir ainsi jeté un coup d'œil rapide sur l'ensemble des événemens qui remplissent l'histoire politique des premières vingt-cinq années de ce siècle, nous allons examiner en détail les principales transactions qui se succédèrent durant cette époque mémorable, et sur lesquelles la Russie exerça une influence prépondérante.

### **1-ère époque, depuis l'avènement au trône de l'Empereur Alexandre jusqu'à la paix de Tilsit. 1801—1807.**

Le premier vœu de l'Empereur Alexandre eut pour objet le rétablissement de nos relations d'amitié avec l'Angleterre, momentanément interrompues par les différends qui, sous le règne de l'Empereur Paul, avaient fait éclater la guerre du Nord, en renouvelant les questions litigieuses de la neutralité armée.



### Rétablissement de la paix avec l'Angleterre. Convention du 5/17 Juin. 1801.

Guidé par un désir sincère de résoudre cette difficulté dans un esprit de bienveillance et de conciliation, le Cabinet Impérial commença d'abord par lever l'embargo mis sur les navires Anglais, et ne tarda pas à ouvrir ensuite les voies à une négociation directe avec le Gouvernement Britannique. Elle ne fut pas de longue durée, et ne manqua pas d'amener un résultat satisfaisant. De part et d'autre on fit des concessions équitables. Pour se rapprocher, on s'éloigna mutuellement des principes stricts que l'on avait cherché à maintenir. L'Angleterre consentit à modifier les prétentions qu'elle avait élevées autrefois, quant au *blocus* des ports.

Elle admit en principe que «la dénomination d'un port bloqué ne pouvait être accordée qu'à celui où il y a, par la disposition de la Puissance qui l'attaque avec des vaisseaux arrêtés ou suffisamment proches, un danger évident d'entrer». Par là, elle renonçait à la prétention de considérer comme bloqués des ports où il n'y avait pas d'empêchement réel ni danger évident d'entrer; ce qu'on avait appelé jusque là *blocus sur papier*, par la raison que la mesure, qui constituait le blocus, se bornait à une simple défense publiée par l'Amirauté, sans emploi d'un moyen coercitif pour en assurer l'exécution. De son côté, le Cabinet Impérial, dérogeant aux principes stricts de la neutralité armée, fit à l'Angleterre une double concession, savoir: 1) que le pavillon ne couvrirait plus la marchandise, c'est-à-dire qu'un bâtiment neutre ne pourrait plus avoir à son bord des propriétés *ennemies*. 2) que la visite de bâtimens neutres peut se faire, lors même qu'ils se trouvent sous convoi. Ces dispositions qui, sous quelques restrictions, assurèrent à la navigation des neutres des facilités et une garantie de sécurité, dont ils n'avaient pas joui depuis longtems, furent sanctionnées par la Convention signée à St.-Pétersbourg le 5/17 Juin 1801. Le Comte Panin et Lord St.-Helens attachèrent leur nom à cet acte. Il mérite encore aujourd'hui de fixer toute notre attention, car, bien que la déclaration de guerre, émise par l'Empereur Alexandre en 1808, ait *annulé* la Convention du 5/17 Juin, elle n'en conserve pas moins aux yeux de notre Cabinet une haute valeur. Cela est si vrai, que pendant la dernière guerre de Turquie, en 1828, notre Gouvernement a cru devoir déclarer formellement: «que le Commandant en Chef de l'Escadre Impériale dans la Méditerranée a été chargé de suivre les règles prescrites par les conventions conclues en 1801 avec la Grande Bretagne, ces conventions étant, d'un côté les dernières au moyen desquelles nous avons proclamé nos principes définitifs de droit ma-



ritime dans son application aux vaisseaux neutres et offrant de l'autre à ceux-ci les plus solides garanties contre toute prétention exagérée, tout acte vexatoire, toute visite indue et toute confiscation arbitraire».

#### **v. Circulaire du 17 Avril 1828.**

La Convention du 5/17 Juin 1801 a donc été considérée, encore de nos jours, comme la base de notre code maritime concernant la navigation des neutres. Sous ce rapport, cette transaction a une importance pratique, qui mérite de ne pas être perdue de vue. Les Cours de Danemarck et de Suède, sur l'invitation qui leur en fut adressée, accédèrent à la Convention du 5/17 Juin, la première le 23 Octobre 1801, la seconde le 16/28 Mars 1802. La paix se trouvant ainsi rétablie dans le Nord, l'Empereur Alexandre s'occupa sérieusement des moyens d'en étendre le bienfait au reste de l'Europe.

#### **Rétablissement de la paix avec la France.**

Dans cette vue, il résolut de conduire promptement à terme la négociation déjà entamée à Paris, sous le règne précédent, et d'en venir à une entente directe avec le premier Consul, qui commençait dès lors à exercer sur toutes les grandes questions de l'Europe une influence de jour en jour plus décisive.

#### **Traité de paix de Paris, 10 Octobre 1801.**

Deux transactions furent le résultat de la négociation de Paris: la première, traité patent, rétablit la bonne intelligence entre les deux pays, et «promet mutuellement de ne pas souffrir qu'aucun de leurs sujets se permette d'entretenir une correspondance quelconque, soit directe, soit indirecte, avec les ennemis intérieurs du Gouvernement actuel des deux Etats, d'y propager des principes contraires à leurs constitutions respectives, ou d'y fomenter des troubles».

#### **Convention secrète de Paris, 10 Octobre 1801.**

La seconde est une convention *secrète*, par laquelle les deux Gouvernemens s'engagent à agir dans un parfait accord pour conduire à une solution satisfaisante les principales questions du moment. L'article 1 étend les effets de cette entente commune nommément aux affaires d'Allemagne, et stipule que dans les arrangements à prendre pour indemniser les Princes



dépossédés de leurs Etats héréditaires par suite des événemens de la guerre, on adoptera «pour principe invariable le maintien d'un juste équilibre entre les maisons d'Autriche et de Brandebourg». Les articles suivans 2, 4, 5 et 6, font l'application de cette même entente aux affaires d'Italie, et promettent de régler d'une manière équitable les intérêts du S-t Siège, du Royaume des Deux-Siciles et de Sardaigne. Les articles 7 et 8 mettent à couvert les droits que les maisons de Wurtemberg et de Bavière peuvent faire valoir à une juste indemnité.

L'article 9. reconnaît l'indépendance de la république des sept-îles.

L'article 3 annonce l'intention du Gouvernement Français d'ouvrir une négociation à Constantinople pour le rétablissement de la paix sous la médiation de la Russie.

Par l'article 10, celle-ci s'engage à employer ses bons offices à Constantinople pour faire mettre en liberté les prisonniers français. Enfin l'art. 11 exprime l'intention des deux parties contractantes de s'occuper des moyens de consolider la paix générale sur les bases susmentionnées, de rétablir un juste équilibre dans les différentes parties du monde et d'assurer la liberté des mers, se promettant d'agir de concert dans toutes les mesures de conciliation ou de vigueur convenues entr'elles pour le bien de l'humanité, le repos général et l'indépendance des Gouvernemens». C'est sur la base de cette transaction *secrète* du 10 Octobre 1801 que se fondèrent toutes les négociations ultérieures entre le Cabinet Impérial et la France, et c'est elle qui devint la première cause de la mésintelligence qui survint bientôt entre les deux Gouvernemens. Ainsi le noble désir de pacifier l'Europe, de faire rendre à chaque Etat la justice qui lui est due, entraîna l'Empereur Alexandre bien au-delà de ses prévisions et l'engagea dans des difficultés que la mauvaise foi de Napoléon devait multiplier à l'infini, jusqu'au moment où une rupture entre les deux pays devint enfin inévitable.

A l'époque où la Convention de 1801 fut signée, l'Empereur Alexandre, loin de la regarder comme la source de tant de difficultés et de tant de discussions sérieuses, l'envisageait au contraire comme un acheminement vers cette pacification générale qui était le plus cher de ses vœux.

#### **Médiation de la Russie dans les affaires d'Allemagne.**

Pénétré de cette conviction, Il s'associa avec empressement aux délibérations qui s'ouvrirent à la Diète de Ratisbonne et qui eurent pour



objet de régler l'indemnité des Princes d'Allemagne privés de leurs possessions héréditaires sur la rive gauche du Rhin.

La Convention de Paris, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avait établi: «qu'en réglant cette indemnité, on ne perdrait pas de vue la nécessité de maintenir un juste équilibre entre les maisons d'Autriche et de Brandebourg.»

Quelque légitime que fût cette considération, elle n'en contribua pas moins à embarrasser singulièrement les travaux de la diète et à augmenter la jalousie mutuelle des deux Cours prépondérantes en Allemagne.

C'est de cette époque que datent principalement les ressentimens qu'elles gardèrent l'une envers l'autre, et qui par la suite eurent une influence si fâcheuse sur leurs relations.

Les détails de l'arrangement final qui régla l'affaire de l'indemnité par le recès de la députation de l'Empire du 25 Février 1803, appartenant exclusivement à l'histoire du droit public de l'Allemagne, nous dépasserions les bornes du présent travail, en faisant mention de l'étendue des compensations territoriales assignées à chacun des Princes qui y participèrent. Il nous suffit de faire observer que l'indemnité qu'ils obtinrent leur fut assurée par la voie de *sécularisation*, c'est-à-dire que les Princes, privés de leurs possessions sur la rive gauche du Rhin, en furent dédommagés par la suppression des Evêchés, Abbayes et dotations ecclésiastiques sur la rive droite. Nous ajouterons de plus que le Cabinet Impérial, interposant ses bons offices dans cette affaire, de concert avec la France, eut à supporter tous les embarras inséparables d'une négociation qui dura plus de deux ans; finalement, que si la Russie eut la satisfaction de manifester dans cette occasion la droiture et le désintéressement de sa politique, elle s'exposa d'un autre côté à l'inconvénient de froisser bien des intérêts, à blesser l'amour-propre de plus d'une Cour, en un mot à subir tous les désagrémens qui appartiennent au rôle de médiateur, rôle toujours fort ingrat pour celle des Puissances qui ne cherche rien à y gagner, et qui ne suit en toute chose que l'impulsion de sa conscience.

Malgré les entraves dont la négociation de Ratisbonne fut environnée de la part des Princes qui y étaient directement intéressés, le recès du 25 Février 1803 mit un terme aux discussions les plus fâcheuses, et si cet acte ne parvenait pas à satisfaire toutes les prétentions, il donnait du moins à l'Allemagne une apparence de repos, dont ce pays avait été privé depuis les guerres de la révolution.

En général, après tant d'orages, le besoin de la paix se faisait universellement sentir. L'Angleterre elle-même ne resta pas étrangère à ce senti-



ment. L'opinion publique se prononçait de plus en plus en faveur de la cessation, du moins temporaire, d'un état d'hostilité qui menaçait de rompre toutes les habitudes de l'existence sociale entre Etats. La paix continentale devint donc pour le moment l'objet de tous les vœux et de toutes les combinaisons politiques. Lors même que le Gouvernement Britannique, ainsi qu'on l'a souvent pensé, aurait considéré cette suspension d'hostilité comme une simple trêve, il n'en est pas moins constant qu'il y entrevoyait l'avantage de réparer ses forces par un intervalle de repos, afin de recommencer la lutte avec d'autant plus de chances de succès, si l'espoir d'une paix plus durable venait de nouveau à s'évanouir.

C'est dans ces dispositions que l'Angleterre en vint à la signature du Traité d'Amiens 27 Mars 1802. Sans rapporter les conditions de ce Traité qui a perdu depuis longtemps toute sa valeur politique, nous nous contenterons de dire ici que par l'une des clauses de cet Acte, la Grande-Bretagne s'engageait à restituer à l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, l'île de Malte et ses dépendances, en les plaçant de nouveau sous la Souveraineté du Roi de Naples. Les dispositions de détails, relatives au rétablissement de l'ordre, à la neutralité de l'île etc. etc. étaient mises sous la protection et la garantie de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Autriche, de l'Espagne, de la Russie et de la Prusse.

Appelé à donner son assentiment à cet arrangement, l'Empereur Alexandre ajouta toutefois à son adhésion la proposition de modifier quelques-unes des clauses dispositives de l'Art. 10 du Traité d'Amiens relatif à l'île de Malte. Ces modifications, telles que la suppression de l'établissement d'une nouvelle langue Maltaise, l'augmentation des troupes destinées à garder l'île, etc. etc., étaient au fond de peu d'importance.

Cependant, le Gouvernement Britannique s'empara avec empressement de ce prétexte pour ne pas évacuer Malte, dont la possession, ainsi que nous l'avons remarqué d'ailleurs, avait acquis une haute valeur à ses yeux.

Il ne fut donc nullement fâché de se prévaloir des propositions de la cour de Russie, pour avancer que celle-ci avait *refusé* une garantie qu'elle n'avait accordée que conditionnellement. En conséquence, le Ministère Anglais n'y adhéra pas, et se crut en droit de ne pas se dessaisir de la possession de Malte.

La non-exécution d'une des stipulations essentielles du Traité d'Amiens devint ainsi l'un des principaux motifs des discussions qui s'engagèrent entre la France et l'Angleterre, immédiatement après la signature de la paix, discussions qui prirent de suite un caractère d'autant plus sérieux, que l'opinion publique à Londres s'élevait fortement contre

la restitution de Malte, et que le Ministère, pour ne pas s'aliéner l'appui de la nation, aimait mieux courir les chances d'une rupture avec la France.

Elle éclata bientôt avec toute la violence qui caractérisait les événements politiques de cette époque. A peine Lord Whitworth eut-il quitté Paris, 12 Mai, que Napoléon donna l'ordre non-seulement de mettre l'embargo sur les vaisseaux Anglais, mais de plus d'arrêter tous les voyageurs de cette nation, qui se trouvaient en France sous la protection de la foi publique.

Cette infraction à tous les principes reconnus par le droit des gens, fut suivie bientôt par un nouvel acte d'hostilité et de spoliation.

Le 30 Mai, le Général Mortier entra dans la principauté d'Osnabrück et s'empara du Hanovre, en annonçant, comme motif de cette occupation arbitraire, l'intention de s'assurer d'un gage pour l'évacuation de l'île de Malte.

### **Médiation de la Russie entre l'Angleterre et la France.**

Dans cet état des choses, l'Empereur Alexandre qui avait obtenu jusqu'alors des preuves multipliées de respect et d'égard de la part du premier Consul, essaya d'amener une réconciliation entre l'Angleterre et la France.

Les propositions, sur lesquelles le Cabinet Impérial espérait de fonder cet accommodement, portaient: «que les troupes françaises quitteraient la Hollande, la Suisse et toute l'Italie à l'exception du Piémont, qu'on donnerait une indemnité suffisante au Roi de Sardaigne; enfin, que Malte serait évacué par les Anglais et occupé pendant un certain temps par les troupes russes.»

L'ambition du 1-er Consul ne lui permit par d'accéder à ces conditions; il demanda qu'on convînt d'un armistice préalable et de la tenue d'un congrès pendant lequel tout resterait *in statu quo*.

Ainsi échoua la tentative de l'Empereur Alexandre de donner la paix à l'Europe. Dès ce moment, il commença à se manifester un refroidissement entre le Cabinet de St.-Pétersbourg et le Gouvernement Français. Bientôt un motif de mécontentement, bien plus grave, vint avertir l'Empereur Alexandre de l'impossibilité de vivre désormais en paix avec un Gouvernement, qui se faisait un jeu d'enfreindre les lois dont les nations civilisées respectent l'inviolabilité.



### Rupture entre la Russie et la France.

C'est au mépris de tout ce que ces lois ont de sacré que la France commit le 15 Mars 1804 l'odieux attentat dirigé contre le Duc d'Enghien. La violation de territoire qui accompagna l'enlèvement de ce Prince, arraché en pleine paix d'un pays ami, et les circonstances atroces qui accompagnèrent sa condamnation à mort, révoltèrent le cœur généreux de l'Empereur Alexandre. Les remontrances qu'il éleva à cette occasion à Paris, avec un langage plein de dignité, restèrent sans réparation aucune.

Un échange de notes très-vives eut lieu entre M-r d'Oubril, Chargé d'affaires de Russie et M-r. de Talleyrand, Ministre des relations extérieures de France. Elles plaçaient dans tout leur jour d'une part les intentions pacifiques qui avaient dicté toutes les démarches du Cabinet Impérial, de l'autre la mauvaise foi avec laquelle le Gouvernement Français avait manqué à tous ses engagements.

Après cet échange de notes, M-r d'Oubril quitta Paris le 31 Août 1804. Les relations entre les deux pays se trouvaient ainsi rompues.

A cette époque, Pitt venait de rentrer au Ministère. Ce grand homme d'Etat avait compris depuis longtemps que le repos de l'Europe ne serait jamais assuré, tant que Napoléon présiderait aux destinées de la France. Il avait reconnu de plus qu'aucune entreprise *isolée* ne serait en état de résister au génie de cet homme de guerre, et qu'il faudrait combiner les forces réunies de l'Europe, pour faire succomber Napoléon sous le poids des masses dont on réussirait à l'accabler.

Ce vaste plan d'une Alliance Européenne, si habilement conçu par Pitt, fut mis à exécution d'une manière malheureusement incomplète et donna lieu à la 3-me coalition.

### 3-me Coalition; traité de Concert de St.-Petersbourg <sup>30 Mars</sup><sub>11 Avril</sub> 1805.

Elle eut pour base le traité, auquel on donna la dénomination de *traité de concert*, conclu à St.-Petersbourg entre la Russie et la Grande-Bretagne le <sup>30 Mars</sup><sub>11 Avril</sub> 1805.

Cette transaction, remarquable et peu connue, renferme tous les germes de l'idée de la Grande Alliance que l'Empereur Alexandre vint à réaliser huit années plus tard.

«Elle a pour but de former une *ligue générale* des Etats de l'Europe, pour poser des bornes aux empiétements de la France et rendre à l'Europe



l'indépendance dont elle est privée par l'ambition démesurée du Gouvernement Français».

«Dans ce but elle tend à réunir une force de 500.000 hommes effectifs pour amener Napoléon, de gré ou de force, à souscrire au rétablissement de la paix et de l'équilibre de l'Europe».

«Elle stipule à cet effet des secours en argent que la Grande-Bretagne consacrera à ce but et annonce l'intention d'étendre les engagements résultant de ce traité à l'Autriche, à la Prusse, à la Suède, au Danemarck, à l'Espagne et au Portugal».

«Elle prévoit éventuellement la nécessité d'accorder à l'Autriche, à la Prusse, à la Hollande, à la Suisse, ainsi qu'aux autres Alliés quelque extension de frontières proportionnée à leurs efforts».

«Elle détermine spécialement les principaux résultats politiques que les Alliés se proposent d'atteindre par le présent concert: savoir:

a) l'évacuation du Hanovre et du Nord de l'Allemagne; b) l'établissement de l'indépendance des républiques de Hollande et de Suisse; c) le rétablissement du roi de Sardaigne en Piémont avec un arrondissement aussi considérable que les circonstances le permettront; d) la sécurité future du Royaume de Naples et l'évacuation entière de l'Italie, y compris l'île d'Elbe, par les forces françaises; e) l'établissement d'un ordre de choses en Europe qui garantisse efficacement la sûreté et l'indépendance des différents Etats et présente une barrière solide contre des usurpations futures. Enfin «Elle contient une stipulation bien remarquable pour le cas où l'ordre des choses existant en France viendrait à être renversé par le présent concert: dans cette prévision, les deux Souverains se «proposent éventuellement de ne contraindre d'aucune manière le libre vœu de la nation française, quant à la forme de Gouvernement qu'elle voudra choisir. Reconnaissant néanmoins que pour le repos de l'Europe il serait à désirer que ce fût un Gouvernement Monarchique, basé sur des principes de «modération et d'équité, L. L. M. M. n'en feront pas d'avance la proposition formelle, mais chercheront d'en étendre et consolider la conviction en France; et dès que la nation se sera prononcée dans ce sens, les Hautes «parties contractantes, d'après son vœu, s'entendront sur les conditions «qu'Elles proposeront à celui qui sera jugé propre à régner en France et «dont la première serait de ne rétracter aucune des promesses qui auraient «été faites à la Nation Française en vertu du présent Article».

Le même Article contient encore l'idée de rétablir en Hollande le stadthoudérat et d'appeler à cette dignité la maison d'Orange.

A ce traité se trouvait joint un projet de pacification générale, pour le cas où le Gouvernement Français consentirait à entrer en négociation, sans en appeler à la décision du sort des Armes.

Les bases de cette pacification exigeaient en résumé:

1) l'établissement d'une barrière entre la France et l'Italie;

2) d'une barrière entre la France et la Hollande;

3) la neutralité et l'indépendance absolue de la Suisse entière, de la Hollande, de l'Italie et de l'Empire Germanique. Telle est la substance des Articles secrets et patens de cette transaction remarquable. Nous avons cru devoir en indiquer ici les dispositions principales, parce qu'elles s'accordent d'une manière bien frappante avec les vues que l'Empereur Alexandre fit présider huit années plus tard à la pacification de l'Europe.

Le traité *de concert* de St.-Petersbourg fut signé, de la part de la Russie, par le Prince Adam Czartoryski, et de la part de l'Angleterre, par Lord Granville Leveson Gower.

Par un des Articles séparés et secrets du dit traité, l'on était convenu de commencer les opérations, dès que l'on aurait réuni une armée de 400 mille hommes, dont l'Autriche fournirait 250 mille et la Russie pas moins de 115 mille.

Le traité d'Alliance, que l'Empereur Alexandre venait de conclure avec l'Angleterre, joint à celui qu'il avait signé peu de temps avant avec le Roi de Suède le  $\frac{2}{11}$  Janvier 1805, semblaient nous rapprocher toujours davantage du moment où la Russie et la France entreraient en conflit.

Cependant, la distance qui les sépare ne pouvait être franchie, à moins que la Prusse ou l'Autriche ne consentissent à leur ouvrir un champ de bataille.

Le Cabinet de Berlin était décidément contraire à toute démonstration hostile envers la France. Soit qu'il eût conservé un souvenir trop pénible des campagnes précédentes, soit qu'il considérât la conservation d'une position intermédiaire, mais *strictement neutre* entre les deux parties opposées, comme la plus conforme à ses intérêts et à sa considération politique, il est certain qu'il se refusait péremptoirement à toute proposition tendant à l'associer aux mesures éventuelles concertées à Pétersbourg entre Notre Cabinet et l'Angleterre.

Nos intentions obtinrent à Vienne un accueil plus favorable. L'Autriche, s'unissant franchement à nos vues, n'hésita point à s'entendre avec nous sur les moyens de les mettre à exécution. Des conférences militaires s'ouvrirent à Vienne, pour arrêter d'un commun accord le plan d'opération à adopter par les Alliés. Les Lieutenans Feldmaréchaux, Prince

Schwarzenberg et Baron de Mack, y assistèrent de la part de l'Autriche; l'Empereur Alexandre avait chargé son Aide-de-Camp Général, le Baron de Winzingerode, d'y participer en son nom.

### **Protocole de la Conférence militaire de Vienne 1805.**

Les archives du Ministère Impérial conservent encore la trace d'un protocole tenu à cette Conférence. Il porte la date du 16 Juillet 1805.

Le nom du Général *Mack* qui se trouve attaché à cette pièce, rappelle trop le malheureux début de la guerre de 1805, pour qu'il soit nécessaire d'ajouter ici de plus amples détails sur la défaite qu'essuyèrent les Autrichiens dès leur entrée en campagne.

### **Événements de la campagne de 1805.**

Nous nous bornerons uniquement à citer quelques dates nécessaires à l'intelligence des événemens qui vont suivre.

Le 17 Septembre, les Autrichiens avaient occupé Munich. Entre le 24 et le 26 du même mois, cinq corps d'armées françaises passèrent le Rhin. Napoléon quitta Strasbourg le 1 Octobre. Son plan visait à couper l'armée Autrichienne des colonnes russes qui devaient arriver sur le Danube, en les tournant par le Nord. En conséquence, toutes les colonnes françaises avaient rendez-vous vers le 6 Octobre du côté de Nordlingue. Pour y arriver dans le plus court temps possible, il fallut que Bernadotte et les Bava-rois, ainsi que le corps de Marmont, traversassent le pays d'Anspach. C'était violer le territoire neutre de la Prusse, mais une considération de ce genre n'était pas faite pour arrêter Buonaparte.

La neutralité prussienne n'étant pas défendue par une armée, Bernadotte entra le 3 Octobre du côté d'Uffenheim dans les états prussiens, et malgré les protestations des autorités du pays, il traversa la principauté d'Anspach et arriva le 6 à Weissenbourg. Marmont et le corps Bava-rois passèrent également ce pays par les routes de Wassertrüdingen et Schwabach.

Par cette marche, les Français réussirent complètement à se placer sur les derrières des Autrichiens, pendant que Mack était resté tranquille dans la position de l'Iller, se contentant de détacher un faible corps sous le général Kienmayer pour observer l'ennemi.

Depuis le 6 Octobre, l'armée française livra aux Autrichiens une suite de combats qui furent autant de victoires éclatantes.



Le 12, le Général Wrede rentra à Munich, et les Français étaient maîtres d'Augsbourg. Et cependant la grande armée autrichienne coupée de sa base, ne tenta pas, par une marche hardie ou par une attaque dirigée en masse sur un corps isolé, à se tirer de sa position. Le Général Mack attendit tranquillement sur le Danube que tous les plans formés par Napoléon pour le perdre fussent parvenus à leur maturité.

Alors, l'Archiduc Ferdinand et les généraux Collowrath et Schwarzenberg, à la suite d'une vive altercation avec le général Mack, qu'un mauvais génie paraissait avoir frappé de cécité, se séparèrent de lui, pour sauver les corps qu'ils commandaient d'une destruction certaine.

Après le départ de l'Archiduc Ferdinand, les Français déjà maîtres de la rive droite du Danube, forcèrent le 18, les retranchemens d'Ulm, et s'emparèrent de toutes les hauteurs qui dominent cette ville. Le 20, une capitulation déplorable ouvrit à Napoléon les portes d'Ulm, et condamna l'armée de Mack à mettre bas les armes.

C'est ainsi que par une suite de fautes et de désastres, mais surtout par l'aveuglement d'un chef, la grande armée Autrichienne fut détruite, avant que les troupes russes eussent eu le temps d'accourir à son secours.

Pendant que ces événemens se passaient sur le Danube, un changement bien rapide et fort imprévu s'était opéré au sein du Cabinet de Berlin.

La violation du territoire Prussien, commise à Anspach par les armées de Napoléon, avait excité à Berlin la plus vive indignation. Le Roi qui, pour éviter à son pays, le fléau de la guerre, avait résisté si longtems aux ouvertures des Alliés et refusé de se joindre à la Coalition, n'hésita plus sur le parti qu'il avait à prendre. Dès lors un changement subit se fit remarquer dans son attitude.

Fidèle à son système de neutralité, il avait refusé auparavant à un corps de troupes russes la permission de traverser la Silésie, pour arriver plus promptement à sa destination. Aussitôt qu'il fut informé de la violation de son territoire en Franconie par Bernadotte et Marmont, il crut de sa justice de ne plus s'opposer au passage de nos troupes par la Silésie.

Sur ces entrefaites l'Empereur Alexandre se rendit lui-même à Berlin. Les explications confidentielles qu'il eut avec le Roi, d'accord avec la tendance générale des esprits qui demandait vengeance de l'attentat commis à Anspach, décidèrent ce Monarque à renoncer enfin à un système de neutralité qui ne se conciliait plus avec sa dignité.

le Comte de Haugwitz semblait n'être arrivé au quartier-général de Napoléon, que pour être témoin du triomphe de l'armée française et de la défaite des Alliés.

### **Fin de la 3-me Coalition (2 Décembre).**

La journée d'Austerlitz décida du sort de la troisième Coalition. L'Autriche se résigna à accepter une paix humiliante.

L'Empereur Alexandre, sans transiger avec Napoléon, retira ses troupes, dont la coopération n'était plus assez efficace pour sauver la Monarchie Autrichienne.—C'est dans ces circonstances déplorables que M-r de Haugwitz, accouru pour traiter de la paix de l'Europe, au nom de la Prusse, demeurait, pour ainsi dire, seul sur le champ de bataille en présence de Napoléon.

Le langage de ce dernier fut impératif. Il laissait à la Prusse le choix entre la guerre ou la paix.

M-r de Haugwitz, pressé par l'urgence du moment et sans attendre les directions de sa cour, se décida à accepter la paix comme celle des deux alternatives qui, à son avis, se conciliait le mieux avec les intérêts et les vues de la Prusse. Mais une circonstance fort remarquable et qui, selon toute apparence, ne fut pas étrangère aux déterminations de M-r de Haugwitz, c'est que la convention qu'il conclut avec Napoléon assurait à la Prusse exactement la même extension de frontière, la même acquisition territoriale qui, peu de jours auparavant, lui avait été promise par la convention de Potsdam.

M-r de Haugwitz accepta donc des mains de Napoléon le Hanovre en échange des principautés d'Anspach, de Neuchâtel et du Duché de Clèves que la Prusse cédait à la France. A ces conditions, le Plénipotentiaire Prussien crut sa mission terminée, et n'hésita point à acquiescer aux résultats immenses que la paix de Presbourg venait de livrer à Napoléon.

La paix de Presbourg enlevait à l'Autriche le Tyrol, l'Autriche antérieure et Venise, avec une étendue de 1.141 milles carrées, une population de 2.785.000 âmes et un revenu de 13.610.000 de florins. De plus, cette transaction privait le Cabinet de Vienne de toute influence morale sur l'Allemagne, en l'obligeant à reconnaître ses titres de roi de Bavière et de Wurtemberg de la création de Napoléon.

La négociation de M-r Haugwitz, il faut le dire, se terminait ainsi d'une manière profondément regrettable pour le Cabinet de Berlin. On sait que le Roi en éprouva un chagrin réel. Mais, placé entre la nécessité d'expo-

ser son pays à l'invasion d'un ennemi victorieux ou de ratifier les conditions d'un traité contraire à ses sentimens personnels, le Roi se décida pour le dernier parti, comme le moins préjudiciable au repos de ses états.

Cependant, en présence de Napoléon, rien n'était plus illusoire que l'espérance d'éviter le malheur de la guerre. On pouvait en différer le danger par des concessions humiliantes. Mais toujours, en cherchant à le retarder, ce danger n'en devenait que d'autant plus fatal à celui qui s'efforçait de s'y soustraire.

Tel fut le sort de la Prusse. Bientôt elle acquit la preuve la plus évidente de la mauvaise foi qui avait présidé aux déterminations de Napoléon, lorsqu'il lui abandonna la possession du Hanovre. En effet, l'Empereur (il avait pris ce titre le 2 Décembre 1804) ne semblait avoir remis ce pays entre les mains de la Prusse que pour la brouiller sans retour avec l'Angleterre. Cette intention devint encore plus évidente, lorsqu'il n'hésita pas à offrir spontanément à celle-ci la *restitution du Hanovre*, comme un moyen de négociation pour faciliter les arrangements entre l'Angleterre et la France, lors des pourparlers que Lord Yarmouth, sous le second ministère de Fox, (rentré au ministère après la mort de Pitt en Janvier 1806 Fox termina sa carrière bientôt après le 3 Septembre de la même année) vint entamer à Paris dans le courant de l'été 1806.

Cette négociation, qui ne mena d'ailleurs à aucun résultat, ne rentre-rait nullement dans le plan de ce travail, s'il ne s'y rattachait un incident qui concerne directement notre Cabinet, incident dont on a beaucoup parlé, que l'on a interprété en sens divers, souvent même, au préjudice de la droiture des intentions du Cabinet Impérial, et qui mérite pour cela d'être replacé dans son vrai jour par les notions que nous allons résumer, après les avoir puisées dans les sources les plus authentiques.

#### **Négociation de M-r d'Oubril en 1806, traité non ratifié.**

La circonstance, dont nous voulons parler ici, se rapporte au traité conclu en 1806 par M-r d'Oubril et auquel l'Empereur Alexandre refusa d'accorder sa sanction.

Voici les faits tels qu'ils se sont passés: Les bouches du Cattaro que le traité de Campo-Formio (1797) avait placées sous la domination de l'Autriche avaient été comprises dans le nombre des cessions territoriales que le traité de Presbourg imposait à cette dernière (26 Décembre 1805). En conséquence, le général Molitor se disposait à prendre possession du poste important de Cattaro, lorsqu'il apprit que le Commandant autrichien avait



remis la place, le 4 Mars, à un détachement Russe, accompagné de 1500 Monténégrins.

Cet incident eut des suites très graves. Napoléon déclara qu'il ne s'emparerait pas de force de Cattaro, que c'était à l'Autriche à lui livrer cette place en exécution du traité, mais qu'en attendant les troupes françaises resteraient en possession de la partie des états héréditaires de l'Autriche qu'elles n'avaient pas évacuée, notamment de la place de Braunau. De plus, il retint les prisonniers de guerre autrichiens, qui étaient sur le point d'être rendus. Enfin la grande armée française prolongea son séjour en Allemagne, et s'établit en Bavière et en Franconie.

Dans cet état de choses, l'Empereur Alexandre, préoccupé de la position menaçante que les Français avaient acquise, par le traité de Presbourg, du côté de la Dalmatie, et de plus envisageant, non sans quelque inquiétude, l'attitude hostile que Napoléon gardait encore au cœur de l'Allemagne, résolut de faire un nouvel essai pour en venir à un accommodement sans donner toutefois à cet essai l'apparence d'une négociation formelle.

Dans ce but, sous prétexte de porter quelques secours aux prisonniers Russes en France, l'Empereur Alexandre envoya à Paris M-r d'Oubril, sans autre caractère officiel que celui d'un simple commissaire pour les affaires des prisonniers.

Mais en même temps, il avait obtenu les instructions et les pouvoirs nécessaires afin d'en venir à la signature d'une transaction formelle, si les dispositions du gouvernement Français étaient favorables à un arrangement définitif, basé sur des conditions équitables.

Les directions, dont M-r d'Oubril était muni à cet effet, lui prescrivaient avec assez de précision les concessions qu'il pouvait faire et celles qu'il devait refuser.

L'objet principal qu'il s'agissait d'obtenir c'était l'évacuation de la Dalmatie par les troupes françaises.

Un autre point auquel notre Cabinet accordait un intérêt réel, c'était de procurer une juste indemnité au roi de Naples. Ce souverain avait été non-seulement dépossédé de ses états en Italie, mais de plus, menacé de perdre encore la Sicile, que Napoléon réclamait avec une obstination extrême comme une dépendance du royaume de Naples, bien que cette île ne fût pas même tombée au pouvoir des troupes Françaises.

De plus, il était recommandé à M-r d'Oubril de ne point souscrire à la reconnaissance du titre d'Empereur que Bonaparte avait pris, à moins d'obtenir par là la tranquille possession de la Sicile pour le roi de Naples, l'évacuation en tout ou en partie de la Dalmatie par les Français et l'étab-

lisement d'un ou plusieurs états indépendants entre l'empire Ottoman et l'Italie.

Finalement M-r d'Oubril avait ordre de ne faire la paix que d'un commun accord avec le négociateur Anglais, de ne signer que *sub spe rati*, et de ne se prêter à un arrangement séparé, que dans le cas où il présenterait des avantages infiniment marquants pour la Russie; ou bien si ce dont il conviendrait pouvait servir d'acheminement immédiat à une négociation commune entre les trois Puissances.

Telles étaient en substance les directions dont M-r d'Oubril se trouvait muni, à son départ pour Paris.

En les traçant, le Cabinet Impérial semblait ne pas avoir apprécié au juste le peu de moyens de succès dont le négociateur Russe allait disposer, en présence de Napoléon qui venait de sortir victorieux de la guerre d'Autriche et dont les troupes couvraient l'Italie, le midi et le nord de l'Allemagne.

Sous le poids d'une négociation entamée sous de pareils auspices, M-r d'Oubril ne devait s'attendre qu'à de fâcheux résultats.

Dès son arrivée à Paris, M-r de Talleyrand voulut lui arracher, en quelque sorte par surprise, la signature d'un traité séparé entre la Russie et la France. Dans cette vue, M-r de Talleyrand avait préparé déjà la rédaction d'un acte, qui, sous les formes d'un simple armistice, contenait les bases d'un traité préliminaire et impliquait de fait la reconnaissance du titre Impérial de Napoléon.

Le stratagème n'était pas assez bien conçu, pour que M-r d'Oubril s'y laissât prendre, il refusa de signer.

Alors, changeant d'attitude et de langage, M-r de Talleyrand essaya d'obtenir par un système d'intimidation ce qu'il n'avait pas réussi de gagner par adresse.

Rien ne fut négligé pour convaincre le plénipotentiaire Russe que s'il persistait dans son refus de signer, les conséquences d'une pareille détermination seraient des plus graves, qu'elles entraîneraient des suites dangereuses pour la sûreté des Etats héréditaires de l'Autriche, accusée d'avoir agi de connivence avec nous lors de l'occupation de Cattaro par nos troupes, finalement que le malheur d'avoir causé le renouvellement d'une guerre générale retomberait sur la responsabilité morale du représentant de la Russie, s'il persistait dans ses refus.

Pour donner à ces considérations encore plus de poids, le général Marmont reçut ordre de jeter 15000 hommes en Dalmatie, et d'en prendre le commandement sous le nom d'armée de Servie.

Ces démonstrations ne manquèrent pas de produire l'effet qu'elles devaient atteindre.

Si l'on examine attentivement les rapports présentés par M-r d'Oubril à son retour de Paris, on acquiert la preuve certaine que ce Ministre guidé par les sentiments les plus honorables, aima mieux exposer sa propre responsabilité en dépassant ses pouvoirs, que d'attirer sur le Cabinet de Russie le reproche d'avoir livré à un imminent danger la sûreté et le repos de ses alliés, dans un moment surtout où ils n'étaient pas en mesure de résister aux attaques de la France.

«En rompant, dit M-r d'Oubril dans l'un de ses rapports, je faisais éclater une nouvelle guerre, qui de la part de la France serait poussée avec une grande énergie contre des Etats nullement préparés à s'opposer à elle. En signant au contraire je fournissais à ces Etats le temps de se mettre en mesure».

C'est d'après ces considérations qu'il se décida à signer un traité, qui porte la date du 8<sup>e</sup>, Juillet 1806.

Cet acte était loin de répondre aux instructions dont le plénipotentiaire Russe avait été muni: il promettait la remise de Cattaro aux troupes françaises; il reconnaissait à la France la possession de la Dalmatie; il n'obtenait aucune indemnité pour le Roi de Naples et ne contenait qu'un engagement éventuel, à l'effet de procurer au fils de ce souverain la possession des *îles Baléares*, qui devaient lui être cédées par l'Espagne, et dont il jouirait ainsi que ses successeurs, avec le titre de Roi; finalement, il accordait à Napoléon le titre Impérial, sans que cette concession eut été rachetée par la moindre disposition analogue à celles dont les instructions du Cabinet de Russie avaient indiqué l'objet. De plus, cette transaction avait été signée *séparément* sans le concours du plénipotentiaire Anglais, circonstance que la précipitation avec laquelle l'affaire avait été menée par M-r de Talleyrand et l'attitude négative de lord Yarmouth lui-même tendent à expliquer suffisamment.

Néanmoins, persuadé d'avoir outrepassé ses pouvoirs et pour la forme et pour le fond, M-r d'Oubril n'hésita pas à se rendre lui-même à St.-Petersbourg, pour y rendre compte des motifs de sa conduite, et expliquer de vive-voix les raisons qui l'avaient décidé à signer le traité de Paris.

L'Empereur Alexandre, ainsi que nous l'avons déjà dit, refusa de le ratifier.

Ce qui détermina ce Monarque à prendre cette décision, ce fut non-seulement l'intention de désapprouver un acte contraire à ses volontés, mais bien plus encore le mécontentement qu'il éprouva, en obtenant une



nouvelle preuve de la mauvaise foi et du système d'empiétement de Napoléon.

En effet ce dernier à peine avait-il décidé M-r d'Oubril à signer le traité de Paris, à peine avait-il promis formellement par cet acte de retirer les troupes d'Allemagne, qu'il adopta une mesure par laquelle il perpétuait son influence dans ce pays et mettait fin à l'ancienne existence politique de l'Empire Germanique. Telle fut la création de la confédération du Rhin, placée sous la protection immédiate de l'Empereur des Français.

Ce protectorat, qui déguisait mal la soumission du midi de l'Allemagne à la volonté de la France, faisait évanouir la dernière illusion que la cour de Berlin pouvait encore entretenir à l'égard des desseins ambitieux de Napoléon.

Sa duplicité envers la Prusse venait enfin d'être mise complètement au jour par la négociation de Lord Yarmouth. Le Ministère Français, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, n'avait point rougi de promettre au plénipotentiaire Anglais la *restitution du Hanovre* que Napoléon venait à peine d'assigner à la Prusse.

En rompant la négociation de Lord Yarmouth, le Cabinet de Londres eut soin de ne pas laisser ignorer à celui de Berlin les offres du Ministère Français, quant à la rétrocession du Hanovre, dont Napoléon disposait ainsi librement, à l'insu du Monarque qui se trouvait en possession de ce pays.

L'indignation, que cette nouvelle preuve de déloyauté de Bonaparte excita à Berlin, fut extrême. L'opinion publique se prononça avec force pour une rupture immédiate avec la France. Cédant à l'entraînement momentané des esprits, le Roi se décida à entrer en campagne. Mais par malheur, ce mouvement fut entrepris dans les circonstances les plus défavorables. Le rôle, que le Cabinet de Berlin avait adopté après la bataille d'Austerlitz, rendait impossible tout rapprochement entre les deux Puissances. L'Autriche se trouvait d'ailleurs trop affaiblie par la dernière guerre, pour que sa coopération ait pu être de quelque utilité. Les secours, que pouvait prêter la Russie, étaient encore fort éloignés et ne pouvaient pas, en cas de revers accourir assez à temps pour entrer aussitôt en ligne. L'Angleterre mécontente de la facilité avec laquelle la Prusse avait transigé sur le sort du Hanovre, n'avait encore pris aucun engagement positif pour assister la cour de Berlin dans la lutte qu'elle allait provoquer.

#### **Événements de la guerre entre la France et la Prusse.**

Ainsi, la Prusse après avoir hésité si longtemps sur le parti qu'elle avait à prendre, après avoir fait tant d'efforts pour éviter la guerre allait



elle-même au-devant de la guerre, au moment où elle se trouvait seule sans alliés et sans appui.

Les désastres de la journée de Iéna (14 Octobre 1806) vinrent malheureusement avertir la Prusse de la faute qu'elle avait commise, lorsqu'il n'était plus temps de la réparer.

Il ne lui restait d'autre espoir que l'amitié de l'Empereur Alexandre. Mais ses armées étaient trop loin pour couvrir la monarchie Prussienne, que les Français avaient déjà envahie de toutes parts.

Une coïncidence fort regrettable empêchait d'ailleurs l'Empereur Alexandre de tourner toutes ses forces du côté de la France. Une partie de nos troupes étaient engagée dans la guerre de Turquie, que les intrigues de Sébastiani avaient puissamment contribué à nous susciter. Tandis que nous étions contraints de diviser ainsi nos forces sur les rives du Danube et de la Vistule, Napoléon s'était rendu maître de toute la monarchie Prussienne.

La bataille d'Eylau (8 Février 1806) vint arrêter un instant les progrès de l'armée Française et réveiller les espérances de la Prusse.

Les liens d'alliance qui unissaient déjà l'Empereur Alexandre au Roi Frédéric Guillaume, reçurent une nouvelle sanction par la convention de Bartenstein (26 Avril 1807). Elle énonçait la ferme intention des deux Monarques de ne pas séparer leur cause et de ne poser les armes que d'un commun accord.

Cette fidélité dans le malheur, cette communauté de principes et d'intérêts, cette confraternité d'armes entre les deux souverains forment un des traits les plus remarquables et les plus touchants de cette époque où nous avons vu se succéder tant de perfidies et de trahisons, et où la loyauté des sentiments, la bonne foi et le respect des engagements les plus sacrés, semblaient s'être réfugiés sous la tente des deux Monarques amis, l'Empereur Alexandre et le Roi Frédéric-Guillaume.

#### **Correspondance du Roi Frédéric-Guillaume et de l'Empereur Alexandre en 1806.**

La correspondance entre ces souverains renferme, à cette époque, des preuves mutuelles de générosité d'âme et d'élévation de cœur, qui mériteraient d'être généralement connues, si elles n'appartenaient au secret des relations des deux Cabinets.

Nous devons ranger dans ce nombre les lettres échangées entre les deux Monarques à l'occasion de la mission du général Bertrand, que Napoléon



avait envoyé auprès du Roi de Prusse pour essayer de le détacher de la Russie et de le décider à conclure une transaction isolée.

La franchise avec laquelle le Roi Frédéric-Guillaume communiqua cette offre à l'Empereur Alexandre, la noblesse de sentiments avec laquelle il déclara, «que jamais son intérêt particulier ne l'emporterait sur l'intérêt général», sont des monuments historiques qui reposent dans le mystère des archives des Cabinets, mais qui couvriraient ce Monarque de gloire, s'ils parvenaient à la connaissance de la postérité.

Cependant les épreuves cruelles, auxquelles le Roi Frédéric-Guillaume devait se soumettre, n'avaient pas encore atteint leur terme.

La bataille de Friedland ( $\frac{2}{14}$  Juin 1807) vint détruire les plus chères espérances des Alliés, et bientôt après, la paix de Tilsit ( $\frac{25 \text{ Juin}}{7 \text{ Juillet}}$ ) acheta la conservation de la Prusse au prix des plus douloureux sacrifices.

(St.-Petersbourg, le 31 Janvier 1838).

## **II-e Epoque depuis la paix de Tilsit jusqu'à la rupture avec la France. 1807—1812.**

Deux considérations se réunirent pour décider l'Empereur Alexandre à souscrire aux conditions du Traité de paix de Tilsit. La première, c'était le besoin vivement senti de préserver la Russie du malheur imminent d'une invasion française.

La seconde, c'était le désir de sauver la Monarchie Prussienne d'une destruction certaine.

Ce double motif, dont le cœur généreux de l'Empereur Alexandre était fait pour apprécier la valeur, l'emporta sur les conseils qu'une politique plus prévoyante aurait dû Lui suggérer alors, et le détermina à accepter des mains d'un ennemi victorieux les conditions d'une paix ruineuse, et le don plus désastreux encore d'une amitié perfide.

La précipitation, avec laquelle le Traité de Tilsit ( $\frac{13}{25}$  Juin  $\frac{25 \text{ Juin}}{7 \text{ Juillet}}$  1807.) fut conclu, la pensée malfaisante de Napoléon qui le conçut et la main de Talleyrand qui le traça, peuvent seules nous expliquer aujourd'hui comment douze jours suffirent à notre Cabinet, pour accumuler dans deux actes diplomatiques, signés en même temps, des concessions si pénibles pour le présent et des fautes si graves pour l'avenir.



A l'heure qu'il est, où, grâce à la Providence Divine qui veille sur la Russie, la trace du Traité de Tilsit est effacée depuis longtemps, il est pour nous d'un haut intérêt de fixer attentivement nos regards sur cet acte, afin qu'il nous enseigne combien la conduite des affaires extérieures d'un Etat exige de prudence, et comment un Cabinet, parvenu même au faite de la puissance, ne peut jamais oublier les règles d'une saine politique, sans courir le risque de s'exposer aux conséquences les plus déplorables.

Nous trouvons cette vérité profondément gravée dans le douloureux souvenir du Traité de Tilsit.

Cette transaction qui mérite d'être lue et étudiée, article par article, ligne par ligne, se compose de deux actes: d'un Traité patent et d'un Traité *secret*, dont nous allons résumer ici la substance.

### *Traité patent.*

Art. 1 et 2. Rétablissement de la paix et cessation des hostilités.

Art. 3. Restitution de bâtimens de guerre ou autres capturés après la signature du Traité.

Art. 4. Restitution à la Prusse des provinces dont elle conserve la possession, *par égard pour Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies.*

Art. 5, 6, 7, 8. Création du Duché de Varsovie en faveur du Roi de Saxe, et établissement de la ville libre de Danzig.

Art. 10. Cession à la Russie du district de Bialystock, pour établir entre la Russie et le Duché de Varsovie des limites naturelles.

Art. 11, 12. Nul ne sera frappé dans sa personne, ses biens, rentes et pensions, dans l'étendue des territoires cédés.

Art. 13. Réintégration des Ducs de Cobourg, d'Oldenbourg et de Mecklenbourg-Schwerin dans la paisible possession de leurs Etats. Des garnisons françaises continueront toutefois à garder les ports du Mecklenbourg et d'Oldenbourg, jusqu'à la conclusion de la paix avec l'Angleterre.

Art. 14. La France accepte la médiation de la Russie pour négocier un Traité de paix avec l'Angleterre, pourvu que celle-ci accepte la médiation un mois après l'échange des ratifications du présent Traité.

Art. 15. L'Empereur de Russie reconnaît Joseph Bonaparte comme Roi de Naples et Louis Bonaparte comme Roi de Hollande.

Art. 16. Reconnaissance de la Confédération du Rhin.

Art. 17. L'Empereur de Russie cède à la Hollande la seigneurie de Jever.



Art. 18. Etend le présent Traité de paix aux Rois de Naples, de Hollande et à la Confédération du Rhin.

Art. 19, 20 et 21. Reconnaissance de Jérôme Bonaparte comme Roi de Westphalie.

Art. 22. Cessation des hostilités entre la Russie et la Porte.

Art. 23. Les troupes Russes se retireront de la Moldavie et de la Valachie, lesquelles ne pourront néanmoins être occupées par les troupes Turques avant la conclusion de la paix définitive avec la Porte.

Art. 24. La Russie accepte à cet effet la médiation de la France.

Art. 25. Une convention spéciale réglera les termes de la retraite des troupes respectives et le mode d'exécution de diverses clauses du présent Traité.

Art. 26. Les deux parties contractantes se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs possessions et celle des Puissances, comprises dans ce Traité.

Art. 27. Echange en masse des prisonniers de guerre.

Art. 28. Les relations de commerce des deux Etats sont rétablies sur le même pied qu'avant la guerre.

Art. 29. Réciprocité parfaite quant au cérémonial des deux cours l'égard des Ambassadeurs, Ministres, etc.

Art. 30. Les ratifications du présent Traité seront échangées en quatre jours.

*Traité secret. Alliance offensive et défensive.*

Art. 1. Les deux Souverains s'engagent à faire cause commune, soit par terre, soit par mer, dans toute guerre que la France ou la Russie serait dans la nécessité d'entreprendre ou de soutenir contre toute Puissance Européenne.

Art. 2. Le cas de l'alliance survenant, les deux parties régleront par une convention spéciale le nombre et l'emploi des forces qui devront agir, mais elles s'engagent dès à présent à employer, si les circonstances l'exigent, la totalité de leurs forces de terre et de mer.

Art. 3. Toutes les opérations des guerres communes seront faites de concert, et aucune des parties contractantes ne pourra faire la paix séparément.

Art. 4. Si L'Angleterre n'accepte pas la médiation Russe, et si, après l'avoir acceptée, elle n'a point consenti au 1 Novembre prochain à conclure la paix en reconnaissant l'indépendance des pavillons de toutes les

Puissances sur mer, et en restituant les conquêtes qu'elle a faites, sur la France et ses alliés depuis 1805, l'Empereur de Russie déclarera au Cabinet de St.-James, que pour le cas où ce dernier n'aurait pas donné, au 1 Décembre prochain, une réponse catégorique et satisfaisante, l'Ambassadeur de Russie quittera l'Angleterre.

Art. 5. Dans le cas prévu par l'article précédent, les Cours de Copenhague, de Stockholm et de Lisbonne seront sommées de fermer leurs ports aux Anglais, de rappeler leurs Ambassadeurs, et de déclarer la guerre à l'Angleterre. Celle des trois Cours qui s'y refusera, sera traitée comme ennemie par les deux autres parties contractantes. La Suède s'y refusant, le Danemarck sera contraint de lui déclarer la guerre.

Art. 6. Les deux parties contractantes agiront pareillement de concert et insisteront avec force auprès de la Cour de Vienne, pour qu'elle déclare la guerre à l'Angleterre.

Art. 7. Si l'Angleterre consent à faire la paix, elle obtiendra la restitution du Hanovre, en échange des Colonies Françaises, Espagnoles et Hollandaises.

Art. 8. Si la Porte n'accepte point la médiation française ou ne consent pas à faire la paix dans l'espace de trois mois, les deux parties contractantes feront cause commune contre la Porte et s'entendront pour soustraire toutes les provinces de l'Empire Ottoman en Europe au joug et aux vexations des Turcs, excepté la ville de Constantinople et la Romélie.

Art. 9. Le présent Traité restera *secret*.

Aux deux Traités, dont nous venons de faire l'analyse, se trouvait encore annexé un acte séparé et secret en sept articles, dont les conditions les plus importantes sont:

1) Remise aux Français de *Cattaro* occupé jusque là par les troupes Russes.

2) Abandon des sept îles à la France.

3) L'Empereur de Russie consent à reconnaître le Roi de Naples Joseph Bonaparte, comme Roi de Sicile, aussitôt que le Roi Ferdinand IV aura obtenu une indemnité telle que les îles Baléares ou l'île de Candie ou toute autre de même valeur.

Telles furent, dans leur ensemble, les conditions de la paix de Tilsit. Elles enchaînaient la politique du Cabinet de Russie à celle de la France, et nous faisaient ainsi acheter la paix, à condition que nous consentirions à faire la guerre partout et contre toutes les Puissances de l'Europe, selon le libre arbitre de Napoléon.



Une paix obtenue à un pareil prix devait conduire infailliblement à des résultats extrêmes.

Aussi, la transaction de Tilsit fut-elle suivie immédiatement d'un triple malheur.

- 1) Le bombardement de Copenhague et la perte de la flotte Danoise.
- 2) La guerre entre la Russie et l'Angleterre.
- 3) La rupture avec la Suède.

### *Bombardement de Copenhague.*

25 Septembre 1807.

Malgré le secret que l'on était convenu de garder à Tilsit, les conditions du Traité d'alliance qui venait d'y être conclu, étaient parvenues à la connaissance du Cabinet de St.-James. Prévoyant que la Cour de Copenhague ne serait pas en mesure de résister à l'impulsion des démarches réunies de la Russie et de la France, et que les forces maritimes du Danemarck, soumises désormais au pouvoir de Napoléon, seraient ainsi tournées incessamment contre l'Angleterre, celle-ci jugea nécessaire de déjouer les calculs de la France, et de frapper un coup décisif pour soustraire la flotte Danoise à son empire.

Telle fut la conception hardie que le gouvernement Britannique exécuta avec une rapidité et un succès qui jetèrent la consternation et la stupeur même dans les Conseils de Napoléon.

L'Angleterre mit en mer une flotte de 23 vaisseaux de ligne, de 9 frégates, de 22 petits bâtimens de guerre et de 500 vaisseaux de transport, à bord desquels on avait embarqué 15.000 hommes de troupes Anglaises et la légion Allemande forte de 18.000 hommes.

Cette expédition formidable se sépara en deux divisions.

La première, sous les ordres du Commodore Keats, cingla vers le grand Belt qui sépare les îles de Seelande et de Fionie, passage anciennement jugé impraticable aux gros vaisseaux. Le but de ce mouvement fut de couper toute communication entre les îles Danoises et la terre ferme.

L'autre division, commandée par l'amiral Gambier avec les troupes de débarquement sous les ordres de Lord Cathcart, se présenta le 3 Août devant Kronembourg, château fort qui ferme l'entrée du Sund.

Après avoir pris cette position, le commandant de la flotte Anglaise fit annoncer au gouvernement Danois: que le Cabinet de St.-James s'étant

procuré la preuve que l'intention de Buonaparte était de forcer le Danemarck à prendre part au système continental, la sûreté et l'intérêt de la Grande Bretagne, de même que l'indépendance du Danemarck, exigeaient que la Cour de Copenhague contractât une étroite alliance avec celle de Londres, et consentit à ce que sa flotte fût conduite en Angleterre pour la soustraire à Buonaparte, avant que la rigueur de la saison ne l'ait confinée dans les ports de Copenhague.

Le négociateur Anglais ajouta de plus que son gouvernement prenait l'engagement formel de restituer au Danemarck sa flotte, à la conclusion de la paix, pourvu qu'il voulût consentir maintenant à la placer volontairement entre les mains de la Grande Bretagne.

Ces offres n'ayant pas été acceptées, le bombardement de la ville de Copenhague commença le 2 Septembre; il dura trois jours et produisit un effet terrible. Une grande partie de la ville fut détruite. Le 5, le gouvernement Danois demanda un armistice. Deux jours après, il fut suivi d'une capitulation, par laquelle la flotte Danoise et tous les objets de marine qui se trouvaient dans les chantiers, furent livrés aux Anglais.

C'est ainsi que 18 vaisseaux de ligne Danois, 15 frégates, 6 bricks et 24 chaloupes canonnières tombèrent au pouvoir de l'Angleterre, après que la capitale de notre plus ancien et fidèle Allié eut éprouvé, en pleine paix tous les désastres de la guerre. Ce fut là le premier résultat de la paix de Tilsit.

### *Déclaration de guerre de la Russie contre l'Angleterre.*

26 Octobre 1807.

Le second résultat ainsi que nous l'avons dit, ce fut de nous entraîner dans une guerre avec l'Angleterre. Celle-ci, avertie de l'existence du traité *secret* de Tilsit, avait eu l'apparence d'accepter la médiation que nous lui avions offerte pour en venir à une négociation avec la France, mais elle y avait attaché la condition que notre Cabinet s'expliquât sur les conditions des articles *secrets* de Tilsit.

Cette condition était sans doute de nature à rendre toute entente impossible. Sur ces entrefaites, le bombardement de Copenhague et l'enlèvement de la flotte Danoise vinrent compliquer encore davantage les relations des Cabinets de St.-Pétersbourg et de Londres. Dans ces circonstances une rupture n'était plus à éviter. Elle eut lieu le <sup>26 Octobre</sup><sub>7 Novembre</sub> 1807.

Par une déclaration formelle, l'Empereur Alexandre annonçait qu'il annulait la convention conclue avec la Grande Bretagne le 5/17 Juin 1801 en proclamant de nouveau les principes de la neutralité, rappelait sa Légation de Londres et interrompait désormais toute communication avec l'Angleterre.

Ainsi, commença la guerre entre la Grande Bretagne et la Russie. Exempte de faits militaires, cette guerre n'en exerça pas moins une influence fatale sur la prospérité de l'Empire. Elle paralysa pendant quatre années toute notre activité commerciale, ferma les principaux débouchés aux productions de notre sol, et tarit ainsi, en grande partie, les sources de notre richesse nationale, inconvénient manifeste dont la gravité frappa l'Empereur Alexandre au point de le déterminer enfin à dévier du système continental, au risque de rompre avec Napoléon, plutôt que de s'exposer à consommer la ruine de la Russie.

### Guerre avec la Suède.

10/11 Février 1808.

La troisième conséquence qu'entraîna pour nous le Traité de Tilsit, fut la guerre avec la Suède. Elle éclata par suite du refus que le Roi Gustave IV avait fait de renoncer à son alliance avec la Cour de St.-James et de fermer ses ports aux Anglais. Le 21 Février, le général Buxhøwden entra en Finlande, le jour même le Roi Gustave IV fit arrêter M-r d'Alopeus à Stockholm. L'arrestation de ce Ministre, prolongée pendant l'espace de trois mois, fut un incident bizarre, où l'on vit transporter dans une capitale du nord une coutume à laquelle venait de renoncer la Porte Ottomane elle-même.

Les événemens de la guerre se terminèrent par le Traité de Friedrichsham, le 5/17 Septembre 1809. Cette transaction plaça la Finlande sous le sceptre de la Russie, extension de frontière éminemment utile pour la sûreté de la capitale de l'Empire, mais dont l'acquisition ne fut pas sans motif de regret, lorsqu'on se rappelle que les sacrifices exigés par le Traité de Friedrichsham furent imposés à une Puissance amie de la Russie, et naguères son alliée.

Cette pensée paraît ne pas avoir été étrangère aux combinaisons subséquentes de l'Empereur Alexandre, lorsqu'il chercha, quelques années plus tard, à indemniser la Suède de la perte de la Finlande, afin d'éteindre les ressentimens que la guerre de 1808 pouvait avoir laissés dans l'esprit du Cabinet de Stockholm.



De nos jours, le sentiment de justice qui fait la règle invariable de la politique de l'Empereur, ne néglige rien pour effacer jusqu'à la dernière trace des souvenirs de cette époque. Un langage plein de conciliation et de bienveillance préside à nos rapports avec la Suède; de son côté, renonçant à toute arrière-pensée, vouant sagement le passé à un complet oubli, la Cour de Stockholm est parvenue à sa concilier l'intérêt et à mériter l'appui de notre Auguste Maître. C'est ainsi que grâce à la conduite généreuse de l'Empereur, des souvenirs douloureux s'effacent en Suède; les liens qui attachent d'une manière indissoluble la Finlande à l'Empire se fortifient chaque jour par de nouveaux bienfaits, et une politique sage conserve les résultats avantageux du passé, tout en faisant disparaître graduellement ce qu'il avait de pénible.

Après avoir résumé ici les conséquences immédiates que le Traité de Tilsit produisit sur nos relations avec les cours de Londres, de Copenhague et de Stockholm, il nous reste à rapporter l'influence que cette transaction exerça sur nos rapports politiques avec la France elle-même et avec les autres Cours de l'Europe.

Nous avons cru ne pouvoir présenter les notions qui précèdent, d'une manière plus complète et plus fidèle, qu'en les puisant dans un mémoire soumis à sa Majesté l'Empereur Alexandre par le comte de Nesselrode, à l'époque où nos relations avec la France faisaient présager une rupture imminente.

(St.-Petersbourg, le 2 Février 1838).

### **Précis des principaux événemens qui ont eu lieu depuis 1807.**

Immédiatement après la paix de Tilsit, la Russie envoya le comte Tolstoy à Paris. Ses instructions lui prescrivaient de veiller à l'exécution du Traité qui venait d'être conclu. Une de ses conditions les plus importantes stipulait l'évacuation des Provinces dont le Roi de Prusse avait conservé la possession. La France s'y refusait. Sous le prétexte que la Prusse n'avait point acquitté les contributions imposées pendant la guerre et qu'il lui fallait, jusqu'à l'entier acquittement, des sûretés qu'elle faisait consister dans l'occupation de plusieurs forteresses qui devaient répondre d'une moitié de la dette, tandis que l'autre se serait acquittée de suite, au moyen d'une cession de domaines situés dans les Etats du Roi. De pareilles prétentions n'étaient nullement autorisées par le Traité; la Russie réclama contre cette inexécution et insista sur l'entière évacuation de la Prusse.



La France répondit, que tant que des troupes Russes continueraient à occuper la Moldavie et la Valachie, et que par là la Russie n'exécutait pas, pour ce qui la concernait, le Traité de Tilsit, elle n'avait aucun droit d'exiger l'évacuation de la Prusse; que si la Russie désirait conserver les deux Principautés, la France devrait compenser cet agrandissement, en procurant au territoire de ses alliés une extension aux dépens de la Prusse. La Russie répliqua qu'elle ne pouvait point admettre le rapport que la France cherchait à établir entre les affaires de la Porte et celles de la Prusse: que le Traité de Tilsit l'obligeait, à la vérité, à retirer ses troupes des deux Principautés, mais que dans les conférences entre les deux Empereurs, Napoléon avait verbalement consenti à ce qu'elles y restassent, et avait promis de ne pas s'opposer qu'à la paix elles fussent réunies à la Russie, si la négociation devait en amener la cession. La France ne se contenta pas de cette raison, répéta sa première proposition, augmenta ses prétentions sur la Prusse, et malgré que, dans l'intervalle, nous lui eussions donné, par la déclaration de guerre à l'Angleterre et à la Suède, des preuves incontestables de notre fidélité à nos engagements, elle persistait à ne pas vouloir en retirer ses troupes.

Les négociations roulèrent sur le même objet jusqu'au mois d'Avril 1808, époque où l'Empereur Napoléon partit pour Bayonne, afin d'achever ses projets sur l'Espagne et le Portugal, envahis depuis peu de mois par les troupes françaises. Les conférences de Bayonne amenèrent l'abdication du Roi Charles IV et de Ferdinand VII; Joseph Bonaparte fut nommé Roi d'Espagne, et Murat, le Grand Duc de Berg, Roi de Naples. La Russie s'empessa de les reconnaître, allant ainsi au devant de ce que la France avait à désirer. En attendant, ces événemens, ces usurpations, excitèrent les Espagnols à la plus vigoureuse résistance. Toutes les provinces de cette Monarchie se soulevèrent les unes après les autres contre l'oppression étrangère; leurs généreux efforts ne tardèrent pas à être couronnés par les plus brillants succès; le corps du général Dupont fut forcé de capituler. Celui du Maréchal Moncey, battu près de Valence, dut renoncer au plan de s'emparer de cette place importante, le général Junot se rendit à l'armée Anglaise débarquée en Portugal, Madrid fut évacué, et les débris de l'armée française se concentrèrent derrière l'Ebre. Napoléon vit bientôt que les moyens qu'il avait employés étaient insuffisans, et que ne voulant pas abandonner le projet de soumettre la Péninsule à son système, il ne lui resterait qu'à y envoyer les forces que, depuis la campagne de 1807, il avait conservées en Prusse et en Allemagne. Mais il ne crut pas pouvoir retirer ses armées de cette partie de l'Europe, sans s'assurer auparavant des disposi-



tions de la Russie, afin qu'aucune diversion dans le nord ne paralysât ses projets contre le midi. Il proposa une entrevue que l'Empereur Alexandre accepta. Une autre circonstance rendit pour lui cette précaution plus nécessaire encore. La maison d'Autriche, voyant dans le sort que venaient d'éprouver les Rois Charles et Ferdinand l'indice le plus certain d'un arrêt de mort prononcé dans l'esprit de Napoléon contre toutes les anciennes Dynasties, résolut de vendre cher son existence et organisa d'immenses moyens de défense.

Napoléon revint au mois d'Août à Paris. Deux faits marquants signalèrent son séjour dans la Capitale. Pressé de retirer ses troupes de la Prusse pour les envoyer en Espagne, il précipita avec celle-ci les négociations qui avaient languï depuis plus de six mois. Le résultat en fut une convention qui fixait la dette de la Prusse à 130 millions de francs, laissait la France en possession des forteresses de Stettin, Custrin et Glogau jusqu'à l'entier paiement de cette dette, bornait l'armée Prussienne à 40.000 hommes, et contenait un engagement, qui daterait d'un an après la signature du Traité, de fournir à la France un corps auxiliaire de 12.000 hommes dans toute guerre où elle se trouverait engagée, hormis la guerre d'Espagne. La seconde circonstance a rapport à l'Autriche. Napoléon eut avec le C-te Metternich une longue explication à l'audience diplomatique du 15 Août, où il reprocha les armemens que l'Autriche préparait. Dans les négociations qui s'en suivirent, la France demanda que l'Autriche, pour donner un gage de ses intentions pacifiques, reconnût les Rois d'Espagne et de Naples. Le C-te de Metternich en donna quelque espoir au Cabinet des Tuileries, et l'Empereur Napoléon partit pour Erfurt. Le résultat de cette entrevue fut une convention (<sup>30 Septembre</sup><sub>12 Octobre</sub> 1808), dont les principales stipulations étaient que la France reconnaissait la réunion à la Russie de la Finlande et des deux Principautés, qu'elle retirait sa médiation pour la pacification avec la Porte, que la Russie, en revanche, promettait que dans le cas où l'Autriche attaquerait la France pendant que l'Empereur Napoléon serait occupé de la réduction de l'Espagne, la Russie ferait cause commune avec celle-ci. La convention, signée à Paris entre la Prusse et la France, n'ayant point été ratifiée, celle-ci accorda, sur l'intercession de l'Empereur de Russie, une diminution de 10 millions, ce qui fixait définitivement la dette de la Prusse à 120 millions de francs, payables en deux ans, à raison de 5 millions par mois. Ce fut la nouvelle que la Cour de Vienne se refusait à reconnaître les Rois d'Espagne et de Naples qui surtout donna lieu à l'insertion de cette clause importante. Indépendamment de ces objets, les deux Empereurs concertèrent une démarche pacifique auprès du gouvernement Britannique: ils écri-



virent en commun une lettre au Roi d'Angleterre qui fut expédiée par un courrier, et le C-te Romanzoff se rendit à Paris pour poursuivre cette négociation qui échoua, parce que l'Angleterre voulait que des plénipotentiaires Espagnols y fussent admis. L'Empereur Napoléon, sans en attendre l'issue, partit pour l'Espagne; après avoir dispersé deux armées Espagnoles, ramené son frère Joseph à Madrid et forcé les armées Anglaises de se rembarquer à la Corogne, il revint à Paris rappelé par la nouvelle des armemens de l'Autriche, qui, allant toujours en augmentant, lui faisaient prévoir la possibilité d'une prochaine rupture. Depuis ce moment jusqu'à celui où elle eut effectivement lieu, les efforts du Cabinet Russe tendirent à la prévenir: il offrit à l'Autriche une garantie que celle-ci n'accepta pas, parce qu'elle aurait dû désarmer.

Les armées Autrichiennes passèrent l'Inn, le 9 Mars 1809: l'Empereur Napoléon, en conséquence, quitta Paris et se mit à la tête de ses armées. L'Empereur Alexandre, pour remplir les engagements conclus à Erfurt, fit entrer une armée en Gallicie. La plus grande partie de ses armées étant absorbée par les guerres de Turquie et de Suède, il ne put réunir, aussi promptement que la France l'aurait désiré, ses forces pour agir contre l'Autriche, et ce ne fut qu'au mois de Juin que le corps du P-ce Galitzin se porta en avant. Il était arrivé à la hauteur de Tarnow et de Cracovie, lorsque l'armistice fut conclu entre les armées Autrichiennes et Françaises. Les négociations, qui s'en suivirent, ayant trainé en longueur, l'Empereur de Russie envoya au quartier-général de l'Empereur François son aide de camp Tchernicheff, avec une lettre dans laquelle il déclara que si l'Autriche ne faisait pas la paix, les armées Russes allaient agir offensivement, se réunir aux Polonais et entrer conjointement avec eux en Hongrie. Cette démarche fut décisive et la paix se conclut à Vienne dans le mois d'Octobre. La France y avait stipulé en faveur de la Russie une cession de 400.000 âmes.

Cette guerre avait puissamment contribué à réveiller dans l'esprit des Polonais les idées de restauration de leur ancienne patrie, qui n'y avaient jamais été complètement éteintes. L'agrandissement qu'obtint le Duché de Varsovie semblait fait d'ailleurs pour les nourrir. La Russie s'en plaignit et l'Empereur Napoléon proposa une convention dont le but était de fixer le sort futur du Duché de Varsovie, de faire cesser toutes les incertitudes, de calmer les fermentations, en un mot, de rassurer la Russie sur ses projets à l'égard de la Pologne.

Le duc de Vicence reçut des pleins pouvoirs et la convention fut con-



clue en Décembre 1809. (Convention relative à la Pologne <sup>23 Décembre 1809.</sup>  
et notes autographes de l'Empereur Alexandre y relatives). <sup>4 Janvier 1810.</sup>

Pendant ce temps, l'Empereur Napoléon s'était divorcé de l'Impératrice Joséphine et avait demandé en mariage une Archiduchesse d'Autriche. Le consentement de la cour de Vienne arriva à Paris, presque au même moment que la convention Polonaise; la première conséquence des nouveaux liens de famille que Napoléon venait de contracter fut un refus de ratifier la convention. Il soutenait que son Ambassadeur avait outrepassé ses pouvoirs, quoique les stipulations qu'elle contenait eussent été minutées par le prince Kourakin, presque sous la dictée du Duc de Cadore; on s'accrocha à la rédaction du premier point où il était dit: «que la Pologne ne serait jamais rétablie». La France proposa d'y substituer un article par lequel elle s'engageait à ne contribuer, ni directement, ni indirectement, au rétablissement de la Pologne. Elle prétendait qu'elle ne pouvait pas anticiper sur les décrets de la Providence; qu'il fallait que le sang Français ne fût versé ni pour, ni contre les Polonais; que par conséquent, elle ne pouvait admettre une condition qui l'obligeât à agir contre d'autres Puissances, s'il leur prenait jamais fantaisie de rétablir la Pologne. La Russie, de son côté, ne voulant point se relâcher de la lettre de la convention, telle qu'elle avait été signée, cette affaire donna lieu à l'envoi de plusieurs courriers, se prolongea durant la première moitié de 1810 et n'amena aucun résultat quelconque. La véritable cause, qui la fit échouer, doit être recherchée dans les nouvelles relations qui alors commencèrent à s'établir entre l'Autriche et la France. L'Empereur Napoléon, fort de cette alliance, n'avait plus autant besoin de celle de Russie; ses soi-disantes complaisances envers elle diminuèrent, et jetant dès lors presque déjà le masque, il ne crut même plus nécessaire d'accorder une concession aussi insignifiante en elle-même qu'aurait présenté à celle-ci la convention Polonaise. Ce refus, ce changement de dispositions, ne pouvaient tenir qu'à un plan depuis longtemps conçu de travailler à l'affaiblissement de la Russie. L'union avec l'Autriche, en isolant la Russie de la seule Puissance qui aurait pu concourir à le faire avorter, lui permettait d'y travailler plus efficacement. Les événemens, qui signalèrent l'année 1810, commencèrent à se dérouler aux yeux de l'Europe. La paix de Vienne et le mariage avaient jeté dans les esprits, pardonnables après quinze années de troubles et de malheurs de se laisser trop légèrement aller à de pareilles illusions, une lueur d'espoir que la paix et la tranquillité du continent ne seraient plus troublées. Mais les fêtes du mariage n'étaient point finies encore, lorsque de nouveaux bouleversements vinrent détruire tout espoir et jeter



l'alarme dans le Nord, contre lequel ils étaient indirectement dirigés. La Hollande fut réunie au mois de Juin. Au mois d'Août, trois divisions françaises qui, après la paix de Vienne, étaient restées dans le Midi de l'Allemagne, marchèrent vers les côtes de la Baltique. La France ne donna sur ces événemens aucune explication à la Russie. Elle continua ses préparatifs, envoya 50,000 fusils dans le Duché de Varsovie, et fit diriger sur Magdebourg le grand parc d'artillerie qui était à Mayence. Au mois d'Octobre, de nouvelles vexations furent résolues. Le tarif de Trianon fut introduit à main armée dans tous les pays qui gémissaient sous l'influence de la France. Partout on brûla les marchandises Anglaises, partout la violation des propriétés fut poussée au plus haut point. La France proposa à la Russie d'adopter les mêmes mesures. Celle-ci les rejeta comme contraires à son indépendance et à ses intérêts. Les forces françaises dans le nord de l'Allemagne s'accrurent sensiblement. Au mois de Décembre, Napoléon prononça la réunion des villes Anséatiques et de tout le territoire qui depuis les anciennes frontières de la Hollande s'étend jusqu'à elles. Le Duché d'Oldenbourg s'y trouvait englobé. Le gouvernement français fit proposer à la Russie, soit de laisser au Duc la paisible possession de son pays en y admettant seulement une garnison et des douanes françaises, soit de l'échanger contre Erfurt avec un supplément de revenus prélevés sur les domaines de l'Oldenbourg. Mais on ne laissa pas même au Duc le temps de choisir: huit jours après que la proposition avait été faite, des employés français se rendirent dans l'Oldenbourg, en prirent possession sous les formes les plus dures pour le Duc, les plus outrageantes pour la Puissance, sous la protection de laquelle il administrait ce pays. Il fut forcé de l'abandonner et de chercher un asile en Russie. Sur ces entrefaites, la réponse de celle-ci arriva à Paris; elle n'attribua qu'à une méprise tout ce qui s'était fait, refusa toute indemnité et demanda que tout fut remis sur l'ancien pied, ainsi que le Traité de Tilsit l'avait stipulé. La France s'y refusa. En réponse au courrier, porteur de cette nouvelle, on envoya au prince Kourakin l'ordre de faire des représentations plus positives, et dans le cas où elles n'obtiendraient aucun succès, de remettre une note par laquelle, en protestant contre la réunion de l'Oldenbourg, la cour de Russie mettait ses droits en réserve. Les démarches que l'Ambassadeur fit en conséquence de cet ordre, furent non-seulement infructueuses, mais aussi le Ministère français y ajouta gratuitement une nouvelle insulte, en refusant d'accepter l'office que le prince Kourakin voulut remettre.



Il ne resta donc à la Russie que de le rendre public, en le faisant présenter à toutes les autres cours de l'Europe. Quelle que fut la modération avec laquelle cette pièce avait été rédigée, car elle se terminait par l'assurance bien positivement exprimée que cet incident n'amènerait aucune altération dans les rapports d'alliance qui subsistaient entre les deux Cours, la France affecta d'y voir une provocation et en fit un grief à la Russie <sup>1)</sup>. Elle en trouva un second dans le tarif que celle-ci publia le 1 Janvier, et le principal, dans les armemens auxquels elle avait elle-même donné lieu, et dont, au mois de Février, elle commençait à être instruite par la marche de cinq divisions qui furent retirées de l'armée de Turquie pour renforcer celles cantonnées dans les provinces ci-devant Polonaises. C'est sur ces trois points que roulèrent pendant toute l'année 1811 les discussions entre les deux Cours. (Rapport du comte Tchernicheff  $\frac{2}{11}$  Avril 1811.)

La France ne cessa de demander que l'on envoyât au prince Kourakin des pleins pouvoirs pour arranger ces différends. La Russie répondit que par la place même qu'il occupait, cet Ambassadeur était suffisamment muni du pouvoir de recevoir et transmettre les propositions que la France lui ferait à l'égard de l'Oldenbourg; qu'Elle ne se refusait pas à les écouter, quoique la proposition d'Erfurt fût tout à fait inadmissible, et qu'elle préférât que tout fût remis sur l'ancien pied. Telle était la réponse dont le colonel Tchernicheff fut porteur, au retour de son second envoi à Pétersbourg. Le duc de Vicence rapporta à Paris des explications plus positives encore, quoiqu'elles fussent dans le même sens, aussi ne produisirent-elles aucun effet.

Le gouvernement Français feignit toujours de voir dans notre conduite des arrière-pensées et des projets d'attaque dans nos armemens.

La fameuse conversation, que l'Empereur Napoléon eut avec le prince Kourakin au cercle du  $\frac{3}{15}$  Août, 1811, n'avait d'autre but, que de rejeter les torts sur nous et de nous amener à une explication. Cette tentative n'eut pas plus de succès que les précédentes, et les choses en restèrent là jusqu'au mois de Février 1812, la France, toujours à insister sur une explication, et la Russie à s'y refuser, prétendant que ce n'était point elle qui avait fait naître le différend et enfreint le Traité de Tilsit; que par conséquent, c'était à la France à trouver et à proposer le mode de réparer cette violation, de manière à pouvoir offrir à la Russie une satis-

---

<sup>1)</sup> Lettre de Napoléon à l'Empereur Alexandre du 28 Février 1811; réponse de l'Empereur Alexandre 13 Mars 1811.

faction suffisante. Voyant qu'il ne réussissait pas à faire changer de marche au Cabinet de St.-Petersbourg, l'Empereur Napoléon conclut une alliance avec la Prusse, fit marcher ses armées au-delà de l'Elbe et de l'Oder, et envoya encore M. de Tchernicheff à St.-Petersbourg avec une lettre autographe pour l'Empereur Alexandre qui, en exprimant vaguement son désir d'arranger à l'amiable les différends existans, s'en réfère aux explications dans lesquelles il était entré vis-à-vis de Lui. Le rapport (Rapport de Mr. Tchernicheff en Février 1812) que cet officier a fait à son arrivée et la réponse qui a été envoyée au gouvernement Français par le prince Kourakin, donnent l'idée la plus exacte de l'état des choses dans ce moment-ci. Aux griefs importans que la France a fournis à la Russie et qui sont rapportés dans ce précis, il y en a plusieurs à ajouter, d'un moindre poids, mais qui ne servent pas moins à constater qu'il n'y a jamais eu de la part de la France aucune réciprocité dans ses procédés envers la Russie, et que les plus grandes complaisances de celle-ci, les services les plus essentiels, la fidélité la plus scrupuleuse à tenir des engagemens, souvent diamétralement opposés à ses intérêts, n'ont été reconnus que par des injures, des difficultés, des vexations en tous genres. C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger l'arrestation du comte Cassini, qu'à l'âge de 70 ans, on a laissé périr dans les cachots de Fenestrelles, pour insulter à l'intérêt que prenait à lui une Puissance qu'il avait servi pendant 50 ans; celle du chevalier Mallia, qui eut lieu dans un moment où les armées Russes coopéraient avec les armées Françaises contre l'Autriche; le refus de laisser passer par l'Empire Français le comte Mocenigo, nommé Ministre en Sardaigne, celui de permettre au Consul Labensky de s'embarquer dans un des ports de France pour le Brésil, l'arrestation et la confiscation de tant de bâtimens marchands Russes, saisis dans la Baltique par des corsaires français, et enfin, ce qui est plus fort que tout le reste, la prétention d'exclure les neutres des ports de Russie, lorsqu'ils sont librement admis en France, et que celle-ci fait même depuis longtemps avec l'Angleterre un commerce direct, au moyen d'un système de licences, sur lequel la Russie, depuis deux ans, lui demandait en vain des explications (8 Avril 1812).

Telles furent les circonstances réunies qui démontrèrent à l'Empereur Alexandre que le maintien de la paix avec la France était devenu désormais impossible. Telles furent ainsi les causes immédiates de la rupture en 1812.

(St.-Petersbourg, 2 Février 1838.).

### III Époque

**dépuis la rupture avec la France jusqu'à la 1<sup>ère</sup> paix de Paris.  
1813—1814.**

Le cœur généreux de l'Empereur Alexandre s'était longtemps refusé à admettre la possibilité que Napoléon voulût en venir à une guerre entre la Russie et la France. Rien n'avait été épargné de la part du Cabinet Impérial pour éloigner autant que possible les chances d'une rupture. Plusieurs considérations se réunissaient pour décider l'Empereur Alexandre à préférer le maintien de la paix, tant qu'elle était honorable, aux vicissitudes d'une guerre dont les résultats étaient certainement alors hors des calculs de la prévoyance humaine.

Les désastres des campagnes de 1805 et 1807 avaient laissé dans l'esprit de l'Empereur Alexandre des traces profondes. Nous en avons trouvé la preuve dans le secret de sa correspondance la plus intime. C'est ainsi qu'il écrivait au Roi de Prusse (Mai 1809), au moment où ce Monarque se disposait en 1809 à faire cause commune avec l'Autriche :

«Que votre Majesté se rappelle un exemple bien récent. Quand après les malheurs arrivés à ses armées, je suis venu avec toutes mes forces joindre ce qui restait des vôtres, quel résultat avons-nous produit, et le talent toujours supérieur de Napoléon n'a-t-il pas su triompher de nos efforts réunis? C'est cette supériorité de talents, c'est le manque absolu de bons généraux à opposer, qu'on évalue trop peu, et de là tous ces malheurs que nous voyons se répéter encore dans ce moment pour l'Autriche. Mes obligations envers mon pays, Sire, sont sacrées. Je ne puis le vouer à un malheur certain: ainsi je suis fermement décidé à suivre le système que j'ai adopté, rien ne m'en ébranlera: L'effervescence de l'esprit est un guide pernicieux à suivre»!

Les mêmes considérations continuaient encore à influer sur la politique de l'Empereur Alexandre, lorsque, deux ans plus tard (le 13 Mars 1811), il adressait à Napoléon ces lignes tracées de sa propre main:

«Votre Majesté, si Elle veut être juste, reconnaîtra qu'on ne peut être plus scrupuleux que je l'ai été dans le maintien du système qui j'ai embrassé. Au reste, ne convoitant rien à mes voisins, aimant la France, quel intérêt aurai-je à vouloir la guerre? La Russie n'a pas besoin de conquêtes et peut-être ne possède que trop de terrain. Le génie si supérieur, que je reconnais à Votre Majesté pour la guerre, ne me laisse aucune illusion



sur la difficulté de la lutte qui pourrait s'élever entre nous. D'ailleurs, mon amour-propre est attaché au système d'union avec la France. L'ayant établi comme un principe de politique pour la Russie, ayant dû combattre assez longtemps les anciennes opinions qui y étaient contraires, il n'est pas raisonnable de me supposer l'envie de détruire mon ouvrage et de faire la guerre à Votre Majesté. Si Elle la désire aussi peu que moi, très certainement elle ne se fera pas. Pour lui en donner encore une preuve, j'offre à Votre Majesté de m'en remettre à Elle-même sur la réparation dans l'affaire d'Oldenbourg.

Qu'Elle se mette à ma place et que Votre Majesté fixe Elle-même ce qu'Elle aurait désiré en pareil cas. Votre Majesté a tous les moyens d'arranger les choses de manière à unir encore plus étroitement les deux Empires et à rendre la rupture impossible pour toujours. De mon côté, je suis prêt à la seconder dans une intention pareille. Je répète, si la guerre aura lieu, c'est que Votre Majesté l'aura voulu, et ayant tout fait pour l'éviter, je saurais alors combattre et vendre chèrement mon existence».

Telle fut la pensée qui depuis ce moment ne cessa de guider la conduite politique de l'Empereur Alexandre. Il avait résolu de ne rien faire pour provoquer Napoléon, de ne se livrer à aucun acte d'agression contre la France, mais il avait irrévocablement arrêté, avec la même fermeté, de ne point transiger avec le Cabinet de Tuileries, de ne rien abandonner des droits imprescriptibles de la Russie, de ne faire aucune concession contraire à la dignité de la couronne, en un mot, de résister courageusement à Napoléon et de repousser la force par la force, dès l'instant où la guerre deviendrait inévitable.

Depuis longtemps les dépêches de notre Ambassadeur à Paris, et surtout les rapports présentés par le colonel Tchernicheff, signalaient à l'Empereur Alexandre les préparatifs qui annonçaient l'intention fortement arrêtée de la part de Napoléon de précipiter les forces réunies de l'occident dans une lutte à mort contre la Russie.

Les renseignements positifs que M-r de Tchernicheff avait successivement soumis à ce sujet à l'Empereur, de même que l'entière certitude que le comte Nesselrode avait emportée de Paris à l'égard de l'impossibilité absolue du maintien de la paix, contribuèrent essentiellement à ébranler la confiance que sa Majesté avait placée jusqu'alors dans la conservation de ses rapports politiques avec Napoléon, et lui démontrèrent la nécessité indispensable de se préparer au grand combat qui allait décider du sort de l'Europe.

Dès ce moment, la résolution de l'Empereur fut prise; il accepta avec résignation et avec courage une lutte qu'il avait la conscience de n'avoir point provoquée; il confia avec une piété profonde le salut de Son Empire à une protection toute Divine, et ce sentiment donna à sa grande âme une force de caractère, une énergie morale, devant lesquelles Napoléon demeura confondu, lui qui s'était flatté, après une bataille gagnée, d'imposer à la Russie, une paix plus dure que celle de Tilsit.

Ce n'était plus le Monarque plein de confiance dans la parole d'un ennemi perfide, ce n'était plus le signataire du Traité de Tilsit, ni de la convention d'Erfurt, qui se préparait à entrer en lutte avec le génie de Napoléon. Les années avaient mûri l'esprit de l'Empereur Alexandre, fortifié son caractère, éclairé sa volonté. De plus, il sentait, pour la première fois, qu'il lui fallait soutenir à lui seul le choc de la puissance colossale de Napoléon qui allait heurter de tout son poids contre la Russie. Dans les coalitions précédentes, l'Empereur Alexandre avait paru sur le champ de bataille simplement auxiliaire. Cette fois-ci, il se trouvait seul en face de l'ennemi. Mais cette circonstance, bien qu'elle parût augmenter les dangers dont la Russie se voyait menacée, devint en réalité le véritable gage de son salut. Car, obligée de se replier sur elle-même et de ne compter que sur ses propres ressources, elle déploya une énergie dont personne jusqu'alors ne l'avait jugée capable, et étonna le monde par l'imposant spectacle d'une guerre nationale, à laquelle l'Empereur Alexandre savait imprimer une force irrésistible.

Persuadé que dans l'isolement où il se trouvait, il lui importait doublement de concentrer tous ses moyens d'action, il reconnut avant tout le besoin d'assurer sa position, en mettant complètement à couvert son flanc gauche et son flanc droit, afin de pouvoir tourner contre Napoléon les forces réunies de la Russie, sans qu'elle fût exposée à être envahie ni au nord, ni au midi.

Dans ce but, il fallait terminer à tout prix la guerre avec la Turquie et resserrer les liens d'amitié qui commençaient à se former avec la Suède.

**Paix avec la Turquie. Traité de Bucarest 16<sup>es</sup> Mai 1812, ratifié à Vilna le 11 Juin.**

Nous avons eu lieu de nous convaincre de l'importance que l'Empereur Alexandre avait attachée à réunir à la Russie les principautés de Moldavie et de Valachie. Les entretiens confidentiels de Tilsit avaient servi d'avance à préparer les voies à cette réunion. La convention d'Erfurt en avait formellement arrêté le principe. Cependant, des considérations d'un ordre



plus élevé conseillèrent à l'Empereur Alexandre de renoncer à l'exécution de ce dessein, dans un moment où il nous importait de ne pas prolonger une guerre qui retenait sur les rives du Danube une armée Russe, dont la présence était impérieusement réclamée ailleurs pour la défense de l'Empire.

Ce motif était trop légitime et trop puissant, pour ne pas l'emporter sur toutes les autres considérations politiques. Abandonnant l'idée d'étendre ses frontières jusqu'au Danube, l'Empereur Alexandre se borna donc à obtenir de la Turquie la cession de la Bessarabie, en prenant dorénavant le Pruth pour limite des deux états.

Si l'on se rappelle les circonstances au milieu desquelles cette importante acquisition fut faite, on ne saurait s'empêcher de rendre justice à l'habileté des négociations qui arrachèrent à la Turquie une pareille cession de territoire, à une époque où la Russie allait être envahie par les armées françaises, et où Napoléon faisait tous ses efforts, à Constantinople, pour détourner la Porte de la conclusion de la paix.

Si les représentations du Cabinet des Tuileries furent accueillies alors avec tant de froideur par le Divan, il faut en grande partie en attribuer la cause au sentiment de méfiance que Napoléon avait inspiré à la Porte elle-même. Doué de cet instinct de conservation qui lui est propre et qui ne l'abandonne jamais au milieu de sa décadence politique, elle avait deviné depuis longtemps que le système d'envahissement de la France finirait tôt ou tard par s'étendre sur l'empire Ottoman, si rien ne venait mettre un terme au pouvoir de Napoléon. Ce n'est donc pas sans appréhension que le Divan voyait se réaliser de plus en plus les projets ambitieux de ce conquérant redoutable. La Porte semblait prévoir dès lors qu'après avoir triomphé de la Russie, il ne tarderait pas à tourner ses armes contre elle pour la soumettre également à son joug. Cette crainte qu'un Ministre Ottoman, homme d'esprit et de cœur, n'hésita pas un jour à énoncer lui-même envers l'un de nos négociateurs de la paix de Bucarest, fut peut-être une des causes principales qui agirent sur l'esprit du Divan, et le portèrent à signer ce traité avec d'autant plus d'empressement, que Napoléon s'efforçait d'en empêcher la conclusion.

Le bon sens des Turcs leur démontrait qu'il valait mieux faire la paix, même au prix d'un nouveau sacrifice en faveur de la Russie, leur ennemi, que de prolonger la guerre d'après le conseil d'un ami perfide.

Tels sont les mobiles secrets qui ne furent pas étrangers à la conclusion d'un traité, dont la signature inattendue excita au plus haut degré l'indignation de Napoléon.



Les stipulations de détail que renfermait le traité de Bucarest devant attirer plus tard notre attention spéciale, lorsque nous serons appelés à examiner l'état de nos relations directes avec la Porte, nous ne nous arrêterons point ici à l'analyse de ce traité. Nous nous bornerons à dire que l'acte patent était accompagné de deux articles *secrets*. L'un de ces articles avait pour objet d'accorder à la Russie la possession d'une *échelle* sur le littoral asiatique de la mer Noire à l'embouchure du Phase, pour assurer et faciliter le transport des munitions de guerre et autres objets nécessaires.

La ratification de cet article éprouva à Constantinople des obstacles inattendus. Ce ne fut pas l'Ambassade de France, mais celle d'Angleterre qui les fit naître. Jaloux de l'extension de notre influence du côté de l'Asie, le Gouvernement Britannique ne voyait pas avec indifférence une nouvelle concession, par laquelle la Porte nous autorisait formellement à prendre pied sur les rives du Phase. Le crédit de l'Ambassadeur d'Angleterre devant l'emporter nécessairement sur le nôtre, dans un moment où la Russie était à la veille d'être attaquée par une armée de 500,000 hommes, le Divan n'hésita point, par déférence pour le cabinet de St.-James, à refuser la ratification des articles secrets du traité de Bucarest.

Dans toute autre circonstance, cet incident aurait sans doute suffi pour amener des explications sérieuses entre notre Cabinet et la Porte. Mais alors le besoin de maintenir nos relations pacifiques à peine rétablies avec l'empire Ottoman, se faisait trop vivement sentir, pour qu'il nous fût possible de méconnaître la nécessité de dissimuler le mécontentement que la non-ratification des deux articles secrets de Bucarest aurait pu exciter en nous.

L'Empereur Alexandre ordonna donc à l'amiral Tchitchagoff de ne point élever de difficultés à ce sujet et d'accepter les ratifications telles qu'elles nous avaient été offertes.

M-r. de Tchitchagoff venait alors de succéder au comte Koutousoff dans le commandement de l'armée de Moldavie.

Les instructions, dont le nouveau commandant en chef avait été muni, renfermaient le germe d'une combinaison politique qui demeura sans effet, mais qui mérite néanmoins d'être mentionnée ici, d'une part parce qu'elle est restée ignorée du public, de l'autre parce qu'elle nous donne lieu d'y rattacher quelques réflexions générales, dont l'application conserve encore aujourd'hui toute sa valeur pratique.

Les directions tracées, d'ordre de S. M. I., à l'amiral Tchitchagoff lui prescrivaient d'employer tous ses efforts pour décider la Porte, soit à conclure avec nous une alliance défensive et offensive contre la France, soit à nous faciliter du moins les moyens d'opérer une diversion en notre faveur du

côté de la Dalmatie, en dirigeant sur cette contrée les forces réunies des Serbiens, des Albanais et des Monténégrins.

A ce plan se rattachait l'idée secrète d'organiser un armement général des tribus de race *Slave*, de réagir par là sur la population de la Hongrie, de contenir ainsi le cabinet de Vienne en le plaçant dans l'impossibilité de faire cause commune avec Napoléon; en un mot, d'effectuer, à l'est de la Monarchie Autrichienne, une grande commotion politique et militaire qui étendrait ses effets sur les provinces Myriennes, le nord de l'Italie, le Tyrol et même sur la Suisse.

Cette conception, qui allait jusqu'à admettre la possibilité de la création d'un *royaume Slave*, aurait inmanquablement fait naître les conséquences les plus sérieuses, si par malheur les circonstances d'alors en avaient favorisé l'exécution.

C'est encore ici l'endroit de répéter de nouveau combien il importe dans la conduite des affaires de l'Etat de se mettre en garde contre toute idée *fausse*, contre tout *essai hasardé* d'innovation politique, quelque séduisants qu'ils puissent nous paraître.

En effet, le projet d'armer en masse les peuplades d'origine Slave et de réveiller les forces inconnues qui reposent au sein de la Hongrie, aurait occasionné au centre de l'Europe une perturbation générale, dont la Russie elle-même n'aurait appris à connaître tout le danger, que lorsqu'il aurait été trop tard d'en calculer les effets et d'en maîtriser le mouvement.

En principe général, il faut toujours éviter de remuer gratuitement les masses, car c'est un élément de désordres, dont il n'est pas facile de comprimer le progrès, une fois que la première impulsion est donnée. Le danger qui peut en résulter, est le plus souvent fort au-dessus du bien qu'on peut en attendre. Il est donc d'une politique sage de ne pas employer, sans nécessité absolue, des moyens extrêmes dont personne ne peut prévoir au juste les derniers résultats. Avant tout faut-il éviter de jeter au milieu des races Slaves des idées d'indépendance et de fédération politique, qui finiraient tôt au tard par créer des embarras sérieux pour la Russie elle-même. Maintenir ces peuplades dans la condition présente où elles sont placées, ne rien faire pour les réunir en masse, ni pour leur donner une nouvelle existence politique incompatible avec le repos des provinces limitrophes de l'Empire, tel est le système qui se concilie le mieux avec nos intérêts directs, parce qu'il conserve à la Russie toute son influence tutélaire sur des peuples coréligionnaires, dont nous avons amélioré le sort par nos bienfaits, mais dont nous ne devons point proclamer l'indépendance, au détriment de notre propre sécurité.



Le sentiment d'impartialité, qui fait la règle constante du présent travail, nous oblige donc à reconnaître combien la Russie eut à se féliciter que le plan dont l'amiral Tchitchagoff devait préparer l'exécution fût resté sans le moindre résultat.

L'Empereur Alexandre crut devoir y renoncer, dès l'instant où il comprit que la supériorité des forces dirigées par Napoléon contre la Russie ne permettait point à celle-ci de distraire ses moyens de défense, mais l'obligeait au contraire de retirer promptement des principautés l'armée de Tchitchagoff, au lieu de l'engager dans une entreprise chanceuse et lointaine.

Cette considération décida du rappel de l'armée de Moldavie. Sa présence sur le théâtre de la guerre devint par la suite un grand élément de succès, au moment où il nous importait le plus de réunir au centre de nos opérations toutes les forces disponibles de l'Empire.

Tandis que notre Cabinet avait réussi avec tant de bonheur à terminer la guerre de Turquie par une paix avantageuse, il était parvenu en même temps à améliorer de plus en plus ses relations avec la Suède.

### **Négociations qui amenèrent la conclusion d'un traité d'alliance entre la Russie et la Suède.**

La nécessité de former avec elle des liens d'amitié et de bonne intelligence ainsi que nous l'avons déjà remarqué plus haut, avait été vivement sentie par l'Empereur Alexandre, à mesure qu'il voyait s'affaiblir de jour en jour l'alliance qui l'unissait à Napoléon.

Par un étrange aveuglement, celui-ci, sous l'influence des ressentiments personnels qui l'animaient contre le Prince royal, ne cessait d'aigrir la Cour de Stockholm, en lui suscitant les difficultés les plus graves, et la forçait en quelque sorte de se jeter entre les bras de la Russie.

Ainsi, la conduite passionnée de Napoléon secondait singulièrement les vues de l'Empereur Alexandre et préparait d'elle-même la voie à l'alliance qui allait unir bientôt la Cour de Stockholm à celle de St.-Pétersbourg. Les négociations, qui amenèrent cet important résultat, trouvèrent un appui puissant dans les dispositions personnelles de Bernadotte.

M-r de Tchernicheff avait été le premier à faire connaître à l'Empereur Alexandre (Rapport du colonel Tchernicheff <sup>5</sup>/<sub>17</sub>, Septembre 1810) les sentiments favorables que ce Prince, au moment de son élection, avait manifestés à l'égard de la Russie, avant même qu'il quittât la France pour occuper le rang auquel il venait d'être élevé.

Dans l'intention de cultiver les bonnes dispositions de ce Prince et de mieux approfondir les intentions de la Cour de Stockholm à l'égard de la Russie, le colonel Tchernischeff fut chargé, à son retour à Paris, de passer par la Suède, pour avoir l'occasion de s'acquitter d'un message verbal de l'Empereur Alexandre auprès du Prince Royal, sans que cette mission réveillât les soupçons du cabinet des Tuileries.

M-r de Tchernicheff remplit le but de cet envoi avec un complet succès. Le rapport, qu'il adressa à Sa Majesté Impériale en date de Stockholm du 7 Décembre 1810, atteste que déjà alors la résolution de Bernadotte était fortement arrêtée; qu'il avait compris que l'intérêt bien entendu de la Suède lui faisait une loi de se rattacher à la Russie pour se soustraire aux exigences tyranniques de Napoléon; que dès lors le Prince Royal s'était décidé à rompre tous ses liens avec la France et de s'en remettre avec une pleine confiance à la loyauté et à la protection de l'Empereur Alexandre.

Le Roi Charles XIII, identifiant sa politique avec celle dont l'esprit actif et subtil de Bernadotte avait conçu le plan, suivait sans résistance aucune l'impulsion donnée par le Prince Royal.

Les mauvais procédés de Napoléon, rendus plus outrageants encore par le langage arrogant de M-r Alquier, Ministre de France à la Cour de Stockholm, ne laissèrent plus à celle-ci d'autre chance de salut que de rechercher une alliance intime avec la Russie.

Non content d'avoir ruiné le commerce Suédois, en forçant la Cour de Stockholm à se mettre en état de guerre avec les Anglais, Napoléon l'avait accablée dans l'espace de deux ans des prétentions les plus exagérées et des actes les plus vexatoires qu'il soit possible d'imaginer.

Il avait commencé par exiger que la Suède mît à la solde de la France 2,000 matelots pour compléter les équipages de la flotte de Brest, dans l'espoir de s'assurer en quelque sorte, par la présence de ces otages, de la soumission du Roi et de la nation. Bientôt après, il avait demandé l'introduction en Suède du tarif de Trianon et l'établissement de douaniers français à Gothenbourg. Plus tard, commençant à dévoiler ses projets hostiles contre la Russie, il avait proposé la formation d'une confédération du nord, composée de la Suède, du Danemarck et du Duché de Varsovie, confédération dont il prétendait lui-même être le protecteur.

Irrité de la résistance que tous ses projets rencontraient de la part de la Cour de Stockholm, il autorisait les corsaires Français à capturer les bâtiments suédois en pleine mer, et faisait arrêter ceux qui se trouvaient dans les ports allemands, sous prétexte que leurs cargaisons étaient destinées pour la Grande Bretagne. Les matelots suédois, détenus comme prisonniers



hague ne consentirait pas à la cession de la Norvège. Dans cette supposition, la Cour de Russie se désiste en faveur de la Suède des droits de conquêtes qui pourraient résulter de la prise de la Zélande.

Article 5. En réciprocité de cette promesse, la Cour de Stockholm reconnaît éventuellement à la Russie le droit d'étendre ses frontières jusqu'à la Vistule, à la conclusion de la paix avec l'ennemi commun.

Par l'article 6, l'Empereur de Russie s'engage à offrir à la Suède un prêt d'un million cinq cent mille roubles, soit en assignats, soit en grains et farines.

Finalement, l'article séparé et secret joint à cette transaction, en donnant à cet acte la force et le caractère d'un pacte de famille, contient la promesse des deux Cours de se prêter mutuellement l'assistance d'un corps de troupes de 12.000 à 15.000 hommes, au cas qu'une Puissance quelconque cherchât à troubler la sûreté et la tranquillité des deux pays.

Pendant que l'Empereur Alexandre signait la Convention d'Abo, Napoléon venait d'entrer à Smolensk.

Nous n'entreprendrons pas de résumer ici les événements militaires qui signalèrent la campagne de l'année 1812. Le récit de ces opérations n'ayant aucun rapport avec l'histoire des transactions politiques de cette époque; il ne nous appartient pas de jeter un coup d'œil sur les mouvements des deux armées, qui se trouvèrent en présence dans cette lutte à jamais mémorable.

Nous devons nous borner à marquer ici simplement quelques dates, qui servent à graver en traits ineffaçables le caractère politique et moral de cette grande époque de l'histoire de notre pays:

Le 13<sup>es</sup> Juin à Vilna, l'Empereur Alexandre écrivait à Napoléon:

«J'ai appris hier que malgré la loyauté avec laquelle j'ai maintenu mes engagements envers Votre Majesté, ses troupes ont franchi les frontières de la Russie, et je reçois à l'instant de Pétersbourg une note, par laquelle le Comte de Lauriston, pour cause de cette agression, annonce que Votre Majesté s'est considérée en état de guerre avec moi, dès le moment où le Prince de Kourakin a fait la demande de ses passeports. Les motifs sur lesquels le Duc de Bassano fondait son refus de les lui délivrer, n'aurait guère pu me faire supposer que cette démarche servirait jamais de prétexte à l'agression. En effet, cet Ambassadeur n'y a jamais été autorisé, comme il l'a déclaré lui-même, et aussitôt que j'en fus informé je lui ai fait connaître combien je le désapprouvais, en lui donnant l'ordre de rester à son poste. Si Votre Majesté n'est pas intentionnée de verser le sang de ses peuples pour un

mésentendu de ce genre, et qu'Elle consente à retirer ses forces du territoire Russe, je regarderai ce qui s'est passé comme non avenu et un accommodement entre nous reste encore possible. Dans le cas contraire, Votre Majesté me forcera à ne plus voir en Elle qu'un ennemi que rien n'a provoqué de ma part. Il dépend de Votre Majesté d'éviter à l'humanité les calamités d'une nouvelle guerre.

Je suis de V. M. I. le bon frère

Alexandre».

Ce furent là les dernières lignes que l'Empereur Alexandre écrivit de sa main à l'Empereur des Français.

Le sort en était jeté. Napoléon repoussa avec hauteur les offres de conciliation qui lui avaient été si noblement offertes.

Le 1 Juillet, il adressa de Vilna à l'Empereur Alexandre la lettre dont nous transcrivons ces passages:

«Votre Majesté a fait devant toute l'Europe une protestation que les Puissances ont l'habitude de ne faire qu'au moment de se battre et lorsqu'elles n'espèrent plus rien des négociations. Je n'y ai pas répondu.—Votre Majesté, la première a réuni ses armées et menacé mes frontières.—Votre Majesté après avoir constamment refusé pendant 18 mois de s'expliquer, m'a fait enfin remettre par son Ministre une sommation d'évacuer la Prusse, comme condition préalable de toute explication. Peu de jours après, ce Ministre a fait la demande de ses passeports, et répété trois fois cette demande.—Dès ce moment, j'étais en guerre avec Votre Majesté....

Elle pourra dire beaucoup de choses, mais Elle se dira à Elle-même qu'Elle a pendant dix-huit mois refusé de s'expliquer d'aucune manière, qu'Elle a depuis déclaré qu'Elle n'entendrait à rien, qu'au préalable je n'eusse évacué le territoire de mes Alliés; que par là, Elle a voulu ôter à la Prusse l'indépendance qu'Elle paraissait vouloir lui garantir, en même temps qu'Elle me montrait du doigt les fourches caudines. Je plains la méchanceté de ceux qui ont pu donner de tels conseils à Votre Majesté. Quoiqu'il en soit, jamais la Russie n'a pu tenir ce langage envers la France, c'est tout au plus celui que l'Impératrice Catherine pouvait tenir au dernier des Rois de Pologne.—La guerre est donc déclarée entre nous. Dieu même ne peut pas faire que ce qui a été n'ait pas été. Mais mon oreille sera toujours ouverte à des négociations de paix, et quand Votre Majesté voudra sérieusement s'arracher à l'influence des hommes ennemis de sa famille, de sa gloire, et de celle de son Empire, Elle trouvera toujours en moi les mêmes sentimens et la vraie amitié.

Un jour viendra où Votre Majesté s'avouera que si, dès la fin de 1810, Elle n'avait pas changé, si elle avait eu recours à des négociations loyales, Elle aurait eu un des plus beaux règnes de la Russie.—Votre Majesté a manqué de persévérance, de confiance, et qu'Elle me permette de le Lui dire, de sincérité. Elle a gâté tout son avenir»....

En écrivant ces mots à Vilna, Napoléon, à la tête de la plus belle armée du monde, aurait-il pensé que deux ans plus tard, ce même Monarque dont il croyait prévoir *l'avenir*, lui dicterait la loi à Paris et tiendrait entre ses mains les destinées de la France!

Déjà la Providence Divine avait marqué le terme où devait s'arrêter la carrière de Napoléon, se briser son orgueil, tomber son pouvoir.

Sa lettre de Vilna resta sans réponse. Le jour même où elle avait été écrite, l'Empereur Alexandre, dans une lettre au Prince Royal, (Wydzy 22 Juin 1812), s'énonçait en ces termes:

«Je continuerai à instruire Votre Altesse successivement des événemens de cette guerre importante. En attendant, qu'Elle se persuade que, puisque une fois elle est commencée, ma ferme résolution est de la faire durer des années, dussé-je combattre sur les rives du Volga».

Un mois après, l'Empereur Alexandre, que les progrès de l'armée française ne pouvaient ni arrêter dans ses efforts, ni ébranler dans sa résolution, écrivait au Prince Royal, *de Moscou* le 17 Juillet:

«Résolu comme je le suis à continuer la guerre à outrance, j'ai dû penser à former de nouvelles armées de réserve. Pour cet effet, ma présence au sein de l'Empire était indispensable pour y électriser les esprits et les porter à de nouveaux sacrifices.—J'ai fait une course de quelques jours à Moscou. Elle m'a valu une levée de 100.000 hommes, que le Gouvernement de Moscou et ceux qui l'avoisinent m'ont offerts. Une seconde levée pareille va s'organiser entre Nijni-Novgorod et Kazan.

«Rien n'est capable de diminuer les efforts que je fais pour cette cause sacrée. Je ne vois de salut pour la Russie comme pour l'Europe, que dans la persévérance à la soutenir».

Gardons religieusement la mémoire de ces paroles sacrées que l'Empereur Alexandre nous a léguées. C'est le plus noble souvenir de la gloire de son règne. N'oublions jamais que c'est la fermeté, la *persévérance* de son caractère qui ont fait le salut de la Russie, et sauvé notre pays du malheur d'une paix deshonorante. Au milieu des circonstances graves qui pourront se présenter encore à l'avenir, rappelons-nous bien que Napoléon a été à Moscou, sans que l'Empereur Alexandre ait eu un seul instant la pensée de céder et de fléchir.



Le 26 Août, le sang de nos braves avait baigné le champ de Borodino.—Le 2 Septembre, Napoléon était entré à Moscou.—Le 19, l'Empereur Alexandre annonçait cet événement au Prince Royal de Suède en ces propres termes:

«C'est Moscou vide qui est tombé au pouvoir de l'ennemi. De tous ses habitans, il n'y est resté que les portiers des maisons.

«Cette perte est cruelle j'en conviens.—Mais du moins me donnera-t-elle l'occasion de présenter à l'Europe entière la plus grande preuve que je puisse offrir de ma persévérance à soutenir la lutte contre son oppresseur, car, après cette plaie, toutes les autres ne sont que des égratignures.

«Je réitère à Votre Altesse Royale l'assurance solennelle que plus que jamais, moi et la nation à la tête de laquelle j'ai l'honneur de me trouver, sommes décidés à persévérer et à nous ensevelir plutôt sous les ruines de l'Empire que de composer avec l'Attila moderne.

«Je compte sur l'amitié et la loyauté de sa Majesté le Roi et de Votre Altesse Royale.

«C'est dans le moment où je lutte avec persévérance contre des revers, qu'Elles voudront me témoigner ces sentimens auxquels je mets tant de prix. De mon côté, je ne cesserai de faire tout ce qui est en mon pouvoir, pour les convaincre du soin que j'emploie à remplir mes engagements envers la Suède».

Nous transcrivons encore ici la fin de cette même lettre de l'Empereur Alexandre, parcequ'elle se rapporte à une circonstance digne d'être préservée de l'oubli:

«Il ne me reste à parler à V. A. R. que d'une lettre que j'ai reçue de l'Empereur Napoléon après l'occupation de Moscou. Ayant cherché en vain quelqu'un à Moscou auquel il pût la confier, il s'empara d'un ancien officier aux Gardes, retiré du service, nommé Iacovleff, qui, conduisant un vieux oncle malade, et avec lequel il voulait se retirer dans l'intérieur du pays, était tombé, sans le savoir, dans les mains des ennemis. Le Comte Löwenhjelm auquel j'ai fait lire la lettre même, en rendra compte à V. A. Elle ne contient d'ailleurs que des fanfaronnades».

Que de choses en si peu de mots!

Il fallait en vérité que le parti de l'Empereur Alexandre fût bien fortement arrêté, pour qu'il ne tint aucun compte, ni des menaces de Napoléon, ni de ses promesses. Une lettre écrite par le vainqueur de Borodino, du milieu des flammes qui dévoraient l'antique capitale de l'Empire, devait paraître aux yeux de l'Europe une circonstance bien digne de fixer l'attention de l'Empereur Alexandre. Et pourtant nous voyons ce Monarque



accueillir cet écrit avec la plus noble indifférence. Je ne connais rien dans l'histoire des guerres de la révolution, qui fût comparable à ce trait de caractère de l'Empereur Alexandre. Napoléon lui écrit de *Moscou*, évidemment dans le but d'en venir à un rapprochement, et de réveiller les souvenirs d'une alliance qui n'est plus.

Alexandre ne daigne pas même répondre un seul mot à l'ennemi de son pays. Il se borne à dire à Bernadotte, à l'ancien Maréchal de France, au compagnon d'armes de Napoléon :

«Voilà une lettre qui ne contient que des fanfaronnades».—Et pourtant l'homme qui l'avait écrite cette lettre, la datait de *Moscou*!

Nous transcrivons ici quelques phrases qui donneront une juste idée du sens dans lequel elle était conçue et de la disposition d'esprit de celui qui l'avait dictée :

«Monsieur mon Frère,

Ayant été instruit que le frère du Ministre de V. M. I. à Cassel était à Moscou, je l'ai fait venir et je l'ai entretenu quelque temps. Je lui ai recommandé de se rendre auprès de V. M. et de lui faire connaître mes sentiments. La belle et superbe ville de Moscou n'existe plus. Rostopchine l'a fait brûler.

Quatre cents incendiaires ont été arrêtés sur le fait. Tous ont déclaré qu'ils mettaient le feu, par les ordres de ce Gouverneur et du Directeur de la police. Ils ont été fusillés.

Le feu paraît avoir enfin cessé. Les trois quarts des maisons sont brûlées, un quart reste. Cette conduite est atroce et sans but. A-t-elle pour objet de me priver de quelques ressources?

Mais ces ressources étaient dans des caves que le feu n'a pu atteindre. D'ailleurs, comment détruire une ville des plus belles du monde et l'ouvrage des siècles, pour atteindre un si faible but?

L'humanité, les intérêts de V. M. et de cette grande ville voulaient qu'elle me fût confiée en dépôt, puisque l'armée russe la découvrait: on devait y laisser des administrations, des magistrats et des gardes civils. C'est ainsi que l'on a fait à Vienne deux fois, à Berlin, à Madrid. C'est ainsi que nous même avons agi à Milan, lors de l'entrée de Souvorow. Les incendies autorisent le pillage auquel le soldat se livre pour disputer des débris aux flammes. Si je supposais que de pareilles choses fussent faites par les ordres de V. M., je ne lui écrirais pas cette lettre. Mais je tiens pour impossible qu'avec ses principes, son cœur, la justesse de ses idées, Elle ait autorisé de pareils excès, indignes d'un grand Souverain et d'une grande nation.



J'ai fait la guerre à V. M. sans animosité. Un billet d'Elle, avant ou après la dernière bataille, eut arrêté ma marche, et j'eusse voulu être à même de lui sacrifier l'avantage d'entrer à Moscou.

Si V. M. me conserve encore quelques restes de ses anciens sentimens, Elle prendra en bonne part cette lettre. Toutefois elle ne peut que me savoir gré de lui avoir rendu compte de ce qui se passe dans Moscou<sup>1)</sup>.

Un mois plus tard, Napoléon expiait douloureusement la gloire d'avoir pu dater cette lettre de *Moscou*!

Les désastres de la retraite de l'armée française remplissent une page lugubre dans l'histoire. Il serait inutile de reporter nos regards sur des faits qui ne sont ignorés de personne. Mais ce qui mérite de ne point être passé sous silence, c'est le ton de simplicité et de modestie avec lequel l'Empereur Alexandre parlait du triomphe de ses armes. Il écrivait, le 28 Octobre 1812, au Prince Royal de Suède: «J'ai mis la plus grande «fidélité à tenir V. A. R. exactement informée de nos revers; il est juste «que je Lui fasse part des succès que depuis quelque temps les armées «Russes ont remportés». Voilà comment l'Empereur Alexandre annonçait à son Allié les victoires de Polock, de Maloya Roslavetz, de Viasma et la retraite des Français sur la route de Smolensk.

Une lettre de Sa Majesté Impériale, en date du 6 Décembre 1812, en ajoutant les détails de nouveaux succès à ceux qui les avaient précédés, s'énonce à ce sujet avec la même dignité de style, qui convenait si bien à celui dont le nom devait se trouver placé si haut dans les annales de l'histoire.

«Wilna a été réoccupée par les troupes russes le 28 du mois passé. L'ennemi y a abandonné 20,000 malades.

«Depuis la Bérésina jusqu'à Wilna, 185 canons sont tombés encore en notre pouvoir. Votre Altesse apprendra avec quelque intérêt des résultats aussi majeurs pour la cause que nous soutenons».

Enfin, la dernière lettre, dans la série de celles dont se compose la correspondance de l'année 1812, est datée de *Wilna* du 26 Décembre.

«C'est à Wilna, écrit l'Empereur Alexandre, que j'ai reçu la lettre «que Votre Altesse Royale a bien voulu m'écrire le 17 Décembre. Je me «fais un plaisir de Lui annoncer que la Russie se trouve complètement «nettoyée d'ennemis.

«La grande armée Russe passe actuellement la frontière.

«Son avant-garde va passer la Vistule.

<sup>1)</sup> Lettre de Napoléon de Moscou, 20 Septembre 1812.



«En attendant, les corps de Sacken et de Miloradowitsch tâcheront de «s'emparer de Varsovie».

A lire ce récit si simple des plus grands événemens de l'époque, dont l'Europe demeurait frappée de stupeur, on reconnaît avec respect l'auguste main qui l'a tracé. Ferme dans l'adversité, humble dans sa gloire, plein de confiance dans la protection de la Providence Divine, l'Empereur Alexandre venait ainsi d'accomplir jusqu'à la fin la tâche qu'il s'était imposée au commencement de la guerre. Il avait écrit à Napoléon le 13 Mars 1811:

«Si la guerre a lieu, c'est que Votre Majesté l'aura voulu, et ayant «tout fait pour l'éviter, je saurai alors combattre et vendre chèrement mon «existence».

Il lui avait écrit le 13 Juin 1812:

«Si Votre Majesté consent à retirer ses forces du territoire Russe, je «regarderai ce qui s'est passé comme non avenu.

«Il dépend de Votre Majesté d'éviter à l'humanité les calamités d'une «nouvelle guerre».

Napoléon avait répondu: «Dieu même ne peut pas faire que ce qui a «été, n'ait pas été. La guerre est donc déclarée entre nous».

Six mois plus tard, cette guerre touchait à sa fin. Et quels en étaient les résultats?

L'armée française n'était plus.—L'Empereur Alexandre, à la tête de ses braves, se trouvait de nouveau à *Wilna*.

Napoléon seul avait disparu, lui qui, six mois auparavant, écrivait à son noble adversaire ces fatales paroles:

«Votre Majesté a gâté tout son avenir».

Ainsi, la justice Divine avait fait retomber sur Buonaparte la menace que, dans son aveuglement et son orgueil, il avait osé diriger contre l'auguste Souverain de la Russie.

#### **Traité d'alliance avec l'Espagne, signé à Welikié Louki le 9. Juillet 1812.**

Pendant que se livrait le combat à mort dont nous venons de retracer rapidement les immenses résultats, une lutte également meurtrière se poursuivait avec acharnement contre le même ennemi, à l'autre extrémité de l'Europe.

Cette communauté de dangers, en identifiant les intérêts de l'Espagne avec ceux de la Russie, établit entre elles le lien d'une Alliance, peu importante, il est vrai, sous le rapport politique, mais remarquable comme un monument historique de cette époque, où deux nations, séparées l'une de

l'autre, par l'Europe entière, étaient appelées à défendre leur indépendance contre l'ambition effrénée de Napoléon.

C'est à Welikié-Louky que fut conclu ce traité d'Alliance que le Comte Roumiantzoff signa avec M-r Zéa Bermoudez.

La seule observation, que nous croyons devoir faire à l'égard de cet acte, c'est qu'il était censé avoir été conclu entre l'Empereur de Russie et le Roi Ferdinand VII, quoique ce Prince se trouvât alors retenu en France.

La Régence de Cadix, agissant au nom de Souverain, stipulait pour lui, malgré son absence et sa captivité.

Cette circonstance facilita par la suite à notre Cabinet le moyen de sortir d'embarras, lorsque le Roi Ferdinand VII crut devoir abolir la constitution des Cortez, bien que cette constitution eût été reconnue par notre Traité de Wélikié-Louky. Pour concilier entre eux cet engagement antérieur avec le refus du Roi Ferdinand d'adhérer à la constitution de Cadix, il ne nous restait d'autre parti à prendre, que de déclarer que les conditions du traité d'Alliance de 1812, conclu avec les Cortez, n'avaient à nos yeux de valeur, qu'autant qu'elles auraient obtenu l'assentiment du Souverain légitime, au nom duquel ce Traité avait été signé.

Cette interprétation, en rétablissant un certain accord entre nos relations passées avec les Cortez et celles que nous étions appelés à entretenir désormais avec le Roi Ferdinand VII, corrigeait ainsi ce que l'art. III du Traité de Wélikié-Louky avait eu dès le principe de défectueux, ou pour mieux dire de trop positif.

Un événement bien plus important que notre Alliance avec l'Espagne, fut le rétablissement de nos relations d'amitié avec la Grande Bretagne.

#### **Rétablissement de nos relations d'amitié et d'alliance avec l'Angleterre.**

Ainsi que nous en étions convenus (Traité d'Oerebro  $\frac{6}{18}$  Juillet 1812) avec la Cour de Stockholm, la reprise de nos rapports diplomatiques avec le Cabinet de St.-James, était devenue l'un des objets les plus essentiels de notre politique, dès l'instant où la rupture avec la France nous parut inévitable.

Comme les intérêts de l'Angleterre et les nôtres étaient absolument les mêmes, vu la nécessité où nous étions mutuellement d'aviser aux moyens de résister par des efforts réunis à notre ennemi commun, la négociation, qui devait nous rapprocher du Cabinet de St.-James, ne pouvait être ni difficile, ni douteuse.



M-r de Suchtelen et de Nicolay signèrent en conséquence, le 6<sup>e</sup>/<sub>11</sub> Juillet 1812, avec M-r Thornton un traité préliminaire, destiné à rétablir entre les deux Cours des rapports d'amitié et d'Alliance.

A cet effet, l'art III annonçait l'intention «des deux Souverains de prendre «fait et cause l'un pour l'autre, pour le maintien et la défense de Leurs «Etats respectifs».

L'art IV ajoutait: que «les deux Hautes parties contractantes se réserveraient de s'entendre et de s'arranger le plus tôt possible sur tout ce qui «pourrait avoir rapport à Leurs intérêts mutuels, tant politiques que commerciaux».

L'importance de régler définitivement cet objet d'un si haut intérêt pour nous, pendant la guerre avec la France, décida l'Empereur Alexandre à envoyer à Londres Son aide-de-camp Général, le Comte Lieven, en qualité d'Ambassadeur.

Les instructions verbales dont il fut muni, et les circonstances au milieu desquelles il se rendit à sa destination, se rattachent d'une manière si directe aux événemens de l'année 1812, que nous croyons ne pouvoir mieux compléter les notions contenues dans le présent travail, qu'en y joignant le *résumé* ci-annexé, écrit sous la dictée du Prince Lieven lui-même.

Cet Ambassadeur en se rendant à son poste, reçut les derniers ordres de l'Empereur Alexandre, à l'époque où Napoléon se trouvait à Moscou:

«J'ai choisi ce moment même pour vous envoyer à Londres, lui dit «l'Empereur Alexandre, afin de mieux constater par là ma ferme volonté «de ne pas faire la paix, tant que je n'aurais pas refoulé l'ennemi hors de nos «frontières, dussé-je, avant d'y parvenir me retirer au-delà de Casan.

«Tant que j'aurai à défendre le territoire Russe, je ne réclame «de l'Angleterre que des munitions et des armes.

«Lorsque, avec l'aide de la Providence, j'aurai repoussé l'ennemi hors «de nos frontières, je ne m'arrêterai pas là, et ce n'est qu'alors que je m'entendrai avec l'Angleterre sur l'assistance plus efficace que j'aurai à réclamer d'elle, pour parvenir à libérer l'Europe du joug français».

Telles étaient les résolutions de l'Empereur Alexandre à la fin de l'année 1812.—Nous verrons bientôt avec quelle persévérance Il sut les maintenir, avec quel succès Il parvint à les réaliser.

---

## 2-ème Partie.

**Evénements de l'année 1813, depuis l'époque où nos armées passèrent la frontière de la Russie, jusqu'à leur entrée en France.**

Nous avons vu, dans la première partie de ce récit, qu'à l'époque où Napoléon était à Moscou, l'Empereur Alexandre avait adressé au Comte Lieven ces paroles mémorables :

«Lorsque, avec l'aide de la Providence, j'aurai repoussé l'ennemi hors de nos frontières, je ne m'arrêterai pas là; et ce n'est qu'alors que je m'entendrai avec l'Angleterre sur l'assistance plus efficace que j'aurai à réclamer d'elle pour parvenir à libérer l'Europe du joug Français».

Trois mois s'étaient à peine écoulés, et déjà les paroles prophétiques de l'Empereur commençaient à se vérifier.

Arrivé à Vilna le 17 Décembre, il donna à ses armées l'ordre de franchir la frontière.

Le Feldmaréchal Koutousoff fit paraître alors la *déclaration* dont l'Empereur avait dicté lui-même les termes et qui contenait les passages suivants :

«Au moment de faire franchir, aux armées que j'ai l'honneur de commander, les frontières de la Russie, l'Empereur, mon Maître, me charge de déclarer que cette mesure ne doit être envisagée que comme une suite inévitable des opérations militaires. Fidèle au principe qui la fait agir dans tous les temps, S. M. I. n'est dirigée par aucune vue de conquête. Les sentiments de modération, qui ont constamment caractérisé sa politique, sont encore les mêmes après les succès décisifs par lesquels la Providence a béni ses efforts légitimes. L'indépendance et la paix en seront les résultats. S. M. les offre avec son assistance à tous les peuples qui, entraînés aujourd'hui contre Lui, abandonneront la cause de Napoléon pour ne suivre que celle de leurs vrais intérêts.

«C'est surtout à la Prusse que s'adresse cette invitation. Il sera glorieux pour Sa M. l'Empereur de faire cesser les maux qu'elle éprouve, de contribuer à rendre à la Monarchie de Frédéric son éclat et son étendue et de pouvoir donner au roi des preuves de l'amitié qu'Elle n'a cessé de lui conserver. Il espère que S. M. Prussienne, animée des sentiments que cette déclaration doit faire naître en Elle, ne prendra, dans ces circonstances, d'autre parti, que celui que réclament l'intérêt de ses Etats et les vœux de ses peuples.



« Dans cette conviction, S. M. l'Empereur m'a donné l'ordre positif de ne point traiter en pays ennemi les provinces de la Prusse, où ses armées vont entrer, et d'adoucir, autant que l'état de guerre peut le permettre, les maux qui résulteraient de cette occupation. A cet effet, une administration, composée des employés du Roi et des Etats, va être établie dans les villes principales ».

Le premier pas venait ainsi d'être fait pour affranchir l'Allemagne du joug Français. Nos armées étaient entrées en Prusse. L'Empereur avait déclaré qu'elle ne serait pas traitée en pays ennemi. Loin de là, il l'avait invitée à unir sa cause à la sienne, et à employer de communs efforts pour rétablir dans son ancienne splendeur, la Monarchie de Frédéric le Grand.

Cependant pour accomplir cette œuvre de restauration politique, il importait de savoir avant tout quelle serait l'attitude qu'adopteraient envers la Russie les cabinets de Berlin et de Vienne.

Napoléon, de sa main de fer, avait rompu les liens qui nous attachaient anciennement à l'Autriche et à la Prusse. Rétablir ces liens, les consolider et les resserrer de plus en plus, tel devait être le premier soin de notre politique.

#### **Mémoire présenté par le comte Nesselrode sur le rétablissement de nos relations politiques avec la Prusse et l'Autriche.**

Cette nécessité avait été trop vivement sentie par le comte Nesselrode, pour qu'il ne s'empressât point de l'exposer à l'Empereur Alexandre avec une respectueuse franchise. Il crut devoir lui soumettre à ce sujet un *mémoire* où nous puissions les réflexions suivantes.

« D'après ce que Votre Majesté a daigné me confier sur le but actuel de sa politique, Elle viserait à rétablir en Europe un ordre de choses qui en lui assurant le plus long intervalle de paix possible, donnerait également à la Russie les seules garanties solides contre de nouvelles entreprises qu'enfanterait l'ambition de Bonaparte.

« La manière la plus complète, dont ce but pourrait être atteint, serait sans doute que la France fût refoulée dans ses limites naturelles; que tout ce qui n'est pas situé entre le Rhin et l'Escaut, les Pyrénées et les Alpes, cessât d'être, soit partie intégrante de l'Empire Français, soit même sous sa dépendance. C'est là assurément le *maximum* de tous les vœux que nous puissions former. Mais ils ne sauraient être réalisés sans le concours de l'Autriche et de la Prusse. Le développement extérieur de notre plan est donc subordonné aux dispositions que feront paraître ces deux puissances;

il ne pourra se dérouler qu' à fur et à mesure que celles-ci se prononceront; par conséquent les résultats auxquels nous devons tendre seront aussi plus ou moins limités.

«Ils consistent, d'après le principe établi plus haut, à arracher à la domination de la France le plus de pays possibles.

«Si l'Autriche se déclare pour nous, ces résultats pourront être aussi complets que nous avons à le désirer.

«Si elle reste neutre, l'assistance de la Prusse nous suffira pour affranchir le Nord. Si elle se déclare contre nous, il ne nous reste autre chose à faire que de contracter avec la Prusse des engagements purement défensifs, dont le but serait de maintenir le pays en deçà de l'Elbe, contre les envahissements de la France. L'Elbe serait dans ce-cas là la ligne la plus avancée que nous pourrions nous flatter de gagner.

«Dans l'hypothèse la plus défavorable à notre cause, celle où l'Autriche et la Prusse ne voulussent pas profiter des chances heureuses du moment et se maintenir entièrement dans leur système d'alliance avec la France, tout le résultat de nos efforts ultérieurs doit se borner à la conservation de la Russie, et nos efforts ultérieurs consisteront à maintenir des positions sur la Vistule, à les rendre aussi fortes que possible et à appuyer sur une attitude militaire des plus imposantes, le système d'isolement que les autres Puissances de l'Europe nous obligeraient d'adopter.

«Quelle que soit l'incertitude dans laquelle nous sommes encore sur les intentions des deux cours d'Allemagne, la Russie ne court aucun risque de porter ses armées sur l'extrémité du Duché de Varsovie, parceque ses adversaires ne disposent pas encore de moyens suffisamment organisés pour exécuter contre elles une attaque immédiate et que par conséquent nous aurons toujours le temps de les replier vers les positions de la Vistule.

«Ce mouvement d'ailleurs est si impérieusement commandé par tant de considérations majeures, qu'il ne faudrait pas hésiter de l'exécuter, quand même il présenterait, ce qui n'est pas le cas, quelques inconvénients et dangers. Ils ne seraient jamais que de très peu d'importance en comparaison de l'avantage qu'il y a à enlever à l'ennemi les ressources qu'il trouve dans ce pays, comme dans les dispositions de ses habitants et d'influer par ce mouvement sur les déterminations des autres Cours».

Le mémoire, dont nous venons de résumer ici la substance, avait un double mérite.

D'une part, il démontrait la nécessité de ne point arrêter la marche de nos armées, mais de les porter en avant, afin de décider par ce mouvement les Cours de Berlin et de Vienne à se prononcer pour nous.



De l'autre, il examinait avec maturité toutes les chances qui pouvaient se présenter, si l'une ou l'autre de ces Cours hésitait à embrasser notre cause. Remarquons bien ici la franchise avec laquelle ces questions étaient abordées, jusque dans leurs conséquences les moins favorables pour nous. Observons aussi qu'en politique, pour ne point se tromper dans ses calculs, il faut toujours envisager les choses sous l'aspect qui flatte le moins nos espérances. Il faut avoir ce courage moral de se placer en face des difficultés les plus sérieuses. En un mot, lorsqu'on raisonne sur des éventualités encore incertaines, il faut savoir *mettre les choses au pire*, et se préparer d'avance à combattre courageusement des difficultés dont on aura bien apprécié l'étendue. Alors, on ne se trouvera jamais pris au dépourvu, et, autant que la prévoyance humaine peut le permettre, on sera toujours à la hauteur des circonstances, même les plus graves.

Celles, dont nous venons de rendre compte, se réduisaient à savoir au juste quel parti prendraient la Prusse et l'Autriche au milieu de notre conflit avec la France. Se déclareraient-elles pour nous? Resteraient-elles neutres? Se prononceraient-elles contre nous? Se décideraient-elles à adopter, toutes les deux, le même système de conduite, ou bien seraient-elles disposées, l'une et l'autre, à suivre une marche différente? Telles étaient les questions que l'habileté de notre cabinet avait à résoudre.

Le maximum de nos espérances et le but de nos efforts tendaient assurément à gagner les deux Cours en faveur de notre cause.

Cependant un incident infiniment regrettable menaçait dès l'origine d'opposer à cette combinaison un obstacle invincible. Au moment où nos armées venaient de franchir nos frontières, un parti considérable, dont le Prince Adam Czartoryski était l'âme, s'efforçait de convaincre l'Empereur Alexandre qu'il serait de son intérêt bien entendu de se concilier à jamais la reconnaissance, l'affection et le concours de la nation polonaise, en proclamant le rétablissement du Royaume de Pologne. Tout était mis en œuvre pour émouvoir et pour entraîner le cœur généreux de l'Empereur Alexandre. On lui représentait la gloire d'effacer d'un seul trait de plume tous les maux qu'avait entraînés le partage de la Pologne. On lui faisait envisager sous les couleurs les plus vives les ressources de tout genre qu'il trouverait dans l'élan unanime d'un peuple, dont il aurait rétabli l'existence nationale. On lui faisait espérer que la Pologne, attachée à la Russie par les liens de la reconnaissance, deviendrait désormais le rempart le plus solide de la sécurité de l'Empire. En un mot, on ne négligeait rien de ce qui pouvait parler à son imagination et à son cœur, pour lui arracher la

promesse de rendre à la Pologne son nom, son existence politique et ses anciennes limites.

Cette combinaison désastreuse, si elle avait été réalisée alors, aurait paralysé tous les succès de nos armées, élevé une barrière insurmontable entre nous, l'Autriche et la Prusse, frappé de nullité tous les plans que l'Empereur Alexandre avait formés pour la libération de l'Europe entière.

Le langage sincère d'un serviteur fidèle, empêcha l'Empereur de commettre alors cette grande faute politique, dont les ennemis de sa gloire lui avaient suggéré l'idée avec tant de perfidie.

### **Mémoire présenté par le comte de Nesselrode sur les affaires de Pologne.**

C'est au mois de Janvier 1813, pendant la marche de l'Empereur Alexandre sur Kalisch, que le comte Nesselrode adressa sur cet objet à Sa Majesté un rapport détaillé qui mérite d'être lu en entier, et dont nous ne saurions manquer de transcrire les passages suivants:

«Il n'est certainement pas entré dans la tête d'aucun homme raisonnable et sincèrement dévoué aux intérêts de la Russie de conseiller le rétablissement de la Pologne, pour le seul plaisir de satisfaire les fantaisies de cette nation légère et inquiète. Mais quelles seraient les ressources que nous offrirait aujourd'hui l'accomplissement de leurs vœux? L'armée du Duché est réduite à six mille hommes. Le Duché lui-même est ruiné pour 10 ans. Sa dépense monte à 70 millions, sa recette à 40 millions de florins. Il en résulte un déficit que l'épuisement des contribuables, l'anéantissement de toutes les sources de la richesse nationale empêchera de combler dans l'avenir le plus reculé. Quelqu'animés que puissent être contre nous ses habitants, ils sont hors d'état de nous faire beaucoup de mal, tout comme ils ne pourraient guères nous offrir de grands moyens de combattre Napoléon, si leurs sentiments nous devenaient favorables.

Quant aux ressources que renferment nos provinces polonaises, elles sont à nous et n'augmenteraient pas, si nous rétablissions la Pologne. Cette mesure ne semble donc présenter dans l'état actuel des choses, que des avantages bien faibles. Voici en revanche quels en seraient les inconvénients:

«De toutes les nations de l'Europe, il n'y en a certainement aucune dont le caractère présente plus de légèreté, plus d'agitation et de désir de mouvement. L'histoire de la Pologne n'est en effet que celle d'une longue



anarchie. Si le partage de ce pays a été en principe une mesure illégale, contraire aux principes du droit public, au moins a-t-il eu pour résultat de diminuer en Europe les germes de désunion et de troubles.

Si la révolution française n'était venue déranger tous les rapports, il est en effet à supposer qu'une longue paix dans le nord eût suivi ce partage.

Jamais l'Europe et la Russie n'en ont eu plus besoin qu'à présent. Je placerai donc à la tête des dangers que présente le rétablissement de ce royaume, les difficultés qu'il fera naître à cet égard. Les jalousies de toutes les puissances se réveilleraient. Il nous faudrait renoncer à jamais à l'alliance de l'Autriche qui, se voyant menacée de perdre une province importante, se jetterait pour la sauver entièrement entre les bras de la France et mettrait alors à la disposition de celle-ci des moyens tout autrement puissants que ceux que nous offrirait la reconnaissance encore incertaine des Polonais.

Non moins important que ce résultat, serait pour la Russie celui de la perte de plusieurs provinces, conséquence infaillible, quoique peut-être pas immédiate, du rétablissement de la Pologne. Les partisans de ce projet cherchent à prouver qu'il n'entraînerait aucune perte pour la Russie, puisque le Souverain de ce pays deviendrait également le roi de la nouvelle Pologne; que les ressources des deux Empires seraient constamment confondues et ne serviraient jamais qu'à un même but. Mais comment serait-il possible de donner un instant dans un piège pareil? Comment croire que dans le cœur d'un Polonais, il puisse jamais entrer le désir d'une Pologne Russe?

Al'idée du rétablissement succéderait bientôt le désir de l'indépendance, car la forme que l'on propose actuellement n'est que le pont pour passer au projet de détacher la Pologne de la Russie, qui est la véritable arrière-pensée de tout Polonais.

Cette nation, moins que toute autre, se contenterait de ce qu'elle aurait obtenu et jouirait en paix de nos concessions. Elle voudra davantage, et voilà ce qui suffirait déjà pour donner lieu à des troubles continuels, si l'extrême difficulté de la gouverner, sous la forme d'un royaume fédératif, ne rendait ceux-ci tout-à-fait inévitables.

On imposerait de plus aux Empereurs de Russie la tâche difficile d'être à la fois autocrates et rois constitutionnels. Il n'y aurait que la Dwina et le Dniepre qui sépareraient des institutions politiques aussi contradictoires. Elles se froisseraient bientôt de toutes les manières, dans tous les sens, et tôt ou tard les unes devront nécessairement engloutir les autres. Le gouvernement se jetterait donc gratuitement dans un dédale de difficultés, d'embarras et

d'entraves, d'où de nouvelles guerres lui offriraient à la fin le seul moyen de se tirer.

Le troisième motif qui s'oppose à cette mesure est l'extrême répugnance qu'elle rencontrerait chez tout Russe. Il est en effet difficile de se dissimuler que la nation ne soit fortement prononcée contre le rétablissement de la Pologne, et comme elle a donné au gouvernement des preuves de dévouement qui ont si puissamment contribué à le faire sortir glorieusement de cette lutte, il ne serait ni juste, ni politique, de la heurter dans une opinion aussi importante. Elle y verrait une récompense accordée précisément aux provinces de la Russie qui l'auraient le moins méritée, et à ceux des auxiliaires de Napoléon qui se sont particulièrement signalés dans son invasion par des actes de cruauté et de barbarie, pires que ceux exercés par les Français.

De ces différentes observations on peut donc conclure:

1) Que le rétablissement de la Pologne ne nous offrirait qu'un faible surcroît de ressources contre la France.

2) Qu'il donnerait lieu à des jalousies et des dissensions continuelles entre nous et les puissances de l'Europe, dont l'alliance nous est la plus utile.

3) Qu'une conséquence inévitable en serait la perte pour la Russie de plusieurs provinces.

4) Que la mesure est éminemment anti-nationale.

5) Et enfin que vu ces considérations, elle est entièrement opposée aux intérêts de la Russie».

Ces réflexions, que le mémoire présenté par le comte de Nesselrode exposait avec tant de clarté et de justesse, ne pouvaient manquer de produire une forte impression sur l'esprit de l'Empereur Alexandre. La combinaison dangereuse, que le parti Czartoryski avait tenté de lui faire adopter, se trouva donc très heureusement écartée pour le moment.

Dès lors, l'idée de rattacher à l'alliance les cours de Berlin et de Vienne reprit un juste ascendant sur les conseils de l'Empereur, et servit, durant tout le cours de la guerre, à contrebalancer utilement les perfides projets des partisans de la restauration politique de la Pologne.

### **Transactions qui servirent de base à notre alliance avec la Prusse.**

Les avantages, que nous avait promis le mouvement de nos troupes au-delà de la Vistule, ne tardèrent point à justifier les prévisions dont le comte Nesselrode avait été le premier à signaler l'importance. En effet, à peine



nos troupes eurent-elles atteint les frontières occidentales du Duché de Varsovie, et assuré par là nos communications avec la Silésie, où la cour Royale de Prusse avait temporairement établi sa résidence, que celle-ci n'hésita plus à prendre ouvertement le parti qui lui était dicté par le besoin de reconquérir son indépendance.

Trois transactions, conclues entre notre cabinet et celui de Berlin, furent le résultat d'une négociation, dont nous omettons de rapporter ici les détails, car les intérêts des deux parties contractantes étaient tellement identiques, qu'il ne pouvait y avoir aucun doute sur l'unanimité de leurs déterminations.

Nous nous bornerons à indiquer sommairement les actes qui servirent de base à leur alliance.

#### **Traité d'alliance de Kalisch 16/28 Février 1813.**

Le principal de ces actes est le traité signé par le Prince Koutouzoff à Kalisch, le 16/28 Février, et par le Baron de Hardenberg à Breslau, le 27 Février.

Le préambule de ce traité est si remarquable, il indique si bien le caractère de l'époque de crise durant laquelle il fut conclu, que nous croyons devoir l'insérer ici mot à mot:

«La destruction totale des forces ennemies qui avaient pénétré dans le cœur de la Russie, a préparé la grande époque de l'indépendance de tous les Etats qui voudront la saisir, pour s'affranchir du joug que la France a fait peser sur eux depuis tant d'années. En conduisant ses troupes victorieuses hors de ses frontières, le premier sentiment de sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies fut celui de rallier à la belle cause que la Providence a si visiblement protégée, ses anciens et plus chers alliés, afin d'accomplir avec eux des destinées auxquelles tiennent et le repos et le bonheur des peuples épuisés par tant de commotions et tant de sacrifices. Le temps arrivera où les traités ne seront plus des trêves, où ils pourront de nouveau être observés avec cette foi religieuse, cette inviolabilité sacrée, auxquelles tiennent la considération, la force et la conservation des empires. C'est dans ces circonstances solennelles et décisives qu'un mouvement spontané a rapproché l'Empereur de toutes les Russies et sa Majesté le Roi de Prusse. Tous deux, également guidés par le généreux motif de la délivrance de l'Europe, ont commencé, pour procéder à cette œuvre salutaire, par resserrer les liens de leur ancienne Alliance, par rétablir dans le sens le plus

étendu leur première intimité, et voulant fixer la base de leurs engagements réciproques par un traité de paix d'amitié, d'alliance offensive et défensive, Ils ont nommé à cet effet pour leurs plénipotentiaires etc. etc.»

Les stipulations du traité de Kalisch peuvent se résumer de la manière suivante:

L'Article 1 établit des relations de paix, d'amitié et d'alliance entre les deux Souverains et leurs successeurs à perpétuité.

L'Article 2 annonce que le but de la présente Alliance est de reconstruire la Monarchie Prussienne dans les proportions qui doivent assurer la tranquillité des deux Etats, objet qui ne pourra être considéré comme atteint, tant que la France occupera des places fortes dans le nord de l'Allemagne, ou qu'elle y exercera une influence quelconque.

Par l'article 3, la Russie s'engage à mettre en campagne 150.000 hommes, et la Prusse au moins 80.000, sans compter les garnisons des places fortes.

Art. 4. On conviendra incessamment des bases d'un plan de campagne.

Art. 5. Tout ce qui est disponible des armées prussiennes commencera à opérer avec celles de Russie, à dater du jour de la ratification du présent traité.

Art. 6. Aucune des deux parties ne transigera séparément avec l'ennemi commun.

Art. 7. et 8. Les cours de Vienne et de Londres seront invitées à s'unir le plus tôt possible à la cause des Alliés. La Russie s'efforcera d'obtenir de l'Angleterre, en faveur de la Prusse, des armes, munitions et subsides.

A ce traité se trouvent joints deux articles séparés et secrets, lesquels stipulent que la reconstruction de la Prusse, dont le traité patent sanctionne le principe, aura nommément pour objet, de rendre à cette monarchie la force réelle qu'elle avait avant la guerre de 1806, dans les mêmes proportions statistiques, géographiques et financières et de lier la Vieille Prusse à la Silésie, par un territoire qui réponde parfaitement à ce but, sous tous les rapports, tant militaires que géographiques.

La signature du traité de Kalisch fut suivie immédiatement de celle de deux autres actes destinés à déterminer les principes à suivre au moment de l'entrée des troupes alliées dans les états de la confédération du Rhin.

Le premier de ces actes porte la date de Breslau, 7/19 Mars.

Le second, relatif à la formation d'un conseil Administratif temporaire



dans les provinces qui seraient occupées par les Alliés, porte la date de Kalisch du 28 Mars.  
4 Avril.

Le rétablissement des liens de notre intime Alliance avec la Prusse était un premier succès d'un haut intérêt pour la poursuite ultérieure de la guerre.

En agrandissant ses moyens d'action, l'Empereur Alexandre venait ainsi de fortifier et d'étendre l'influence qu'il était appelé à exercer sur les destinées du nord de l'Allemagne.

Mais pour affranchir du joug de Napoléon les pays situés entre l'Elbe et le Rhin et pour réaliser par là la grande pensée de restauration sociale, qui était si digne du noble cœur de l'Empereur Alexandre, le concours de la Prusse seule était insuffisant. Il fallait pour cela rattacher l'Autriche au système de l'alliance.

Cette pensée, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait été conçue par l'Empereur, dès l'instant où il avait franchi nos frontières et n'avait cessé dès lors de faire l'objet de tous ses vœux et de tous ses efforts.

Pour nous rendre un compte exact des circonstances qui amenèrent enfin ce grand résultat, nous croyons devoir insérer ici le précis que l'Empereur Alexandre fit rédiger sous ses yeux, afin de présenter, dans son ensemble, le tableau des événements qui ont eu lieu dans la première partie de l'année 1813.

Ce précis embrasse un espace de cinq mois, et retrace l'enchaînement des opérations militaires et des négociations politiques depuis l'entrée de nos troupes en Prusse jusqu'au moment de l'armistice conclu avec Napoléon le 4 Juin, armistice qui, ainsi que nous le verrons bientôt, nous prépara les voies pour rattacher l'Autriche au système de la grande alliance.

#### **Précis des Événements militaires et politiques qui ont eu lieu depuis le mois de Décembre 1812.**

Au moment où nos armées, dirigées par feu le Maréchal Prince Koutousoff allaient repousser l'ennemi au-delà des frontières de l'Empire, S. M. l'Empereur jugea nécessaire de se rendre à Wilna. Peu de jours après son arrivée au quartier-général ce grand objet a été effectivement rempli, et aucun soldat ennemi ne se trouvait plus sur le territoire Russe. Le premier but de la guerre était atteint. La plus injuste agression avait tourné à la honte de l'ennemi. Sa défaite avait été si complète qu'elle faisait présager la possibilité de plus grands avantages. Il s'agissait donc de décider s'il fallait s'arrêter et se contenter des résultats que nous avions

obtenus, ou continuer la guerre pour poursuivre un but plus vaste et plus conforme à l'intérêt général de l'Europe. Les considérations les plus puissantes déterminèrent S. M. I., d'accord avec le Maréchal Koutousoff, à s'arrêter à la seconde de ces alternatives. Le rétablissement de puissances intermédiaires entre la France et la Russie paraissait d'un intérêt prépondérant pour celle-ci. Sans leur affaiblissement, Napoléon n'aurait jamais pu songer à une invasion en Russie. Leur reconstruction offrait donc une barrière solide contre de nouvelles entreprises de sa part. Alliées toutes les deux à la France, ce n'est qu'en portant nos armées en avant et en leur offrant ainsi de puissants secours, que nous pouvions espérer de les décider à rompre des engagements dans lesquels la force des circonstances les avait entraînées. En même temps, nous enlevions des moyens considérables à l'ennemi, et le théâtre de la campagne prochaine s'éloignait de nos frontières. En ne pas les dépassant, nous continuions à avoir toutes les Puissances du continent à combattre et par conséquent à soutenir une seconde lutte dans nos foyers. Il n'y avait donc pas à balancer. Les armées passèrent la frontière et S. M. I. écrivit à l'Empereur d'Autriche et au Roi de Prusse pour les inviter à saisir le moment le plus favorable qui se soit encore présenté, afin de recouvrer leur ancienne puissance et l'étendue de territoire, qu'une suite de malheurs leur avait fait perdre. Elle offrit de les soutenir de tous ses moyens. De leur accession devait dépendre le mouvement de l'armée au-delà de la Vistule; en attendant, la Cour de Vienne avait déjà donné une preuve de ses dispositions favorables, en autorisant le Prince Schwarzenberg à conclure un armistice entièrement contraire aux intérêts de la France, puisqu'il ouvrait à nos armées les portes de Varsovie et facilitait le passage de la Vistule.

D'un autre côté le général York, secrètement autorisé par sa Cour avait abandonné avec son corps d'armée les drapeaux de Napoléon. Des avis indirects ne laissaient aucun doute sur les intentions du Roi de Prusse. Un négociateur était annoncé de sa part à l'Empereur. Chaque pas que faisaient les armées était marqué par de nouveaux succès, il devenait indispensable qu'elles occupassent en entier le territoire du Duché de Varsovie, pour priver l'ennemi des ressources d'un pays ami et des secours des seuls alliés vraiment dévoués à sa cause. Nos troupes s'avancèrent donc jusqu'à l'Oder, et le quartier-général fut établi à Kalisch. Arrivés sur ces points, l'intention de l'Empereur et du Maréchal Koutousoff était d'y attendre, dans des cantonnements avantageux et propres à refaire l'armée des fatigues d'une campagne d'hiver, que les vues des Puissances étrangères se prononçassent davantage et de se borner dans les opérations

militaires à faire pousser en avant quelques corps volants, destinés uniquement à sonder l'opinion publique de l'Allemagne. La négociation avec la Prusse était à cette époque déjà fort avancée; elle se termina le 16<sup>e</sup>/<sub>18</sub> Février par la conclusion d'un traité d'amitié et d'alliance. Cette transaction et les positions que l'armée avait prises influèrent avantageusement sur la cour de Vienne. Le chevalier de Lebzelter arriva à Kalisch. Il apporta une réponse de l'Empereur d'Autriche à la lettre que Sa Majesté Impériale lui avait adressée de Wilna, et offrit les bons offices de ce Souverain pour amener une pacification avec la France. Il fut secrètement chargé de nous engager à nous prêter à cette marche, uniquement pour faciliter à sa cour les moyens de se dégager des liens qui l'unissaient à la France, et fit entrevoir qu'en avançant au-delà de l'Oder, on parviendrait à l'y déterminer bien davantage encore. L'Empereur ne crut donc pas devoir se refuser à accepter conditionnellement l'intervention de l'Autriche et pouvant dès cet instant l'envisager au moins comme Puissance neutre, il n'hésita pas à donner aux opérations militaires le développement qu'exigeaient d'ailleurs les engagements pris avec la Prusse. Les états Prussiens, exposés à tout le ressentiment de la France, ne pouvaient rester sans défense; les armées durent par conséquent quitter leurs positions sur l'Oder et se porter en avant. Les corps de Wittgenstein et de Winzingerode, réunis à ceux de Blücher et de York, passèrent l'Elbe. Berlin fut délivré, et Dresde occupé. La grande armée suivit ce mouvement et quitta Kalisch le 26 Mars. Elle s'avança sur la route de Steinau, Gorlitz et Bautzen.

Les dispositions de la cour de Vienne devenaient de jour en jour plus favorables. Des armements considérables se préparaient dans l'intérieur de la Monarchie; malheureusement des raisons tenant à son administration et à ses finances, qu'il serait trop long de développer ici, empêchèrent qu'ils fussent accélérés autant que les circonstances semblaient l'exiger. On nous fit entrevoir l'impossibilité qu'avant la fin de Mai une armée considérable pût être rassemblée sur des points où elle serait à portée de coopérer avec les armées alliées, et qu'avant cette époque sa marche vis-à-vis de la France pût prendre un caractère plus positif. C'est alors que Napoléon, commençant probablement à apercevoir le changement qui s'était opéré dans les intentions, de l'Autriche, résolut de frapper des coups décisifs contre les Alliés, se flattant d'arrêter par là les décisions de celle-ci. Il partit de Paris le 3<sup>e</sup>/<sub>14</sub> Avril. Ce fut à Haynau, que l'Empereur apprit que des mouvements offensifs se préparaient dans l'armée française. A Buntzlau, le Maréchal Prince Koutousoff tomba dangereusement malade. Sa perte fut doublement sensible dans un moment aussi décisif. Rien cependant ne fut changé au plan qui avait été con-



certé avec lui, et d'après lequel le comte de Wittgenstein reçut le commandement général des corps Russes et Prussiens qui se trouvaient déjà sur la rive gauche de l'Elbe. Ceux de Miloradowitch et de Formassoff devaient s'avancer pour les soutenir et toute l'armée se concentrer entre Alpenbourg et Borna, la gauche appuyée aux montagnes de la Bohême, l'extrême droite à l'Elbe. Avant de quitter Dresde pour se rendre à l'armée, l'Empereur reçut encore de nouvelles assurances de la Cour de Vienne. Aussitôt qu'elle avait appris le départ de Napoléon et les projets qu'il méditait, elle s'était empressée de nous faire déclarer que quelle que fût l'issue des combats, rien ne changerait sa marche. Elle annonça que le comte de Stadion allait incessamment se rendre au quartier-général, pour y porter les plus amples explications et pour amener entre les trois Puissances la plus parfaite union. A ces démonstrations elle ajouta une preuve irrécusable de ses sentiments, en se refusant catégoriquement à la demande de la France de faire de nouveau agir contre nous son corps auxiliaire qui, au lieu de se porter par des mouvements offensifs sur nos communications, ainsi que Napoléon le voulait, eut au contraire ordre de marcher en Bohême pour y renforcer l'armée que l'Autriche assemblait. Ainsi parfaitement tranquilisé sur notre aile gauche, la position que l'armée occupait et les opérations projetées semblaient offrir des chances favorables. Ce fut dans cet état de choses que la bataille de Gross-Goerschen fut livrée.

Une nouvelle attaque devait être faite le lendemain par le corps de Miloradowitch, qui n'avait pas été du tout à la bataille de la veille et par les gardes, qui le premier jour n'avaient presque pas été engagées. Pendant la nuit, le comte de Wittgenstein crut devoir changer de résolution et jugeant qu'un système de prudence devait prévaloir, lorsqu'on avait lieu de s'attendre à la coopération d'une troisième Puissance, il préféra de se retirer pour ne pas risquer d'être prévenu par l'ennemi sur l'Elbe. En conséquence, il fut décidé qu'on repasserait ce fleuve et qu'on attendrait l'ennemi dans une position aux environs de Bautzen.

Le comte de Stadion arriva dans les premiers jours de Mai au quartier-général. Il porta à S. M. une lettre de l'Empereur François 1-er, qui devait dissiper tous les doutes sur ses intentions et équivaloir à un engagement formel. M-r de Stadion y ajouta l'assurance que pour les premiers jours de Juin, une armée de 70,000 hommes se trouverait rassemblée en Bohême et agirait contre la France, si jusqu'à cette époque l'Empereur Napoléon n'acceptait point les quatre conditions que sa cour proposait comme bases d'une paix générale. Ces points consistaient dans la reconstruction de l'Autriche et de la Prusse dans les proportions où ces deux Puissances

s'étaient trouvées en 1805: la dissolution du Duché de Varsovie avec des arrangements favorables aux intérêts de la Russie, celle de la confédération du Rhin et la restitution des provinces usurpées par Napoléon sur l'Allemagne. D'après des communications aussi satisfaisantes, il s'agissait d'atteindre à l'époque de la coopération autrichienne, sans s'exposer d'un côté à des revers irréparables, et de l'autre à une trop grande perte de terrain qui nous eût mis hors de la portée de l'Autriche. La bataille de Bautzen fut acceptée dans ce but. Quoiqu'après trois jours de combat des plus opiniâtres et des plus glorieux, car, pendant les deux premières journées, l'ennemi n'a pu gagner un pouce de terrain, il soit resté maître du champ de bataille par suite de notre mouvement rétrograde, sa perte dépasse de beaucoup la nôtre. Elle est évaluée à plus de 20,000 hommes. Celle, depuis la reprise de ses mouvements offensifs, à plus de 50,000 hommes. Il s'était flatté de nous forcer à nous retirer derrière l'Oder, mais le parti que l'on prit de changer subitement de direction et de faire une marche de flanc sur Jauer et Schweidnitz, a déjoué son attente. Cette détermination, qui n'était pas sans danger, avait surtout été motivée par la nécessité de gagner encore quelques jours et de rester constamment en contact par notre gauche avec l'Autriche. En effet, les résultats y répondirent, car aussitôt que l'Empereur François eut appris la direction que nos armées avaient prise, il s'empressa de quitter Vienne et de se rendre en Bohême pour y donner un plus prompt développement à sa marche.

L'avant-veille de la bataille de Bautzen, le Duc de Vicence s'était présenté aux avant-postes et demandait à voir L'Empereur. S. M. lui fit répondre qu'ayant accepté la médiation de l'Autriche, elle ne pouvait recevoir que par l'organe de cette Puissance toute proposition que le gouvernement Français aurait à lui faire. Cette réponse ne put être expédiée, puisque l'affaire avait commencé, mais le lendemain de la bataille, l'Empereur la fit partir sans rien y changer. En même temps le comte de Stadion avait reçu une dépêche du général Bubna, qui se trouvait au quartier-général français, et par laquelle Napoléon proposait un armistice et un congrès.

Les nouvelles de Vienne, arrivées peu de jours après la bataille de Bautzen, prouvèrent qu'il y avait eu quelques retards dans le rassemblement des troupes autrichiennes, et qu'on ne pouvait guère compter sur une coopération aussi immédiate, que les premières assurances l'avaient fait croire, car au lieu des premiers jours de Juin, le 15 et le 20 venaient d'être fixés comme le terme auquel l'armée de Bohême, portée à 105,000 hommes, serait en mesure de passer les frontières, d'autant plus qu'au lieu de débou-



cher en Saxe, comme le fixaient les premières combinaisons, les événements qui avaient eu lieu depuis demandaient qu'elle se portât en Silésie, pour coopérer plus immédiatement avec les armées alliées. Ce retard, l'opinion énoncée par l'Autriche et le désir de la Prusse ont alors engagé l'Empereur à se prêter à la proposition d'un armistice, que la France avait faite. En continuant les opérations, il eut été impossible de se maintenir sur la rive gauche de l'Oder, sans s'exposer de nouveau aux chances d'une bataille rangée, ou à la nécessité de se retirer derrière ce fleuve pour ne pas risquer à être coupé de nos communications et de nos renforts. Par là, toute la Silésie se serait trouvée au pouvoir de l'ennemi, Berlin même et les marches de Brandebourg, que le corps de Bulow était alors trop faible pour défendre, auraient subi le même sort, et toute relation avec l'Autriche devenait longue et difficile. De plus, Napoléon entrait sur le territoire du Duché de Varsovie, enflammant de nouveau toutes les têtes et réveillant toutes les espérances. L'armistice offrait pour le moment un moyen d'éviter de pareilles conséquences. Le comte de Schouvaloff fut donc envoyé aux avant-postes avec le général Kleist, nommé par le Roi de Prusse. Après plusieurs jours de négociation, ils signèrent avec le Duc de Vicence l'armistice du 4 Juin. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre combien il diffère de tous les armistices que Napoléon a conclus jusqu'à présent. Parmi les avantages qui en résultent, il faut certainement placer en première ligne, qu'il nous fait gagner le temps de fixer d'une manière irrévocable nos rapports avec l'Autriche. Aussi, les négociations se poursuivent avec la plus grande activité. Déjà cette Puissance s'est expliquée de la manière la plus précise sur les conditions qu'elle va soutenir auprès de la France et pour lesquelles elle fera la guerre, si elles ne sont pas acceptées. Ainsi, nous avons la certitude de continuer la guerre, avec la coopération de l'Autriche à moins que le parfait accord qui règne entre elle et nous, en impose à Napoléon au point de le faire souscrire à une paix honorable pour la Russie, avantageuse pour ses Alliés et salubre pour l'Europe. Une accession à l'alliance qui subsiste entre la Russie et la Prusse, se négocie déjà avec le comte de Stadion pour le cas de la guerre, et le général Foll part aujourd'hui pour Prague, afin de convenir avec le Prince Schwarzenberg d'un plan d'opération.

Telle est la situation présente de nos affaires. Elle offre toujours les chances les plus favorables pour la gloire de nos armées et les intérêts de la Russie comme pour ceux de l'Europe».



### Négociations qui décidèrent l'Autriche à s'unir à l'alliance.

Le précis, dont nous venons de reproduire le texte, sert à indiquer sommairement, l'origine et le progrès de nos négociations avec l'Autriche. Le résultat qu'elles ont obtenu est néanmoins trop important, pour que nous ne croyions pas devoir entrer dans quelques détails au sujet d'une négociation, demeurée inconnue au public, et dont les conséquences ont exercé une influence si décisive sur le sort de la guerre.

Les premières communications entre les deux cours, ainsi que nous l'avons vu plus haut, furent échangées à Kalisch. C'est M-r de Lebzeltern qui servit d'organe aux ouvertures de l'Autriche. Elles avaient pour objet de nous proposer la médiation de la cour de Vienne, afin d'en venir à une pacification générale avec Napoléon.

Notre cabinet n'hésita point à accepter cette offre. Nous obtenions par là un double avantage:

D'une part, nous plaçons l'Autriche sur une ligne de conduite différente de celle qu'elle avait suivie jusqu'alors. En acceptant le rôle de *médiatrice*, elle cessait d'être l'alliée de Napoléon.

De l'autre, en faisant entrevoir à la cour de Vienne les conditions d'une paix conforme à ses intérêts *directs*, nous l'engagions à entrer plus avant dans nos propres vues, et nous l'entraînions à se détacher complètement de la France, pour faire cause commune avec nous. De Puissance *médiatrice* qu'elle semblait être, l'Autriche ouvrait ainsi d'elle-même la voie qui devait la conduire finalement à devenir notre *alliée*.

C'est ce plan que notre cabinet suivit avec une persévérance et avec une habileté d'autant plus digne de remarque, que les événements de la guerre, en se prononçant contre nous, ne semblaient nullement autoriser l'espoir de voir l'Autriche se déclarer en notre faveur au moment même où Napoléon venait encore une fois de remporter la victoire.

En effet rien ne paraissait moins propice à une négociation que l'issue de la journée de Lutzen 30 Avril, et celle de Bautzen 20 et 21 Mai.

C'est entre ces deux batailles, glorieuses pour nos armes, mais contraires à nos projets, que le comte de Stadion arriva à Gorlitz.

Le comte de Nesselrode eut avec lui une conférence dont il rendit compte à l'Empereur Alexandre par un rapport en date de Gorlitz du 1/13 Mai.

Cette pièce résume ainsi les propositions de la cour de Vienne:

«L'Autriche désire une paix qui assure à l'Europe un état de repos

stable et solide. A cet effet, elle croit que cette paix doit être fondée sur les bases suivantes:

1) Rétablissement de l'Autriche dans le degré de Puissance et d'étendue de territoire qu'elle avait avant 1805, ayant pour frontière, en Italie le Mincio, et les embouchures du Pô.

2) Reconstruction de la Prusse dans les proportions fixées par le traité d'alliance qu'elle a conclu avec la Russie.

3) Affranchissement complet de l'Allemagne de l'influence Française, par conséquent dissolution de la ligue du Rhin et restitution à l'Allemagne des Provinces qui, dans le nord, avaient été réunies à la France.

4) Anéantissement du Duché de Varsovie.

«Telles sont les conditions que le cabinet de Vienne regarde comme immédiatement *autrichiennes* et qu'il est décidé à soutenir vis-à-vis de la France. Si Napoléon ne les a point acceptées avant le *premier de Juin*, les armées autrichiennes agissent. Aucun événement militaire qui aurait lieu dans l'intervalle, ne les en empêchera. L'Autriche ne demande que la promesse formelle que quels que puissent être les revers qu'essuyeraient les Cours alliées, elles poursuivront la guerre avec persévérance et avec tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Le comte Stadion est autorisé à convenir des principes généraux d'un plan d'opération de concert avec les militaires nommés à cet effet par les monarques alliés.

«Bien sûr que les conditions mises en avant plus haut, ne seraient jamais acceptées par la France, l'Autriche désire, que pour lui faciliter les moyens de persévérer jusqu'au bout dans la ligne de conduite qu'elle s'est tracée, nous adoptions les formes, par lesquelles elle croit devoir passer pour amener le passage de la médiation à la coopération.

«Elle voudrait donc, qu'à la demande qu'Elle nous fera officiellement d'articuler les conditions auxquelles nous consentirions à faire la paix, nous répondions en proposant celles développées plus haut, en y joignant même des bases, telles que l'indépendance de l'Espagne, de la Hollande et des arrangements pour l'Italie, nécessaires au rétablissement d'une paix stable.

«Cette réponse serait alors envoyée au quartier-général de Napoléon, elle y sera soutenue par le Cabinet Autrichien, et si jusqu'à la fin de Mai, les bases qu'elle renferme ne sont pas acceptées positivement, l'Autriche se déclare contre la France, et agit le 1-er de Juin.

«Le Comte Stadion promet formellement au nom de sa cour que, par aucune réponse évasive ou dilatoire de Napoléon, elle ne retardera au-delà de ce terme l'exécution du plan d'opération qui aura été concerté entre elle et les cours alliées».

Conformément aux ordres de l'Empereur Alexandre, le comte Nesselrode répondit à ces communications confidentielles du comte Stadion, par une note datée de Wurschein le 4/10 Mai.

Cette pièce après avoir reproduit les 4 conditions établies ci-dessus, comme base de la négociation à ouvrir avec la France, y ajoute:

- 5) La séparation de la Hollande de la France.
- 6) Le rétablissement de l'ancienne dynastie sur le trône d'Espagne.
- 7) L'Italie libre dans toutes ses parties du gouvernement et de l'influence de la France.

Ainsi une entente complète venait de s'établir entre l'Autriche et nous sur les propositions à adresser à la France, de même que sur la marche à suivre en commun, si nos ouvertures, comme tout nous portait à le croire, étaient rejetées par Napoléon.

Peu de jours après que cette entente se fut établie à Gorlitz, l'issue de la bataille de Bautzen, en forçant notre armée à se replier sur la Silésie, menaçait de rompre les liens que nous venions à peine de former avec l'Autriche.

Dans cet état des choses, il était d'une haute importance, pour les Monarques alliés, d'approfondir les véritables intentions de l'Autriche et de s'assurer si, malgré les résultats défavorables de la journée du 20 Mai, les déterminations du cabinet de Vienne étaient invariablement restées les mêmes.

Dans ce but, l'Empereur Alexandre résolut d'envoyer le comte Nesselrode à Vienne.

Le rescrit que sa Majesté lui adressa exprime la gravité des intérêts qui se rattachaient à cette mission. Il est conçu en ces termes:

«Pour me déterminer à vous envoyer à Vienne dans un moment où votre présence m'est si nécessaire, il a fallu des circonstances aussi graves que celles où nous nous trouvons.

«Vous connaissez tout ce qui a été fait, l'état des armées, les principes qui nous guident. Vous connaissez surtout la confiance illimitée que j'ai placée dans Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. Il serait donc superflu que je vous munisse à cet égard d'une instruction, dont chaque jour vous avez été à même de recueillir les détails. Il s'agit d'en faire l'application aujourd'hui, et vous vous acquitterez de cette tâche importante avec le zèle que je vous ai toujours reconnu.

«La question se réduit à deux points exclusivement.

«L'Autriche tirera-t-elle l'épée, si la France n'accepte point immé-



diatement les quatre propositions que j'ai dû me convaincre que la cour de Vienne envisageait comme essentiellement Autrichiennes?

«Quelle est l'époque fixe où l'Autriche commencera les hostilités? J'abandonne à votre sagacité tout ce qui aura rapport à la discussion des objets accessoires à ces deux grandes questions. Mais c'est sur elles qu'il me faut une décision catégorique et même par écrit.

«Je crois que la conduite des armées combinées, ma persévérance et les efforts que fait la Prusse, rendent une semblable demande aussi fondée que légitime».

De grands intérêts dépendaient des résultats de la mission confiée au comte de Nesselrode. Rarement il appartenait à un négociateur d'agir dans des circonstances plus graves, rarement il eut le bonheur de rendre à la cause de son Souverain des services plus réels.

Le 3 Juin n. s. à quatre heures du matin le comte Nesselrode, en se rendant à Vienne, trouvait l'Empereur François à Brunn, au moment où ce Monarque avait quitté sa capitale pour se rapprocher du théâtre des événements.

C'est de Gitchin, le  $\frac{24 \text{ Mai}}{5 \text{ Juin}}$ , que le comte Nesselrode adressa à l'Empereur son rapport pour l'instruire sans retard de l'issue de sa mission. Elle avait complètement atteint son but.

Par ses entretiens avec l'Empereur François, avec le comte Metternich, le Prince Schwarzenberg, le comte Nesselrode, avait acquis la conviction: «qui si les événements du 20 et notre marche rétrograde avaient peut-être influé sur les conditions que l'Autriche était décidée à soutenir vis-à-vis de la France, ils n'avaient *changé en rien* son intention *de faire cause commune avec les cours alliées*, si ces conditions n'étaient pas acceptées à l'époque où les armées seraient en état d'agir».

Mais, en même temps, portant sur le caractère personnel de l'Empereur François un jugement, qui dans les circonstances du moment avait une haute valeur, le comte Nesselrode, s'énonçait en ces termes:

«J'ai dû me convaincre que la répugnance de ce Souverain pour la guerre est toujours la même, que sa raison lui fait sentir qu'elle pourra seule le faire parvenir à son but, mais que malgré cela il ne voudra s'y décider que lorsque l'impossibilité d'obtenir par la voie des négociations une paix telle qu'il la croit nécessaire pour lui et les Cours alliées, lui aura été bien démontrée par le fait».

Finalement, les délibérations, dans lesquelles il venait d'entrer avec le Prince Schwarzenberg et le général Radetzky, fournirent au comte Nessel-

rode la preuve certaine que les préparatifs indispensables pour compléter les armements de l'Autriche ne permettraient pas à cette puissance d'entrer en campagne avant le 20 Juin.

La mission dont le comte Nesselrode s'était acquitté à Gitchin servait ainsi à conduire à la triple conclusion :

1) Que la cour de Vienne n'avait point changé d'attitude, malgré la retraite des alliés après la bataille de Bautzen.

2) Que l'Autriche se déclarerait ouvertement pour nous, lorsqu'elle aurait acquis la certitude de l'impossibilité d'en venir à une transaction, au moyen d'une négociation.

3) Que les armées autrichiennes ne seraient en état de se mettre en mouvement qu'après le 20 Juin.

Après avoir approfondi de cette manière les intentions de la Cour de Vienne, le comte Nesselrode se disposait à retourner au quartier-général de l'Empereur Alexandre, lorsqu'il apprit la conclusion de l'armistice de Loischwitz.

Cette nouvelle fut reçue par le cabinet Autrichien avec une vive satisfaction parcequ'elle lui ménageait tous les moyens désirables de mettre à exécution le plan qu'il avait adopté et d'effectuer ainsi la transition qui lui était nécessaire pour passer, ainsi que le comte Stadion l'avait dit, de la *médiation à la coopération*.

Reconnaissant l'importance qu'il y avait à faire consigner par écrit les déterminations du cabinet de Vienne sur toutes ces graves questions, le comte Nesselrode, fidèle aux instructions de l'Empereur Alexandre, eut soin d'emporter avec lui une communication formelle du comte Metternich relative aux principaux points arrêtés à Gitchin.

Elle différait peu des conditions de paix précédemment établies à Gorlitz. Toutefois, ainsi que le comte Nesselrode l'avait bien prévu en rédigeant son rapport à l'Empereur Alexandre, les bases de la pacification actuellement proposées tendaient à restreindre l'étendue des concessions que le cabinet de Vienne se croyait en droit d'exiger de la France, depuis que la victoire de Bautzen avait de nouveau rehaussé à ses yeux l'ascendant moral du gouvernement Français.

D'après cela, les conditions posées maintenant par le comte Metternich, comme conditions *sine qua non*, étaient :

1) La dissolution du Duché de Varsovie.

2) Le renforcement de la Prusse par suite de cette dissolution, restitution à la Prusse de Danzig et de son territoire.

3) Le retour des provinces Illyriennes à l'Autriche.



4) Le rétablissement des villes anséatiques, au moins de Hambourg et de Lubeck, et un arrangement au moins éventuel et lié à la paix générale sur la cession des autres parties de la 32-ème division militaire.

A ces quatre conditions l'Autriche ajoutait;

5) Renonciation au protectorat sur la confédération du Rhin, et dissolution de cette confédération.

6) Reconstruction de la Prusse sur une plus grande échelle que celle énoncée plus haut, en la rapprochant autant que possible de son étendue territoriale avant 1805.

En établissant les bases de la négociation à ouvrir avec la France, le cabinet de Vienne insistait sur la nécessité de mettre à profit le moment de repos qu'offrait l'armistice pour renforcer le plus possible toutes les mesures militaires; de plus, il indiquait Prague comme l'endroit convenable pour y réunir les généraux appelés à arrêter, d'un commun accord, un plan de campagne; enfin, il proposait à la Russie et à la Prusse la conclusion d'un traité éventuel entre les cours alliées pour *le cas de guerre*, et munissait à cet effet le comte Stadion des pleins pouvoirs nécessaires.

Telles furent les déterminations arrêtées par la cour de Vienne, et tels furent les résultats de la mission du comte Nesselrode à Gitchin.

Des conférences subséquentes, tenues les 10, 12, et 18 Juin à Oppot-schno, entre le baron de Hardenberg, le comte Stadion et le comte Nesselrode, servirent à préciser davantage le mode et les formes de la négociation que l'on allait proposer à Napoléon d'ouvrir, sous la médiation de l'Autriche:

«On convint que les conférences pourraient se tenir entre les plénipotentiaires Autrichiens et Français seuls, que des personnes accréditées par les cours alliées auprès de l'Empereur d'Autriche se rendraient à l'endroit où séjournerait Sa Majesté Impériale, afin d'être dans la proximité et à même d'aplanir sur-le-champ les discussions qui s'élèveraient et d'accélérer ainsi la marche de la négociation».

On résolut de plus d'inviter l'Angleterre et la Suède à nommer de leur coté des plénipotentiaires pour assister à la négociation.

Finalement, on décida que la transaction définitive à conclure avec Napoléon devait être précédée de l'exécution des *articles préliminaires*, que cette exécution devrait avoir lieu immédiatement, et qu'elle devrait comprendre, non-seulement les quatre conditions *sine qua non* établies par l'Autriche dans son mémoire de Gitchin, mais en outre l'évacuation des forteresses Prussiennes de l'Oder, ainsi que celles de Danzig, Modlin et Zamosse.



En arrêtant ce plan de négociation, les plénipotentiaires firent observer avec infiniment de justesse, qu'à moins d'exiger et d'obtenir l'exécution immédiate de ces articles préliminaires (en attendant la conclusion du traité définitif), toute la négociation actuelle ne servirait qu'à faire prolonger un armistice, dont la durée indéfinie mettrait tous les avantages du côté de Napoléon.

A ces observations sur la marche qu'il conviendrait de suivre, le comte Metternich ajouta enfin la remarque suivante: qu'il faudrait ne pas commencer par produire les conditions de paix établies par les alliés, mais se borner plutôt à demander officiellement celles de la France, car le but de Napoléon étant évidemment de prouver à la nation l'indispensable nécessité de continuer la guerre, le comte de Metternich pensait qu'il ne fallait pas lui en faciliter le moyen, ce qui serait le cas, si on remettait les bases des alliés avant que de connaître les siennes.

Après avoir échangé ainsi leurs vues et leurs opinions sur la marche à suivre en commun, les cabinets de St.-Petersbourg et de Berlin abandonnèrent à celui de Vienne le soin d'entamer avec Napoléon les pourparlers dont l'Autriche, en sa qualité de médiatrice, devait nécessairement prendre l'initiative.

Le comte Metternich s'acquitta de cette mission à Dresde où Napoléon, depuis la conclusion de l'armistice, avait établi son quartier-général.

Le 30 Juin, le comte Metternich y signa une convention, par laquelle Napoléon acceptait la médiation de l'Autriche, dans le but d'en venir à la conclusion d'une paix générale ou continentale.

En vertu de cet acte, la ville de Prague était désignée comme l'endroit où se réuniraient les plénipotentiaires respectifs. L'ouverture des négociations était fixée au 5 Juillet finalement; vu l'insuffisance du temps qui restait à courir jusqu'au 20 Juillet (terme fixé pour l'expiration de l'armistice), on convenait de prolonger ce terme jusqu'au 10 Août.

A son retour de Dresde, le comte Metternich vint instruire le comte Nesselrode du résultat de sa mission.

Celui-ci s'était rendu à Ratiborsitz pour apprendre l'issue des conférences de Dresde et s'empessa d'en rendre compte à l'Empereur Alexandre.

Le rapport qu'il lui adressa à cet effet, en date de Ratiborsitz, le 4 Juillet n. st., contient ces expressions bien dignes de remarque:

«Les explications dans lesquelles Napoléon est entré vis-à-vis du

comte Metternich, ne laissent aucun doute sur l'impossibilité d'obtenir la paix, même aux conditions les plus modérées.

«Malgré cela, l'Autriche désire la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 Août, mais uniquement par des raisons militaires et non par des considérations pacifiques. Les armements des Français, dans le midi de l'Allemagne et en Italie, se sont tellement renforcés, que Vienne se trouve exposée, les troupes destinées à la défense de cette capitale et l'insurrection Hongroise, qui vient d'être commandée, ne pourront être rendues en Styrie et dans la vallée du Danube qu'au commencement du mois prochain. C'est ainsi que l'Empereur François deviendrait la première victime de ses lenteurs, car l'Empereur Napoléon se regarde déjà actuellement, comme en état de guerre avec l'Autriche».

C'est sous de pareils auspices que les conférences de Prague allaient s'ouvrir.

En y participant, notre cabinet n'y apportait aucun espoir de les voir terminées par une pacification générale. Il n'y entrevoyait qu'un seul avantage de la plus haute importance, celui de ménager à l'Autriche le temps nécessaire, de compléter ses armements pour étendre et pour renforcer les moyens d'action de la grande Alliance.

La diplomatie venait ainsi au secours des armées et les paroles de paix servaient à frayer la route à la victoire.

Déjà l'Autriche avait franchi le passage qui séparait la *médiation* de la *coopération*. Déjà le premier lien qui devait l'unir à la grande alliance venait de se former. C'est à Reichenbach <sup>1)</sup> que la politique de l'Empereur Alexandre avait remporté ce grand succès, triomphe vraiment mémorable dans les annales de la diplomatie moderne, parceque ce fut là le premier acte qui, en faisant disparaître la défiance mutuelle des cours de Vienne et de Berlin, les réunissait toutes les deux dans un même but, pour le salut de l'Europe entière.

La convention de Reichenbach mérite ainsi à juste titre de fixer encore aujourd'hui toute notre attention, car ce fut là le premier gage du système de solidarité entre les cours de Russie, d'Autriche et de Prusse, système qui s'est maintenu jusqu'ici, à travers tant de vicissitudes, et qui constitue encore en ce moment la garantie la plus solide de la paix du continent.

A ce titre, la convention de Reichenbach mérite d'être lue et méditée avec une attention sérieuse. Trop souvent, les cabinets oublient à quoi

---

<sup>1)</sup> Convention de Reichenbach conclue entre la Russie, l'Autriche et la Prusse <sup>18</sup>/<sub>27</sub> Juin.

tient la conservation de leur repos. Si, par malheur, la dernière trace de l'acte sur lequel repose l'alliance des trois Cours, venait à s'effacer, l'Europe sentirait alors combien la perte qu'elle aurait faite serait grande et irréparable.

Après avoir rendu à ce noble souvenir de la politique de l'Empereur Alexandre l'hommage de respect et de reconnaissance qui lui est dû, nous allons résumer succinctement la substance des articles, dont se compose l'acte signé à Reichenbach:

L'art. 1 annonce que S. M. l'Empereur d'Autriche, ayant invité les cours de Russie et de Prusse à entrer sous sa médiation, en négociation avec la France pour une paix préalable et qui puisse servir de base à une paix générale et S. M. ayant fixé les conditions qu'elle croit nécessaires au rétablissement d'un état d'équilibre et de tranquillité durable en Europe, elle s'engage à déclarer la guerre à la France et à joindre ses armes à celles de la Russie et de la Prusse, si jusqu'au 20 Juillet, la France n'a point accepté ces conditions.

L'art. 2 détermine ces conditions de la même manière qu'elles avaient été établies par le mémoire du comte de Metternich à Gitchin et adoptées lors des conférences d'Opotchno.

Les articles 3 et 4 déclarent que dans le cas où les conditions ne seraient pas acceptées par la France, les trois cours s'engagent à agir conjointement *comme alliées*, pour poursuivre en commun le but qu'elles n'auraient point obtenu par la voie de la négociation.

L'article 5 détermine les forces que chacune des 3 Puissances alliées mettra en campagne.

L'Autriche 150.000 hommes au moins.

La Russie 150.000 — —

La Prusse 80.000 — —

Art. 6. La guerre, une fois commencée, les trois cours alliées poseront pour but de leurs efforts communs les articles énoncés par les cabinets Russes et Prussiens dans leurs notes du 16 Mai, en leur donnant la plus grande étendue (v. plus haut la note du comte Nesselrode, de Gorlitz du 4<sup>1</sup><sup>er</sup> Mai).

Art. 7. Les trois cours s'engagent à n'entrer dans aucun arrangement ou négociation, soit pour la paix, soit pour la guerre, que d'un commun accord.

Art. 8. Plan de campagne à concerter entre les trois cours.

Art. 9 et 10. Les trois cours n'admettront aucune insinuation directe qui



leur serait adressée par la France, en opposition aux principes établis par la présente convention.

Art. 11 et 12. Cet acte sera tenu secret et ratifié dans l'espace de 6 jours. La convention de Reichenbach porte la date du 15/27 Juin 1813. Les plénipotentiaires, qui ont eu l'honneur d'attacher leur nom à cette transaction mémorable, sont: Le comte Nesselrode, le Baron Hardenberg, le comte Stadion. Par un article additionnel, joint quelques jours plus tard à la convention précédente, les trois Cours convinrent de prolonger jusqu'au 10 Août le terme du 20 Juillet, fixé d'abord pour la durée des négociations.

Cet article additionnel, signé également à Reichenbach par les mêmes plénipotentiaires le <sup>19 Juin</sup>/<sub>1 Juillet</sub>, avait pour but de mettre d'accord le terme fixé par les alliés avec celui, dont le comte Metternich venait de convenir avec Napoléon dans les conférences de Dresde, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Ainsi, la Cour de Vienne, faisant marcher de front une double négociation, laissait encore Napoléon dans le doute sur ses véritables intentions en qualité de médiatrice, tandis qu'elle venait déjà de former avec la Russie et la Prusse les liens d'une étroite alliance.

Ce fut alors pour la première fois que Napoléon se trouvait vaincu par la politique de l'Empereur Alexandre, et le cabinet des Tuileries, si fertile en ressources, si perfide dans ses conceptions, si hardi dans ses démarches, se trouvait pour la première fois déjoué dans ses calculs, déçu dans ses espérances, dépassé dans son habileté par le cabinet de Russie.

### Négociation de Prague 12 Juillet—10 Août.

Nous avons vu plus haut quelles étaient les dispositions dans lesquelles l'Empereur Alexandre avait donné son assentiment à l'ouverture des conférences de Prague. Il ne les considérait que comme une suspension momentanée des opérations militaires, halte forcée dont l'Autriche avait un besoin indispensable pour compléter ses armements et qui nous était tout aussi nécessaire à nous-mêmes, pour donner à nos troupes de réserve le temps de rejoindre la grande armée et pour mettre la Prusse en mesure de terminer ses préparatifs de guerre.

Les mêmes considérations influèrent aussi sur la conduite de Napoléon. Il éprouvait comme nous le besoin de réparer les pertes énormes qu'il avait faites dès son entrée en campagne, pertes d'autant plus consi-

dérables, que son armée était composée en grande partie de jeunes soldats peu habitués aux fatigues de la guerre. A Lützen et à Bautzen 50.000 Français avaient été mis hors de combat. Pour combler le vide que les deux journées avaient laissé dans les rangs de son armée, Napoléon se voyait obligé d'attendre l'arrivée des troupes qu'il avait retirées de l'Espagne, et qui accouraient à marches forcées vers le théâtre de la guerre au centre de l'Allemagne.

C'est ainsi que de part et d'autre les mêmes motifs réclamaient impérieusement un moment de répit, non pour avoir le loisir de s'occuper tranquillement d'une négociation pacifique, mais pour se ménager le moyen de recommencer bientôt la guerre avec de nouvelles forces.

Sous l'influence des dispositions mutuelles dont nous venons d'indiquer ici la tendance, l'issue des conférences de Prague ne pouvait pas être douteuse.

Les plénipotentiaires respectifs n'y apportèrent d'autre soin que celui de justifier de leur mieux la lenteur de leurs démarches, en rejetant les uns sur les autres le tort de la rupture de la négociation.

Mr. d'Anstett, plénipotentiaire de Russie, et le Baron de Humbold, plénipotentiaire de Prusse, se trouvèrent réunis à Prague dès le 12 Juillet.

Mr. de Narbonne, ambassadeur de France à la Cour de Vienne, prétendait toutefois ne pouvoir entrer en négociation avant l'arrivée de son collègue Mr. de Caulincourt.

Ce dernier différa son arrivée, sous prétexte des arrangements qu'il avait à prendre, pendant le temps de son absence de Dresde, pour régler les affaires de service de la charge de Grand-Ecuyer qu'il exerçait auprès de Napoléon.

Ce n'est que le 28 Juillet que Mr. de Caulincourt arriva à Prague.

Dès le lendemain, 29 Juillet, le comte de Metternich, en sa qualité de ministre de la cour médiatrice, invita les plénipotentiaires respectifs à s'entendre sur le mode à suivre dans les négociations, en leur conseillant d'adopter celui du congrès de Teschen, où les communications et les réponses écrites des ministres avaient passé par les mains des représentants des puissances médiatrices.

Le 30 Juillet, Mr. d'Anstett et de Humbold s'empressèrent de consentir à l'adoption de ce mode, concerté d'avance entre les Alliés, ainsi que nous l'avons vu plus haut lors des conférences à Oroczo.

Les plénipotentiaires Français laissèrent passer 8 jours sans répondre. Enfin le 6 Août, quatre jours avant le terme où l'armistice allait expirer, ils adressèrent au comte Metternich une note conçue en termes offensants



pour la Russie qu'ils accusaient d'entamer des négociations «non dans le but de la paix mais dans la vue de compromettre l'Autriche et d'étendre les malheurs de la guerre».

A ce reproche les plénipotentiaires Français mêlèrent une réflexion pleine d'ironie sur les formes dont la négociation était accompagnée.

La note de MM. de Narbonne et de Caulincourt s'exprimait à cet égard en ces termes:

«Les soussignés ne peuvent que témoigner leur étonnement et leurs regrets de ce que depuis qu'ils sont à Prague, ils n'ont pas encore vu les ministres russe et prussien, et que les conférences n'ont pas encore été ouvertes par l'échange des pouvoirs respectifs, et enfin, de ce qu'un temps précieux a été employé à discuter des idées aussi imprévues qu'incompatibles avec le but de la réunion d'un congrès, puisqu'elles tendent à établir que les plénipotentiaires doivent agir sans se connaître, sans se voir et sans se parler».

A ce sarcasme les plénipotentiaires français ajoutaient la proposition de se réunir en conférences régulières, où l'on traiterait, soit par notes remises en séance, soit par des explications verbales,

«Par ce moyen, dit la note de MM. de Narbonne et de Caulincourt, l'usage de tous les temps serait suivi, et si le plénipotentiaire Russe persistait à vouloir négocier la paix sans parler, il en serait le maître, et pourrait faire connaître par des notes les intentions de sa Cour».

Nous avons cité textuellement ce passage de la note française pour donner une idée du style diplomatique que les négociateurs de Napoléon se permettaient alors d'employer officiellement dans l'espoir de le faire avec une complète impunité.

Mr. d'Anstett, dont la finesse d'esprit égalait la vivacité, se prêta difficilement à recevoir l'épigramme lancée des mains des plénipotentiaires Français, sans la leur rendre avec usure.

Voici la manière dont il rendit compte à l'Empereur Alexandre de ce qui venait de se passer:

«Après avoir pris une seconde lecture de la Note française, je dis au Comte de Metternich que, dans la vie privée, un pareil écrit serait un motif de coups de bâton, mais que dans la vie publique c'en était un de baïonnette.

«Cependant nous eûmes beau lui répéter, Mr. de Humboldt et moi, que la dignité de sa Cour exigeait qu'il ne répondit à cet office que par la rupture des négociations, il n'y voulut pas consentir et nous demanda avec instance une réponse à la communication qu'il allait nous en faire, en qualité de



médiateur. Nous lui représentâmes encore l'insulte grave faite à sa Cour. «J'ai pour la venger, nous dit-il, bec, ongles et fouet». Il eut été inutile d'insister davantage sur un point arrêté et nous nous décidâmes à répondre».

Cette réponse, conçue dans des termes pleins de convenance et de modération, mérite d'être préservée de l'oubli, parcequ'elle met en contraste l'attitude ferme et noble du cabinet de Russie avec l'arrogance de l'école diplomatique de Napoléon. Voici la note de M-r d'Anstett adressée le 7 Août au comte de Metternich, en sa qualité de Ministre de la Puissance médiatrice: «Il est une dignité en affaires et dans la discussion d'intérêts majeurs, dont il n'est point permis de s'écarter, quelle que puisse être la provocation. La Russie sait ce qu'elle se doit à elle-même, et le soussigné ne relèvera ici, ni les fausses assertions, ni les formes de la pièce française, dont chaque paragraphe est, ou une inculpation contre la Puissance médiatrice, ou une injure pour la Russie, une contradiction ou un faux-fuyant. Cependant il faut que l'Europe sache d'où sont venus les obstacles qui ont empêché l'accomplissement d'une œuvre aussi salutaire que celle qui devait s'achever à Prague. C'est sous ce rapport exclusif que le soussigné réclame la publication des faits, publication qui intéresse également la dignité d'une médiation, que Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies a acceptée d'une manière si franche et si positive. Quant à l'accusation que la Russie n'a cherché dans les négociations qu'à compromettre l'Autriche, personne ne sait mieux que le Ministre de S. M. I. et R. Ap. par qui l'armistice fut proposé, comment il fut négocié et comment il fut accepté. De sorte qu'au fond on ne voit pas qui l'injure touche de plus près, si c'est une cour sage, puissante, éclairée, qui ne se serait pas aperçue d'un stratagème aussi grossier, ou la Russie qui a prouvé par des faits irrécusables, depuis que ses armées ont passé la Vistule et l'Oder, qu'elle ne demandait pas mieux que de donner les mains à une paix raisonnable et solide et de se prêter à tout arrangement qui aurait pour résultat le bonheur et la tranquillité des peuples. L'Autriche en avait préparé les éléments en se chargeant de la médiation, mais il paraît qu'il n'était point dans les intentions de S. M. l'Empereur des Français d'en permettre le développement. Ces vérités n'ont pas besoin de démonstration, et le soussigné se bornera d'avoir l'honneur de répéter officiellement à S. E. M-r le Plénipotentiaire médiateur ce qui a déjà fait le sujet de ses offices précédents, qu'étant convenu d'un mode de négociation qui est sévèrement conforme, quoiqu'en puissent dire les plénipotentiaires français, à ce qui s'est fait au congrès de Teschen et l'ayant solennellement accepté, il y persiste. Je

demanderais en même temps, pour détruire par une seule remarque le vain et sophistique étalage de la note française, quel est le parti qui voulait la paix et quel est celui qui ne la voulait pas? Dès le 12 Juillet, le soussigné s'est trouvé à Prague et s'est dûment légitimé sur ses pouvoirs et c'est le 6 Août, c'est-à-dire 4 jours avant le terme final, que les plénipotentiaires Français ouvrent des négociations actives, et cela pour établir des formes contradictoires par elles-mêmes, afin d'écarter de fait le grand objet qui semblait les avoir conduits à Prague».

Il était impossible de répondre à Messieurs de Narbonne et de Caulincourt avec plus de modération et d'habileté. La note de M-r d'Anstett avait surtout un double mérite: d'une part, elle relevait avec une grande adresse tout ce que les assertions des plénipotentiaires Français avaient d'offensant pour l'Autriche et démontrait ainsi à celle-ci que c'est sur elle que retombaient directement les coups que MM. de Narbonne et de Caulincourt avaient cru diriger contre la Russie; de l'autre, elle faisait ressortir évidemment les retards que les plénipotentiaires Français avaient apportés à dessein à l'ouverture de la négociation, et rejetait ainsi sur eux seuls le tort d'en avoir empêché le succès.

Sous ce double rapport, la note de M-r d'Anstett mérite d'être citée avec les plus grands éloges. Observons d'ailleurs ici que plus une Puissance a la conviction de sa force, plus il convient qu'elle s'énonce avec modération et avec mesure. Par un langage ferme, mais simple et libre de toute exagération, elle est sûre de doubler l'ascendant moral qu'elle est appelée à exercer sur les autres cabinets qui lui sont inférieurs en puissance. Aussi le véritable secret de la politique de l'Empereur Alexandre a-t-il consisté à modérer, par des formes toujours conciliantes, la prépondérance de sa force, à faire oublier à ses alliés qu'ils recevaient leur impulsion de lui, en les persuadant qu'ils ne suivaient que leurs propres volontés; en un mot, à *se faire pardonner sa puissance* par tous ceux qu'il savait si bien enchaîner à sa politique, sans que le lien qui les y attachait ne blessât leur dignité et ne les humiliât à leurs propres yeux.

Cette remarque, dont l'importance mérite d'être bien appréciée, nous explique comment l'Empereur Alexandre parvint à réunir dans un seul ensemble cette grande coalition formée d'éléments et d'intérêts si divers, et comment il réussit à diriger la marche de tant de cabinets et de tant d'hommes d'Etat, dont chacun apportait avec lui, dans les conseils de l'Alliance, une prétention à satisfaire et un amour-propre à ménager.

Les ministres que l'Empereur Alexandre forma à son école apprirent de Lui le grand art de ne pas heurter de front les susceptibilités des cabinets

alliés, mais de résoudre par la conciliation et par la persévérance les difficultés qu'il leur eut été impossible de trancher violemment.

C'est donc cet esprit de sage modération que M-r d'Anstett prit pour règle de sa conduite dans la circonstance délicate dont nous venons de rendre compte, et, bien que la vivacité de son caractère supportât difficilement le frein que l'Empereur savait imposer au langage de ses représentants, il respectait trop ses devoirs et en comprenait trop la gravité, pour ne pas conformer scrupuleusement ses démarches et son attitude aux grands intérêts que son Auguste Maître avait daigné lui confier.

Les trois derniers jours, qui restaient encore aux négociateurs respectifs après la remise de la note de M-r d'Anstett, furent employés de part et d'autre à une discussion qui ne roula que sur les questions de pure forme et n'aborda d'aucune manière le fond de la négociation. Cet échange de paroles stériles, ainsi qu'il était aisé de le prévoir, ne pouvait conduire à aucun résultat.

Enfin, le  $\frac{29 \text{ Juillet}}{10 \text{ Août}}$  à minuit, M-r d'Anstett adressa au comte Metternich une note formelle, par laquelle il lui annonça que le « terme final de la médiation et des négociations ouvertes à Prague étant révolu avec la journée du 10, le plénipotentiaire de Russie avait l'ordre exprès de déclarer que ses pleins pouvoirs cessaient dès ce moment, et qu'il était sur le point de quitter Prague ».

Par une seconde note remise simultanément au comte Metternich, M-r d'Anstett s'énonçait en ces termes :

« Les soins de la Puissance médiatrice et ses moyens de conciliation pour arriver à une pacification entre les Puissances belligérantes n'ayant point eu, au terme irrévocablement fixé pour cet objet, le succès que l'on devait se promettre d'une négociation conduite sous la médiation d'une Cour puissante, impartiale et juste, le soussigné est chargé, d'ordre exprès de son Auguste Maître, de réclamer de la part de l'Autriche l'exécution du traité éventuel du  $15/27$  Juin. Il est chargé en même temps d'assurer de la manière la plus positive que sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies accomplira de son côté tous les articles, clauses et conditions du dit traité ».

Les déterminations de la cour de Vienne furent en cette occasion ce qu'elles devaient être, promptes et décisives.

Le 11 Août, elle annonça aux plénipotentiaires français que le terme de l'armistice étant écoulé, les plénipotentiaires de Russie et de Prusse regardaient le congrès réuni pour la négociation de paix comme dissous.



Le même jour, elle déclara à M-r d'Anstett, que fidèle à ses engagements, elle était prête à remplir les stipulations du traité éventuel de Reichenbach, «devenues obligatoires par la rupture des négociations de la paix».

### **Rupture entre l'Autriche et la France; déclaration du Cabinet de Vienne.**

Finalement, le même jour elle annonça à M-r de Narbonne que ses fonctions d'Ambassadeur de France venaient de cesser, et le prévint que les passeports dont il aurait besoin, lui et sa suite, étaient mis à sa disposition.

Cette déclaration par laquelle l'Autriche, en se prononçant ouvertement pour les alliés, se constituait en état de guerre avec la France, est un acte trop important, pour que nous puissions nous dispenser d'en extraire les principaux passages. Il ne sera pas sans intérêt d'ailleurs de remarquer l'adresse que le comte Metternich savait employer pour expliquer dans cette pièce le changement de politique de l'Autriche et pour motiver la transition qui la faisait passer de l'alliance de Napoléon à celle de la Russie.

Après avoir retracé les efforts que la cour de Vienne avait vainement employés pour prévenir la guerre de 1812, la note du comte Metternich, en faisant allusion à la part que l'Autriche se décida à prendre à cette guerre, s'exprime en ces termes:

«Dans cet état des choses S. M. l'Empereur ne pouvant conserver à ses peuples le bienfait de la paix et maintenir une heureuse neutralité au milieu du vaste champ de bataille qui de tous côtés environnait ses états, ne consulta dans le parti qu'Elle adopta que sa fidélité à des relations si récemment établies, et l'espoir qu'elle aimait à nourrir encore que son alliance avec la France, en lui offrant des moyens plus sûrs de faire écouter les conseils de la sagesse, mettrait des bornes à des maux inévitables et servirait la cause du retour de la paix en Europe.

«Il n'en a malheureusement pas été ainsi. Ni les succès brillants de la campagne de 1812, ni les désastres sans exemple qui en ont marqué la fin, n'ont pu ramener dans les conseils du gouvernement Français l'esprit de modération qui aurait mis à profit les uns et diminué les effets de l'autre.

«S. M. n'en saisit pas moins le moment où l'épuisement réciproque avait ralenti les opérations actives de la guerre pour porter aux puissances belligérantes des paroles de paix, qu'Elle espérait encore voir accueillir de part et d'autre avec la sincérité qui les avait dictées.

«Persuadée toutefois qu'Elle ne pourrait les faire écouter qu'en les soutenant de forces qui promettaient au parti avec lequel Elle s'accorderait de vues et de principes, l'appui de la coopération active pour terminer la grande lutte, en offrant sa médiation aux Puissances, Elle se décida à l'effort pénible pour son cœur d'un appel au courage et au patriotisme de ses peuples.

«Le congrès proposé par Elle et accepté par les deux parties s'assemble au milieu des préparatifs militaires que le succès des négociations devait rendre inutiles, si les vœux de l'Empereur se réalisaient, mais qui devaient, dans le cas contraire conduire par de nouveaux efforts au résultat pacifique que S. M. eut préféré d'atteindre sans effusion de sang.

«En obtenant de la confiance qu'elles avaient vouée à S. M. I. le consentement des Puissances à la prolongation de l'armistice que la France jugeait nécessaire pour la négociation, l'Empereur acquit, avec cette preuve de leurs vues pacifiques, celle de la modération de leurs principes et de leurs intentions. Il y reconnut les siens, et se persuada de ce moment que ce serait de leur côté qu'il rencontrerait des dispositions sincères à concourir au rétablissement d'une paix solide et durable. La France, loin de manifester des intentions analogues, n'avait donné que des assurances générales, trop souvent démenties par des déclarations publiques, qui ne fondaient aucunement l'espoir qu'elles porteraient à la paix les sacrifices qui pouvaient la ramener en Europe.

La marche du congrès ne pouvait laisser de doute à cet égard. Le retard de l'arrivée de M. M. les plénipotentiaires Français, sous des prétextes que le grand but de la réunion aurait dû faire écarter, l'insuffisance de leurs instructions sur des objets de forme qui faisaient perdre un temps irréparable, lorsqu'il ne restait plus que peu de jours pour la plus importante des négociations, toutes ces circonstances réunies ne démontraient que trop que la paix, telle que la désiraient l'Autriche et les Souverains alliés, était étrangère au vœu de la France, et qu'ayant accepté pour la forme et pour ne pas s'exposer au reproche de la prolongation arbitraire de la guerre, la proposition d'une négociation, elle voulait en éluder l'effet, ou s'en prévaloir peut-être uniquement pour séparer l'Autriche des Puissances qui s'étaient déjà réunies avec elle de principes, avant même que les traités eussent consacré leur union pour la cause de la paix et du bonheur du monde. L'Autriche sort de cette négociation, dont le résultat a trompé ses vœux les plus chers, avec la conscience de la bonne foi qu'elle y a portée.

Plus zélée que jamais pour le noble but qu'elle s'était proposé, elle ne prend les armes que pour l'atteindre de concert avec les Puissances animées



des mêmes sentiments, toujours également disposée à prêter la main au rétablissement d'un ordre de choses qui, par une sage répartition des forces, place la garantie de la paix sous l'égide d'une association d'Etats indépendants. Elle ne négligera aucune occasion de parvenir à ce résultat désirable, et la connaissance qu'elle a acquise des dispositions des Cours devenues désormais ses alliées, lui donne la certitude qu'elles coopéreront avec sincérité à un but aussi salulaire.

En déclarant, d'ordre de l'Empereur, à M-r le comte de Narbonne, que ses fonctions d'Ambassadeur venaient de cesser de ce moment, M-r de Metternich met à la disposition de S. Excellence, les passeports dont il aurait besoin pour lui et sa suite».

Par l'accession définitive de l'Autriche à la coalition, le voile, qui jusqu'alors couvrait aux yeux du monde les intentions de cette Puissance, venait d'être levé. Le plan de la grande alliance formé par l'Empereur Alexandre, recevait son dernier complément par l'accession de la cour de Vienne à la coalition Européenne.

Cet événement contribua non-seulement à augmenter les forces matérielles des alliés par la réunion de celles de l'Autriche mais il fut bien plus avantageux encore à la cause commune, en permettant aux cabinets alliés d'apporter une modification décisive à leur plan de campagne. Jusqu'alors les places de l'Elbe, Hambourg, Magdebourg, Wittemberg, Torgau et Dresde avaient formé la base fortifiée des opérations militaires de Napoléon. Cet avantage lui fut enlevé dès l'instant où l'accession de l'Autriche à la coalition rendit les alliés maîtres de la Bohême et leur permit de diriger leurs mouvements sur l'une ou l'autre rive de l'Elbe. Dès lors, ils se trouvèrent en mesure de reprendre l'offensive. En portant leurs principales forces en Bohême, qui formait, par sa position géographique, un angle rentrant dans le théâtre de la guerre, les alliés pouvaient librement passer et repasser l'Elbe, et tourner ainsi la base des opérations de l'armée française.

#### **Plan de campagne concerté à Trachenberg le 12 Juillet 1813.**

Cet avantage, parfaitement apprécié par l'Empereur Alexandre, servit en quelque sorte de point de départ aux opérations ultérieures que ce Monarque concerta avec ses alliés pour la poursuite de la guerre. C'est à Trachenberg en Silésie que Sa Majesté Impériale en arrêta le plan, d'un commun accord avec le Roi de Prusse et le Prince Royal de Suède. L'Empereur avait attaché une juste importance à faire participer ce Prince à cette entrevue, d'une part, afin de profiter de son expérience et de ses lumières,



de l'autre, afin de resserrer davantage les liens qui l'attachaient à l'alliance.

Les délibérations de Trachenberg eurent pour résultat un nouveau plan d'opération dont voici les principaux traits:

«Il a été convenu d'adopter pour principe général que toutes les forces des alliés se porteraient toujours du côté où les plus grandes forces de l'ennemi se trouveront; de là il s'en suit:

«1-<sup>r</sup> Que les corps qui doivent agir sur les flancs ou à dos de l'ennemi choisiront toujours la ligne qui conduit le plus directement sur la ligne d'opération de l'ennemi.

«2-<sup>ème</sup> Que la plus grande force des alliés doit choisir une position qui la mette à même de faire face partout où l'ennemi voudra se porter. Le bastion saillant de la Bohême paraît donner cet avantage.

«Suivant ces maximes générales, les armées combinées doivent donc, avant l'expiration de l'armistice, être rendues aux points ci-dessous, savoir:— une partie de l'armée alliée en Silésie, forte de 90.000 à 100.000 hommes, se portera, quelques jours avant la fin de l'armistice, par les routes de Landshut et de Glatz sur Jung-Bunzlau et Brandeis, pour se joindre dans le plus court délai à l'armée autrichienne, afin de former avec elle en Bohême un total de 200.000 à 220.000 combattants.

«L'Armée du Prince Royal de Suède, laissant un corps de 15.000 à 20.000 hommes contre les Danois et les Français en observation vis-à-vis de Lübeck et de Hambourg, se rassemblera, avec une force d'à peu près 70.000 hommes, dans les environs de Treuenbrizzen, pour se porter, au moment de l'expiration de l'armistice, vers l'Elbe et passer ce fleuve entre Torgau et Magdebourg, en se dirigeant de suite sur Leipzig.

«Le reste de l'armée alliée en Silésie, forte de 50.000 hommes, suivra l'ennemi vers l'Elbe. Cette armée évitera d'engager une affaire générale, à moins qu'elle n'ait toutes les chances de son côté. En arrivant sur l'Elbe, elle tâchera de passer ce fleuve entre Torgau et Dresde, afin de se joindre à l'armée du Prince Royal de Suède, ce qui fera monter celle-ci à 120.000 combattants.

«L'armée autrichienne réunie à l'armée alliée débouchera d'après les circonstances, ou par Eger et Jhof, ou dans la Saxe, ou dans la Silésie, ou du côté du Danube.

«Si l'Empereur Napoléon, voulant prévenir l'armée alliée en Bohême, marchait à elle pour la combattre, l'armée du Prince Royal de Suède, tâchera par des marches forcées de se porter sur les derrières de l'armée ennemie. Si au contraire l'Empereur Napoléon se dirigeait contre l'armée du Prince Royal de Suède, l'armée alliée prendrait une offensive vigoureuse

et marcherait sur les communications de l'ennemi pour lui livrer bataille.

«Toutes les armées coalisées prendront l'offensive, et le camp de l'ennemi sera leur rendez-vous».

Telles étaient les dispositions éventuelles du plan arrêté à Trachenberg le 12 Juillet.

Pendant que notre cabinet employait ainsi l'intervalle de repos que lui avait laissé l'armistice pour agrandir le cercle des opérations de la guerre, en associant l'Autriche à la cause commune, il n'avait pas négligé d'un autre côté d'en assurer davantage le succès, en mettant essentiellement à profit les ressources financières de l'Angleterre.

Dans ce but, le comte Nesselrode avait conclu à Reichenbach, (le  $\frac{3}{15}$  Juin 1813), avec Lord Cathcart un traité de subsides.

En vertu de cet acte le gouvernement Britannique avait contracté l'engagement:

1) de remettre à la Russie pour l'année 1813, la somme de 1.333.334 l. st. payable de mois en mois à Londres.

2) De prendre à sa charge l'entretien de la flotte russe et de ses équipages, qui se trouvent dans les ports de la Grande Bretagne, dépense évaluée à 500.000 l. st.; enfin,

3) de subvenir au défaut d'espèces métalliques dans la circulation du continent, au moyen de la création d'effets au porteur sous la dénomination de papier fédératif. La totalité de ces effets s'élèvera à 5.000.000 de l. st. sous la garantie des trois Puissances alliées. L'Angleterre se chargera du remboursement des  $\frac{3}{6}$  de ce papier fédératif. La Russie des  $\frac{2}{6}$ , la Prusse d'un sixième ( $\frac{1}{6}$ ).

Par une seconde convention conclue à Péterswaldau le  $\frac{24 \text{ Juin}}{6 \text{ Juillet}}$  1813, l'Angleterre prenait l'engagement d'entretenir désormais à ses frais la légion allemande organisée par la Russie, et de porter ce corps auxiliaire à 10.000 hommes.

### **Reprise des hostilités après l'expiration de l'armistice et la rupture du congrès de Prague, 10 Août 1813.**

L'expiration du terme de l'armistice, la rupture du congrès de Prague et la déclaration de guerre de l'Autriche contre la France donnèrent le signal de la reprise des hostilités.

Au moment où elles recommencèrent, Napoléon, il faut en convenir, se trouvait placé dans une de ces positions critiques où il ne lui restait

que le choix entre des difficultés également graves. Trois armées ennemies le menaçaient de toutes parts; au nord, celle du Prince Royal de Suède: du côté de la Silésie, celle de Blücher; au midi, la grande armée combinée. sous les ordres du prince Schwarzenberg.

Dans cet état de choses, il ne lui restait qu'un double parti à prendre. Il fallait ou bien quitter promptement la position de Dresde pour se rapprocher du Rhin, ou bien se maintenir sur la ligne de l'Elbe, en cherchant à attaquer séparément les armées alliées et à les défaire l'une après l'autre.

Le premier parti était sans contredit le moins chanceux, car il mettait l'armée française en contact immédiat avec ses ressources naturelles; mais en se décidant à faire ce mouvement rétrograde, il fallait en même temps se résigner à voir l'Allemagne entière rompre les liens de la confédération Rhénane et secouer à jamais le joug de la France. Cette considération humiliante pour l'amour-propre de Napoléon devait l'emporter sur les conseils de la prudence et le déterminer à adopter le second parti, le plus dangereux des deux, mais par là même le plus conforme à son esprit hardi et aventureux. En se décidant à prendre cette résolution extrême, il espérait sans doute que la fortune, qui plus d'une fois l'avait favorisé d'une manière si merveilleuse, le ferait sortir de nouveau de la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait.

Dans cet espoir il ouvrit la campagne le 16 Août, en entrant en Silésie pour se jeter sur Blücher.

Mais à peine avait-il entrepris ce mouvement, qu'il reçut la nouvelle que l'armée de Schwarzenberg, après avoir franchi la chaîne de montagnes qui sépare la Bohême de la Saxe, s'était portée sur Dresde, avec des forces trop supérieures, pour qu'il fût au pouvoir du maréchal Gouvion St. Cyr de lui résister.

La nécessité de sauver Dresde, qui formait actuellement le point d'appui de toutes ses opérations, força Napoléon d'abandonner son mouvement sur la Silésie pour se reporter à marches forcées sur l'Elbe. Il y arriva juste à temps pour empêcher les alliés de s'emparer de Dresde. Dans la journée du 14/26 Août, ils avaient vivement attaqué la ville et l'auraient emportée à coup sûr, si la présence de Napoléon, à la tête de sa garde, n'avait ranimé le courage de la garnison.

Le lendemain 15/27, Napoléon livra bataille au prince Schwarzenberg. Une dernière fois durant cette campagne la victoire se déclara pour la France. Treize mille Autrichiens mirent bas les armes, 26 canons tombèrent au pouvoir des Français, six mille hommes restèrent sur le champ de



bataille. La défaite, que les alliés essuyèrent devant Dresde, menaçait d'entraîner pour eux des conséquences sérieuses. Pendant qu'ils opéraient leur retraite en Bohême à travers des chemins hérissés de difficultés, le général Vandamme, après avoir forcé le défilé de Petersvalde, précipitait sa marche pour descendre dans la vallée de l'Egra, afin de porter la confusion dans les rangs de l'armée alliée, avant qu'elle eût réussi à sortir des défilés dans lesquels elle se trouvait encore engagée.

Dans ce moment de crise, l'Empereur Alexandre et l'Empereur François étaient arrivés au château de Dux, à deux lieues de distance de Töplitz. Le souvenir des désastres de l'armée de 1805 et 1809 semblait de nouveau s'appesantir douloureusement sur la monarchie. Le comte Metternich, plus que tout autre, paraissait être profondément affligé des malheurs qu'il prévoyait, et dont la responsabilité allait retomber gravement sur lui, qui, par ses conseils, avait assurément eu une large part à provoquer la rupture avec la France.

Tous ceux qui ont été témoins du tableau que présentait le château de Dux au moment où de si grands intérêts allaient être mis en question, se souviennent fort bien qu'il ne s'agissait de rien moins que de savoir si la coalition de Reichenbach était assez forte pour résister ou non à une si terrible épreuve.

Cependant, tandis que cette question, encore indécise au sein des cabinets, s'agitait au fond de leur conscience, la garde russe était là sur le champ de bataille de Kulm pour veiller au salut de l'alliance Européenne.

La résistance héroïque de ces braves, que le comte Ostermann eut l'honneur de commander, opposa aux efforts de Vandamme une barrière insurmontable.

Le Roi de Prusse, qui se trouvait seul à Töplitz, vint partager lui-même les dangers et la gloire de cette journée. La date du 17/20 et du 18/30 Août 1813, méritait à juste titre de rester gravée dans la mémoire des Alliés.

Vingt-deux ans après cette journée glorieuse, l'Empereur Ferdinand acquitta religieusement la dette de reconnaissance contractée par son Auguste prédécesseur, et renouvela sur le champ de bataille de Kulm les liens de l'Alliance entre la Russie, l'Autriche et la Prusse.

La victoire remportée par la garde russe sur le corps d'armée de Vandamme, marque pour ainsi dire l'époque où la fortune quitta pour toujours les drapeaux de Napoléon. Depuis ce jour, les défaites qu'essuyèrent successivement ses lieutenants, partout où ils se trouvaient en présence

des Alliés, vinrent porter le découragement et la consternation au milieu des rangs de l'armée française.

En Silésie, sur la *Katzbach* (26 Août) Blücher enlevait à Macdonald 103 canons et 10,000 prisonniers, tandis qu'à l'armée du Nord, le Prince Royal de Suède gagnait sur Oudinot la bataille de *Gross-Beeren* (23 Août) et battait à *Dennevitz* (3 Septembre) le maréchal Ney.

Mais, plus la victoire couronnait les efforts des Monarques Alliés, plus ils éprouvaient le besoin de resserrer encore les liens de leur union, afin de ne pas se désister, avant le temps, de leur entreprise salutaire, et de ne la regarder comme achevée que lorsqu'ils auraient réussi à rétablir l'équilibre de l'Europe sur une base solide.

Dans ce but, la Russie, l'Autriche et la Prusse résolurent de confirmer par une triple alliance les engagements qui résultaient de la convention préliminaire de Reichenbach.

Le traité, que les trois cabinets conclurent à cet effet, porte la date de Töplitz, du <sup>28 Août</sup> 9 Septembre. Il renouvelle les obligations antérieures contractées entre les alliés et détermine de la manière suivante le but de leurs efforts:

1) Reconstruction de la monarchie Autrichienne et de la monarchie Prussienne sur l'échelle la plus rapprochée de celle où elles se trouvaient en 1805.

2) Dissolution de la confédération du Rhin et indépendance absolue des états intermédiaires entre les frontières des monarchies Autrichienne et Prussienne, reconstruites d'après l'échelle mentionnée ci-dessus, d'un côté, et le Rhin et les Alpes de l'autre.

3) Restitution à la maison de Brunsvic-Lünebourg, du Hanovre et de ses autres possessions en Allemagne.

4) Arrangement à l'amiable entre les trois Cours de Russie, d'Autriche et de Prusse sur le sort futur du Duché de Varsovie.

Finalement, pour donner au paragraphe 2, ci-dessus mentionné, toute la précision désirable, les trois Cours convinrent de regarder comme l'objet de leurs communs efforts:

1) La restitution des pays qui ont été réunis à la France sous la dénomination de la 32-me division militaire, et

2) Celle des provinces et pays de l'Allemagne possédés par des Princes français.

Après avoir ainsi ajouté une nouvelle garantie à leurs engagements mutuels, les Alliés continuèrent avec un redoublement d'efforts à poursuivre le plan de leurs opérations contre l'ennemi commun.



Celui-ci, frappé des désastres journaliers qu'avaient éprouvés ses armes, avait persisté néanmoins à se maintenir sur la ligne de l'Elbe, et tenté de nouveaux essais pour se frayer une route à travers les défilés de la Bohême.

Ces tentatives ayant échoué, il s'était replié sur Dresde, trahissant, par l'incertitude de ses mouvemens, l'absence d'un plan arrêté, et l'hésitation qui commençait à s'emparer de son esprit, peu accoutumé aux revers de la fortune.

Le temps, qu'il perdait ainsi en marches inutiles, ménageait aux Alliés les moyens de concentrer leurs forces, et d'achever leurs préparatifs.

Dans l'intervalle, Benningsen avait eu le temps d'amener à la grande armée le corps de réserve qui, s'étant mis en marche de Kalisch le 15 Août, avait atteint Leutmeritz le 15 Septembre. Le Prince Schwarzenberg avait attendu l'arrivée de ce renfort pour déboucher des montagnes de la Bohême, descendre dans les plaines de la Saxe avec des forces imposantes et marcher contre l'ennemi, pendant que l'armée de Silésie aurait opéré sa jonction avec celle du Nord. Tous ces mouvemens s'exécutèrent avec un rare bonheur, sans que Napoléon, préoccupé du soin de garder la position de Dresde, cherchât à les troubler.

Blücher, après avoir passé l'Elbe au-dessous de Wittenberg, se réunit le 4 Octobre à l'armée du Nord. Ce n'est qu'alors que Napoléon se décida à l'attaquer, à la tête de 125 mille hommes. Le 7 Octobre il quitta Dresde.

Le 11, Schwarzenberg entra en Saxe et suivit le mouvement de l'armée française qui marchait sur Leipzig.

Ainsi le réseau que les Alliés formaient autour de Napoléon se serrait de toutes parts. Le plan de Trachenberg s'accomplissait. Les armées coalisées prenaient le *camp ennemi* pour rendez-vous.

C'est à Leipzig que se décida le sort de la campagne.

Le récit des journées du  $\frac{4}{16}$ — $\frac{6}{18}$  et  $\frac{7}{19}$  Octobre appartient à l'histoire militaire. Nous devons nous borner à rapporter les résultats politiques qui se rattachent à ce glorieux événement.

Mais avant de signaler l'influence immense que la bataille de Leipzig exerça sur la situation générale des affaires de l'Europe, nous ne devons point passer sous silence un fait qui eut lieu au moment décisif, où les armées se trouvaient en présence, car c'est à cette circonstance que se rattachent les négociations ultérieures dont nous aurons à rendre compte.



Le Général Autrichien Merveldt étant tombé au pouvoir des Français, Napoléon le fit appeler le 17 Octobre, à 2 heures après midi, lui annonça qu'il le renvoyait sur parole, et avant de le congédier, eut avec lui un entretien fort remarquable, dont nous résumons ici les principaux traits, parce qu'ils sont nécessaires à l'intelligence des faits qui vont suivre.

Voici le dialogue qui s'établit entre Napoléon et le Général Autrichien, tel que ce dernier l'a consigné par écrit, document historique que nous conservons dans nos archives:

«Après quelques questions sur la force des armées Alliées, qu'il assura ne pas avoir supposé aussi considérable, Napoléon me demanda si sa présence à l'armée nous avait été connue, ce dont je l'assurai:

«Vous aviez donc le projet de me livrer bataille?—Oui Sire.

«Vous étiez dans l'erreur sur les forces que j'ai rasemblées ici. Quelles forces me supposez-vous?

«—Au plus 120,000 hommes.

«—J'en ai plus de 200,000 mille. Je crois que je vous ai taxés aussi moins forts que vous n'êtes; quelle est votre force?

«—Plus de 350,000 hommes.

«—M'attaquerez-vous demain?»

«—Je n'en doute pas, Sire; les armées Alliées, se confiant à la supériorité de leurs moyens, attaqueront V. M. journellement, et espéreront par là amener le résultat d'une bataille décisive et la retraite de l'armée française, que ses talens prouvés pourraient nous enlever les premiers jours.

«—Cette guerre durera-t-elle toujours? Il serait bien temps de la finir une fois.

«—Sire, c'est le vœu général et la paix est dans les mains de V. M. Il eût dépendu d'Elle de la conclure au congrès de Prague.

«—On n'était pas de bonne foi, on a finassé, on m'a fixé un terme péremptoire; une aussi grande affaire ne peut pas se finir en dix jours. L'Autriche a manqué le moment de se mettre à la tête des affaires de l'Europe. J'aurais fait tout ce qu'elle eut voulu et nous aurions dicté la loi.

«—Je ne puis cacher à V. M. qu'on pense en Autriche, qu'à la suite de Votre dictature, vous auriez fini, Sire, par dicter la loi à l'Autriche.

«—Mais enfin, il faut que quelqu'un porte la parole, que ce soit l'Aut-

riche. Si vous écoutez la Russie elle est sous l'influence de l'Angleterre et celle-ci ne veut pas la paix.

«—Je ne suis nullement instruit des idées de mon Gouvernement, Sire; tout ce que je puis avoir l'honneur de dire à V. M. je la supplie de ne le considérer que comme des idées à moi, mais je sais avec certitude que l'Empereur, mon Maître, est décidé à ne jamais se départir dans les négociations de l'accord le plus étroit avec les Cours Alliées, et que c'est à cet accord qu'il est convaincu devoir la position heureuse de ses affaires et l'espoir fondé d'une paix durable. V. M. connaît combien les Cours Alliées partagent le désir de pouvoir amener cette paix le plus tôt possible, mais non un armistice, une paix qui porte dans ses conditions la garantie de sa stabilité.

«—Et en quoi supposez-vous que cette garantie pourrait se trouver?»

«—Dans un équilibre de puissance en Europe qui mette des bornes à la grande prépondérance de la France.

«—Eh bien, que l'Angleterre me rende mes îles et je lui rendrai le Hanovre. Je rétablirai les départemens réunis et les villes anséatiques».

«—Je crois, Sire, qu'ils tiendront à l'indépendance de la Hollande.

«—Eh bien, il faudrait s'entendre sur cette indépendance, mais cela ne sera pas facile avec les principes maritimes de l'Angleterre».

«—Ce serait une résolution généreuse et un grand pas vers la paix.

«—Je la désire ardemment. Je ferai des sacrifices, de grands sacrifices même; mais il y a des choses auxquelles mon honneur tient, et dont, surtout dans ma position, je ne saurais me départir, par exemple le protectorat de l'Allemagne.

«—Votre Majesté connaît trop combien son influence en Allemagne est contraire au rétablissement de l'équilibre des forces en Europe, pour supposer qu'on puisse la consolider encore par une paix. Notre alliance avec la Bavière, (la Bavière venait de se détacher de la cause de Napoléon en signant avec l'Autriche le traité de Ried, 8 Octobre) la possession que nous espérons obtenir de la Saxe, enlèvent au reste à Votre Majesté de fait une partie de ses alliés, et nous comptons que le reste tombera par la suite des succès que notre grande supériorité nous promet.

«—Oh! ceux qui ne veulent pas de ma protection, je les abandonne, ils s'en repentiront; mais l'honneur ne me permet pas de me départir de la qualité de protecteur pour les restans».

«—Quant au Duché de Varsovie, V. M. y a renoncé, je suppose?

«—Oui; je l'ai offert et on n'a pas trouvé bon de l'accepter.

«—L'Espagne pourrait encore être une pomme de discorde?

«—Non, l'Espagne est un objet de dynastie.

«—Oui, Sire, mais je pense que les puissances belligérantes n'ont pas toutes le même intérêt pour la même dynastie.

«—J'ai été obligé d'abandonner l'Espagne; cette question est donc décidée par-là.

«—Il semble, Sire, que la paix devrait être possible?

«—Eh bien, envoyez-moi quelqu'un en qui je puisse avoir confiance, et nous pourrons nous arranger. On m'accuse de proposer toujours des armistices. Je n'en propose donc pas. Mais vous conviendrez que l'humanité y gagnerait beaucoup. Si l'on veut, je me placerai derrière la Saale, les Russes et les Prussiens derrière l'Elbe, vous en Bohême, et la pauvre Saxe qui a tant souffert, restera neutre.

«—Nous ne pourrions guères nous passer de la Saxe pour vivre, si même nous ne portions nos espérances (vu la supériorité de nos moyens) à voir Votre Majesté passer le Rhin cet automne encore. Il ne pourrait donc jamais, je pense, être de la convenance des armées Alliées de voir Votre Majesté, par un armistice, établie en deçà.

«—Pour cela, repartit Napoléon, il faut que je perde une bataille; cela peut arriver, mais cela n'est pas».

Deux jours après, il avait perdu la bataille, sacrifié quinze mille Français, livré aux Alliés 30 mille blessés, 15 mille prisonniers, 300 canons et 900 caissons!

Lui-même, avec les débris de son armée, précipitait sa retraite à travers l'Allemagne, au-delà du Rhin!

La conséquence immédiate de la victoire de Leipzig fut la dissolution des liens qui attachaient à la France les Princes de la Confédération du Rhin.

La Bavière avait été la première à quitter Napoléon, dès que la fortune semblait l'abandonner. Le traité de paix et d'alliance, conclu à Ried le 8 Octobre entre la cour de Vienne et celle de Munich, donna à l'Allemagne entière le signal de la défection.

Cet exemple fut suivi par le Duc de Saxe-Weimar (le 1 Novembre), celui de Darmstadt (le 2 Novembre), par le Roi de Wurtemberg (le Novembre), et par le Grand Duc de Bade (le 30 Novembre).

Tous se rattachèrent successivement à l'Alliance.

Le Roi de Saxe, tombé au pouvoir des Alliés après leur entrée à Leipzig, reconnut lorsqu'il n'en était plus temps, les conséquences déplorable de la politique qu'il avait suivie, et ne parvint point, par des démar-



ches tardives, à effacer l'impression fâcheuse que sa longue résistance avait produite sur l'esprit des Souverains Alliés.

La Saxe en ressentit péniblement les effets durant la poursuite de la guerre, aussi bien qu'à l'époque où le congrès de Vienne fixa définitivement le sort de ce Royaume.

L'administration provisoire de ce pays fut confiée à un Gouverneur Général Russe, et ce fut sans doute l'une des vicissitudes bizarres de cette époque, de voir le Prince Repnin donner des ordres là où, peu de temps auparavant, Napoléon commandait en maître.

Les ressources de la Saxe, ainsi que celles de tous les autres pays sur la rive droite du Rhin, occupés par les Alliés, contribuèrent puissamment à agrandir les moyens matériels et financiers de la Coalition. Les mesures à adopter pour la réunion des forces disponibles de l'Allemagne pendant la guerre, et la fixation de la part que chacun de ces pays aurait à prendre au système de défense commune, devinrent l'objet d'une délibération spéciale que les Alliés établirent à Francfort, au moment où ils transportèrent leur quartier-général dans cette ville.

#### **Délibérations des cabinets Alliés réunis à Francfort-sur le Main le 24 Novembre.**

C'est là que les trois cabinets organisèrent sur une vaste échelle le système militaire de l'Allemagne, et arrêtaient en même temps les principes, d'après lesquels tous les Etats compris dans ce système devaient concourir à l'entretien de la grande armée.

Cependant, si le soin d'organiser de nouveaux moyens pour continuer la guerre occupait la pensée des Alliés réunis à Francfort, il n'en est pas moins vrai de dire que déjà un changement notable se faisait sentir dans les dispositions que les divers Cabinets apportaient à cette délibération commune.

Il importe de bien définir le motif de ce changement, et d'en examiner attentivement les conséquences.

Nous avons vu qu'en signant les traités de Kalisch, de Reichenbach et de Töplitz, les cours de Berlin et de Vienne avaient eu principalement en vue: d'abord de reconquérir l'état de leurs possessions territoriales, tel qu'il était avant 1805; en second lieu, de dissoudre la confédération Rhénane et de rétablir l'indépendance absolue des Etats intermédiaires entre la Prusse, l'Autriche et la France; finalement, de refouler celle-ci sur la rive gauche du Rhin.

Les événemens de la campagne de 1813 avaient réalisé tous ces vœux d'une manière presque inespérée.

De fait, le but de la guerre se trouvait pleinement atteint pour l'Autriche et la Prusse. Elles n'avaient plus aucun intérêt réel de prolonger la lutte au-delà des résultats qu'elles avaient obtenus. En portant la guerre sur la rive gauche du Rhin, elles pouvaient compromettre les avantages déjà acquis, et s'exposer de nouveau à des chances incertaines au milieu d'un pays où l'armée Prussienne allait retrouver le souvenir de ses premiers revers dans les guerres de la révolution.

Les cours de Vienne et de Berlin devaient donc nécessairement être portées à transiger avec Napoléon, au lieu de tenter encore une fois le sort des combats qui souvent leur avait été contraire. Elles devaient préférer sans doute de mettre à profit les dispositions conciliantes que l'Empereur des Français avait témoignées au Général Merveldt, la veille de la bataille de Leipzig, afin de consolider par une paix honorable, les résultats dont elles étaient redevables à une campagne heureuse.

L'Empereur Alexandre ne partageait point l'opinion de ses Alliés. Il avait trop approfondi la pensée de Napoléon, pour accorder la moindre confiance aux engagements les plus solennels contractés par un pareil ennemi. Il savait que tant que ce dernier conserverait un reste de pouvoir, la paix de l'Europe en serait sans cesse profondément ébranlée.

Pénétré de cette conviction, l'Empereur Alexandre était fermement résolu de ne point poser les armes, mais de les porter au cœur de la France, et de poursuivre les chances favorables de la guerre jusqu'à leurs derniers résultats.

Cependant, l'art de manier les hommes lui était devenu trop familier, pour qu'il essayât de heurter de front les opinions de ses Alliés. Il ne repoussa donc point d'une manière absolue l'idée de traiter avec Napoléon. Il insista seulement sur la nécessité d'entamer les négociations de paix, sans suspendre pour cela les opérations de la guerre.

En déterminant les Alliés à adopter ce principe, il prévoyait avec raison qu'à mesure que les événemens se prononceraient en faveur des Cours coalisées, elles seraient facilement disposées à hausser leurs prétentions; que d'après cela les conditions de la paix, devenant plus onéreuses pour le Cabinet des Tuileries, celui-ci en serait d'autant moins accessible aux conseils de la prudence; enfin, que le sort des armes pourrait seul faire naître des combinaisons assez décisives pour amener la chute de Napoléon.



Ainsi, des calculs tout opposés et des intérêts divers se réunirent pour porter les cabinets Alliés à ouvrir la voie à une négociation, dont la base fut arrêtée d'un commun accord à Francfort.

C'est M-r de St.-Aignan, Ministre de France à Weimar, qui fut choisi pour être l'intermédiaire des propositions des Alliés.

Ce Ministre étant tombé en leur pouvoir après la bataille de Leipsig, ils résolurent de l'envoyer à Paris pour porter à Napoléon les réponses qu'ils devaient aux ouvertures confidentielles, dont celui-ci avait chargé M-r de Merveldt.

Pour préciser davantage les propositions des Cabinets Alliés, M-r de St Aignan, minuta, à Francfort, le 10 Novembre 1813, en présence de leurs Ministres, la note que voici: «M-r le Prince de Metternich m'a fait l'honneur de me dire que la circonstance qui m'a amené au quartier-général de l'Empereur d'Autriche pouvait rendre convenable de me charger de porter la réponse aux propositions que S. M. l'Empereur des Français a fait faire par M-r le Comte de Merveldt. En conséquence, M-r le prince de Metternich et M-r le Comte de Nesselrode m'ont chargé de rapporter à S. M.

Que les Souverains coalisés étaient engagés par des liens indissolubles qui faisaient leur force et dont ils ne déviaient jamais.

Que les engagements réciproques, qu'ils avaient contractés, leur avaient fait prendre la résolution de ne faire qu'une paix générale. Que lors du congrès de Prague, on avait pu penser à une paix continentale, parce que les circonstances n'auraient pas donné le temps de s'entendre pour un paix générale; mais que depuis, les intentions de toutes les Puissances et celles de l'Angleterre étaient connues; qu'ainsi il était inutile de penser, soit à un armistice, soit à une négociation, qui n'eût pas pour premier principe, une paix générale.

Que les Puissances coalisées étaient unanimement d'accord sur la puissance et la prépondérance que la France doit conserver dans son intégrité et en se renfermant dans ses limites naturelles qui sont les Alpes, le Rhin et les Pyrénées.

Que le principe de l'indépendance de l'Allemagne était une condition *sine qua non*; qu'ainsi la France devait renoncer, non pas à l'influence que tout grand Etat exerce nécessairement sur un Etat de force inférieure, mais à toute souveraineté sur l'Allemagne; que d'ailleurs c'était un principe que S. M. avait posé Elle-même, en disant qu'il était convenable que les grandes Puissances fussent séparées par des Etats plus faibles; que du côté des Pyrénées, l'indépendance de l'Espagne et le rétablissement de l'ancienne dynastie étaient également une condition *sine qua non*.



Qu'en Italie, l'Autriche devait avoir une frontière qui serait un objet de négociation; que le Piémont offrait plusieurs lignes que l'on pourrait discuter, ainsi que l'Etat d'Italie, pourvu toutefois qu'elle fût, comme l'Allemagne, gouvernée d'une manière indépendante de la France, ou de toute autre Puissance prépondérante.

Que de même, l'Etat de la Hollande serait un objet de négociation, en partant toujours du principe qu'elle devrait être indépendante.

Que l'Angleterre était prête à faire les plus grands sacrifices pour la paix sur ces bases et à reconnaître la liberté du commerce et de la navigation, à laquelle la France a droit de prétendre.

Que si ces bases d'une pacification générale convenaient à S. M., on pourrait neutraliser, sur la rive droite du Rhin, tel lieu qu'on jugerait convenable, où les Plénipotentiaires de toutes les Puissances belligérantes se rendraient sur-le-champ, sans cependant que les négociations empêchassent les opérations militaires de suivre leur cours.

#### **Négociations de paix ouvertes de nouveau avec la France.**

Parti de Francfort le 11 Novembre, M-r de S-t Aignan ne tarda pas de rejoindre Napoléon et de lui rendre compte des ouvertures dont il venait d'être chargé.

Le Duc de Bassano y répondit immédiatement par une lettre adressée, le 16 Novembre, au Comte de Metternich. Elle annonçait que Napoléon acceptait la proposition de l'ouverture d'un congrès pour la paix générale, qu'il désirait que la ville de Manheim fut choisie comme le siège de la négociation, enfin qu'il avait désigné le Duc de Vicence pour y représenter la France.

Le 25 Novembre, le C-te de Metternich répondit au Duc de Bassano en ces termes:

«Les Monarques Alliés ont vu avec satisfaction que l'entretien confidentiel avec M-r de S-t Aignan a été regardé par S. M. l'Empereur des Français, comme une preuve des intentions pacifiques des hautes Puissances Alliées.

Animées d'un même esprit, et indissolubles dans leur Alliance, Elles sont prêtes à entrer en négociation, dès qu'Elles auront la certitude que S. M. l'Empereur des Français admet les bases générales et sommaires que j'ai indiquées dans mon entretien avec M-r de S-t Aignan.

Dans la lettre de V. Exc. cependant, il n'est fait aucune mention de ces bases.

LL. M. M. désirent que S. M. l'Empereur Napoléon veuille s'ex-



pliquer sur ces dernières, comme seul moyen d'éviter que, dès l'ouverture des négociations, d'insurmontables difficultés m'en entravent la marche.

Le choix de la ville de Manheim semble ne pas présenter d'obstacle aux Alliés».

La réponse du Duc de Bassano ne se fit pas attendre. Elle porte la date du 2 Décembre.

Les termes dans lesquels elle était conçue annonçaient une adhésion complète aux vues des Alliés.

Le Duc de Bassano s'exprimait à cet égard de la manière suivante:

«C'est avec une vive satisfaction que j'annonce à V. Exc. que je suis autorisé par l'Empereur, mon Auguste Maître, à déclarer que S. M. adhère *aux bases générales et sommaires* qui ont été communiquées par M-r de S-t Aignan.

Elles entraîneront de grands sacrifices de la part de la France, mais S. M. les fera sans regret, si, par des sacrifices semblables, l'Angleterre donne les moyens d'arriver à une paix générale et honorable pour tous, que V. Exc. assure être le vœu, non-seulement des Puissances du continent, mais aussi de l'Angleterre».

Le 10 Décembre, le C-te Metternich répondit au Duc de Bassano en ces termes:

«L. L. M. M. ont reconnu avec satisfaction que S. M. l'Empereur des Français avait adopté des bases essentielles au rétablissement d'un état d'équilibre et à la tranquillité future de l'Europe. Elles ont voulu que cette pièce fût portée sans délai à la connaissance de leurs Alliés. L. L. M. M. I. I. et R. R. ne doutent point qu'immédiatement après la réception des réponses, les négociations ne puissent s'ouvrir.

Nous nous empresserons d'avoir l'honneur d'en informer V. Exc., et de concerter alors avec elle les arrangemens qui nous paraîtront les plus propres à atteindre le but que nous nous proposons».

Cette communication mit fin à la correspondance entre les Cabinets Alliés et celui des Tuileries. Les négociations ne s'ouvrirent que deux mois plus tard à Châtillon. Nous aurons à rendre compte, en son temps, de la marche qu'elles suivirent, ainsi que des circonstances qui en arrêterent le progrès.

### **Considérations générales sur la politique du Cabinet de Russie, à la fin de la Campagne de 1813.**

Ici il nous suffit de dire que les bases de la négociation avaient été posées à Francfort, qu'elles avaient été acceptées éventuellement par

Napoléon, et que l'Empereur Alexandre, en y adhérant le premier, avait eu le bonheur de préserver l'union des Alliés de toute atteinte, en éloignant par là les germes de mésintelligence que la divergence de leurs opinions, quant à la poursuite de la guerre, menaçait déjà de faire naître.

N'oublions pas non plus de constater encore ici que si l'union des Cabinets a été maintenue, il faut en attribuer tout le mérite à un principe d'une haute sagesse, dont l'Empereur Alexandre n'avait jamais dévié un seul instant.

Ce principe consistait à diviser en deux parts distinctes l'œuvre de la paix.

La première devait comprendre les conditions à stipuler avec la France sur ses intérêts directs.

La seconde les arrangemens entre les Puissances Alliées sur leurs intérêts réciproques, et sur le partage des pays situés hors du territoire français après la fixation de ses nouvelles limites.

En établissant cette distinction, notre Cabinet avait soutenu dès l'origine: qu'il fallait *commencer* par déterminer les limites de la France; ne traiter avec celle-ci que de cette question seule; la tenir éloignée de toute participation aux arrangemens ultérieurs relatifs à la reconstruction des autres Etats; enfin, ajourner la discussion de ces arrangemens à une époque de tranquillité générale, après que les Alliés auraient complètement réussi à renfermer la France dans des limites qu'elle ne pourrait plus dépasser pour porter le trouble dans le reste de l'Europe.

Si notre Cabinet n'avait pas suivi ce système de conduite dont le Comte de Nesselrode, dans un mémoire présenté à l'Empereur Alexandre à Bâle, le 1-er Janvier 1814, rappelait encore une fois le plan et développait les conséquences salutaires, la grande coalition n'aurait jamais obtenu le but de ses efforts. Les Cabinets Alliés se seraient divisés dès l'instant où il aurait été question de partager entr'eux les dépouilles de la France. Napoléon aurait profité de ce moment pour élargir la brèche une fois faite à l'Alliance. Celle-ci se serait dissoute avant de terminer l'œuvre de la pacification de l'Europe, et le monde n'aurait pas été affranchi du joug de Napoléon.

Grâce à la prévoyance de l'Empereur Alexandre, nous avons su éviter cet écueil, en différant sagement l'examen des questions dont il connaissait toute la difficulté. L'une des plus délicates était celle qui concernait le sort du Duché de Varsovie. Les Cabinets de Berlin et de Vienne n'ignoraient pas que l'Empereur Alexandre avait fixé ses vues sur l'acquisition de ce pays, qu'il considérait comme un moyen de compenser



en quelque sorte les sacrifices énormes que la guerre avait imposés à la Russie. Mais jamais cette question ne devint-elle un objet de contradiction pour les Alliés, tant qu'ils avaient à combattre l'ennemi commun. A Reichenbach, à Töplitz, ils évitèrent d'aborder cette difficulté et en réservèrent la solution à des temps plus tranquilles, exemple de sagesse qui nous enseigne qu'en bonne politique il ne faut pas soulever deux difficultés à la fois, mais qu'il faut aller toujours droit à la rencontre de celle qui nous presse le plus et n'admet point de délai, ajourner à d'autres temps les questions d'un intérêt subordonné à la question principale, en un mot *faire les choses les unes après les autres*, et ne pas tout entreprendre à la fois, au risque de ne rien achever.

Rendons enfin un juste hommage à la modération de l'Empereur Alexandre qui, lorsqu'il ne partageait pas l'opinion de ses Alliés, savait vaincre leur résistance par les voies de la conciliation et de la douceur.

S'il leur avait tenu à Francfort un langage péremptoire, s'il leur avait dit nettement: Vous voulez négocier, je m'y refuse. Vous désirez la paix, je persiste à faire la guerre. Vous voulez rester sur la rive droite du Rhin, moi, je veux marcher sur Paris. Qu'en serait-il résulté? Les Cours de Vienne et de Berlin auraient songé à conclure une paix séparée; les liens de l'Alliance auraient été rompus; l'armée russe n'aurait pas été assez forte pour soutenir à elle seule la guerre au centre de la France, et le but de la politique de l'Empereur Alexandre aurait été manqué.

Félicitons-nous de dire que dans cette circonstance décisive l'habileté de l'Empereur a égalé son énergie.

Placé à la tête de la coalition, il a reconnu que, pour réussir dans une si grande entreprise, les intentions les plus droites avaient encore besoin d'être secondées par la prudence et par la circonspection. Guidé par ce principe, Il a renfermé dans son cœur le secret de sa pensée. Il n'a dit à ses Alliés que juste ce qu'il était utile de leur confier. C'est ainsi qu'en les entraînant avec lui sur la rive gauche de Rhin, il leur a imposé, malgré eux, une volonté et une pensée qui n'appartenaient qu'à Lui seul.

Nous allons rendre compte comment les événemens de l'année 1814 contribuèrent à accomplir cette pensée, qui frappa l'Europe d'étonnement et d'admiration.

### III Partie.

#### Evénemens de l'année 1814.

##### **Depuis l'entrée des Alliés en France, jusqu'à la paix de Paris.**

Avant de porter la guerre sur la rive gauche du Rhin les Alliés reconnurent la nécessité de constater hautement que leur intention n'était point d'abaisser la France, mais uniquement de mettre des bornes à la prépondérance tyrannique de Napoléon et de rétablir l'équilibre de l'Europe sur la base d'une paix solide. Par cette manifestation solennelle de leurs résolutions et de leurs vœux, les Cabinets Alliés avaient principalement pour objet de séparer la cause de Napoléon de celle du peuple Français, et d'éloigner ainsi les obstacles qu'une résistance nationale aurait pu opposer aux armées de la Coalition.

Dans ce but, les Cabinets réunis à Francfort résolurent de faire paraître au moment du passage du Rhin la déclaration dont nous rapporterons ici les passages suivans:

**«Déclaration de Francfort, 1-er Décembre 1813.** Le gouvernement Français vient d'arrêter une nouvelle levée de 300,000 conscrits.

Les Puissances Alliées ne font point la guerre à la France, mais à cette prépondérance hautement annoncée, que, pour le malheur de l'Europe et de la France, l'Empereur Napoléon a trop longtemps exercée hors des limites de son Empire.

La victoire a conduit les armées Alliées sur le Rhin. Le premier usage que L. L. M. M. I. I. et R. R. ont fait de la victoire, a été d'offrir la paix à S. M. l'Empereur des Français.

Les Souverains Alliés désirent que la France soit heureuse, que le commerce français renaissse, que les arts, ces bienfaits de la paix, refleurissent, parcequ'un grand peuple ne saurait être tranquille qu'autant qu'il est heureux. Les puissances confirment à l'Empire Français une étendue de territoire que n'a jamais connu la France sous ses Rois, parce qu'une nation valeureuse ne déchoit pas, pour avoir à son tour éprouvé des revers dans une lutte opiniâtre et sanglante. Mais les puissances aussi veulent être libres, heureuses et tranquilles. Elles veulent un état de paix qui, par une sage répartition des forces, par un juste équilibre, préserve désormais leurs peuples des calamités sans nombre qui depuis vingt ans ont pesé sur l'Europe.



Les puissances Alliées ne poseront pas les armes sans avoir atteint ce grand et bienfaisant résultat».

**Entrée des Alliés en France.** C'est en ces termes que les Monarques alliés annonçaient leurs résolutions, au moment où leurs armées franchissaient le Rhin.

Ce passage s'effectua sur deux points différens.

Au midi, la grande armée (de Bohême), commandée par Schwarzenberg, passa le Rhin le 20 Décembre 1813, à Bâle, Lauffenbourg et Schaffouse.

Au nord, l'armée (de Silésie) sous les ordres de Blücher, entra en France le 1-r Janvier 1814, en trois colonnes, à Coblantz, Caub et Manheim.

Le premier jour de l'an 1814, l'Empereur Alexandre conduisit sa garde sur la rive gauche du Rhin à Basle.

De retour dans cette ville, S. M. y resta jusqu'au 4 Janvier. Alors Elle transporta son quartier-général à *Langres*, où Elle arriva dans la journée du 10.

**Echange de lettres entre le Prince de Metternich et M-r de Caulincourt.** Pendant ce temps, un nouvel échange de lettres avait eu lieu entre le Prince Metternich et M-r de Caulincourt.

Celui-ci avait été chargé par Napoléon de se rapprocher du quartier général des Alliés, dans le but de ralentir, par l'espoir d'une négociation pacifique, les mouvemens offensifs de la Coalition.

Sous l'influence de cette pensée, M-r de Caulincourt adressait au Prince Metternich la lettre suivante, datée de Luneville le 6 Janvier:

«L'Empereur ne veut rien préjuger sur les motifs qui ont pu faire que son adhésion pleine et entière aux bases que V. Ex. a proposées d'un commun accord avec les Ministres de Russie et d'Angleterre et de l'aveu de la Prusse aient eu besoin d'être communiqués aux Alliés avant l'ouverture du Congrès. Il est difficile de penser que Lord Aberdeen ait eu des pouvoirs pour proposer des bases, sans en avoir pour négocier. S. M. ne fait point aux Alliés l'injure de croire qu'ils aient été incertains et qu'ils délibèrent encore.

«Dans tous les cas nous devons nous attendre à avoir reçu le 6 Janvier la réponse que Votre Excellence nous annonçait le 10 Décembre. D'où peuvent donc provenir les retards? S. M. n'ayant rien plus à cœur que le prompt rétablissement de la paix générale, a pensé qu'Elle ne pouvait donner une plus forte preuve de la sincérité de ses sentimens à cet égard, qu'en envoyant auprès des Souverains Alliés son Ministre des rela-



tions extérieures muni de pleins pouvoirs. Je m'empresse donc, Prince, de vous prévenir que j'attendrai à nos avant-postes les passe-ports nécessaires pour traverser ceux des armées Alliées et me rendre auprès de V. Ex.».

La réponse du Prince Metternich en date de Freybourg du 8 Janvier renfermait les explications ci-après:

«Le retard qu'éprouve la communication que le Cabinet Français attendait ensuite de mon office du 10 Décembre, résulte de la marche que devaient tenir entr'elles les Puissances Alliées.

«Les suppositions que V. Ex. admet que ce soit Lord Aberdeen qui ait proposé des bases et qu'il ait été muni de pleins pouvoirs à cet effet, ne sont nullement fondées.

«La cour de Londres vient de faire partir pour le Continent le Secrétaire d'Etat ayant le Département des affaires étrangères.

«Sa Majesté Impériale de toutes les Russies se trouvant momentanément éloignée d'ici et Lord Castlereagh étant attendu d'un moment à l'autre, l'Empereur, mon Auguste Maître, et S. M. le Roi de Prusse me chargent de prévenir V. Ex. qu'Elle recevra le plutôt possible une réponse à sa proposition de se rendre au quartier-général des Souverains Alliés».

Six jours après, le Prince de Metternich mandait au duc de Vicence:

«Lord Castlereagh étant sur le point d'arriver et L. L. M. M. I. I. et R. R. désirant éviter tout retard, Elles me chargent de proposer à V. Ex. de se rapprocher dès à présent de l'endroit où, dans les circonstances actuelles, il sera le plus convenable d'établir le siège des négociations.

«C'est en conséquence sur Châtillon-sur-Seine que je prie V. Ex. de se diriger.

«Je ne doute pas que lorsqu' Elle y sera arrivée, je ne sois à même de lui indiquer le jour et le lieu où les négociateurs pourront se réunir».

Cette lettre, datée de Bâle le 14 Janvier, n'indique que trop l'importance qu'attachait le Cabinet de Vienne à ne pas différer plus longtemps l'ouverture de la négociation.

Il était même d'autant plus impatient de la commencer qu'il s'apercevait de jour en jour combien l'Empereur Alexandre était peu disposé à transiger avec l'ennemi commun. L'ardeur, avec laquelle Sa Majesté poursuivait les opérations de la guerre sans se prononcer positivement *sur le but* de cette guerre, inspirait à l'Autriche un sentiment de crainte, voisin de la méfiance. Il en résultait dans les relations mutuelles des Alliés, sinon une froideur, du moins une contrainte qu'il importait de faire disparaître par des explications franches et cordiales.

**Délibérations entre les Cabinets Alliés à Langres.** L'Empereur Alexandre, qui savait avec une rare habileté choisir le moment le plus opportun de la franchise comme de la réserve, jugea que le temps était venu de rompre le silence et d'échanger ses idées avec la Cour de Vienne sur les grands intérêts de la cause commune. C'est à *Langres* que cette explication eut lieu.

Les opinions des deux Cabinets se trouvent énoncées dans les deux Mémoires que nous transcrivons en entier. Ils se lient si intimement au récit de cette grande époque de 1814, ils répandent tant de lumière sur les positions relatives des Alliés, enfin ils démontrent d'une manière si évidente l'influence décisive que l'Empereur Alexandre exerça sur le sort de la guerre, que nous ne saurions rendre à la mémoire de ce Souverain un plus juste hommage qu'en transcrivant ici en entier cette page bien remarquable de son histoire.

**Mémoire présenté à l'Empereur Alexandre par le Prince Metternich. Langres, le 11/12 Janvier 1814.**

*Sire!*

Votre Majesté Impériale m'ordonne de Lui soumettre un travail sur le rapport du Maréchal, Prince de Schwarzenberg, qu'Elle a daigné me confier.

Je m'acquitterai de cette tâche difficile avec le zèle qu'Elle me connaît pour son Auguste service. C'est en abordant droit les questions les plus délicates et en même temps les plus décisives pour le salut de l'Europe, que j'essayerai de répondre à la confiance de Votre Majesté.

Je partage complètement le point de vue du Maréchal sur l'impossibilité d'arrêter des opérations militaires qui seraient entamées au-delà de la ligne que nous occupons dans ce moment, et dans laquelle nous sommes encore maîtres de tous nos mouvements.

I. Cette ligne doit-elle être franchie ou non? Et cette question même doit-elle être résolue par de simples motifs militaires dans la position actuelle des choses, ou bien la question politique doit-elle décider catégoriquement des opérations militaires? Ces deux points de vue doivent-ils marcher de front?

Je ne doute point que cette dernière question ne ressorte de l'aperçu sommaire que je vais mettre sous les yeux de Votre Majesté Impériale.

Vous avez, Sire, constamment placé depuis votre accession à la Coalition, le point de vue militaire dans la toute première ligne; cette marche salutaire a été possible, parce que, dans leurs traités d'Alliance, les Puissances ont clairement déterminé le but vers lequel devaient se diriger leurs efforts: en s'entendant franchement sur leurs vues, elles ont, dès lors, pu écarter toutes les questions de détail, et ajourner toutes les discussions au moment où la France n'aurait plus les moyens de s'opposer à la reconstruction de l'édifice politique vers lequel elles tendaient. Cette marche a réussi au-delà de toute espérance: faut-il l'abandonner au milieu des succès? Je ne crois pas que tels puissent être les calculs d'aucun des Cabinets.

Le rapport du Prince de Schwarzenberg prouve à Votre Majesté que nous sommes arrivés au point de l'ouverture d'une nouvelle campagne.

Les aperçus purement militaires ont été placés trop clairement dans le rapport du Maréchal, pour que je puisse me permettre d'y revenir. J'entre dans tous ces calculs sur les chances pour et contre les succès de nos entreprises futures, et je ne m'arrêterai, dans mon travail qu'à la seule question politique.

L'arme puissante, dont la Coalition s'est servie contre Napoléon, a été celle de lui arracher le masque pacifique sous lequel il a entassé conquêtes sur conquêtes.

Votre Majesté Impériale a de longue main donné cette direction à sa politique; les Alliés l'ont parfaitement secondée, et l'esprit de parti seul pourrait se refuser à l'évidence des avantages immenses qui ont résulté, pour la Coalition, de toutes les démarches qui ont porté le caractère de modération, de justice et de paix.

II. Et cependant, Sire, nous sommes arrivés au moment où de nouvelles vues, qui paraissent avoir remplacé celles qui jusqu'à présent avaient fait la base de notre conduite, mais qui en diffèrent essentiellement, nous exposent à voir s'échapper de nos mains l'arme puissante dont nous nous sommes servis, et peut-être même de la faire tourner contre nous.

Il faut de prompts remèdes à de grands maux. Le plus étendu dans ses suites serait une divergence notable dans les vues des Souverains Alliés. Leur union a sauvé l'Europe, leur accord parfait doit assurer son salut futur; mais, pour que cet accord subsiste, il faut les explications les plus franches et les plus précises entre les Cabinets. Pour que ces explications puissent avoir lieu, il faut d'abord en préciser les objets.



Je les réduis aux questions suivantes:

- 1) Le but de l'Alliance du mois d'Août dernier est-il atteint?
- 2) Dans la supposition qu'il ne le fût pas, quel moyen avons-nous de l'atteindre? Ou bien les Puissances veulent-elles fixer et s'entendre sur de nouvelles bases?

Ne pas vouloir examiner des questions de cette nature, ce serait dévier de fait de la marche qui jusqu'à présent a assuré tous nos succès, et nous perdre dans le vague, défaut immense, vice fondamental des Coalitions antérieures.

III. Admettre d'un autre côté que *la guerre seule, la guerre sans autre objet*, puisse servir de but à une Coalition, et remplacer des bases d'union fixes, me paraît tellement absurde, que je n'arrête pas même ma pensée sur cette proposition. Et si en dernier lieu la guerre actuelle devait dévier de son but premier, si elle devait s'éloigner du seul objet naturel d'une guerre de coalition, la résistance combinée contre l'oppression d'un tiers, si elle devait dégénérer en guerre de conquête, encore cette guerre ne serait-elle pas possible, qu'autant que les Souverains se seraient entendus clairement et franchement, qu'autant, qu'après avoir admis le principe, ils désigneraient les objets et les limites de leurs conquêtes, et qu'ils conviendraient de leurs lots.

Eviter de s'entendre, c'est donner un avantage tellement immense à l'adversaire, qu'il lui suffirait peut-être de s'assurer de ce fait pour ne plus douter de son salut, dans une position en apparence désespérée.

Je me permets donc de Vous soumettre respectueusement, Sire, mon point de vue sur les différentes questions. Votre Majesté Impériale jugera utile sans doute de porter, sans perte de temps, à la connaissance des Cabinets réunis ses propres déterminations, et de les inviter à préciser de même leurs vues définitives. Il est impossible qu'avec les sentiments dont les Souverains alliés de Votre Majesté sont animés, l'accord le plus entier ne s'établisse entre les hautes parties intéressées.

IV. Ad 1<sup>um</sup>. *Le but de l'Alliance du mois d'Août dernier est-il atteint?*

L'Alliance contractée entre les Puissances coalisées porte sur les bases suivantes:

*Le refoulement de la Puissance française dans des bornes compatibles avec un système d'équilibre en Europe. L'établissement de cet équilibre, ensuite d'une juste répartition des forces entre les Puissances elles-mêmes.*

Pour atteindre ce double but, les Puissances ont jugé nécessaire:

- 1) La reconstruction de l'Autriche et de la Prusse sur l'échelle de 1805.

Puissances, la question de la Dynastie se trouverait tout naturellement appelée à soutenir la négociation; elle offrirait des chances pour terminer la guerre, en faisant accéder Napoléon à ces vues, et pour provoquer, d'une manière conséquente à la marche que nous avons suivie jusqu'à présent, la chute même de l'homme, avec lequel on ne serait pas parvenu à s'arranger.

Il se trouve, dans le refus de Napoléon d'accéder à une paix dont nous ne devrions jamais hésiter de promulguer les conditions, une somme de chances de soutien en faveur de notre cause, qui mérite une sérieuse considération.

Il me reste enfin, Sire, à examiner nos rapports, dans la supposition que Napoléon, en rejetant nos bases, nous mît dans le cas de chercher, dans les seules voies de la guerre, le résultat final de l'entreprise si heureusement entamée et conduite jusqu'à ce jour par les Puissances Alliées. Il me paraît hors de doute que dans cette supposition il serait de la plus haute importance que les Cabinets convinssent également, avant que cette chance se réalisât, de leurs vues ultérieures. Plus les questions offrent de côtés liés à des intérêts particuliers, plus il est important sans doute de les aborder franchement, avant que leur solution devienne inévitable. La réunion des trois Souverains et la présence du Ministre anglais prêtent à des facilités que n'offrira plus aucune époque de l'avenir, et il n'est sans doute aucun des quatre grands Cabinets, qui ne doive désirer d'unir de nouveau, dans cette intéressante conjoncture, ses vues à celles des autres Cours, et d'affermir ainsi les rapports qui doivent assurer à l'Europe un état de paix futur.

Je résume le présent travail dans les propositions suivantes, sur lesquelles il me paraît indispensablement nécessaire que les explications les plus franches et les décisions les plus promptes, aient lieu:

1) Les puissances regardent-elles les Traités d'Alliance qui existent entr'Elles, comme épuisant toutes les questions du moment? Sont-elles prêtes en conséquence à signer la paix avec la France sur les bases convenues entr'elles, et avec une fixation de limites du côté des Alpes et du Rhin, sur laquelle les quatre Cabinets auraient à convenir sans perte de temps?

2) Les puissances sont-elles d'accord de placer les questions politiques vis-à-vis de la France dans le sens cité plus haut, savoir, que ce ne sont *pas les Puissances*, mais *l'Europe* ne formant qu'un seul tout, qui entre en négociation *avec la France*, que cette négociation soit péremptoire dans ses formes, qu'elle se borne à offrir à la France *telles limites* et une attitude

politique en rapport avec celle du reste de l'Europe, constituée sur une échelle de proportion que l'on énoncerait sommairement à la France?

3) Dans le cas que la négociation dût souffrir des lenteurs, ou qu'elle semblât ne pas pouvoir se terminer sur les bases ci-dessus énoncées, les Puissances sont-elles prêtes à porter à la connaissance de la France, par un Manifeste, les propositions faites à Napoléon?

4) La question de la Dynastie doit-elle être mise en première ou seconde ligne, c'est-à-dire, les Puissances veulent-elles donner un Souverain à la France, et le soutenir, ou ne pas se mêler directement de cette question, et la regarder comme objet domestique et intérieur?

5) Les Puissances, dans le cas qu'elles voulussent placer la question de la Dynastie en première ligne, sont-elles décidées à ne se déclarer que contre la personne de Napoléon, ou bien également contre sa succession et en faveur *des Bourbons*?

6) Dans la supposition que les vues des Cabinets eussent subi un changement, qu'elles se fussent étendues au delà de l'échelle des rapports des principales Puissances de l'Europe, tels qu'ils se trouvaient en 1805, les Puissances sont-elles prêtes à déterminer ce fait, et à circonscrire leurs vues sur l'avenir dans des bornes fixes et connues d'elles toutes, pour éviter qu'une funeste divergence ne s'établisse dans leur point de vue politique?

(Signé) Le Prince de Metternich, à Langres, le 14/26 Janvier 1814.

### Observations

sur le Mémoire présenté par Monsieur le Prince de Metternich à Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies en date du 26 Janvier 1814.

Sur le § marqué I et qui commence par ces mots: *Cette ligne doit-elle être franchie ou non?* 1) Suspendre les opérations de guerre, ou les paralyser par des causes étrangères aux considérations militaires, ce serait se priver des seuls moyens décisifs qui peuvent nous procurer des avantages politiques.

La ligne, où nous nous trouvions placés à Langres, ne saurait être appelée ainsi militairement: cette ville était un point intermédiaire qu'il fallait traverser, pour nous approcher du terrain sur lequel nous devons nous attendre à rencontrer l'armée ennemie et à la combattre.

Les mouvements actuels de l'armée Alliée ne sont pas le commencement d'une nouvelle campagne, mais une suite des plans précédemment



arrêtés. Nos dispositions actuelles et celles, qui peuvent être faites dans la suite, sont la conséquence naturelle de l'entrée des coalisés en France. Cette démarche ne pouvait être limitée à une tentative illusoire: elle a été une grande opération de guerre, tendant à détruire les ressources de l'ennemi, à lui enlever les moyens de se réorganiser, à diminuer sa puissance, et enfin à lui occasionner tout le mal qu'on est en droit de lui faire pendant la durée des hostilités.

Sa Majesté l'Empereur a insisté constamment pour donner ce caractère à l'emploi de nos forces, et à faire dépendre nos opérations exclusivement des raisons militaires.

Il est heureux que le plan du Prince Maréchal coïncide avec ces principes: il ne reste maintenant qu'à travailler sincèrement à son exécution et avec toute la promptitude que la sagesse pourra permettre.

**Sur le § II, qui commence: *Et cependant, Sire, nous sommes arrivés au moment ou de nouvelles vues etc.*** 2) Il n'existe aucune vue nouvelle, de nature à compromettre les Alliés dans des démarches que la justice ou la sagesse pourraient désapprouver. Personne ne saurait décider, lorsque la guerre dure encore, si le but de l'Alliance est atteint, aussi longtemps que les parties belligérantes ont les armes à la main. La probabilité d'atteindre le but dépend de la victoire: c'est à ce principe incontestable que Sa Majesté s'est constamment attachée, et c'est par lui seul que les desseins des Alliés peuvent être définitivement accomplis.

**Sur le § III. *Admettre d'un côté que la guerre seule, la guerre sans autre objet.*** 3) L'idée «que la guerre seule, la guerre sans aucun objet puisse servir de motif à une coalition», ne peut entrer dans aucune tête saine, ni dans aucune âme honnête. On ignore également quelle application et quelle étendue on veut donner dans le mémoire au mot *conquête*. Comme il s'agit du territoire français. Sa Majesté est certainement la plus éloignée, par ses principes, et la moins intéressée, par sa position, à entretenir des vues pareilles. On n'a jamais refusé de s'entendre sur les objets politiques qui pouvaient raffermir la coalition, mais on a évité d'un commun accord les discussions particulières entre les Alliés, afin de préserver l'harmonie, que les explications demandées dans le mémoire pourraient mettre en danger, si elles étaient faites à contre-temps. Dès que l'ennemi sera hors de combat et que la lutte sera terminée, alors on pourra traiter de toutes les prétentions individuelles, sans troubler les opérations militaires et distribuer les fruits de la victoire, sans risquer de rendre inutile tout le sang que l'on verse pour l'obtenir.



**Au § IV. *Le but de l'Alliance du mois d'Août dernier est-il atteint?*** 4) Dans le moment où une grande partie de l'Europe était encore occupée par les armées françaises et lorsque les espérances de succès étaient incertaines, les Alliés ont dû circonscrire leurs prétentions à la nature de leur situation et généraliser le but de la guerre dans les termes cités: la reconstruction de l'Autriche etc., mais ces termes ne sont pas une renonciation à tous les autres avantages auxquels la Providence et les sacrifices immenses que les Puissances ont déjà faits leur permettent d'aspirer. Cette vérité est confirmée par l'exemple de toutes les guerres et par la conduite des Alliés eux-mêmes. Les bases, dont on a parlé d'une manière non-officielle à Francfort, ne sont pas celles auxquelles on voudrait se tenir strictement aujourd'hui; les idées de Frybourg diffèrent de celles de Bâle, et ces dernières peuvent ne pas être conformes à celles de Langres.

S'il est donc permis (comme il est vrai) d'étendre ses prétentions d'une manière aussi grave et pour des objets aussi essentiels, pourquoi cette maxime devrait-elle cesser d'avoir son influence complète et générale aussi longtemps que la guerre dure? La prudence seule et les raisons d'état doivent en régler l'application; aucune transaction antérieure entre les Alliés ne les oblige nullement envers leurs ennemis, et d'ailleurs on ignore à qui cette doctrine pourrait être favorable dans la circonstance actuelle.

**Au § V. *Il a fait plus: il a pris envers le peuple français l'engagement etc.*** 5) «La juste extension que nous avons donnée à nos vues d'après «les événemens heureux» prouve combien nous avons encore besoin de multiplier ces événemens, pour être encore plus certains d'atteindre notre but. Peu de jours ne suffisent pas pour nous en fournir l'expérience décisive, et ce n'est pas dans cet esprit que l'on doit risquer, par une pacification précipitée, de tirer l'ennemi de la situation périlleuse où il se trouve.

**Au § VI. *Doivent-elles le placer en première ou seconde ligne? etc.*** 6) Les Alliés conviennent tous qu'ils n'ont pas le droit de délibérer et encore moins de prendre l'initiative sur la Dynastie qui doit régner en France. Un changement pareil n'est pas le but de la guerre, et cette question est sans objet maintenant. Les Puissances veulent s'abstenir de faire usage de la victoire pour contraindre le vœu des Français à cet égard, et ce serait ajouter à la gloire des Souverains que de donner l'exemple d'une grande impartialité, au moment même où ils seraient armés de la force. D'ailleurs un Monarque que le vœu général de la nation réprouverait, ne pourrait jamais espérer de régner paisiblement: ce vœu éclaterait d'une



manière irrésistible dès qu'il pourrait s'énoncer avec liberté, et des intrigues partielles, s'il en existait, ne sauraient jamais l'arrêter. Les Alliés se trouvent donc parfaitement d'accord sur ce point, et cette réponse générale dispense d'en faire à toutes les questions hypothétiques mises en avant dans le mémoire à ce sujet.

**Au § VII. Dans la supposition que le but de l'Alliance, etc.**

7) Quel que soit le résultat de nos démarches pacifiques, Sa Majesté pense que la question de la dynastie ne peut jamais devenir l'objet arrêté et concerté d'avance d'une guerre. Le point de droit resterait toujours le même, et quant à la prudence, si Napoléon rejetait les conditions de la paix, il faudrait plutôt croire qu'il a consulté l'esprit de la nation, et qu'il croit pouvoir l'intéresser assez pour en obtenir de meilleures; dans ce cas, la sagesse prescrirait de regarder son obstination comme une preuve de la confiance qu'il a dans ses forces et non comme un symptôme de sa folie, et si cela était, les précautions de la part des Alliés rendraient sa chute encore plus certaine.

**Aux questions: 1) Les puissances regardent-elles les Traités?**

8) Quant aux questions catégoriques qui ont été posées dans le résumé du mémoire, Sa Majesté pense que les résultats heureux et considérables, obtenus par la force des armes, ayant entièrement changé la nature des questions, celles du moment ne sauraient être envisagées comme épuisées par les traités d'Alliance.

1) Il est nécessaire de convenir de nouvelles bases, et Sa Majesté est prête à s'entendre à cet égard avec Ses Alliés pour fixer les conditions qu'Elle croira utile d'exiger de la France, en se réservant cependant de les étendre, si les événemens, qui auraient lieu pendant les négociations, Lui en offraient la chance.

2) Sa Majesté a été la première à mettre en avant que ce soit l'Europe qui négocie avec la France. L'Empereur consent de même que celle-ci soit exclue de tous les arrangemens intérieurs entre les Puissances, lesquels ne lui seraient que très-sommairement indiqués, et que, par conséquent, les objets à discuter, à négocier et à stipuler avec la France, se réduisent uniquement à ses limites futures.

3) Sa Majesté est également prête à faire connaître à la France, comme à l'Europe, les propositions qui auront été mises en avant dans la négociation.



4) Les Puissances ne devraient, d'après l'opinion de Sa Majesté, pas se mêler de la question de la Dynastie. L'Empereur n'a jamais dévié de ce principe.

5) Cette question se trouve décidée par l'opinion énoncée ci-dessus.

6) Sa Majesté croit que toute la discussion, prématurée sur ce point, ne pourrait que nuire à l'union qui existe entre les Puissances, et que toutes les raisons possibles conseillent de l'ajourner à l'époque où la paix avec la France aura été conclue. D'ailleurs, les proportions de 1805 n'ont été établies que pour la reconstruction des Monarchies Autrichienne et Prussienne, elles ne sauraient dans aucun cas être appliquées à d'autres Puissances.

Avant de terminer ces observations, on désire porter l'attention des Alliés sur les forces de l'ennemi et la nécessité évidente de les réduire encore davantage, soit que l'on négocie, ou que toute espérance de paix disparaisse.

La faiblesse de l'Empereur Napoléon consiste dans la démoralisation de la plus grande partie de ses troupes, dans l'inexpérience de ses nouvelles levées à la guerre et dans le manque de discipline, que les désastres passés et la brièveté du temps ne lui ont pas permis de rétablir. Ces inconvéniens se corrigent tous les jours, et nous pourrions différer nos opérations au point de les faire disparaître tout à fait.

En supposant même le cas d'une pacification stipulée, son exécution exigerait un temps considérable. Combien de pays à évacuer et de forteresses à céder depuis Mantoue jusqu'au Texell! Si, dans l'intervalle, Napoléon se renforce, s'il profite de mille incidens qui peuvent donner lieu à de nouvelles discussions dans des affaires si compliquées, quel est l'homme qui oserait répondre que le Traité ne sera pas déchiré par l'ennemi, du moment où il pourra espérer un succès?

La seule précaution contre ce danger consiste dans la destruction des armées qu'il rassemble, et dans l'impossibilité, où on doit le mettre, d'en former d'autres avec promptitude.

Cette manière d'agir n'implique, ni ne blesse la question de la Dynastie, mais si la Providence convertissait les événemens et la popularité de Napoléon en instrument de destruction contre son existence politique, ni la justice, ni les intérêts de l'Europe, n'auraient à souffrir d'un pareil résultat.

Toutes les questions qui fixaient alors l'attention de l'Europe entière, venaient ainsi d'être nettement posées par les Cabinets de Russie et d'Autriche.

Leurs opinions sur ces graves questions n'étaient point les mêmes. Le Cabinet de Vienne penchait vers la conclusion d'une paix prochaine avec Napoléon.

L'Empereur Alexandre préférait aller jusqu'aux derniers résultats de la guerre, sans transiger avec un ennemi, qui ne respectant aucun engagement, était ainsi hors d'état d'offrir à l'Europe une garantie quelconque pour le rétablissement d'une paix solide.

Cependant, les mêmes motifs qui avaient déterminé l'Empereur Alexandre à ne point s'opposer aux propositions de paix, dont Monsieur de Saint-Aignan avait été rendu l'organe à la suite des délibérations de Francfort, décidèrent aussi Sa Majesté à ne pas refuser son assentiment au nouvel essai de pacification générale, que les Alliés, réunis à Langres, résolurent de tenter une dernière fois.

Cette détermination fut consignée dans un protocole formel, dont voici le texte:

**Protocole de la conférence qui a eu lieu à Langres le 29 Janvier 1814.**

*Membres.*

Son Excellence Monsieur le Comte de Nesselrode.

Son Altesse Mr. le Prince de Metternich.

Son Excellence Mylord Castlereagh.

Son Excellence Mr. le Baron de Hardenberg.

Son Excellence Mr. le Comte de Stadion.

Son Excellence Mr. le Comte de Rasoumoffsky.

Le Baron de Binder et le Général Pozzo di Borgo tenant le protocole.

*On a demandé:*

1) Si l'on devait donner suite aux démarches qui ont amené à Châtillon le Duc de Vicence et entamer les négociations?

2) Si les Puissances étaient d'accord de placer les questions politiques vis-à-vis de la France dans le sens que ce ne sont pas les Puissan-

*On a décidé:*

ad 1-um pour l'affirmative.

ad 2-um. Que les quatre grandes Puissances alliées, la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et la Prusse traiteraient préalablement de la paix

ces, mais l'Europe, ne formant qu'un seul tout, qui entre en négociation avec la France?

3) Quelles étaient les premières propositions à faire au Gouvernement Français?

4) Si, dans le cas que la France demandât à être instruite des arrangements relatifs aux autres Puissances de l'Europe entr'elles, on lui donnera connaissance de ces arrangements?

5) Si les négociateurs des quatre principales Cours alliées ne doivent être munis que d'une instruction commune?

6) Si, en cas de rupture des négociations, les conditions proposées au Gouvernement Français seraient portées à la connaissance de la nation française?

avec la France dans le sens de la proposition, en se réservant de faire les communications convenables à leurs alliés.

ad 3-um. Que l'ancien territoire Français sera la proposition à faire à la France pour la démarcation de ses limites avec le reste de l'Europe, sauf à entrer dans des détails d'arrangement d'une convenance réciproque sur quelques portions de territoire au delà des limites de part et d'autre.

ad 4-um. Qu'on lui donnera connaissance des arrangements généraux, sans cependant en faire un objet de négociation.

ad 5-um pour l'affirmative.

ad 6-um pour l'affirmative.

Vu et approuvé:

signé:

{ Nesselrode.  
Metternich.  
Rasoumoffsky.  
Stadion.  
Hardenberg.  
Castlereagh.



**Lettre du Prince Metternich à Monsieur de Caulincourt, relative à l'ouverture du Congrès de Châtillon.** Le résultat de la conférence tenue à Langres fut communiqué immédiatement au Duc de Vicence, par une lettre du Prince Metternich conçue en ces termes :

«Leurs Majestés Impériales et Royales, leurs Cabinets et le principal Secrétaire ayant le Département des affaires étrangères, se trouvant réunis à Langres depuis le 27 Janvier, Leurs Majestés ont choisi Châtillon-sur-Seine comme le lieu des négociations avec la France.

«Les Plénipotentiaires de Russie, d'Angleterre, de Prusse et d'Autriche seront rendus dans cette ville, le 3 Février prochain.

«Chargé de porter cette détermination à la connaissance de Votre Excellence, je ne doute pas, qu'Elle n'y trouve la preuve de l'empressement des Puissances Alliées à ouvrir les négociations dans le plus court délai possible».

Monsieur de Caulincourt, en répondant à cette communication le 30 Janvier, ne dissimula point la contrariété qu'une trop longue attente lui avait fait éprouver :

«Mon départ de Paris depuis près d'un mois, écrivait-il au Prince Metternich, mon séjour même à Châtillon sont des preuves trop évidentes de l'empressement et du désir sincère qu'a l'Empereur, mon Maître, de contribuer autant qu'il est en Son pouvoir au rétablissement de la paix, pour que j'aie besoin d'en renouveler ici l'assurance. Votre Excellence n'ignore point qu'il n'a pas dépendu de nous d'accélérer un moment si longtemps attendu».

Le congrès de Châtillon allait enfin s'ouvrir. Les Plénipotentiaires des Alliés étaient déjà nommés. La Russie y était représentée par le Comte de Razoumovsky, l'Autriche par le Comte Stadion, la Prusse par le Baron de Humboldt, la Grande-Bretagne par Lord Castlereagh, Lord Cathcart et Aberdeen.

Pendant que ces négociateurs se disposaient à remplir leur mission pacifique, le canon grondait à Brieune.

C'est là que s'ouvrit la campagne qui allait décider du sort de la France. Comme les événemens de la guerre exercèrent une influence marquée sur la marche du congrès et en décidèrent finalement la rupture, nous devons jeter un coup d'œil rapide sur les mouvemens des deux armées, avant de rendre compte des négociations de Châtillon.

**Aperçu des opérations des deux armées, depuis la bataille de Brieune jusqu'au moment où l'Empereur Alexandre résolut de**



**marcher sur Paris. 1-er Février—24 Mars.** La bataille de Brienne, que Napoléon perdait au début de la campagne, était un événement d'une immense importance, dont on ne saurait assez apprécier les résultats. D'une part, cette victoire venant à l'appui des prévisions de l'Empereur Alexandre, justifiait son système de faire marcher de front les négociations avec les opérations militaires. De l'autre, ce succès, remporté au centre du pays ennemi, inspirait plus de confiance aux Alliés et éloignait l'hésitation avec laquelle ils étaient décidés jusqu'alors à suivre, en quelque sorte malgré eux, l'impulsion que l'Empereur Alexandre leur avait donnée, en les entraînant avec lui au milieu de la France.

*1-er Février.* Sous ce double rapport, la bataille de Brienne (ou de la Rothière) exerça sur la situation morale des Alliés l'influence la plus heureuse. Rien ne pouvait mieux raffermir leur union que le succès, rien n'aurait affaibli davantage leurs liens qu'un premier revers, car ils en auraient indubitablement rejeté la faute sur le système de conduite adopté par l'Empereur Alexandre.

Il est donc juste de convenir que la journée du 1-er Février fut un coup du sort, très-favorable à la cause de la coalition.

*2 Février.* Le lendemain, après un conseil de guerre, tenu en présence des Monarques au château de Brienne, les deux armées se séparèrent pour suivre chacune une route différente, mais qui devait les réunir toutes les deux devant Paris.

D'après ce plan, l'armée de Silésie devait marcher sur Châlons, y recevoir le renfort des corps réunis de York, de Kleist et de Langeron, suivre le cours de la Marne et se diriger par Meaux sur Paris, pendant que la grande Armée, après avoir occupé Troyes, marcherait sur la capitale le long des rives de la Seine.

Une résolution hardie de Napoléon dérangerait l'exécution de ce plan. A la tête du corps de Ney et de Marmont, ainsi que des gardes commandées par Mortier, il se précipita sur l'armée de Blücher qui s'avancait sur Paris en corps détachés.

*10 ou 15 Février.* Les journées du 10 au 15 Février furent marquées par les combats de Champeaubert, de Montmirail, de Château Thierry et d'Etoges. Blücher, après une perte considérable, fut obligé de se replier sur la grande armée. Il réussit, le 21 Février, à opérer sa jonction avec elle à Méry-sur-Seine.



**21 Février.** L'échec que venait d'essuyer l'armée de Silésie, contribua puissamment à augmenter l'indécision qui se manifestait déjà dans les conseils du Prince Schwarzenberg. Une autre circonstance vint encore accroître ses craintes. Averti du mouvement que venait de faire le Maréchal Augereau, à la tête d'une armée formée à Lyon, il se crut en danger d'être coupé de la Suisse, sa principale base. Il résolut donc de se retirer, s'il le fallait, jusqu'à Langres, pour se rapprocher des réserves Autrichiennes.

**23 et 24 Février.** La grande armée commença son mouvement rétrograde dans la journée du 23 et du 24, évacua Troyes et se retira à Bar-sur-Aube. Le découragement, qui régnait alors au quartier-général du Prince Schwarzenberg, donna lieu aux pourparlers entamés avec Napoléon au sujet d'une suspension d'armes. Les Conférences ouvertes à cet effet à *Lusigny* le 24 Février, se prolongèrent jusqu'au 5 Mars, et n'amenèrent heureusement aucun résultat.

C'est alors que les deux armées se séparèrent de nouveau. Blücher, qui ne se réconciliait pas facilement avec l'idée de suivre la marche rétrograde de Schwarzenberg, demanda et obtint l'autorisation d'agir de rechef séparément, de se porter sur la Marne, et après avoir été rejoint par Winzingerode, Bülow et Worontzow, de marcher de nouveau sur Paris.

Cette détermination qui promettait aux Alliés le grand avantage de contraindre Napoléon à diviser ses forces et à partager son attention entre les deux armées séparées l'une de l'autre, semblait d'ailleurs le seul moyen de mettre d'accord les volontés opposées des deux Généraux, dont l'un voulait avancer, l'autre reculer à toute force.

**25 Février.** C'est à Bar-sur-Aube que ce plan fut définitivement adopté dans une conférence, à laquelle assistèrent les trois Monarques, leurs Ministres et les Chefs d'Etat-Major des trois armées.

L'Empereur Alexandre Lui-même rédigea le protocole de cette conférence. L'original, écrit au crayon, de la main de Sa Majesté, se trouve entre les mains du Prince Metternich. C'est un souvenir précieux, qu'il a tenu à cœur de garder, et que l'Empereur lui a permis de conserver en mémoire de cette grande époque.

**Protocole de la Conférence tenue à Bar-sur-Aube le 25 Février.** Nous transcrivons mot à mot le texte du protocole, tel que l'Empereur Alexandre l'a rédigé.



- 1) On ne livrera pas la bataille près de Bar-sur-Aube.
- 2) Blücher continuera son mouvement séparé.
- 3) La grande armée continuera son mouvement par Chaumont sur Langres.
- 4) La continuation de ce mouvement dépendra des circonstances.
- 5) Avertir Blücher des mouvemens décidés pour la grande armée et des ordres qu'on a donnés à Winzingerode et Bülow d'être sous son commandement.
- 6) Donner à Winzingerode et à Bülow des ordres en conséquence.
- 7) Donner à Blücher une latitude dans ses mouvemens, pourvu toutefois qu'une certaine prudence militaire soit observée.

Cette dernière réflexion s'adressait à juste titre au Maréchal Prussien, dont le courage à toute épreuve n'était pas toujours guidé par les règles de l'art militaire, ni par les conseils de la prudence.

Instruit du mouvement séparé des deux armées Alliées, Napoléon conservait encore l'espoir de les battre l'une après l'autre.

Comme à Champeaubert et à Etoges, il se jeta encore une fois sur Blücher qui déjà avait traversé l'Aisne à Soissons.

Le 7, il atteignit le corps du Comte Worontzoff, qui couvrait la marche de l'armée de Silésie. C'est à Craone que 13,000 Russes arrêtaient pendant une journée entière les efforts de l'armée française, et brisèrent la volonté de Napoléon, fait d'armes, dont le souvenir fut effacé alors par des événemens plus décisifs, mais qui ne mérite pas moins d'être cité comme le modèle d'une résistance ferme et courageuse.

*9 et 10 Mars.* Le surlendemain, l'armée de Silésie se trouva en présence de celle de Napoléon. Vainement celui-ci essayait-il de forcer la position formidable que les Prussiens occupaient sur les hauteurs de Laon. Après avoir essuyé une perte considérable, il fut obligé de se retirer. La supériorité des forces de l'armée de Silésie aurait rendu cette retraite plus désastreuse, si le Maréchal Blücher avait profité, avec son impétuosité habituelle, des avantages qu'il venait de remporter, mais l'on sait quelle étrange préoccupation absorbait alors sa pensée, et paralysait son activité!

Déçu dans l'espoir qu'il avait nourri d'écraser les Prussiens, Napoléon se retourna rapidement vers l'armée de Schwarzenberg.

Ce dernier avait suspendu son mouvement rétrograde, dès qu'il avait acquis la certitude que l'ennemi, au lieu de le suivre, s'était porté sur Blücher. Ainsi, la grande armée, au lieu de se replier jusqu'à Langres,



avait repris l'offensive après quinze jours de repos, et se retrouvait dans les environs d'Arcis-sur-Aube, au moment où Napoléon vint lui livrer bataille.

*20 Mars.* La journée du 20 Mars fut sanglante, mais indécise. L'armée française maintint sa position à Arcis. Les Alliés de leur côté passèrent la nuit sur le champ de bataille.

Le combat allait recommencer le lendemain, lorsque Napoléon, subitement frappé d'une idée dont l'exécution devait bientôt amener sa chute, quitta sa position, et commença sa retraite, en plein midi, à la face des Alliés.

Ce plan, qui depuis a été jugé en sens divers, tantôt comme une conception mal conçue, tantôt comme le résultat d'une nécessité qui ne laissait à Napoléon que des mesures extrêmes à prendre, consistait dans la combinaison suivante:

En quittant Arcis-sur-Aube, Napoléon avait résolu de marcher par Vitry à Saint-Dizier, et de là sur les lignes de communication de la grande armée, d'attirer à lui les garnisons des places fortes de la Lorraine et de l'Alsace, de soutenir la levée en masse des habitants de ces deux provinces, et d'empêcher par là les Alliés de se porter sur Paris, tandis qu'ils se croiraient menacés d'être coupés de leur base d'opération.

*23 et 24 Mars.* Pendant que l'armée française exécutait ce mouvement, il arriva par une coïncidence fortuite, que ce même plan dont Napoléon espérait son salut devait consommer sa perte.

Voici ce qui en décida le moment, deux courriers français interceptés par le Général Tchernischeff et Tettenborn, tombèrent presque en même temps au pouvoir des Alliés. L'un, expédié par Napoléon, portait à l'Impératrice Marie Louise une lettre qui lui indiquait en peu de mots le but de sa marche sur Saint-Dizier. L'autre, venant de Paris, transmettait à l'Empereur des Français les détails les plus alarmans sur la situation de la capitale, sur la démoralisation des esprits, sur la nécessité enfin de prévenir une catastrophe prochaine.

Ces dépêches importantes, dont le Prince Schwarzenberg, le Prince Wolkonsky et le Comte Nesselrode, réunis au château de Dampierre, prirent connaissance dans la nuit du 23 Mars, répandaient un trait de lumière sur la situation des Alliés. L'Empereur Alexandre reconnut qu'il touchait au terme de Ses vœux. Il vit s'ouvrir devant Ses yeux la route qui devait sous peu le conduire en triomphe à Paris.



Aussitôt sa résolution fut irrévocablement arrêtée. Il décida de marcher sur la capitale. Ce plan, adopté par le Roi de Prusse et le Prince Schwarzenberg dans une conférence tenue en plein air sur la route de Vitry, fut immédiatement mis à exécution. Par un concours des circonstances les plus heureuses, tout se réunissait pour en assurer le succès. Au même instant où le plan de marcher sur Paris avait été arrêté, l'armée de Blücher, qui de Laon s'était dirigée par Rheims et Châlons à Vitry, venait d'opérer de nouveau sa jonction avec celle de Schwarzenberg.

Ainsi, les deux armées réunies recevaient de la volonté de l'Empereur Alexandre la salutaire impulsion de se porter sur la capitale de la France, tandis qu'un corps de cavalerie, sous les ordres du Général Winzingerode, fut chargé de suivre Napoléon, de masquer à ses yeux le mouvement des Alliés, afin de le confirmer dans l'idée qu'il se trouvait en face de la grande armée, et de ménager ainsi à celle-ci le temps d'atteindre Paris, avant que l'Empereur n'ait songé à voler au secours de sa Capitale.

Nous venons de terminer ici le récit des événemens de la campagne de 1814, dont il était indispensable de retracer sommairement l'histoire, parce qu'il nous aurait été impossible autrement de donner une idée exacte des négociations dont nous allons maintenant rendre compte.

### **Congrès de Châtillon.**

**Congrès de Châtillon, 5 Février—19 Mars 1814.** Les Monarques Alliés, en se décidant à ouvrir le Congrès de Châtillon, avaient résolu, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de munir leurs plénipotentiaires d'instructions entièrement uniformes.

**Instruction adressée aux plénipotentiaires Alliés.** Celle destinée au Comte Razoumoffsky lui fut transmise par un rescrit de S. M. en date de Bar-sur-Aube du <sup>22 Janvier</sup><sub>3 Février</sub>.

1. Elle établit en principe que les plénipotentiaires Alliés ne se présentent pas à la négociation, comme uniquement envoyés par les quatre Cours, mais comme se trouvant chargés de traiter de la paix avec la France au nom de l'Europe, ne formant qu'un seul tout, les quatre Puissances répondant de l'accession de leurs Alliés aux arrangements dont on sera convenu.

2. Que toute discussion sur le code maritime sera exclue de la présente négociation, comme contraire à l'objet de la réunion des plénipotentiaires et comme tendant à empêcher le rétablissement de la paix.



Ces principes une fois admis, les plénipotentiaires passeront aux points de vue particuliers de la négociation. Ils se partagent en deux propositions:

Les limites futures de la France;

L'état général du reste de l'Europe.

Quant au premier point, les plénipotentiaires commenceront par demander que la France rentre dans les limites qu'elle avait avant la révolution, sauf des arrangements d'une convenance réciproque sur des portions de territoire au delà des limites de part et d'autre, et sauf des compensations que l'Angleterre est prête à faire, lesquelles seront prises sur les possessions françaises, que l'Angleterre a conquises pendant la guerre.

Quant au second point, les plénipotentiaires se borneront à donner aux négociateurs Français une connaissance sommaire de l'état de l'Europe dans ses rapports futurs, tel qu'on se propose de le reconstruire.

Les grandes puissances Européennes actuellement existantes dans leur état complet d'indépendance et avec des délimitations convenues entre elles:

*L'Allemagne*, composée de Princes Souverains unis par un lien fédératif qui assure et garantisse l'indépendance de l'Allemagne.

*La Fédération Suisse* dans ses anciennes limites et dans une indépendance placée sous la garantie des grandes puissances de l'Europe, la France y comprise.

*L'Italie*, partagée en Etats indépendants, intermédiaires entre les possessions Autrichiennes en Italie et la France.

*L'Espagne*, gouvernée par le Roi Ferdinand VII, dans ses anciennes limites.

*La Hollande*, Etat libre et indépendant, sous la souveraineté du Prince d'Orange, avec un accroissement de territoire et l'établissement d'une frontière convenable.

*La France* devant abandonner toute influence directe hors de ses limites futures; le chef de son Gouvernement renoncera à tous les titres qui ressortent de ses rapports de souveraineté ou de protectorat sur l'Italie, l'Allemagne et la Suisse.

Telles étaient les bases de l'instruction dont les plénipotentiaires Alliés furent munis en commun.

Nous apprenons toutefois, par la correspondance du Comte Razoumofsky, qu'à son départ pour Châtillon, l'Empereur Alexandre avait ajouté à ces directions écrites l'injonction verbale de ne rien précipiter,

mais de laisser aux événements de la guerre le temps de développer leurs résultats.

Cette intention, dont le Comte Razoumoffsky ne sut pas assez soigneusement garder le secret, ne tarda point à exciter la méfiance de ses collègues, empressés, comme ils l'étaient, d'en venir à une transaction conforme aux vœux de leurs Cours.

Il en résulta, ainsi que nous le verrons bientôt, une certaine divergence d'opinion entre les plénipotentiaires Alliés, dès le début de la négociation.

Quant à M-r de Caulincourt, nous ne devons pas oublier de dire combien sa position était délicate et difficile. Envoyé par Napoléon au Congrès de Châtillon pour y gagner du temps, afin de laisser à l'épée victorieuse de son maître le soin de trancher le nœud de la négociation, le plénipotentiaire français comprenait parfaitement ce que son rôle avait d'équivoque et de dangereux, car les concessions qu'il ferait pourraient être trop promptes, ou trop tardives, selon que le sort des armes se déciderait pour ou contre Napoléon. Dans l'incertitude des chances que la fortune pourrait amener, la position de M-r de Caulincourt était sans contre-dit la plus fausse qu'il fût possible d'imaginer. Lui-même semblait en être profondément accablé. N'oublions pas non plus de rappeler ici que c'est immédiatement après la bataille de Brienne que le plénipotentiaire français se trouvait appelé à entrer en négociation. C'est donc sous le poids de la défaite récente de son Maître, que le Duc de Vicence allait paraître en présence des plénipotentiaires réunis de la grande Coalition.

Il n'était pas inutile de retracer les considérations qui précèdent, afin de se former une juste idée de la marche des négociations qui vont suivre, ainsi que des dispositions personnelles des plénipotentiaires appelés à y intervenir.

**Ouverture des Conférences.** La première conférence eut lieu le 5 Février. Elle fut consacrée à la formalité de la vérification des pouvoirs, ainsi qu'aux déclarations à faire par les plénipotentiaires Alliés relativement à l'intention des Puissances de traiter au nom de l'Europe, et d'exclure de la négociation présente toute discussion sur le droit maritime.

M-r de Caulincourt n'éleva pas la moindre objection sur tous ces points, et montra seulement une vive impatience de prolonger la 1-e Conférence, afin d'être instruit le plus vite possible des propositions des Alliés.



Cette précipitation inspirait au Comte Razoumoffsky une vraie frayeur. Aussi, en rapportant les détails de la 3-e Conférence, énonçait-il la conjecture que la position militaire et politique de Napoléon semblait tellement empirée, qu'il aurait donné peut-être à son plénipotentiaire l'ordre d'amener, *coûte que coûte*, la conclusion de la paix, pourvu que ce soit avec lui qu'on la signât, et qu'elle servît d'appui à l'existence chancelante de son autorité.

La 2-e Conférence, tenue le 7 Février, ne contribua qu'à confirmer le Comte Razoumoffsky dans cette supposition. Ce jour-là, les plénipotentiaires Alliés donnèrent connaissance à M-r de Caulincourt des idées générales arrêtées par les Puissances, relativement aux limites futures de la France et à la reconstruction des autres Etats de l'Europe, d'après le plan exposé dans les instructions tracées à Langres.

Après avoir écouté cette lecture, d'un air consterné, le Duc de Vicence commença par dire: *Mon rôle est celui des sacrifices*. Il ajouta qu'il était prêt à souscrire à nos demandes, pourvu qu'on les lui fasse *promptement et en une fois*.

Il fit observer néanmoins que les propositions actuelles, faites au nom des Alliés, s'éloignaient des bases posées à Francfort.

Enfin, il insista sur la nécessité de connaître d'une manière plus précise, et la nature des compensations offertes à la France, et les arrangements territoriaux qui auraient lieu en Europe, disant qu'il était essentiel de les savoir et de juger dans quel rapport d'équilibre ils se trouveraient à l'égard de la France.

Cette demande, que M-r de Caulincourt crut devoir consigner même par écrit, fut prise simplement *ad referendum* par les plénipotentiaires Alliés.

Mais ici il s'engagea entre eux une vive discussion sur le plus ou moins d'étendue qu'il fallait donner au terme de prendre *ad referendum*.

Le C-te Razoumoffsky fortement préoccupé de l'idée que le Duc de Vicence, pour sauver le trône ébranlé de Napoléon, allait se hâter de signer la paix à *tout prix*, se félicitait en secret d'avoir trouvé le moyen de déjouer ce projet. Il déclara donc à ses Collègues que lui, pour sa part, croyait qu'il fallait suspendre la marche de la négociation et ne plus se réunir en conférence, jusqu'à ce que l'on eût eu le temps de référer à la décision des Monarques l'objection élevée par M-r de Caulincourt, et recevoir de L. L. M. M. I. I. de nouvelles instructions sur cet incident.

M-r de Stadion était d'un avis tout différent. Il soutenait que le plénipotentiaire de Russie donnait à la détermination de prendre *ad referen-*

*dum* un sens trop étendu, et que rien ne s'opposait à la poursuite de la négociation dans son ensemble, pendant que l'on aurait tout le temps de recevoir les décisions des Souverains sur la question incidente soulevée par le négociateur Français.

Les plénipotentiaires de Prusse et d' Angleterre partageaient l'avis du C-te Stadion.

Une contestation animée s'engagea entre eux et le C-te Razoumoffsky. Celui-ci persista dans son opinion. Les conférences demeurèrent momentanément suspendues.

L'attitude adoptée par le plénipotentiaire russe, il faut le dire, lui était imposée, non-seulement par l'injonction verbale que l'Empereur Alexandre lui avait donnée à son départ pour Châtillon, mais elle lui avait été expressément recommandée depuis, par les ordres réitérés de S. M.

Il n'est pas sans intérêt de citer à l'appui de ce fait, les propres expressions contenues dans les dépêches suivantes:

Le 6 Février, le Comte Nesselrodé écrivait au Comte Razoumoffsky de Bar-sur-Seine:

«S. M. l' Empereur m'ordonne d'envoyer à V. E. le présent courrier pour lui annoncer un nouveau succès remporté par les armées alliées. Le Général Yorck ayant été dirigé sur la route de Châlons, atteignit le général Molitor qui se retirait de Vitry, lui enleva 3 pièces de canon et 500 prisonniers.

«D'après tous les renseignements, l'ennemi continue à se retirer, et ne tiendra pas à Troyes.

«L' Empereur approuve parfaitement la marche dilatoire que vous avez suivie au commencement de la négociation.

«Depuis la bataille de Brienne, il est moins que jamais nécessaire d'accélérer le dénouement des conférences de Châtillon».

Le lendemain, 7 Février, le C-te Nesselrode écrivait au C-te Razoumoffsky:

«Les événements continuent à être si favorables, que nous ne croyons pas pouvoir mettre assez d'empressement à en instruire V. E. Troyes et Châlons sont occupés. Du côté de la Belgique, les progrès ne sont pas moins importants. Winzingerode occupe Namur, Philippeville et Givet.

«Ces notions satisfaisantes vous convaincront, M-r le Comte, que tous les jours ajoutent de nouveaux motifs sur la nécessité de ne point précipiter la marche des négociations de Chatillon».



Ces ordres réitérés devaient assurer d'avance le plénipotentiaire Russe que sa résolution *de suspendre* les conférences obtiendrait l'entier suffrage de l'Empereur.

Cette attente ne manqua point de se réaliser.

Le 8 Février, le Comte Nesselrode écrivait au Comte Razoumoffsky :

«S. M. I. approuve parfaitement l'explication que vous avez donnée à l'expression *ad referendum*. Elle ne saurait, dans aucun cas, admettre le sens que le C-te Stadion y attache.

«L'Empereur ne saurait encore vous faire parvenir ses ordres aujourd'hui sur les formes de la question qui a donné lieu à cette divergence d'opinions. Les conférences devront par conséquent être suspendues jusqu'à ce qu'il se trouvera à même de vous les adresser. Il a néanmoins jugé nécessaire de confirmer Votre Excellence, par cette instruction, dans la marche qu'elle a adoptée, en l'invitant à continuer à imprimer à la négociation le caractère dilatoire qu'Elle a su leur conserver jusqu'à présent et qui répond si complètement aux intentions de Notre Auguste Maître».

Le surlendemain du jour où cette dépêche avait été écrite, il survint une circonstance fort inattendue qui contribua encore à confirmer l'Empereur Alexandre dans la résolution de poursuivre la guerre à outrance.

Ce fait est trop marquant, pour que nous puissions nous dispenser d'en faire mention.

Voici comment le C-te Nesselrode annonça au C-te Razoumoffsky ce qui venait de se passer :

**Expédition de Londres, relative à l'entretien du Prince Régent avec le C-te Lieven, sur la situation des affaires en France.**

«Troyes <sup>30 Janvier</sup><sub>11 Février</sub> 1814. Un courrier arrivé hier de Londres m'apporte des détails d'un entretien intéressant, que le Comte Lieven a eu avec le Prince Régent d'Angleterre».

«L'Empereur m'ordonne de transmettre à V. E. une copie de la dépêche de notre Ambassadeur à Londres. Elle lui prouvera que l'Angleterre partage dans toute son étendue l'opinion de Sa Majesté sur la nécessité de poursuivre la guerre, jusqu'au point où elle pourra amener le déchéance de Napoléon».

«Vous êtes autorisé, M-r le Comte, à communiquer cette pièce très confidentiellement à Lord Cathcart, afin de renforcer les arguments dont vous vous êtes déjà servi avec succès pour arrêter la marche trop accélérée de la négociation».

La dépêche du C-te Lieven, en date du 14/26 Janvier, jointe à la dépêche du C-te Nesselrode, contient le récit de l'entretien que cet Ambassadeur venait d'avoir avec le P-ce Régent et dont voici la substance:

«Le Prince me fit mander de me rendre chez lui hier. Il me dit que la loyauté et la confiance que l'Empereur lui avait montrées dans toutes les occasions, l'autorisaient aux termes de la plus absolue réciprocité, et qu'il allait me faire part de ses idées et de ses principes, non point comme Souverain de la Grande Bretagne, mais avec toute la sincérité d'un particulier.

«L'Europe entière, me dit-il, et l'Angleterre en particulier, reconnaissent dans l'Empereur le libérateur de tous, le Chef de cette coalition qu'il guide encore, après l'avoir délivrée, pour accomplir le but glorieux de la liberté de l'Europe, et de la sûreté de tous les Etats. La Providence, ayant mis dans le cœur de l'Empereur la volonté sublime de donner la paix à l'univers, ce serait tromper le vœu de la Providence que de ne point achever et établir sur des bases inébranlables un repos qui a déjà coûté tant de sang.

«Une paix, quelque avantageuse qu'elle pût être faite avec Napoléon, n'assurerait jamais qu'une trêve plus ou moins longue à l'humanité.

«L'histoire de toute sa vie présente une série de mauvaise foi, d'atrocité et d'ambition, et le sang de toute l'Europe n'aurait coulé que pour un repos très-problématique, s'il devait reposer sur des traités conclus avec le perturbateur éternel de ce repos.

«Mon opinion est donc qu'aucune paix ne pourrait être conclue avec Napoléon, et qu'une déclaration faite à la nation française, qui séparât ses intérêts de ceux de son tyran, devrait mener plus directement au but général de la paix.

«Cette déclaration offrirait aux Français la paix, du moment qu'ils cesseraient de reconnaître le tyran, et manifesteraient la résolution des Alliés de la conclure avec tel Maître qu'ils voudraient se donner, hors celui sur la bonne foi duquel ni eux, ni les Alliés, ne sauraient compter.

«Il est de l'intérêt et de la loyauté de tous les Souverains de laisser une nation respectable libre de disposer d'elle, mais je pense qu'il ne serait point inutile de rappeler aux Français l'existence de leur dynastie légitime. En mon particulier, je ne puis que prendre un vif intérêt aux Bourbons, et je suis persuadé que l'intérêt politique de l'Empereur et sa conviction intime le disposent également en leur faveur, mais dans tous les cas, cet intérêt doit être subordonné au vœu de la nation.

«Voilà, me dit le Prince, le seul désir qui me reste à former, le seul



complément qui manque à l'œuvre glorieuse de votre Maître. Faites-le lui connaître.

«Chef de cette coalition immortelle, c'est vers lui que se portent toutes les espérances, c'est à lui qu'appartient l'honneur de donner la paix au monde, c'est sous ses auspices que cette déclaration doit se faire.

«La forme du gouvernement de mon Royaume m'interdit une démarche publique aussi décisive.

«Je vous demande même de m'en garder le secret envers tout le monde, mais que l'Empereur connaisse ma façon de penser, qu'il sache surtout que mon principe invariable est de ne jamais me séparer de Lui dans la guerre comme dans la paix».

Le C-te Lieven, en rapportant en ces termes la communication importante que le Prince Régent venait de lui confier, ajoutait encore qu'il avait acquis la certitude que Lord Liverpool (chef du cabinet d'alors) partageait au fond la manière de voir du Régent, bien que ce Ministre ne se dissimulât point les difficultés qu'éprouverait le Gouvernement Britannique à s'associer à une marche aussi prononcée de la part des Alliés, détermination qui, pour être approuvée par l'opinion publique en Angleterre, devrait du moins être justifiée par les chances les plus heureuses.

A cette réflexion, Lord Liverpool n'avait point hésité de joindre la remarque: «Combien il redoutait cette propension extraordinaire du cabinet «Autrichien à la paix, dans un moment où les chances les plus brillantes «semblaient ouvrir aux Armées alliées la route de Paris».

Toutes ces considérations, venant d'un cabinet tel que celui de St.-James, ne pouvaient manquer d'avoir un grand poids aux yeux de l'Empereur Alexandre. Il devait les accueillir avec d'autant plus de satisfaction, qu'elles coïncidaient en entier avec ses propres pensées.

Empressé de puiser dans les dépêches reçues de Londres un nouveau moyen de paralyser la marche des négociations de Châtillon, il ne perdit pas un seul instant, ainsi que nous l'avons vu, pour placer entre les mains du C-te Razoumoffsky cette arme puissante, afin de combattre victorieusement les arguments que les plénipotentiaires Anglais faisaient valoir en faveur de la conclusion d'une paix prochaine.

L'impression que cette communication produisit sur Lord Castlereagh fut très vive. Il en éprouva un ressentiment personnel envers Lord Liverpool, qui semblait l'avoir exposé à recevoir par un cabinet étranger des confidences sur ce qui se passait dans l'intimité des conseils de son propre Gouvernement.

Il avait ignoré d'ailleurs les vues dont le Prince Régent avait confié

le secret à l'ambassadeur de Russie, et se sentit d'autant plus blessé de ce procédé, qu'il le considérait comme un manque de confiance. Aussi s'empressa-t-il d'envoyer immédiatement un courrier à Londres pour demander à Lord Liverpool l'explication d'un incident qui lui paraissait indiquer un changement total dans les intentions du Cabinet, et qui ne tendait à rien moins qu'à exclure la possibilité d'en venir, au Congrès de Châtillon, à une transaction pacifique.

Pendant que l'Empereur Alexandre avait réussi à opérer ainsi une diversion imprévue au milieu des plénipotentiaires Anglais, dans le but de les empêcher d'imprimer à la négociation une marche trop rapide, Mr. de Caulincourt, guidé, par une pensée toute contraire, avait essayé un nouvel expédient pour ralentir, s'il était possible, les opérations militaires des Alliés, et pour donner à Napoléon le temps de respirer et de se reconnaître.

Les conférences étant restées suspendues par le refus du C-te Razoumoffsky d'y participer jusqu'à nouvel ordre, le Duc de Vicence adressa au Prince Metternich une lettre conçue en ces termes :

Châtillon 9 Février.

«Je me propose de demander aux plénipotentiaires Alliés, si la France, en consentant, ainsi qu'ils l'ont demandé, à rentrer dans ses anciennes limites, obtiendra immédiatement un armistice.

Si, par un tel sacrifice, un armistice peut être sur-le-champ obtenu, je serai prêt à le faire. Je serai prêt encore, dans cette supposition, à remettre sur-le-champ une partie des places que ce sacrifice devra nous faire perdre.

J'ignore si les plénipotentiaires des Cours Alliées sont autorisés à répondre affirmativement à cette question, et s'ils ont des pouvoirs pour conclure cet armistice. S'ils n'en ont pas, personne ne peut autant que V. E. contribuer à leur en faire donner. Les raisons qui me portent à l'en prier, ne me semblent pas tellement particulières à la France, qu'elles ne doivent intéresser qu'elle seule.

Je supplie Votre Excellence de mettre ma lettre sous les yeux du Père de l'Impératrice. Qu'il voie les sacrifices que nous sommes prêts à faire et qu'il décide».

L'insinuation était directe. Elle en appelait à des sentiments qu'il était à la fois habile et légitime d'invoquer. Elle s'adressait d'ailleurs à celle des Cours Alliées qui inclinait le plus vers la conclusion de la paix.

A tous ces titres, la démarche du Duc de Vicence était, dans la circonstance donnée, la meilleure qu'il ait pu faire, dans l'intérêt de la cause de son maître.



Il ne se trompait guère, en comptant sur les dispositions favorables dans lesquelles cette ouverture serait accueillie par le cabinet Autrichien.

Le prince Metternich se hâta de la porter à la connaissance des Cours Alliées. La manière dont il s'acquitta de cette communication ne manquait ni de convenance, ni de finesse.

Nous transcrivons ici la lettre qu'il adressa à ce sujet au C-te Nesselrode, en date de Troyes le 11 Février:

«J'ai reçu la nuit dernière la lettre ci-jointe du Duc de Vicence. L'Empereur auquel je l'ai soumise, m'ordonne de la porter à la connaissance de ses hauts Alliés.

«L'Empereur prendrait l'initiative sur les explications qu'elle contient, si à la fin de cette lettre, il ne se trouvait un passage qui tend à mêler une question politique d'un immense intérêt avec un point de vue personnel à sa Majesté Impériale. Elle a prouvé de tous temps quels sont ses principes et quelle suite Elle sait donner à leur application. L'intérêt de son peuple et celui de l'Europe ne sont, et ne seront jamais confondus par l'Empereur avec des objets d'intérêt ou de sentiment personnel.

«Sa Majesté Impériale m'a ordonné en conséquence, en portant les ouvertures du Duc de Vicence à la connaissance des Cabinets alliés, d'inviter les Ministres à se réunir en Conférence, pour déterminer, d'un commun accord, la réponse que l'on croira devoir donner à cette ouverture».

C'est à Troyes que cette conférence eut lieu, le 13 Février. Elle provoqua le même dissentiment entre les plénipotentiaires des quatre Puissances, qui s'était déjà manifesté d'abord à Francfort, ensuite à Langres. La divergence de leurs opinions sur le but et la fin de la guerre était toujours la même. Nous résumerons brièvement les idées qui furent échangées à ce sujet, de part et d'autre.

Pour mettre plus de clarté dans ce récit, nous établirons d'abord la série de questions posées par l'Autriche, nous noterons en regard les réponses de notre Cabinet, nous retracerons ensuite la substance des votes émis par les trois autres Cours; finalement, nous rapporterons le résultat de toute cette délibération.

---

## Conférence tenue à Troyes le 13 Février 1814.

### Questions posées par l'Autriche. Réponse du Cabinet de Russie.

#### 1.

Quelle réponse donnera-t-on au Duc de Vicence?

On déclinera la proposition de l'armistice, ce qui fera tomber les autres propositions d'elles-mêmes, puisqu'elles ne devaient être qu'une conséquence de la première.

#### 2.

Dans la supposition que cette réponse fût négative ou dilatoire, quelle marche compte-t-on suivre? Les puissances se prononceront-elles pour Louis XVIII, ou bien continueront-elles à laisser l'initiative sur cette question aux Français?

On continuera à suivre la marche que l'on a adoptée. En conséquence, les Puissances ne se prononceront point en faveur de Louis XVIII, mais laisseront aux Français l'initiative sur cette question.

#### 3.

Quels sont les moyens que les Puissances croient devoir employer, pour s'assurer des intentions réelles de la nation française sur un changement de dynastie?

Les dispositions de la capitale guideront à cet égard les démarches des Puissances.

L'opinion de S. M. l'Empereur serait qu'elles convoquassent les membres des différents corps constitués en y réunissant les personnes les plus marquantes par leur mérite et le rang qu'elles occupent, et que cette assemblée fût invitée à émettre librement et spontanément ses vœux et ses opinions sur l'individu qu'elle croira le plus propre pour être à la tête du Gouvernement.



## 4.

Quel est le dernier terme que les Puissances se fixent, pour juger si la nation française désire, ou non, un pareil changement?

L'arrivée à Paris.

## 5.

Dans le cas que Paris se prononçât pour les Bourbons et que Napoléon se retirât à la tête de la force armée qui lui resterait fidèle, les Puissances se prononceraient-elles en faveur des Bourbons, ou bien signeraient-elles la paix avec Napoléon?

Cette question ne peut être résolue, que lorsqu'on sera à même de juger, et des moyens que fournira Paris pour soutenir le parti qu'il aura pris, et de l'effet que ce parti pourra produire sur l'armée qui restera à Napoléon. Si Paris ne se prononce point contre lui, le meilleur parti à prendre pour les Puissances serait de faire la paix avec lui.

## 6.

Quelle conduite les Puissances tiendront-elles entre temps vis-à-vis de Louis XVIII et spécialement vis-à-vis de Monsieur, Comte d'Artois, de son Envoyé au Quartier Général et des Emigrés et Royalistes en France?

Elles continueront à observer à l'égard de Louis XVIII et des Bourbons, le même principe qui les a guidées jusqu'à présent et qui est si conforme à la manière de voir du Gouvernement Britannique. En conséquence, elles conserveront un rôle passif, elles n'empêcheront pas les Bourbons d'agir hors de la ligne des pays occupés par leurs troupes, mais elles ne les encourageront point, et éviteront jusqu'aux apparences d'avoir pris la moindre part à leurs démarches.

## 7.

Quelles mesures compte-t-on prendre pour gouverner Paris? Y mettra-t-on garnison ou non? Qui sera chargé du Gouvernement?

On cherchera à conserver à Paris, autant que possible, les autorités locales et municipales. On nommera un Gouverneur pour avoir sur

elle une surveillance générale. Sa Majesté l'Empereur désire que ce soit un Gouverneur Russe. La Russie étant la Puissance qui a le plus longtemps combattu contre l'ennemi commun, Sa Majesté Impériale croit avoir tous les titres possibles pour réclamer cette déférence. On adoptera pour principe invariable de ne point mettre de soldats chez les habitants. Mais on utilisera pour loger la troupe, les casernes et autres bâtiments militaires qui pourraient se trouver à Paris.

Les votes émis par les Cours de Vienne et de Berlin ne différaient point dans leurs conclusions.

Les deux Cours étaient d'avis:

Que les conditions de la paix, telles que le Duc de Vicence se montrait disposé à les accepter, en faisant rentrer la France dans ses anciennes limites avant la révolution, étaient de nature à atteindre complètement les résultats que l'Autriche et la Prusse avaient eu en vue au moment où elles avaient pris les armes;

Qu'à leurs yeux, le but de la guerre se trouvait ainsi entièrement rempli;

Que si la paix pouvait être conclue à de pareilles conditions avec Napoléon, il fallait la signer, et ne point prolonger la guerre dans l'unique but d'amener par là un changement de dynastie;

Que le vœu de la ville de Paris ne suffirait pas pour constater l'opinion générale du pays; qu'il serait dangereux de différer d'ailleurs jusqu'à l'époque incertaine de la prise de Paris, la solution de la question principale de paix et de guerre; qu'il ne fallait point pour un avantage douteux, compromettre les résultats heureux qu'on était certain d'obtenir par une pacification prompte et sûre;

Que si le vœu national se prononçait toutefois en faveur des Bourbons, il était de toute justice de donner la préférence aux droits de souveraineté de Louis XVIII, et de ne point appuyer les prétentions de l'un des Princes de la maison des Bourbons, au préjudice du principe de légitimité;



Mais qu'en tous cas, il importait, d'accord avec le vote du Cabinet de Russie, de conserver un rôle passif à l'égard de Louis XVIII et des Princes de sa maison, sans chercher à nuire à leur cause ni à la seconder.

L'opinion émise par Lord Castlereagh, en se rapprochant de près du vote de l'Autriche et de la Prusse, se distinguait néanmoins par une argumentation plus logique et plus forte.

Le motif sur lequel il se fondait pour conclure la paix avec Napoléon et pour ne pas poursuivre la guerre jusqu'au point de provoquer la déchéance de l'Empereur des Français, mérite d'être cité.

Nous transcrivons ce passage textuellement, en le puisant dans la traduction littérale du vote de Lord Castlereagh, annexé au protocole de Troyes :

«La différence d'opinion qui existe dans les Conseils des Puissances Alliées sur cette question importante (différence amicale, j'en suis sûr) part de l'incertitude, si nous devons accepter de la part de la France la paix, à nos propres conditions, ou si nous devons continuer la guerre, pour donner plus de sécurité à cette paix, en détrônant l'individu placé à la tête du Gouvernement de la France.

«Je suis d'avis que deux raisons nous empêchent, dans nos rapports publics, de poursuivre ce nouvel objet de guerre, la première parce que cet objet n'est pas conforme à la prudence, l'autre parce que, quand il le serait, nous nous sommes interdit d'agir ainsi par des déclarations solennelles et publiques.

«Les Alliés, d'après leur aveu, sont entrés en France, pour conquérir la paix qu'ils n'ont pas cru pouvoir faire sur le Rhin. Bien loin d'être entrés en France pour effectuer un changement dans son gouvernement intérieur, ils se sont volontairement adressés au chef existant; ils l'ont invité à une négociation et par là ils ont reconnu en lui la faculté de traiter et ils sont actuellement engagés dans cette négociation.

«Je crois en conséquence que si la paix que l'Europe peut dicter aujourd'hui à l'ennemi, peut être réduite à des formes convenables, par la négociation existante, cette paix doit être signée, en politique et en bonne foi, à moins qu'un mouvement national ne rende douteux la compétence de Bonaparte pour traiter et contracter.

«Je crois de plus que, quoique un armistice, dans le sens ordinaire du terme, soit inadmissible pendant les négociations, il peut exister des sacrifices militaires de la part de l'ennemi, propres à donner une sécurité tellement complète et parfaite pour l'obtention des objets de la guerre, qu'il

serait inconvenant de la part de ceux qui veulent accepter la paix, de refuser un armistice d'après ces principes».

Telles étaient, en résumé, les différentes opinions échangées entre les représentants des quatre Cours.

Après avoir donné ici une idée exacte de leurs votes, il nous reste à indiquer le résultat définitif de leurs délibérations.

Les plénipotentiaires d'Autriche, de Prusse et de Grande Bretagne se réunirent pour consigner l'expression des vues de leurs Cours dans les termes suivants:

1. Que S. M. I. de toutes les Russies serait invitée à donner l'ordre à son plénipotentiaire à Châtillon de se déclarer prêt à continuer les négociations entamées.

2. Que le Ministre des Affaires Etrangères d'Autriche serait autorisé à répondre à la lettre du Duc de Vicence, en date de Châtillon, 9 Février, dans les termes suivants:

«Que les Plénipotentiaires Alliés sont prêts à écouter et à admettre des propositions d'armistice, fondées sur les bases énoncées par le négociateur français savoir:

«Que la France offre aux Alliés des sûretés militaires pour une paix «générale, fondée sur le principe: que la France est prête à rentrer dans les «limites qu'elle avait avant 1792».

Le Comte de Nesselrode, en se refusant d'adhérer à cette marche, demanda de faire joindre au protocole le vote ci-dessus, qu'il venait d'émettre, d'ordre de l'Empereur, en réponse aux questions établies par l'Autriche.

Quant à la proposition de l'armistice, il déclara qu'elle était *si contraire à la manière de voir de S. M.* et au principe suivi jusqu'alors, qu'il ne pouvait énoncer à cet égard aucune opinion, et devait se borner à porter cet objet à la connaissance de son Auguste Maître.

L'Empereur Alexandre se trouvait alors à Nogent.

Dès qu'il eut pris lecture des opinions émises par les plénipotentiaires d'Autriche, de Prusse et de Grande Bretagne, Sa Majesté jugea nécessaire de ne pas les laisser sans réponse, afin de replacer la question de paix et de guerre dans son vrai jour, et de ne point permettre que les vues élevées qui guidaient sa politique fussent exposées à être méconnues ou faussement jugées par l'Europe entière.

Dans ce but, l'Empereur fit rédiger un mémoire très-étendu que nous ne transcrivons point ici, pour ne pas nuire à la rapidité du récit des circonstances qui vont suivre, mais que nous croyons devoir joindre séparément

au présent travail, comme un document du plus haut intérêt pour l'intelligence des événements de cette grande époque.

En effet, lorsqu'on examine avec soin les actes diplomatiques de ce temps, qui reposent silencieusement au fond de nos Archives, on est frappé de voir combien de vicissitudes se rattachent à chaque date, combien chaque heure pesait alors dans la balance des destinées du monde.

Les plénipotentiaires, réunis à Troyes, délibéraient encore sur les chances qui pouvaient amener la chute de Napoléon, que déjà la fortune, l'environnant d'un dernier rayon de gloire, lui inspirait le courage de dire : *«Je suis plus près de Vienne qu'ils ne sont de Paris»*.

Les combats de Champeaubert, de Montmirail et d'Etages, ainsi que nous l'avons vu, venaient en effet de déranger tous les plans des Alliés et de détruire, en peu d'instant, les espérances que la victoire de Brienne leur avait fait concevoir.

L'impression que ce revers produisit sur les Alliés en fut doublement pénible. Alors les avantages d'une paix certaine, comparés aux chances d'une lutte douteuse, gagnèrent encore plus de prix aux yeux des Cabinets Alliés. C'est dans cette disposition des esprits que le Prince Metternich essaya de nouveau de déterminer l'Empereur Alexandre à prêter son assentiment aux voies de la conciliation et de la paix.

Il s'acquitta de cette démarche avec autant de tact que de circonspection. Ayant appris à connaître la répugnance extrême avec laquelle l'Empereur Alexandre avait écouté la proposition d'un armistice, le Prince Metternich abandonna promptement cette combinaison, et entrant lui-même dans les idées de Sa Majesté, il mit en avant l'idée d'un traité préliminaire, comme infiniment préférable à celle d'un simple armistice.

La journée du 14 Février fut employée à discuter les bases de ce traité. Nous ne les analyserons pas ici parce qu'elles sont, en général, exactement conformes aux propositions déjà connues, telles que les plénipotentiaires Alliés les avaient énoncées à l'ouverture du Congrès de Châtillon, savoir :

La France réduite à ses limites de 1792.

L'Allemagne, l'Italie, la Hollande, la Suisse, l'Espagne et le reste de l'Europe politiquement reconstruits d'après les engagements convenus entre les Grandes Puissances, sans intervention aucune de la part de la France.

A ces conditions était jointe celle de l'évacuation des forteresses de Mayence, Luxembourg, Anvers, Mantoue, des places de l'Oder et de l'Elbe, ainsi que de la remise provisoire aux Alliés des places de Besançon,



Bélfort et Huningue, lesquelles seraient restituées à la France, à la ratification de la paix définitive.

Une transaction, conclue sous de pareilles garanties et à de telles conditions, aurait assurément répondu aux vœux de l'Europe et satisfait aux droits de toutes les parties intervenantes.

En refusant son adhésion à une paix si avantageuse, l'Empereur Alexandre se serait exposé au reproche de vouloir subordonner à ses opinions personnelles les intérêts communs de ses Alliés et la tranquillité de l'Europe entière. Cette considération méritait doublement d'être pesée dans un moment où la défaite de Blücher diminuait les chances favorables sur lesquelles on avait eu lieu de compter naguères.

Ces réflexions se présentèrent sans doute à l'esprit de l'Empereur Alexandre, lorsqu'il reçut la lettre par laquelle le Prince Metternich soumettait à son approbation le projet de traité préliminaire, concerté à Troyes entre les plénipotentiaires des Cabinets de Vienne, de Berlin et de Londres.

Sa Majesté se décida à approuver ce projet de traité, et fit connaître cette intention au Comte Nesselrode par la lettre ci-après, écrite à Nogent le 3<sup>e</sup>/18 Février.

**Lettre de l'Empereur Alexandre au C-te Nesselrode. Nogent 3<sup>e</sup>/18 Février.** «Je viens de recevoir par le Prince Schwarzenberg les «papiers inclus. Fidèle au principe que j'ai émis depuis Bâle que ce sont «les opérations militaires seules qui doivent guider la marche des négociations, je trouve que le moment est venu où nous devons autoriser nos «négociateurs à signer l'acte ci-joint. En conséquence, vous signifierez au «Comte Razoumoffsky mon ordre de marcher de front avec ses collègues. «Dites au Prince Metternich, en lui montrant cette lettre, que je n'ai pas un «moment pour lui répondre».

Cette lettre était accompagnée d'un billet ainsi conçu:

*Pour vous seul.*

«Le Maréchal Blücher a encore mal manœuvré, de manière que les «circonstances sont devenues plus sérieuses et motivent les ordres que je «viens de vous donner.

«Cependant toute notre grande armée est encore à dos de l'ennemi, et «si on agit avec sens commun et résolution, les affaires peuvent prendre la «meilleure tournure.

«Montrez cette lettre et tous les papiers ci-joints à Pozzo».

Les ordres de l'Empereur étaient positifs. Le Comte Nesselrode s'en acquitta sur-le-champ, en expédiant au Comte Razoumoffsky un courrier, par lequel il l'invitait «à se placer sur une même ligne avec ses collègues «et à signer le traité préliminaire, s'il était accepté par le plénipotentiaire «Français».

La dépêche du Comte Nesselrode, qui renfermait ces directions, était datée des Granges,  $\frac{3}{15}$  Février.

**Reprise des Conférences de Châtillon. Les plénipotentiaires Alliés remettent à Mr. de Caulincourt le projet du traité préliminaire, arrêté à Troyes.** Le courrier porteur de cet ordre arriva à Châtillon le 16. Le lendemain les plénipotentiaires des quatre Puissances, réunis en conférence, remirent au Duc de Vicence le projet de traité arrêté à Troyes par les Souverains Alliés.

Mr. de Caulincourt, en recevant cette communication, se borna à demander «si les Puissances ne prendraient pas en considération de pourvoir au sort futur des Alliés de la France, les Rois de Saxe, de Westphalie et le Vice-Roi d'Italie; il ajouta néanmoins à plusieurs reprises que ces observations de sa part ne devaient pas être regardées comme officielles, mais plutôt comme un simple objet d'information.

Les plénipotentiaires des Alliés répliquèrent qu'ils n'étaient point autorisés à entrer dans ces questions, et qu'elles paraissaient d'ailleurs suffisamment éclaircies par les articles mêmes du Traité.

En rendant compte de ces détails de la Conférence du 17 Février, et de l'exécution des ordres qu'il venait de recevoir, le Comte Razoumoffsky ne put s'empêcher toutefois d'y joindre les observations suivantes:

«En résultat, je pense, comme je l'ai prévu avant la Conférence, que «Mr. de Caulincourt ne fera point de difficulté de souscrire à toutes les «stipulations du Traité, et que son Maître sera trop heureux d'obtenir une «paix quelconque, pourvu qu'elle le tire d'affaire pour le moment, et «prolonge son existence à venir. Si tels sont le désir et les intentions de sa «Majesté l'Empereur, quelque différents qu'ils soient de ce qu'elle a daigné «me faire connaître à son départ de Langres, je crois toucher au moment «de me trouver à même d'en annoncer bientôt l'accomplissement».

«Châtillon-sur-Seine, le  $\frac{5}{17}$  Février».

Cependant le sort en avait décidé autrement, et la prévision du C-te Razoumoffsky ne devait point se réaliser.



En effet, les mêmes raisons qui portaient les Alliés à hâter la signature de la paix, déterminaient Napoléon à ne point l'accepter.

La victoire remportée sur Blücher avait rendu à l'Empereur des Français toute sa confiance dans la fortune de ses armes.

Ce sentiment dicta la lettre qu'il adressa à l'Empereur d'Autriche, document historique dont voici le texte:

**Lettre de l'Empereur Napoléon à l'Empereur François. Nogent-sur-Seine, 21 Février 1814.** Monsieur mon Frère et très-cher Beau-Père, J'ai tout fait pour éviter la bataille qui a eu lieu. La fortune m'a souri; j'ai détruit l'armée Russe et Prussienne commandée par le Général Blücher, et depuis, l'armée Prussienne commandée par le Général Kleist. Dans cette situation des choses, et quels que soient les préjugés que l'on a à votre Quartier-Général, mon armée est plus nombreuse en infanterie, cavalerie et artillerie que l'Armée de Votre Majesté, et si l'assurance de ce fait était nécessaire à ses déterminations, je n'ai pas de difficulté de le faire voir à un homme d'un jugement sain, tel que le Prince Schwarzenberg, le C-te Bubna ou le Prince Metternich. Je crois devoir écrire à votre Majesté, parce que cette lutte entre une armée Française et une armée principalement Autrichienne me paraît contraire à ses intérêts, comme aux miens. Si la fortune trahit mes espérances, la situation de votre Majesté n'en sera que plus embarrassante. Si je bats son armée, comment se retirera-t-elle de la France, dont la population est exaspérée au plus haut degré par les crimes de toute espèce, auxquels les Cosaques et les Russes se sont livrés? Dans cet état des choses, je propose à Votre Majesté de signer la paix sans délai sur les bases qu'Elle-même a posées à Francfort, et que moi et la nation française, nous avons adoptées comme notre ultimatum. Je dis plus, ces bases seules peuvent rétablir l'équilibre de l'Europe. Si on était parvenu à imposer d'autres conditions à la France, la paix aurait été de peu de durée. Les plénipotentiaires des Alliés à Châtillon, ont présenté une note dont la connaissance porterait en France l'exaltation et l'indignation au plus haut point. C'est la réalisation du rêve de Burke, qui voulait faire disparaître la France de la carte de l'Europe. Il n'est pas un Français qui ne préférât la mort à subir des conditions qui nous rendraient esclaves de l'Angleterre et rayeraient la France du nombre des Puissances. Elles ne peuvent être dans la volonté de Votre Majesté, et certes elles ne sont pas dans l'intérêt de sa Monarchie. Que l'Angleterre veuille détruire Anvers, et mettre un obstacle éternel au rétablissement de la marine Française . .



Mais vous, Sire, vous, quel est votre intérêt à l'anéantissement de la marine de la France? Votre majesté, par les bases qu'Elle a projetées à Francfort, devient Puissance maritime; veut-elle que son pavillon soit outragé, violé par l'Angleterre, comme il l'a été constamment? Quel intérêt pourrait avoir Votre Majesté à mettre les Belges sous le joug d'un prince protestant, dont un fils montera sur le trône d'Angleterre? Toutefois, ces espérances, ces projets sont au-dessus de la puissance de la Coalition.

La bataille, qui aura lieu contre l'armée de Votre Majesté, fût-elle perdue, j'ai des ressources pour en livrer deux autres, avant qu'Elle soit à Paris, et Paris fût-il pris, le reste de la France ne supporterait jamais le joug qu'on lui propose dans ce Traité, que la politique de l'Angleterre paraît avoir inspiré.

Les convulsions de la nation quadrupleraient son énergie et ses forces. Jamais je ne céderai Anvers et la Belgique.

Une paix, fondée sur les bases de Francfort, peut seule être sincère, et mettre la France dans le cas de s'employer uniquement au rétablissement de sa marine et à la renaissance de son commerce. Si Votre Majesté persiste à subordonner ses propres intérêts à la politique de l'Angleterre et au ressentiment de la Russie, et qu'on ne veuille poser les armes qu'aux conditions affreuses proposées au Congrès, le Génie de la France et la Providence seront pour nous.

Cette soif de vengeance de l'Empereur Alexandre n'est pas fondée: avant d'entrer à Moscou, je lui ai offert la paix; à Moscou, j'ai tout fait pour étouffer l'incendie que ses ordres avaient allumé. Au reste, 200.000 hommes sont en armes à Paris, ils ont appris, par ce que les Russes ont fait, combien leurs promesses étaient fallacieuses; ils savent quel sort leur serait destiné.

Je demande à Votre Majesté d'éviter les chances d'une bataille; je lui demande la paix, une prompte paix, fondée sur la proclamation que le Prince de Schwarzenberg a publiée, sur la déclaration des Puissances Alliées du 1-er Décembre, insérée dans le Journal de Francfort, et sur les bases qui ont été offertes par le Prince Metternich, le Comte Nesselrode et Lord Aberdeen au Baron de S-t Aignan, bases que j'ai acceptées et que j'accepte encore, quoique la position des Alliés soit bien différente de ce qu'elle était alors, et qu'aujourd'hui, pour tout homme impartial, les chances soient pour moi. Me sera-t-il permis de dire à Votre Majesté, que malgré tout ce qu'Elle a fait contre moi, depuis l'envahissement de mon territoire, et le peu de souvenir qu'Elle a gardé des liens qui nous unissent



et des rapports que nos Etats sont appelés à maintenir entre eux pour leur intérêt, je Lui conserve les mêmes sentiments, et ne puis voir avec indifférence que, si Elle refuse la paix, ce refus entraînera le malheur de Sa vie, et bien des maux pour les peuples; tandis que d'un mot Elle peut tout arrêter, tout concilier, et rendre au monde, et surtout au monde Européen, une tranquillité durable. Si j'avais pu être assez lâche pour accepter les conditions des Ministres Anglais et Russes, Elle aurait dû m'en détourner, parce qu'Elle sait que ce qui avilit et dégrade 30 millions d'hommes ne saurait être durable. Votre Majesté peut d'un mot terminer la guerre, assurer le bonheur de Ses peuples et de l'Europe, se mettre à l'abri de l'inconstance de la fortune, et finir les maux d'une nation qui n'est point en proie à des maux ordinaires, mais aux crimes des Tartares du désert, qui méritent à peine le nom d'hommes. Je suppose que Votre Majesté ne peut me demander pourquoi je m'adresse à Elle. Je ne puis m'adresser aux Anglais, dont la politique est dans la destruction de ma marine, à l'Empereur Alexandre, puisque la passion et la vengeance animent tous ses sentiments.

Je ne puis donc m'adresser qu'à Votre Majesté, naguère mon Alliée, et qui, d'après la force de son armée et la grandeur de son Empire, est considérée comme la Puissance principale dans la coalition; enfin, à Votre Majesté qui, quels que soient ses sentiments du moment, a dans ses veines du sang français.—Sur ce, je prie Dieu, Monsieur mon Frère et très-cher Beau-Père, qu'Il veuille avoir Votre Majesté en sa sainte et digne garde.

De Votre Majesté I. et R. le bon frère et gendre,

Napoléon.

En mon quartier-général de Nogent-sur-Seine, le 21 Février 1814.

La réponse de l'Empereur François, empreinte de cet esprit de sage modération qui, durant toute sa vie, n'a cessé de faire le caractère de sa politique, est également un acte d'une trop haute importance, pour que nous ne le conservions ici dans sa noble simplicité.

#### **Réponse de l'Empereur François. Chaumont 27 Février 1814.**

Monsieur mon Frère et très-cher Beau-Fils, La lettre, que Votre Majesté Impériale m'a adressée de Nogent-sur-Seine, le 21 de ce mois, m'est parvenue.

Je lui répondrai avec la franchise que, de tout temps j'ai mise dans mes rapports avec Elle. Le grand, le seul but, auquel tendent nos efforts et ceux de mes Alliés, est le rétablissement de la paix générale. Cette paix ne peut se concevoir sans un véritable équilibre politique. Vingt années de calamités et de désolation ont plus que démontré cette vérité. L'édifice social, ébranlé dans tous ses fondements par la révolution française et par l'extrême extension de cette Puissance, ne peut être raffermi que par la paix générale. Ce n'est que le jour où des envahissements sur le continent ne seront plus faciles, où la France, comme les autres Etats, pourra jouir paisiblement des fruits de son industrie, où leur commerce refleurira, que tant de sang n'aura pas été répandu en vain.

Les grandes Puissances Alliées ont prouvé, par le projet qu'elles ont présenté à Châtillon, qu'une politique sage leur fait une loi de ne pas étendre leurs vues pour leur propre compte au delà des bornes que demande l'intérêt général. En rentrant dans de justes dimensions, en créant des Etats intermédiaires et indépendants, elles prouvent que toute vue ambitieuse, tout sentiment de vengeance est loin de leur pensée, et que tous leurs calculs sont subordonnés au vœu du repos en Europe.

L'Angleterre, accusée de vouloir mettre un obstacle éternel au rétablissement de la marine française et de son commerce, rend à cette Puissance ses Colonies; accusée de viser à la domination universelle des mers, elle protège la reconstruction de la Hollande sur une échelle renforcée et propre à garantir son existence, contre des Puissances voisines, d'assurer son commerce, de la protéger par une marine, et de balancer les intérêts entre les deux grandes Puissances maritimes.

Si le sort devait appeler un Prince de la maison d'Orange à être l'époux de la Princesse Charlotte d'Angleterre, il entre bien explicitement dans la détermination des Puissances d'empêcher, par des lois fondamentales, tout accroissement de pouvoir qui pourrait résulter de cette union; les branches de la maison d'Orange se sépareraient, et l'expérience des siècles a prouvé combien chez les Puissances les rapports de familles sont subordonnés aux grands intérêts des Etats.

Votre Majesté Impériale devrait trop connaître ma marche politique, pour ne pas être convaincue que jamais elle ne sera subordonnée à aucune impulsion, étrangère aux intérêts de mes peuples.

Elle connaît également assez la noblesse des sentiments de l'Empereur de Russie, pour être persuadée qu'aucune idée de vengeance, contraire à Sa religion et à Ses principes, ne saurait influencer sur ses déterminations.



Le premier intérêt de tous, celui qui rend l'alliance de l'Europe indissoluble, est le besoin de la paix, et la paix n'existerait que de nom aussi longtemps que Votre Majesté serait en guerre avec l'Angleterre. Loin de me refuser à la paix, mes soins et mes efforts visent uniquement à l'atteindre, mais, je le répète, cette paix ne peut plus être que générale; nous n'eussions rien fait, si nous ne menions les négociations à ce terme heureux, et ce n'est qu'à Châtillon que ce but peut être atteint.

Le silence, que le Duc de Vicence garde depuis plusieurs jours, m'a porté, moi et mes Alliés, à ordonner à nos plénipotentiaires une démarche péremptoire dans le sens du projet qui y a été remis. Il ne dépend plus aujourd'hui que de Votre Majesté Impériale d'assurer le bonheur de ses peuples, et de mettre, dans le terme le plus court, fin aux calamités qui les désolent.

Agréez, Monsieur mon Frère, les assurances, etc.

**Terme fixé par les plénipotentiaires pour la clôture des conférences.** La démarche péremptoire que l'Empereur François venait ainsi d'annoncer à Napoléon, fut faite à Châtillon le 28 Février.

Les Représentants des quatre Puissances invitèrent le Duc de Vicence à se prononcer, dans un certain terme donné, sur l'acceptation ou le rejet du Traité préliminaire; ils lui abandonnèrent de fixer le temps qui lui serait indispensable pour recevoir à ce sujet les décisions de son Gouvernement; enfin, ils lui annoncèrent que, si à l'expiration du terme fixé, les réponses de sa Cour n'étaient point arrivées, ou si elles n'étaient pas d'accord en substance avec la base établie dans le projet des Alliés, en ce cas, la négociation serait regardée comme terminée, et que les plénipotentiaires des Cours Alliées retourneraient au Quartier-Général.

Mr. de Caulincourt demanda et obtint un délai de dix jours pour attendre les ordres définitifs de son Maître.

Dans l'intervalle, les plénipotentiaires des quatre Cours s'épuisèrent vainement en conjectures sur les décisions que Napoléon pourrait transmettre à son plénipotentiaire.

«Dans les loisirs de la méditation, écrivait le Comte Razoumoffsky (et nous en avons beaucoup ici) on pouvait multiplier ces suppositions à l'infini».

Le Comte Stadion soumit en conséquence aux Monarques Alliés une série de questions qui embrassait toutes les hypothèses possibles, soit que

le Cabinet des Tuileries cherchât à éluder les propositions qui lui avaient été faites, soit qu'il essayât de les modifier.

Pour trancher la difficulté qu'entrevoyaient les plénipotentiaires réunis à Châtillon, on leur prescrivit de prendre *ad referendum* les réponses du Cabinet des Tuileries, quelles qu'elles fussent, et de les transmettre simplement au quartier-général des Monarques.

Cette instruction avait été arrêtée d'un commun accord à Chaumont, le 7 Mars.

Cependant, le 10 Mars arriva sans que le négociateur français fût à même de produire la réponse catégoriquement exigée par les Alliés.

Ce jour-là, Napoléon échouait devant Laon, dans son attaque contre Blücher. L'Empereur des Français s'était flatté sans doute d'écraser les Prussiens avant de répondre aux négociateurs de Châtillon.

Dans cette attente, soit qu'il ait laissé le Duc de Vicence sans instruction aucune, soit qu'il lui ait prescrit de chercher uniquement à gagner du temps, il est certain que ce dernier se trouvait hors d'état de se prononcer nettement sur le projet du traité préliminaire qu'on lui avait communiqué dix jours auparavant.

Pour dissimuler son embarras, le Duc de Vicence, produisit en Conférence un mémoire volumineux en forme *d'observations*, dissertation diffuse dans laquelle on discutait vaguement sur le passé, le présent et l'avenir des rapports politiques de l'Europe, mais qui ne renfermait aucune conclusion sur la question du Traité préliminaire.

Le plénipotentiaire de Russie, en rendant compte de la substance de ce Mémoire, croyait ne pas s'éloigner de la vérité, en affirmant que ce travail n'était point l'ouvrage du Cabinet des Tuileries, et qu'il semblait plutôt avoir été improvisé dans les bureaux de M. de Caulincourt, dans l'unique but de ne point laisser écouler la journée du 10, sans avoir rompu le silence.

Le stratagème n'était point assez habilement conçu, pour que les Cabinets Alliés eussent pu se méprendre sur le but de la conduite dilatoire que le plénipotentiaire français voulait suivre.

De leur côté, les Alliés avaient repris courage. La journée de Laon avait effacé le souvenir de la défaite de Blücher. La grande armée avait repris l'offensive. L'Empereur Alexandre avait réussi à donner enfin aux mouvements du Prince Schwarzenberg une impulsion plus forte et plus décisive.

Dans cet état des choses, les Cabinets Alliés résolurent de couper court

à toute tentative ultérieure que ferait Mr. de Caulincourt pour traîner la négociation en longueur.

Les plénipotentiaires des quatre Puissances reçurent donc l'ordre d'inviter le Duc de Vicence à se prononcer dans les 24 heures, et de se décider, soit à accepter le traité pur et simple, soit à le rejeter, soit à présenter un contre-projet.

Dans cette dernière supposition, les plénipotentiaires n'étaient autorisés toutefois à prendre le contre-projet français *ad referendum* que dans le cas où ils s'accorderaient en substance avec la base du traité approuvé par les Monarques Alliés.

Dans le cas contraire, ils avaient ordre de ne pas accepter le contre-projet et de déclarer la négociation rompue.

Le 13 Mars, le Comte Razoumoffsky s'acquitta, de concert avec ses collègues, de la sommation qu'ils étaient chargés d'adresser au Duc de Vicence.

Celui-ci annonça qu'il présenterait un contre-projet, et le remit effectivement dans la journée du 15.

Mais avant de donner une idée de cette pièce, il ne sera pas sans intérêt de rapporter une circonstance qui en précéda la remise.

**Dépêche interceptée, adressée, à Mr. de Caulincourt par le Duc de Bassano.** Le 12 Mars, une dépêche, adressée à Mr. de Caulincourt par le Duc de Bassano, avait été interceptée par les Alliés.

Ce document jette une nouvelle lumière sur la manière dont Napoléon envisageait encore alors la position, qu'il était loin de considérer comme désespérée:

«Sa Majesté pense, M. le Duc, (écrivait Mr. Maret) que lorsque vous remettrez votre réponse, la véritable négociation commencera. Vous demanderez aux plénipotentiaires si leur premier projet est leur ultimatum. Si tel était le cas (ce qui n'est nullement probable) la négociation serait nécessairement rompue, car S. M. ne peut pas faire la paix à de telles conditions.

Si ce premier projet n'est pas leur ultimatum, vous en discuterez avec eux les modifications pour arriver à une seconde proposition ou, s'ils le veulent, à un véritable ultimatum, sur lequel S. M. aura à se décider.

Les Alliés demandent la remise en dépôt des places de Besançon, Belfort et Huningue. C'est la première fois qu'on a vu proposer de remettre les forteresses des pays qui n'étaient pas cédés.



Pourquoi n'ont-ils pas demandé aussi que nous leur remissions nos fusils et nos canons?

Une telle proposition ressemble beaucoup à celle que firent les Romains aux Carthaginois, à la fin de la troisième guerre punique; ils commencèrent par leur demander l'abandon de leurs vaisseaux et de leurs machines de guerre, et après l'avoir obtenu, ils leur déclarèrent qu'il fallait quitter Carthage, attendu que le sénat romain avait ordonné qu'elle fût brûlée.

S. M. considère, M-r. le Duc, le contre-projet que vous présenterez, comme une réponse qui tend à mettre en mouvement la négociation et doit amener des explications qui conduisent à s'entendre, s'il est possible de se rapprocher.

S. M. veut la paix, mais elle ne veut pas la faire à des conditions plus onéreuses que celles auxquelles les Alliés seraient véritablement disposés à consentir».

Les directions dont nous venons d'indiquer la tendance, étaient trop éloignées des principes adoptés par les Cabinets Alliés, pour qu'un rapprochement entre les deux parties fût dans l'ordre des choses possibles.

**Contre-projet présenté par M-r. de Caulincourt.** Aussi, le contre-projet que Mr. de Caulincourt présenta dans la séance du 15 Mars, ne répondait-il d'aucune manière aux bases posées par les Alliés.

Nous nous abstiendrons d'analyser cette pièce qui ne laissait aux plénipotentiaires des quatre Puissances aucun doute sur le parti qu'ils avaient à prendre. Il suffira ici de dire que le contre-projet français mettait en avant des idées entièrement opposées à celles, invariablement arrêtées par les quatre Puissances. Entre autres prétentions inadmissibles, ce projet contenait la demande de céder le Royaume d'Italie au Prince Eugène; de conserver Lucques et Piombino à la Princesse Elise; la principauté de Neuchâtel à Berthier; de réintégrer le Roi de Saxe dans tous ses états; de maintenir la France dans la possession de l'île d'Elbe; de réunir les îles Ioniennes au royaume d'Italie; enfin, de restituer à la France toutes les colonies qu'elle possédait à la paix d'Amiens.

Il semblerait que Mr. de Caulincourt, en articulant toutes ces demandes, ne se faisait guère illusion sur l'accueil qu'elles obtiendraient. Nous en trouvons la preuve dans le rapport que le C-te Razoumoffsky adressa au Cabinet Impérial, pour l'instruire du résultat de cette conférence:

«Le Duc de Vicence (écrivait-il au C-te Nesselrode) a montré dans tout le

cours de la séance, une agitation et un défaut de contenance extrêmes. Les lèvres et les mains lui tremblaient en lisant son contre-projet».

Bien que le rejet de cette pièce fût considéré par les plénipotentiaires Alliés comme inévitable, ils jugèrent néanmoins à propos, vu la proximité du quartier-général, d'en référer préalablement à la décision des Monarques.

Elle ne se fit pas attendre. Leurs Majestés furent unanimement d'avis que le moment de rompre la négociation était venu.

**Déclaration remise par les plénipotentiaires à M. de Caulincourt.** Les plénipotentiaires Alliés reçurent en conséquence l'ordre formel de remettre par écrit une déclaration, par laquelle ils exposeraient la marche que les négociations avaient suivie dès l'ouverture du Congrès, retraceraient les efforts que les plénipotentiaires avaient vainement tentés pour en venir à un accommodement, annonceraient enfin que leurs pouvoirs étaient éteints et les conférences de Châtillon rompues.

Voici la conclusion de cette pièce remarquable:

«Les Plénipotentiaires des Cours Alliées sont chargés de déclarer que, «fidèles à leurs principes et en conformité avec leurs déclarations antérieures, les Puissances Alliées regardent les négociations entamées à Châtillon comme terminées par le Gouvernement français. Ils ont ordre d'ajouter «à cette déclaration celle, que les Puissances Alliées, indissolublement «unies pour le grand but, qu'avec l'aide de Dieu elles espèrent atteindre, «ne font pas la guerre à la France, qu'elles regardent les justes dimensions «de cet empire comme une des premières conditions d'un état d'équilibre «politique, mais qu'elles ne poseront pas les armes, avant que leurs principes n'aient été reconnus et admis par son Gouvernement».

Le 18 Mars, les représentants des quatre Puissances s'acquittèrent de cette démarche. Le négociateur français objecta qu'il ne pouvait considérer sa mission comme terminée; que la rupture du Congrès ne saurait être imputée à son Gouvernement; que loin de là, ce dernier serait toujours prêt à continuer et à reprendre la négociation sous telle forme qui pourrait amener le plus promptement possible la cessation de la guerre.

A ces réflexions, les plénipotentiaires alliés se contentèrent de répondre que par le fait de leur déclaration, leurs pouvoirs étaient éteints, et toute discussion ultérieure rendue impossible.

**Rupture des Conférences de Châtillon.** Ces explications furent consignées de part et d'autre dans un protocole final.



La séance du 19 Mars fut consacrée à cette formalité.

Elle eut le caractère d'une séparation définitive et servit de clôture au Congrès de Châtillon.

**Opinion de la Cour de Russie sur les réponses de Lord Castle-reagh et du Baron de Hardenberg aux questions proposées par le Cabinet de Vienne, à Troyes le 3/13 Février 1814.**

Sa Majesté l'Empereur de Russie a pris en mûre considération les réponses faites par les Ministres d'Autriche, d'Angleterre et de Prusse, aux questions proposées par le Cabinet de Vienne.

La première de ces questions ayant pour objet de caractériser le but pour lequel on est entré en guerre, Sa Majesté croit devoir s'expliquer envers Ses Alliés sur ce sujet d'une manière historique et sincère.

Les Cours Alliées connaissent dans quelle circonstance Sa Majesté a pris les armes, afin de résister à l'envahissement de Son Empire, et de quelle manière l'ennemi fut expulsé de son territoire, après des pertes immenses. Cet événement mettait Sa Majesté dans la situation de pourvoir à la sûreté immédiate de Ses Etats, mais loin de préférer la tranquillité qui pouvait résulter d'un accommodement temporaire avec la France, Sa Majesté se décida à entreprendre la délivrance de l'Europe. Ni les chances, ni les dangers d'une guerre prolongée loin de ses frontières, ni les obstacles qui s'opposèrent à la résolution des autres Puissances de se réunir à Elle, ni les conseils égoïstes ou timides ne purent ralentir son zèle.

L'accession de la Prusse commença à justifier Ses espérances. Au moment où cette Puissance se décida à réunir ses armes à celles de la Russie, *le but immédiat de la guerre* ne pouvait qu'être proportionné à la probabilité de leurs succès et à l'étendue de leurs moyens. Le traité dut être rédigé en conséquence dans le même esprit. L'adhésion de l'Autriche devait former le complément de cette union nécessaire au salut de l'Europe. Les raisons qui obligèrent la Cour de Vienne à différer cette décision, donnèrent le temps à l'ennemi de paraître avec de grandes armées dans le centre de l'Allemagne, qu'il tenait sous son joug. Dans l'alternative de se retirer sans combattre, de livrer sans résistance au moins la Saxe et la Silésie au pouvoir de l'ennemi, et de tromper ainsi, sans faire aucun effort, les espérances des Allemands, Sa Majesté et Son Auguste Allié se décidèrent pour le parti le plus honorable. Le sort des armes ne se déclara pas tout-à-fait en leur faveur, mais la constance inébranlable montrée dans les revers, donna lieu à un ordre de choses qui permit à l'Autriche



d'entrer dans un plan qui pouvait la conduire à s'unir aux deux Puissances confédérées.

Le premier pas vers cette union fut une tentative d'obtenir la paix de la France: les Alliés n'ignorent pas combien Sa Majesté regardait alors toute transaction de ce genre, comme incapable de les mener à aucun but digne des sacrifices déjà faits et correspondant à l'avantage des circonstances. On opposait alors les chances de la guerre contre des projets plus étendus, qui ne pouvaient s'obtenir que par les armes. Sa Majesté persista à préférer les dangers d'une lutte qui offrait des probabilités de succès à un arrangement qui aurait laissé l'Europe dans les fers, et il résulta de toutes ces combinaisons, l'alliance heureuse à laquelle nous devons à l'aide de la Providence tous les succès qui sont arrivés depuis. Cependant au moment où l'Autriche se décida à se réunir à la Russie et à la Prusse, ces succès étant encore incertains, *le but de la guerre* dût être nécessairement déterminé par la nature et la situation des choses à cette époque, et ce fut cette règle qui dicta leurs engagements réciproques.

Conduits par la victoire à Francfort, les Alliés proposèrent à la France, les bases d'une pacification que l'on regardait comme correspondante avec les avantages obtenus; on aurait alors appelé ces bases *le but de la guerre*.

Sa Majesté aime à rappeler ici les obstacles qu'Elle a opposés à l'idée d'une négociation précipitée. Elle a dû à plusieurs reprises, s'opposer aux projets de cette sorte, non par aversion pour la paix, mais parce qu'Elle avait calculé que le temps ne pouvait que nous offrir des chances heureuses et décider, pour ainsi dire, à nos propres yeux notre supériorité sur l'ennemi.

Les Puissances ont eu raison de s'applaudir de cette marche, puisque c'est à Elle seule que l'on doit tous les avantages incalculables qui résultent de la différence entre les bases de Francfort et celles de Châtillon, c'est-à-dire le recouvrement de possessions, sans lesquelles la Hollande, l'Allemagne et l'Italie auraient été perdues au premier mouvement offensif de l'ennemi.

Tout ce récit prouve évidemment que le but de la guerre n'a jamais été stipulé d'une manière péremptoire, mais que ce même but a varié selon les événemens.

Revenant maintenant au point où nous sommes parvenus, Sa Majesté croit que la situation dans laquelle les deux armées belligérantes sont placées, ne permet plus d'autre développement utile, que celui qui peut résulter du sort des combats; tout autre arrangement exigerait pour son

exécution réelle, un temps qui mettrait l'ennemi dans le cas de se rétracter impunément, s'il a le temps de respirer et de raffermir l'opinion publique vacillante sur sa destinée personnelle. La destruction de son pouvoir politique n'est pas le premier but de l'effort que l'on va faire, mais il peut le devenir si la fortune des armes, l'exemple de la capitale et les dispositions manifestes des Provinces, autorisent les Alliés à l'avouer ouvertement.

Sa Majesté ne partage pas la manière de voir des Alliés sur le peu d'importance qu'ils paraissent mettre à la déchéance de Napoléon, si elle pouvait devenir une mesure justifiée par la prudence.

Elle la regarderait au contraire comme l'accomplissement de la délivrance de l'Europe, comme le plus grand exemple de justice et de morale que l'on pourrait offrir au monde, et enfin comme le plus grand bonheur qui pourrait arriver à la France, dont la situation intérieure ne peut jamais être indifférente au repos de ses voisins.

Personne plus que Sa Majesté Impériale n'est persuadée de l'incertitude des événemens militaires, cependant Elle ne saurait considérer un échec, ou même une bataille perdue, comme un désastre qui nous priverait dans un seul jour, du fruit de nos victoires. Elle a médité sérieusement sur notre situation et Elle est convaincue que le bon esprit des généraux, la bravoure des troupes, la supériorité de notre cavalerie, les renforts qui sont en marche et l'esprit public qui anime les nations, nous préserveraient de descendre aussi bas qu'on l'a représenté.

S'il existe un danger qui pourrait nous menacer d'un pareil malheur, ce serait de voir les alarmes, contenues dans les différens mémoires, se communiquer aux armées, mais elles ont donné des preuves d'une trop grande fermeté, pour être accessibles à des impressions pareilles.

Quant aux difficultés qui peuvent résulter de l'occupation militaire de Paris, Sa Majesté croit qu'elles sont exagérées; cette capitale pensera elle-même assez à sa sûreté et à sa conservation, pour se concerter de bonne foi avec les Alliés, sur tout ce qui concerne sa tranquillité, et on ne doit pas supposer de la trouver dans un état de dissolution complète.

Sa Majesté ne s'oppose nullement à ce que l'on continue les négociations de Châtillon, en répondant à la dernière demande du Duc de Vicence qui concerne les éclaircissemens qu'il désire sur l'état futur de l'Europe, dans le cas où la France rentrerait dans ses anciennes limites. Cette réponse peut être concertée entre les Alliés et arrêtée dans l'esprit du protocole dont on est convenu à Langres sur ce sujet.

Quant à l'armistice demandé dans la lettre adressée au Prince de



Metternich, Sa Majesté regarde cette marche du plénipotentiaire français premièrement, comme contraire aux formes de la négociation existante: il est aisé de dévoiler les intentions de l'adversaire dans cette violation de la règle, et ce serait entrer dans ses desseins, que de donner suite à la manière et aux termes qu'il à choisis pour introduire une question de cette importance, et pour ce qui regarde le mérite réel de la demande, Sa Majesté croit qu'un armistice, dans la circonstance actuelle, ne serait utile qu'à l'ennemi, et qu'il ne convient pas de se laisser arrêter par un piège qui deviendra encore plus dangereux, à mesure que le temps aura donné à Napoléon de nouveaux moyens de sentir ses forces et de se dégager de ses promesses. Le plus grand de ces moyens serait celui de persuader aux Français que leur Maître actuel continuera dans tous les cas, à régner et à peser sur eux.

Cette conviction les porterait infailliblement à se réunir autour de lui avec un empressement dicté par la crainte, et à se justifier de l'indifférence ou de l'aversion qu'ils ont montrée jusqu'à présent à se prêter à ses vues d'armement et de défense nationale.

Sa Majesté est convaincue que dans la crise actuelle, comme dans celles qui l'ont précédée toutes les probabilités sont en faveur d'un résultat heureux, si les Alliés continuent dans cette union de vues et d'efforts qui les a guidés jusqu'à présent dans leur but principal, *la destruction des armées ennemies*. Avec la bonne intelligence, les succès seront complets et les revers faciles à remédier.

L'Empereur ne croit pas que le moment de s'arrêter soit encore arrivé et espère, comme dans les circonstances précédentes, que de nouveaux événemens nous l'indiqueront avec plus de sûreté.

à Troyes le 3/15 Février 1814.

**Traité de quadruple Alliance de Chaumont.** **17 Février**  
**1 Mars** **1814.**

Si l'on se replace au milieu des circonstances dont nous venons de rendre compte, on concevra combien la scène des affaires politiques était alors mobile, combien leur aspect changeait chaque jour, à chaque instant. Les cabinets, continuellement en suspens entre l'espérance et la crainte, portaient leurs regards inquiets, tantôt sur le théâtre des opérations militaires, tantôt sur la marche des négociations de Châtillon.

La question de guerre et de paix tenait à un fil. Une bataille gagnée pouvait terminer l'une; l'autre dépendait d'un trait de plume de Mr. de Caulincourt.



Quelle que fut la divergence des opinions ou des vœux que formaient à cet égard les quatre Puissances, elles étaient néanmoins unanimement guidées par une seule pensée qui dominait toutes les autres. Elles éprouvaient également le besoin de rester *invariablement unies* entr'Elles. Cette nécessité se faisait sentir avec une égale force, soit que la guerre fut poursuivie à outrance, soit que la paix fût conclue avec Napoléon.

Dans le premier cas, les Cabinets reconnaissaient l'importance de combiner tous leurs efforts pour abattre l'ennemi commun. Dans le second, ils prévoyaient l'indispensable besoin de resserrer encore les liens qui les unissaient, afin d'opposer une résistance inébranlable aux projets d'envahissement et de vengeance auxquels il fallait s'attendre de la part d'un ennemi profondément humilié.

Cette double pensée, dont les cabinets Alliés appréciaient de plus en plus la valeur, à mesure que se prolongeait l'incertitude qui environnait encore les négociations de Châtillon, donna naissance au traité de quadruple Alliance conclu à Chaumont le 1 Mars 1814.

Par cette transaction les cours de Russie, d'Autriche, de Grande-Bretagne et de Prusse, contractaient entr'Elles un double engagement:

1. «Pour le cas où la France refuserait d'accéder aux conditions de la paix proposée, les quatre Puissances s'engageaient solennellement, l'une envers l'autre, de consacrer tous les moyens de leurs Etats respectifs à la poursuite vigoureuse de la guerre et de les employer dans un parfait concert, afin de se procurer à Elles-mêmes et à l'Europe une paix générale sous la protection de laquelle les droits et la liberté de toutes les nations puissent être établis et assurés. Art. 1».

A cet effet les cours de Russie, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse promettaient de tenir en campagne chacune 150.000 hommes au complet, sans compter les garnisons, et de les employer activement contre l'ennemi commun. Art. 1.

De plus, la Grande Bretagne s'engageait à fournir un subside de cinq millions l. st. pour le service de l'année 1814 à répartir en parties égales entre les trois Puissances. Art. 3.

Les hautes parties contractantes promettaient enfin de ne pas négocier séparément avec l'ennemi et de ne point poser les armes, avant que l'objet de la guerre mutuellement convenu et entendu, n'ait été atteint. Art. 2.

2. Pour le cas où la France accepterait les conditions de paix proposées, les quatre Cours convenaient entr'Elles «d'entrer sans délai dans des engagements définitifs pour la protection de leurs Etats respectifs en



Europe contre toute atteinte que la France voudrait porter à l'ordre des choses résultant de cette pacification. Art. 5».

Dans cette vue, les 4 Cours établissaient en principe que si désormais l'une d'elles était menacée d'une attaque de la part de la France, les autres employeraient tous leurs efforts pour la prévenir par une intervention amicale (art. 6) mais que pour le cas où ces efforts resteraient sans effet, Elles viendraient immédiatement au secours de la Puissance attaquée avec un corps de 60.000 hommes (Art. 7), se réservant au besoin d'augmenter ce corps auxiliaire par des secours additionnels. (Art. 11).

Finalement, pour assurer à leurs engagements le plus de stabilité possible, les Alliés étaient convenus d'en étendre la durée à *vingt ans*. (Art. 16).

Le traité de Chaumont était accompagné de deux actes séparés.

Le premier déterminait le but de la guerre, en établissant la reconstruction des différens Etats de l'Europe sur la base des arrangemens éventuels dont nous avons déjà rendu compte, en partant des conférences de Châtillon.

Par le second acte additionnel, l'Angleterre s'engageait, pour l'année 1814, à pourvoir à l'entretien de la flotte russe et de ses équipages dans les ports de la Grande-Bretagne: dépense évaluée à 500.000 l. st.

Telle est la substance des stipulations contractées à Chaumont. En associant l'Angleterre au système des trois Puissances du continent, le traité servait de complément aux actes de Reichenbach et de Töplitz, et élevait contre les envahissemens de la France une barrière insurmontable.

Pendant près de vingt ans, ce système de quadruple alliance, fondé à Chaumont et confirmé depuis par le traité de Paris de 1815 et les actes d'Aix-la-Chapelle, a constitué la garantie la plus solide de la tranquillité de l'Europe, et si de nos jours l'ordre social se trouve menacé de nouveau d'être ébranlé dans sa base, c'est parceque la Grande-Bretagne, oubliant l'expérience du passé, a commencé par affaiblir et fini par dissoudre les liens qui l'attachaient à ses Alliés du continent.

A l'époque dont nous parlons, le traité de Chaumont exerça l'influence la plus heureuse sur les relations mutuelles des Cabinets. Après leurs dissensions récentes, le moral de la coalition avait besoin d'être retrempe. Le grand intérêt de rester indissolublement unis pour la guerre, comme dans la paix, réclamait un gage nouveau et une manifestation sincère. Le traité de Chaumont remplissait ce but. C'est ainsi que nos négociations

marchaient d'un pas égal avec nos soldats. et que la politique assurait le succès de nos armes.

De même que les actes de Reichenbach et de Toeplitz nous avaient frayé la route de Leipsic, de même aussi le traité de Chaumont avait été là pour fortifier la grande Alliance au moment où l'Empereur Alexandre était à la veille de la conduire aux portes de Paris.

Nous avons déjà dit sous quelles circonstances la décision de marcher sur la capitale, avait été définitivement arrêtée. Il nous reste à passer en revue les grands événements qui accompagnèrent cette détermination.

**Événemens qui accompagnèrent l'entrée des Alliés à Paris; la chute de Napoléon et la restauration des Bourbons. 24 Mars—23 Avril.** Tout semblait se réunir pour en accélérer le succès. Napoléon, frappé d'un inconcevable aveuglement, s'obstinait à se croire en présence de la grande armée, tandis que celle-ci s'avancait rapidement sur la route de Paris. Les corps des maréchaux Mortier et Marmont étaient hors d'état de lui opposer une résistance efficace. Après avoir essuyé à la Fère-Champenoise une perte considérable, ils cherchaient, avec les débris de leurs troupes, à couvrir la Capitale; tandis que l'Empereur Alexandre poursuivait avec une admirable fermeté son grand plan de ne mettre fin à la guerre que dans la capitale de l'ennemi commun.

Le 26 le quartier-général de Sa Majesté était à Treffaux, le 27 à Coulonmiers, le 28 à Juincy, le 29 à Bondy. Le 30, l'Empereur assistait à la bataille qui se livrait aux portes de Paris. Le 31, elles s'ouvrirent par une capitulation qui recommandait la capitale de la France à la magnanimité des Alliés. Ce furent là les termes dans lesquels le Colonel Michel Orloff stipula la reddition de Paris.

Ici nous touchons au moment où deux faits d'une importance immense allaient s'accomplir: la chute de Napoléon et la restauration des Bourbons.

Pour nous rendre compte de ces deux grands événemens, il est nécessaire de rappeler en peu de mots les circonstances dont ils furent précédés.

Nous avons vu quelles étaient les intentions de l'Empereur Alexandre à Francfort, à Langres, à Troyes. Partout sa pensée avait été la même. Poursuivre la guerre à outrance; ne pas transiger avec un ennemi perfide; détruire ses armées; renverser son pouvoir, afin d'établir la paix de l'Europe sur une base désormais inébranlable, telles étaient les idées que l'Em-



pereur Alexandre n'avait cessé de nourrir depuis l'entrée des Alliés en France.

Mais sa pensée, vouée en entier à la recherche des moyens de mettre un terme à la prépondérance tyrannique de Napoléon, n'avait pas embrassé dans toute leur étendue les conséquences qu'amènerait la chute de ce pouvoir gigantesque qui jusqu'alors dominait la France.

Il résultait de là un certain vague dans les délibérations des Alliés, toutes les fois qu'il s'agissait de porter leurs regards sur l'avenir. Nous avons vu que dans plus d'une occasion la grave question d'un changement de dynastie avait été soulevée par les Cabinets. Nous avons remarqué aussi le soin que l'Empereur Alexandre mettait à écarter cette discussion comme prématurée et comme intempestive. Soit qu'il répugnât à l'idée d'agiter avant le temps une question d'autant plus délicate qu'elle n'était pas indifférente aux sentimens personnels de l'un de ses intimes Alliés, soit qu'il accordât peu de confiance au rétablissement d'une Royauté, devenue en quelque sorte étrangère à la France, Il éprouvait une grande hésitation à se prononcer sur un changement de dynastie, en faveur duquel on n'avait remarqué jusqu'alors que peu de sympathie dans les provinces occupées par nos armées.

L'incertitude qui pesait ainsi sur les destinées de la France, et le vague qui régnait à ce sujet dans les conseils des Alliés, devaient doublement se faire sentir à mesure que les événemens de la guerre marchaient vers un dénouement final.

Dans cette circonstance grave, il fut donné à l'énergie d'un homme supérieur d'exercer une grande influence sur l'état des choses et de fixer avec plus de précision les idées de l'Empereur Alexandre sur le sort de la France.

**Mémoire présenté à l'Empereur Alexandre par le G-ral Pozzo di Borgo avant l'entrée des Alliés à Paris.** C'est le Général Pozzo di Borgo qui fut appelé à prendre alors une part active aux événemens qui allaient en peu de jours changer le Gouvernement de ce pays, mettre fin à la puissance de Napoléon et relever le trône des Bourbons.

Connaissant la France depuis de longues années, habitué à la mobilité des intérêts comme à la légèreté des hommes de ce pays, persuadé surtout de l'influence que l'exemple de la capitale exercerait sur le reste de l'Empire, le Général Pozzo n'avait cessé de soutenir que le Gouvernement de Napoléon croûlerait dès l'instant où l'on parviendrait à créer en France

un *intérêt national* et à porter l'opinion publique à se prononcer librement en faveur de la restauration.

Ces idées, qu'il considérait comme le seul moyen vraiment pratique de sortir de l'incertitude où les Alliés se trouvaient placés, firent l'objet d'un mémoire que le Général Pozzo adressa à l'Empereur, et dont nous allons tirer les passages suivans :

« Votre Majesté va porter ses armes victorieuses à Paris. La prise de cette capitale doit faire changer de nature à la guerre et amener une conclusion heureuse. Paris conquise sans d'autre but que la gloire, n'accomplirait pas entièrement les desseins bienfaisans de V. M., c'est à dire le renversement du pouvoir politique de Napoléon et en conséquence l'occasion offerte à la France, délivrée de la tyrannie, de se donner un Gouvernement stable et pacifique. L'exécution de ce projet ne peut commencer qu'avec l'occupation de cette grande ville : de ce moment et avec la prudence convenable, le succès devient très probable.

Lorsqu'un homme qui, comme Bonaparte, s'est élevé à une si haute situation, est universellement détesté par l'usage tyrannique qu'il fait de son pouvoir, perd par des malheurs mérités l'opinion qu'il avait inspirée de ses forces et de sa fortune, et que la haine du public, excitée par sa tyrannie, se réunit au mépris produit par sa faiblesse, la moindre impulsion amène sa chute. Cette vérité, V. M. a pu la lire dans la physionomie de tous les Français. Il ne s'agit donc plus que du mode que l'on doit tenir pour arriver à la catastrophe.

Il est de toute nécessité d'attirer Paris dans le grand projet de changement politique. Le premier moyen d'y parvenir est d'assurer à la ville la tranquillité et les subsistances.

Paris, une fois satisfaite et tranquille sur son sort immédiat, on tâchera de réunir une autorité qui représente provisoirement la France. Le corps législatif et la minorité même de ce corps, suffirait pour parler au nom de la nation. Les actes qui partiraient de Paris, aidés de toute l'influence de la capitale, ne pourraient manquer d'avoir un grand effet.

Le premier de ces actes devrait être une proclamation qui déclare Napoléon déchu du trône.

Le second l'établissement d'un Gouvernement provisoire suprême jusqu'à tant que la nation soit plus régulièrement consultée dans son vœu, pour en fixer un permanent.

A peine la déchéance sera prononcée, les Alliés devraient déclarer par un acte formel qu'ils ne reconnaissent d'autre ennemi en France que Napoléon et ceux qui lui obéissent, et qu'en conséquence ils se regardent en

paix avec toutes les autorités et avec toutes les provinces qui accèdent à l'acte du corps législatif.

Si, par malheur, il n'existait pas de députés de ce corps en nombre suffisant, et qu'il fut impossible de les réunir promptement, alors on sonderait l'opinion de la commune de Paris, qui pour le moment assumerait à elle seule de parler à la France.

Dans cet aperçu on ne peut que mettre en avant quelques règles générales de conduite. Le caractère véritable des affaires ne se développe qu'au moment de l'exécution. La dextérité des hommes qui seront employés pour les traiter, influera sur la réussite. Car les difficultés sont toujours proportionnées à l'habileté de ceux qui doivent les vaincre.

Les considérations, renfermées dans le mémoire dont nous venons de résumer la substance, ne furent point perdues pour l'Empereur Alexandre. Elles devinrent le germe de toutes les grandes mesures qu'il prit, dès son entrée à Paris, pour porter le dernier coup à l'autorité chancelante de Napoléon, et préparer la France à changer de Gouvernement.

Nous allons présenter ces mesures dans leur vaste ensemble:

**Entrée des Alliés à Paris 31 Mars. Déclaration publiée d'ordre de l'Empereur.** Le 31 Mars, pendant que l'Empereur Alexandre, à la tête de ses gardes, faisait son entrée à Paris, le Comte Nesselrode rédigeait d'après ses ordres la déclaration solennelle par laquelle les Alliés faisaient connaître hautement à la France: *qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec aucun de sa famille.*

Par ce même acte, les Alliés annonçaient de plus:

«Qu'ils accueilleraient le vœu de la nation française.

«Que si les conditions de la paix devaient renfermer de plus fortes garanties lorsqu'il s'agissait d'enchaîner l'ambition de Bonaparte, elles seraient plus favorables lorsque, par son retour vers un Gouvernement sage, la France offrirait elle-même l'assurance de ce repos;

Finalement, les Alliés invitaient le Sénat à désigner un Gouvernement provisoire qui puisse pourvoir aux besoins de l'administration et préparer la constitution qui conviendrait au peuple français».

Cette déclaration que l'Empereur Alexandre émettait au nom de ses Alliés, était le coup de mort porté à la domination de Napoléon. C'est dans le cabinet même de M-r de Talleyrand que cet acte fut rédigé et approuvé par l'Empereur Alexandre, car c'est chez le Prince de Bénévent, le signataire du traité de Tilsit, que S. M. alla descendre au moment où Elle venait d'entrer à Paris!



Ainsi s'accomplissait la promesse que l'Empereur Alexandre avait faite à Napoléon, et que celui-ci lui rappelait lorsqu'il lui écrivait un jour :

**(Lettre de Napoléon à l'Empereur Alexandre Venise, 7 Décembre 1807).** «Je suis vraiment heureux de voir se consolider l'ouvrage de Tilsit. Je le serai davantage lorsque Votre Majesté tiendra sa promesse de venir à Paris. Ce sera un moment bien doux pour moi et pour mes peuples» . . . . .

Ainsi disparaissait la page regrettable que la paix de Tilsit avait remplie dans l'histoire de nos traités, et c'était M-r de Talleyrand lui, qui avait imposé, il y a sept ans, à la Russie cette paix humiliante, c'était lui qui nous prêtait maintenant sa plume pour effacer le nom de Napoléon de la liste des Souverains de l'Europe!

En effet, c'est dans le cabinet de Mr. de Talleyrand, et presque sous sa dictée, que furent rédigés les actes qui vinrent proclamer la déchéance de Napoléon et le rétablissement des Bourbons.

Voici l'ordre dans lequel se succédèrent ces grands événements :

Le 31 Mars, l'Empereur Alexandre, ainsi que nous l'avons dit, avait annoncé que les Alliés, décidés à ne plus traiter avec Napoléon, accueillent les vœux de la nation française.

Cette déclaration fut publiée le lendemain 1-er Avril.

Le même jour le conseil Général du Département de la Seine et le conseil municipal de Paris se chargèrent de répondre à cet appel et d'émettre *les vœux* de la nation.

**Proclamation publiée le 2 Avril.** «Vos magistrats seraient traîtres envers vous et la patrie (c'est ainsi que commençait la proclamation publiée le 2 Avril)» si par de viles considérations personnelles, ils comprimaient plus longtemps la voix de leur conscience.

«Elle leur crie que vous devez tous les maux qui vous accablent à un seul homme.

«C'est lui qui, chaque année, par la conscription décime nos familles. C'est lui qui, au lieu de quatre cent millions que la France payait sous nos bons et anciens Rois pour être libre, heureuse et tranquille, nous a surchargé de plus de quinze cent millions d'impôts. C'est lui qui nous a fermé les mers des deux mondes etc.» Après un éloquent exposé de la situation déplorable à laquelle la France se trouvait réduite par la faute de Napoléon, la proclamation se terminait par cette conclusion :

«En conséquence, le Conseil Général du Département de la Seine et le Conseil municipal de Paris, spontanément réunis, déclarent à l'unanimité de ses membres présents:

qu'il renonce formellement à toute obéissance envers Napoléon Bonaparte, et,

exprime le vœu le plus ardent pour que le Gouvernement monarchique soit rétabli dans la personne de Louis XVIII, et de ses successeurs légitimes».

Cette proclamation, que Mr. de Talleyrand fit rédiger sous ses yeux par l'avocat Bellart, donna la première impulsion à l'opinion publique pour se prononcer en faveur du retour des Bourbons.

**Etablissement du Gouvernement provisoire. 1-er Avril.** Le même jour, à l'invitation du Prince de Bénévent, le Sénat se réunit en séance extraordinaire, pour constituer «un Gouvernement provisoire, pourvoir aux besoins de l'administration et rédiger une constitution qui puisse convenir au peuple français».

Ce Gouvernement provisoire fut composé de cinq membres: Mr. de Talleyrand, Prince de Bénévent, le Sénateur Comte Beurnonville, le Sénateur Comte Jaucourt, Mr. le Duc de Dalberg, Mr. de Montesquieu, ancien membre de l'assemblée constituante.

Une fois que le premier pas avait été fait pour abattre le pouvoir de Napoléon, la mesure la plus urgente à prendre était de décider les troupes à poser les armes et à se soumettre aux décisions du Gouvernement provisoire, qui venait d'assumer sur lui la responsabilité de régler le sort de la France. C'était le seul moyen d'empêcher la prolongation d'une lutte qui aurait infailliblement plongé le pays dans les horreurs de la guerre civile.

**Adresse du Sénat aux armées Françaises. Paris 2 Avril.**— Afin de prévenir ce malheur, le Sénat adressa aux armées françaises une proclamation qui commençait par ces mots:

«Soldats, la France vient de briser le joug sous lequel elle gémit avec vous depuis tant d'années. Vous n'avez jamais combattu que pour la patrie. Vous ne pourrez plus combattre que contre elle sous les drapeaux de l'homme qui Vous conduit.»

Cette adresse terminait ainsi:

«Vous n'êtes plus les soldats de Napoléon. Le Sénat et la France entière Vous dégagent de vos sermens.»

En citant cette pièce, il n'est pas sans intérêt de dire quel fut celui

qui parlait ainsi à l'armée au nom de la France. Ce n'était pas un ancien soldat, ce n'était pas un légitimiste. C'était un ci-devant membre de l'assemblée constituante; c'était un *abbé*, Mr. de Montesquieu. C'est à lui que Mr. de Talleyrand jugea à propos de confier la rédaction de cette pièce importante, précisément parceque le Prince de Bénévent se rappelait que du temps de la révolution, l'abbé de Montesquieu avait eu la réputation de posséder le style qui sait émouvoir le cœur du soldat.

**Décret du Sénat relatif à la déchéance de Napoléon. 3 Avril.**— Par un décret publié le lendemain, 3 Avril, le Sénat déclarait Napoléon Bonaparte déchu du trône, et déliait le peuple Français du serment de fidélité envers lui.

**Arrêté du corps législatif. 3 Avril.**—Le même jour cet acte de déchéance recevait l'adhésion du corps législatif.

Le 4 Avril, le Prince Schwarzenberg, en communiquant les actes ci-dessus au Duc de Raguse, l'invita «à se ranger sous les drapeaux de la bonne cause française». Il ajoutait: «Je Vous engage au nom de Votre patrie et de l'humanité à écouter des propositions qui doivent mettre un terme à l'effusion du sang des braves que Vous commandez».

**Le Maréchal Marmont abandonne la cause de Napoléon.— condition qu'il attache à cette détermination.**—Le Maréchal Marmont en réponse à cette communication, écrivait au Prince Schwarzenberg:

«L'opinion publique a toujours été la règle de ma conduite. L'armée et le peuple se trouvant déliés du serment de fidélité envers l'Empereur Napoléon par le décret du Sénat, je suis disposé à concourir à un rapprochement entre l'armée et le peuple, qui doit prévenir toute chance de guerre civile et arrêter l'effusion du sang».

Le Maréchal n'attachait à son adhésion que deux conditions:

1) Que les troupes françaises qui quitteraient les drapeaux de Napoléon, auraient la liberté de se retirer en Normandie avec armes, bagages et munitions.

2) que si par suite de ces événemens, la personne de Napoléon tombait entre les mains des Alliés, sa vie et sa liberté lui seraient garantis dans un espace de terrain et dans un pays circonscrit, au choix des Puissances Alliées et du Gouvernement Français.

Cette double condition ayant obtenu l'assentiment de l'Empereur Alexandre, le Duc de Raguse, par un ordre du jour du 5 Avril, fit con-



naître aux corps d'armée qu'il commandait les déterminations auxquelles il venait de se porter, afin d'empêcher les conséquences incalculables de la guerre civile.

**Circonstances qui accompagnèrent l'abdication de Napoléon.—**

L'exemple donné par Marmont éclaira les autres Maréchaux sur la position désespérée où se trouvait Napoléon et sur la nécessité qu'il y avait pour lui de prendre un parti extrême qui lui semblait dicté par les circonstances. Une abdication en faveur de son fils le Roi de Rome paraissait réunir le plus de chances de succès. Napoléon s'y résigna.

Dans la journée du 4 Avril, le Maréchal Ney se rendit à Paris avec les Ducs de Tarente et de Vicence, en qualité de plénipotentiaires de Napoléon, pour traiter des intérêts de sa dynastie, en proposant l'abdication de l'Empereur en faveur de son fils.

Le Maréchal Ney acquit toutefois la certitude que cette combinaison était impossible: «Je ne pouvais me dissimuler (écrivait-il à M-r de Talleyrand) qu'une guerre civile deviendrait inévitable, si tous les Français ne se déclaraient pas sur le champ pour le Gouvernement de leurs anciens Rois. C'est dans cette persuasion que je retournais chez l'Empereur Napoléon pour lui faire connaître les vœux de la nation». (Fontainebleau 5 Avril 11<sup>1</sup>/<sub>2</sub> du soir).

En effet il alla déclarer lui-même à Napoléon la nécessité d'une *abdication entière*.

La manière, dont le Maréchal Ney rapporte ce fait, est remarquable. Nous transcrivons textuellement la lettre qu'il écrivit à ce sujet à l'Empereur Alexandre, car c'est entre Ses mains que les Maréchaux de France venaient, l'un après l'autre, remettre leur épée, leurs drapeaux, et le sort de la France.

**Lettre du Maréchal Ney à l'Empereur Alexandre. Fontainebleau 5 Avril 11 heures <sup>1</sup>/<sub>2</sub> du soir.** Sire, l'Empereur Napoléon auquel j'ai fait connaître ce soir la nécessité où il était de faire abdication entière, seul moyen d'épargner aux Français toute crainte de discorde et de guerre civile, s'est résigné avec fermeté, et a paru consentir à tout ce qui pourrait contribuer à retirer la France de la position critique où il l'avait placée. C'est demain matin seulement que S. M. doit m'instruire de ce qu'elle aura irrévocablement arrêté à cet égard. Je m'empresserai aussitôt d'avoir l'honneur de me rendre auprès de Votre Majesté, pour le lui communiquer et

l'entretenir en même tems de plusieurs objets qui ont besoin de quelque discussion.

«Je prie en grâce Votre Majesté de vouloir bien donner Ses ordres pour faire arrêter les mouvemens de son armée, et surtout pour que l'Impératrice et le Roi, son fils, ne soient point poursuivis, et qu'au contraire leur réunion soit facilitée avec l'Empereur Napoléon. Je fais cette demande avec confiance à Votre Majesté, parce que j'ai eu le bonheur inappréciable de juger par moi-même de toute la bonté de son cœur et de sa magnanimité.

Daignez agréer l'hommage du profond respect et de la haute admiration avec lesquels je suis.....».

Citons encore ici un fait curieux que nous trouvons dans nos archives, et qui jette une vive clarté sur le sombre tableau que présentait Fontainebleau dans cette journée du 5 dont nous venons de parler:

**Détails sur la journée du 5 Avril, à Fontainebleau.** Le matin à 11 h.  $\frac{1}{4}$ , l'Empereur arrêta un plan et le fit contresigner par le Duc de Bassano.

Ce plan consistait à partir avec les 22.000 hommes qui lui restaient, pour se diriger sur l'Italie et aller joindre le Prince Eugène.

Napoléon repétait souvent: «si je veux et si j'arrive, je suis sûr d'être reconnu par toute l'Italie.

Il fit venir le Duc de Reggio, et lui demanda si les troupes le suivraient:

«—Non, Sire» répondit le Duc, Vous avez abdiqué.

«—Mais j'ai abdiqué à certaines conditions».

«—Les soldats, reprit le Duc, ne connaissent pas ces nuances, ils croient que Vous ne pouvez plus leur commander.

«—Tout est donc dit, de ce côté-ci, dit Napoléon. Attendons les nouvelles de Paris.

Les Maréchaux Ney et Macdonald arrivèrent vers minuit.

Le Maréchal Ney entra le premier.

«—Avez Vous réussi? lui dit l'Empereur.

«—En partie, Sire, mais non pour la Régence. Les révolutions ne reculent jamais, celle-ci a pris son cours; il était trop tard, et le Sénat reconnaîtra demain les Bourbons.

«—Où pourrai-je vivre avec ma famille?

«—Où V. M. le voudra, par exemple l'île d'Elbe, avec six millions de revenu.

—«Six millions, c'est beaucoup trop, qu'en ferai-je. Il ne me faut pas un louis par jour. Je suis redevenu soldat. Je dis adieu à tous mes compagnons d'armes. Je leur souhaite à tous d'être heureux. J'ai voulu le bonheur de la France. Je me suis trompé».

Pendant que ces faits se passaient à Fontainebleau, l'œuvre de la restauration s'accomplissait à Paris.

### **Le Sénat proclame le rétablissement des Bourbons. 6 Avril.**

Le 6 Avril, ainsi que le Maréchal Ney l'avait dit à Napoléon, le Sénat proclamait le retour des Bourbons au trône de France. Cette reconnaissance eut lieu par l'art. 2 de la *constitution* (rédigée par le Sénat), lequel était ainsi conçu :

«Le peuple français appelle librement au trône de France Louis Stanislas Xavier de France, frère du dernier Roi, et après lui, les autres membres de la maison de Bourbon dans l'ancien ordre.

Art. 29 Louis Stanislas Xavier sera proclamé *Roi des Français* lorsqu'il aura juré la constitution <sup>1)</sup>.

**Acte d'abdication de Napoléon. 11 Avril.** Cette manifestation formelle du changement de Gouvernement qui venait de s'opérer à Paris, ne laissait plus à Napoléon d'autre parti à prendre que de consommer le sacrifice qu'il s'était déclaré prêt à porter au repos de la France.

Le 11 Avril, il signa à Fontainebleau l'acte d'abdication conçu en ces termes :

«Les Puissances Alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon étant le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses héritiers aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire pour l'intérêt de la France».

Fait au palais de Fontainebleau 11 Avril 1814.

(signé) Napoléon.

**Rétablissement des Bourbons sur le trône de la France.** Le sort de la France était ainsi décidé.

---

<sup>1)</sup> Cette constitution ne reçut point l'adhésion du Roi, qui, à son retour en France, maintint son droit d'*octroyer* une charte, et de ne point l'accepter. Il garda aussi le titre de *Roi de France* selon l'ancien usage.



L'Empereur Napoléon descendait du trône. Louis XVIII venait d'y être rappelé.

Ce double événement, qui s'accomplissait sous les auspices des Cabinets Alliés, réclamait de leur part les transactions suivantes:

- 1) Un traité avec Napoléon pour fixer son sort et celui de sa famille.
- 2) Une Convention avec le Gouvernement Royal relatif à la suspension des hostilités.
- 3) Un traité de paix avec la France.

Il nous reste à passer rapidement en revue ces trois actes.

**Traité conclu entre les Puissances Alliées et S. M. l'Empereur Napoléon, signé à Paris le 11/23 Avril, ratifié à Fontainebleau, le 19/24.** Par cet acte: Napoléon en renonçant à la souveraineté de l'Empire Français et du Royaume d'Italie, conservait, sa vie durant, son titre Impérial.

L'île d'Elbe lui était assignée comme lieu de séjour. Il en obtenait la Souveraineté avec un revenu annuel de deux millions de francs en rentes sur le grand livre de France.

Les Duchés de Parme, Plaisance et Guastalla étaient donnés en toute propriété et Souveraineté à S. M. l'Impératrice Marie Louise, reversibles à son fils qui prendrait le titre de Prince de Parme, Plaisance et Guastalla.

Une corvette armée demeurerait en toute propriété à l'Empereur; Il pourrait conserver pour sa garde 400 hommes de bonne volonté, tant officiers que soldats.

Nous passons sous silence les arrangemens de détails relatifs à la dotation des Princes et Princesses de la famille de Napoléon, lesquels conservaient leurs titres de Princes.

**Convention relative à la suspension des hostilités, Paris le 11/23 Avril.** Cette transaction fut conclue entre les Puissances Alliées et Monsieur, l'frère du Roi, en sa qualité de Lieutenant du Royaume.

Indépendamment d'une suspension complète d'hostilités, cet acte stipulait la remise aux Alliés des places fortes situées hors des limites de la France du 1 Janvier 1792, y compris les dépôts d'artillerie, munitions et provisions de tout genre.

Il contenait enfin l'engagement de restituer de part et d'autre les prisonniers faits durant la guerre.

La convention de Paris, qui remettait ainsi aux Alliés sans coup férir, environ cinquante places fortes, étant le premier acte diplomatique sous la restauration, excita un vif mécontentement à Paris. L'impopularité qui

s'attachait à cet acte, fut dès lors d'un fâcheux présage pour le Comte d'Artois (depuis Charles X).

**Traité de paix avec la France** <sup>18</sup>/<sub>30</sub> **Mai.** Pour rendre à la France le bienfait de la paix, il ne restait plus qu'un dernier acte à conclure, mais cet acte ne pouvait être signé que par le Roi.

Dès le 13 Avril, les Cabinets Alliés avaient résolu: qu'en même temps que le Sénat enverrait en Angleterre la députation chargée d'inviter Louis XVIII à se rendre en France, un officier général serait expédié de la part de chaque Souverain avec une lettre autographe, renfermant la même invitation de la part des Puissances Alliées.

L'Empereur Alexandre confia cette mission au Général Pozzo di Borgo.

La lettre, dont sa Majesté daigna le munir, indique le langage qu'il était chargé de tenir, ainsi que les conseils qu'il devait adresser au Monarque destiné à subir la pénible épreuve de gouverner la France, au sortir d'une si grande perturbation politique et morale.

Cette lettre, qui nous laisse entrevoir les appréhensions que l'Empereur Alexandre entretenait dès lors à l'égard de la stabilité du trône des Bourbons, mérite d'être conservée ici en entier.

**Lettre de l'Empereur Alexandre à Louis XVIII. Paris, le** <sup>5</sup>/<sub>17</sub> **Avril 1814.** Monsieur mon Frère,

De longs travaux, de sanglants combats, l'union et la constance des Alliés ont triomphé; la main de la Providence les a guidés, et le trône de France retourne à ses Souverains légitimes. Depuis ce moment mes vœux, d'accord avec ceux de la nation française et du Gouvernement provisoire qui a vivement secondé nos efforts, ont été au devant du retour de Votre Majesté. Elle va se retrouver sur le sol de sa patrie, au milieu de ses sujets, et je me hâte de lui envoyer mon aide-de-camp Général Pozzo di Borgo, pour lui exprimer mon désir empressé de la voir bientôt dans la capitale de son Royaume. En attendant, si mes entreprises dans cette guerre sainte et opiniâtre ont été de quelque utilité à la cause de V. M., si j'ai acquis par là des droits à son amitié et à sa confiance, Elle écoutera avec quelque intérêt le Général Pozzo. Je l'ai chargé de lui communiquer le fruit de mes observations, et principalement de l'expérience que j'ai acquise relativement à l'armée (dont il faut que V. M. dispose entièrement) par des négociations que j'ai liées personnellement, avec les chefs les plus marquans de cette armée, et cela pour épargner le sang Français et prévenir le bouleversement inévitable et total de ce beau Royaume. Il n'est

point douteux qu'il n'attende son bonheur et sa régénération de V. M. Mais il n'en est pas moins vrai aussi, qu'il existe *une volonté nationale*, quelques partis opposés, des opinions indécises, dont la modération seule peut triompher, si l'on ne veut point produire de nouvelles secousses, au moment où il s'agit de calmer et d'affermir, et ce triomphe est réservé à V. M. Elle subjuguera tous les cœurs, si Elle manifeste des idées libérales tendantes à maintenir et à raffermir les institutions organiques de la France. Il me sera doux d'en être le témoin et de lui renouveler bientôt de vive voix les assurances de la considération très distinguée et des sentimens invariables avec lesquels je suis,

Monsieur mon frère, de Votre Majesté etc.

**Réponse de Louis XVIII. Calais 26 Avril.** La réponse de Louis XVIII datée de Calais, 26 Avril n'était ni positive dans ses assurances, ni franche dans l'expression des sentimens qu'elle manifestait. Elle se bornait à énoncer en termes généraux l'intention «du Roi» d'asseoir sur des principes conformes à l'intérêt des Français l'autorité paternelle qu'il désirait exercer pour le salut et le bonheur de tous».

**Entrevue des deux Souverains à Compiègne.** Bientôt après, une première entrevue eut lieu entre les deux Souverains à Compiègne. Elle confirma encore davantage l'Empereur Alexandre dans les craintes que lui inspirait le retour d'un Prince, qui, après un long exil, venait lutter péniblement contre des élémens de troubles, qu'il ne comprenait point, et contre les souvenirs d'une gloire qui lui était étrangère.

Héritiers et dépositaires d'une gloire si chèrement acquise, les Maréchaux de France sollicitèrent de l'Empereur Alexandre la faveur d'être présentés par Lui à leur nouveau Souverain. C'était à Compiègne que cette présentation eut lieu. Le Comte Tchernicheff, qui en fut témoin, garde le souvenir de l'impression douloureuse que ce moment causa sur l'esprit de l'Empereur Alexandre, et des tristes pressentimens qu'il en éprouva.

Cette pensée n'empêcha point Sa Majesté de consacrer tous ses efforts et d'user de toute son influence sur Ses Alliés, afin de procurer au Roi Louis XVIII et à la France les conditions d'une paix honorable. Fidèle à sa parole, l'Empereur voulut non-seulement que les conditions proposées à Châtillon ne fussent point rendues plus onéreuses pour la France, mais il veilla à ce que celle-ci obtint même une augmentation de territoire, en dehors des limites de 1792, de manière à remplir envers elle toutes les promesses que Sa Majesté Lui avait faites, au nom des Alliés, le jour de son entrée à Paris.



**Nouvelle délimitation de la France, résultant du traité de Paris du 30 Mai, et analyse des principales stipulations de ce Traité.** La nouvelle délimitation de la France, basée sur les principes équitables que nous venons d'énoncer, faisait l'objet des articles 1—4 du traité de Paris.

Par les arrangemens compris dans ces articles, la France acquerrait (en dehors de ses frontières de 1792) les cantons de Merbes-le-Château, Beaumont et Chimay, Valcour, Beauraing, Saarbruck, la forteresse de Landau, les préfectures de Chambéry et d'Annecy, ainsi que la principauté d'Avignon, constituant en tout un agrandissement de 150 milles carrés, avec une population de 450,000 âmes.

Le tracé des nouvelles frontières de la France, telles que nous venons de les indiquer, se trouve marqué sur la carte ci-jointe.

Pour se faire une idée exacte du changement que cette délimitation opérerait dans l'état territorial de la France, il suffit de rapprocher cette carte de 1814, de celle qui représente l'étendue de l'Empire Français en 1812.

La perte de population, qui en résultait pour la Monarchie française, est évaluée à 15,360,000 âmes.

Telle fut la réduction que le traité de Paris apporta à la puissance de la France. L'histoire du monde ne renferme aucun exemple pareil, ni d'un accroissement de pouvoir si grand, ni d'une décadence si rapide.

La seule compensation que la France obtenait pour de si immenses sacrifices, ce fut la restitution des colonies qu'elle possédait au 1<sup>er</sup> Janvier 1792, à l'exception toutefois de Tabago, de Sainte-Lucie et de l'île de France. Art. 8.

Guidés par les mêmes principes qu'ils avaient établis au Congrès de Châtillon, les cabinets Alliés, en arrêtant les conditions du traité de paix de Paris, se bornèrent à concerter avec le Roi Louis XVIII, uniquement ce qui avait rapport aux limites *de la France*. Quant aux dispositions territoriales à arrêter relativement au reste de l'Europe, les Alliés se réservèrent d'en décider subséquemment, sans en faire l'objet d'une stipulation directe avec la France. Ils se contentèrent donc de tracer, comme au congrès de Châtillon, une simple esquisse de la reconstruction politique de l'Europe, telle qu'ils en avaient formé le projet. L'art. 6 était consacré à indiquer ce plan, savoir:

1. La Hollande, placée sous la Souveraineté de la maison d'Orange, recevra un accroissement de territoire.

2. Les Etats de l'Allemagne seront indépendans et unis par un lien fédératif.

3. La Suisse indépendante continuera de se gouverner par elle-même.

4. L'Italie, hors des limites des pays qui reviendront à l'Autriche, sera composée d'Etats Souverains.

Quant à ce dernier point, un acte séparé et secret, joint au traité patent, renfermait toutefois une explication plus précise.

Il établissait que les possessions de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique en Italie seraient limitées par le Pô et le Tésin et le Lac Majeur.

Il énonçait de plus que le Roi de Sardaigne, réintégré dans ses Etats, recevrait un accroissement de territoire par la réunion de l'état de Gènes.

Indépendamment des stipulations relatives aux arrangemens territoriaux dont nous venons de faire l'analyse, il nous reste à citer ici les articles suivans qui sont d'un intérêt général:

L'article 5 établissait le principe de la libre navigation du Rhin, sauf à régler au futur Congrès les dispositions de détail sur les droits à percevoir par les Etats riverains.

Par l'art. 7 l'île de Malte et ses dépendances étaient reconnues comme une propriété appartenant à l'Angleterre.

L'article 18 libérait la France des réclamations que les Puissances alliées auraient eu à former contr'elle à titre d'avances et fournitures quelconques, faites au Gouvernement Français depuis 1792.

En revanche, la France s'engageait par l'art. 19 à liquider les sommes qu'elle devrait à des individus ou à des établissemens particuliers à l'étranger, en vertu de contrats ou d'engagemens formels. Des commissaires seraient nommés pour régler cet objet.

Telles étaient les stipulations générales du traité de Paris. Elles étaient communes à toutes les quatre Puissances. Mais, indépendamment de ces articles, chacune d'Elle avait à régler avec le Gouvernement Français des intérêts *directs* et particuliers. Ces arrangemens devinrent l'objet d'articles *additionnels*, que chaque Puissance ajouta séparément au traité général.

Quant à notre Cabinet, il n'avait qu'une seule affaire spéciale à traiter avec le Gouvernement Français. Elle concernait nommément le Duché de Varsovie.

La clause y relative était ainsi conçue:

«Le Duché de Varsovie étant sous l'administration d'un conseil provisoire établi par la Russie, depuis que ce pays a été occupé par ses armes,

les deux hautes parties contractantes sont convenues de nommer immédiatement une commission spéciale, qui sera chargée de l'examen de la liquidation et de tous les arrangemens relatifs aux prétentions réciproques».

**Fin du séjour des Alliés à Paris—dispositions des divers cabinets—départ pour Londres.** Cette disposition annonçait déjà la résolution fermement prise par l'Empereur Alexandre de réunir le Duché de Varsovie à l'Empire de Russie. Ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, cette combinaison n'avait cessé de préoccuper sa pensée, et il se croyait d'autant plus en droit de la réaliser, qu'il avait soumis le Duché par ses propres forces, sans le moindre concours de l'Autriche et de la Prusse.

Depuis longtemps les cabinets de Vienne et Berlin avaient pressenti cette tendance.

Mais le même motif de prudence qui les avait constamment empêchés de soulever cette difficulté, avant que l'œuvre de la pacification générale ne fut consolidée, les engagea encore à ne point aborder, durant leur séjour à Paris, une affaire sur laquelle leurs opinions devaient ne point s'accorder avec celle de notre cabinet.

Sans préciser les questions d'un intérêt général qui restaient à régler, les Ministres des quatre Cours dans une conférence tenue à Paris le 31 Mai, résolurent d'en ajourner la solution jusqu'au séjour de *Londres* et de *Vienne*, où le sort des Etats, placés entre les mains des Alliés, allait être définitivement réglé. On aurait dit que les quatre Puissances, heureuses d'avoir maintenu leur union jusqu'au jour de la chute de leur ennemi commun, avaient hâte de quitter la France, afin de ne pas la rendre témoin de leurs jalousies et de leurs dissensions prochaines.

C'est dans ces dispositions que se séparèrent les cabinets Alliés.

**Opinion de l'Empereur Alexandre sur l'état de la France après la restauration.** En quittant Paris, l'Empereur Alexandre se rendit à Londres. De pénibles pressentimens l'avertissaient déjà des orages qui devaient frapper de nouveau ce trône qu'il venait à peine de relever.

**Lettre de M-r de Talleyrand à S. M. l'Empereur Alexandre. Paris 13 Juin 1814.** M-r de Talleyrand, qui possédait le secret de ses craintes, crut devoir les dissiper. La lettre qu'il adressa à ce sujet à Sa Majesté, au moment où Elle venait de quitter Paris, contient des passages fort remarquables:

«Vous avez sauvé la France, écrivait M-r de Talleyrand, Votre entrée à Paris a signalé la fin du despotisme. Quelques soient vos secrètes



observations, si vous y étiez encore appelé, ce que vous avez fait, il faudrait le faire encore, car vous ne pourriez manquer à Votre gloire.

«Après tout, que sommes-nous encore, et qui peut se flatter à la suite d'une pareille tourmente de comprendre en peu de temps le caractère français? N'en doutez pas, Sire, le Roi que vous nous avez reconquis, s'il veut nous donner des institutions utiles, sera obligé, en y mêlant quelques précautions, de chercher dans son heureuse mémoire ce que nous étions autrefois, pour bien juger de ce qui nous convient. Détournés par une sombre oppression de nos habitudes nationales, nous paraîtrons longtemps étrangers au Gouvernement qu'on nous donnera.

Les Français en général étaient et seront légers dans leurs impressions. On les verra toujours prompts à les répandre, parce qu'un secret instinct les avertit qu'elles ne doivent pas être de longue durée. Je conviens, Sire, que vous avez vu à Paris beaucoup de mécontents. Mais qu'est-ce que Paris après tout? rien qu'une ville d'appointements. La cessation seule des appointemens a averti les Parisiens du despotisme de Bonaparte. Si l'on avait continué de payer les gens en place, c'est en vain que les provinces auraient gémi de la tyrannie. Les provinces, voilà la France. C'est là qu'on bénit réellement le retour de la maison de Bourbon et que l'on proclame votre heureuse victoire.

Votre Majesté me pardonnera les longueurs de cette lettre. Elles étaient indispensables pour répondre à la plus grande partie de ses généreuses inquiétudes.

Mais, Sire, que votre âme généreuse sache avoir un peu de patience. Vrai bon français que je suis, permettez moi de vous demander en vieux langage français de nous laisser reprendre *l'ancienne accoutumance* de l'amour de nos rois; ce n'est pas à vous à refuser de comprendre l'influence de ce sentiment sur une grande nation. «Paris 13 Juin 1814».

**Conclusion.** Ces prédictions, tant de fois démenties par les événemens dont nous sommes témoins, n'eurent pas non plus le pouvoir de dissiper alors les appréhensions de l'Empereur Alexandre.

Il quitta la France avec la conviction profonde, qu'il n'est pas donné à la prévoyance humaine de fonder un trône solide sur les débris de la révolution.









Stanford University Libraries



3 6105 004 085 275

DATE DUE			

**STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES**  
**STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004**

